



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

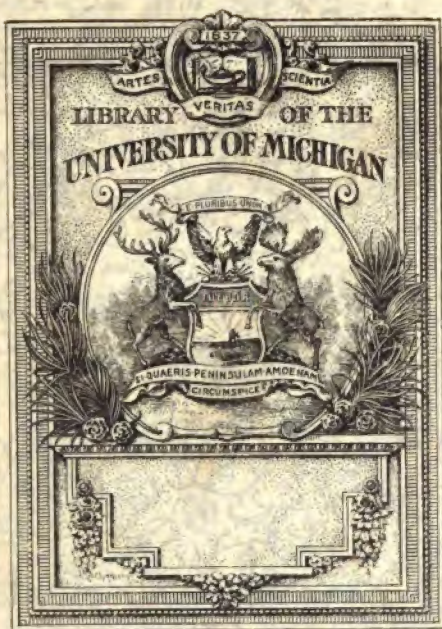
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







89206

J86

VI 11

JOURNAL ASIATIQUE.

QUATRIÈME SÉRIE.

TOME XI.



JOURNAL ASIATIQUE

OU

87751

RECUEIL DE MÉMOIRES,

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET À LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX;

RÉDIGÉ PAR MM.

BIANCHI, ÉD. BIOT, BÖTTA, BURNOUF, CAUSSIN DE PERCEVAL, D'ECKSTEIN
C. DEPRÉMERY, L. DUBEUX, FRESNEL, GARCIN DE TASSY,
GRANGERET DE LAGRANGE, DE HAMMER-PURGSTALL, STAN. JULIEN,
DE SLANE, J. MOHL, S. MUNK, REINAUD, L. AM. SÉDILLOT,
ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS,

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

QUATRIÈME SÉRIE.

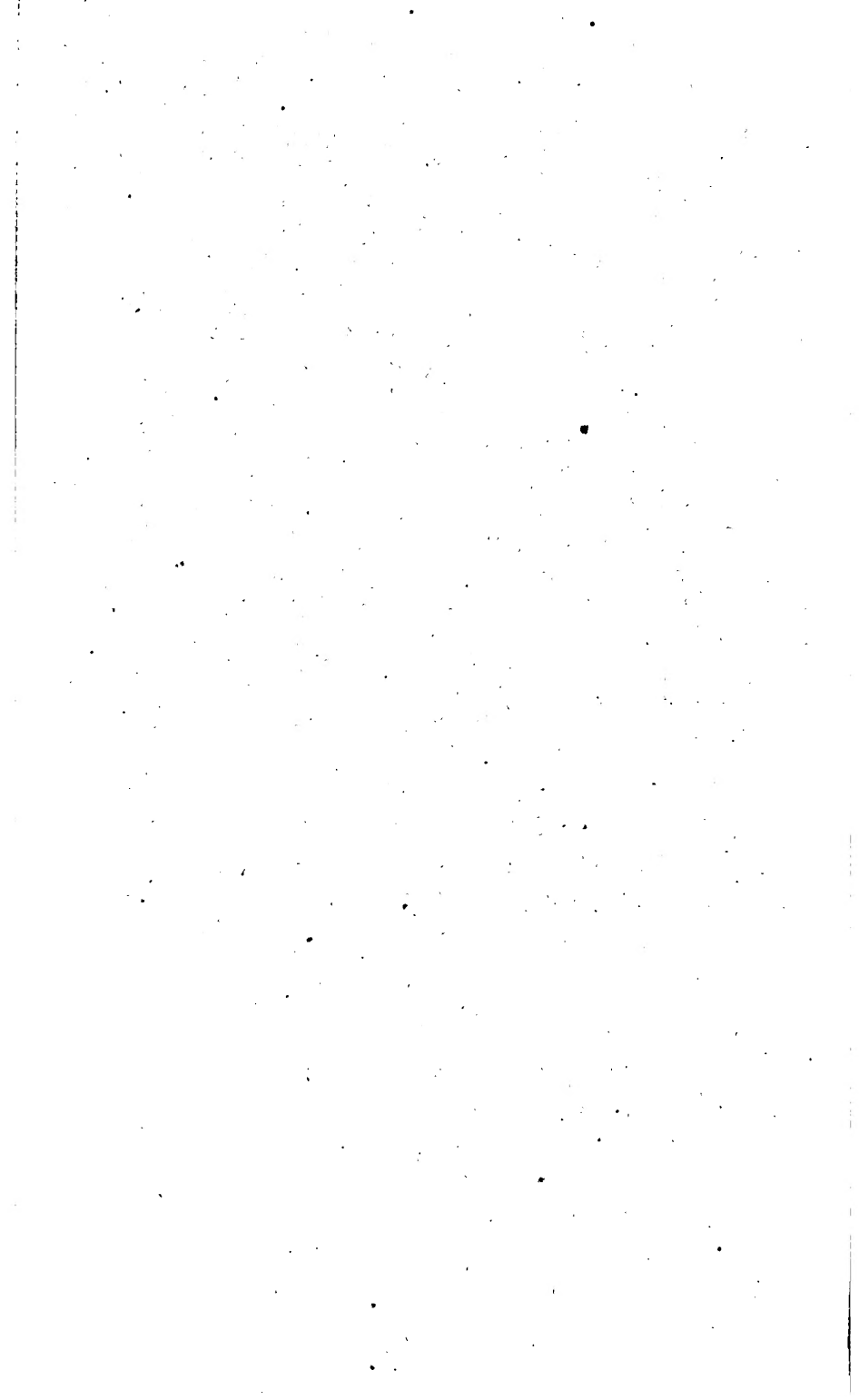
TOME XI.



PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU GOUVERNEMENT
A L'IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC XLVIII.





JOURNAL ASIATIQUE.

JANVIER 1848.

NOTICE

Sur le premier Annuaire (سالنامه *sāl-nāmè*) impérial de l'Empire ottoman, publié à Constantinople pour l'année de l'hégire 1263 (1847). — Suite.

علمیه 'YLMİİÈ.

Ce titre désigne les dignités scientifiques de la loi, مناصب *menācibi ylmîiè*, ou شرعیه *cher'ûiè*, et comprend la totalité des emplois ou offices judiciaires.

CHARGES OU OFFICES DES GRANDS JUGES DE LA ROUMILIE

ET DE L'ANATHOLIE, رتبهٔ صدور روم ایلی و اناتولی *rutbèi soudouri roumili vè anatholi*.

GRAND JUGE DE LA ROUMILIE.

Ketchèdji zādè Abdul-Halim efendi, صدر روم ایلی *sadri roumili*, ou قاضی عسکری *roumili qāzi 'askeri*.

(Ce chef de la magistrature judiciaire est le premier en titre et en exercice.)

GRANDS JUGES HONORAIRES OU ASSESSEURS DU PRÉCÉDENT ¹.

Arab zādè Hamdoullah efendi;
 Meohreb zādè Abdurrahman efendi;
 Cheikh zādè As'ad efendi, chef des émirs, inspecteur général
 des écoles et historiographe de l'empire, *نقيب الاشراف*
naqyb ul-echrāf vè me-
kiātibi 'oumoumüè nāziri waqa nuvls;
 Khair oullah efendi;
 Abdoul-Haqq efendi;
 Imam zādè Hafiz efendi, inspecteur de l'école des sciences,
مکتب معارف ناظری mektebi me'ārif nāziri;
 Yari zādè Izzet efendi;
 Nouri efendi, ex premier aumônier de Sa Majesté, *سابق*
sābyq imāmi evveli hazreti cheh-
riāri.

GRAND JUGE DE L'ANATHOLIE, *صدر اناطولی sadri anātholi*, ou
قاضی عسکری anātholi qāzi 'askeri.

Fyndyq zādè Ibrahim Khatil efendi.

GRANDS JUGES HONORAIRES.

Arif efendi zādè Mehemed Ra'if bey;
 Arif efendi, petit-fils de Mechreb efendi, l'un des membres
 du conseil suprême, *مجلس والا اعضا سندن medjlisi*
vālā 'azācinden;
 Eumer agha zādè Tefvyq bey;
 Egripoz Mehemed bey;
 Qybrys Hassan Tahsin efendi;

¹ Plusieurs de ces grands juges honoraires en ont déjà rempli activement les fonctions, ou peuvent être appelés à les remplir de nouveau; car le *cazi'asker* est changé chaque année. Ils sont aussi des espèces de vekils ou assesseurs du cheikh ul-islam, qui siègent à son tribunal lorsqu'il y a quelques grandes causes à juger.

Kalembevi zâde Mehemmed sa'yd efendi;
 Suleïman bey zâde Kiamil bey;
 Mehemmed Yzzet efendi, premier aumônier de Sa Majesté.

CHARGE OU OFFICE DE JUGE DE CONSTANTINOPLE, رتبه
 رتبه قضای استانبول RUTBEÎ QAZAI ISTAMBOL.

Premier en titre et en exercice, Qahvedji Bachî zâde Mehmed Nouri eddin efendi.

JUGES ASSESSEURS DU PRÉCÉDENT.

Dourri zâde Mehemmed cherif efendi;
 Yzzet bey zâde 'Yffet efendi;
 Pachmaqtschi zâde Ibrahim efendi;
 Ketkhouda zâde Mehemmed Arif efendi;
 Dersi 'Ammi Akhsaqavi Ahmed efendi;
 Kevâkibi zâde Mehemmed saïd efendi;
 Atha efendi zâde Mehemmed Cherif efendi;
 Salyh efendi zâde Rechidi efendi (l'un des membres du conseil supérieur militaire), دار شورای عسکری اعضا سندن
 dâri chourâi 'askeri 'azâcinden;
 Sirozi zâde Thahir efendi, conseiller des grands juges, avec rang de juge des villes saintes, صدوردن مستشاری
 soudourden mustechâri haremeïn پایہ لولرندن
 païètlalerinden;
 Raïf efendi, conseiller du grand juge de Constantinople et de la classe des mollahs, استانبول قاضی مستشاری موالیدن
 istâmbal qâzici mustechâri mevâliden;
 Sa'ïd Eddin efendi, commissaire inquisiteur des legs impériaux (de la classe des mollahs), اوقاف عایون مفتشی
 evqâf hamâroun mafettèshi mevâliden;
 Nouri efendi zâde Ahmed efendi, juge du faubourg de Galatha, de la classe des makhredi ou mollahs aspirants¹, مخرج

¹ Ce mot désigne aussi ceux des mollahs qui ont droit aux hautes dignités de la loi.

مولوبتلرندن غلطه قاضيسى
makhredji mevlevüetlerinden
ghalatha qāzfi;

Fehim efendi, naïb ou substitut du juge du quartier de Mahmoud-Pacha, de la classe des mollas, محمود پاشا
mahmoud pāchā nāibi mevāltiden;

Rechid efendi naïb du quartier de Davoud-Pacha, de la classe des muderris ou professeurs, داود پاشا
dāvoud pāchā nāibi muderricinden;

Moustafa efendi, juge du quartier de Akhy-Tchelebi, de la classe des mollas, اکھی تچلی
akhy tchelebi nāibi mevāltiden;

Mehemmed Sadyq efendi, naïb du quartier de Qacim-Pacha, de la classe des muderris, قاسم پاشا
qācim pāchā nāibi muderricinden;

Hassan Hacib efendi, naïb du quartier de Thopkhanè, de la classe des muderris, طوبخانه
thopkhānè nāibi muderricinden;

Hafyz Nouri efendi, naïb du quartier de Bechikhthach, de la classe des muderris, بشکطاش
bechikhthāch nāibi muderricinden;

Hussein Housnaï efendi, naïb du quartier de Bey-Keui, de la classe des muderris, بکی کوی
keui nāibi muderricinden;

Ahmed efendi, naïb de Scutari d'Asie, de la classe des muderris, اسکدار
uskudar nāibi muderricinden.

MAGISTRATURE JUDICIAIRE,

OU EMPLOIS DE LA LOI EN PROVINCE.

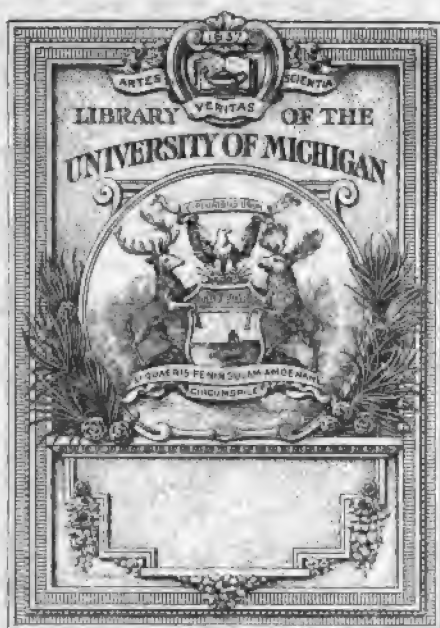
OFFICE DE MOLLA. مولويت mevleviät.	MOLLAS, موالى mevâli.	OFFICE DE CADI, قضا qazâ.	JUGES OU CADIS, قضاة qonsât.	SUBSTITUTS DES JUGES, نواب nuvâb.
ANDRINOPLE (l'une des quatre villes, بلاد اربعة bilâdi erbe'a) (1).	Mehemmed Nour Eddin efendi, pe- tit-fils de Muâd efendi.
		Silivri.	Nâhié (3).	Seid Emin efendi.
		Vizé.	Mehemmed Chems Eddin efendi.	Moustafa Rachid efendi.
		Gallipoli.	Arpalyq اريه لقي (4)	Yaniali Mehemmed 'Yseddin efendi.
		Tekfourdhaghy (Rodosto).	Arpalyq.	Osmân Nech'et efen- di.
PHILIPPOLI, دوريه devrih (2).	Nikdéli Sadik efendi.	Youcoufdjyq zâde Chukry efendi, de la classe des mollas.
		Silistri.	Erekili Abdoullah efendi.	Suleïman Chukry efendi.
		Roustchouq.	Salyq efendi.	Mehemmed Sadyq efendi.
		Varna.	Djanikti Aly efendi.	Seïd Ibrahim efen- di, de la classe des muderris.
		Tharnova.	Arpalyq.	Hadji Chems Eddin efendi, de la classe des mollas.
		Vidin.	Mehemed Chefik efendi.	Abdus-selâm efendi, de la classe des muderris.
		Isimîâ.	Arpalyq.	Seïd Mehemmed Solyh efendi.

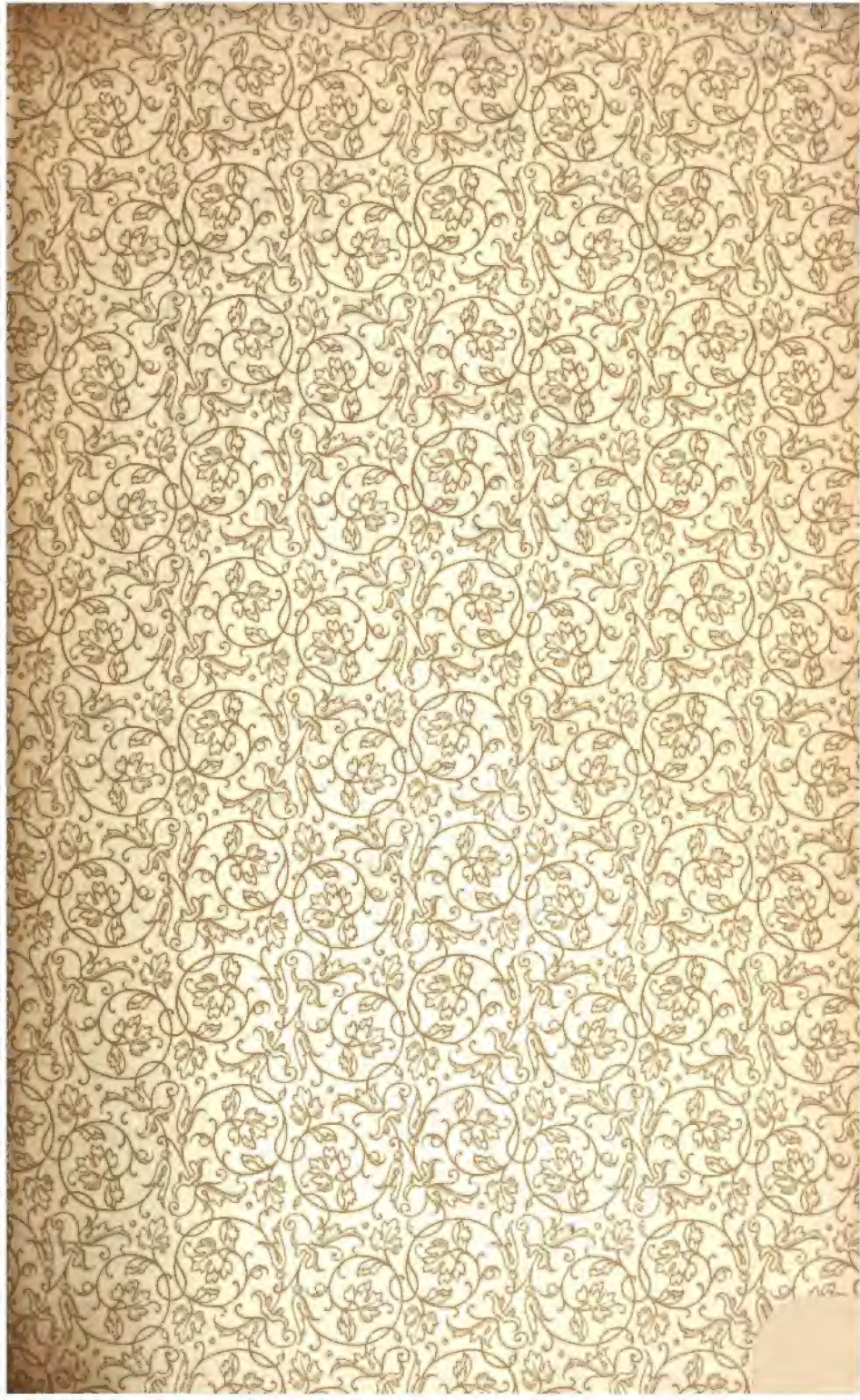
(1) Ces quatre villes sont Andrinople, Brousse, le Caire et Damas. Les mollas de ces villes viennent, dans l'ordre judiciaire, immédiatement après les mollas des deux villes saintes (la Mecque et Médine), et sont désignés sous le nom de بلاد اربعة موللري bilâdi erbe'a mollâleri.

(2) Ce mot indique que l'office de molla appartient aux dignités de la loi du second rang.

(3) Ce mot indique ici une juridiction cantonale, dont les appointements sont alloués à un muderris de la capitale.

(4) Ce mot, toutes les fois qu'il se trouve dans cette colonne, indique que la charge de docteur de la loi qu'il représente a été donnée, à titre de cumul et de faveur, à l'un des mollas de la capitale.





OFFICE DE MOLLA, مولويت mevleviit.	MOLLAS, موالى mevâli.	OFFICE DE CADI, قضا qazâ.	JUGES OU CADIS, قضاة qouzdât.	SUBSTITUTS DES JUGES, نواب nuvâb.
Soria (devriâ) (1).	Hamid zâde Nour Allah efendi.	Seid Mehemed Thahir efendi.
		Nich (Niss)	Akhsaqali Ahmed efendi.	'Osman Nouri efen- di.
		Samacou.	Edhem efendi.	Seid Moustafa efen- di.
		Kenstendil.	Ghalib efendi.	Alaïdli Hadji Mou- khtar efendi.
		Uskup.	Aly efendi.	Ahmed Atha Oullah efendi.
		Beraria.	Mehemmed Khalil efendi.	Abdurrahman efen- di.
		Prestina.	Husein efendi.	N'umansabit efendi.
Bosna (devriâ).	Nich Mufetichi zâde Es'ad efendi.	Belgrade.	Ma'ichet (2).
		Moustar Hersek.
		Azouraik.	Mehemmed Chukri efendi.
		Monastir.	Mehemmed Kiâmil efendi.	Abdurrahman En- veri efendi.
		Alexandrie.	Moustafa efendi.	Yaniâli 'Abdullah efendi.
		Okbri.	Tharebouzouni Has- san efendi.	'Osman Khoulouci efendi.
		Kesriit.	Ahmed Rou'ouf efendi.	Ibrahim Rahmi efen- di.
YENICHERIA FERAR (Mahredj).	Mehemmed Reha Eddin efendi.
		Yanina.	Arpalyq.	Erekli Abdoullah efendi.
		Berat.	Mehemmed Emin efendi.	Moustafa efendi.
		Ergueri.	Djighali Vehbi efendi.	Salim efendi.
		Terhalé.	Ismaïl efendi.	Mehemmed Raghyb efendi (muderris).

(1) Ce mot indique que l'office de molla appartient aux dignités de la loi du second rang.

(2) Jurisdiction donnée à titre d'entretien à l'un des muderris de Constantinople.

OFFICE DE MOLLAS, مولويت moulouiet.	MOLLAS, مولای mouali.	OFFICE DE GADI, قضا qasâ.	JUGES OU CADIS, قضات qonsât.	SUBSTITUTS DES JUGES, نواب neuvâb.
SALONIQUE (Makhtedj).	Abdurrahim efendi xâdè Abdoullah efendi.	Seid Ibrahim Ed- hem efendi.
		Serres.	Ibrahim Necim efendi.	Seid Chem'y efendi (mollas).
		Drama.	Seid Cheref Eddin efendi.	Mehemmed Zouhou- ri efendi.
		Tenedos.	Hasein Chukry efendi.
		Limni (Lemnos).	Hafia Emin efendi.	Hassan efendi.
		Mytilène.	Hadji Ahmed efendi.	Seid Mehemed Nouri efendi.
		Chio.	Arpalyq.	Y'acoub Acim efen- di.
		Stancho.	Arpalyq.	Mehemmed Emin efendi.
		Rhodes.	Khaththath Sulei- man efendi.	Osman Fevzi efendi.
		Chypre.	Arpalyq.	Hussein efendi.
		La Canée.	Moustafa Chakir efendi.
		Candie.	Mehemmed Chakir efendi.	Aly Faiq efendi.
		Retimo.	Seid Mehemed Emin efendi.	Mehemmed efendi.
	
Brousse بلاد أربعة bilâdi erbe'a.	Zin ul-'Abedin efendi xâdè Djemal bey.	Cal'ai Soulthaniè (Bigha).	Arpalyq.	Mehemmed Riza efendi (l'un des mollas).
		Edrek.	Nahiè.	Seid Thaher efendi.
		Eski Chehir	Arpalyq.	Hadji 'Osman efen- di.
		Kutahia.	Arpalyq.	Seid Sa'id efendi.
		Cara Myssar Sahyb.	Arpalyq.	Abdurrahim Ylmî efendi.

OFFICE DE MOLLA, مولويت mevleviat.	MOLLAS, مولالى muvâli.	OFFICE DE GADI, قضا qazâ.	JUGES OU CADIS, قضات qousât.	SUBSTITUTS DES JUGES, نواب auxâb.
		Angora.	Arpalyq.	Zeki-efendi (muderris).
		Kianghari.	Hyçari Mahmoud efendi.	Seid S'ad Eddin efendi.
		Simop.	Ahmed Ali efendi.	Davoud efendi.
		Za'franboll (Virân chehir).	Moustafa efendi.	Seid Mehemed Khoulouci efendi.
		Boli.	Arpalyq.	Seid Athaoullah efendi.
		Nicomédie.	Seid Moustafa efendi.	Teharchembi zâde S'aid efendi (l'un des molla).
		Castamouni.	Hadji Hussein efendi.	Ibrahim Edhem efendi.
SMYRNE (Makredj).	Abid efendi zâde Rachid efendi.
		Baliksirt (qaraci).	Arpalyq.	Abdoullah Halimi efendi.
		Aivalyq.	M'aïchet.	Moustafa Vebbi efendi.
		Magnésie (Saroukhan).	Arpalyq.	Hadji Ahmed Raghyb efendi (molla).
		Guzel Hyssar (Aidin).	Arpalyq.	Osman Kiamil efendi (muderris).
		Denyzli.	Seid Ahmed Risâ efendi.	Seid Chukry efendi.
		Moghla (Mentechè).	Arpalyq.	Seid Mehemed efendi.
		Isparta (Hamid).	Arpalyq.	Ibrahim Cherif efendi (molla).
		Anthalia (Tekè).	Seid Thaher efendi.	Chehri zâde Seid efendi (muderris).
		Alatiè.	Islimièli Mehemed efendi.	Moustafa Sydqy efendi.
		Ermenak (Ijchil).	Mehemed Salyh efendi.	Hadji Ahmed efendi.

OFFICE DE MOLLA, مولويت mevluit.	MOLLAS, مولالى mevâli.	OFFICE DE CADI, قضا qazâ.	JUGES OU CADIS, قضات qonzât.	SUBSTITUTS DES JUGES, نواب nuvâb.
MEN'ACH (devrîâ).	Mechreb zâdè Mehemmed Emin efendi.	Abdurrahman Zeky efendi.
		Qonia (Iconium).	Arpalyq.	Hussein Housni efendi.
		Nikdè (Nevchehir).	Qasthamounli Emin efendi.	Saïd Arif efendi.
		Adana.	Ahmed efendi.	Dervich Nazif efendi.
		Tharsons.	Baldji zâdè Munif efendi.	Ahmed Thaher efendi.
		Bagras et Iskenderoun (Alexandrette).	Hafis Ahmed efendi.
		Yuzghat (Bozouq).	Ma'tichet.	Mehemmed Arif efendi.
		Qaïçariâ (Césarée).	Arpalyq.	Mehemmed Emin efendi (muderris).
		Syvas.	Hadji Moustafa efendi.	Ibrahim Ferid efendi.
		Amasia.	Hussein efendi.
		Diverigui.	Mehemmed Cheikhy efendy.	Mehemmed Emin efendi.
EAZEROUN (devrîâ).	Ralhadji zâdè Aly Razi efendi.	Ibrahim Nazyf efendi.
		Trébinonde.	Mehemmed Emin efendi.
		Qara Ilyçar (Charqy).	Ibrahim Hamdi efendi.	Moustafa 'Avni efendi.
		Samsonn (Djanik).	Khalil efendi.
		Kaniè.	Aly Riza efendi.
		Ardnoudj (Tchildir).	Varnali Moustafa efendi.
		Cars.	Alaïely Ahmed efendi.	Hassan efendi.

OFFICE DE MOLLA, مولويت mevleviét.	MOLLAS, مولى mevâli.	OFFICE DE CADÎ, قضا qazâ.	JUGES OU CADIS, قضات qousât.	SUBSTITUTS DES JUGES, نواب nawâb.
AÏNTAB (Devrié).	Seïd Mehemed Nedjib efendi.	Van.	Alaïely Fâil Oullah efendi.
		Mouch.	Sifat Oullah efendi.
		Moussoul.	Ahmed efendi.	Aly efendi.
		Diarbekir.	Arpalyq.	Haçan Kiazym efendi.
		Seïd Mehemed Kismil efendi.
		Kharberout.	Mohammed Salyh efendi.	Seïd Moustafa Rehdjet efendi.
		Arabguir.	Mohammed Sa'id efendi.	Mohammed Emin efendi.
ALEP (Makhredj).	Hamnamî zâde Aly Rieza efendi.	Malathia.	Seïd Mehemed Emin efendi.	Seïd Mehemed Chakir efendi.
		Behsui.	Dja'fer efendi.	Seïd Riza efendi.
	
		Ourfa, Raca.	Hafys Nouri efendi.	Saim efendi.
		Beirout, Seyde.	Alaïèly Aly efendi.	Abdoulqadir Djomal efendi.
JÉRUSALEM (Makhredj).	Selanik Mustici ieguèni S'aïd Mehemed efendi.	Tripoli de Syrie.	Arpalyq.	Mohammed Dervich efendi.
	
		Saint-Jean d'Acre.	Ahmed efendi.	Abdurrahman efendi.

OFFICE DE MOLLA, مولويت mevlevîet.	MOLLAS, موالى mevâlî.	OFFICE DE CADÎ, قضا qazâ.	JUGES OU CADIS, قضات qousâî.	SUBSTITUTS DES JUGES, نواب nevvâb.
DAMAS (بلاد اربعة bilâdi erbe'a).	Urlani zâde Mehemed S'aïd efendi. Homs. Homs. Monstafa efendi. Hadji Mehemmed efendi. Osman Halimi efendi. Abdel Qadir efendi.
BAGDAD (Devrié).	Aly Riza efendi zâde Seïd Eddin efendi. Kerkouk Chehri- zon. Bassora. Hafyz Mehemmed efendi.
LA MECQUE.	Hussein bey zâde Mehemmed Sa'id efendi.
MÂDINE.	Yemet bey zâde Raïf bey.
LE CAIRE (بلاد اربعة bilâdi erbe'a).	Zin ul-A'bidin efendi zâde Amad Eddin efendi.
TRIPOLI DE BARBA- RIN (Devrié).	Sirozi zâde Mehemed kiamil efendi.

CHEFS DES COMMUNAUTÉS CHRÉTIENNES ET JUIVES (DANS
LA CAPITALE), رؤسای ملل مسیحیه RUEÇAÎ MILELİ
MECYHİİE.

Antimos, patriarche de la nation grecque, روم ملتی بطریق
roum milleti pathrîqy.

Matheous, patriarche de la nation arménienne, ارمنی
ermeni milleti pathrîqy.

Andoun, patriarche de la nation arménienne catholique,
ارمنی قاتولکی ملتی بطریق ermeni qatoliki milleti patrîqy.

Magymos, patriarche de la nation grecque catholique, روم
roum qâtoliky patrîqy.

Yacoub, grand rabbin, chef de la nation juive, خاخام
khâkhâm bâchi.

GOUVERNEURS GÉNÉRAUX

ET AUTRES FONCTIONNAIRES EN PROVINCE,

طشردده بولنان ولات و مأمورین سائرة

THÇHRADA BOULOUNAN VULAT VÈ-MEEMOURINI, SAÏRÈ.

GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX, ایالات eiālāt.			GOUVERNEMENTS, الویه elviè (1).	
NOMS, اسامی eçāmi.	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری zabtkiñ meemourleri.	DÉLÉGUÉS DES FINANCES, مالیه مأمورلری meliñ meemourleri.	NOMS, اسامی eçāmi.	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری zabtkiñ meemourleri.
ANDRINOPLÈ, آدرنه adrenè.	Roustem pacha, mu- chir, gouverneur général, والی vali.	Seid efendi, rece- veur des finances de 1 ^{re} classe, دفتردار dester- dāri ouladan (2).
			Vizè ویزه.	Arif pacha, gouver- neur, میرومیران mirmiran.
			Gallipoli, کلیولی guèliboli.	Osman efendi, fonc- tionnaire de 1 ^{re} classe, percep- teur des impôts, محصل mohhacyl.
			Philippopoli, فلبه filibè.	Cherif pacha, gouv., mouhacyl, l'un des mirmiran.
		
SILISTRIN, سیلیستری siliistri.	Sādyq pacha, mu- chir, gouverneur général.	Hussein efendi, def- terdar, l'un des khodjaouian.	Varna, وارنه.	Efoub pacha, gou- verneur, comman- dant de place forte, محافظ monhā- fys, mirmiran.
			Ternow, ترنوی thernovi.	Eumer Faiz pacha, mouhacyl de 1 ^{re} classe, mirmiran.

(1) Ce mot, qui est le pluriel arabe de لوی livā, désigne ici un gouvernement inférieur, ou petite préfecture militaire. Le gouverneur qui est investi de celle-ci, prend aussi le titre de qaimaqam, ou lieutenant du gouverneur général.

(2) La signification primitive de desterdar est teneur de teneur de livres. Ce mot indique aussi un président de la chambre du trésor.

GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX, ایالات <i>aiālāt.</i>			GOUVERNEMENTS, الویه <i>elviē.</i>	
NOMS, اسامی <i>eçāmi.</i>	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری <i>zabthiū mecmourleri.</i>	DÉLÉGUÉS DES FINANCES, مالیه مأمورلری <i>malīē mecmourleri.</i>	NOMS, اسامی <i>eçāmi.</i>	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری <i>zabthiū mecmourleri.</i>
MOLDAVIE, بغدان <i>boghdān.</i>	Le prince Stourza, hospodar, ayant rang de vizir, ویزیر بابه سیله <i>voivada vezir pâi- cile.</i>
VALACHIE, افلاق <i>iflāq.</i>	Le prince Babesco, hospodar, ayant rang de vizir.
VIDIN, و دین	Hussein pacha, gou- verneur général.	Ibrahim efendi, tré- sorier de 1 ^{re} classe.
NICH, نیش	Vacyf pacha, gou- verneur général, mouchir.	Aly bey, trésorier de 2 ^{re} classe.	Isimīē (اسمیه).	Moustafa bey, mou- hacyl, attaché aux écuries impériales.
.....
.....	Sofia (صوفیه).	Djemal pacha, gai- maqam mirmiran.
.....	Samāgov صماقو	Bechir agha, mou- hacyl, attaché aux écuries impériales.
.....	Kustendil کوستندیل	Mehemmed agha, gouverneur, ca- pidji bachi.
Uscuf, اسکوب	Selim pacha, mou- chir, gouverneur général.	Ferid efendi, def- terdar de 3 ^{re} classe.
.....	Pereuiria, پرورین	Abdurrahman pacha, gouverneur.
.....	Prestina, پرشتینه <i>prechtina.</i>	Hussein bey, gou- verneur, capidji bachi.
BELGRADE, بالغراد <i>belighgrad.</i>	Mehemmed pacha, gouverneur de place forte, محافظ mou- hafys. L'un des mir- miran.

GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX, ciâlat. ایالات			GOUVERNEMENTS, elviè. الویه	
NOMS, اسامی eçmi.	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری sabithiü mecmourleri.	DÉLÉGUÉS DES FINANCES, مالیه مأمورلری malîiü mecmourleri.	NOMS, اسامی eçmi.	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری sabithiü mecmourleri.
SERVIE, صرب. symp.	Le prince Alexandre Voivode, ayant rang de vizir.
BOSNIE, بوسنه bosna.	Thahir pacha, mu- chir, gouverneur général.
.....	Hersek, هرسك hersek.	Aly pacha, vizir, mutedarîf (1), متصرف
.....	Azournyq, ازورنيق	Mahmoud pacha, gouverneur, mir el-umera.
ROUMILIE, روم ايلي	Zia pacha, mute- darîf, mirmiran.	Acym bey, defter- dar de 2 ^e classe.
.....	Iskenderiè, اسكندريه iskenderiè.	Osman Masher pa- cha, mutedarîf, mirmiran.
.....	Okhri, اوخري	Cherif bey, gou- verneur.
.....	Kesriè, كسريه kesriè.	Chahin agha, gou- verneur, officier des écuries impé- riales.
JANNINA, يانينه inia.	Hafyz Mehemmed pacha, vizir, gou- verneur général.	Salik efendi, defter- dar, l'un des kho- djagnians.
.....	Berat, برات berat.	Hassan pacha, gou- verneur, mirmi- ran.
.....	Erkeri, ارکري	Atha bey, gouver- neur capoudji ba- chi.

(1) Ce mot désigne le possesseur réel d'un sandjak, ou gouvernement d'une petite province.

GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX,

ایالات eiälät.

GOUVERNEMENTS,

الویه elvië.

NOMS, اسامی eşami.	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری zabthiüs memourleri.	DÉLÉGUÉS DES FINANCES, مالیه مأمورلری maliüs memourleri.	NOMS, اسامی eşami.	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری zabthiüs memourleri.
SALONIQUE, سلانیک selânîk.	Hafsi pacha, mu- chir, gouverneur général.	Raahid efendi, di- recteur des finan- ces, مال مدیری mäl mudiri.
ILES DE LA MER BLANCHE, L'ARCHI- PEL, جزایر بحر سفید djesâiri bahri sefid.	Le capitän pacha, grand amiral, les administère comme apanago, ملحق mulhaq.	Terhalë, ترحاله Seres, سیروز siroz. Dirama, درامه	Mehemmed Habîb pacha, muteçar- rif mirmiran. Salyh agha Mouha- cyl capoudji bachi. Nedjib agha mouha- cyl, officier des écuries impériales.
.....	Tenedos, بوزجه ادهسی bozdja adhaci. Lemna, لمنی limni. Mytilène, مدلولو midüllü. Chio, ساقز säqyz. Samos, سیسام sişam. Stanco, استانکوی istänkof. Rhodes, ردوس rodos. Chypre, قبرس gybrys.	Thahir efendi, gou- verneur, khodja- guian. Kerim bey, gou- verneur, capou- dji bachi. Ysmet pacha, gou- verneur, mirmi- ran. Beligh efendi, gou- verneur, khodja- guian. Le prince Étienne Vogorides, con- seiller d'Etat. Mehemmed efendi, gouverneur, khod- jaguian. Edhem pacha, gou- verneur, mirmi- ran. Hassan pacha, gou- verneur, mirmi- ran.

GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX, ایالات elälät.			GOUVERNEMENTS, الویه elviü.	
NOMS, اسامی eşâmi.	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری zabıtlıâ mezmourleri.	DÉLÉGUÉS DES FINANCES, مالیه مأمورلری malîlâ mezmourleri.	NOMS, اسامی eşâmi.	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری zabıtlıâ mezmourleri.
CAÏTE, کزیت kird.	Moustafa Naili-pacha, muchir, gouverneur général.	Sady bey, directeur des finances, khodjaguan.
CASTAMOUNI, قسطمونى	Behir Sami pacha, vizir, gouverneur général.	Risa efendi, directeur des finances, khodjaguan.	Candie, قندیه candia.	Veli pacha, gouverneur, mirmiran.
.....
.....	Codjaili, قوجه ايلي	'Osman bey, mouhacyl, fonctionnaire de 2 ^e classe.
.....	Boli, بولى	Thahir bey, khodjaguan.
.....	ویران شهر virân chekir.	Djemal agha, sous-gouverneur, capoudji bachi.
.....	Sinop, سینوب	Eas'ed efendi, gouverneur, capoudji bachi.
ANGORA, انقره angaru.	Vacyf pacha, mutecarryf, mirmiran.	Yzzet efendi, defterdar de 2 ^e classe.
.....	Kianghari, کانغری	Haqqy efendi mouhacyl, l'un des khodjaguan.
LE DISTRICT DE Brousse, خداوندکار khodâvendigâr (1).	Moustafa Nouri pacha, muchir, gouverneur général.	Moustafa efendi, defterdar, fonctionnaire de 2 ^e classe.
.....	Cara Hyssar Sahib, قرو حصار صاحب	Lathyf efendi, mouhacyl 2 ^e classe.
.....	Kutâhia, کوناہیہ kutâkia.	Ibrahim bey mouhacyl, officier des écuries impériales.
.....	Billedjik.	Zouhdi efendi, gouverneur, khodjaguan.

(1) L'ancienne Bithynie.

GOVERNEMENTS GÉNÉRAUX.

ایالات *aiâlat.*

GOVERNEMENTS,

الویه *elviâ.*

NOMS اسمی <i>esmi.</i>	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری <i>zabtkiâ meemourleri.</i>	DÉLÉGUÉS DES FINANCES, مالیه مأمورلری <i>mâliâ meemourleri.</i>	NOMS, اسمی <i>esmi.</i>	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری <i>zabtkiâ meemourleri.</i>
SAROUKHAN, ساروخان (2).	Saib pacha, muchir, gouverneur général.	Namyq efendi, di- recteur des finan- ces de 3 ^e classe.	Erdek, اردک	Emin bey mouhacyl, l'un des sou'ema (1)
			Bigha, بیغا	Hussain pacha mu- teçarryf, mirmi- ran.
			Caraci, قوراسی garaci.	Hasan pacha mou- hacyl, mirmiran.
			Aivali, ایوالق aivâlyq.	Chakir efendi mou- hacyl khodjaguian.
			Syghla, صغلا syghla.	Abdul-Cadir agha mouhacyl capou- dji bachi.
Aïm, ایدین	Ya'coub pacha, mu- chir, gouverneur général.		Zikarly, ذکولی	Atha efendi, gou- verneur, khodja- guian.
CARAMAN, قومان	Hasan Haqqy pa- cha, vizir, gou- verneur général.	Ratib efendi, def- terdar, khodja- guian.	Menteçhè, منتشا	
			Hamid, حمید	Usset bey mouha- cyl, officier des écuries impéria- les.
			Tekè, تکه	Cherif agha, sous- gouverneur, ca- poudji bachi.

(1) Pluriel arabe de زعيم *za'ym*, possesseur de fief militaire, appelé زعمات *ziâmet*.

(2) Les dénominations de Saroukhan, ainsi que celles de Aïdla, de Menteçhè, de Caraci, de Hamid, de Toki, etc. sont les noms des princes tarcomans qui héritèrent de la puissance des Seldjoucides lors de la chute de cette dynastie et du démembrement de cet empire. (Voyez de Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, tom. I, p. 52 et suivantes.)

GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX, ایالات. siâlât.			GOUVERNEMENTS, الویه. elviâ.	
NOMS, اسامی eçâmî.	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری zabthiîd meemourleri.	DÉLÉGUÉS DES FINANCES, مالیه مأمورلری mâliîd meemourleri.	NOMS, اسامی eçâmî.	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری zabthiîd meemour
ADANA, اِدَنَه	Osman pacha, visir, gouverneur général.	Their sâde Ahmed bey, sous-directeur des finances, fonc- tionnaire de 3 ^e classe.	Alaîîd, علائیه	Rif'at bey, mou- cyl, capoudji chi.
			Tchil, اِچ ایل	Aly bey, gou- vneur, capou- bachi.
			Nevchehir, نوشهر	N'ouman bey, m- hacyl capoudji chi
			Tharous, طرسوس	Ya'coub agha, go- verneur, capo- dji bachi.
			Azir, عزیز	N..... gouverneur.
MSR'ACH, مرعش	Yousouf pacha, vi- sir, gouverneur général.			
BOZOUQ, بوزوق	Hylmî pacha, mu- tegarriî mirmiran.	Arif efendi, direc- teur des finances, khodjaguian.		
			Cesarde, قیصریه qaiçarîd.	Moustafa agha, go- verneur, capou- dji bachi.
SIVAS, سواس	Achqer pacha, mu- chir, gouverneur général.	Raîf efendi, defter- dar, fonctionnaire de 2 ^e classe.		
			Amasie, اماسیه amâcia.	Hussein aga mouha- cyl, capoudji ba- chi.
			Diverigui, دیورگی	Hussein bey, gou- verneur, capou- dji bachi.
TRABZONDE, ترابزون thrabzondan.	Ismaîl pacha, visir, gouverneur général.			
			Carahyssari chasy, قاره یساری	

GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX, ایالات. aīlāt.			GOUVERNEMENTS, الویه. elvī.	
NOMS ; اسامی asāmī.	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری zabtkiū meemourleri.	DÉLÉGUÉS DES FINANCES, مالیه مأمورلری mālīe meemourleri.	NOMS, اسامی asāmī.	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری zabtkiū meemourleri.
EZEKOUR, آزهرور	Yssot pacha, vīzir, gouverneur général.	Tevfik bey, defterdar, fonctionnaire de 2 ^e classe.	Djanik, جانیک	Ahmed pacha, gouverneur, mirmiran.
			Kuñi, کونی	Sokreb pacha, gouverneur, mirmiran.
			Batoum, باتوم	N..... gouverneur, mir-el-umera.
		
DIARBEKIR, دیاربکر	Khair-oddin pacha, vizir, gouverneur général.	Suleiman bey, defterdar, officier des écuries impériales.	Tchildir, چلدر	Ahmed pacha, gouverneur, mir al-umera.
			Çars, قارش	Seri pacha, gouverneur, mir-al-umera.
			Bayazet, بایزید baīzīd.	Behloul pacha, gouverneur, mir-al-umera.
			Van, وان	Yssot efendi, gouverneur, khodja-guian.
KHARBEROUT, خربروت	Aly pacha, vizir, gouverneur général.	Mehemmed efendi, defterdar, fonctionnaire de 1 ^{re} classe.	Mouch, موش	Kischef agha, gouverneur, capoudji bachi.
		
		
			Arahguir, عرگیور	Hasan bey, gouverneur, capoudji bachi.
			Malathia, ملاطیه	Mehemmed agha, gouverneur, capoudji bachi.

GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX, ایالات <i>ciâlât.</i>			GOUVERNEMENTS, الویه <i>ciwi.</i>	
NOMS, اسامی <i>esâmi.</i>	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری <i>sabthiâ meemourleri.</i>	DÉLÉGUÉS DES FINANCES, مالیه مأمورلری <i>mâliâ meemourleri.</i>	NOMS, اسامی <i>esâmi.</i>	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری <i>sabthiâ meemourleri.</i>
ALEP, حلب <i>alep.</i>	Masher pacha, visir, gouverneur général.	Hussain Rachdi esendi, directeur des finances, fonction- naire de 3 ^e classe.	Yemeni, یمنی	Eumer bey, gou- verneur, capoudji bachi.
			Raqqâ, رقه	Osman pacha, gou- verneur, mirmi- ran.
			Aintab, عینتاب	N..... gouverneur.
			Kilis, کلیس	N..... gouverneur.
SEYDE, صیدا <i>saïda (1).</i>	Uskodrali Monstafa pacha, muchir, gouverneur général.	Monstafa esendi, desterdar, fonc- tionnaire de 1 ^{re} classe.	Saint-Jeand'Acre, عکة <i>akka.</i>	Bahri pacha, mon- hafyz mirmiran.
			Jérusalem, قدس شریف <i>goudsi cherif.</i>	Zarif, pacha, munte- qaryi mirmiran.
			Homs, حمص (2).	N..... gouverneur.
MOSSUL, موصل	Es'ad pacha, mu- chir, gouverneur général.			
BAGDAD, بغداد	Nedjib pacha, mu- chir, gouverneur général.			
L'ANTASSIRIE, حبيش <i>habeck.</i>	Chérif pacha, mu- chir, gouverneur général.	Eumer bey, sous-di- recteur des finan- ces.		

(1) L'ancienne Sidon.

(2) L'ancienne Emèse.

GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX, ایالات <i>aiâlat.</i>			GOUVERNEMENTS, الویه <i>alvâ.</i>	
NOMS, اسامی <i>esâmi.</i>	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیہ مأمورلری <i>sabthiâ meemourleri.</i>	DÉLÉGUÉS DES FINANCES, مالیہ مأمورلری <i>mâliâ meemourleri.</i>	NOMS, اسامی <i>esâmi.</i>	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیہ مأمورلری <i>sabthiâ meemourleri.</i>
LE TERRITOIRE SACRÉ DE MÉDINE, حرم نبوی <i>haremi nebevi</i> (1).	Devoud pacha, mu- chir, cheikh du harem.	Ridjai efendi, di- recteur du sanc- tuaire, khodja- guian.
ÉGYPTÉ, مصر <i>mycyr.</i>	Mehemmed Aly pa- cha, gouverneur général, grand vizir, honoraire de l'empire.
TRIPOLI DE BARBA- RIE, طرابلس عرب <i>tharâboz- louci gharb.</i>	Raghyb pacha, vizir, gouverneur gé- néral.	Benghazi, بنغازی	Salyh pacha, gou- verneur, mirmi- ran.
TUNIS, تونس	Ahmed pacha, mu- chir, gouverneur général.	Fezan, فزان	Hassan pacha, mir- el-umera.
.....	Silivri, سلوری	Aly agha, gouver- neur, capondji be- chi.

(1) Littéralement, le sanctuaire du prophète, ou le lieu de son tombeau.

Crète et Terhalè, کرید سامی' efendi, khodjaguian.
و ترحالہ *quirid vè terhala.*

Bigha, بیغا Moustafa Behdjét efendi, khodjaguian.

Moldavie, بغداد boghdân. Étienne Vogorides, prince de Samos.

Valachie, افلاق iflâq. Loghotet Nicolas Aristarki.

AMBASSADEURS ET CONSULS DE LA SUBLIME PORTE
AUPRÈS DES GOUVERNEMENTS EUROPÉENS, سلطنت
سنيّة سفرا وشهبندرلری *SALTHANETI SENİİE SUFÉRA*
VÈ CHEHBENDERLERI.

PARIS.

Ambassadeur extraordinaire, Soliman pacha muchir, پارس
بيوك ايلچيسي مشير سليمان پاشا, *pâris buiuk iltchici*
muchîr suleimân pâchâ;

Premier secrétaire d'ambassade, Halimi efendi, باش سر
کاتبی *bâch sîrr kiâtibi;*

Deuxième secrétaire, Remzi efendi, ايكنجی سر کاتبی, *ikindji*
sîrr kiâtibi;

Secrétaire, M. Antoine Tinghir, سر کاتبی *sîrr kiâtibi;*

Premier interprète, M. Rubens Manassé, باش ترجمان *bâch*
terdjumân;

Deuxième interprète, M. Antoine Manassé, ايكنجی ترجمان *ikindji*
terdjumân;

Interprète adjoint, Emin Edib efendi, ترجمان معاون *terdju-*
man mu'âvini.

VIENNE (AUTRICHE):

Ambassadeur extraordinaire, Chekib efendi, fonctionnaire
de la Sublime Porte de premier rang, ويانه بيوك
viena baiuk iltchici رتيه اولي صنف اولندن
rutbei evveli synfi evvelinden;
Premier secrétaire d'ambassade, Arif bey;
Deuxième secrétaire, Aly efendi;
Interprète, Gaspar Manos.

BERLIN.

Ministre plénipotentiaire, Sami efendi, fonctionnaire de la
Sublime Porte de 2^e rang, اورته ايلچيسي تانيدين
iltaichici saniiden;
Secrétaire d'ambassade, Khourchid efendi;
Interprète, Davoud Oghlou.

LONDRES.

Ministre plénipotentiaire, le prince Calimaki, اورتـــه
iltaichici orta iltchici.

ATHÈNES.

Ministre plénipotentiaire, M. Constantin Musurus.

SERVICE CONSULAIRE.

PORT OU RÉSIDENCE, بندر bender.	CONSUL GÉNÉRAL, باش شه بندر bâch chekbender.	PORT OU RÉSIDENCE, بندر bender.	CONSUL, شه بندر chekbender.
ANVERS أنورس	M. Paul Testa.	AMSTERDAM, امستردام	M. Jacques Bosto.
HAMBOURG هامبورغ	M. le chevalier Vandemlir.
PARIS, پارس	M. Gustavo Halphen.	LE HAVRE, هاور	M. Mathurin Cor.
TAUNIS, تڤرڤز	Aly Nemyq stœdi.	LYON, ليون	M. Yemuidj.
TRIESTE, تريسته triesta.....	Angelo Cacaiti.	VIENNE (AUTRICHE), ويانه	M. Pozante Manas.
.....	VENISE, ونديك venedik.	M. Eusèbe Serpos.
.....	LIVOURNE, لغورنه lighourna.....	M. Taouch.
.....
GÈNES, جنوة djenoua..	M. Nicolas Alegarti.
CORFOU ET LES SEPT ÎLES, قورفه و جزاير gorfa vè djezâiri seb'a.....	M. le chevalier Cons- meno.	ZANTE, زانطه zantha...	M. Yasi Dimarco.
LONDRES, لوندرة londra.....	M. Édouard Zohrab.	BIRMINGHAM, برمينغام	M. Colis.
MALTE, مالطه mâlta..	M. Lorenzo Caroudja.
LISBONNE, ليزبون	M. Joseph Venzler.	OPORTO, اوپورتو	Djouakem Bouzac.
.....	GIBRALTAR, جبل طارق djebel thâryq.....	John Cool.

GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX, ایالات <i>aiâlat.</i>			GOUVERNEMENTS, الویه <i>elwâ.</i>	
NOMS, اسامی <i>esâmi.</i>	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیہ مأمورلری <i>zabthiâ meemourleri.</i>	DÉLÉGUÉS DES FINANCES, مالیہ مأمورلری <i>mâliâ meemourleri.</i>	NOMS, اسامی <i>esâmi.</i>	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ضبطیہ مأمورلری <i>zabthiâ meemourleri.</i>
LE TERRITOIRE SACRÉ DE MÉDINE, حرم نبوی <i>haremi nebevi (1).</i>	Devoud pacha, mu- chir, cheikh du harem.	Ridjai efendi, di- recteur du sanc- tuaire, khodja- guian.
ÉGYPTÉ, مصر <i>mycyr.</i>	Mehemmed Aly pa- cha, gouverneur général, grand vizir honoraire de l'empire.
TRIPOLI DE BARBA- RIE, طرابلس عرب <i>tharâboz-</i> <i>louci gharb.</i>	Raghyb pacha, vizir, gouverneur gé- néral.	Benghazi, بنغازی	Salyh pacha, gou- verneur, mirmi- ran.
TUNIS, تونس	Ahmed pacha, mu- chir, gouverneur général.	Fezan, فزان	Hassan pacha, mir- el-umern.
		Silivri, سلوری	Aly sgha, gouver- neur, capondji ba- chi.

(1) Littéralement, le sanctuaire du prophète, ou le lieu de son tombeau.

Premier attaché d'ambassade, M. le marquis de Contades, باش معیت کاتبی *bāch me'iet kiātibi*.

Deuxième attaché d'ambassade, M. Edmond de Bourqueney, ایکنجی معیت کاتبی *ikindji me'iet kiātibi*.

Premier drogman de l'ambassade, M. Cor, باش ترجمان *bāch terdjumān*.

Deuxième drogman, M. Lauxerrois, ایکنجی ترجمان *ikindji terdjumān*.

Troisième drogman, M. S. Rouet, اوچنجی ترجمان *utchundju terdjumān*.

Drogman du palais, M. Pelletier, سفارت ترجمانی *sefāret terdjumāni*.

Secrétaire interprète, M. Florimond Lapiere, مترجم *mute-redjim*.

Chancelier d'ambassade M. Castagne, consul-chancelier, (ayant titre de consul), قنصلیر *qantchelier*.

AUTRICHE, اوستریا *OSTRIA*.

Internonce (ministre plénipotentiaire résident), M. le comte de Sturmer, اورته ایلمچیسى و مرخص *orta ilitchici vè mourakhkhas*.

Conseiller d'ambassade, M. Klezzel, سفارت مستشاری *sefāret mustechāri*.

Secrétaire d'ambassade, M. Steiner, سفارت سر کاتبی *sefāret sirr kiātibi*.

M. سفارت سر کاتبی *sefāret sirr kiātibi*.

Premier drogman d'ambassade, M. Henri Testa, باش ترجمان *bāch terdjumān*.

Deuxième drogman, M. Stendel, ایکنجی ترجمان *ikindji terdjumān*.

Troisième drogman, M. Wilken Hauzer, اوچنجی ترجمان *ut-chundju terdjumān*.

Chancelier, Guringuer, قنصلیر *qantchelier*.

Chancelier adjoint, M. Gudel, *ایکیندی قنصلیر ikindji qantchelier.*

BELGIQUE, بلجیقا BELDJIQA.

Ministre plénipotentiaire, M. le baron de Behr, *اورته ایلمچی و orta iltchi vè mourakhhaci.*

Secrétaire, *سیر کاتبی sirr kiätibi.*

Chancelier, M. Kubn, *قنصلیر qantchelier.*

ANGLETERRE, انگلتره INGUiltera.

Ambassadeur, lord Wellesley, *اورته ایلمچی orta iltchöi.*

Premier secrétaire, *باش سیر کاتبی bâch sirr kiätib.*

Secrétaire interprète pour les langues orientales, M. Alison,

باش سیر کاتبی الشنہ شرقیہ elsinèi charqîi kiätibi.

Premier attaché d'ambassade, lord Clynton, *باش معیت*

باش معیت bâch meïet kiätibi.

Deuxième attaché d'ambassade, M. Wood, *ایکینچی معیت*

ایکینچی meïet kiätibi.

Troisième attaché d'ambassade, M. Doria, *اوچنچی معیت*

اوچنچی meïet kiätibi.

Quatrième attaché d'ambassade, M. Arvin, *دردنچی معیت*

دردنچی meïet kiätibi.

Enregistreur de l'ambassade, M. le comte Pisani, *سفارت*

سفارت sefâret monqaïidi.

Premier drogman, M. Frédéric Pisani, *باش ترجمان bâch terdjumân.*

Deuxième drogman, M. Étienne Pisani, *ایکینچی ترجمان*

ایکینچی terdjumân.

Troisième drogman, M. Chabert, *اوچنچی ترجمان utchundju terdjumân.*

Quatrième drogman, M. Simons, *دردنچی ترجمان dordundju terdjumân.*

دردنچی terdjumân.

Chancelier, M. Gamberbadj, قنصلير qantchellier.

Chancelier-adjoint, M. Harde, ايكنجى قنصلير ikindji qantchellier.

RUSSIE, روسيه ROUCIÉ.

Ministre plénipotentiaire, M. Oustinof, اورته ايلچيسى و
orta iltchici vè mourrakhhaci.

Conseiller d'ambassade, M. Caldjinski, سفارت مستشارى
sefâret mustechâri.

Premier secrétaire d'ambassade, le prince Gallitzin, باش سر
bâch sirr kiâtibi.

Deuxième secrétaire d'ambassade, M. Fert, ايكنجى سر
ikindji sirr kiâtibi.

Premier attaché d'ambassade, M. Doundocof, معيت كاتى
me'ïet kiâtibi.

Deuxième attaché d'ambassade, M. Viazimiski, ايكنجى معيت
ikindji me'ïet kiâtibi.

Troisième attaché d'ambassade, M. Angelo Timoni, اوچنجى
utchundju me'tiet kiâtibi.

Premier drogman, M. le prince Handjeri, باش ترجمان
bâch terdjumân.

Adjoint au premier drogman, M. Chirico, معاون باش
mou'âvini bâch terdjumân.

Deuxième drogman, M. Tchernaiif, ايكنجى ترجمان
ikindji terdjumân.

Troisième drogman, M. Ghomazof, اوچنجى ترجمان
utchundju terdjumân.

Troisième drogman adjoint, معاون اوچنجى
mou'âvini utchundju terdjumân.

Chancelier, M. Paul Pizani, قنصلير qantchellier.

ESPAGNE, اسپانيا ISPANIA.

Ambassadeur, M. le chevalier de Cordova, اورته ايلچى
iltachi.

Secrétaire d'ambassade, M. Manuel Castillo, سر کاتبی *sirr kiätibi*.

Premier drogman, M. de Souza, باش ترجمان *bâch terdjumân*.

Chancelier, M. Angeh Radouni, قنچلیر *qantchelïer*.

DANEMARCK, دانمارقہ *DANIMARQA*.

Ministre résident, M. le baron de Hubsch, مقیم ایچیسی *muqym ilthici*.

Secrétaire attaché, M. Adolphe de Hubsch, معیت کاتبی *me'ïïet kiätibi*.

Drogman-chancelier, M. Romani, ترجمان و قنچلیر *terdju-mân vè qantchelïer*.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, امریکا ممالک متحدہ سی *AMERICA MEMALIKI MUTTÉRYDECI*.

Ministre résident, M. Daniel Car, مقیم ایچیسی *muqym ilthici*.

Drogman, M. Brown, ترجمان *terdjumân*.

Chancelier, M. Porter, قنچلیر *qantchelïer*.

SARDAIGNE, ساردنیا *SARDENIA*.

Ministre résident, absent, مقیم ایچیسی *muqym ilthici*.

Conseiller d'ambassade, M. le baron Teco, سفارت مستشاری *sefâret mustechâri*. (Ce conseiller remplace le ministre absent.)

Secrétaire d'ambassade, M. le marquis de Tagliacarna, سر کاتبی *sirr kiätibi*.

Attaché d'ambassade, M. Delatora, معیت کاتبی *me'ïïet kiätibi*.

Deuxième attaché d'ambassade, M. Calosso, معیت کاتبی *me'ïïet kiätibi*.

Chancelier, M. Brizio, قنچلیر *qantchelïer*.

Premier drogman, M. Bosowich, باش ترجمان *bāch terdjumān*.

Deuxième drogman, M. Vilani, ایکنجی ترجمان *ikindji terdjumān*.

Troisième drogman, M. Vernoni, اوچنجی ترجمان *atchundju terdjumān*.

HOLLANDE, فلندک FILEMENK.

Ministre résident, M. le B^{re} Mollerus, مقام ایچیسی *magym iltchici*.

Chancelier, M. Salzani, قنچلیبر *quanchelier*.

Drogman, M. Justiniani, ترجمان *terdjumān*.

Deuxième drogman adjoint, M. Dominio Testa, معاون *mou'āvin*.

SUÈDE ET NORWÈGE, اسوج و نوروجیا ISVEDJ VÈ NORVEDJIA.

Chargé d'affaires, M. Antoine Testa, مصلحتگذار *maslahatguzār*.

Chancelier-drogman, M. Timoni, قنچلیبر و ترجمان *qantchelier ve terdjumān*.

ROYAUME DES DEUX-SICILES, سیچیلیتین SITCHILIATEIN.

Chargé d'affaires, M. Martorano, مصلحتگذار *maslahatguzār*.

Drogman, M. Graziani, ترجمان *terdjumān*.

Chancelier, M. Franceschi, قنچلیبر *qantchelier*.

TOSCANE, توسکانه THOSQANA.

Chargé d'affaires substitué, M. Serafino, مصلحتگذار وکیل *maslahatguzār vekli*.

Chancelier, M. le baron Ignace Testa, قنچلیبر *qantchelier*.

Drogman, M. Théophile Testa, ترجمان *terdjumān*.

PERSE, ایران IRAN.

Chargé d'affaires, Mohammed Khan, مصلحتگذار *maslahat-guzār*.

Drogman, Hadji Hassan, ترجمان *terdjumān*.

ROYAUME DE GRÈCE, یونان İOÜNAN.

Chargé d'affaires, M. Arguiropoulo, مصلحتگذار *maslahat-guzār*.

Sécrétaire attaché de légation, M. Canari, معیت کاتبی *me'ïet kiâtibi*.

Drogman, M. Sava, ترجمان *terdjumān*.

Chancelier, M. Mitaki, قنچلیر *qantchelier*.

PORTUGAL, پورتگیز PORTUGHIZ.

Chargé d'affaires, M. Riblos, مصلحتگذار *maslahatguzār*.

Drogman, M. Soumer, ترجمان *terdjumān*.

PRUSSE, پروسیا PROUCIA.

Chargé d'affaires, M. le comte de Perponchè, مصلحتگذار *maslahatguzār*.

Premier drogman, M. Yvo Bozowich, باش ترجمان *bāch terdjumān*.

Deuxième drogman, M. le docteur Rozen, ایکنجی ترجمان *ikindji terdjumān*.

Chancelier, Constantin Testa, قنچلیر *qantchelier*.

Les fonctions de chargé d'affaires des villes Anséatiques

دژمآهیر ثلاثہ انسہاتیق *djemāhîri selâcèi anscèatiq*, sont confiées à M. l'ambassadeur d'Espagne.

Chancelier, قنچلیر, M. le docteur Mordeman.

(La suite à un prochain numéro.)

UNE PROMENADE DANS CANTON,

Par M. Natalis RONDOT.

LA MANUFACTURE DE LAQUES D'HIP-QUA ET L'ATELIER DE TABLETTERIE
DE TA-YU-TONG.Canton, le 25 août 1846 (Taou-kouang, 25^e année, 7^e lune, 23^e jour).

Canton est une ville riche de faits et neuve d'intérêt : le monde commercial ne s'est jamais préoccupé que du nombre de caisses de thé, de piculs de soies *tay-saam* et *tsat-li*, qui s'y échangent contre les balles de calicots, de draps, de serges de laine, etc. et sa curiosité ne se passionne guère que pour les articles d'importation et les chiffres du mouvement général des affaires. Les voyageurs bornent le champ de leurs observations à quelques boutiques, et leurs courses aux rues de *New* et d'*Old-China* (*Tong-wann* et *Tsing-yuënn kai*) et de *Tcheong-lann kai*¹ (rue des Droguistes). Parfois, s'ils se sont aventurés en courant dans un quartier lointain, la rapidité de leur promenade ne leur a permis que d'entrevoir certaines scènes chinoises, de deviner des habitudes, et ils

¹ Nous devons faire observer que la plupart des noms chinois cités dans cette notice sont écrits suivant la prononciation cantonnaise.

ont trouvé une population hostile et criarde. Récemment encore¹, MM. Montgomery Martin, trésorier du gouvernement de Hong-kong; Jackson, vice-consul d'Angleterre, et le révérend Stanton, ont été *bamboasés* et dépouillés dans une excursion autour des murs de la Cité.

Nous ne savons à quel trait de physionomie se reconnaissent les Français, si nous nous distinguons des autres étrangers par notre allure, notre façon cordial et la multiplicité de nos visites dans les rues lointaines, mais on nous accueille partout avec un empressement amical, et les enfants seuls nous poursuivent des cris de *fann-kouai-loïo* (diable étranger).

Il n'y a guère d'autre moyen de tracer une esquisse légère de Canton que de détacher de notre journal les feuillets consacrés au récit de nos promenades, et peut-être visitera-t-on avec plaisir aujourd'hui avec nous la manufacture de laques du fameux Hip-qua. Cette note montrera quelques-unes des habitudes du travail chinois, et l'on aura ainsi la preuve de la simplicité de ses formules, de la facilité de ses moyens; on constatera que la valeur des produits est presque toute en main-d'œuvre, et que l'habileté manuelle, si remarquable qu'elle soit, se paye à un taux bien modique.

¹ Ce compte-rendu de notre visite aux ateliers d'Hip-qua et de Ta-yu-tong est extrait de notre journal de voyage; l'attaque que nous rappelons était alors récente, car elle avait eu lieu vers le 18 mars 1845.

A dix heures du matin, mon collègue Éd. Renard¹ et moi, nous quittions le *hong* français; nous tournâmes le coin de l'ancienne factorerie espagnole et nous arrivâmes bientôt au numéro 15 de la rue *Tong-wann*. Hip-tcheuong, un des associés de Weng-taé, plus connu sous le nom d'Hip-qua, endossa son *chéong-cham* de *hia-pou*², prit l'inséparable éventail, et nous le suivîmes d'un pas rapide.

La première rue que l'on parcourt dans toute sa longueur, est *Chap-sam-hong kai* 十三行街, la rue des treize factoreries; elle et *Ta-t'ong kai* peuvent donner un aperçu de l'animation commerciale, de la vivacité de la circulation, et dans leurs boutiques s'effectue une grande partie de la vente en détail pour la consommation locale.

Les boutiques cantonnaises diffèrent singulièrement des nôtres; elles se caractérisent tout d'abord par la petite niche de granit qui se remarque à gauche sur le seuil³, et où, matin et soir, fument, en l'honneur du *Tsae-pih-sing-keun*, le dieu des richesses, les trois *heuong* symboliques⁴. Il y a tou-

¹ M. Éd. Renard était délégué de l'industrie parisienne dans la mission en Chine.

² Le *hia-pou* 夏布, ou toile d'été, est une étoffe tissée avec les filaments du *má* 麻. Le mot *má* s'applique principalement à trois plantes textiles, dont l'une est l'*urtica nivea* et les autres se rapportent aux genres *corchorus*, *sida* ou *triumfetta*.

³ Ces petites niches sont ordinairement orientées au nord.

⁴ Les *heuong* sont des petites mèches en sciure de bois de sandal.

jours au fond de cette niche une tablette rouge, et par l'inscription tracée en caractères élégants qui s'y lit, on invite les hommes bien élevés (*ching-chih*) à *tchin-tchinner*¹ le *djoss*² en entrant. Un autel est ménagé dans la cloison, à trois ou quatre mètres de hauteur; il fait face à l'entrée. Derrière les dentelles de méandres, les sculptures dorées et les draperies étroites de tissu d'ortie écarlate ou rose, qui décorent ce petit sanctuaire, se montre la figure sacrée de quelque puissant génie de la religion du *Taou*, et de chaque côté se dressent les *kam-fa*, symboliques pyramides avec leur feuillage de clinquant, leurs figurines vêtues de soie et leurs fleurs de moelle d'æschynomène.

La boutique est presque entièrement ouverte; elle n'a ni porte, ni fenêtres, ni vitrines. Les murs sont, comme chez nous, garnis de casiers; le comptoir est établi à gauche, se prolonge en formant angle droit, et en dehors; des deux côtés de l'entrée, sont suspendues les longues tablettes de bois verticales qui, en caractères anciens ou modernes, rouges, bleus ou

agglutinée au moyen de l'agar-agar, que l'on brûle devant les statues des dieux.

¹ *Tchin-tchin*, qui est composé des mots chinois *tsing* « de grâce, je vous prie » et *tsing-yah* 請呀 « salut, » signifie simplement *saluer*. C'est la formule habituelle de salut en usage à Canton entre les étrangers et les Chinois.

² *Djoss* est une corruption du mot portugais *deos*, dieu. *Tchin-tchin joss* veut dire « adorer les dieux », ou seulement « s'incliner avec respect devant eux. »

noirs, annoncent le nom du marchand et font ses offres de service au public.

Il y aurait mille stations à faire dans *Chap-sam-hong kaï*, car nous passons devant les magasins de tissus de coton, de soie et de *mâ*, — de vannerie de bambou, de rotin, de jonc et de palmier, — de chaussures ornées de si jolies broderies, — de papiers de bambou et de *broussonetia* des provinces de Fo-kiên et de Kiang-si, encore dans leur emballage de pandanus, — et devant cent autres boutiques diverses. A chaque pas, on entrevoit un petit atelier : un ouvrier carde ici le coton avec cet archet qu'il promène sur la nappe neigeuse, et dont un petit plectrum fait vibrer la corde de soie; là, sous le rouleau cannelé du *chinn-po-tsia*, on écrase et on lustre les cotonnades et les soieries par le mouvement alternatif de cette lourde calandre de granit. Plus loin, voici les monteurs et les peintres de lanternes, les charpentiers, les fabricants de cercueils, les potiers d'étain, les restaurateurs avec leur mystérieuse cuisine et leurs portions lilliputiennes, les fruitiers, aux frais étalages desquels on trouve l'ananas, le *long-hann*, le *houam-pi*, la banane, groupés avec les raisins du Nord, les poires du Chann-tong et les citrons mains de Bouddha. Que si nous voulions nous arrêter devant chaque curiosité, entrer chez le verrier pour dessiner ses ouvreaux, chez l'émailleur de cuivre pour lui dérober un secret, chez le cirier afin de suivre un moulage, chez le tisserand pour

voir courir sa navette, nous craindrions de ne pouvoir arriver de bonne heure à notre but.

Tournons donc dans la rue du riz blanc et entrons dans *Ing-chann-fong*. Plus de bruit, de tumulte, de foule active et pressée; seulement quelques pauvres gens qui crient par les rues des fleurs d'hibiscus et de chrysanthèmes, des fruits, des sucreries; seulement, auprès de la porte du quartier, un veilleur de nuit assoupi et quelques éventaires où sont étalées symétriquement les feuilles fraîches de bétel et les noix d'arec préparées. De temps en temps passe un mendiant déguenillé, un bourgeois, un barbier ou un restaurateur ambulant, portant en balance, celui-là son établi, celui-ci ses fourneaux et son garde-manger. Nous sommes ici dans le faubourg Saint-Germain de Canton; les rues sont larges et désertes; les maisons semblent être des prisons, aucune fenêtre n'en perce les murailles grises, et sur l'entrée même retombe une lourde portière de bambou qui dérobe la vue de l'intérieur aux indiscrets. Vous trouverez même solitude dans *Houa-rî-nèn-lé* et dans la rue des menuisiers, et pourtant c'est la partie la plus intéressante de notre excursion; jamais étranger ne pénètre jusqu'ici, rien ne l'y appelle, ni affaires, ni commandes, ni curiosité, et l'on se trouve naturellement en pleine cité chinoise. Aussi, les femmes y fourmillent, et comme nous sommes dans un quartier de haut lignage, elles ont de petits pieds très-mignons, un teint d'un blanc nait légèrement

fardé de rose et une toilette élégante, malgré son extrême simplicité. Elles attachent surtout une coquetterie de petite-maîtresse à l'édifice de leur coiffure, et savent l'orner avec un goût parfait de fleurs naturelles et d'épingles d'or. La loi et la tradition ont déterminé les formes des coiffures, ainsi que celles des vêtements; elles varient suivant l'âge, la position et le rang, et bien des jeunes filles ont hâte de grandir et de se marier, envieuses du privilège de façonner leurs beaux cheveux noirs en coques, en crêtes de casque et en éperons.

Un *fann-kouaï* est une curiosité pour les dames chinoises; la haine patriotique et la jalousie des maris ont pris soin de le leur dépeindre comme une façon de croque-mitaine ou de barbe-bleue, si terrible à tous égards, qu'elles sont aussi avides qu'effrayées de le voir. Aussi se pressent-elles toutes aux portes avec autant de vivacité qu'elles se sauvent, craintives et honteuses, au moindre mouvement du passant. Plusieurs de ces jeunes femmes sont charmantes, et il y a quelque chose de vrai dans les descriptions métaphoriques des poètes chinois. Les joues des filles des Hann, disent-ils, sont fraîches comme les fleurs de l'amandier, leurs lèvres rosées comme les boutons de la fleur du pêcher, leur taille est fine et svelte ainsi que la feuille du saule, leurs yeux brillent aussi purs que les eaux d'automne, et la trace de leurs pas est une miniature de la fleur du lotus.

Le temps presse maintenant, passons dans *Tchèng-*

houo-lé kaï, longions ce jardin légumier où les maraîchers cultivent des *hong-choé* et des *trapa bicornis*, et suivons les rues de *Tchann-ké* et d'*Ing-tss'-lè*. On voit à l'extrémité de celle-ci une boutique dont l'enseigne écarlate dit aux passants : « Nous sommes assortis en vrais tabacs de Tcha-pou et de Hang-tchéou, et leur parfum s'est répandu au sud du Kiang-nan. Nous leur faisons subir une ouvraison supérieure et une excellente manipulation. Fameux tabac du district de Chih-mā. » Nous sommes entrés et nous avons appris que le *kinn*¹ se paye de 112 à 208 caches de cuivre², suivant les qualités; cela fait en moyenne 55 centimes pour notre livre de 500 grammes.

Notre marchand salué, continuons notre route; nous avons doublé le coin d'*Ing-tss'-lè*, il nous reste à franchir un petit pont de bois, jeté sur un canal que les tankas³ remontent avec la marée; à travers-

¹ Nous renvoyons, pour la valeur du *kinn* ou catty, à notre travail sur les poids et mesures de la Chine.

² Les Chinois n'ont aujourd'hui qu'une seule monnaie, coulée et émise par eux; c'est le cache. Il est fait avec un alliage d'environ 60 p. 0/0 de cuivre, 28 de zinc et 12 de plomb, d'étain et de fer, et s'appelle *tsienn* en chinois, *sapeca* en portugais. La valeur du cache devrait être égale au millième du taël, c'est-à-dire à 378 dix-milligrammes d'argent en poids (0 fr. 0077), mais, en réalité, on donne, suivant le cours du change,

A Canton,	de 1100 à 1250 caches	} pour 1 piastre à colonies d'Espagne.
A Chang-haï,	de 1200 à 1320 <i>idem</i>	
A E-moui,	de 1300 à 1400 <i>idem</i>	

Le cache ne vaut donc que de quatre à cinq millimes, et, le plus souvent, que quatre millimes trois dixièmes.

³ Les tankas sont de petits bateaux de transport, de forme

ser les rues *T'chong-kouai-fong* et *Hong-tsōi-tong*, pour arriver à la rue *La-houo-tchong*. C'est le terme de notre course; c'est là qu'entre le magasin d'un marchand d'anthracites du Hou-kouang et l'atelier d'un verrier, se trouve située la fabrique d'Hip-qua.

La laque est, plus encore que l'encre, la porcelaine, la tabletterie d'écaille, d'ivoire, de nacre, un article spécial à la Chine; sa manufacture est franchement originale, acquise à tout jamais au pays, puisqu'elle en utilise un des produits végétaux indigènes et s'assure, pour un faible salaire, la patiente habileté des ouvriers cantonnais.

Les phases diverses du travail sont assez curieuses pour que nous essayions d'en donner la description; elles sont d'ailleurs bien peu connues, que nous sachions, et nous doutons que l'on en ait souvent lu les détails notés par un témoin oculaire¹.

La laque 漆 (en *kouan-hoa*, *tsi*; en dialecte de Canton, *tsat*) est un vernis qui prend à l'air une

ovoïde, conduits par des femmes qui descendent d'une race à part, dont l'origine est inconnue. Les hommes sont pêcheurs ou matelots sur les *fai-tiangs*. Les Tankas (on appelle ainsi ces familles, du nom de leurs bateaux) sont des espèces de parias chinois qui n'habitent jamais à terre, ne se marient qu'entre eux et ne se trouvent que sur le Tchou-kiang, devant Canton. Nous avons déjà parlé d'eux dans le Journal des Économistes, t. XIV, pag. 70.

¹ Nos collègues et nous, avons décrit, dans une notice spéciale, le commerce et le travail des laques à Canton. (Voir le n° 41 de l'Étude pratique sur les principaux articles d'exportation de Chine.)

couleur noire et brillante comme celle du jais, et qui s'applique le plus habituellement sur les boîtes à thé, les guéridons, les échiquiers, les paravents, les consoles, etc. Ces petits meubles sont établis en bois bien sec¹, et aussi~~tant~~ que le menuisier les a livrés à Hip-qua, ils subissent la série d'opérations suivantes :

1° Un ouvrier plane le bois avec soin, dégage les rainures d'assemblage, et avec un stylet de fer les garnit de fine étoupe de *mâ*. On colle ensuite sur les joints et les rainures des bandes de papier de *broussonetia*², et l'on nerve toute la surface en y appliquant un canevas de soie ou une feuille de papier.

2° Sur une table de bois verni, garnie de rebords, longue d'un mètre et demi environ et large d'un mètre, on mélange ensemble, avec une plaquette d'ébène *sunn-chi*, du fiel de buffle ou de porc et du grès rouge³ pulvérisé très-fin et tamisé; cette opé-

¹ On emploie souvent, pour faire les coffrets et les meubles destinés à être laqués, le bois léger du *oupressus japonica* de Thunberg ou celui de l'arbre *ngou-tong*.

² Les ouvriers préfèrent ce papier au *tchou-tchi* (papier de bambou), parce qu'il a plus de ténacité; ils l'appellent *mièn-tchi*. Le P. d'Incarville dit, p. 130, que l'on emploie, pour cet usage, le papier *che-tan* ou une espèce de canevas de soie (*kiüen*).

³ Ce grès rouge est l'*old red sandstone* des géologues anglais : à Canton, il repose immédiatement au-dessus du granit. En certains endroits, il affleure à peine à la surface du sol, mais plus ordinairement, on le trouve recouvert par une roche finement grenue et très-quartzeuse; un peu plus loin au nord, le vieux grès rouge est surmonté par des marbres du calcaire carbonifère. On nous a assuré que l'on avait constaté, par des fouilles, la présence de la houille

ration doit se faire très-lentement et dure toute une journée. Il se dégage une odeur ammoniacale assez vive pour que l'on doive faire le mélange dans la rue.

3° On étend sur le meuble une couche épaisse de cet enduit¹ avec un large pinceau plat, à soie courte, large de quinze centimètres environ, en ayant la précaution de la répartir avec régularité; on la laisse sécher à l'air, et elle prend un aspect grenu et une couleur brun-rougeâtre.

4° Le polissage de cet enduit est facile et rapide; il suffit d'y promener plusieurs fois un brunissoir de grès rouge. Pour que le petit meuble soit prêt à être laqué, il ne faut plus que passer dessus une couche d'eau gommée avec de la craie en suspension, ou que le frotter, comme on le fait au Japon, avec de la cire, afin d'empêcher que le vernis pénètre dans le bois.

Qu'est-ce que la laque? C'est assurément la question que chacun a voulu nous poser, et, si on la soumet à un Chinois, on obtiendra de lui cette invariable réponse: « *Nan-king come from, tai-pan.* » Les

dans la cité, mais que l'exploitation n'en était permise qu'en temps de siège.

¹ Voici comment on prépare cet enduit à Pé-king, suivant le P. d'Incarville, pag. 124: « On prend, soit de la brique, soit du charbon de sapin ou des cendres de bois de cerf; on délaye l'une ou l'autre de ces matières, réduite en poudre fine, avec du vernis ou avec du sang de porc (préalablement battu et tamisé, puis mêlé avec un tiers d'eau de chaux). »

marchands cantonnais attribuent, en effet, à Nanking les fabrications qu'ils ignorent, et aux artisans de cette fameuse cité une supériorité en toutes choses. — Si l'on consulte les PP. Ricci, Martini, d'Incarville, Lecomte, Du Halde et de Charlevoix, Barrow et Kœmpfer, on apprend que la laque est une résine roussâtre qui exsude des incisions pratiquées sur un arbre indigène des provinces de Ss'-tchouèn, de Kiang-si, de Tché-kiang, de Ho-nann, en Chine, et de celles d'Itsikoka, de Figo et de Jamatto¹ au Japon. — Cet arbre s'appelle *tsi* en chinois, *sitz djou* et *ourousi no ki* en japonais. Le P. d'Incarville l'a figuré dans la planche première de son mémoire², et c'est sans aucun doute le même que l'abbé Grosier a décrit, d'après les ouvrages des missionnaires, et qu'il a rapporté à l'*augia sinensis* de Linnée³. Suivant d'autres, la laque serait le produit d'un *melanorœa*⁴,

¹ La laque de Jamatto est celle qui est la plus estimée au Japon. (Charlevoix, édit. de 1736, vol. II, pag. 595 et Kœmpfer, édit. de 1729, vol. I, pag. 99.)

² *Mémoires de mathématiques et de physique de l'Acad. des sciences*, 1760, vol. III, pag. 117 à 142.

³ *De la Chine*, 1819, vol. II, pag. 329. L'*augia sinensis* est décrit par Loureiro dans sa *Flora cochinchinensis*, 1790, pag. 337; il ajoute cette observation : « Ex fissis hujus arboris cortice emanat succus resinosus, tenacissimus, legitima sinensis vernix, qua obducuntur scrinia in Europam exportanda, pulchro, et constanti nitore æstima-bilia.... Japonica vernix, de qua Kœmpferus et Thunbergius egerunt, ex alia planta prorsus diversa procedit, quæ a Linnæo dicitur rhus vernix. » Nous partageons l'opinion de Loureiro.

⁴ D'après R. Smith, le vernis birman, fourni par le *melanorœa usitatu* dans le Sylhet, ressemble beaucoup à la laque chinoise et paraît même être un produit identique.

du *rhus succedaneum* ou bien du *rhus vernix*, qui est cultivé en France dans les jardins; enfin, nous savons que les vernis-laques communs s'extraient des fruits du *dryandra cordata* et du *rhus semi-alata*¹.

Quelle que soit son origine, la laque arrive à Canton des provinces de Ss'-tchouèn et de Kiang-si, en échange de tissus de coton, de laine et d'autres articles européens. Il y en a de différentes qualités et le prix varie de 40 à 95 piastres² le picul (de 364 à 864 francs les cent kilogr.). Suivant Du Halde (vol. II, p. 176), le catty ne coûte, sur le lieu de la récolte, que 40 sous.

La laque la plus estimée³ a une couleur de café au lait foncé, tirant sur le rouge. Elle vaut de 90 à 100 piastres le picul (de 818 à 909 francs les cent kilogr.), et vient ordinairement du Ss'-tchouèn.

La deuxième qualité est de la même provenance; sa nuance est plus claire et son prix varie de 75 à

¹ On cite encore le vernis qui provient de l'*elæococcus vernicia* de Jussieu (D' Cantor, *On the Flora and Fauna of Chusan*, 1842, p. 7), et celui que l'on obtient en faisant bouillir l'huile du *jatropha curcas* avec de l'oxyde de fer (*Historical and descriptive account of China*, vol. III, pag. 354). Charlevoix parle de l'arbre à vernis des Indes (de Siam et du Camboge). C'est, suivant Kœmpfer, un *anacardinus*; il est tout à fait différent de l'*ourousi* du Japon; on l'y apporte pour vernir des objets de peu de valeur, et on le fait entrer dans la composition des belles laques.

² Le cours moyen de la piastre à colonnes d'Espagne est de 5 fr. 50 centimes.

³ Les Chinois estiment le plus le vernis de couleur jaune d'or, puis celui qui est très-noir. (Kœmpfer, *China illustrata*, 1667, p. 220.)

80 piastres le picul (de 682 à 728 francs les cent kilogr.).

La troisième, enfin, encore plus pâle, c'est-à-dire café au lait léger ou gris mastic rosé, se paye de 40 à 50 piastres le picul (de 364 à 455 francs les cent kilogr.).

Ainsi, plus la couleur est blanchâtre, moins la laque est fine et supérieure, et nous ferons observer qu'elle noircit d'autant moins vite à l'air.

Le vernis-laque brut arrive en exhalant une odeur âcre et pénétrante, renfermé dans des *tubs* ou petits seaux elliptiques. Ces barils ont 37 centimètres de profondeur, 47 centimètres de grand axe et 31 centimètres de petit axe; leurs parois sont épaisses de 5 millimètres, et ils sont fermés d'un simple couvercle de bois sur lequel est collée une feuille de fort papier de coton ou de *broussonetia*¹. Chaque *tub* contient de 40 à 50 catties (de 24 kil. 20 à 30 kil. 25).

Tel est l'emballage de la matière première que nous avons vue arriver à Canton.

Le P. d'Incarville distingue plusieurs sortes de vernis bruts et préparés². Nous avons pensé utile de

¹ Ce papier est, suivant le P. d'Incarville, p. 119, du papier de chanvre (*mau-tcheou-tchi*).

² Du temps des Chin, dit ce missionnaire, p. 119, on ne faisait que du vernis appelé *toûi-kouang*, parce que, en polissant la dernière couche de vernis comme les deux premières, on lui enlevait son brillant. Pour le lui rendre en partie, on donnait un nouveau poli avec une brosse de cheveux trempée dans une eau ayant en suspension de la poudre de brique très-fine, on essuyait la pièce avec une étoffe de soie, on frottait avec la paume de la main et enfin avec de la soie imbibée d'huile claire.

résumer les détails qu'il donne sur chacun d'eux dans son mémoire :

Nien-tsi 嚴漆. (Vernis du Yèn-tchou-fou, Tché-kiang.)

Le *nien-tsi* donne un noir plus brillant que le *si-tsi*; il coûte à Pé-king environ 100 sous la livre.

Si-tsi 思漆. (Vernis du Ss'-tchou-fou, Kouei-tchou.)

Le *si-tsi* ne se vend à Pé-king que 3 livres.

Kouang-tsi 廣漆. (Vernis du Kouang-tchou-fou, Kouang-tong.)

Le *kouang-tsi* tire sur le jaune et vaut à Pé-king 9 livres, il est plus pur que les deux autres; il a un autre avantage, c'est que, pour l'employer, on y ajoute environ la moitié de *tong-yéou*, huile (du *vernica montana*, L.) très-commune en Chine, qui ne coûte, sur les lieux où on la recueille, que 2 ou 3 sous la livre.

Kouang-tsi 光漆. (Vernis brillant.)

Pour faire avec le *nien-tsi* pur ou mélangé d'un quart de *si-tsi* le beau vernis de la Chine, on le fait évaporer à moitié, on y ajoute, par livre de laque, 4 ou 6 gros de fiel de porc épaissi au soleil, puis 4 gros de vitriol romain dissous dans un peu d'eau; on agite vivement le tout jusqu'à ce que l'écume prenne une couleur violette. Ce vernis, ainsi préparé, s'appelle *kouang-tsi*. (P. 121.)

Yang-tsi 洋漆. (Vernis d'au delà de la mer.)

Quand le *kouang-tsi* est évaporé en entier, on y ajoute, par livre de vernis, un gros de charbon d'os de cerf ou d'ivoire réduit en poudre fine, et une once d'huile de thé siccative¹; on obtient ainsi le *yang-tsi* ou vernis noir des Japonais. (P. 122 et 129².)

Tchao-tsi. (Vernis enveloppant.)

Le *tchao-tsi* est d'un jaune transparent; il est composé de moitié *kouang-tsi* (vernis du Kouang-tchou-fou) et de moitié *tong-yéou* siccatif; on en applique une couche sur la poudre d'or dans les imitations d'aventurine. (P. 123.)

Kin-tsi 金漆. (Vernis doré.)

Le *kin-tsi* est jaune doré; on le prépare avec moitié de *si-tsi* (très-commun ou provenant de la troisième récolte) et moitié de *tong-yéou*. Pour imiter l'aventurine, on sème la poudre d'or sur une couche de ce vernis, et on la recouvre d'une couche de *tchao-tsi*.

¹ On rend l'huile de thé siccative en y faisant bouillir doucement, en hiver, cinquante grains, en été, trente-six grains d'arsenic, moitié rouge et moitié blanc.

² Comme la présence de l'huile dans cette laque ne permettrait pas de la polir, on a soin de se servir de *kouang-tsi* pour toutes les couches à la suite desquelles on veut polir, et l'on n'applique le *yang-tsi* qu'à la fin.

Hoa kin-tsi 花金漆. (Vernis doré pour les peintres.)

Le *hoa-kin-tsi* est le vernis dont se servent les peintres sur laque pour délayer leurs couleurs; c'est aussi une sorte de mordant pour fixer l'or; dans ce cas, on y ajoute un peu de vermillon ou d'orpiment. Il est composé de moitié *tchao-tsi* et de moitié *kin-tsi*.

Ces faits posés, nous allons entrer maintenant dans le petit laboratoire où l'on prépare le vernis-laque pour l'application.

5° On commence par verser, dans chaque catty (605 grammes) de laque de première qualité, deux catties (1 kilog. 21) d'eau, ou un catty (605 gram.), si l'on emploie la deuxième qualité.

Ensuite on ajoute par chaque catty de laque :
1 taël (37 grammes 80) d'huile de *camellia sesanqua* ou *oleifera* (*tcha-yau*).

1 fiel de porc. (Si la vésicule est grosse, on n'en met que la moitié.)

5 mèces (18 grammes 90) de vinaigre de riz (en cantonnais, *tchi-tso*).

Quand la laque s'épaissit, on lui donne plus de fluidité par l'addition de vinaigre, et non plus d'eau¹.

On mélange intimement ensemble ces diverses

¹ Dans cette même manufacture de laque de Canton, on emploie, suivant mon collègue M. Éd. Renard, pour 5 catties de laque première qualité, 10 catties d'eau de source, 5 taëls d'huile d'arachide, 2 gros fiels de porc et 4 taëls de vinaigre de riz.

substances, et l'on obtient un vernis pâteux, très-fin et d'un noir brillant.

6° C'est dans un atelier fermé de tous côtés que l'on applique, sur les meubles, la laque en couches minces avec un pinceau plat (*tsat-chann*), qui s'achète à Ping-po-heuong, province de Kouang-tong, une demi-piastre (2 fr. 75 c.) la douzaine¹. Il faut éviter, on le conçoit, que la poussière, en voltigeant, ne granule la surface, que les moustiques et les mouches ne viennent s'y poser. Aussitôt l'application de la couche, on porte le meuble dans un petit séchoir attenant au laboratoire.

Même dans les moindres détails de fabrication, les Chinois font habituellement le contraire des Européens; nous voulons des séchoirs chauffés et bien secs, ils les choisissent frais et humides, et quand, dans la mousson de sud-ouest, la chaleur est très-forte, ils arrosent le sol².

¹ Les pinceaux pour l'application du vernis sont faits en cheveux; ceux qui servent au lavage sont en barbe de chèvre ou en poil de vache. (P. d'Incarville, pag. 131.)

² Nous ne nous sommes décidé à consigner ce fait singulier que parce que le P. Martini (*Thévenot*, III, 143), Kœmpfer et d'Incarville ont fait la même observation. « Pour mettre sécher les pièces de vernis, à mesure qu'on les travaille, dit ce dernier (pag. 126), on a pratiqué tout autour du laboratoire des étagères du haut en bas; on y place les pièces sur lesquelles on vient d'appliquer une couche de vernis, les mettant plus ou moins bas, selon qu'on veut qu'elles sèchent plus ou moins vite. L'humidité de la terre les sèche plus tôt ou plus tard, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées. Quand elles sont absolument sèches, on les met sur les étagères les plus élevées et on les y laisse si on le juge à propos. Ici, à Pé-king, où l'air est extrêmement sec, pour sécher le vernis,

7° Du séchoir, la pièce passe dans les mains d'un ouvrier qui l'humecte d'eau, et la plane soigneusement avec un petit polissoir¹ de *lo-hang-tsia*, schiste tendre à grain fin, de couleur chocolat foncé, avec lequel on fait les encriers².

8° Le meuble revient recevoir une deuxième couche de laque, puis, au sortir du séchoir, un deuxième poli, et ces deux opérations se réitèrent jusqu'à ce que la surface soit parfaitement unie et brillante. — On n'applique jamais moins de trois couches, ni plus de dix-huit.

Lorsqu'on remarque un petit grumeau ou un grain, on l'enlève et l'on polit avec une poudre argileuse blanche, fine et douce, qui vient de *Chao-king*, province de Kouang-tong, et que l'on appelle *chao-king-tou-fann*; on reprend ensuite le travail habituel.

9° Le guéridon ou le coffret est enfin laqué, tout a réussi à souhait; nous entrons alors dans la région artistique de la manufacture.

Dans deux grandes salles sont assis, chacun sur

il faut nécessairement l'exposer dans un endroit humide, entouré de nattes que l'on arrosera d'eau fraîche; autrement le vernis ne sécherait pas.»

¹ On polit à *Pé-king* avec de petits bâtons composés de poudre de brique tamisée, lavée à trois eaux et délayée avec du *tong-yéou* préparé. Dans ce *tong-yéou*, il entre du *toù-tse* (terre grenue) et un peu plus de moitié de sang de pore mêlé d'eau de chaux. (P. d'Incarville, pag. 137.)

² L'encrier chinois est une espèce de petite palette à surface légèrement inclinée, que l'on humecte d'eau et sur laquelle on frotte le bâton d'encre de Chine.

un escabeau et devant une petite table à tiroirs, une cinquantaine d'ouvriers, que l'on trouve nus jusqu'à la ceinture, ayant toujours en main l'éventail et le pinceau, et leur longue mèche de cheveux roulée autour de la tête.

L'ouvrier commence par esquisser d'idée, avec un pinceau blanchi d'un peu de céruse, le dessin qui lui est désigné. Quand il est satisfait de son croquis, il le repasse avec une pointe très-fine d'acier, et trace alors les mille petits détails du sujet. La manière dont il tient le burin, qui est toujours dans une position verticale, donne au tracé plus de rectitude et de sûreté.

Plus souvent le chef de l'atelier de peinture dessine à l'encre de Chine la composition sur du papier, puis l'élève ou l'apprenti en suit les traits au pinceau avec de l'orpiment en suspension dans l'eau, et, lorsqu'ils sont encore frais, les décalque sur la pièce laquée. Il les repasse alors, pour les fixer, avec de l'orpiment ou du vermillon, délayés cette fois avec de l'eau saturée de colle.

On couvre ensuite les traits du dessin avec la laque du Kouang-si ou le *hoa-kin-tsi*, rendu plus liquide par l'addition d'un peu de camphre, et destiné à servir de mordant pour l'or; quand ce nouveau vernis est sec, on le dore avec un tampon de *sée-mièn*¹ chargé d'or en coquille.

Cet or se prépare dans la cité de Canton avec du

¹ Le *sée-mièn* est fait avec le dessus du parchemin qui enveloppe la nymphe du ver à soie.

kan-choui (eau de potasse)¹, se vend une piastre les 2 candarines 9 caches en poids (5 fr. le gramme), et donne la teinte jaune vif².

Pour la nuance jaune pâle, on emploie de l'or allié à un peu d'argent, qui se paye une piastre les 3 candarines 9 caches en poids (3 fr. 75 c. le gramme), et s'applique aussi au tampon.

Lorsque l'on veut obtenir des reliefs, on applique une nouvelle couche de *hoa-kin-tsi* sans camphre, et l'on passe à plusieurs reprises de l'or en coquille; s'il s'agit de tracer des lignes noires sur les dorures, d'enjoliver celles-ci par des miniatures, de dessiner les yeux, la bouche, la coiffure, les détails du costume des personnages ou certaines parties du paysage, on se sert de laque du Fo-kiên, qui coûte de 100 à 120 piastres le picul (de 908 à 1,092 fr. les 100 kilogr.). Enfin, pour dorer directement au pinceau les petits décors, on a dans des godets de l'or fin et de l'or allié porphyrisés, préparés et en suspension dans une eau légèrement gommée³.

¹ Le *kan-choui* est une dissolution de 1 taël de *kan-cha* 礬砂, dans 1 taël d'eau; ce *kan-cha* ou *kiên-cha* vient du Wou-tchou-fou (Kouang-si), où il est extrait des cendres d'arbres à épines; il coûte à Canton 6 piastres le picul. Il renferme environ deux cinquièmes de chlorure de potassium, deux cinquièmes de sous-carbonate de potasse et un cinquième de sulfate de potasse. — On trouve, dans le vol. XI des Mémoires concernant les Chinois (p. 315), une note du P. Collas sur le *kiên*.

² L'or en coquille, dit le P. d'Incaryille, pag. 138, s'obtient en porphyrisant de l'or en feuilles avec une dissolution de colle et en le lavant à deux eaux un peu tièdes.

³ Les Chinois emploient trois sortes d'or : le *ta-tchi*, le *tien-tchi*,

On fait aussi à Canton des meubles et des boîtes à thé blanches dont les sujets sont peints de diverses couleurs; cette laque blanche se fait avec du *hoa-kin-tsi*, mélangé intimement avec de l'argent en feuilles très-tenues, et rendu plus liquide par la présence d'un peu de camphre.

Le rouge est donné par le *tchou-cha*, cinabre natif, le rose par la laque de fleur de carthame, le vert par l'orpiment et l'indigo du *kouang-tien-hoa*¹, le violet par le *tse-chi* ou le colcothar calciné, et le

et le *hium-tchi*. Le premier est l'or ordinaire, le deuxième l'or pâle et le troisième est fait avec des feuilles d'argent auxquelles on a donné la couleur d'or en les soumettant à l'action du soufre. (P. d'Incarville, pag. 135.)

¹ On teint en Chine, en bleu clair, avec le *lann* 藍, et en bleu vif ou foncé avec le *tienn* 靛.

Le *lann* est cultivé en abondance sur la rive droite du Tchou-kiang, dans plusieurs districts du Kouang-tchou-fou, dans le Tchih-li, etc.; il s'emploie toujours en feuilles fraîches. Celui que nous avons vu à Ho-nan et à Canton était positivement le *polygonum tinctorium*; Loureiro l'y a reconnu également, ainsi que les *polygonum barbatum*, *avicularia* et *chinense*.

Le *tienn* (*kouang-tien-hoa* du P. d'Incarville, *tien-hoa* de Du Halde) donne une teinture bleue plus riche que celle du *lann*. Il croît dans les provinces méridionales de la Chine, surtout dans le Fo-kiën, le Kouang-tong et le Kouang-si; c'est du district de Ping-loh, dans cette dernière province, que les teinturiers de Canton tirent la plus grande partie de leur indigo. On extrait, sur les lieux de production, la matière colorante des feuilles, on la réduit en pâte visqueuse, et on l'expédie ainsi à Ning-po, à Canton et jusqu'à Manille. Le *tienn-hoa* est un véritable indigotier; on en désigne sous ce nom deux espèces, les *indigofera tinctoria* et *coccinea* de Loureiro; mais il en existe encore une autre dans le Kouang-tong, l'*indigofera rotundifolia*.

jaune par l'orpiment. Toutes les couleurs que l'on mélange avec le vernis-laque deviennent d'autant plus belles qu'elles sont plus anciennement appliquées.

La finesse de certains pinceaux est réellement remarquable ; aussi ils se payent jusqu'à $\frac{3}{4}$ de piastre et 1 piastre la pièce, et se tirent de Chao-hing, province de Tché-kiang.

10° De l'atelier de peinture où il a été couvert d'une miniature dorée, dessinée avec la patiente minutie et la finesse originale qui caractérisent le talent de l'ouvrier chinois, le meuble revient aux mains du menuisier, qui le monte, y place des charnières, des poignées, une serrure en cuivre blanc, et l'ajuste avec goût.

Le travail est alors achevé ; le coffret passe de la fabrique à la boutique.

Les ouvriers qui récoltent le vernis ne reçoivent, malgré le danger auquel ils s'exposent, que 1 taël d'argent par mois, tant pour leur travail que pour leur nourriture ; c'est 26 centimes par jour. Les salaires des autres ouvriers sont proportionnés à leur capacité. Ceux qui appliquent les couches de fiel et de grès rouge pulvérisé ont 50 piastres (275 francs) par an, environ 75 centimes par jour. Ceux qui laquent les pièces sont payés de 5 à 6 piastres (de 27 francs 50 centimes à 33 francs) par mois ; en moyenne 1 franc par jour ; et les peintres sont, suivant leur habileté, engagés à raison de 7 à 15

piastres par mois, c'est-dire de 1 franc 28 centimes à 2 francs 75 centimes par jour¹.

Tous sont logés dans la manufacture, mais leur aménagement est fort simple; il leur suffit d'un lit de bambou, avec sa natte et sa moustiquaire, juché n'importe où. Hip-qua les nourrit et estime à 30 piastres (165 francs) la dépense annuelle par tête (45 centimes par jour).

Les ouvriers travaillent toute l'année sans relâche, car les Chinois ne connaissent ni dimanches, ni jours

¹ Notre collègue Éd. Renard a donné sur le travail et le salaire des ouvriers tabletiers de Canton des détails qui offrent assez d'intérêt pour que nous les reproduisions. Nous en avons vérifié nous-même l'exactitude.

« La journée de l'ouvrier commence à sept heures du matin et se continue jusqu'à cinq heures du soir; deux heures de repos sont accordées aux ouvriers, qui reprennent leur travail à sept heures pour le suspendre à minuit; ce qui fait quinze heures de travail sur vingt-quatre.

« Les maîtres tolèrent, mais seulement aux premiers ouvriers, deux ou trois absences par jour pour aller fumer l'opium. C'est une perte de temps de trois heures environ.

« Les Chinois, qui n'ont que quelques rares fêtes dans l'année, perdent environ un mois sur douze. Ce temps est employé à aller visiter leurs femmes, qui vivent toujours à la campagne. Les ouvriers n'ont qu'une femme; les boutiquiers et les marchands en ont généralement deux, l'une à petits pieds et l'autre à grands pieds. On sait que les riches et les dignitaires en ont à volonté.

« Les ouvriers sont, pour l'ordinaire, employés à l'année. Les salaires varient, suivant les capacités, depuis 20 jusqu'à 200 piastres (de 110 à 1100 francs); mais, en général, les bons ouvriers gagnent 100 piastres (550 francs) par an. Ils sont presque toujours nourris et couchent, dans l'atelier, sur de mauvais grabats, qu'ils installent sur des planches. »

(*Rapport sur le commerce et l'industrie de l'ivoire. Avis divers, troisième série, n° 319, pag. 95-96. 1846.*)

de fête, et l'atelier ne se ferme guère qu'au nouvel an et à la fête des lanternes. On accorde néanmoins à ces pauvres gens la permission d'aller, deux ou trois fois par an, voir leurs femmes, qui habitent ordinairement la campagne.

Le travail de la laque est très-insalubre; aussi ceux qui la préparent et qui l'appliquent sont-ils souvent malades. Durant tout le temps de leur indisposition, ils ne reçoivent aucun salaire et doivent payer le médecin et les médicaments¹.

Le loyer de la fabrique est de 200 piastres (1100 francs) par an, et il n'y a aucune contribution à payer au gouvernement ni aux mandarins.

Voilà ce que nous avons appris et vu; c'est ce que l'on peut savoir de plus exact sur la laque. Cette description des petits secrets du travail, déjà révélés en partie par le père d'Incarville, sera peut-être utile à ceux de nos fabricants qui imitent avec tant d'habileté et de goût les chinoiseries laquées, et elle offrira sans doute un certain intérêt au point de vue technologique.

Nous sommes revenus par les mêmes rues jus-

¹ Les exhalaisons délétères de la laque, principalement au moment de la récolte, déterminent des éruptions de furoncles, une inflammation de la peau, quelquefois aussi celle des organes de la respiration, et, si l'on tarde à appliquer les remèdes convenables, le malade s'éteint peu à peu, consumé par une phthisie incurable. Les PP. Martini, Kœmpfer, Du Halde et d'Incarville mentionnent ces accidents, et ces deux derniers missionnaires indiquent les moyens employés pour les guérir. (Voir Du Halde, vol. II, p. 175.)

qu'à *Tcham-mouk-lann kaï* ; nous avons remarqué, dans le trajet, les grands dépôts des anthracites du Hou-kouang, qui se vendent une demi - piastre le picul (4 francs 55 centimes les 100 kilogr.), un petit fabricant de *soya*¹ et de *tao-fou*², une école d'enfants qui s'égosillaient à crier les versets des *Siu-hok* de *Chu-fou-tss'*, un magasin de cercueils, un potier et un teinturier qui, dans une cuve montée aux feuilles de *lann* (*polygonum tinctorium* ou *chinense*) et à la chaux, manœuvrait avec son lisoir des toiles de coton fabriquées à Sin-houé.

Dans *Ing-tss'-lè*, nous nous sommes arrêté chez *Tchan-tchéok-tcham*, médecin chinois, qui nous offrit le thé, et qui, après une causerie sans intérêt, nous fit monter dans sa chambre. Le docteur *Tchan* est un fumeur d'opium ; il nous fit la galanterie de nous préparer lui-même sa pipe de vieux bambou, et de nous montrer la manière de nous en servir. Notre compagnon de promenade s'exécuta de bonne grâce le premier, puis notre tour vint. — On se couche sur une table couverte d'une natte, on s'appuie la tête sur un tabouret de bambou, on allonge ses jambes sur une chaise d'ébène, et l'on prend la pose la plus commode et la plus nonchalante. La lampe est allumée, la pipe chargée suivant les règles, et

¹ Le *soya* est un assaisonnement préparé avec des *dolichos* soumis à la moisissure et à la fermentation, puis abandonnés pendant un ou deux mois dans une dissolution de sel marin.

² Le *tao-fou* est un fromage de haricots ; il n'en renferme que l'amidon et la légumine, celle-ci précipitée par le sulfate de chaux.

l'on fume alors en maintenant auprès de la flamme le petit fourneau de la pipe. On a soin de faire brûler tout l'opium, et l'on se sert, à cet effet, d'une épinglette d'acier avec laquelle on ramène vers la flamme les parcelles qui ont échappé à la combustion; il faut, autant que possible, avaler la fumée que l'on aspire. Nous avouerons que nous ne nous sommes nullement cru transporté au milieu des houris bouddiques, et que nous ne nous sommes trouvé que la tête un peu pesante et l'esprit légèrement surexcité. Nous dîmes *tchin-tchin* au docteur Tchan et nous poursuivîmes notre course.

Quelques instants après, nous visitâmes le grand temple de Hong-tching, *méou* assez riche et grandiose, mais curieux surtout par le grand nombre de tablettes des ancêtres qui décorent la chapelle consacrée. Nous avons ensuite assisté à une scène de *sing-song*, représentation théâtrale donnée par un marchand, à l'occasion d'une fête de famille, et enfin, dans la rue *Tchong-tchaou-lè*, nous avons été visiter Ta-yu-tong, fabricant de tabletterie et de curiosités d'ivoire.

L'atelier de Ta-yu-tong ne contient que quatre ou cinq ouvriers, c'est cependant un des maîtres tabletiers les plus occupés, et un de ceux qui exécutent, avec le plus d'habileté, ces chinoiseries en ivoire¹, si

¹ L'ivoire que l'on trouve à Canton vient de Siam, de la côte orientale d'Afrique, de Cochinchine et même de l'une des provinces occidentales de la Chine, du Yun-nan. L'ivoire de Siam est le plus beau; lourd, d'un grain fin, d'une jolie nuance rosée ou thé au lait, il s'achète, à Canton, de 125 à 150 piastres le picul (de 11 francs

recherchées par les Européens. — Mon collègue, Éd. Renard et moi, nous avons observé et suivi avec attention le mode de sculpture de ces fameuses boules évidées et découpées à jour, dans l'intérieur desquelles plusieurs autres boules concentriques sont engagées et ciselées. Voici comment s'effectue ce travail : l'ouvrier choisit, dans la défense l'endroit où se termine la cavité naturelle et, prenant ce point pour centre, il taille et tourne une bille du diamètre de 8 à 9 centimètres. Il creuse dans cette boule quatorze trous coniques, espacés également et convergeant tous au centre; puis, sur les parois de ces ouvertures coniques, il trace au pinceau autant de cercles qu'il veut obtenir de boules. Il commence alors, avec une espèce de burin à ciseau cintré, par détacher la boule la plus petite, c'est-à-dire celle du centre, il l'évide et la sculpte aussitôt en en présentant les surfaces à chacune des ouvertures. Il s'occupe ensuite de dégager la deuxième boule, puis, successivement, les autres enveloppées, et arrive, en continuant de la même manière, jusqu'à la dernière. On conçoit que l'on puisse ainsi former, rendre mobiles et sculpter autant de boules que l'on a tracé de

36 centimes à 13 francs 64 centimes le kilogramme) de première qualité (quatre à six défenses au picul). L'ivoire de Bombay ou, plus exactement, de Zanzibar, de Mascate, etc. se paye 95 piastres (8 francs 64 centimes le kilogramme) le premier choix de cinq à huit défenses au picul. Il est blanc, quelquefois jaunâtre à l'intérieur et tend toujours à jaunir. (Voir le rapport de M. Éd. Renard, *Avis divers du Ministère du commerce*, troisième série, n° 319, mars et avril 1847, p. 92.)

cercles, et quant aux difficultés de la ciselure, elles sont surmontées par l'habileté patiente des Chinois.

Ta-yu-tong nous offrit pour 20 piastres (110 fr.) un de ces petits chefs-d'œuvre (à dix-huit boules) en ivoire de Siam, délicieusement sculpté, orné d'une charmante figurine et suspendu par des chaînettes; l'ouvrier avait passé trois mois et demi à le faire et avait reçu 16 piastres de façon; il avait donc gagné 83 centimes par jour.—Le salaire, suivant Éd. Renard, est même souvent moindre : pour une boule qui contient dix-huit ou vingt boules intérieures, dit-il, les tabletiers payent de 12 à 15 piastres de façon, et l'ouvrier passe ordinairement trois mois à l'achèvement d'une telle pièce.

Enfin, après avoir admiré les jolies sculptures de Ta-yu-tong, en bois de sandal, pour porte-cartes de visite, en nacre pour cachets et en écaille pour corbeilles, nous sommes rentrés au *hong* par les rues des Droguistes et des Treize-Factoreries; nous avons fait une excursion que les étrangers entreprennent rarement; nous avons pénétré dans les ateliers et les boutiques, surpris à la fois plusieurs détails du travail et plusieurs traits de la physionomie du peuple cantonnais, et, chose rare, nous n'avons entendu que quelques cris timides de *fann-kouai-loïo*.

Natalis RONDOT,

Délégué commercial dans la Mission de France en Chine.

APPENDICE.

I. TRAVAIL DE LA LAQUE AU JAPON.

La laque du Japon est la résine d'un arbre appelé *sitz djou* ou *ourousi no ki*, et décrit par Kœmpfer¹. La récolte et la préparation se font à peu près de même qu'en Chine, mais avec plus de soin : on reçoit la sève résineuse de l'*ourousi* sur deux feuilles d'un papier presque aussi mince qu'une toile d'araignée, à travers lesquelles on la filtre pour la séparer des grumeaux ou des corps étrangers. On y mêle ensuite un centième environ d'une huile appelée *toi*, faite avec les fruits du *kiri*; on rougit le vernis avec du cinabre de la Chine, ou bien on le noircit avec le charbon fin des racines du *pinus massoniana*. Cette coloration s'opère en broyant lentement et pendant longtemps, sur une plaque de cuivre, la matière colorante avec la laque. Le laquage exige encore plus de précautions que ses préliminaires : cinq couches différentes au moins sont successivement appliquées, séchées, et polies d'abord avec une pierre à grain fin, puis avec un roseau. Le vernissage ne réussit qu'à force de patience et de travail. Il en est de même des incrustations de nacre : il faut amincir des écailles d'haliotide ou d'avicule, les façonner suivant les exigences du dessin, les colorer par derrière et les incruster; elles subissent alors les mêmes opérations de laquage et de polissage que le fond et les parties unies.

L'auteur des articles sur le Japon, dans le *Chinese Repository*, fait observer (t. X, p. 280) que le polissage avec un roseau ou un jonc lui paraît étrange, mais que les mots de M. de Fischer, *met enn signen steen of bies afgeslepen*, n'admettent pas d'autre interprétation. La difficulté serait moindre, ajoutait-il, si nous supposons que le chef de la factorerie, ou l'in-

¹ *Histoire et description générale du Japon*, par le P. de Charlevoix, 1736, t. II, p. 595; *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon*, par Kœmpfer, 1729, t. I, p. 99.

terprète qui lui a donné cette note, a voulu parler du bambou. M. de Fischer, auquel nous avons soumis cette observation, nous a répondu que c'est bien avec un roseau que se donne le dernier poli. Ce fait n'a rien qui doive surprendre; car, chez nous, les prêles (*equisetum*) sont fréquemment employées pour un semblable travail.

II. LAQUES NOIRE ET ROUGE DU P. EUSTACHE JAMART.

« Malgré les recherches actives d'un grand nombre d'Européens, dit le P. Kircher ¹, aucun n'était arrivé à imiter, d'une manière satisfaisante, le vernis chinois, avant l'arrivée à Rome du P. Eustache Jamart, de l'ordre de saint Augustin, qui, par un procédé dont j'ignore s'il est l'inventeur ou le dépositaire, prépare une laque aussi belle et aussi brillante que celle de la Chine. »

Le P. Jamart confia son secret au P. Kircher, qui l'a publié dans la *China illustrata*; nous allons le faire connaître en peu de mots :

1. Purification de la laque en bâtons.

On sépare la laque du bois autour duquel elle est agglutinée, on la réduit en poudre grenue, on l'enferme dans un sac de *pezzo*, avec un peu de savon ou de soude pure et lavée, et l'on maintient le tout immergé dans l'eau durant une nuit. On retire le sac le lendemain; on le presse jusqu'à précipitation d'une matière rouge qui, mélangée avec de l'alumine, sert à divers usages, et l'on retire du sac la résine purifiée D.

2. Préparation du vernis-laque.

On met cette résine purifiée dans un vase de verre; on y verse de l'alcool rectifié, et on laisse le tout en digestion, pendant un ou deux jours, dans un endroit chaud (25° R.), en ayant soin de remuer de temps en temps le liquide avec

¹ *China illustrata*, 1667, p. 220.

une spatule. On filtre à travers un linge, et le vernis A sur-nage limpide et diaphane.

3. Vernis rouge B et noir C.

Le rouge se fait en dissolvant du sang-dragon de première qualité avec de la laque purifiée; et le noir s'obtient par le mélange intime de cette même laque avec du charbon d'os réduit en poudre très-fine.

4. Application de la laque et marquage.

Si l'on veut tacheter en diverses couleurs le meuble à vernir, il convient de procéder ainsi : 1° on mélange de la laque A avec de la céruse pulvérisée; 2° on y trempe trois fois l'objet, dans un premier bain très-fluide, puis dans deux autres plus épais; 3° on fait sécher le meuble, et 4° on le polit avec de la poussière de pierre ponce. 5° Les taches se font avec le vernis noir C; on les fait sécher, on les recouvre de quatre ou cinq couches de laque A, et l'on polit de nouveau. On applique, en dernier lieu, trois ou quatre couches de vernis D¹; on ponce de nouveau, et l'on termine en frottant quelque temps avec un linge humide.

5. Vernis aventurine.

On coupe un fil d'or très-fin en fragments assez petits pour former une poussière grenue; on mélange un vernis épais avec une matière colorante rouge ou violette; on en enduit le meuble, et, tandis que la couche est humide, on y sème la poudre d'or. Quand l'objet est sec, on le plonge deux ou trois fois dans un bain de vernis B, en ayant soin de le faire sécher après chaque immersion. On applique ensuite une couche de vernis A, on polit avec la pierre ponce en poudre, et l'on frotte, pour terminer, avec un linge mouillé. — N. R.

¹ Ce doit être du vernis A; l'erreur provient, sans doute, d'une faute d'impression qui sera restée dans la *China illustrata*.

BIBLIOGRAPHIE.

CATALOGUE

DES OUVRAGES INDIENS, ARABES, ETC.

RAPPORTÉS PAR M. CH. D'OCHOA,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE DANS L'INDE

PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

La collection de manuscrits orientaux recueillis dans l'Inde par feu M. Ch. d'Ochoa, que M. le Ministre de l'Instruction publique avait chargé d'une mission scientifique en Orient, étant devenue la propriété du Gouvernement, M. de Salvandy en a fait don à la Bibliothèque royale. Mais avant de la faire déposer dans le cabinet des manuscrits, M. le Ministre a chargé deux membres de la Société asiatique d'en rédiger un catalogue sommaire. Ce catalogue, qui a été exécuté à la fin de l'été de 1846, n'était pas destiné à voir le jour; mais M. de Salvandy a désiré qu'il fût publié dans le Journal de la Société asiatique, afin que les orientalistes pussent se faire une idée de ce que renferme la collection de M. d'Ochoa. La commission du Journal s'est empressée de se rendre au désir de M. le Ministre, et elle est heureuse de lui adresser ici les remerciements de tous les amis de la littérature orientale. (*Note de la rédaction du Journal.*)

MANUSCRITS INDIENS.

SECTION I.

MANUSCRITS SANSKRITS.

N° 1. शिल्पशास्त्र *Çilpa çāstra*, Traité sur l'architecture, en sanscrit. Petit volume contenant les treize premiers chapitres de l'ouvrage, qui paraît incomplet; in-8°. Inconnu à Paris.

N° 86. वास्तुशास्त्र *Vāstu śāstra*, Traité sur l'art de construire les maisons, par Rādja Vallabha; ms. d'une bonne main; petit in-8°. Inconnu.

N° 11. विदुर्नीतिशास्त्र *Vidura nīti śāstra*, Essence de la morale et de la politique de Vidura; ms. d'une bonne main, probablement extrait du Mahābhārata; petit in-8°.

N° 12. आत्मबोध *Ātmabōdha*, Connaissance de l'âme, par Çamkara Atchārya; ms. d'une mauvaise main; in-8°.

N° 102. अपरोक्षानुभूति *Aparōkcha anubhāti*, Intuition de l'invisible, traité de philosophie par Çamkara; ms. d'une bonne main; un vol. in-12.

N° 22. रसरत्नकोश *Rasa ratna kōça*, Le trésor des joyaux du goût, ouvrage de rhétorique, de poésie et de musique; ms. d'une main ancienne; grand in-8°.

N° 27. भामिनीविलास *Bhāminī vilāsa*, recueil de sentences en vers, analogues, pour le sujet, à celles de Bhartrī hari, par Djagannātha Pandit; ms. ancien d'une bonne main; in-8°.

N° 26. नीतिशतक *Nīti śataka*, Centons moraux de Bhartrī hari; ms. d'une bonne main moderne et sur papier européen; grand in-8°.

N° 33. भोतप्रबन्ध *Bhōdja prabandha*, Histoire du roi Bhōdja, ms. d'une bonne main moderne, sur papier européen; ouvrage célèbre; in-4°.

N° 40. भगवद्गीता *Bhagavad gītā*, célèbre extrait du Mahābhārata; ms. d'une main ancienne, et réparé soigneusement; c'est peut-être le plus élégant exemplaire de cet ouvrage qui ait encore paru en France; in-8°.

N° 41. मीमांसान्यायरत्न *Mīmāṃsā nyāya ratna*, Joyaux de la doctrine Mimāṃsā, par Raghunātha, lithographié avec le plus grand soin par des Brāhmanes; petit in-fol.

N° 32. विष्णुसहस्रनाम *Vichṇu sahasra nāma*, Les mille noms de Vichṇu, extraits du Mahābhārata, avec un commentaire; beau ms. d'une main ancienne, in-8°.

N° 158. शिवसहस्रनाम *Çiva sahasra nāma*, Les mille noms de Çiva, ouvrage lithographié avec soin; in-12.

N° 107. कृष्णशतक *Kṛichṇa śataka*, Cent stances en l'honneur de Kṛichṇa, par Achyuta, petit poème écrit d'une bonne main; in-12.

N° 10. पुष्करमाहात्म्य *Puṣkara mähātmya*, Grandeur de Pokher, légende religieuse qui passe pour extraite du Padma purāna; ms. d'une main ancienne et bonne; in-4°.

N° 31. पुरुषोत्तममाहात्म्य *Puruchōttama mähātmya*, Grandeur de Puruchottama, sur la côte d'Orisa; ms. d'une main assez ancienne; grand in-8°.

N° 9. Traité de formules et de cérémonies propres à la secte des çivaïtes, par Nāgārdjuna; ms. d'une bonne main; in-8°.

N° 24. न्यासतिलक *Nyāsa tilaka*, L'ornement des figures magiques, ouvrage d'astrologie judiciaire, suivi du *Tattva traya*, Les trois principes, et du *Manōdātikā*, La messagère du cœur; trois traités ascétiques; ms. d'une belle main moderne, sur papier européen; in-4°.

N° 3. प्रभुकाथा *Prabhu kathā*, dialogue entre Çiva et un ascète, ouvrage moderne, médiocrement écrit; in-8°.

N° 18. सप्तशती *Saptaṣaṭī*, Traité çivaïte, extrait du Mārkanḍeya purāna; ms. d'une belle main moderne, sur papier européen; in-12.

N° 19. कामरत्न *Kāma ratna*, Le joyau des désirs, ouvrage ascétique des çivaïtes, avec figures mêlées au texte; ms. d'une assez bonne main; in-8°.

N° 25. Extraits sanscrits, volume contenant : 1° श्रुतबोध *Çruta bōdha*, traité de métrique par Kālidāsa; 2° अमरशतक *Amaru śataka*, Les centos érotiques d'Amaru; 3° le commencement du *Gīta gōvinda*; 4° un fragment du *Nyāsa tilaka*, complet sous le n° 24; recueil écrit d'une bonne main moderne; in-4°.

N° 42. Liturgie brāhmanique ou recueil de plusieurs morceaux religieux empruntés à des ouvrages plus étendus, mais jouissant tous d'une célébrité populaire, tels que le गणपतिस्तोत्र *Gaṇapati stōtra*, La louange de Gaṇeṣa; le महिम्-

स्तोत्र *Mahimna stôtra*, La louange de la grandeur de Çiva ; le
अर्धनारीमाहात्म्य *Ardhanârî mâhâtmya*, La grandeur de Çiva an-
drogyne, etc. recueil de pièces manuscrites ou lithographiées
avec le plus grand soin ; in-12.

N° 2. वेणिसंहार *Vêni samhâra*, célèbre drame indien, litho-
graphié avec soin par des Brâhmanes de Bombay ; in-4°
oblong.

N° 21. कदम्बरी *Kâdambarî* ms. du poème célèbre nommé
Kâdambarî, par Bâna ; bien écrit ; grand in-8°.

N° 82. Extraits du *Kirâtârdjunîya* et du *Maghakâvya*, avec
un commentaire, lithographié avec le plus grand soin ; in-
fol. oblong.

N° 87. रघुवंश *Raghuvamça*, poème célèbre composé en
l'honneur de la race de Raghu, accompagné d'un commen-
taire ; lithographié avec le plus grand soin sur papiers de
diverses couleurs ; in-folio, oblong.

N° 97. रामकृष्णकाव्य *Râma Kṛichṇa kâvya*, poème en l'hon-
neur de Râma et de Kṛichṇa, avec un commentaire ; ce vo-
lume, écrit d'une main moderne, mais très-belle, contient
un autre petit poème de Sômanâtha ; in-4°.

N° 113. गीतगोविन्द *Gîtâgôvinda*, Le chant en l'honneur de
Gôvinda, par Djayadêva, avec un commentaire ; bon ma-
nuscrit d'un ouvrage célèbre ; grand in-4°.

N° 151. नैषधचरित *Nâichadha tcharita*, Histoire poétique de
Nala, poème célèbre ; ms. d'une main ancienne ; in-8°.

N° 152. नैषधटीका *Nâichadhaṭikâ*, commentaire sanscrit sur
l'ouvrage précédent ; beau ms. d'une main ancienne ; in-8°.

N° 20. नैषध *Nâichadha*, second chant du poème précédent ;
ms. d'une très-mauvaise main ; in-8°.

N° 62. शान्तिमयूख *Çânti mayûkha*, Traité sur l'expiation
des fautes ; ms. d'une main ancienne et peu commune, sur
papier ancien ; grand in-4°.

N° 70. भगवद्गीता *Bhagavad gîtâ*, édition lithographiée en
beaux et gros caractères ; in-12.

N° 72. *Miscellanées sanscrites*, choix de morceaux attribués à Çamkara, à Kâlidâsa et autres, mais dont le contenu a besoin d'être examiné de nouveau ; ms. lisible sur papier ancien ; in-folio.

N° 37. *Traité liturgique* appartenant à la doctrine Djâina ; court ms. d'une main lourde, contenant plusieurs autres morceaux détachés, entre autres quelques inscriptions ; grand in-4° oblong.

N° 47. *Bilhana kavi tcharita*, poème de Bilhana sur ses amours avec la fille du roi Nripâti simha, accompagné d'un commentaire ; c'est, sauf le préambule, le morceau célèbre connu sous le titre de *Tchâurapañchâdikâ* ; ms. d'une bonne main moderne, sur papier européen ; in-8°.

N° 53. व्यवहारमयूख *Vyavahâra mayâkha*, *Traité sur la procédure indienne*, par Nilakantha ; bel ouvrage parfaitement imprimé à Bombay en 1826 ; n'existe pas, que je sache, à Paris ; in-4° oblong.

N° 88. बोधसार *Bôdha sâra*, *L'essence de l'instruction*, traité de philosophie, par Nityamukti ; ms. ancien, d'une main très-lisible ; petit in-folio.

N° 160. *Calendrier hindou*, en caractères dévanâgaris ; tableaux ; grand in-8°.

N° 88 bis. कुवलयानन्द *Kuvalayânanda*, *Traité de rhétorique*, par Apyâya Dikchita ; lithographié avec un très-grand soin sur papier bleu ; petit in-folio.

N° 103. सारस्वत *Sârasvata*, *Traité de grammaire sanscrite*, avec un commentaire ; ms. d'une main bonne et ancienne ; grand in-4° oblong.

N° 123. समासकूटन *Samâsa et Kridanta*, chapitres de grammaire sanscrite sur la composition et sur la dérivation ; lithographié avec soin ; in-4°.

N° 59. *Traités de grammaire*, en sanscrit, prâkrit, hindi, pendjabi ; réunion de plusieurs traités, les uns connus, les autres inédits, comme le *Rûpâvali*, le *Lipîdhara* en mahratte, et le *Bâla vyâkaraṇa* ; ouvrages la plupart lithographiés en divers formats, tous d'une belle écriture ; in-4°.

N° 80. *रूपवलि Rūpavali*, Enumération des formes des mots, grammaire sanscrite; lithographié avec soin; petit in-4°.

N° 156. Fragments de vieux livres sanscrits, pages détachées et sans suite, de mains diverses; grand in-8°.

N° 124. Textes sanscrits, hindoustanis, tamouls, malays; volume renfermant divers morceaux écrits dans ces idiomes, et imprimés dans diverses parties de l'Inde; in-8°.

SECTION II.

MANUSCRITS SANSCRITS ET MAHRATTES.

N° 6. *पद्मवतीचरित Padmavati tcharita*, Histoire de Padmavati, légende poétique en sanscrit avec une glose mahratte; ms. d'une bonne main; in-8°.

N° 51. *रामरस Rāmdryā*, stances sanscrites, en l'honneur de Rāma, par Mudgala Atchārya, avec une glose mahratte; ms. d'une très-bonne main; in-8°.

N° 52. *गङ्गालहरी Gangālaharī*, poème en l'honneur de la déesse Gangā, par le pandit Djagannātha, avec une glose mahratte; lithographié avec beaucoup de soin; in-8°.

N° 83. Fragments du premier livre du Rāmāyana de Valmiki, avec un ample commentaire en mahratte; lithographié avec beaucoup de soin en un volume grand in-4°.

N° 116. *भर्तृहरिनीतिशतक Bhartrihari niti śataka*, Les cent stances de Bhartrihari sur la morale, en sanscrit avec une glose mahratte; in-4°.

N° 130. *सप्तप्रलोक्य मानसपूर्वा Saptaplokt et Mānasa pūdjā*, les sept stances principales de la Bhagavad gītā, suivies d'un petit traité philosophique de Tukaram; lithographié; in-12.

N° 76. *गीतार्थबोधिनी Gītārthabōdini*, Instruction sur le sens de la Gītā, commentaire mahratte très-étendu sur la Bhagavad Gītā; ouvrage important, très-bien lithographié; in-8°.

N° 92. *ज्ञानेश्वरभार्यदीपिका Djanēśvara bhavārtha dīpikā*, commentaire, en mahratte, sur la Bhagavad Gītā, différent

de celui qui porte le numéro 76 ; bel ouvrage lithographié avec le plus grand soin ; grand in-4°.

N° 4. ज्ञानेश्वरी परिभाषा *Djñānēśvārī paribhāṣā*, traité philosophique en sanscrit et en mahratte ; ms. d'une bonne main ; in-8°.

N° 61. अविरोधप्रकाश *Avirōdha prakāśa*, Traité de cosmographie et d'astronomie, suivi de l'*Avirōdha prakāśavivēka* sur le même sujet, en sanscrit, avec une préface en mahratte ; lithographié avec soin en très-beaux caractères ; in-8°.

N° 131. श्रुतबोध *Śrutabhōda* de Kālidāsa et *Tchhanda vitcāra* de Rāma Tchandra, deux traités de prosodie, l'un en sanscrit, l'autre en sanscrit et en mahratte ; ms. d'une très-belle main, sur papier européen ; grand in-4°.

N° 117. शब्दसिद्धिनिबन्धन *Śabda siddhi nibandhana*, Liste de mots sanscrits, radicaux et prépositions, expliqués en mahratte ; lithographié avec soin ; in-8°.

N° 15. Hymnes et chants populaires hindous, en sanscrit et en divers dialectes populaires, notamment en mahratte ; très-belle main dévanāgarī, sur papier européen ; in-4°.

N° 35. भाषामञ्जरी *Bhāṣāmañjarī*, petit texte sanscrit divisé mot par mot et traduit en mahratte ; lithographié à Bombay ; volume utile pour l'étude du mahratte ; in-8°.

SECTION III.

MANUSCRITS MAHRATTES.

N° 7. बिम्बाख्यान *Bimbākhyāna*, légende mahratte, en vers du dialecte littéraire ; ms. d'une bonne main ; in-8°.

N° 8. रतिकल्लोल *Rati kallola*, poème sur l'amour ; lithographié avec soin ; in-8°.

N° 13. Œuvres de Vāmana pandit, célèbre poète mahratte ; ms. moderne d'une bonne main, sur papier européen ; grand in-4°.

N° 14. Poésies de Nama et de Tukaram, poètes célèbres ; ms. d'une très-mauvaise main ; in-8°.

N° 38. रामविजय *Rāma vidjaya*, poème en l'honneur de Rāma, par Çrīdhara svāmin; beau ms. d'une bonne main; petit in-folio.

N° 56. रुक्मिणी स्वयंवर *Rukminiṁ svayamvara*, Mariage de Rukmini, l'une des femmes de Kṛichṇa, épisode du Bhāgavata, traduit et développé en vers mahrattes; volume lithographié d'une grande beauté; in-4°.

N° 60. कृष्णलीलामृत *Kṛichṇa līlāmṛita*, L'ambrosie des jeux de Kṛichṇa, poème mahratte sur les amours de Kṛichṇa, imité de divers poèmes indiens, comme le Bhāgavata, le Harivamṣa, etc. lithographié avec soin à Bombay; in-4°.

N° 73. पाण्डवप्रताप *Pāṇḍava pratāpa*, L'héroïsme des Pāṇḍavas, abrégé et extrait du Mahābhārata sanscrit, en mahratte, ouvrage formé de trois parties, texte et commentaire; très-beau livre lithographié avec soin; in-folio.

N° 75. ज्ञानचन्द्रोदय *Djñāna tchandrōdaya*, Le lever de la lune de la science, poème mahratte sur les incarnations de Viçṇu, ouvrage lithographié avec soin et accompagné de figures; en deux volumes in-8°.

N° 90. बालक्रीडा *Bāla kṛīḍā*, poème mahratte sur les jeux de Kṛichṇa enfant, lithographié soigneusement, avec de nombreuses figures; in-4°.

N° 93. इच्छाकल्पतरु *Itchhā kalpataru*, L'arbre qui satisfait tous les désirs, fragment poétique paraissant extrait du Pāṇḍava pratāpa, lithographié comme le numéro 73; in-folio.

N° 108. बालक्रीडा *Bālakṛīḍā*, poème sur les jeux de Kṛichṇa enfant, même sujet que le numéro 90, ms. d'une bonne main; in-8°.

N° 110. रामदासस्वामिन् *Rāmadaśa svāmin*, œuvres de Rāmadaśa; ouvrage incomplet, d'une bonne main moderne, sur papier européen; in-4°.

N° 121. Histoire des poètes de langue mahratte, d'après Mahipati; ms. d'une main moderne; in-4°.

N° 122. तुकारचरित *Tukaram tcharita*, Histoire poétique de

Tukaram, par Mahîpati; poème étendu, en mahratte, formant un très-fort volume; ms. d'une bonne main, in-4°.

N° 127. OEuvres de Tukaram; ms. ancien, d'une main assez mauvaise, mais lisible; in-4°.

N° 133. Stances par Râmadâsa; lithographié en très-beaux caractères à Bombay; in-4°.

N° 153. Collection de petits poèmes mahrattes par divers auteurs; ms. d'une exécution médiocre; in-12.

N° 165. Recueil de stances mahrattes; ms. d'une main mauvaise, mais lisible; in-8°.

N° 166. Autre recueil de stances, de la même main que le numéro précédent; in-8°.

N° 167. Hymnes en mahratte; ms. d'une main semblable à celle des deux précédents numéros; in-12.

N° 23. पुण्डलिकाख्यान *Puṇḍalikā ākhyāna* et *Gadḡagadūṛī ākhyāna*, légendes populaires en mahratte, ms. moderne d'une bonne main, sur papier européen; in-8°.

N° 28. Poèmes mahrattes, ms. très-grossièrement écrit et peu ancien; in-8°.

N° 48. पण्डुरङ्गवर्णचरित *Pāṇḍurāṅgavarṇa tcharita*, Histoire de Pandurang, poème religieux en mahratte, lithographié avec soin; petit volume de poche.

N° 57. Recueil de plusieurs traités religieux, comme le *Çivarâtra mādātmya*, le *Haripādha*, le *Durgā stōtra*, et autres; lithographié avec soin; in-12.

N° 71. भक्तलीलामृत *Bhaktalīlā amṛita*, L'ambrosie des jeux des dévots, poème en mahratte sur les perfections de Vichnu et de ses adorateurs; ouvrage très-important pour l'histoire des saints mahrattes, volume magnifiquement lithographié; in-fol.

N° 109. भक्तिविजय *Bhakti vidjaya*, La victoire de la dévotion, ouvrage religieux en vers, important pour le vichnuisme; ms. ancien d'une bonne main; gr. in-fol.

N° 126. भक्तमाला *Bhakta mālā*, La guirlande des dévots; poème mahratte par Nābhādji; ms. très-bien écrit; in-4°.

N° 128. व्यङ्कटेश Vyankatêça stôtra et Paṇḍuranga stôtra, hymnes en l'honneur des deux divinités de ce nom; lithographié en 1 vol. in-12.

N° 30. स्वात्मानुभव Svâtmanubhava, La conscience del' union de l'âme avec l'esprit suprême, poème philosophique; ms. d'une bonne main assez ancienne; in-8°.

N° 29. परामृत Paramāmrita, La suprême ambroisie, par Mukunda Râdja, poème ascétique; ms. d'une bonne main moderne, sur papier européen; grand in-12.

N° 43. दसबोध Dâsa bôdha, L'instruction de l'esclave, poème moral sous la forme d'un dialogue entre un précepteur et son disciple; en vingt chapitres; ms. ancien, d'une bonne main; deux forts volumes in-8°.

N° 44. Liturgie des Sâdhus mahrattes, recueil de plusieurs morceaux religieux en mahratte, qui jouissent d'une grande célébrité dans l'ouest et le nord de l'Inde, comme le Paṇḍuranga stôtra; lith. sur papier de diverses couleurs; in-8°.

N° 74. अरति Arati, traité sur la cérémonie de ce nom célébrée en l'honneur d'un dieu ou d'un précepteur; lithographié à Bombay; in-8°.

N° 81. विवेकसिन्धु Vivêka sindhu, L'Océan de la distinction, ouvrage philosophique par Mukunda Râdja; ms. moderne, d'une bonne main; in-fol.

N° 89. नामदेवचरित Nâmadêva tcharita, Histoire de Nâma dêva, petit poème en mahratte; ms. d'une main peu élégante, mais lisible.

N° 95. मूलस्तम्भ Mûlastambha, dialogue entre Içvara et Pârvatî; ms. d'une assez bonne main; in-12.

N° 96. भावगीता Bhagavad gîtâ, traduction en vers mahrattes de cet ouvrage célèbre, sans commentaire; ms. d'une main peu élégante mais lisible; in-12.

N° 105. भावचन्द्रिका Bhâvatchandrikâ, traduction en prose mahratte de la Bhagavad gîtâ, par Balladjî Sanderdjî, lithographié à Bombay avec soin; in-8°.

N° 98. गीताभावचन्द्रिका Gîtâ bhâvatchandrikâ, texte et com-

mentaire de la Bhagavad gîtâ, en mahratte; lithographié avec soin à Bombay en 1 vol. in-8°.

N° 118. विदुर्नीति *Vidoor Neetee*, maximes morales de Vidura, en mahratte, extraites et imitées du Mahâbhârata, lithographié à Bombay en 1 vol. in-4°.

N° 111. शुकबाह्मरी *Çuka bâhâtari*, Les soixante et douze historiottes d'un perroquet, ouvrage traduit du sanscrit en mahratte, et lithographié à Bombay en 1 vol. in-8°.

N° 155. सिंहासनबन्नीसि *Singhâsan battisi*, Le trône enchanté, en mahratte, lithographié avec soin; petit in-4°.

N° 157. नीतिकथा *Nîtikathâ*, Histoires morales, traduites du bengâli en mahratte; lithographié en 1 vol. in-12°.

N° 68. पञ्चोपाख्यान *Pantchôpâkhyâna*, Les cinq récits, imitation et extraits des fables du *Pantchatantra*; lithographié avec soin en 1 vol. in-4°.

N° 84. लघुहितोपदेस *Laghuhitôpadêça*, extrait de l'*Hitopadêça* en mahratte, caractères vulgaires, lithographié en 1 vol. in-4°.

N° 99. Poèmes mahrattes; ms. ancien d'une main mauvaise, quoique lisible; in-8° oblong.

N° 100. Chansons mahrattes; ms. très-bien écrit sur papier européen; volume curieux; in-8°.

N° 115. Mélanges mahrattes; petit volume in-12 contenant divers fragments mahrattes, entre autres un traité sur le second mariage des veuves des Brâhmanes, un traité sur la morale, une description de la terre; in-12.

N° 137. Fragments mahrattes copiés par une main moderne sur papier européen; la plupart en vers; ms. in-4°.

N° 138. Fragments mahrattes copiés par une main moderne, mais excellente, sur papier européen; in-4°.

N° 34. Documents sur l'histoire littéraire des Mahrattes; volume dont le contenu est indiqué par une courte table; in-12.

N° 36. Mémoire historique sur l'Inde en mahratte, ms. d'une belle main moderne sur papier européen; in-4°.

N° 39. Littérature mahratte, documents recueillis dans le

Mahârâchitra, par Ch. d'Ochoa; 3 vol. in-8°, d'une main moderne, mais excellente, sur papier européen.

N° 58. Collection de documents sur l'histoire littéraire des Mahrattes, recueillis par Ch. d'Ochoa; fragments de géographie, d'histoire et de poésie, la plupart manuscrits, et presque tous d'une bonne main; in-4°.

N° 112. Documents sur l'histoire littéraire des Mahrattes, recueillis par Ch. d'Ochoa; ms. in-fol. oblong écrit d'une bonne main moderne, partie en devanâgari, partie en caractères vulgaires.

N° 134. Notes diverses bibliographiques et littéraires prises durant un voyage dans l'Inde, de 1843 à 1844 par Ch. d'Ochoa; in-12.

N° 135. Notes diverses prises en voyage, 1843-1844; recueil utile pour la connaissance de la collection même de M. d'Ochoa; in-8°.

N° 136. Catalogue de livres mahrattes et sanscrits, dont plusieurs font partie de la collection de M. d'Ochoa; in-12.

N° 104. निघण्टप्रकाश *Nighaṇṭa prakāśa*, compilation médicale en mahratte par Gangadhar Djochi; fort volume in-4°, lithographié à Bombay avec un grand soin, et accompagné de tables; ouvrage important pour l'étude de la médecine indienne.

N° 54. सारसंग्रह *Sārasaṅgraha*, L'essence du calcul; traité d'arithmétique, par demandes et par réponses; lithographié; in-4°.

N° 55. बीजगणित *Bījagaṇita*, traité d'arithmétique, traduit de l'anglais en mahratte; lithographié en 1 vol. in-8°.

N° 91. दिग्दर्शन *Digdarśana*, fragment d'un traité de géographie en mahratte, ouvrage vraisemblablement traduit de l'anglais; lithographié en 1 vol in-8°.

N° 120. Dialogues on geography and astronomy, en mahratte; lithographié à Bombay en 1 vol. in-8°.

N° 140. A course of mathematics, in the mahratta language; 3° vol. dépareillé d'une collection qui pourrait avoir de l'intérêt; lithographié à Bombay, 1840, 1 vol. in-8°.

N° 64. *The principles of english grammar*, par le Révérend Stevenson; grammaire anglaise en mahratte; lithographié en 1 vol. in-8°.

N° 63. *Mahratta translation of Æsop's fables*; traduction des fables d'Ésope en mahratte; lithographié à Bombay en 1841, 1 vol. in-8°.

N° 79. *A plain and short history of England for children*, histoire d'Angleterre en mahratte, par Hurree Keshowjee; lithographié avec soin à Bombay en 1838; in-8°.

N° 125. *Exposure of the hindoo religion*, by J. Wilson; lithographié à Bombay et suivi d'un second traité du même auteur, Bombay, 1835, 1 vol. in-4°.

N° 129. *Évangile selon S^t Mathieu*, en mahratte; lithographié avec soin en 1 vol. in-4°.

N° 139. *Mahratta translation of Berquin's children's friend*, traduction mahratte de l'Ami des enfants de Berquin; lithographié avec beaucoup de soin; 2 vol. in-4°.

N° 150. *Recueil de petits traités sur la religion chrétienne* en mahratte, sous forme de livre de lecture; in-8°.

N° 177. *Traité d'éducation* en mahratte; lithographié avec soin en 1 vol. in-8°.

N° 78. *Alphabet dévanâgari et mahratte vulgaire*, comparés, avec un syllabaire et des modèles de lecture; lithographié à Bombay en 1843, in-4°.

N° 170. *Ancient and modern alphabets of the popular hindu languages of southern India*; lithographié à Londres, in-4°.

SECTION IV.

MANUSCRITS GUJARATIS.

N° 143. *Préma sâgara*, traduction en guzarati de ce poème célèbre; lithographié en caractères semi-cursifs; un volume grand in-4°.

N° 16. *Mahâbala malayâ sundarî*, Histoire poétique des

amours de Mahâbala et de Malayâ la Belle; ms. d'une belle et ancienne main dëvanagari; grand in-8°.

N° 144. *Kabisa*, traité sur l'intercalation dans l'année persane, par Molla Firouz, en guzarati et en persan; imprimé et lithographié à Bombay, en 1828; un vol. in-folio.

N° 145. *Makulate brahmani*, traité sur le Zoroastrisme, par Molla Kaous; un volume in-4°.

N° 159. *Servati din zerdoshti*, Principes de la religion de Zoroastre, par l'Herbed Kaousdji Mantcherdji; lithographié en un volume in-4°.

N° 141. A goojrathee treatise on the management of schools; Bombay 1824, in-8°.

N° 174. Traités grammaticaux et autres en guzarati; lithographiés et en partie imprimés; un volume grand in-12.

N° 142. Goojrathee translation of Berquin's children's friend, t. I; volume dépareillé d'une collection qui pourrait être utile pour l'étude du guzarati; Bombay 1833, in-4°.

N° 147. *Amkant tcho padf*, traité d'arithmétique; lithographié à Bombay en 1842; in-4°.

N° 148. Traités guzaratis lithographiés dans le caractère cursif de ce dialecte; un volume in-4°.

SECTION V.

MANUSCRITS PENDJABIS.

N° 50. *Hanuman natâka*, Le drame de Hanuman, traduction du drame indien en pendjabi; ms. d'une main moderne peu élégante, sur papier européen; in-4°.

N° 149. Manuscrit en caractères pendjabis, d'une très-belle exécution; un fort volume in-8°.

N° 154. *Pandigranthi*, collection de textes religieux et moraux, en caractères pendjabis, d'une belle main; in-12.

N° 64. *The principles of english grammar*, par le Révérend Stevenson; grammaire anglaise en mahratte; lithographié en 1 vol. in-8°.

N° 63. *Mahratta translation of Æsop's fables*; traduction des fables d'Ésope en mahratte; lithographié à Bombay en 1841, 1 vol. in-8°.

N° 79° *A plain and short history of England for children*, histoire d'Angleterre en mahratte, par Hurree Keshowjee; lithographié avec soin à Bombay en 1838; in-8°.

N° 125. *Exposure of the hindoo religion*, by J. Wilson; lithographié à Bombay et suivi d'un second traité du même auteur, Bombay, 1835, 1 vol. in-4°.

N° 129. *Évangile selon S^t-Mathieu*, en mahratte; lithographié avec soin en 1 vol. in-4°.

N° 139. *Mahratta translation of Berquin's children's friend*, traduction mahratte de l'Ami des enfants de Berquin; lithographié avec beaucoup de soin; 2 vol. in-4°.

N° 150. *Recueil de petits traités sur la religion chrétienne* en mahratte, sous forme de livre de lecture; in-8°.

N° 177. *Traité d'éducation* en mahratte; lithographié avec soin en 1 vol. in-8°.

N° 78. *Alphabet dévanâgari et mahratte vulgaire*, comparés, avec un syllabaire et des modèles de lecture; lithographié à Bombay en 1843, in-4°.

N° 170. *Ancient and modern alphabets of the popular hindu languages of southern India*; lithographié à Londres, in-4°.

SECTION IV.

MANUSCRITS GUJARATIS.

N° 143. *Préma sâgara*, traduction en guzarati de ce poème célèbre; lithographié en caractères semi-cursifs; un volume grand in-4°.

N° 16. *Mahâbala malayâ sundarî*, Histoire poétique des

amours de Mahâbala et de Malayâ la Belle; ms. d'une belle et ancienne main dëvanagari; grand in-8°.

N° 144. *Kabisa*, traité sur l'intercalation dans l'année persane, par Molla Firouz, en guzarati et en persan; imprimé et lithographié à Bombay, en 1828; un vol. in-folio.

N° 145. *Makulate brahmani*, traité sur le Zoroastrisme, par Molla Kaous; un volume in-4°.

N° 159. *Servati din zerdoshti*, Principes de la religion de Zoroastre, par l'Herbed Kaousdji Mantcherdji; lithographié en un volume in-4°.

N° 141. A goojrathee treatise on the management of schools; Bombay 1824, in-8°.

N° 174. Traités grammaticaux et autres en guzarati; lithographiés et en partie imprimés; un volume grand in-12.

N° 142. Goojrathee translation of Berquin's children's friend, t. I; volume dépareillé d'une collection qui pourrait être utile pour l'étude du guzarati; Bombay 1833, in-4°.

N° 147. *Amkant tcho padl*, traité d'arithmétique; lithographié à Bombay en 1842; in-4°.

N° 148. Traités guzaratis lithographiés dans le caractère cursif de ce dialecte; un volume in-4°.

SECTION V.

MANUSCRITS PENDJABIS.

N° 50. *Hanuman natâka*, Le drame de Hanuman, traduction du drame indien en pendjabi; ms. d'une main moderne peu élégante, sur papier européen; in-4°.

N° 149. Manuscrit en caractères pendjabis, d'une très-belle exécution; un fort volume in-8°.

N° 154. *Pandigranthi*, collection de textes religieux et moraux, en caractères pendjabis, d'une belle main; in-12

SECTION VI.

MANUSCRITS EN BHÂKHÂ ET EN HINDI.

N° 45. उवाचरित *Oukhâ tcharita*, poème dans le dialecte de Bradj, par Paraçurâma ; ms. d'une main ancienne, mais lisible ; un volume in-8° oblong.

N° 46. Recueil de petits poèmes en hindi ; ms. ancien, d'une main assez mauvaise, mais lisible ; in-8°.

N° 49. तुलसीदासचरित *Tulasî dâsa tcharita*, Histoire du célèbre poète Tulasîdâs ; ms. d'une main peu élégante, mais lisible ; in-12.

N° 94. स्वर्गरोहण *Svarga rôhana*, L'ascension au ciel, poème dans le dialecte de Bradj, par Vichnu Kavi ; ms. ancien, d'une mauvaise main ; in-12.

N° 101. बरामासे *Bârâmâsé*, poème sur les douze mois, par Châirâsâh, dans le dialecte de Bradj ; ms. ancien, d'une mauvaise main ; in-12.

N° 119. मधुमालतीकथा *Madhu Mâlâtî kathâ*, Histoire de Madhu et de Mâlâtî, poème par Tchaturbudjadâs ; très-beau ms. en caractères dévanagaris anciens ; in-4.

N° 178. सुदामचरित *Sudâma tcharita*, Histoire poétique de Sudâma ; ms. in-4°.

N° 179. भवार्गगीता *Bhavarâ gîtâ*, poème dans le dialecte de Bradj ; ms. d'une très-belle main moderne ; grand in-8°.

N° 180. *Madhuonal et Kamkundela*, poème hindi ; beau ms. d'une main ancienne ; grand in-8°.

N° 181. Fragment du *Râmâyana* de Tulasîdâs, en hindi ; beau ms. d'une main moderne ; in-8°.

N° 182. Chants hindoustânis, en caractères persans ; ms d'une main moderne ; in-8°.

SECTION VII.

MANUSCRITS EN ANCIEN PRÂCRIT.

N° 132. प्राकृतव्याकरण *Prâkrîta vyâkaraṇa*, Grammaire du

dialecte prākrit des drames indiens, par Vararutchi; ms. moderne, mais très-bien écrit, d'un ouvrage important; in-4°.

N° 5. नाताधम्मकथा *Nātādhammakathā*, Traité de la doctrine Djâina; ms. d'une écriture ancienne et fort belle; ce volume, quoique incomplet, est un des plus précieux de la collection; grand in-8°.

N° 67. पिण्डविशुद्धि *Pinḍa viṣuddhi*, axiomes sur les règles relatives aux aliments, suivant la doctrine des Djâinas; ms. ancien, d'une très-belle main; in-8°.

SECTION VIII.

NOTES ET EXTRAITS DIVERS.

N° 169. Notes sur les mœurs et la langue de certaines tribus des montagnes de l'Hindostan.

N° 168. Liasse de papiers sur Bokhara et autres pays.

N° 172. Liasse contenant quelques inscriptions.

N° 175. Liasse de pièces diverses, sanscrites et autres.

N° 176. Liasse d'un contenu analogue au numéro 175.

N° 163. Liasse de divers papiers arabes, persans et hindoustanis.

N° 161. Liasse de pièces imprimées et manuscrites.

N° 162. Liasse analogue à la précédente.

N° 164. Boîte renfermant des notes mêlées.

N° 171. Liasse de pièces diverses.

Rédigé par M. E. BURNOUR, de l'Institut de France.

MANUSCRITS ARABES¹:

N° 1. شرح حكمة العين *Ouvrage de théologie mystique, par Mohammed fils de Mobarek-schah al-bokhâry; in-8°.*

¹ Quelques-uns des volumes arabes, persans et hindoustanis de la collection de M. d'Ochoa se trouvant déjà au département des manuscrits ou

N° 2. حاشية في الحكمة والفقه Remarques sur certaines questions de théologie et sur la biographie de certains docteurs musulmans; in-18.

N° 3. Quelques traités mystiques, par Mohy-eddin Ibn-al-Araby; in-4°.

N° 4. كتاب الآراء والمشاورات Ouvrage de morale et de philosophie, par le médecin Aboul-Hassan Aly fils d'Achmed; — 2° quelques traités mystiques de Mohy-eddin Ibn-al-Araby.

N° 5. Commentaire de خبىي sur le traité de grammaire intitulé كافية.

N° 6. منهاج الطالبين Traité de jurisprudence, par l'imam Aboul-Cassem al-Râféy, in-4°.

N° 7. Commentaire sur le traité de grammaire intitulé Kafyê: ce commentaire porte le titre de وافية; in-8°.

N° 8. مختصر الوقاية Traité de jurisprudence; la fin manque.

N° 9. Remarques sur certaines questions philosophiques, dans le genre du numéro 2; in-18; la fin manque.

N° 11. Commentaire sur l'ouvrage intitulé الطوائع, et qui traite de métaphysique et de théologie, par Al-Isfahâny; in-8°. Voyez le dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalifa aux mots الانوار.

N° 12. Modèles de lettres et d'actes de tout genre, 1 vol. in-4°, imprimé au Caire, l'an 1250 (1834 de J. C.).

N° 13. Modèles de lettres, par le scheikh مرعى, 1 vol. in-4°, imprimé au Caire, l'an 1242 (1826 de J. C.).

N° 14. حاشية خطائى Remarques sur un traité de rhétorique, par Molla-Zadeh Malek-schah; in-12.

N° 15. Traité en vers sur les Hadyts, par Abd-al-Rahym al-Îrâky, avec un commentaire par lui-même. L'ouvrage porte le titre d'Alfiya ou millième, apparemment parce que le nombre des vers s'élève à mille.

consistant en livres imprimés, ont été distribués par M. le Ministre à diverses bibliothèques de la capitale.

MANUSCRITS PERSANS.

- N° 1. Commentaire sur le poëme mystique intitulé گلشن راز, par Mohammed, fils de Mahmoud, surnommé Dahdar; in-8°.
- N° 2. انشا Modèles de lettres, par Djamy; in-4° avec gloses.
- N° 5. حکایات الصالحین Leçons de morale, d'après la vie des gens de bien; in-4°.
- N° 6. Commentaire sur le گلشن راز; accompagné de quelques autres petits traités; in-4°.
- N° 8. جدائی نامه Poëme composé par l'émir du Sind Soubadar Khan.
- N° 9. Commentaire sur le Gulistan, en arabe, avec gloses.
- N° 10. Divan de اسپری; in-8°.
- N° 12. تاریخ خزانه عامره Chronique de l'Inde, pendant le xviii^e siècle, par Golam-Aly Azad; in-4°.
- N° 13. Divan de Gany al-Lahydjany; in-4°.
- N° 14. اعتقاد نامه Catéchisme musulman, en vers; in-18.
- N° 15. مخزن الاسرار Poëme de Nizami, avec gloses; in-8°.
- N° 16. شاهجهان نامه Récit des guerres entre les enfants de Schah-Djehan; in-12.
- N° 17. Histoire du Sind, par Mohammed Massoum; in-8°.
- N° 23. نزهة الارواح Amusement des âmes, traité ascétique, par Aboul-Hassan Hossein, fils de عالم al-Hosseyny; in-8°.
- N° 24. Vocabulaire turk expliqué en persan et imprimé à Calcutta en 1825.
- N° 25. Divan de اميد. A la suite est un traité, partie en vers, partie en prose; in-8°.
- N° 27. Le Gulistan de Sadi; in-4°.
- N° 28. Le Gulistan de Sadi, lithographié à Bombay; in-12.
- N° 31. Œuvres complètes de Sadi; édition lithographiée à Bombay; in-folio.

N° 32. Comentaire en persan sur quelques poésies arabes d'Omar Ibn-Faredh; in-8°.

N° 33. بحر المعالي Traité ascétique, par Mohammed, fils de Nassir-eddin Djafar al-Mekky; in-8°.

N° 34. Quelques notes en persan, prises dans l'Inde.

N° 36. Dix traités sur la vie spirituelle. Il manque le commencement.

N° 37. Divan de Hafez; in-8°.

N° 38. Première partie de l'histoire de Perse intitulée
تاریخ عالم آرای عباسی.

N° 39. اکسیر السعادت ou L'élixir du bonheur, traité des devoirs de la religion musulmane; in-4°. Il manque la fin.

N° 40. Histoire de Crichna, extraite du بهاکونث; in-8°.

N° 41. Le Sekender nameh, de Nizami, avec des gloses; in-4°.

N° 43. Traité du calendrier à l'usage des Guèbres, par Molla-Fyrouz, de Bombay, et lithographié dans cette ville en 1828; in-4°. Molla-Fyrouz se prononce contre le کبیسه, qui consiste à retrancher tous les quatre ans un jour de l'année solaire, et il réfute, sur ce point, le traité publié par Hadji-Mohammed Haschemy. Le titre est أدلة قویة بر عدم جواز کبیسه در شریعت زرتشتیة.

N° 44. Nigharestan, recueil d'anecdotes, par le molla Ahmed, fils de Mohammed al-Djouyny; édition lithographiée à Bombay en 1829; in-folio.

N° 45. Anouar-soheyly, version persane des fables de Pilpai, lithographié à Bombay; in-8°.

N° 46. مرآت سکندری Histoire du Guzarate, édition lithographiée; in-folio.

N° 47. Divan de Hafez, édition lithographiée; in-4°.

N° 48. امواج خوبی. Flots de beauté, recueil d'histoires appartenant à la vie ascétique.

N° 50. Recueil de mots et de phrases en persan, expliqués en anglais; in-4°.

N° 51. Traité sur la vie spirituelle; in-8°.

N° 52. Même ouvrage que le numéro 48; in-8°. La fin manque.

MANUSCRITS HINDOSTANIS

ET AUTRES DIALECTES VULGAIRES DE L'INDE.

N° 1. *زنج شکار سندی وراحتہ المومنین* Livre sur la religion musulmane, en dialecte du Sind; composé en l'an 1130 (1717 de J. C.); in-4°.

N° 2. Divan de Aym-Allah-schah; in-12.

N° 3. Traité de la vie spirituelle; in-8°. Il manque le commencement.

N° 4. *نکات الشعراء* Vers saillants des principaux poètes, par Mir; in-8°.

N° 5. *محر البيان*. Magie de l'éloquence, histoire romanesque en vers des amours de Benazir et de Bedr-Monyr, par Myr-Hassan; in-4°.

N° 6. Divan de Adjiz; in-8°.

N° 7. Traduction du Gulistan de Sadi, en hindostani; in-4°.

N° 8. Poème sur la religion musulmane, en dialecte pouchto; in-8°.

N° 10. Quelques numéros de la Gazette de Bombay, années 1842 et suivantes.

N° 11. *Talim-nameh*, Notions élémentaires à l'usage des écoles; lithographié à Bombay en 1835.

N° 12. Conte; in-4°.

N° 13. Recueil de sentences, en anglais, hindostani, guzarati et persan; un volume in-folio lithographié à Bombay.

N° 14. Recueil de contes; lithographié à Bombay; in-4°.

N° 15. Catalogue de livres et morceaux hindis, en vers et en prose.

Rédigé par M. REINAUD, de l'Institut de France.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

RAPPORT

Fait à la Société asiatique sur une Chrestomathie chinoise, publiée à Ningpo, en 1846.

La chrestomathie chinoise intitulée *The chinese speaker or Extracts from works written in the mandarin language as spoken at Peking*¹ est l'ouvrage posthume d'un homme qui, à une modestie excessive, joignait un profond savoir et s'est acquis des titres à la reconnaissance des orientalistes. Avant de parler de cet excellente publication, entreprise dans l'intérêt des études, on me permettra de jeter un coup d'œil sur la courte, mais honorable carrière de M. Thom, mort consul d'Angleterre à Ningpo.

Robert Thom naquit à Glasgow, le 10 août 1807. Il était le cinquième fils de M. Jean Thom, estimable négociant de cette ville, qui exerça gratuitement, pendant plusieurs années, les fonctions de commissaire de police (*commissioner of police*). Destiné au commerce par sa famille, Robert Thom travailla d'abord dans un comptoir de Glasgow, puis à Liverpool, où il fit un apprentissage de cinq ans ; mais s'y étant lié avec un grand nombre de journalistes et d'hommes de lettres, il cultiva, dans ses moments de loisir, la littérature et l'économie politique. Comme il était doué de beaucoup d'intelligence naturelle, il finit par devenir le correspondant de plusieurs journaux, circonstance qui décida peut-être de sa vocation pour les affaires publiques. En 1828, Robert Thom se rendit,

¹ Cet ouvrage se trouve à la librairie orientale de Benjamin Duprat, rue du Cloître-Saint-Benoit, n° 7.

en qualité de commis, à la Guayra, où il demeura pendant trois ans. Il paraîtrait qu'il séjourna une partie de ce temps dans la ville de Caracas. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans le département de Venezuela comme à Liverpool, il employa ses loisirs à étudier, et s'y distingua par des discussions bienveillantes et pleines d'aménité avec quelques membres du clergé catholique.

Dans cette situation, après avoir amassé promptement toutes les connaissances qu'il pouvait acquérir sous le rapport du commerce et des affaires, et satisfait de ce côté, il quitta la république de Colombie pour revenir dans sa patrie, d'où il s'embarqua pour Mexico. Ce fut dans l'été de 1833, après son second voyage, que Robert Thom partit pour Bordeaux et de Bordeaux pour Canton. D'autres motifs que des motifs scientifiques ou de pur agrément avaient conduit Robert Thom à la Chine, où il arriva dans le mois de février 1834; mais il était né philologue et aimait la littérature. Se livrant donc avec une incroyable ardeur à l'étude de la langue et des dialectes de la Chine, il fut bientôt en état de parler le *roman-ho* correctement et avec la plus grande facilité. Robert Thom n'a pas dévoué son talent à la cause de la justice et de la vérité d'une manière moins noble que Morrison, d'illustre mémoire, car, en 1837, pendant l'absence de M. Gutzlaff, il défendit un accusé et plaida dans le dialecte de Peking. Après avoir inséré une foule d'articles, pleins d'intérêt, dans les journaux et les revues de Canton, il publia successivement les ouvrages dont les titres sont :

1. *Wang kiaou lwan, a chinese tale, founded on fact.* Canton, 1839. (C'est une charmante nouvelle que le professeur Böttger, de Leipsik, a mise en allemand.)

2. *Æsop's fables, written in chinese by the learned Man Mooy and compiled in their present form (with a free and a literal translation) by his pupil SLOTH.* Macao, 1840. (J'ai rendu compte de cet ouvrage à la Société, cahier de mars 1843.)

3. *A vocabulary of the chinese language.* Hong-kong, 1843. (Petit vocabulaire à l'usage des Chinois.)

Comme homme public, comme homme d'affaires surtout, Robert Thom acquit des distinctions méritées. Les nombreux services qu'il rendit aux négociants, à l'époque de la rupture du commerce en 1839, appelèrent sur lui l'attention des autorités anglaises. Dans le mois de juin 1840, sur les instances réitérées du capitaine Elliot, alors surintendant du commerce britannique, il entra au service du gouvernement, remplit avec beaucoup d'habileté les fonctions d'interprète pendant le siège de Canton en 1841, accompagna le commandant des forces anglaises sur les champs de bataille d'Emouy et de Tchinh-hai, où il eut le bonheur de sauver la vie à plus de cinq cents soldats chinois, et négocia le célèbre traité de Nanking. Chargé de l'administration de la ville et du populeux district de Tchinh-hai, depuis le mois d'octobre 1841 jusqu'au mois de mai 1842, il se concilia, par ses éminentes qualités, l'estime et l'affection des Chinois. Robert Thom fut nommé consul de Sa Majesté Britannique à Ningpo, le 5 mars 1844, au moment où il éprouvait le besoin d'échapper, pour un temps, à l'existence monotone qu'il traînait dans cette ville, et de rétablir sa santé déjà affaiblie par des travaux et des emplois trop pénibles. Malheureusement, sa vie a été courte; il mourut au consulat de Ningpo, le 14 septembre 1847, âgé de trente-neuf ans.

Le *Chinese speaker*, ouvrage qu'il a laissé à sa mort, a été recueilli par son excellent frère, M. David Thom, ministre du saint Évangile à Liverpool, théologien subtil, mais très-certainement l'un des écrivains les plus distingués de l'Angleterre. C'est la traduction littérale, avec le texte chinois en regard, du premier volume du *Tching-yn-thsoh-yao* ou Manuel de la langue vulgaire, publié pour la première fois sous Tao-kouang, en 1834. L'auteur de ce livre, qui a ouvert une école à Kouei-tcheou, dans la province de Kanton, est Tsing-ting-kao. Des quatre petits volumes chinois dont se compose le Manuel, le premier, qui offre à l'étudiant vingt dialogues familiers, des patrons de phrases et des formules de tout genre, intéresse beaucoup plus que les trois autres.

que le dernier surtout, qui n'est qu'un traité de la prononciation chinoise. A ce premier volume, déjà si important, M. Robert Thom a joint deux grands morceaux, dont le premier, qui ne contient pas moins de vingt-huit pages de texte, est un épisode du roman *Hong-leou-mong*, écrit dans le dialecte de Peking, et le second un extrait du recueil de maximes intitulé *Kia-pao-thsuen-tsich*.

La traduction du texte, toujours simple et précise, est une traduction interlinéaire. Tout le monde sait que l'interprétation des mots, quand on ne veut pas qu'elle perde quelque chose de sa rigoureuse fidélité, devient plus facile à quiconque adopte la langue anglaise et surtout la langue allemande. On peut donc, sans savoir le dialecte de Peking, suivre pas à pas le texte original et reconnaître la valeur de chaque expression. J'ai cru pourtant remarquer une légère inexactitude dans la traduction et dans une note que je trouve à la page 27, chapitre intitulé : *Du langage des tavernes ou de l'argot de Peking*, 開臭話 *nao-t'chéou-hoâ*. Après ces

mots : 你是个甚麼好活呢。武大郎盤杠。你還搆不著呢。你連張三李四都比不上了。

« What's the good of you to get a livelihood ? Woo-ta-lang (the dwarf) is quattung on a porter's pole and you can't clutch him ! you are not to be compared even with Chang-san or Lee-sze. »

Le traducteur observe que Tchang-san (ou le troisième de sa famille) et Li-sze (ou le quatrième de sa famille) sont comme le Jean et Jacques des Français, le Juan y Pedro des Espagnols ou le John Doe and Richard Roe des Anglais, des personnages dont tout le monde a entendu parler et que personne ne connaît, *whom every body has heard of and whom nobody knows*.

J'avoue que je ne saurais souscrire au jugement que porte ici M. Robert Thom, et, parmi les phrases du même genre qui se trouvent dans le chapitre, il n'y en a pas une, à mon avis, qui fasse l'objet d'une difficulté. Et d'abord, Wou-ta-lang est un personnage du *Chouï-hou-t'chouen*. On trouve son histoire dans le vingt-troisième, le vingt-quatrième et le vingt-cinquième chapitre du roman. Le lecteur en jugera par la table des matières que je présente ici.

• Chap. xxiii. Histoire de Wou-ta-lang, frère de Wou-song. Comment il épouse Kin-liên (nénuphar d'or). De la curieuse réception que Kin-liên fit à son beau-frère. Chasteté de Wou-song. Mission délicate conférée par un gouverneur. Histoire de Si-men-khing, célèbre débauché de la dynastie des Song. Ses liaisons avec une entremetteuse de bas étage. Quelle femme c'était que madame Wang. Amours de Kin-liên et de Si-men-khing.

• Chap. xxiv. Suite des amours de Kin-liên et de Si-men-khing; ils s'abandonnent à la volupté. De quelle manière Wou-ta-lang, étant tombé malade, fut traité par sa femme Kin-liên, et du poison qu'elle lui administra. Derniers moments de Wou-ta-lang; sa mort. Hypocrisie de Kin-liên.

• Chap. xxv. Obsèques de Wou-ta-lang; toilette du mort; cérémonial funèbre, office religieux; convoi. Kin-liên, vêtue d'une longue robe de deuil, marche à la tête du cortège. Fausse incinération du corps. Ho-kieou-choh dérobe le cercueil de Wou-ta-lang. Retour de Wou-song. Comment il apprend la mort de son frère. Du chagrin qu'il en ressentit et de la conversation qu'il eut avec sa belle-sœur. Il offre un sacrifice. Apparition de Wou-ta-lang. Révélation faite par un enfant. Entretien de Wou-song avec Ho-kieou-choh. Étrange festin auquel il convie Kin-liên et madame Wang. Il venge la mort de son frère par le meurtre de Kin-liên et de Si-men-khing. Condamnation de Wou-song.

J'en dirai autant de Tchang-san, surnommé le *Rat des rues*, et de Li-sze, surnommé le *Serpent des prairies*. L'histoire de ces deux personnages est dans le chapitre vi.

Quant à la traduction de la phrase qui se rapporte à Wou-ta-lang, elle me paraît inexacte, car :

1° Le traducteur a dédoublé le mot 盤杠 *p'hoüen-kang*, qui signifie une perche de marchand et désigne ici la perche de Wou-ta-lang, à laquelle étaient suspendus deux paniers de pâtisseries et que ce petit homme portait sur ses épaules, quand il vendait des gâteaux dans les rues.

2° Il a mis un point après le mot 盤杠 *p'hoüen-kang*, qui est régi par le verbe 構 *kéou* « saisir avec la main (empoigner), » et d'une phrase, il en a fait deux.

C'est ainsi qu'il a traduit : « Wou-ta-lang est accroupi sur une perche, etc. au lieu de « Vous ne pourriez pas même saisir avec la main (empoigner) la perche de Wou-ta-lang. »

Je n'insisterai pas davantage sur ces bagatelles, et la raison en est toute simple, c'est que Robert Thom a toujours reconnu que les explications tirées, à la Chine, de la bouche des naturels, ne pouvaient pas suppléer à la lecture des romans et des pièces de théâtre.

Au nombre des travaux de Robert Thom, il faut encore ranger les chapitres v et vi (*Domestic and commercial affairs*) de la grande Chrestomathie de M. Bridgman. On n'a jamais rien écrit de plus exact ni de plus instructif. L'expérience des affaires, que l'auteur avait acquise dans sa jeunesse, fut peut-être cause, en partie, de l'exactitude et de l'originalité de ses aperçus. Il puisa dans son commerce avec les artificieux habitants de Canton et de Ningpo, sur les hommes et sur les choses, une foule d'idées justes et de notions vraies. Les livres chinois, trop souvent remplis d'exagérations et de mensonges, n'en ont jamais fait accroire à Robert Thom. On regrettera toujours qu'il n'ait pas eu le temps d'achever la seconde partie de sa Chrestomathie et de publier son introduction, car il est remarquable qu'il n'a jamais confondu, à l'instar de beaucoup d'érudits, les caractères de la langue écrite avec les mots de la langue parlée, et le petit volume offert à la So-

ciété, est aujourd'hui l'unique ouvrage dans lequel les mots se trouvent grammaticalement; si l'on peut s'exprimer ainsi en parlant du chinois, et correctement indiqués.

Enfin Robert Thom est le premier qui ait reconnu, dans le kouan-hoâ ou la langue vulgaire, l'existence de deux grands dialectes, le dialecte de Peking et le dialecte de Nanking.

BAZIN,

Professeur de chinois à l'École des langues orientales.

A M. LE RÉDACTEUR DU JOURNAL ASIATIQUE.

Monsieur,

Dans la série d'articles que j'ai consacrés à des recherches sur la géographie et l'histoire anciennes de l'archipel d'Asie, d'après les écrivains arabes et malays, et que le Journal asiatique a bien voulu accueillir, j'ai essayé de déterminer le point de la côte de Sumatra où s'arrêta Ibn-Bathoutha, en se rendant de l'Inde dans la Chine. La comparaison du récit de ce célèbre voyageur avec les indications fournies par la chronique malaye intitulée *Schedjaret-Malayou*, et par Marco-Polo, m'avaient conduit à placer ce point sur la côte nord-est, dans l'une des localités qui se rapprochent d'Atcheh. La ville de Soumouthra ou Schoumouthra, d'Ibn-Bathoutha, n'existe plus aujourd'hui, ou du moins l'emplacement qu'elle occupait est resté inconnu à tous les géographes et voyageurs modernes, et son nom, qui appartenait autrefois à une localité particulière, est devenu, depuis plusieurs siècles, la dénomination générale de l'île entière. J'ai montré que ce changement doit probablement son origine aux navigateurs arabes qui fréquentaient la partie de la côte où la ville de Soumouthra était située. Ibn-Bathoutha, l'auteur du *Schedjaret-Malayou* et celui de la *Chronique de Pasey*, sont d'accord

pour nous attester que, de leur temps, le nom de Sumatra désignait spécialement une ville de cette grande île et le territoire qui l'environnait, et ce témoignage est confirmé par les traditions malayes, qui nous apprennent que le nom ancien et véritable de Sumatra, est قولو قرج, *Poulo* (île) *Peritcha* ou bien قولو اندلس, *Poulo Indalas*.

Ce n'est que par conjecture que j'avais pu déterminer la position de la Soumouthra d'Ibn-Bathoutha, et mes inductions m'avaient conduit à penser qu'elle correspond à l'emplacement actuel de Pasey (*Journal asiatique*, juin 1846, p. 553, et août-septembre même année, p. 188), ou, suivant une autre hypothèse, à Pédir (*Journal asiatique*, février 1847, p. 123), deux villes rapprochées l'une de l'autre et toutes deux dans le voisinage d'Atcheh.

Ayant eu postérieurement l'occasion de lire la Chronique du royaume de Pasey, qui m'a été obligeamment communiquée par le conseil de la Société royale asiatique de Londres, j'y ai remarqué un passage, où le rédacteur de cette chronique nous donne la position précise de l'antique ville Sumatra ou *Samoudra* سمدرا, et montre que j'avais rencontré juste, en plaçant la Soumouthra de notre voyageur arabe sur la côte nord-est.

« Le roi de Samoudra, Melek-el-Saleh, dit l'écrivain malay, désirant se marier d'après l'avis de ses ministres et de ses conseillers, envoya une ambassade au roi de Perlak, pour lui demander la main de l'une de ses filles appelée *Ganggang Poutri* گنگنگ قتری. Celui-ci la lui accorda et fit équiper une flotte de cent navires, pour conduire la fiancée à Samoudra, en la confiant aux soins de l'un de ses premiers ministres, le *Parapatch P...* قرقاته قندق. »

« Lorsque les préparatifs de départ furent terminés, ajoute le chroniqueur, et au jour propice, le sulthan de Perlak se mit en marche, au son de tous les instruments de musique, pour accompagner sa fille au port, jusqu'au navire qu'elle allait monter. Parvenue à cet endroit, la princesse Ganggang

celui de la Soumouthra d'Ibn-Bathoutha; et correspondre aux édifices que le voyageur magrebin nomme *Sarha* سَرْحَى, et qu'il met à une distance de quatre milles de la ville. La concordance de l'auteur malay et du narrateur arabe est donc parfaite : le premier nous fixe sur le point qu'occupait la ville de Samoudra ou Soumouthra, tandis que le second nous fournit la distance où elle se trouvait de Djambou-Aijr, en remontant sans doute dans l'intérieur du pays.

Les récits d'Ibn-Bathoutha, de l'auteur du *Schedjaret-Malayou* et de la Chronique de Pasey prouvent que toute la partie de la côte nord-est de Sumatra, qui s'étend depuis Atcheh jusqu'à Djambou-Aijr et Perlak, était, il y a plusieurs siècles, le foyer d'une civilisation avancée et d'un commerce considérable. La liste des pays qui relevaient de l'empire de Madjapahit (*Journal asiatique*, juin 1846), et les ruines qui couvrent le sol javanais, ainsi que la relation de Marco-Polo et le *Schedjaret-Malayou*, attestent qu'à Java et à Malaca s'élevèrent des empires dont la prospérité et la grandeur sont tout à fait déchues de nos jours, mais qui ont laissé des souvenirs qu'il serait utile d'interroger au profit de l'histoire.

Grâce à l'indication par laquelle le rédacteur de la Chronique de Pasey nous a guidés sur l'emplacement de l'ancienne ville de Samoudra, non loin de Djambou-Aijr, les voyageurs qui parcourront la côte nord-est de Sumatra pourront chercher les vestiges d'une cité dont le nom n'est consigné sur aucune carte et que n'a signalée aucun des navigateurs européens qui, depuis la fin du xv^e siècle, ont visité cette partie du globe.

J'ai l'honneur, etc.

ÉD. DULAURIER.

NOTE

Sur un nouveau dictionnaire arabe, publié à Marseille,
par MM. Rochaid et Simon Dahdah.

Il y a à peine trente ans que le dictionnaire arabe de Firouzabadiyi, ouvrage plus généralement connu sous le nom de *Kamous* ou *Océan*, a été imprimé à Calcutta¹. Avant cette époque, il n'existait que manuscrit, et il était si rare, même en Orient, que les exemplaires que l'on parvenait à découvrir étaient d'une cherté extrême et tout à fait hors de la portée du commun des amateurs. Ce fut pour obvier à cet inconvénient et faciliter en même temps la propagation de la langue savante des Arabes, qu'un docte prélat maronite, Germanos Farhat², conçut l'heureuse idée de faire un abrégé du *Kamous*, en ajoutant à ce travail le résultat de ses propres observations, ainsi qu'un certain nombre de termes relatifs à la religion chrétienne et autres, qui ne se rencontrent point dans l'original. Feu M. le baron Silvestre de Sacy possédait une copie de ce dernier ouvrage; une autre avait été entre les mains de Dom Gabriel Taouil, de son vivant professeur d'arabe vulgaire à Marseille. Malgré les additions du savant maronite, il s'en faut pourtant beaucoup qu'il soit irréprochable et qu'il renferme tous les mots de l'arabe, l'une des langues les plus riches du monde. MM. Rochaid et Simon Dahdah ont cru bien mériter des lettres orientales, en refondant, dans un nouveau travail, les matériaux recueillis par

¹ *The Kamous or the Ocean*, 2 vol. Calcutta, 1817. Il vient de paraître à Calcutta une nouvelle édition de cet ouvrage, en 4 vol. in-8°. Celle qu'on avait commencée au Caire, d'après l'édition de Constantinople, qui est accompagnée d'une traduction turque, a été interrompue, faute de fonds. Il y a quelques années, l'édition de Calcutta a été lithographiée à Bombay, et reproduite en un volume in-folio. Un exemplaire de cette nouvelle édition, le seul peut-être qui existe en Europe, se trouve entre les mains de M. Ét. Quatremère, à qui il a été envoyé par les éditeurs.

² Mort, dans le mont Liban, vers le milieu du XVIII^e siècle.

Germanos Farhat, et en publiant, à leurs frais, un dictionnaire arabe aussi complet que possible. A cette fin, ils ont consulté tous les lexicographes originaux qui les ont précédés et ils ont mis à contribution la connaissance qu'ils ont acquise de la langue et de la littérature des anciens Arabes. Ils ne se sont pas contentés de placer dans l'ordre voulu les différentes acceptions des mots, d'en indiquer le sens propre et le sens figuré, d'affecter des voyelles qui leur sont propres les termes dont ils avaient à déterminer la signification et la valeur grammaticale; de plus, ils se sont imposé la dure et difficile tâche de donner des voyelles aux mots qui entrent dans les définitions et les explications de ces mêmes termes. Sans nul doute, le lecteur leur saura infiniment gré d'une innovation aussi importante et aussi utile. Les mots dont l'origine n'est pas arabe ont été signalés comme tels, et l'on a eu soin de placer entre parenthèses les additions et augmentations qui sont dues aux recherches de nos deux infatigables auteurs. Leur livre, qui est destiné à remplacer celui de Firouzabadiyi, aura, sur celui-ci, le double avantage d'être à la fois et moins volumineux et d'une acquisition beaucoup plus facile. Il est imprimé avec des caractères neufs et sur beau papier, dans le format petit in-folio, chez MM. Barras et Savournin, à Marseille. A la fin de chaque mois, il paraîtra cinq ou six livraisons, se composant chacune de huit pages; dix-sept livraisons ont déjà été publiées. Ceux qui désireraient souscrire à l'ouvrage, pourront s'adresser directement aux auteurs, rue Senac, 74, à Marseille, ou bien à M. Théophile Barrois, quai Voltaire, 13, à Paris.

L'on a placé au commencement du dictionnaire la préface que Germanos Farhat avait composée pour son propre ouvrage. Cette préface, rédigée avec toute la pompe du style oriental, contient l'exposé des motifs qui ont engagé l'auteur à entreprendre son travail, le but qu'il s'est proposé en le publiant, et l'explication des diverses abréviations dont on a fait usage dans le corps de l'ouvrage. Le dictionnaire étant principalement destiné à l'Orient, où presque tous les exem-

tag; à sa place, l'on voit فَشَّجَ, avec cette unique explication : « *Diduxit ab invicem crura (ad mingendum)* », c. J. Kam. Dj. II et V, id. Kam.

Dans le *Kamous*, première édition, tom. I, pag. ٢٥١, on lit, en effet, فَشَّجَ يَفْشِجُ فَرَجَ بَيْنَ رِجْلَيْهِ لِيَبُولَ كَفَشَّجَ وَالتَّفَشَّجُ فَشَّجَ fut. I, *diduxit ab invicem crura ad mingendum*. فَشَّجَ (II) id. التَّفَشَّجُ (V) *prope jungere anteriores pedum extremitates ac disjungere calces in incessu*. Cette dernière forme, ainsi que la signification qui lui est propre, manque dans le dictionnaire de MM. Rochaid et Simon Dahdah.

Parmi les quelques omissions que nous avons remarquées dans cet ouvrage si utile, nous signalerons encore à l'attention des auteurs, la racine بَابًا, avec ses dérivés et leurs diverses significations, que l'on trouve dans tous les dictionnaires arabes.

Nous lisons dans le *Kamous*, pag. ٨ : بَابِي : وَأَنْتَ وَالصَّبِيُّ قَالَا بَابًا وَالْبُؤْبُوءُ كَالْعُدْهِدِ الْأَصْلُ وَالسَّيْدُ الطَّرِيقُ وَرَأْسُ الْمُكْمَلَةِ وَمَدَانُ الْجَرَادَةِ وَأَنْسَانُ الْعَيْنِ وَوَسْطُ الشَّيْءِ وَكَسْرُ وَدَخْدَاحِ الْعَالَمِ وَتَبَابًا عَدًّا :

C'est-à-dire : 1° بَابًا avec acc. au ب de la pers. *dire* « papa », *dire à quelqu'un* : « tu me tiens lieu de père. » الصَّبِيُّ قَالَ بَابًا. « *L'enfant a dit papa.* » 2° الْبُؤْبُوءُ « *huppe, racine, origine, maître poli, haut du flacon qui contient du collyre, abdomen de sauterelle, prunelle de l'œil, milieu d'une chose, intelligent, petit et trapu, savant.* » II° form. تَبَابًا « *courir, se dépêcher.* » De toutes ces significations, MM. Rochaid et Simon Dahdah ne donnent que celles de *prunelle de l'œil* (انسان العين), et de *milieu d'une chose* (وسط الشيء), laissant,

en outre, de côté les formes verbales et dénominatives **بَابًا** et **تَبَابًا** dont l'une dérive du mot **بَابًا** *papa*, et l'autre du mot **بَوَّبُو**. En effet, **تَبَابًا** signifie proprement *être prompt et rapide dans ses mouvements*, comme la pupille qui se meut dans tous les sens avec la plus grande célérité. Ces omissions et autres, qui pourront être réparées facilement dans un appendice mis à la fin de l'ouvrage, n'ôtent rien à l'importance de cette publication, qui, nous avons lieu de le croire, sera accueillie avec faveur par tous les arabisants.

L. BARGÈS.

LETTRE DE M. REINHART DOZY,

A M. G. DEFREMERY.

Monsieur et ami,

J'apprends, avec un intérêt très-vif, que vous allez donner, dans les *Annales des voyages*, la traduction de la partie de l'ouvrage d'Ibn-Batoutah qui traite de l'empire persan, et je m'empresse de vous adresser mes observations sur les deux mots que vous me signalez et dont vous avez cherché inutilement l'explication dans nos dictionnaires.

Le premier de ces termes, **طيفور**, signifie « un plat creux et profond. » Je dois justifier cette assertion, car les lexicographes se contentent de dire que ce terme désigne « une sorte de petit oiseau. »

Un passage d'Ibn-Batoutah (*Voyages*, manuscrit de M. de Gayangos, f. 213, r.) est conçu en ces termes : **ثم افوا بطيفور** ذهب فيه الفاكهة اليابسة ويطيفور مثله فيه الحلاب (1) ويطيفور

¹ Au lieu de **الحلاب**, mot auquel nos dictionnaires ne donnent pas le sens de *lait*, mais seulement celui de *muletram*, ne vaudrait-il pas mieux lire

الحلاب « de l'eau de rose ? » En effet, nous apprenons de Kämpfer (*Am-*

تألت فيه التنبول. Vous voyez qu'il est question ici d'un طيفور d'or, contenant des fruits secs, d'un deuxième rempli de lait et, enfin, d'un troisième contenant du bétel. On lit ailleurs, dans le même ouvrage (manusc. fol. 219 v.) : وصنعت اثني عشر طيفورا ومليتها (lisez مليتها) بالحلواء وغطيت كل طيفور بمنديل. Ici le voyageur parle de douze remplis de bonbons et couverts d'une serviette. Enfin, Ibn-Batoutah dit, en parlant des Indiens (man. fol. 220 r.) : ils donnent au طيفور le nom de « الطبق الذي يوكل عليه » et « ils donnent au طيفور le nom de « طبق. » Ce dernier mot qui, en vérité, est d'origine persane (تابه), désigne réellement « un plat. » Voyez Ibn-Khâcân, *apud* Hoogvliet, *Divers. script. loci, etc.* p. 54, où il est question d'un plat rempli de roses; Al-Makrizî, *apud* de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 60 du texte arabe, où on lit : « الطبق الذي يوكل عليه » « le plat dont on mange; » *Mille et une Nuits*, tom. I, pag. 54, ed. Macnaghten; An-Nowairî, *Histoire d'Égypte*, man. 2 k (2), pag. 155, où il est parlé de sept cents plats d'or et d'argent, ومن اطباق الذهب والفضة, سبع مائة طبق, etc. On trouve le mot طابق employé dans le même sens dans les *Fables de Bidpai*, p. 244, et ce dernier terme semble avoir la même signification dans ce passage d'Ibn-Batoutah (man. fol. 134 v.) : فكنّا نشترى طابق : اللحم الغنى الحين بدرهمين « Nous pouvions acheter un plat rempli de mouton gras pour deux dirhems seulement. » Enfin, Gomes (*Cronica de don Pero Niño*, p. 53), en parlant de son séjour à Gibraltar, nomme des « Ateyferes llenos de alculcuz, é de otros manjares adovados. »

Mais le terme طيفور a passé aussi dans la langue espagnole sous la forme *ataífor*, et il y désigne aussi « un plat creux et profond » sur lequel on sert les mets assaisonnés avec des

nitates Exoticae, pages 373), et de Chardin (Édition de Paris, 1723, t. IV, p. 197), que l'eau de rose, fabriquée en Perse, se transportait dans l'Inde par quantités considérables. — C. D.

saucés, à en croire Cobarruvias (*Tesoro*, au mot *ataifor*). Dans la suite, le mot طيفور paraît avoir eu aussi une autre signification. On lit chez Diego de Torres (*Relation des chérifs*, pag. 267) : « Leur table et nappe est le sol ou la terre, avec une natte ou un cuir qu'ils appellent *taifor*. » Tamarid (*apud* Cobarruvias, *loco laud.*) dit également que le mot arabe طيفور signifie « une table ronde, » et même les dictionnaires espagnols modernes disent que le mot *ataifor* signifie « une table ronde en usage chez les Maures. »

A en en croire Pedro de Alcala (*Vocabulario*, au mot *ataifor*), le pluriel de طيفور est طوافر ; mais, chez Ibn-Batoutah (man. fol. 219 v.), on trouve la forme طيافير.

Je passerai à l'autre mot que vous m'avez signalé, شريجة. J'ai noté deux passages d'Ibn-Batoutah où ce mot se trouve. Au feuillet 81 v. il dit, en parlant du melon (بطيخ) d'Ispahan : وَيَذْخَرُ كَمَا يَذْخَرُ الشَّرِجَةُ بِالْمَغْرِبِ, et au feuillet 156 v., en parlant du melon dans le Khovarizm : يَقْدَدُ وَيَبْسُ فِي الشَّمْسِ : وَيَجْعَلُ فِي الْقَوَاصِرِ كَمَا يَصْنَعُ عِنْدَنَا بِالشَّرِجَةِ وَبِالتِّينِ الْمَالِقِيِّ. Vous avez eu sous les yeux le premier passage, et vous avez eu parfaitement raison en croyant que شريجة ne peut se traduire ici par *segmentum carnis*, sens que lui donnent nos dictionnaires. En effet, dans le second passage, le شريجة se trouve mis sur la même ligne que les figues de Malaga, qu'on sèche au soleil et qu'on place dans des nattes. Le père Moura, qui, ayant séjourné en Afrique, a souvent très-bien saisi le sens de certaines expressions d'Ibn-Batoutah dont on cherche vainement l'explication dans nos dictionnaires si incomplets, a traduit, dans le premier passage, le mot شريجة par « figo pasado » (traduction portugaise d'Ibn-Batoutah, t. I, pag. 240), et il a eu parfaitement raison, car Pedro de Alcala traduit *higo seco abierto* par شريجة, au pluriel. شراغ. Le mot شريجة désigne donc une figue séchée.

Veuillez agréer, etc.

R. DOZY.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 DÉCEMBRE 1847.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté. Il est donné lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique, dans laquelle il fixe la manière dont il demande que lui soient livrés les exemplaires qui doivent répondre à la subvention qu'il vient d'accorder à la Société.

On lit une seconde lettre de M. le Ministre de l'instruction publique, dans laquelle il demande les changements qu'a subis la composition de la Société depuis l'année dernière. Ces documents seront adressés à M. le Ministre.

On donne lecture d'une lettre de M. le prince de Craon pour provoquer, de la part de la Société, des dons de livres pour la bibliothèque du Mont-Carmel. Il est décidé qu'il sera envoyé à cette bibliothèque un exemplaire de la Géographie d'Aboulféda et des ouvrages arabes, géorgiens et arméniens dont il se trouve des exemplaires en nombre dans les magasins de la Société.

M. Mohl communique au Conseil une demande de M. Troyer, relative à l'impression du troisième et quatrième volume du Raja Taranguini, dont il vient d'achever la traduction et le commentaire; renvoyé à la commission des Mémoires de la Société.

Sont proposés et nommés membres de la Société :

M. AUER, membre de l'Académie et directeur de l'Imprimerie impériale de Vienne;

M. Charles-Frédéric BERGSTEDT, agrégé de l'Université d'Upsal;

M. le docteur SANGUINETTI, à Paris ;

M. Edward THOMAS, du service civil de la Compagnie des Indes.

LISTE DES OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Par M. Auer. Sprachhalle (*Spécimens des caractères de l'Imprimerie impériale de Vienne*), gr. in-folio.

Par M. Ariel. *Dictionarium latino-tamulicum*. Pondichéry, 1847, in 8° (deuxième livraison).

Par l'auteur. Sept exemplaires d'une comédie arabe de M. Daninos.

Par l'éditeur. *Journal of the Indian archipelago and eastern Asia*. Singapore, 1847, in-8° (trois numéros).

Par l'auteur. *Sechs Wandschirme in Gestalten der vergænglichen Welt; ein japanischer Roman im Originaltexte, übersetzt und herausgegeben von Dr A. PFIZMAIER*. Vienne, 1847, in-8°.

Par l'auteur. *Lettera al duca di Serradifalco, intorno ad una ingiusta critica pubblicata in Vienna dal barone Giuseppe di HammerPurgstall*. Palermo, 1847, in-4°.

Par l'auteur. *Clavis talmadica auctore Rubbi Nissim ben Jacob Cairovanensi*, edidit et introductione notisque instruxit GOLDENTHAL. Vienne, 1847, 8°.

De la part de la bibliothèque de Copenhague. *Codices orientales bibliothecæ regiæ Havniensis examerati et descripti*. Pars prior codices indicos continens. Copenhague, 1846. in-4°.

Par l'auteur. *Quelques observations sur les travaux de M. de Bunsen et de Lepsius, et sur l'analyse qu'en a donnée M. le vicomte de Rougé*, par M. DE PARAVEY. (Extrait des Annales de philosophie chrétienne.)





JOURNAL ASIATIQUE.

FÉVRIER 1848.

PROSODIE

DES LANGUES DE L'ORIENT MUSULMAN,

SPÉCIALEMENT DE L'ARABE, DU PERSAN, DU TURC ET DE L'HINDOUSTANI;

PAR M. GARCIN DE TASSY.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

Dans mon travail sur la rhétorique des nations musulmanes, j'avais cru devoir omettre ce qui concerne la prosodie; mais plusieurs orientalistes m'ont témoigné leur regret de cette détermination et m'ont engagé à compléter mon travail par un traité spécial sur cette matière. C'est pour me rendre à leur désir que j'ai écrit ce traité dont les matériaux sont pris principalement, comme pour la Rhétorique, dans le *Haddÿic ulbalâgat*. J'y ai ajouté mes propres recherches et j'ai aussi profité des travaux des Européens qui ont écrit sur ce sujet¹. Tel qu'il est conçu, mon traité est un travail

¹ Spécialement S. le Clerc, S. de Sacy, G. Freytag et F. Gladwin. Les trois premiers n'ont traité que de l'arabe, et le dernier du persan seulement; aucun d'eux n'a parlé du turc. Je ne mentionne pas M. Ewald qui, dans son *Abhandlungen, etc.* et dans le *Brevis metrorum doctrina*, qui termine sa grammaire arabe, a exposé la métrique arabe au point de vue européen, ce qui ne me paraît pas devoir en faciliter l'intelligence.

neuf; il comble un *desideratum* de la littérature orientale. En effet, le premier j'ai appliqué les règles de la prosodie arabe aux diverses langues de l'orient musulman; le premier, j'ai donné de nombreux exemples, tous traduits¹, à l'appui des règles et pour en faciliter l'intelligence².

L'importance de la prosodie, pour ceux qui veulent lire et surtout éditer des poètes orientaux, n'a pas besoin d'être prouvée. Je répéterai même, après mon illustre maître³, que la connaissance des règles de la métrique arabe est absolument nécessaire à l'intelligence des poésies de l'Orient musulman comme moyen de critique, soit pour s'assurer du sens, puisqu'il dépend le plus souvent de la manière dont on doit prononcer les mots qui entrent dans la composition d'un vers, soit pour corriger les fautes des copistes, fautes qui sont d'ordinaire plus communes dans la poésie que dans la prose, à cause de l'obscurité qui règne souvent dans les vers orientaux par suite des métaphores qui y abondent et des expressions peu usitées que la mesure et la rime y amènent.

C'est pour avoir négligé de s'occuper de la prosodie que d'éminents orientalistes ont commis quelquefois de graves erreurs dans les textes qu'ils ont publiés. Je me contenterai de citer en ce genre le célèbre W. Jones, qui, dans sa Grammaire persane, avait donné fautivement nombre de vers qu'il m'a été facile de corriger dans la nouvelle édition que j'ai publiée de cet ouvrage, en les scandant avec soin.

¹ S. le Clerc n'a jamais donné la traduction des exemples arabes qu'il a cités, et Freytag ne l'a pas toujours fait.

² M. de Sacy, pour abrégé, n'a cité aucun exemple, ce qui rend quelquefois son traité peu intelligible.

³ M. de Sacy, *Traité élémentaire de la prosodie et de l'art métrique des Arabes*.

CHAPITRE PREMIER.

DES MÈTRES RÉGULIERS, DES PIEDS QUI LES COMPOSENT,
ET DE LEUR CLASSIFICATION.

On nomme en arabe, et dans les autres langues de l'Orient musulman, la poésie, ou plutôt le discours mesuré et rimé, *schir* شعر, et la versification, *aráz* عروض¹. Ce fut Khalîl ben Ahmad² qui le premier rédigea, d'après les anciens vers arabes, les règles de la métrique qui a été adoptée par toutes les nations musulmanes; et ce fut lui qui établit les seize mètres originaux nommés *bahar* بحر³ au singulier, *buhûr* بحور au pluriel. Ces mètres ont des paradigmes propres à les faire retenir dans la mémoire, lesquels sont composés d'un certain nombre de mots qui représentent exactement les pieds dont ils sont formés et qu'on nomme *ruk* ركن, plur. *arkân* أركان⁴; *asl* أصل, plur. *uṣûl* أصول⁵; *juz* جزء, plur. *ajzâ* أجزاء⁶; enfin *tafila* تفعل, plur. *tafâil* تفاعيل et *afâil* افاعيل⁷.

¹ Telle est la prononciation usitée en persan, en turc et en hindoustani; mais, en arabe, on prononce *arâd*, le *ض* se prononçant *d*.

² Ce rhétoricien vivait vers la fin du 11^e siècle de l'hégire, c'est-à-dire au commencement du 19^e siècle de J. C.

³ Ce mot, qui est arabe, signifie proprement *mer, océan*.

⁴ C'est-à-dire *pilier*. Ce mot, ainsi que plusieurs des expressions techniques qui suivent, ont trait à la dénomination de بيت, *tente* et par suite *maison*, qu'on donne au vers en arabe.

⁵ Fondement.

⁶ Portion, partie.

⁷ C'est-à-dire dérivés de la racine arabe *faal* فعل, parce qu'en effet ces mots appartiennent à cette racine, aussi bien que tous les paradigmes des noms et des verbes en arabe.

On compte dix pieds originaux et réguliers : deux de cinq lettres et huit de sept, lesquels sont représentés par les dix mots suivants, qui leur servent, en même temps, de dénomination technique, ce qu'on appelle *zābita* ضابطه, plur. *zawābit* ضوابط¹, à savoir :

1. فَعُولُن *fā'ūlūn*², le bacchique des pieds latins. Exemples :
A. نِزَامُن *nizāmūn*³, arrangement, P. نَمُودَن *nāmūdān*, paraître.
2. فَاعِلُن *fā'ilūn*, l'amphimacre. Exemples : A. عَالِمُن *ālimūn*, un savant; P. لَشْكْرَى *lašchkārē*, une armée.
3. مَفَاعِيلُن *māfā'ilūn*, l'épitríte premier. Ex. : A. مَفَاتِيحُ *mā-fā'ūhū*, des clefs; P. رَعْنَا كَلَّ *gūlī⁴ rānā*, rose fraîche.

¹ C'est-à-dire règle, etc.

² Dans ma transcription, j'ai adopté les longues et les brèves des pieds latins; mais je dois avertir à l'avance que, pour discerner les syllabes longues des syllabes brèves, il faut avoir égard à la prononciation et non à l'écriture. On trouvera plus loin des détails là-dessus.

³ Les nunnations arabes sont longues. Lorsqu'on veut indiquer régulièrement la scansion, on les écrit en toutes lettres. Ainsi نظامُن (pour نظام), نظامَيْن (pour نظامَيْن), etc.

⁴ Ici ce mot est censé être écrit مَفَاتِيحُو, parce que, en effet, en poésie, les voyelles brèves finales peuvent être rendues longues à volonté; c'est ce qu'on nomme اشباع, *saturation*. Il en est de même, plus loin, pour les mots رَجَال, اَكْتَبْنِه. (Voyez la grammaire arabe de Sacy, t. II, pag. 497.)

⁵ L'*t* que j'ai ajouté dans la transcription et qui n'est pas dans le texte, est la marque de l'*izafat* ou annexion, qui a lieu entre deux substantifs et entre un substantif et son adjectif. On la représente, en persan, en hindoustani et en turc, par un *kesra* (qu'on n'écrit pas ordinairement). Ce *kesra*, quoique bref de sa nature, peut devenir long en poésie; c'est ainsi qu'il est employé dans cet exemple.

4. الرجال *fa'ilātūn*, l'épitrite second. Exemples : A. الرجال *ābrjālū*, les hommes ; P. اسفهانى *isfāhāni*, d'Ispahan.
5. مستعملين *mustāfilūn*, l'épitrite troisième. Ex. A. اكتبته *uktūbnāhū*, écrivez (femmes) cela ; P. گلزار تر *gūlzārī tār*, jardin frais.
6. مفاعلتن *māfāilātūn*, l'iambe et l'anapeste réunis. Exemples : A. لنا غم *lānā gānāmūn*, à nous (est) un troupeau ; P. پرى بدى *pāri bādānē*, une forme de fée.
7. متفاعلى *mūtāfāilūn*, anapeste et iambe. Ex. A. متخسفا *mūtākhāsčāān*, étant humilié ; P. سوسن چمن *sūčāni chāmān*, le lis du jardin.
8. مفعولات *māfūlātū*, l'épitrite quatrième. Ex. A. عثمانان *ūsmanāni*, deux Osmaṇs ; P. عالمگیر *ālāmgīr*².
9. فاع لا تن *fāi-lā-tūn*.
10. مى تفع لن *mūs-tāfi-lūn*³.

Or ces pieds se composent de trois éléments qu'on nomme *sabab* سبب, c'est-à-dire *corde*; *watad* ود, c'est-à-dire *pieu*; *fācila* فاصله, c'est-à-dire *cloison*; et chacun de ces trois éléments est de deux espèces.

• Le *sabab* est ou *khafif* خفيف, *léger*, ou *saquil* ثقيل, *lourd*. Par le *sabab khafif*, on entend deux lettres dont la première est mue, c'est-à-dire affectée d'une voyelle brève, et dont la dernière est quiescente, c'est-à-dire dépourvue de voyelles; comme

¹ Ici l'i de l'izafat est bref.

² Ici une voyelle brève est censée affecter le *ré* qu'on prononcerait avec un *i* au milieu d'un vers.

³ Ces deux pieds ne sont en réalité que le 4 فاعلاتن et le 5 مستعملين; aussi M. de Sacy les rejette-t-il du nombre des pieds primitifs. Toutefois, je les ai conservés par des raisons qui seront exposées plus loin.

dans *mās* (de *مستعلن*), *fā* (de *فاعلى*), etc. Par le second, on entend aussi un groupe de deux lettres, mais dont la seconde est mue ainsi que la première, comme dans *mütä* (de *متفاعلى*).

Le *watad* est ou *majmū* *مجموع*, conjoint, ou *mafrāc* *منفروق*, disjoint. Par le premier, on entend un groupe de trois lettres dont la première et la seconde sont mues l'une et l'autre, et dont la dernière est quiescente, comme dans *ilūn* (de *فاعلى*). Par le second, on désigne un groupe pareil, si ce n'est que la lettre du milieu est quiescente et la dernière mue, comme dans *lāt* (de *ملعولات*), *tāfi* (de *مس تفع لى*).

La *fācila* est ou *sugrā* *صغرى*, petite, ou *kubrā* *كبرى*, grande. On entend, par la première, le groupe de quatre lettres, les trois premières mues et la quatrième quiescente, comme *mütāfā*¹ (de *متفاعلى*), *ilātūn* (de *مفاعلتى*). On entend, par la seconde, le groupe de cinq lettres dont les quatre premières sont mues et dont la dernière est quiescente, comme dans *mütāilūn*², pied secondaire dérivé de *مستعلن*.

Voici le tableau de ces éléments :

1. *tān*, *sabad khaffif*.

2. *tānū*, *sabab saquil*.

¹ En réalité, cet élément des pieds est composé du *sabab saquil* *mütä* et du *sabad khaffif* *fā*.

² En réalité, cet autre élément de versification se compose de la réunion du *sabab saquil* *mütä* et du *watad majmū* *عنلى*.

3. تَنَنٍ *tānān, watad majmū.*
4. تَانٍ *tānī, watad mafrūc.*
5. تَنَنَانٍ *tānānān, fācila sugrā.*
6. تَنَنَانَانٍ *tānānānān, fācila kubrā.*

La phrase mnémologique suivante contient ces six éléments de la versification arabe :

⁶ ⁵ ⁴ ³ ² ¹
 لَمْ أَرْ عَلَى ظَهْرِ جَبَلٍ (1) سَمَكَةً (2)

Je ne vois pas un poisson sur le dos d'une montagne.

Si l'on examine les pieds primitifs dont il a été parlé, et les pieds secondaires dont il sera question plus loin, on verra qu'ils se composent des éléments que nous venons de faire connaître.

Occupons-nous actuellement des mètres بحور primitifs et originaux, qui sont formés de la combinaison diverse des pieds dont on a plus haut la liste. Voici, à leur sujet, un *quita*³ mnémonique de l'auteur du *Hadāyic* :

بحوری که شعر اندرو مخضر شد
 بود ساندوده نبرد مسود سخندان
 طویل و مدید و بسیط است و کامل

¹ C'est comme s'il y avait جَبَلَيْنِ *jābālīn*, ainsi que je l'ai dit plus haut. Par conséquent, ce mot est identique à عَلَيْنِ *ʿalīn*.

² Pour سَمَكَتَيْنِ *sāmākātān*, qui correspond à فَعَلَتَيْنِ *fāʿlātūn*.

³ Proprement *marceau*, sorte de petit poème. (Voyez la préface du tome II de mon Histoire de la littérature hindouï et hindoustani.)

دگر وافرانگه رمل پس هرج دان
 رجز بعد ازان منسرح با مضارع
 سریع و خفیف است و بختت فرو خوان
 پس از مقتضب چیست بحر تقارب ^(۱)
 کزین قطعه ظاهر شود صورت آن
 دگر آنکه مشتق بود از تداریک
 زعکس تقارب پدید آید آسان

Les mètres auxquels sont restreints les vers, selon les rhétoriciens, sont au nombre de seize, à savoir : le *taufl*, le *maïlâ*, le *bactl*, le *kâmil*; puis le *wâfir*, le *raml*, le *hazaj*, le *rajaz*, le *munsarih*, le *muzâri*, le *sarf*, le *khaffif*, le *mujtas*. Après le *muctazab*, il y a le *mutacârib*, dont on connaîtra la forme par ce *quita* ², et enfin le *mutadârik*, qui en est dérivé ³, et qui est évidemment l'inverse du *mutacârib*.

D'entre ces mètres, il y en a sept qui se forment d'un même pied, à savoir : le *hazaj*, le *rajaz*, le *raml*, le *kâmil*, le *wâfir*, le *mutacârib* et le *mutadârik*. Les neuf autres mètres se forment de deux pieds différents. Voici le tableau de ces mètres :

¹ L'auteur de ces vers a mis le *mètre d'approximation*, تقارب, au lieu de le *mètre approximatif*, متقارب, à cause de la mesure.

² Ces vers sont en effet du *mètre mutacârib* régulier dont il sera question plus loin. Chaque hémistiche se compose du pied فعلون répété quatre fois.

³ A la lettre « celui qui en est dérivé par forme successive. » Cette expression trouvera plus loin son explication à l'article des *cercles*.

1. TAWIL طويل, *fäilün*, فعولن, *mäsfäilün*, مفاعيلن, *fäülün*, *mäsfäilün*.
2. MADID مديد, *fäilätün*, فاعلاتن, *fäilün*, فاعلن, *fäilätün*, *fäilün*.
3. BACIT بسيط, *müstäfilün*, مستفعلن, *fäilün*, *müstäfilün*, *fäilün*.
4. KÄMIL كامل, *mütäsfäilün*, متفاعلن, *mütäsfäilün*, *mütäsfäilün*, *mütäsfäilün*.
5. WÄFIR وافر, *mäsfäilätün*, مفاعلتن, *mäsfäilätün*, *mäsfäilätün*, *mäsfäilätün*.
6. HAZAJ هزج, *mäsfäilün*, *mäsfäilün*, *mäsfäilün*, *mäsfäilün*.
7. RAJAZ رجز, *müstäfilün*, *müstäfilün*, *müstäfilün*, *müstäfilün*.
8. RAML رمل, *fäilätün*, *fäilätün*, *fäilätün*, *fäilätün*.
9. SARİ سریع, *müstäfilün*, *müstäfilün*, *mäfulätü* مفعولات.
10. MUNSARİH منسرح, *müstäfilün*, *mäfulätü*, *müstäfilün*, *mäfulätü*.
11. KHAFİF خفيف, *fäilätüh*, *müs-täfi-lün* من تفع ل, *fäilätün*.
12. MUZÄRI مضارع, *mäsfäilün*, *fäi-lä-tün* فاع لا تن, *mäsfäilün*, *fäi lä tün*.
13. MUCTAZAB مقتضب, *mäfulätü*, *müstäfilün*, *mäfulätü*, *müstäfilün*.
14. MUJTAS مجتث, *müstäfilün*, *fäilätün*, *müstäfilün*, *fäilätün*.
15. MUTACÄRİB متقارب, *fäülün*, فعولن, *fäülün*, *fäülün*, *fäülün*.
16. MUTADÄRIK متدارك, *fäilün*, *fäilün*, *fäilün*, *fäilün*.

Voici quelques observations au sujet de ce tableau.

1° Les pieds qui le composent ne forment qu'un hémistiche, et il faut, par conséquent, les répéter pour avoir le vers entier.

2° Les cinq premiers mètres sont particuliers aux Arabes; les autres sont communs à tous les peuples musulmans.

3° Outre les seize mètres inventés par Khalil et exposés dans tous les traités originaux sur la métrique arabe, les Persans en ont inventé trois autres¹ dont voici le tableau :

1. JADÏD جديد, *fäilātūn, fäilātūn, müstäfilūn.*
2. CAMB قریب, *mäfäilūn, mäfäilūn, fäilātūn.*
3. MUSCHAKIL مشاکل, *fäilātūn, mäfäilūn, mäfäilūn.*

On voit, d'après les tableaux qui précèdent, que le vers ou *baït* بیت se compose de huit ou de six pieds ارکان. Dans le premier cas, on le nomme *muçamman* مثنی, c'est-à-dire à huit pieds; et dans le second, *muçaddas* مسدس, à six pieds. Il y a aussi en arabe des vers de quatre pieds seulement, nommés *murabba* مربع, à quatre pieds; il y en a même à trois, à deux, et jusqu'à un pied, lesquels prennent les noms de *muçallas* مثلث, à trois pieds; *muçanna* مثنی, à deux pieds; *mawahhad* موحد, à un pied.

Il n'y a que les vers de huit, de six et de quatre pieds qui se divisent en deux hémistiches ou *mistrâ* مصراع², c'est-à-dire *entrée* du vers, ou plutôt de la *tente*, بیت. Le premier pied du premier hémistiche se nomme *sadr* صدر, c'est-à-dire *partie du devant*, et le dernier *arûz* عروض, c'est-à-dire *partie du milieu*; le premier pied du second hémistiche se nomme *ibtidâ* ابتداء, *commencement*; et le dernier *ajuz* عجز, c'est-

¹ Outre les noms sous lesquels ils sont indiqués ici, ils en ont d'autres qu'on fera connaître plus loin.

² Qu'on écrit souvent, par abréviation, ع.

à-dire *partie postérieure*, ou *zarb* ضرب, *fixation*, par allusion au nom de *tente* donné au vers; enfin, les pieds intermédiaires, quand il y en a, se nomment *hascho* حشو, ou *remplissage*. Le vers à trois pieds est évidemment un hémistiche. Quelques rhétoriciens le considèrent comme un premier hémistiche, et ils en nomment en conséquence le premier pied *sadr*, et le dernier *arúz*; d'autres le considèrent comme un deuxième hémistiche et appliquent à ses parties les dénominations conformes à cette idée. La même chose a lieu pour le vers à deux pieds, si ce n'est qu'il n'y a pas de *hascho*.

Les mètres *sarî* et *khafif* ont originairement six pieds seulement, et non huit; mais quant aux mètres qui sont réduits à six pieds, quoique originairement ils en aient huit, on les nomme *majarrad* مجرد, ou *dépouillés* (d'une partie de leurs pieds primitifs).

On nomme *sâlim* سالم, c'est-à-dire *sain*, le vers dont les pieds ne subissent aucun changement, et *mazâhif* مزاحف, c'est-à-dire *clochant*, celui dont les pieds au contraire en subissent. Il y a un grand nombre de ces derniers, mais l'étudiant ne doit pas s'en effrayer, car ces mètres dérivent des mètres originaux, de même que les pieds secondaires qui les composent dérivent des pieds primitifs.

Ainsi le pied *māfāilūn* مفاعيلن, qui est composé d'un *watad majmū* (pieu conjoint), مفا devant deux *sababs khafifs* (cordes légères), في et لن, devient *māstāfilūn* مستفعلن, si on place au contraire les deux *sababs khafifs* عيلن avant le *watad majmū* مفا; et si

on met le *watad majmā* منا entre les deux *sababs khafifs* عى et لن, on a le pied فاعلاتن *fāilātūn*. Le pied متفاعلى *mütāfāilūn*, qui est composé d'un *fācila su-grā* (petite cloison), متنا devant un *watad majmā* على, devient, si on renverse ces deux éléments, فاعلاتن *māfāilātūn*. Le pied فعولن *fāulūn*, qui se compose d'un *watad majmū* فعو, devant un *sabab khafif* لن, devient فاعلى *fāilūn*, si vous en renversez les éléments.

D'après ces données, si dans le mètre *tawil*, qui se compose des pieds فعولن متفاعلى *fāulūn māfāilūn* répétés, on prend le *watad majmū* فعو du commencement du groupe, et qu'on le mette à la fin, on a لن مافا ī lūn³ fāū, ce qui équivaut à فاعلاتن فاعلى *fāilātūn, fāilūn*, pieds qui composent le mètre *madīd*. Si on commence par عيلى *ilūn*, du pied متفاعلى *māfāilūn*, en rejetant le *watad majmā* مافا *māfā*, et le plaçant à la fin du groupe, on a عيلى فعولن *ilūn, fāulūn, māfā*, ce qui équivaut à فاعلى مستفاعلى *mūstāfīlūn, fāilūn*, pieds du mètre *baḥīṭ*.

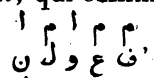
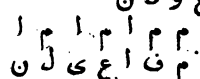
De même les mètres *sarī, khafif, mansariḥ, mujtas, muzārī* et *muctāzab* dérivent les uns des autres, en tant que les quatre derniers se composent de six pieds seulement, comme c'est le cas en arabe; car les mètres *sarī* et *khafif* ne se composent, même en persan, en turc et en hindoustani, que de six pieds. Or, le mètre *sarī* se composant des pieds مستفعلى *mūstāfīlūn, mūstāfīlūn, māfūlātū*, si vous commencez par le deuxième pied, et que

vous mettiez le premier à la fin du groupe, vous avez *مستفعلى مفعولات* *müstāfilūn, māfūlātū, müstāfilūn*; ce qui est le mètre *munsarīh* à six pieds. Si de *مستفعلى* *müstāfilūn* vous retranchez le premier *sabab khafif* *مس* *mūs*, et que vous le rejetiez à la fin du groupe, vous avez *مفعلى مف عولات* *mūs tāfilūn, māfūlātū, müstāfilūn, mūs*; ce qui équivaut aux pieds *فاعلاتن* *fāilātūn, mūs-tāfi-lūn, fāilātūn*, lesquels représentent le mètre *khafif*. Si vous commencez par le *watad majmū* qui termine le second pied *مستفعلى* *müstāfilūn*, du mètre *sarī*, c'est-à-dire par *على* *ilūn*, vous avez *مفعولات مفعلى مستف* *ilūn māfūlātū müstāfilūn, müstāf*, ou bien *فاعيلن فاع لات* *māfāilūn, fāi, lātū, māfāilūn*, ce qui représente le mètre *mazāri* à six pieds.

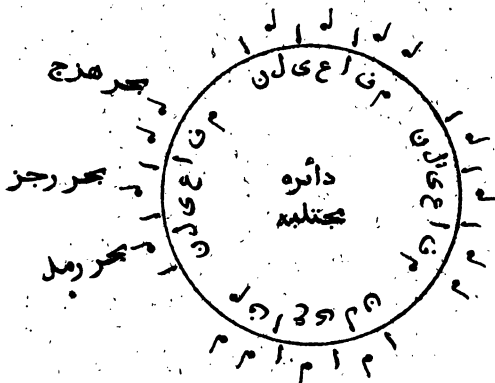
On voit par là que *مس* *mūs-tāfi-lūn*, dans le mètre *khafif* et *فاعلاتن* *fāi-lātūn* dans le mètre *muzāri*, ne doivent pas être confondus avec *مستفعلى* *müstāfilūn* et *فاعلاتن* *fāilātūn* écrits en un seul mot, car *تفع* *tāfi* et *فاع* *fāi*, dans la décomposition de ces deux mètres, correspondent au *watad mafrūc* (pied disjoint) de *مفعولات* *māfūlātū*. Ainsi *تفع* *tāfi* et *فاع* *fāi* sont ici des *watad mafrūc*, ce qu'ils ne sont pas dans *مستفعلى* *müstāfilūn* et *فاعلاتن* *fāilātūn*, en un seul mot.

Si on écrit d'abord le pied *مفعولات* *māfūlātū* du groupe du mètre *sarī*, on a *مفعولات مستفعلى* *māfūlātū, müstāfilūn, müstāfilūn*, c'est-à-dire

le mètre *muctazab* à six pieds. Si l'on commence par le second *sabab khafif* de *مفعولات māfūlātū*, c'est-à-dire par *عولات ūlātū*, on a *مفعولاتي فاعلاتي mūs-tāfi-lūn, fāilātān, fāilātān*, ce qui représente le mètre *mujtas* à six pieds. Ici encore *تفع tāfi*, dans *مفعولاتي فاعلاتي mūs-tāfi-lūn*, est un *wataad mafrūc*.

Khalil, l'auteur des règles de la métrique arabe, a imaginé, pour faciliter l'intelligence de ces transmutations des mètres les uns dans les autres, cinq cercles, en arabe *دائرة dāira*, pl. *دوائر dawāir*, auxquels il a donné des noms différents et appropriés à ce qu'ils offrent de particulier. Dans ces cercles que je vais reproduire ici, les lettres qui sont à l'intérieur sont celles des pieds. Elles sont toutes séparées afin de pouvoir se grouper de différentes manières pour former les combinaisons dont il vient d'être parlé. Quant aux lettres *mim* م et *alif* ا, qui sont en dehors des cercles, elles indiquent, la première, c'est-à-dire le *mim*, une lettre mue, et la deuxième, c'est-à-dire l'*alif*, une lettre quiescente. Ainsi, par exemple, le pied *فعولي fāulūn*, qui commence le mètre *tawil*, est ainsi marqué : , et le pied *مفاعيلن māfāilūn* : . Les noms des mètres placés à la marge des cercles indiquent l'endroit où ces mètres commencent.

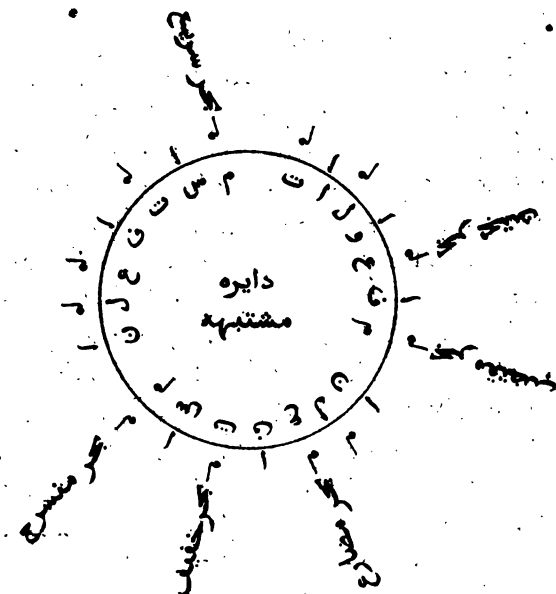
Les mètres *tawil*, *madid* et *bacit* forment un premier cercle, *دائرة*; en effet, si l'on écrit quatre fois en rond les pieds *فعولي مفاعيلن*, et qu'on commence par *فعولي*,



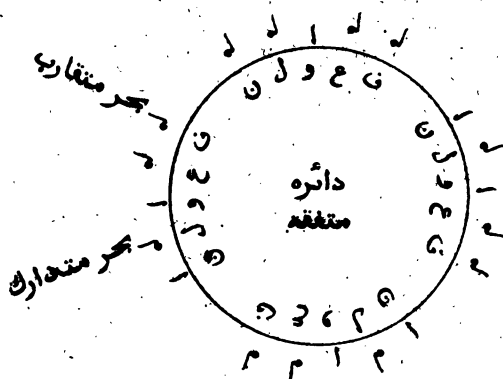
Les mètres *sari*, *munsarih*, *khafif*, *muzâri*, *muctazab* et *majtas*, forment un quatrième cercle. En effet, si on écrit en cercle le mètre primitif *sari*, qui est composé des pieds *مستفعلي مستفعلي مفعولات*, et qu'on commence par le second pied, de cette façon, *مستفعلي مفعولات مستفعلي*, on a le paradigme du mètre *munsarih* à six pieds. Si on commence par *تفعلي*, et qu'on dise *تفعلي مفعولات مستفعلي مس*, ce qui équivaut à *فاعلاتن مس تفع لن فاعلاتن*, on a le mètre *khafif*. Si on commence par *علي*, et qu'on dise *علي مفعولات مستفعلي مستف*, ou autrement *مفاعيلن فاعلاتن مفاعيلن*, on a le paradigme du mètre *muzâri* à six pieds. Si on commence par *مفعولات*, et qu'on dise *مفعولات مستفعلي مستفعلي*, on a le paradigme du mètre *muctazab* à six pieds; enfin, si on commence par *عولات*, et qu'on dise *عولات مستفعلي مفعولات مستفعلي مف*, ce qui équivaut à *مفاعلاتن مس تفع لن فاعلاتن*, on a le mètre *majtas*.

Il est essentiel de se souvenir que les six mètres différents qui forment ce cercle ne peuvent en faire partie qu'autant qu'ils ne sont composés que de six pieds. En effet, les mètres *munsarih*, *muzâri*, *muctazab* et *majtas*, n'ont proprement que six pieds, en arabe, quoiqu'ils en aient régulièrement huit en persan, en hindoustani et en turc; mais les mètres *sari* et *khâfif* n'ont jamais plus de six pieds.

Ce quatrième cercle prend le nom de *muschta-biha* مشتبه, c'est-à-dire *ressemblant*, à cause de la grande analogie qu'il y a entre les pieds مس تفع لن et فاعلاتن et فاعلاتن et مستفعلي en un seul.



Le mètre *mutacârib* forme à lui seul un cercle qu'on nomme *munfarida* منفردة, c'est-à-dire *séparé, distinct*. Toutefois, Abû Haçan Akhfesch¹ y a joint le mètre *mutadârik*, parce qu'en effet si vous écrivez quatre فعلن, et que vous commenciez par فعو, vous avez le mètre *mutacârib*; si, au contraire, vous commencez chaque pied par لي, et que vous disiez فعلن, ce qui fait فاعلن, vous avez le mètre *mutadârik*. Il est clair, néanmoins, que le système de ce dernier cercle est différent de celui des cercles précédents, car il ne s'agit pas ici de l'ensemble de l'hémistiche, mais de chaque pied en particulier. Ce cinquième cercle, ainsi composé des deux mètres *mutacârib* et *mutadârik*, se nomme *muttafica* متفقة, c'est-à-dire *concordant*.



¹ أخفش célèbre grammairien arabe du commencement du IX^e siècle. On lit une curieuse anecdote à son sujet dans Mirza Ibrahim, *Persian grammar*, p. 233 et suiv. et dans la traduction allemande de cet ouvrage par le professeur Fleischer, p. 229 et suiv.

CHAPITRE II.

DE LA SCANSION, تَقْطِيعَ, ET DE L'APPROPRIATION DES VERS

À LEUR PARADIGME, مِيزَان.

On entend par *scansion* la séparation des vers par pieds selon leurs mètres respectifs, et conformément aux paradigmes¹. Dans la scansion il faut

¹ Au premier abord il paraît impossible de trouver la scansion des vers, et par suite leur mesure; mais avec un peu de persévérance on en acquiert facilement l'habitude. On doit s'exercer d'abord sur les mètres réguliers les plus faciles, tels que le *mutadrib* et le *hazaj*, puis on abordera peu à peu d'autres mètres, et enfin on finira par trouver la mesure de tous les vers. Pour en venir plus aisément à bout, on doit marquer sur les syllabes des vers dont on cherche la mesure les brèves et les longues; puis on aura recours aux paradigmes pour grouper les syllabes de manière à en former des pieds, et pour trouver enfin la mesure à laquelle ils se rapportent. Prenons pour exemple le vers suivant de la préface du Gulistan de Saadi, et mettons-y les signes des brèves et des longues.

اَي كَرِيْمِي كِه اَز خَزَائِنِه غِيْب
گَبَر و تَرَسَا وَ طَيْفِه خَوَر دَارِي

« O être généreux qui de tes trésors invisibles nourris le guèbre et le chrétien, etc. »

Actuellement, si nous coupons chaque hémistiche en trois portions, en ne nous écartant pas des paradigmes des pieds, nous avons les pieds suivants :

Aī kārīmē	kī āz khāzā	nā ī gāi-b
Fāilātūn	māfāilūn	fāi lā-n
Gābrō tārsā	wāzifā khōr	dāri
Fāilātūn	māfāilūn	fālūn

et il nous est facile de reconnaître le mètre *khafif*.

avoir égard à la prononciation et non à l'écriture. Par exemple, dans le vers suivant, le premier hémistiche n'a que vingt-deux lettres, tandis que le second en a quarante-trois.

نشست (۱) سرور اهل کرم بجلوس خاص
دو خوان سه خوان دو سه خوان خواست خان
چه خوان که نه خواست

Le Khān, coryphée des hommes généreux, s'est assis dans une réunion particulière; il a demandé deux puis trois plateaux de mets; deux ou trois, quel plateau n'a-t-il pas demandé?

Ce vers, qui est du mètre *mujtas*, doit se scander ainsi :

Nischāstī sār | wārī āhlī | kārām bū mā | lici khā-s
Dūkhā² si khā | dū si khā khā | si khā chi khā | kī nā khā-s
Mā fā i lūn | fā i lā tūn | mā fā i lūn | fū i lā-t

Ainsi l'alif marqué d'un *medda*, آ, compte pour deux lettres, comme dans آن *ānūn*, temps, آمد *āmād*, il est venu³, qui sont de la forme فعلی *fālūn*.

¹ Au lieu de prononcer *nischast*, il faut prononcer ici *nischasti*; en effet, ainsi que je le dirai plus loin, lorsqu'une consonne quiescente au milieu d'un vers compte dans la scansion, on doit la prononcer avec un i.

² Ici le nom de خوان ne compte pas dans la scansion. Il se prononce du reste après une voyelle longue, surtout à la fin des mots, d'une manière sourde et nasale.

³ Dans ce cas la première lettre est censée muë et la seconde quiescente. Ainsi آن est pour آن et آمد pour آمد.

Il en est de même du *wāw* و, qui se prend quelquefois dans la scansion pour deux *wāw*; par exemple dans les mots داود *dāwū-d*, David, طاوس *tāū-s*, paon, qui sont de la forme فعلان *fālā-n*¹.

D'autres fois on compte pour une lettre une motion, حركة, ou point voyelle, comme dans le mot arabe الرجال, les hommes, qui peut équivaloir à الرجال *arrijālū*, et être de la forme ناعلاتي², et dans l'expression persane من بیدل, moi sans cœur, c'est-à-dire hors de moi, qui peut avoir la valeur de منی *mānū bēdil*, et former le pied مناعيلی. Il faudrait en effet écrire ainsi ces mots pour en fixer la scansion, et tel est l'usage suivi dans les prosodies originales.

Dans la scansion, la lettre marquée d'un *taschādīl* compte toujours pour deux lettres; ainsi le mot arabe الّا *illā* (si ce n'est), le mot persan فرخ *farrukh* (heureux), etc. sont de la forme فعلى *fālūn*, et pour les scander il faut les écrire لا فرخ.

En arabe le *noun* des *tanwins* ou voyelles nasales

¹ Ce pied secondaire montre l'importance des *paradigmes* orientaux que les longues et les brèves des pieds latins ne peuvent pas suppléer exactement. En effet, d'après le système latin, فعلى se compose de deux longues aussi bien que فعلان, qui est bien différent, puisqu'il a une lettre de plus que le premier mot, lettre qui compte dans la scansion. J'ai tâché de rendre cette différence sensible dans ma transcription en séparant dans ce cas cette dernière lettre par un trait d'union; ainsi je rends فعلى par *fālūn* et فعلان par *fālā-n*.

² Cela a lieu, entre autres, à la fin des vers arabes.

a la même valeur que s'il était écrit. Ainsi *ماء*, *eau*, est pour *ماءٌ* *mā ūn*. En arabe, encore, dans quelques mots d'un usage commun où le *fatha* représente un *alif* de prolongation qui a été supprimé, la valeur prosodique de la syllabe reste la même, quoique l'*alif* ne soit pas écrit. Ainsi dans *هذا*, qui est pour *هَذَا* *hāzā*, *ذلك* qui est pour *ذَلِكَ* *zālikā*, etc., la première syllabe est longue.

Il y a quelques syllabes longues ou brèves *ad libitum*. En arabe, ce sont entre autres¹ les pronoms affixes ° et ° et, en persan, l'i de l'*izāfāt*. Dans les mots turcs et hindoustani², les lettres *alif*, *wāw* et *yé*, servant de lettres de prolongation ou formant des diphthongues, sont souvent brèves, ainsi qu'on s'en assurera, *passim*, dans les exemples.

Lorsque l'*alif* d'union, *وَصَل*, ne se prononce pas, il n'a aucune valeur dans la scansion et on ne doit pas l'écrire si on veut la marquer régulièrement. Exemples :

می از بیگانگان هرگز نمانم
که با ما هر چه کرد آن آشنا کرد

¹ Ceux de mes lecteurs qui voudraient connaître en détail les licences poétiques particulières aux Arabes trouveront là-dessus un chapitre spécial dans l'excellente Grammaire de M. de Sacy, t. II, pag. 493 et suiv.

² Pour les licences poétiques particulières à l'hindoustani, voyez mon mémoire sur la métrique des Arabes appliquée à l'hindoustani. (*Journal asiatique*, 1832.)

Je ne me plains pas des étrangers, car ils ne me font que ce que mes amis m'ont fait. (Hafiz.)

Ce vers est de la mesure *hazaj* et de la variété qui se compose des pieds مغاعيلن مغاعيلن فعولن, *māfāilūn, māfāilūn, fāūlūn*. Il faut donc le scander ainsi :

<i>Mānāz</i> ¹	<i>bēgā</i>		<i>nāgā</i>	<i>hārguiz</i>		<i>nā nālām</i>
<i>Kī bā mā hār</i>		<i>chī kārānā</i> ²		<i>schīnā</i> ³		<i>kār</i> ⁴
<i>Mā fū ī lūn</i>		<i>māfāilūn</i>		<i>fāūlūn</i>		

Si, au contraire, l'*alif* doit se prononcer, il compte dans la scansion. Exemple :

بود فریاد سیفی در غمت از دست تنهای

Dans ma solitude, le chagrin qui m'accable à cause de toi m'arrache des plaintes⁵.

Cet hémistiché, qui est du mètre *hazaj* régulier, doit être scandé ainsi :

¹ L'*alif* de از est ici un *alif* d'union et ne compte pas dans la scansion. C'est, en effet, comme s'il y avait مناز.

² L'*alif* des mots آن et آشنا se joignant au mot précédent, il perd son *medda* et devient *alif* de prolongation. C'est comme s'il y avait کرداناشنا.

³ En prose, on prononce *aschnā* ; mais, dans les vers, on ne peut pas grouper ainsi plusieurs lettres. Il faut donc détacher le *schin* et en faire une brève en le prononçant avec un *i*.

⁴ Dans کرد *kard*, la dernière lettre ne compte pas dans la scansion et c'est pour cela que je l'ai supprimée dans ma transcription. On fait ainsi à la fin des hémistichés pour les syllabes longues qui ont plus de lettres qu'il n'est nécessaire.

⁵ A la lettre « ma plainte relativement à ton chagrin (c'est-à-dire au chagrin que j'éprouve à cause de toi) est une épée dans la main de la solitude. »

Būwād fāryā | dī saifē dār | gāmāt āz¹ dās | tī tānhāi
 Māfāilūn | māfāilūn | māfāilūn | māfāilūn

Il en est de même en persan, en turc et en hindoustani pour le و de conjonction. Il a ou n'a pas, selon les cas, la valeur d'une lettre dans la scansion. Lorsqu'il n'a pas cette valeur, on doit le joindre à la consonne précédente, qui prend alors un *zamma*, comme dans les mots من و تو « moi et toi, prononcés *mānū tū*, qui sont alors de la forme فعلن *fāilūn*. Lorsqu'il a cette valeur, on doit le prononcer séparément et dire, par exemple, *mān wā tū* de la forme فاعلن *fāilūn*.

Dans les mots persans, lorsque le و se trouve après un *khé*, comme dans خواب « sommeil, » خود « soi-même, etc. » خوش « bon, » etc. il ne compte pas dans la scansion². Quelquefois le *hé* • final ne compte pas non plus dans la scansion. Souvent il conserve sa valeur, et quelquefois il compte pour deux lettres³. Le vers suivant offre des exemples de ces trois cas :

کشته لعل لب جانانه ام

ز آب حیوان پر شده پیمانه ام

Je suis tué par les lèvres de ma bien-aimée ; mais ma coupe est pleine de l'eau de la vie. (Faquir.)

¹ Ici l'alif est conservé ; il est consonne et ne sert qu'à supporter le *fatha* ou la voyelle brève *a*.

² En effet, on ne le fait pas sentir dans la prononciation ; aussi le nomme-t-on *mukhtafi* مخفی ou *caché*. (Voyez mon édition de la Grammaire persane de Jones, pag. 6.)

³ Dans le cas d'izâfat.

Ce vers, qui appartient au mètre *raml*, doit se scander ainsi :

<i>Kūschtähi¹ lā</i>	<i>lī läbi jā</i>	<i>nānā² ām</i>
<i>Zābi³ hāiwā</i>	<i>pūr schūdāh⁴ pāi</i>	<i>mā nā ām</i>
<i>Fā ī lā tāt</i>	<i>fāilatūn</i>	<i>fā ī lūn</i>

En hindoustani, le *hé* final des pronoms *وہ* et *یہ* ne compte souvent pas dans la scansion. Dans ce cas, ces pronoms ne représentent qu'une brève. Exemples :

یہ حسین خوش نما جانی جوہی کی بھول

کہ دیکھ ان کو بس سرت جاتی ہی بھول

Les fleurs de la *jāhi* et de la *jūhi* sont tellement belles que, en les voyant, on perd le sentiment. (*Araūsch-i-Mahfil.*)

¹ Dans *کشتہ*, que j'ai rendu par *kūschtähi*, le *hé* final compte pour deux lettres, c'est-à-dire pour *hé* et pour *yé*, car l'*i* de l'*izāfat* est bref ou long selon les cas. Ici, ainsi que dans *لعل lālī* et dans *لی lābi*, il est long et représente, par conséquent, un *yé*. En effet, l'auteur du *Hadāyik* scande ainsi ce vers :

کشت ای لع	لی لی جا	نان امر
فاعلاتن	فاعلاتن	فاعلاتن
زآب حیوا	پر شدہ پی	مان امر
فاعلاتن	فاعلاتن	فاعلاتن

² Ici et dans le mot *پیماہ* de l'hémistiche suivant, le *hé* final ne compte pas dans la scansion.

³ *Zābi* est pour *ziāb-i* qui est pour *az āb-i* از آب.

⁴ Dans *شدہ*, le *hé* conserve sa valeur et rend, par conséquent, longue la syllabe qu'il termine.

Ce vers, qui est du mètre *mutacârib*, doit se scander ainsi :

ī hāi khūsch | nūmā jā | hē jāhī | kī phū-l
 Kī dēkh ūn | hō bās sūr | tī¹ jāli | hāi bhū-l
 Fā ū lūn | fāulūn | fāulūn | fāū-l

Le *hé* des monosyllabes persans که *ki*, چه *chi*, به *ba*, نه *na*, ne compte pas dans la scansion². Il en est de même du *noun* quiescent après une voyelle longue³. Ainsi les mots : چنان کند, چون کند, چنی کند, doivent se scander ainsi : *chū kūnād, fāi-lūn, chūnā kūnād et chūnī kūnād, māfāilūn*. Toutefois, quand le *noun* dont il s'agit termine l'hémistiche, on le compte pour une lettre quiescente, comme dans le misra suivant :

ای رخ تو رشک مه آسمان

O toi dont la joue fait honte à la lune du ciel.

Ce vers est du mètre *sarī* ; il doit se scander ainsi, en effet :

Āi rākhī tū | rāschkī māhī⁴ | ācīmā-n⁵
 Mūstā ī lūn | mūstāilūn | fāi lā-n⁶

¹ L'i est ici ajouté pour la scansion. (Voyez, à ce sujet, une note, pag. 125.)

² Sur ces monosyllabes, voyez mon édition de la Grammaire persane de W. Jones, pag. 6, notes.

³ Voyez plus haut la note 2, pag. 126.

⁴ Dans *rāschkī*, l'i de l'izāfat est bref, et dans *māhī*, il est long et représente un *yé*. Cette anomalie a été expliquée plus haut.

⁵ Dans *ācīmā-n*, on a ajouté un i pour la scansion. A cet effet, on détache de l'alif le *sin*, et on lui donne un *kesra* pour avoir une syllabe brève, qui ne peut consister en une consonne sans voyelle.

⁶ Pied artificiel pour مفعولات *māfūlāt*, lequel est dérivé de مفعولات *māfūlāt* qui est le pied original final du *Sarī*.

Outre le *noun*, les poètes persans anciens, tels que Firdaûci, Attar, etc. admettaient une autre lettre quelconque quiescente et on en trouve même des exemples chez les modernes, comme dans le vers suivant de Zuhûrî où le *jim* du mot علاج est nécessairement retranché dans la scansion :

بدستم ده آن رشك ياقوت را

که سازم علاج عقل فرقت را

Donne - moi ce vin qui fait honte au rubis afin de ranimer mon esprit abattu.

Ce vers, qui est du mètre *mutacârib*, doit être ainsi scandé :

Bādāstām	dī ān rāsch	kī yācū	ī rā
Kī sāzām	ilā ¹ āc	lī fārtū	ī rā
Fā ū lūn	fāülān	fāülūn	fāāl

S'il y a deux lettres quiescentes réunies à la fin d'un misra, on les compte dans la scansion, soit

¹ On pourrait aussi expliquer cette anomalie comme je l'ai fait dans mon mémoire sur la métrique arabe adaptée à l'hindoustani, c'est-à-dire considérer le *ain* de عقل comme un *a* bref et lire ilājāc-l comme s'il y avait علاجقل. En effet, le *ain* a beaucoup perdu, dans l'Inde, en Perse et en Turquie, de sa prononciation gutturale et on n'y prononce guère que la voyelle qui l'accompagne. C'est ainsi que, dans le misra de Wali (du mètre *kazaj* régulier), cité dans mon mémoire :

که جتی حق سون پایا می خطاب عاشق نوازیکا

« Il (Mahomet) a trouvé auprès de Dieu un langage qui plaît à ses adorateurs. »

Il faut lire *khitābāschic* comme s'il y avait خطابامق sans *ain*.

qu'il y ait un *noun* quiesscent après une lettre de prolongation, soit qu'il y ait d'autres lettres. Ex.

غلط را سوخت حکمت بر در سهرو
چرا را کشت امرت بر سر چوون

Ton ordre a brûlé l'erreur à la porte de la sottise; il a tué le pourquoi sur la tête du comment. (Anwarî.)

Ce vers, qui est du mètre *hazaj*, doit être ainsi scandé :

Gālāt rā sū		tī hūkmāt bār		dāri sāh-w
Chīrā rā kūsch		tī āmrūt bār		sāri chū-n
Mā fā ī lūn		māfāilūn		fāulā-n ¹

Lorsque trois lettres quiesscentes se trouvent réunies ensemble, comme dans le mot سوخت, qu'on lit dans le premier hémistiche du vers ci-dessus, on ne compte pas dans la scansion une des deux dernières². On prononce l'autre avec une voyelle brève³ et on conserve la première lettre quiesscente. C'est

¹ مفاعيل pour فعولان.

² Telle est la règle que donnent les rhétoriciens orientaux; mais je crois que, sans recourir au retranchement d'une consonne dans la scansion, on peut expliquer cette anomalie en supposant simplement que, dans ce cas, la lettre de prolongation qui est la première quiesscente et qui forme une voyelle longue doit être considérée comme une voyelle brève, c'est-à-dire comme un point voyelle. Conformément à cette explication, je lirais ainsi l'hémistiche dont il s'agit : غلطرا سخت حکمت الح *gālāt rā sūkh | tī hūkmāt, etc.*

³ Quand, dans un vers persan, turc ou hindoustani, une consonne quiesscente doit compter dans la scansion pour une brève, on la prononce avec un *i* qui représente, dans ce cas, notre *e* muet. On a déjà vu et on verra encore bien des exemples de cette règle.

ainsi que j'ai écrit, dans la scansion figurée, *sūfi* pour *sūkht*. A la fin des hémistiches, une des lettres quiescentes dans les mots de cette espèce disparaît dans la scansion, mais on conserve les deux autres. Ex.

این پیک نامور که رسید از دیار دوست
آورد حرز جان ز خط مشکبار دوست

Le célèbre messenger qui est arrivé du pays de mon amie m'a apporté, pour préserver ma vie, un amulette écrit de la main de cette amie¹. (Hafiz.)

Ce vers, qui est du mètre *muzāri*, doit se scanner ainsi :

<i>in pāikī</i>	<i>nam ī wār kī</i>	<i>rācidāz dī</i>	<i>yārī dō-s</i>
<i>ā wār dī</i>	<i>hārzi jā zi</i>	<i>khātī mūschkī</i>	<i>bārī dō-s</i>
<i>Māfulū</i>	<i>fā ī lā tū</i>	<i>māfū ī lū</i>	<i>fā ī lā-t</i>

CHAPITRE III.

DES IRREGULARITÉS DANS LES PIEDS DES VERS.

On donne le nom de *zihāf* زحان, ou *déviatiou*, aux changements qui ont lieu dans les mètres ou plutôt dans les pieds primitifs qui les constituent. Ces changements consistent en trois différentes choses : 1° à rendre quiescente, ساکن, une lettre mue, متحرک, c'est-à-dire à ôter une voyelle brève; 2° à diminuer le nombre des lettres; 3° à l'augmenter, ce qui forme un assez grand nombre

¹ A la lettre « fait avec l'écriture couleur de musc (c'est-à-dire noire) de mon ami. » Ce vers est mystique. L'ami, c'est Dieu; le messenger, c'est Mahomet; l'amulette, le Coran.

d'irrégularités dont les vers mnémoniques suivants font connaître les dénominations spéciales :

از زحافات عروض ای آنکه میپرسی نشان
یکبیک را با تو میگویم زمانی گوش دار
عصب و اضمار است و وقف و طی و خبن و قبض و کف
بعد از آن تشعیث و قصر و حذو و قطع ای هوشیار
ربع و تخلیع است و ثرم و جحف پس ترفیل و رفع
نقش کن در خاطرت گاید ترا هر جا بکار
هست دیگر و قص و عقلم و کسف و خبل و شکل و قطف
بعد از آن حذو است و صلم و بتر و جدع اندر شمار
زان سپس خرب است و خرم و تحر و تسبیغ و مدال
ثم و هام و وجب و شتر و قصصم را هم یاد دار (۱)

O toi qui demandes le nom des différentes irrégularités de la versification, je vais te les dire l'une après l'autre, écoute un moment.

Il y a le ²*asb*, l'¹*izmar*, le ³*wacf*, le ⁵*taïy*, le ⁴*khabn*, le ⁶*cabz*,
le ⁷*kaff*; puis, ô intelligent, il y a le ⁸*taschtis*, le ⁹*casr*, le ²¹*hazf*,
le ¹⁰*cat*. Il y a aussi le ¹¹*rab*, le ¹³*takhlî*, le ^{31 (3)}*sarm*, le ¹²*jahf*, le ¹⁵*tarfil*
et le ¹⁴*raf*, dont il faut te souvenir et que tu auras à employer fréquemment.

¹ Ces vers sont de la variété du mètre *raml* composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن فاعلاتن فاعلاتن *fāilātūn, fāilātūn, fāilātūn, fāilūn*. On verra plus loin des détails sur ce mètre.

Je dois citer encore le ¹⁶ *wacs*, le ¹⁷ *acl*, le ¹⁸ *kasf*, le ¹⁹ *khabl*, le ²⁰ *schakl*, le ²⁴ *catf*; ensuite le ²² *hazz*, le ²³ *salm* سلم, le ²⁵ *batr*, le ²⁸ *jad*. Enfin, rappelle-toi le ^{31 (5)} *kharb*, le ³¹ *kharm*, le ²⁶ *nahr*¹, le ²⁷ *tasbtg*, le ^{31 (2)} *muzāl*, le ³⁰ *sulm* سلم, le ²⁹ *hatm*, le ^{31 (4)} *jabb*, le ^{31 (6)} *schatr* et le *casm*.

Expliquons actuellement chacune de ces irrégularités en particulier.

1° *IZMĀR* اضمار. On entend par ce mot le retranchement de la voyelle brève du *té* dans متناعلى *mū-tāfāilūn*, qu'on prononce alors *mūtfāilūn*. Or, il est d'usage, dans la versification arabe, que, lorsqu'un pied éprouve une altération, au lieu d'en modifier le paradigme, on emploie souvent une autre forme de la même valeur prosodique, mais plus appropriée au génie de la langue arabe. Ainsi, dans le cas actuel, au lieu d'employer pour paradigme le mot *mūtfāilūn*, on emploie مستفعلى *mūstāfīlūn*, pied qu'on nomme *muzmar* مضممر, du nom de son irrégularité. L'hémistiche arabe suivant, qui appartient au mètre *kāmil*, le seul où peut s'introduire cette irrégularité, offre un exemple de ce pied dérivé :

صلوا عليه وآله

Bénissez-le, lui et sa famille.

En voici la scansion :

Sāllū ālāi | hī wā ālihī
Mūstāfīlūn | mūtfāilūn

¹ On nomme ainsi la réduction du pied مغولات à لا qu'on change en فع.

2° *ASB* عسب. Ce mot s'emploie pour exprimer le retranchement de la voyelle brève du *lām* dans le pied مفاعلتى *māfāilātūn* qu'il faut alors prononcer *māfāāltūn*, mais qu'on change en مفاعيلى *māfāilūn*, pied qu'on nomme *maḡāb* معصوب, du nom de son irrégularité, qui n'a lieu que dans le mètre *wāfir*.

3° *WACF* وقف. On entend par là le retranchement de la voyelle brève du *té* qui termine le pied مفعولات *māfūlātū*, dont on fait alors مفعولاتن *māfūlā-n*, et qui prend le nom de *mauḡāf* موقوف. On trouve cette irrégularité dans trois mètres, le *sarī*, le *mun-sarih* et le *muctazab*.

4° *KHAEN* خين. On entend par là le retranchement de la lettre quiescente du *sabab khafif* (corde légère) au commencement d'un pied. Ainsi les pieds فاعلى *fāilūn* et فاعلاتى *fāilātūn*, lorsqu'ils sont *makh-būn* مخبون, deviennent فعلى *fāilūn* et فعلاتى *fāilātūn*¹. Ainsi le pied مستفعلى *mūstāfilūn*² devient متفعلى *mūtāfilūn* changé en مفاعلى *māfāilūn*, et le pied مفعولات *māfūlātū*, مفعولات *māūlātū* changé en فعولات *fāūlātū*. Cette irrégularité a lieu dans tous les mètres où se trouvent les pieds dont nous venons de parler.

5° *TAIR* طى signifie le retranchement de la quatrième lettre quiescente de deux *sababs khafifs* (cordes légères) qui commencent un pied, comme,

¹ Cette irrégularité n'a pas lieu dans le pied فاع لاتن en deux mots.

² Il en est de même du pied فن تفع لن séparé en trois mots.

par exemple, dans مستفعل *müstäfilün*¹ qui, lorsqu'il est ماضي *matwí*, devient مستعمل *müstäilün* qui se change en مفعول *müfäilün*; dans مفعولات *mäfulätü*, qui devient مفعلات *mäfulätü* changé en فاعلات *fäilätü*.

Quelquefois cette irrégularité a lieu dans le pied متفاعلي *mütäfäilün*, mais il reçoit d'abord l'ismär et devient متفاعلي *mütfäilün*, puis متفعلي *mütfäilün*. On nomme alors cette irrégularité *khazl* خزل et *akhzal* اخزل le pied qui en est affecté.

Le *taïy* a lieu dans les mètres *bacit*, *rajaz*, *sarí*, *munsarîh* et *muctazab*.

6° *CABZ* قبض. Ce mot s'emploie pour désigner la suppression de la cinquième lettre quiescente des pieds متفاعلي *mäfäilün* et فعول *fäilün* qui deviennent ainsi متفاعلي *mäfäilün* et فعول *fäülü*. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *tawil*, *madtd*, *hazaj*, *mutacârîb* et *muzâri*. Le pied qu'elle affecte se nomme *macbûz* مقبوض.

7° *KAFF* كف. On entend par ce mot la suppression de la septième lettre quiescente dans les pieds متفاعلي *mäfäilün*, فاعلات *fäilätün* et فاع لات *fäi-lätün* qui deviennent, par conséquent, متفاعلي *mäfäilü*, فاعلات *fäilätü* et فاع لات *fäi-lätü*. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *tawil*, *madid*, *hazaj*, *raml*, *hhafif*, *majtas* et *mazâri*. Le pied qu'elle affecte se nomme *makfûf* مكفوف.

¹ Cette irrégularité n'a pas lieu dans le pied مس تفع لن eu trois mots.

8° *TASCHIS* تشعيت. On exprime, par ce mot, la suppression de la première ¹ lettre mue du *watad majmû* (pieu joint), علا *ilā* du pied فاعلاتن *fāilātūn*, qui devient ainsi فالاتن *fālātūn*, qu'on change en مفعولن *māfūlūn*. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *madid*, *khafif*, *raml* et *mujtas* ². Le pied qu'elle affecte se nomme *muschûs* مشعوث.

9° *CASR* قصر. Ce mot signifie supprimer la lettre quiescente du *sābab khafif* (corde légère), qui est à la fin du pied, et rendre quiescente la lettre précédente. Ainsi, فاعولن *fāulūn* devient فاعول *fāū-l*, مفاعيلن *māfāilūn* devient مفاعيل *māfāi-l*, ou فعولان *fāulā-n*, فاعلاتن *fāilātūn* devient فاعلات *fāilā-t*, qu'on change en فاعلان *fāilā-n*, مس تفع لن *mūs-tāfi-lūn* devient مستفعل *müstāfil* changé en مفعولن *māfūlūn*. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *tawil*, *madid*, *hazaj*, *raml*, *mutacārib*, *muzāri*, *khafif* et *mujtas*, et le pied qui l'éprouve se nomme *macsūr* مقصور.

10° *CAT* قطع signifie retrancher la lettre quiescente du *watad majmû* (pieu joint), et rendre quiescente la lettre mue qui la précède. Les pieds qui éprouvent cette modification, et qui se nomment *mactû* مقطوع, sont: مستفعلن *müstāfilūn* ³, qui devient مستفعل *müstāfil* ⁴ changé en مفعولن *māfūlūn*; متفاعلن *metafāilūn*.

¹ Il y a une autre manière d'analyser cette suppression, quoique le résultat soit le même.

² Elle n'a pas lieu dans le mètre *muzāri* où le pied فاع لا تن étant écrit en deux ou trois mots, il n'y a pas le *watad majmû*, mais le *watad mafrûc* ou disjoint.

³ Cette irrégularité n'a pas lieu dans مس تفع لن en trois mots.

⁴ Le *watad majmû* فاع لا تن éprouvant le retranchement dont il s'agit.

mütāfāilūn, qui devient متفاعل *mütāfāil* changé en فاعلاتن *fāilātān*; فاعلى *fāilān* qui devient فاعل *fāil* changé en فعلى *fālān*. Dans le pied فاعلاتن *fāilātān*, on retranche d'abord le dernier *sabab khafif* تن *tān*; puis, d'après la règle ci-dessus, le restant du pied devient فاعل *fāil* changé en فعلى *fālūn*, comme il a été dit au sujet de فاعلى *fāilūn*. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *kāmil*, *raml*, *mutadārik*, *madid*, *sarī*, *khafif*, *mujtas* et *muctazab* ¹.

11° *RAB* ربع. Ce mot indique une irrégularité qui donne le nom de *marbū* مربوع au pied qu'elle affecte. Elle consiste à la réunion du *khābn* خبن et du *cat* قطع² dans le pied فاعلاتن *fāilātūn*, qui devient فاعل *fāāl*.

12° *JAHF* جحف. On entend par là le retranchement du premier *sabab khafif* et du *watad majmū* du pied فاعلاتن *fāilātūn*, qui se réduit ainsi à تن *tūn* changé en فع *fā*, et qu'on nomme محكون *majhūf*.

13° *TAKHLI* تخليع. Ce mot s'emploie comme terme technique de prosodie pour exprimer la réunion du *khābn* خبن et du *cat* قطع³ dans les pieds فاعلى *fāilūn* et مستفعلى *mūstāfīlūn*, qui deviennent فاعل *fāāl* et متفاعل *mütāfīl* (changé en فعولى *fāulūn*), et qui prennent le nom de مخلوع *makhlū*.

14° *RAF* رفع. C'est le retranchement du premier

¹ Elle n'a pas lieu dans le mètre *muzārī* par la raison qui en a été donnée plus haut.

² Voyez plus haut en quoi consistent ces irrégularités.

³ Comme auparavant, mais dans d'autres pieds.

sabab khafif des pieds مستعلن *müstāfilūn* et مفعولات *māfūlātū*, lesquels deviennent ainsi تفعّلن *tāfilūn* changé en فاعلن *fāilūn*, et عولات *ūlātū* changé en مفعول *māfūlū*. Le pied qui éprouve cette irrégularité se nomme مرفوع *marfū*.

15° *TARFIL* ترفيل. On entend par ce mot l'addition d'un *sabab khafif* au *wataad majmā* final. Ainsi, lorsque le pied مستعلن *müstāfilūn* est مرفعل *muraffal*, il devient مستعلنتن *müstāfilūntūn* changé en مستعلناتن *müstāfilātūn*. Il en est de même des pieds فاعلن *fāilūn* et متفاعلن *mütāfāilūn*, qui deviennent فاعلاتن *fāilātūn* et متفاعلاتن *mütāfāilātūn*.

16° *WACS* وقص. Ce mot se prend pour indiquer le retranchement du *té* quiescent du pied متفاعلن *mütāfāilūn*, déjà altéré par l'*izmār*, comme on l'a vu plus haut, pied qui devient ainsi مفاعلن *māfāilūn*, et qu'on nomme *maucās* موقوص. Cette irrégularité n'a lieu que dans le mètre *kāmil*.

17° *ACL* عقل. Ce mot désigne le retranchement du *lām* quiescent du pied مفاعلتن *māfāiltūn*, déjà altéré par le *asb*, comme on l'a vu plus haut, pied qui devient ainsi مفاعتن *māfāitūn* changé en مفاعلن *māfāilūn*, et qui se nomme *macūl* معقول. Cette irrégularité ne se trouve que dans le mètre *wāfir*.

18° *KASF* كسف¹. Ce mot se prend pour expri-

¹ L'auteur du *Hadāyic* fait observer que c'est ainsi qu'il faut écrire ce mot et non كشف comme le font d'autres rhétoriciens suivis, entre autres, par M. de Sacy.

mer la réunion du *wacf* et du *kaff* dans le pied *مفعولات* *māfūlātū*. On fait d'abord subir au *té* le *wacf*, c'est-à-dire on en retranche la voyelle, puis on fait subir à ce *té* le *kaff*, c'est-à-dire, on le retranche, et ce pied devient ainsi *مفعولا* *māfūlā* changé en *مفعولي* *māfūlūn*. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *sarī*, *munsarīh* et *muctazab*, et le pied qu'elle affecte se nomme *maksūf* مكسوف.

19° *KHABL* خبل. Par ce mot, on entend la réunion du *taiy* et du *khabn* dans le pied *مستفعلي* *mūstāf-ilūn*, qui devient ainsi *متعلي* *mātāilūn* changé en *فأيلأتان* *fāilātūn*, et dans le pied *مفعولات* *māfūlātū* qui devient *مأيلات* *māilātū* changé en *فأيلات* *fāilātū*. Ces pieds irréguliers prennent alors le nom de *makhbāl* مخبول.

20° *SCHAKL* شكل. C'est la réunion du *khabn* et du *kaff* dans *مستفعلي* *mūstāf-ilūn* et dans *فاعلاتي* *fā-īlātūn*, qui deviennent *متفعل* *mūtāf-ilū* changé en *مأفائل* *māfāilū* et *فأيلات* *fāilātū*, et se nomment *māsch-kāl* مشكول. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *madid*, *khafif* et *mujtas*¹.

21° *HAZF* حذى. C'est le retranchement du *sa-bab khafif* de la fin du pied. Ainsi, *فأولن* *fāulūn* devient *فأو* *fāū* ou *فأل* *fāāl*, *فاعلاتي* *fāilātūn*, *فألا* *fāilā* ou *فألن* *fāilūn*, *مفاعيلن* *māfāilūn*, *مفاعي* *māfāi* ou *فأولن* *fāulūn*, et ces pieds se nomment alors *mahzūf*

¹ Mais non dans le *muzārī* qui n'admet pas le *khabn*.

حزون. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *madīd*, *khafif*, *hazaj*, *raml*, *muzāri*, *mujtas*, *tawil* et *mutacārib*.

22° *HAZAJ* حذو ou, plus régulièrement, *hazz* حد. Ce mot s'emploie pour indiquer la suppression du *watad majmū* de la fin du pied, c'est-à-dire de *علي* *ilūn* dans *مستفعل* *mūstāfilūn*, *متفعل* *mütāfāilūn* et *فاعل* *fāilūn*, qui sont ainsi réduits à *مستف* *mūstāf*, *متف* *mütāfā* et *فا* *fā*. Le premier de ces pieds, qui sont nommés *mahzūz* محذوف, se change en *فعل* *fālūn*, le deuxième en *فعل* *fāilūn*, et le troisième en *فع* *fā*. Cette irrégularité a lieu fréquemment dans les mètres *bacīd*, *kāmil*, *rajjaz*, *mutadārik*; rarement dans les mètres où se trouve le pied *مستفعل* *mūstāfilūn* en un seul mot, et pas du tout dans ceux où il se trouve séparé en trois mots, puisque, de cette façon, il n'y a plus de *watad majmū* final.

23° *SALM* صم. Ce mot indique la suppression du *watad majmū* dans le pied *مفعولات* *māfūlātū*, qui devient ainsi *مفعو* *māfū* changé en *فعل* *fālūn*, et nommé, dans ce cas, *mastām* مصلوم. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *sari*, *mansarih* et *mactazab*.

24° *CATF* قطف. Ce mot se prend pour exprimer la réunion du *asb* et du *hazf* dans *مفاعلت* *māfāilātūn*, qui devient ainsi *مفاعل* *māfāil* changé en *فعل* *fāilūn*, et se nomme *mactūf* مقطون. Cette irrégularité n'a lieu que dans le mètre *wāfir*.

25° *BATR* بتم. On entend par ce mot, en terme de prosodie, la réunion du *hazf* et du *cat* dans le

pied *fäülün* فاعولن, qui devient ainsi *fä* فع, et la réunion du *jabb* جَب¹ et du *kharm* خرم dans le pied *mäfäülün* مفاعيلن, qui devient *fä* فä changé en *fä* فع, et ressemble ainsi au pied précédent. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *mutacárib* et *hazaj*, et les pieds qui en sont affectés prennent le nom de *mabtiúr* مبتور.

26° *TÁSBIG* تسبيغ. Ce mot se prend ici pour exprimer l'intercalation de l'alif au *sabab khafif* qui se trouve à la fin du pied. Ainsi, quand *mäfäülün* مفاعيلن et *fäilātün* فاعلاتن sont *muçabbag* مسبغ, ils deviennent *mäsfäikā-n* مفسايعان et *fäilātā-n* فاعلاتان, lequel est changé en *fäiliyā-n* فاعليان. Cette irrégularité peut avoir lieu dans les mètres *hazaj*, *raml*, *muzári*, *mutacárib*, *madíl*, *tawíl* et *majtas*.

27° *IZALA* اذالة ou *tazyíl* تذييل. On entend par là l'intercalation de l'alif dans le *watad majmú* à la fin du pied. Ainsi, lorsque les pieds *müstäfilün* مستفعلن, *fäilān* فاعلان et *mütäsfäilün* متفاعلين sont *muzál* موزال ou *muzaiyal* مذيّل², ils deviennent *müstäfilā-n* مستفعلان, *fäilā-n* فاعلان et *mütäsfäilā-n*. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *rajaz*, *mutadárik*, *bacit*, *kámil*, *sarí*, *munsarih* et *muçtazab*. Elle se trouve ordinairement au dernier pied des deux hémistiches (le *arúz* et le *zarb*), rarement dans les pieds du milieu de l'hémistich (le *hascho*), et pas du

¹ Voyez plus loin le numéro 29.

² L'auteur du *Hadäyic* les nomme ذلل. On verra ce mot employé dans les cercles du *rubái*.

tout au premier pied des deux hémistiches (le *sadr* et l'*ibtidá*).

28° *JAD* جَدَع. Cette expression s'emploie pour indiquer la perte qu'éprouve le pied مَفْعُولَات *māfū-lātū* de ses deux *sababs khafifs*, et, de plus, de sa voyelle brève finale, ce qui le réduit à لَات *lā-t* changé en فاع *fā-a*. Si on retranche ensuite l'*alif* de ce pied ainsi diminué, et qui prend le nom de *majdū* مَجْدُوْع, on a le pied bilitère فاع *fā* qu'on nomme *manjūr* مَنجُور. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *sarī*, *mansarih* et *muctazab*.

29° *JABB* جَبَّ. Ce mot indique le retranchement de deux *sababs khafifs* du pied مَفَاعِيلُن *māfā'ilūn*, qui devient ainsi مَفَا *māfā* changé en فَعْل *fā'al*, et qui se nomme *majbūb* مَجْبُوب, ce qui n'a lieu que dans le mètre *hazaj*.

30° *HATM* هَتَم. Ce mot se prend pour indiquer la réunion du *hazf* et du *casr* dans le pied مَفَاعِيلُن *māfā'ilūn*, qui se nomme alors *mahtūm* مَهْتُوم, et devient مَفَاع *māfā-a* changé en فَعُول *fā'ū-l*, ce qui a lieu dans les mètres *tawīl*, *hazaj* et *muzāri*.

31° *KHARM* خَرَم¹. Ce mot s'emploie, en terme de prosodie, pour exprimer le retranchement de la première lettre mue du *watad majmū* au commencement des pieds. Cette irrégularité, qui a généralement lieu au *sadr* et à l'*ibtida*, prend, selon les cas, une dénomination différente. Ainsi, lorsque le pied

¹ En arabe, on donne aussi le nom de خَرَم à une addition de quatre lettres au plus, addition qui a lieu quelquefois avant le premier vers d'un poème comme liaison avec ce qui précède.

premier hémistiché prennent le nom spécial de *aríz* عروض (pluriel *aríz* اعاريز), dénomination de ce pied, et celles qui affectent le dernier pied du second hémistiché prennent le nom de *zarb* ضرب (pluriel *zuráb* ضروب), nom de ce pied.

En arabe, il arrive souvent que les deux hémistichés d'un vers ne sont pas identiques, quant au dernier pied, si ce n'est cependant au premier vers d'un poème¹, vers où ces deux pieds sont généralement pareils². Quelquefois le dernier pied du premier hémistiché d'un vers est irrégulier, et le dernier pied du second est régulier, ou bien, ce qui est plus commun, le dernier pied du second hémistiché est irrégulier, tandis que le dernier du premier est régulier; d'autres fois leurs irrégularités sont différentes. On trouvera de nombreux exemples de ces cas divers dans le chapitre sur les subdivisions des mètres.

Les irrégularités ne consistent pas seulement au changement des pieds, mais aussi à leur suppression. La suppression d'un pied à chaque hémistiché se nomme *juz* جزء, et le vers, ainsi réduit, *majzú* مجزوء. Quand la moitié du vers est retranchée, cela s'appelle *schatr* شطر, et le vers, ainsi réduit, se nomme *maschtúr* مشطور. Il y a même, en arabe,

¹ Dans ce cas, au contraire, le premier pied éprouve quelquefois une addition particulière, comme je l'ai dit plus haut, et d'autres fois un retranchement. Ainsi, on trouve, par exemple, au premier pied du vers, qui commence un poème, *فاعول* pour *فاعولن*.

² Cette conformité accidentelle se nomme *tasríc* تصريح, et la non-conformité, *taqfíc* تقفیه.

du moins en théorie, des vers réduits au tiers, nommés *manhāk* منهوك, et des vers à un seul pied, nommés *maschtār al manhūk* مشطور المنهوك.

(La suite au prochain numéro.)

NOTICE

SUR LES ANSÉRIENS.

Par M. CATAFAGO, chancelier du consulat général de Prusse en Syrie ¹.

LETTRE A M. DE WILDENBRUCH,

CONSUL GÉNÉRAL DE PRUSSE EN SYRIE.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous annoncer que je viens de faire la découverte et l'acquisition d'un manuscrit ansérien du plus haut intérêt.

¹ M. de Wildenbruch, qui s'est beaucoup occupé des Ansaris, a bien voulu me permettre de publier la lettre intéressante de M. Catafago. Les lecteurs observeront que la traduction des titres des chapitres ne représente pas toujours rigoureusement le texte arabe, mais je n'y ai fait aucun changement, parce que j'ai pensé que le traducteur aura eu de bonnes raisons pour ces petits changements. Il serait à désirer que M. Catafago se décidât à traduire l'ouvrage entier, car les renseignements sur les Ansaris que nous devons à Niebuhr, à Rousseau et à M. de Sacy sont insuffisants pour donner une idée claire du culte secret de cette secte. C'est un singulier mélange de magisme, de christianisme et de mahométisme, qui occupe, dans le tableau des sectes musulmanes, à peu près la place que le gnosticisme occupait parmi les sectes chrétiennes. M. Catafago est parfaitement placé pour pénétrer le secret que cette peuplade garde avec tant de jalousie. — J. MONI.

Ce manuscrit, in-4° de 410 pages, est intitulé :

مجموع الاعياد والدلالات والخبار المبهرات وما فيها من
الدلائل والعلامات جلد مظهرها عن الابهاء والامتهات
والاخوة والاخوات تأليف الشيخ الاجل الاجل معبد
للمود والتوحيد والفضل والتأييد الشاب الثقة ابوسعيد
ميخون ابن القاسم الطبراني قدس الله روحه ونور ضريحه

C'est-à-dire, « Recueil des fêtes, preuves et traditions véridiques, avec leurs signes et significations, qui ne doivent être révélées ni à père, ni à mère, ni à frère, ni à sœur; composé par le très-illustre, le très-vertueux, la source de la bonté, de la religion unitaire, de la vertu et de la dévotion, le jeune et savant cheikh Abou-Saïd-Maimoun, fils de Kassem-al-Tabrani (de Tibériade). Que Dieu sanctifie son âme et illumine son tombeau! »

Après ce titre, l'auteur débute par une préface, qui est une profession de foi solennelle dans laquelle il rend des actions de grâces au dieu Aly, dans lequel il distingue trois principes : 1° la divinité proprement dite, ou l'essence des êtres; 2° la lumière ou voile, الحجاب, qui se manifeste aux hommes sous leur propre forme, dans la personne des apôtres et des prophètes; 3° la porte, الباب, qui est l'esprit fidèle, الروح الامين, ou l'eau, الماء.

Après la préface, l'auteur passe au sujet de l'ouvrage et déclare avoir reçu ces données, par tradition, de l'un des douze imams, surnommé le savant,

العالم, à Tripoli de Syrie, l'an 398 de l'hégire. Il divise les fêtes de ses coreligionnaires en deux catégories, arabe et persane, et en donne l'énumération, en se réservant de traiter, dans le corps de l'ouvrage, de chacune en particulier, et d'exposer les cérémonies, prières, histoires, oraisons, etc, qui se rattachent à chacune d'elles.

Quoique le simple titre des chapitres contenus dans ce volume ne soit pas suffisant pour donner une idée de l'intérêt qu'offre cet ouvrage, néanmoins, je vais en transcrire la liste, d'après l'ordre établi par l'auteur lui-même.

I. اخبار شهر رمضان وما ورد فيه عن الموالى منهم السلام « Histoire du mois de ramadhan, d'après les traditions de nosseigneurs. Que la paix soit avec eux ! »

H. دعا شهر رمضان « Prière du mois de ramadhan. »

III. ذكر عيد الفطر « De la fête dite Fathir. »

IV. خطبة عيد الفطر « Oraison de la fête Fathir. »

V. دعا عيد الفطر « Prière de la fête Fathir. »

VI. ذكر عيد الاضحي « De la fête des sacrifices. »

VII. دعا عيد الاضحي « Prière de la fête des sacrifices. »

VIII. شرح الاسماء السبعين الذين لا يجيئون ونعت نعوتهم واجناسهم وصنايعهم وما كشفه العالم منه السلام من آياته حديث ابو على البصرى بشيرازى منزلة ٧٣٣ « Explication des soixante et dix noms, donnée dans sa demeure, par Abou-Aly de Basra, à Chiraz, l'année 327 de l'hégire. »

IX. خطبة عيد الاضحى « Oraison de la fête des sacrifices. »

X. اخبار يوم الغدير وشرفه « Histoire de la fête de Ghadir et de ses vertus. »

XI. القصيدة الغديرية لسيدنا ابو عيد الله الحنصلي شعر بيت « Poème de Ghadir, par le seigneur Abou-Abd-Allah-al-Khousseibi, composé de 69 vers. »

XII. دعا « Prière. »

XIII. خطبة يوم الغدير « Oraison de la fête Ghadir. »

XIV. خطبة ثانية ليوم الغدير « Une autre oraison pour la même fête. »

XV. ومى اخبار الغدير خطبة خطبها امير المؤمنين « Oraison de Ghadir, prononcée par notre seigneur le prince des croyants. »

XVI. خطبة يوم الغدير التى خطبها مولانا امير المؤمنين « Idem (pour le prince des abeilles.) »

XVII. خبر القهرى « Histoire de Kahri. »

XVIII. ذكر عيد المباهلة « De la fête de Mouba-hilet. »

XIX. باب التجليات « Des transfigurations (de la divinité). »

XX. ذكر حرف اللام اعنى التجلى « De la lettre lam (l), qui a une signification mystique dans les transfigurations. »

XXI. دعا عيد المباهلة « Prière de la fête Mouba-hilet. »

XXII. ويتلوه دعا ثانى « Une autre prière. »

XXIII. ذكر عيد الفراش « De la fête du lit. »

XXIV. قصيدة عيد الغراس « Poème de la fête du lit. »

XXV. دعا عيد الغراس « Prière de la fête du lit. »

XXVI. ذكر عيد يوم عاشور « De la fête d'Achour. »

XXVII. في معرفة يوم كربلا وما رواه رجال التوحيد « Le jour de Kerbela (suivi de trois poèmes). »

XXVIII. ما قيل في الغيبة والظهور « Absence et manifestation de la divinité. »

XXIX. خبر الطفوف « Histoire du Thafouf. »

XXX. زيارة يوم عاشور « Visitation du jour d'Achour. »

XXXI. زيارة اخرى « Une autre visitation. »

XXXII. مقتل دلام لعنه الله « Mise à mort de Dalam. Que Dieu le maudisse! »

XXXIII. دعا مقتل دلام « Prière du jour de la mise à mort de Dalam. »

XXXIV. ذكر ليلة نصف شعبان وفي آخر السنة « La mi-chaban, ou le dernier jour de l'année nouseïrite. »

XXXV. خبر النقيب محمد ابن سنان « Histoire du Nakib Mehemet-ben-Sinan. »

XXXVI. الزيارة الاولى المعروفة بالنميرية « Visitation appelée Noumeïriè. »

XXXVII. الزيارة الثانية « Une seconde visitation. »

XXXVIII. الزيارة الثالثة « Une troisième visitation. »

XXXIX. دعا ليلة نصف شعبان « Prière de la mi-chaban. »

XL. « Histoire de Zalal et de Bal. Que Dieu les maudisse tous deux ! »

XLI. « Histoire de la mi-chaban. »

XLII. « Prière de la mi-chaban. »

XLIII. ذكر ليلة الميلاد وما فيها من الفضل بالاسناد
وفي الليلة الرابعة والعشرون من كانون الأول وفي آخر
السنة الرومية لان السيد المسيح منه السلام اظهر
الولادة في هذه الليلة من السيدة العذرا مريم بنت
« De la fête de Noël, qui est la
vingt-quatrième nuit de décembre de l'année ro-
maine, ou naissance du seigneur Christ de la sainte
vierge Marie, fille d'Amran, la très-pure et sans
tache. »

XLIV. « Prière de la fête de Noël. »

XLV. يوم السابع عشر من اذار ما استخرج من كتاب
« Le dix-sept mars, extrait
du livre des tours et des révolutions lumineuses. »

XLVI. « Prière du dix-sept mars. »

XLVII. ذكر يوم النوروز وهو رابع نيسان واول السنة
« Du nourouz, ou fête de l'équinoxe du
printemps; quatre avril, ou premier jour de l'année
persane. »

XLVIII. « Histoire de la couronne. »

XLIX. « Histoire du nourouz. »

L. خبر في باطن النوروز « Histoire de l'équinoxe du printemps. »

LI. خبر النوروز وما يعمل به من البر والصدقة « Histoire du nourouz et des bonnes œuvres que l'on doit faire ce jour-là. »

LII. خبر المهرجان والنوروز « Des deux équinoxes de printemps et d'automne. »

LIII. دعا الشمس « Prière ou invocation au Soleil. »

LIV. دعا النوروز « Prière du nourouz. »

LV. خطبة يوم النوروز « Oraison du nourouz. »

LVI. دعا لمهرجان « Prière de Meherdjan, ou fête de l'équinoxe d'automne. »

LVII. دعا ثاني للمهرجان « Une autre prière pour le même jour. »

Telles sont les matières contenues dans cet ouvrage; j'ai cru devoir les retracer d'après l'ordre établi par l'auteur, mais ce n'est qu'à la lecture de l'ouvrage même que l'on peut apprécier son importance; il ne laisse rien à désirer pour les détails et fait connaître à fond la religion des Anséris.

Je suis porté à croire qu'à l'aide de ce manuscrit et du catéchisme que vous possédez déjà, on pourrait faire pour la religion des Ansaris ce que M. Silvestre de Sacy a fait pour la religion des Druzes.

En attendant, je tâcherai d'en traduire les passages les plus intéressants, le manuscrit étant trop volumineux pour que je puisse faire toute la traduction, comme je l'aurais désiré.

Dans l'espérance que vous daignerez m'indiquer la route que je dois prendre, et les moyens de vous faire parvenir mon travail, si vous m'encouragez à y mettre la main, veuillez agréer, etc.

J. CATAFAGO.

Béirouth, le 6 juillet 1847.

DE LA NUIT DE NOËL ET DE SES VERTUS.

La nuit de Noël est la vingt-quatrième du mois de décembre; elle est la dernière de l'année romaine et fait partie du dernier quartier du mois.

Le Seigneur Christ (que la paix soit avec lui !) a manifesté, dans cette nuit, sa naissance de la sainte Vierge Marie, fille d'Amran, la très-pure et sans tache, dont Dieu a fait mention dans son saint livre, où il en fait l'éloge en ces termes : « Marie, fille d'Amran, conserva sa virginité intacte; nous soufflâmes sur elle notre esprit; elle crut à la parole de son Seigneur, ajouta foi à ses livres et fut obéissante. »

Cependant, elle n'est autre, dans la coupole mahométane, qu'Amina, fille de Wahab, mère du seigneur Mahomet.

Plusieurs de nos coreligionnaires disent qu'elle est la même que Fatima (que la paix soit avec elle !); ils basent leur assertion sur ces paroles que le seigneur Mahomet lui adressa une fois qu'elle entra chez lui : « Entre, ô toi qui es la mère de ton propre père. »

Ou bien, comme disent d'autres : « Sois la bienvenue, lui aurait-il dit, ô toi qui es la mère de ton propre père. » Or, le prophète ne lui tint ce langage que pour indiquer qu'elle était la mère des trois lettres γ , savoir : Hassan, Housseïn et Mouhsen.

Quant à la mère du seigneur Mahomet, elle n'était autre qu'Amina, fille de Wahab, qui, sous le nom de Marie, donna le jour, dans la coupole chrétienne, au seigneur Christ, de la même manière que le seigneur Mahomet manifesta sa naissance dans sa mère Amina, fille de Wahab.

La preuve de ce que j'avance est le récit que me fit mon seigneur et cheïkh, qui me dit :

« M'étant rendu chez mon seigneur, le vertueux cheïkh Abou'l-Housseïn Mehemet, fils d'Aly Aldjely, et l'ayant questionné, entre autres choses, sur Marie, fille d'Amran, il me répondit qu'elle était la même qui, dans la coupole mahométane, s'appelait Amina, fille de Wahab, mère du seigneur Mahomet (que la paix soit avec lui !), il ajouta que Dieu en avait parlé, dans son livre révélé, en ces termes :

« Célèbre Marie, dans le Livre par excellence, célèbre le jour où elle s'éloigna de sa famille, du côté de l'Orient; elle prit en secret un voile qui n'appartenait point à ses parents et nous lui envoyâmes notre Esprit sous la forme humaine. « Le « Miséricordieux est mon refuge, s'écria-t-elle; si tu « le crains..... — Je suis l'envoyé de ton Dieu, dit « l'Esprit, je viens t'annoncer un fils béni. — D'où « me viendra cet enfant? répondit-elle; nul mortel

« ne s'est approché de moi et le vice m'est inconnu.
« — Il en sera ainsi, répliqua l'Esprit, la parole du
« Très-Haut en est le garant; ce miracle lui est fa-
« cile : ton fils sera le prodige et le bonheur de l'u-
« nivers; tel est l'ordre du Ciel. »

« Elle conçut et elle se retira dans un endroit
écarté.

« Les douleurs de l'enfantement la surprirent au-
près d'un palmier, et elle s'écria : « Plût à Dieu
« que je fusse morte oubliée et abandonnée des
« mortels avant ma conception ! — Ne t'afflige point,
« lui cria l'Esprit, Dieu a fait couler près de toi un
« ruisseau; secoue le palmier et tu verras des dattes
« mûres. »

« Elle retourna vers sa famille portant son fils
dans ses bras. « Marie, lui dit-on, il vous est arrivé
« une étrange aventure. Sœur d'Aaron, ton père
« était juste et ta mère vertueuse. » Pour toute ré-
ponse, elle leur fit signe d'interroger son fils. « Nous
« adresserons-nous, lui dit-on, à un enfant au berceau ?
« — Je suis le serviteur de Dieu, répondit l'enfant. »

« Notre seigneur El-Khousseibi, que Dieu re-
garde son visage, a dit, au sujet de la Sainte Vierge,
dans son poëme qui commence par ces paroles :

« La fille d'Amran, Marie, ayant présenté son fils
à sa famille, quoique dans le berceau, Dieu le fit
parler. « Je suis le serviteur de Dieu, leur dit l'en-
fant; il me sauvera. Je suis son Esprit, qu'il soit
« sanctifié. C'est lui qui m'a créé; s'il veut, il peut
« me faire vivre ou me faire mourir. »

En outre, Dieu a dit, dans un autre passage de son saint Livre :

« Nous offîmes Jésus et sa mère à l'admiration de l'univers; nous les avons enlevés dans un séjour qu'habite la paix et où coule une eau pure. »

Notre seigneur El-Khousseïbi a dit au sujet de la Vierge, dans son poëme qui commence par ces paroles :

« Dans un séjour qu'habite la paix et où coule une eau pure, Marie enfanta Jésus-Christ, le Messie, le Rédempteur, que j'aime avec amour. »

« Les degrés célestes d'Ahmed, pour lequel je donne mon âme, sont entre la lettre *ha* (ه) et la lettre *lam* (ل). »

« Le seigneur Christ (que la paix soit avec lui!) a opéré sa naissance dans la Vierge, et parlé miraculeusement, comme nous dit le Seigneur dans son Livre : « Il fera entendre sa parole aux hommes; « depuis le berceau jusqu'à la vieillesse et sera au « nombre des justes. »

Or, puisque le seigneur Christ (que la paix soit avec lui!) a parlé dans cette nuit et s'y est manifesté, celle-ci a été sanctifiée et honorée.

Il est donc du devoir des fidèles de sanctifier et d'honorer cette même nuit comme elle le mérite, et de la bénir par des prières adressées à Dieu.

PRIÈRE DE LA NUIT DE NOËL.

Tu diras : « Seigneur, mon Dieu, tu es le Très-Haut, le Très-Grand, le Seul, l'Unique, l'Éternel;

tu n'as point été enfanté; tu ne peux point enfant-
ter; tu n'as point d'égal. Tu as manifesté, dans cette
nuit, ton nom qui est ton *âme*, ton *voile*, ton *trône*,
à toutes les créatures comme enfant et sous la forme
humaine, tandis que, auprès de toi, ce même nom
est le plus grand et le plus saint de tout ce qui se
trouve dans ton royaume. Tu l'as manifesté aux
hommes pour leur prouver ton éternité et ta divi-
nité. Tu te manifesteras à eux dans la personne de
ton *hodjjet*, pour récompenser ceux qui auront re-
connu ta divinité à l'époque que tu appelais à ta reli-
gion, en te sacrifiant toi-même pour leur rédemption.
Très-béni Seigneur, mon Dieu, qui est assez grand
pour être mis en comparaison avec toi? Qui est assez
sage pour arriver à ta sagesse? Qui est assez clément
pour l'être comme toi? Qui est assez généreux pour
atteindre le même degré de générosité que toi? Tu
combles toutes les créatures de ta bonté! Tu leur
rappelles, par ta bienfaisance, tes manifestations pé-
riodiques, dans les *tours* et les *révolutions*!

« Ta miséricorde comble ceux qui ont déjà été
l'objet de ta bonté infinie.

« Je t'adjure, Seigneur mon Dieu, par ton très-
haut symbole, par ton grand nom et par ta gé-
nèreuse *porte*, d'augmenter en nous ta grâce; je
t'adjure, Seigneur, par les mérites de cette nuit,
de ne point priver nos cœurs de ta connaissance.
Après nous avoir mis dans ta droite voie, accorde-
nous, Seigneur, miséricorde entière, pardon, grâce
et indulgence pour nos péchés; fais-nous espérer

de te rencontrer¹; accorde-nous ta satisfaction, et donne-nous ce que nul autre que toi ne pourrait nous donner.

« Seigneur notre Dieu, ne permets point que nous soyons privés de ta grâce, ni que nous soyons soumis à ceux qui nous engageraient à adorer un autre que toi. O prince des abeilles ! ô grand Aly ! tu es notre aide et notre refuge. »

Ici tu feras une gémulation en priant pour toi, pour tes frères, et le bon Dieu exaucera tes vœux et tes prières.

DU JOUR DU NOUROUZ OU ÉQUINOXE DU PRINTEMPS.

La fête du nourouz se célèbre, tous les ans et à jamais, le quatrième jour d'avril. C'est le premier jour, de l'année persane, du mois appelé *afzouz der mah* (افروز دهرماه). C'est un jour très-saint, très-solennel, et d'un très-grand mérite auprès de Dieu et de nos seigneurs; que votre résignation soit en eux !

« Je vais donc, avec l'aide de Dieu, vous raconter, Seigneur, les grandes merveilles qui ont été opérées en ce jour, et que je tiens en partie par tradition de nos seigneurs, et que j'ai puisées en partie dans nos livres.

« Sachez donc (que Dieu vous dirige dans le sentier de son obéissance !) que les rois *Kesrewis* ont sanctifié ce jour et reconnu son excellence. Ils portaient, ce jour, des couronnes de myrte et de chrysanthème, et célébraient la cérémonie de l'aspersion

¹ C'est-à-dire de participer à la résurrection. — J. M.

avec de l'eau : c'est pour cette raison que ce jour a été appelé *nourouz* (نوروز). Les rois Kesrewis célébraient cette fête en se faisant des félicitations les uns aux autres, et s'envoyant des cadeaux consistant en myrte, chrysanthème et branches d'olivier; ils regardaient ce jour comme fécond en grandes bénédictions.

« Le Seigneur (que sa gloire soit honorée!) s'est manifesté dans la personne des rois perses, et c'est en eux qu'il a opéré la manifestation de ses noms, de ses portes et de ses hiérarchies saintes qui composent le grand monde lumineux.

« Notre seigneur Al-Khousseïbi (que Dieu sanctifie son âme!) nous a expliqué ce point dans l'une de ses épîtres, et nous l'a rendu clair dans son traité du *Siakat* (رسالة في السياقة), où il dit :

« Après avoir disparu, Adam se manifesta dans la personne d'*Enos*; le *maana*, qui était alors *Seth*, le fit disparaître et se manifesta sous sa ressemblance.

« Adam s'étant manifesté dans la personne d'*Alexandre aux deux cornes*, le *maana*, qui était alors *Daniel*, le fit disparaître et se manifesta sous sa ressemblance.

« Adam se manifesta ensuite, dans la coupole perse, en la personne d'*Ardechir*, fils de *Babek* le Persan, qui est le premier des rois Kesrewis; et le *maana*, qui était alors sous la forme de deux cornes (*Alexandre*), le fit disparaître et se manifesta sous sa ressemblance.

« Adam s'étant manifesté dans la personne de Sapor, fils d'Ardechir, le *maana*, qui était alors Ardechir, le fit disparaître et se manifesta sous sa ressemblance.

« Adam se manifesta ensuite dans les coupoles arabes, et, en premier lieu, dans la personne de *Lavva* (لوی), fils de Kaleb; ce dernier fut appelé *Lavva* (qui détourne), parce qu'il a détourné les lumières des Perses pour les faire régner dans l'Arabie, à cause de la manifestation dans cette contrée du *maana* (معنى), de l'*ism* (اسم) et du *bab* (باب).

« En quittant les Perses pour se manifester chez les Arabes, la divinité légua aux premiers les *makams* (مقام) de sa sagesse, pour être transmis successivement à leurs rois, et désigna, comme personification du *maana*, de l'*ism* et du *bab*, les nommés *Cherwin*, *Karwin* et *Kosrewa*, puis d'autres trinités, jusqu'à *Kesroes*, *Abraazim* et *Anouchirwan*; mais des changements s'étant opérés dans ce dernier, qui s'était livré à l'orgueil et avait désobéi au seigneur Mahomet, les Perses perdirent la royauté par leur désobéissance. Cependant, leurs *makams* continuèrent à célébrer le *nourouz* et le *mehridjan* (fêtes des deux équinoxes); ils y portaient des couronnes de chrysanthème; de myrte et de branches d'olivier; ils pratiquaient la cérémonie de l'aspersion avec de l'eau, ainsi que tous les autres usages de la fête du *nourouz*.

« Tous les Perses observaient ces solennités, puis-

qu'elles avaient été instituées par les *makams* (مقامات), de même que les fêtes arabes sont de l'institution du seigneur Mahomet (que sa paix soit avec nous!), lequel institua, dans la coupole mahométane, les trois fêtes arabes, savoir : 1° la fête de Fater, عيد الفطر; 2° la fête des Sacrifices, عيد الاضحي; 3° la fête du Gadhîr, عيد الغدير خم.

« C'est ainsi qu'il a été établi qu'il fallait célébrer toujours et à jamais toutes ces fêtes; les Perses, comme une solennité annuelle consacrée par leurs rois dans leurs coupoles; les Arabes, comme des institutions prescrites dans la coupole mahométane, en vertu des ordres donnés à cet effet par le seigneur Mahomet. Toutes ces fêtes seront donc célébrées jusqu'à la future manifestation du *kaïm* (قايم) : que sa paix soit avec vous!

« Notre seigneur Al-Khousseibi (que Dieu honore son *makam*!), en parlant des mérites des Perses comme personnification du *bab*, dans un autre chapitre de son traité, leur attribue la sagesse, parce que le *maana* et l'*ism* se manifestent en eux dans deux *makams* de leurs premiers rois, savoir : Ardechir, fils de Babek, et Sapor son fils; il ajoute encore que les rois persans ont hérité de la sagesse, qui est transmissible en eux jusqu'à la dernière trinité, savoir : Cherwin, Karwin et Kesroès. Ces trois rois ont le même degré de sagesse que le *maana*, l'*ism* et le *bab*, dont ils sont les serviteurs, puisqu'ils les reconnaissent.

« Le Seigneur (dont la puissance soit honorée!) en quittant les Perses, déposa sa sagesse chez eux; il les quitta très-content d'eux, et leur fit la promesse de retourner chez eux. C'est lui-même qui dit à ce propos : « Le Très-Haut avait déposé son mystère « chez vous (les Arabes), et c'était parmi vous qu'il « avait manifesté son grand ouvrage. Il vous avait « destinés pour le recevoir, mais vous l'avez perdu; « tandis que les Perses l'ont conservé, même après « sa disparition, par le moyen du feu et de la lumière « dans lesquels il se manifesta. »

« Le Seigneur dit, dans l'histoire de Moïse, que lorsque celui-ci vit le buisson enflammé, il dit à sa famille : « Arrêtez, j'aperçois le feu. Peut-être en « apporterai-je une étincelle et y trouverai-je de quoi « me guider. » Dans un autre passage, il dit : « Peut-être vous apporterai-je du bois enflammé pour « vous chauffer. » Dès qu'il se fut approché, une voix lui cria : « Moïse, je suis ton Dieu; quitte ta chaus- « sure, tu es dans la sainte vallée de Thoï. »

On lit, dans le traité de *Fakah* فقه (contemplation) : « Les Perses ont sanctifié le feu dont ils attendent la manifestation de la Divinité; » et, en effet, la manifestation aura lieu chez eux, car ils ne cessent de tenir allumé le feu dont ils attendent cette même manifestation et l'accomplissement des promesses de la *Divinité* dans cet élément.

C'est donc pour cette raison que les Perses célébraient la fête de l'Équinoxe du printemps et la cérémonie des Couronnes.

EXTRAIT DU CHAPITRE INTITULÉ : LE SENS MYSTIQUE DU NOUROUZ, EXPLIQUÉ PAR L'IMAM AL-SADEK À OMAR EL-MOUFDEL, PAGE 350.

« Lorsque Dieu eut créé Adam, il ordonna aux anges de l'adorer, et ils l'adorèrent; le même ordre ayant été ensuite donné à Éblis, celui-ci et les siens refusèrent par orgueil de s'y soumettre. Les croyants étaient alors des corps lumineux inanimés; Éblis et les siens y entraient, en admiraient la splendeur et s'étonnaient fort de leur propre obscurité, sans cependant comprendre la cause de cette différence.

« Or, après que Dieu eut formé Adam, sur le modèle de ces corps; après qu'il l'eut fait adorer par les anges; et qu'Éblis eut désobéi, en disant qu'il était d'une nature supérieure à ces corps, puisqu'il entrait en eux sans qu'ils pussent entrer en lui, Dieu ordonna aux nuages de pleuvoir pour punir Éblis; chaque goutte qui tombait sur l'un de ces corps l'animait, puisque ces gouttes n'étaient que des âmes, cette pluie n'étant autre chose que l'essence qui habite les êtres. Pour mieux punir Éblis, Dieu changea la désobéissance de ce rebelle en feu qui devait le dévorer avec les siens. Éblis, se voyant sur le point de périr, demanda pour toute grâce à Dieu que sa punition fût ajournée jusqu'au jour de la résurrection; mais Dieu lui accorda un terme moins considérable, et elle ne fut ajournée que jusqu'au jour de l'arrivée du *Mehdi* qui doit

punir les infidèles et fondre toutes les religions en une seule.

« C'est pour cette raison que ce jour a été appelé par Dieu *nour* (lumière). Les Perses l'ont appelé *nourouz*, mot qui dérive de *nour* et de *zi*, qui signifie *balance*, faisant ainsi allusion aux transmigrations des âmes.

« Quant à l'eau dont on fait l'aspersion dans ce jour, elle est le symbole de la pluie qui anima les corps lumineux.

« Pour ce qui est du feu que l'on allume, et dans lequel on fait brûler des figures semblables à des poupées, il fait allusion à celui qui doit un jour dévorer Éblis et les siens. »

EXTRAIT DU MÊME CHAPITRE, PAGE 360.

Abou-al-Kateb dit que celui qui reconnaît l'excellence du jour de *nourouz* ne sera jamais sujet à la transmigration des âmes.

L'imam Djafar-al-Sadek ajoute, d'après Al-Mouf-del, que le *maana* se manifestait du temps des Perses deux fois chaque année, savoir, aux époques du changement du froid en chaleur et de celle-ci en froid.

Or, le changement du froid en chaleur s'appelait *nourouz* (équinoxe du printemps), et celui de la chaleur en froid *meherdjan* (équinoxe d'automne).

Ces deux jours ont été consacrés par les Perses comme fêtes de grande solennité, d'autant plus que

lorsque le maana se manifestait dans les الاكوار , c'était dans ces deux jours qu'il opérât sa manifestation par la couronne et la toison, et c'est encore pour cette raison que les Perses célébraient, dans ces deux jours, la cérémonie du *manger* et du *boire*, الاكل والشرب.

Que ceux qui ont de l'esprit comprennent, ajoute Al-Moufdel.

Le jour du nourouz se célébrait toutes les années, le 4 avril, et celui du meherdjan, le 16 octobre.

LE DÉISME DES WAHHABIS

EXPLIQUÉ PAR EUX-MÊMES.

Mémoire extrait du manuscrit des voyages de Mirza-Mohammed-Ali-Khan, dernier ambassadeur de Perse en France, publié et traduit par M. Alexandre CHODZKO.

Abdoul-Wahhab, premier fondateur de la secte religieuse des Wahhabis, naquit à Darya, ville arabe de la province de Nedjd¹. Dès son enfance, un es-

¹ La secte des Wahhabis, ses progrès et ses revers, attirent l'attention de l'Europe depuis le commencement de notre siècle. Niebuhr en parla le premier. Deux consuls de France, M. Rousseau à Bagdad, et M. de Corancez à Alep, compilateur de son collègue, en ont relaté les faits principaux jusqu'à 1810. Le récit de Burckhardt, témoin oculaire des plus beaux jours de la puissance

prit vif, original et hardi le fit remarquer parmi ses compatriotes. Généreux jusqu'à la prodigalité, il dépensait tout son avoir en largesses qu'il faisait à tous ceux qui venaient rechercher, soit son appui, soit les agréments de sa société. Après avoir achevé un cours de littérature arabe, enseignée dans les écoles de sa patrie, et y avoir acquis quelques notions de jurisprudence et de théologie orthodoxe (HANIFA), il fit un voyage à Ispahan, berceau d'académiciens et de philosophes, non moins dignes de ces noms que ceux de l'antique Ionie¹. Là, entouré de savants renommés et d'érudits du premier ordre, se voyant à la source même de l'instruction la plus variée, il trouva de quoi étancher sa soif de science.

des Wahhabis, s'arrête avec l'année 1815 inclusivement. La campagne de Mehemet-Ali ayant décidé du sort de cette terrible secte, ceux d'entre les savants européens qui ont depuis écrit l'histoire d'Égypte sous le vice-roi actuel, complétèrent ce qui pouvait rester d'inachevé dans les documents réunis par leurs prédécesseurs. L'auteur de ce mémoire ne connaît aucun de ces ouvrages. Il le rédigea en 1818, sur les récits oraux, recueillis lors de sa traversée de Bender Bouchir à Bombay.

M. de Corancez ne dit rien du lieu de naissance d'Abdoul-Wahhab, ni de son voyage à Ispahan. Il dit seulement que ce fondateur des dogmes wahhabis était fils de Soliman; qu'il appartenait à la tribu Nedjedi de Yémen, qui fait partie des Fâhim. Il descendait directement lui-même du prophète Mohammed. Darya (que Burckhardt prononce *Derayah*), est une ville située à douze journées sud-ouest de Bassora. (Note du traducteur.)

M. Rousseau nous apprend que Chéikh Mohammed, fils d'Abdoul Wahhab, fit un voyage, non pas dans quelque but scientifique, mais dans l'intérêt de la propagation de ses dogmes. Il parcourut, dit-il, plusieurs villes de Hedjaze, de la Syrie et de l'Yrak.

avec de l'eau : c'est pour cette raison que ce jour a été appelé *nourouz* (نوروز). Les rois Kesrewis célébraient cette fête en se faisant des félicitations les uns aux autres, et s'envoyant des cadeaux consistant en myrte, chrysanthème et branches d'olivier; ils regardaient ce jour comme fécond en grandes bénédictions.

« Le Seigneur (que sa gloire soit honorée!) s'est manifesté dans la personne des rois perses, et c'est en eux qu'il a opéré la manifestation de ses noms, de ses portes et de ses hiérarchies saintes qui composent le grand monde lumineux.

« Notre seigneur Al-Khousseïbi (que Dieu sanctifie son âme!) nous a expliqué ce point dans l'une de ses épîtres, et nous l'a rendu clair dans son traité du *Siakat* (رسالة في السيادة), où il dit :

« Après avoir disparu, Adam se manifesta dans la personne d'Énos; le *maana*, qui était alors Seth, le fit disparaître et se manifesta sous sa ressemblance.

« Adam s'étant manifesté dans la personne d'Alexandre aux deux cornes, le *maana*, qui était alors Daniel, le fit disparaître et se manifesta sous sa ressemblance.

« Adam se manifesta ensuite, dans la coupole perse, en la personne d'Ardechir, fils de Babek le Persan, qui est le premier des rois Kesrewis; et le *maana*, qui était alors sous la forme de deux cornes (Alexandre), le fit disparaître et se manifesta sous sa ressemblance.

« Adam s'étant manifesté dans la personne de Sapor, fils d'Ardechir, le *maana*, qui était alors Ardechir, le fit disparaître et se manifesta sous sa ressemblance.

« Adam se manifesta ensuite dans les coupôles arabes, et, en premier lieu, dans la personne de *Lavva* (لوی), fils de Kaleb; ce dernier fut appelé *Lavva* (qui détourne), parce qu'il a détourné les lumières des Perses pour les faire régner dans l'Arabie, à cause de la manifestation dans cette contrée du *maana* (معنى), de l'*ism* (اسم) et du *bab* (باب).

« En quittant les Perses pour se manifester chez les Arabes, la divinité légua aux premiers les *makams* (مقام) de sa sagesse, pour être transmis successivement à leurs rois, et désigna, comme personification du *maana*, de l'*ism* et du *bab*, les nommés *Cherwin*, *Karwin* et *Kosrewa*, puis d'autres trinités, jusqu'à *Kesroes*, *Abraazim* et *Anouchirwan*; mais des changements s'étant opérés dans ce dernier, qui s'était livré à l'orgueil et avait désobéi au seigneur Mahomet, les Perses perdirent la royauté par leur désobéissance. Cependant, leurs *makams* continuèrent à célébrer le *nourouz* et le *mehridjan* (fêtes des deux équinoxes); ils y portaient des couronnes de chrysanthème; de myrte et de branches d'olivier; ils pratiquaient la cérémonie de l'aspersion avec de l'eau, ainsi que tous les autres usages de la fête du *nourouz*.

« Tous les Perses observaient ces solennités, puis-

avec de l'eau : c'est pour cette raison que ce jour a été appelé nourouz (نوروز). Les rois Kesrewis célébraient cette fête en se faisant des félicitations les uns aux autres, et s'envoyant des cadeaux consistant en myrte, chrysanthème et branches d'olivier; ils regardaient ce jour comme fécond en grandes bénédictions.

« Le Seigneur (que sa gloire soit honorée!) s'est manifesté dans la personne des rois perses, et c'est en eux qu'il a opéré la manifestation de ses noms, de ses portes et de ses hiérarchies saintes qui composent le grand monde lumineux.

« Notre seigneur Al-Khousseïbi (que Dieu sanctifie son âme!) nous a expliqué ce point dans l'une de ses épîtres, et nous l'a rendu clair dans son traité du *Siakat* (رسالة في السيادة), où il dit :

« Après avoir disparu, Adam se manifesta dans la personne d'Énos; le *maana*, qui était alors Seth, le fit disparaître et se manifesta sous sa ressemblance.

« Adam s'étant manifesté dans la personne d'Alexandre aux deux cornes, le *maana*, qui était alors Daniel, le fit disparaître et se manifesta sous sa ressemblance.

« Adam se manifesta ensuite, dans la coupole perse, en la personne d'Ardechir, fils de Babek le Persan, qui est le premier des rois Kesrewis; et le *maana*, qui était alors sous la forme de deux cornes (Alexandre), le fit disparaître et se manifesta sous sa ressemblance.

« Adam s'étant manifesté dans la personne de Sapor, fils d'Ardechir, le *maana*, qui était alors Ardechir, le fit disparaître et se manifesta sous sa ressemblance.

« Adam se manifesta ensuite dans les coupôles arabes, et, en premier lieu, dans la personne de *Lavva* (لوی), fils de Kaleb; ce dernier fut appelé *Lavva* (qui détourne), parce qu'il a détourné les lumières des Perses pour les faire régner dans l'Arabie, à cause de la manifestation dans cette contrée du *maana* (معنى), de l'*ism* (اسم) et du *bab* (باب).

« En quittant les Perses pour se manifester chez les Arabes, la divinité légua aux premiers les *makams* (مقام) de sa sagesse, pour être transmis successivement à leurs rois, et désigna, comme personification du *maana*, de l'*ism* et du *bab*, les nommés *Cherwin*, *Karwin* et *Kosrewa*, puis d'autres trinités, jusqu'à *Kesroes*, *Abraazim* et *Anouchirwan*; mais des changements s'étant opérés dans ce dernier, qui s'était livré à l'orgueil et avait désobéi au seigneur Mahomet, les Perses perdirent la royauté par leur désobéissance. Cependant, leurs *makams* continuèrent à célébrer le *nourouz* et le *mehridjan* (fêtes des deux équinoxes); ils y portaient des couronnes de chrysanthème; de myrte et de branches d'olivier; ils pratiquaient la cérémonie de l'aspersion avec de l'eau, ainsi que tous les autres usages de la fête du *nourouz*.

« Tous les Perses observaient ces solennités, puis-

qu'elles avaient été instituées par les *makams* (مقامات), de même que les fêtes arabes sont de l'institution du seigneur Mahomet (que sa paix soit avec nous!), lequel institua, dans la coupole mahométane, les trois fêtes arabes, savoir : 1° la fête de Fater, عيد الفطر; 2° la fête des Sacrifices, عيد الاضحي; 3° la fête du Gadhir, عيد الغدير خم.

« C'est ainsi qu'il a été établi qu'il fallait célébrer toujours et à jamais toutes ces fêtes; les Perses, comme une solennité annuelle consacrée par leurs rois dans leurs coupoles; les Arabes, comme des institutions prescrites dans la coupole mahométane, en vertu des ordres donnés à cet effet par le seigneur Mahomet. Toutes ces fêtes seront donc célébrées jusqu'à la future manifestation du *kaïm* (قايم) : que sa paix soit avec vous!

« Notre seigneur Al-Khousseïbi (que Dieu honore son *makam*!), en parlant des mérites des Perses comme personnification du *bab*, dans un autre chapitre de son traité, leur attribue la sagesse, parce que le *maana* et l'*ism* se manifestent en eux dans deux *makams* de leurs premiers rois, savoir : Ardechir, fils de Babek, et Sapor son fils; il ajoute encore que les rois persans ont hérité de la sagesse, qui est transmissible en eux jusqu'à la dernière trinité, savoir : *Cherwin*, *Karwin* et *Kesroës*. Ces trois rois ont le même degré de sagesse que le *maana*, l'*ism* et le *bab*, dont ils sont les serviteurs, puisqu'ils les reconnaissent.

« Le Seigneur (dont la puissance soit honorée!) en quittant les Perses, déposa sa sagesse chez eux; il les quitta très-content d'eux, et leur fit la promesse de retourner chez eux. C'est lui-même qui dit à ce propos : « Le Très-Haut avait déposé son mystère « chez vous (les Arabes), et c'était parmi vous qu'il « avait manifesté son grand ouvrage. Il vous avait « destinés pour le recevoir, mais vous l'avez perdu; « tandis que les Perses l'ont conservé, même après « sa disparition, par le moyen du feu et de la lumière « dans lesquels il se manifesta. »

« Le Seigneur dit, dans l'histoire de Moïse, que lorsque celui-ci vit le buisson enflammé, il dit à sa famille : « Arrêtez, j'aperçois le feu. Peut-être en « apporterai-je une étincelle et y trouverai-je de quoi « me guider. » Dans un autre passage, il dit : « Peut-être vous apporterai-je du bois enflammé pour « vous chauffer. » Dès qu'il se fut approché, une voix lui cria : « Moïse, je suis ton Dieu; quitte ta chaus- « sure, tu es dans la sainte vallée de Thoï. »

On lit, dans le traité de *Fakah* فقه (contemplation) : « Les Perses ont sanctifié le feu dont ils attendent la manifestation de la Divinité; » et, en effet, la manifestation aura lieu chez eux, car ils ne cessent de tenir allumé le feu dont ils attendent cette même manifestation et l'accomplissement des promesses de la *Divinité* dans cet élément.

C'est donc pour cette raison que les Perses célébraient la fête de l'Équinoxe du printemps et la cérémonie des Couronnes.

EXTRAIT DU CHAPITRE INTITULÉ : LE SENS MYSTIQUE DU NOUROUZ, EXPLIQUÉ PAR L'IMAM AL-SADEK À OMAR EL-MOUFDEL, PAGE 350.

« Lorsque Dieu eut créé Adam, il ordonna aux anges de l'adorer, et ils l'adorèrent; le même ordre ayant été ensuite donné à Éblis, celui-ci et les siens refusèrent par orgueil de s'y soumettre. Les croyants étaient alors des corps lumineux inanimés; Éblis et les siens y entraient, en admiraient la splendeur et s'étonnaient fort de leur propre obscurité, sans cependant comprendre la cause de cette différence.

« Or, après que Dieu eut formé Adam, sur le modèle de ces corps; après qu'il l'eut fait adorer par les anges; et qu'Éblis eut désobéi, en disant qu'il était d'une nature supérieure à ces corps, puisqu'il entraient en eux sans qu'ils pussent entrer en lui, Dieu ordonna aux nuages de pleuvoir pour punir Éblis; chaque goutte qui tombait sur l'un de ces corps l'animait, puisque ces gouttes n'étaient que des âmes, cette pluie n'étant autre chose que l'essence qui habite les êtres. Pour mieux punir Éblis, Dieu changea la désobéissance de ce rebelle en feu qui devait le dévorer avec les siens. Éblis, se voyant sur le point de périr, demanda pour toute grâce à Dieu que sa punition fût ajournée jusqu'au jour de la résurrection; mais Dieu lui accorda un terme moins considérable, et elle ne fut ajournée que jusqu'au jour de l'arrivée du *Mehdi* qui doit

punir les infidèles et fondre toutes les religions en une seule.

« C'est pour cette raison que ce jour a été appelé par Dieu *nour* (lumière). Les Perses l'ont appelé *nourouz*, mot qui dérive de *nour* et de *zi*, qui signifie *balançoire*, faisant ainsi allusion aux transmigrations des âmes.

« Quant à l'eau dont on fait l'aspersion dans ce jour, elle est le symbole de la pluie qui anima les corps lumineux.

« Pour ce qui est du feu que l'on allume, et dans lequel on fait brûler des figures semblables à des poupées, il fait allusion à celui qui doit un jour dévorer Éblis et les siens. »

EXTRAIT DU MÊME CHAPITRE, PAGE 360.

Abou-al-Kateb dit que celui qui reconnaît l'excellence du jour de *nourouz* ne sera jamais sujet à la transmigration des âmes.

L'imam Djafar-al-Sadek ajoute, d'après Al-Moufidel, que le *maana* se manifestait du temps des Perses deux fois chaque année, savoir, aux époques du changement du froid en chaleur et de celle-ci en froid.

Or, le changement du froid en chaleur s'appelait *nourouz* (équinoxe du printemps), et celui de la chaleur en froid *meherdjan* (équinoxe d'automne).

Ces deux jours ont été consacrés par les Perses comme fêtes de grande solennité, d'autant plus que

lorsque le maana se manifestait dans les الاكوار , c'était dans ces deux jours qu'il opérât sa manifestation par la couronne et la toison, et c'est encore pour cette raison que les Perses célébraient, dans ces deux jours, la cérémonie du *manger* et du *boire*, الاكل والشرب.

Que ceux qui ont de l'esprit comprennent, ajoute Al-Moufdel.

Le jour du nourouz se célébrait toutes les années, le 4 avril, et celui du meherdjan, le 16 octobre.

LE DÉISME DES WAHHABIS

EXPLIQUÉ PAR EUX-MÊMES.

Mémoire extrait du manuscrit des voyages de Mirza-Mohammed-Ali-Khan, dernier ambassadeur de Perse en France, publié et traduit par M. Alexandre CHODZKO.

Abdoul-Wahhab, premier fondateur de la secte religieuse des Wahhabis, naquit à Darya, ville arabe de la province de Nedjd¹. Dès son enfance, un es-

¹ La secte des Wahhabis, ses progrès et ses revers, attirent l'attention de l'Europe depuis le commencement de notre siècle. Niebuhr en parla le premier. Deux consuls de France, M. Rousseau à Bagdad, et M. de Corancez à Alep, compilateur de son collègue, en ont relaté les faits principaux jusqu'à 1810. Le récit de Burckhardt, témoin oculaire des plus beaux jours de la puissance

prit vif, original et hardi le fit remarquer parini ses compatriotes. Généreux jusqu'à la prodigalité, il dépensait tout son avoir en largesses qu'il faisait à tous ceux qui venaient rechercher, soit son appui, soit les agréments de sa société. Après avoir achevé un cours de littérature arabe, enseignée dans les écoles de sa patrie, et y avoir acquis quelques notions de jurisprudence et de théologie orthodoxe (HANIFA), il fit un voyage à Ispahan, berceau d'académiciens et de philosophes, non moins dignes de ces noms que ceux de l'antique Ionie¹. Là, entouré de savants renommés et d'érudits du premier ordre, se voyant à la source même de l'instruction la plus variée, il trouva de quoi étancher sa soif de science.

des Wahhabis, s'arrête avec l'année 1815 inclusivement. La campagne de Mehemet-Ali ayant décidé du sort de cette terrible secte, ceux d'entre les savants européens qui ont depuis écrit l'histoire d'Égypte sous le vice-roi actuel, complétèrent ce qui pouvait rester d'inachevé dans les documents réunis par leurs prédécesseurs. L'auteur de ce mémoire ne connaît aucun de ces ouvrages. Il le rédigea en 1818, sur les récits oraux, recueillis lors de sa traversée de Bender Bouchir à Bombay.

M. de Corancez ne dit rien du lieu de naissance d'Abdoul-Wahhab, ni de son voyage à Ispahan. Il dit seulement que ce fondateur des dogmes wahhabis était fils de Soliman; qu'il appartenait à la tribu Nedjedi de Yémen, qui fait partie des Fâhim. Il descendait directement lui-même du prophète Mohammed. Darya (que Burckhardt prononce *Derayeh*), est une ville située à douze journées sud-ouest de Bassora. (Note du traducteur.)

M. Rousseau nous apprend que Chéikh Mohammed, fils d'Abdoul Wahhab, fit un voyage, non pas dans quelque but scientifique, mais dans l'intérêt de la propagation de ses dogmes. Il parcourut, dit-il, plusieurs villes de Hedjaze, de la Syrie et de l'Yrak.

Aussi y puisa-t-il à pleines mains. Avant tout, il s'adonna à l'étude de la branche de théologie qui embrasse la partie pratique des commandements du Koran, et qui en explique l'application journalière aux individus de toutes les classes de la société musulmane. Riche de l'instruction qu'il avait acquise, il revint dans son pays natal en 1171 de l'hégire, ou environ à ce temps, circonstance que je n'ai pas pu préciser.

De cette époque datent les efforts d'Abdoul-Wahhab pour la propagation de sa doctrine.

Son point de départ fut le Code du très-grand imam Abou-Hanifa, dont il adopta le principe, c'est-à-dire la théorie, sans passer à la pratique, qu'il se chargea d'expliquer et d'enseigner lui-même. Peu à peu, on s'aperçut qu'il empiétait aussi sur le terrain de la partie théorique; si bien qu'il finit par rompre en visière avec le glorieux imam, et par professer un culte à part, dont il était l'auteur et l'oracle. Ses amis en devinrent les premiers prosélytes.

Voici son système en résumé. Les musulmans, les juifs, les chrétiens, ainsi que tous les peuples, d'autre croyance que la sienne, sont autant d'idolâtres et d'infidèles adorant des images. « Ne voyez-vous pas, disait-il, les pèlerins musulmans adorer et glorifier, tantôt la tombe *immaculée* du prince des prophètes, tantôt les lieux de sépulture et les mausolées *rayonnants de bénédictions*¹ d'Ali, ainsi que d'autres imams et saints décédés en odeur de sainteté? Ils

¹ Les épithètes qu'on a distinguées par des lettres italiques sont

y accourent pour déposer le tribut de leurs prières ferventes. Par ce moyen, ils croient pouvoir parvenir à satisfaire leurs besoins spirituels et temporels. Et savez-vous à qui ils demandent ce bienfait ? Aux murailles faites en pierre ou en boue, pétries de leurs propres mains ; aux cadavres déposés dans ces tombeaux ! Là, prosternés sur les dalles en signe d'humilité, frottant leurs fronts couverts de cendre et les brisant contre le seuil de la chapelle sépulcrale, que sont-ils, sinon des idolâtres dans la plus vaste acception du mot ?

« Si vous le leur dites, ajoutait-il, ils vous répondront : Ces idoles, ces images, ces monuments, nous ne les appelons point notre dieu ; ils nous servent de kybla. Nous tournons seulement nos fronts de leur côté, toutes les fois que nous sommes en prière, et nous les prions d'intercéder là-haut en notre faveur, de faire parvenir nos supplications à l'escabeau du trône du Dieu de miséricorde, et de nous faire savoir quelles sont les dictées de sa suprême volonté.

« Il en est de même des juifs et des chrétiens, qui couvrent les parois de leurs églises et de leurs synagogues avec des images de Jésus, de Moïse, etc. Ils les adorent en implorant leur intercession près le Tribunal suprême.

« La véritable manière d'adorer Dieu, consiste à se prosterner devant l'idée de son existence, néces-

employées à dessein par l'auteur du Mémoire, pour montrer qu'il ne partage pas les opinions hétérodoxes de Wahhab.

EXTRAIT DU CHAPITRE INTITULÉ : LE SENS MYSTIQUE DU NOUROUZ, EXPLIQUÉ PAR L'IMAM AL-SADEK À OMAR EL-MOUFDEL, PAGE 350.

« Lorsque Dieu eut créé Adam, il ordonna aux anges de l'adorer, et ils l'adorèrent; le même ordre ayant été ensuite donné à Éblis, celui-ci et les siens refusèrent par orgueil de s'y soumettre. Les croyants étaient alors des corps lumineux inanimés; Éblis et les siens y entraient, en admiraient la splendeur et s'étonnaient fort de leur propre obscurité, sans cependant comprendre la cause de cette différence.

« Or, après que Dieu eut formé Adam, sur le modèle de ces corps; après qu'il l'eut fait adorer par les anges, et qu'Éblis eut désobéi, en disant qu'il était d'une nature supérieure à ces corps, puis-qu'il entraient en eux sans qu'ils pussent entrer en lui, Dieu ordonna aux nuages de pleuvoir pour punir Éblis; chaque goutte qui tombait sur l'un de ces corps l'animait, puisque ces gouttes n'étaient que des âmes, cette pluie n'étant autre chose que l'essence qui habite les êtres. Pour mieux punir Éblis, Dieu changea la désobéissance de ce rebelle en feu qui devait le dévorer avec les siens. Éblis, se voyant sur le point de périr, demanda pour toute grâce à Dieu que sa punition fût ajournée jusqu'au jour de la résurrection; mais Dieu lui accorda un terme moins considérable, et elle ne fut ajournée que jusqu'au jour de l'arrivée du *Mehdi* qui doit

punir les infidèles et fondre toutes les religions en une seule.

« C'est pour cette raison que ce jour a été appelé par Dieu *nour* (lumière). Les Perses l'ont appelé *nourouz*, mot qui dérive de *nour* et de *zi*, qui signifie *balançoire*, faisant ainsi allusion aux transmigrations des âmes.

« Quant à l'eau dont on fait l'aspersion dans ce jour, elle est le symbole de la pluie qui anima les corps lumineux.

« Pour ce qui est du feu que l'on allume, et dans lequel on fait brûler des figures semblables à des poupées, il fait allusion à celui qui doit un jour dévorer Éblis et les siens. »

EXTRAIT DU MÊME CHAPITRE, PAGE 360.

Abou-al-Kateb dit que celui qui reconnaît l'excellence du jour de *nourouz* ne sera jamais sujet à la transmigration des âmes.

L'imam Djafar-al-Sadek ajoute, d'après Al-Moufidel, que le *maana* se manifestait du temps des Perses deux fois chaque année, savoir, aux époques du changement du froid en chaleur et de celle-ci en froid.

Or, le changement du froid en chaleur s'appelait *nourouz* (équinoxe du printemps), et celui de la chaleur en froid *meherdjan* (équinoxe d'automne).

Ces deux jours ont été consacrés par les Perses comme fêtes de grande solennité, d'autant plus que

lorsque le maana se manifestait dans les الاكوار, c'était dans ces deux jours qu'il opérât sa manifestation par la couronne et la toison, et c'est encore pour cette raison que les Perses célébraient, dans ces deux jours, la cérémonie du *manger* et du *boire*, الاكل والشرب.

Que ceux qui ont de l'esprit comprennent, ajoute Al-Moufdel.

Le jour du nourouz se célébrait toutes les années, le 4 avril, et celui du meherdjan, le 16 octobre.

LE DÉISME DES WAHHABIS

EXPLIQUÉ PAR EUX-MÊMES.

Mémoire extrait du manuscrit des voyages de Mirza-Mohammed-Ali-Khan, dernier ambassadeur de Perse en France, publié et traduit par M. Alexandre CHODZKO.

Abdoul-Wahhab, premier fondateur de la secte religieuse des Wahhabis, naquit à Darya, ville arabe de la province de Nedjd¹. Dès son enfance, un es-

¹ La secte des Wahhabis, ses progrès et ses revers, attirent l'attention de l'Europe depuis le commencement de notre siècle. Niebuhr en parla le premier. Deux consuls de France, M. Rousseau à Bagdad, et M. de Corancez à Alep, compilateur de son collègue, en ont relaté les faits principaux jusqu'à 1810. Le récit de Burckhardt, témoin oculaire des plus beaux jours de la puissance

prit vif, original et hardi le fit remarquer parmi ses compatriotes. Généreux jusqu'à la prodigalité, il dépensait tout son avoir en largesses qu'il faisait à tous ceux qui venaient rechercher, soit son appui, soit les agréments de sa société. Après avoir achevé un cours de littérature arabe, enseignée dans les écoles de sa patrie, et y avoir acquis quelques notions de jurisprudence et de théologie orthodoxe (HANIFA), il fit un voyage à Ispahan, berceau d'académiciens et de philosophes, non moins dignes de ces noms que ceux de l'antique Ionie¹. Là, entouré de savants renommés et d'érudits du premier ordre, se voyant à la source même de l'instruction la plus variée, il trouva de quoi étancher sa soif de science.

des Wahhabis, s'arrête avec l'année 1815 inclusivement. La campagne de Mehemet-Ali ayant décidé du sort de cette terrible secte, ceux d'entre les savants européens qui ont depuis écrit l'histoire d'Égypte sous le vice-roi actuel, complétèrent ce qui pouvait rester d'inachevé dans les documents réunis par leurs prédécesseurs. L'auteur de ce mémoire ne connaît aucun de ces ouvrages. Il le rédigea en 1818, sur les récits oraux, recueillis lors de sa traversée de Bender Bouchir à Bombay.

M. de Corancez ne dit rien du lieu de naissance d'Abdoul-Wahhab, ni de son voyage à Ispahan. Il dit seulement que ce fondateur des dogmes wahhabis était fils de Soliman; qu'il appartenait à la tribu Nedjedi de Yémen, qui fait partie des Fannim. Il descendait directement lui-même du prophète Mohammed. Darya (que Burckhardt prononce *Derayeh*), est une ville située à douze journées sud-ouest de Bassora. (Note du traducteur.)

¹ M. Rousseau nous apprend que Chéikh Mohammed, fils d'Abdoul Wahhab, fit un voyage, non pas dans quelque but scientifique, mais dans l'intérêt de la propagation de ses dogmes. « Il parcourut, dit-il, plusieurs villes de Hedjaze, de la Syrie et de l'Irak. »

Aussi y puisa-t-il à pleines mains. Avant tout, il s'adonna à l'étude de la branche de théologie qui embrasse la partie pratique des commandements du Koran, et qui en explique l'application journalière aux individus de toutes les classes de la société musulmane. Riche de l'instruction qu'il avait acquise, il revint dans son pays natal en 1171 de l'hégire, ou environ à ce temps, circonstance que je n'ai pas pu préciser.

De cette époque datent les efforts d'Abdoul-Wahhab pour la propagation de sa doctrine.

Son point de départ fut le Code du très-grand imâm Abou-Hanifa, dont il adopta le principe, c'est-à-dire la théorie, sans passer à la pratique, qu'il se chargea d'expliquer et d'enseigner lui-même. Peu à peu, on s'aperçut qu'il empiétait aussi sur le terrain de la partie théorique; si bien qu'il finit par rompre en visière avec le glorieux imâm, et par professer un culte à part, dont il était l'auteur et l'oracle. Ses amis en devinrent les premiers prosélytes.

Voici son système en résumé. Les musulmans, les juifs, les chrétiens, ainsi que tous les peuples, d'autre croyance que la sienne, sont autant d'idolâtres et d'infidèles adorant des images. « Ne voyez-vous pas, disait-il, les pèlerins musulmans adorer et glorifier, tantôt la tombe *immaculée* du prince des prophètes, tantôt les lieux de sépulture et les mausolées *rayonnants de bénédictions*¹ d'Ali, ainsi que d'autres imams et saints décédés, en odeur de sainteté? Ils

¹ Les épithètes qu'on a distinguées par des lettres italiques sont

y accourent pour déposer le tribut de leurs prières ferventes. Par ce moyen, ils croient pouvoir parvenir à satisfaire leurs besoins spirituels et temporels. Et savez-vous à qui ils demandent ce bienfait ? Aux murailles faites en pierre ou en boue, pétries de leurs propres mains ; aux cadavres déposés dans ces tombeaux ! Là, prosternés sur les dalles en signe d'humilité, frottant leurs fronts couverts de cendre et les brisant contre le seuil de la chapelle sépulcrale, que sont-ils, sinon des idolâtres dans la plus vaste acception du mot ?

« Si vous le leur dites, ajoutait-il, ils vous répondront : Ces idoles, ces images, ces monuments, nous ne les appelons point notre dieu ; ils nous servent de kybla. Nous tournons seulement nos fronts de leur côté, toutes les fois que nous sommes en prière, et nous les prions d'intercéder là-haut en notre faveur, de faire parvenir nos supplications à l'escabeau du trône du Dieu de miséricorde, et de nous faire savoir quelles sont les dictées de sa suprême volonté.

« Il en est de même des juifs et des chrétiens, qui couvrent les parois de leurs églises et de leurs synagogues avec des images de Jésus, de Moïse, etc. Ils les adorent en implorant leur intercession près le Tribunal suprême.

« La véritable manière d'adorer Dieu, consiste à se prosterner devant l'idée de son existence, néces-

employées à dessein par l'auteur du Mémoire, pour montrer qu'il ne partage pas les opinions hétérodoxes de Wahhab.

sairement partout présente, et de la vénérer comme telle, mais non pas de lui associer un être, ou une créature quelconque. »

De pareilles assertions plurent beaucoup au peuple. Le renom de leur auteur courut de village en village, dans toute la province de Nedjd, qui fut celle où le pouvoir des Wahhabis se consolida de plus en plus. Leur chef ne cessait de prêcher la nécessité de raser le tombeau du prophète et les mausolées des imams. Jour et nuit c'était l'objet de toutes ses conversations; les yeux de tous ces fanatiques se dirigeaient de ce côté, décidés qu'ils étaient à ne point laisser pierre sur pierre de ces *glorieux* monuments. Mais le destin en décida autrement. Abdoul-Wahhab mourut.

Il fut remplacé en pouvoir par Abdoul-Aziz, son héritier présomptif, auquel succéda, à son tour, Séoud, qui prit le titre de chef des vrais croyants (*imam-ul-muslimine*), et non content de l'obéissance aveugle de la presque totalité des Arabes de Nedjd, il porta son zèle de conversion et son ardeur de conquête, dans les provinces limitrophes¹.

¹ Selon de Cerances, le fameux Ibn-Séoud n'appartenait pas à la famille de Abdoul-Wahhab; il était issu de la tribu Nabiaha, et contemporain du fils de ce dernier, Cheikh-Mohammed, qui conserva le titre de pontife, ou cheikh, tandis qu'Ibn-Séoud adopta celui de général des Wahhabis. Ces deux dignités restèrent depuis concentrées dans les deux familles. Séoud, fils aîné d'Abdoul-Aziz, entra à la Mecque, au commencement de la lune du ramadhan, l'an de l'hégire 1217 (le 25 décembre 1802). Son père, Abdoul-Aziz, avait pris la ville d'Imam-Hussein, située à six lieues à l'est

Séoud avait pour règle de recommander à ses soldats, de ne faire jamais grâce à la propriété, ni au sang de leurs adversaires. « Aussitôt que vous vous emparez d'une place, disait-il, passez-en les habitants mâles au fil de l'épée. Pillez, faites du butin tout à votre aise, mais épargnez les femmes et ne portez aucune atteinte à leur pudeur; évitez même de les regarder en face. »

Le jour du combat, il faisait donner à chacun de ses soldats un écriteau, espèce de sauf-conduit pour l'autre monde. Cette lettre était adressée au trésorier du paradis (*khazini-behicht*) en personne. Enfermée dans une bourse suspendue au cou, elle accompagnait partout celui qui la portait. Ces soldats mouraient persuadés que leur âme, aussitôt après sa séparation du corps, entrait d'emblée au paradis, sans aucune espèce d'interrogatoire préalable¹.

La veuve et les orphelins du martyr, car c'est ainsi qu'on appelait le soldat tué sur le champ de bataille, restaient à la charge des survivants, et devenaient l'objet de soins vraiment paternels. L'on conçoit que des hommes de cette trempe, alléchés par un double appât, des richesses ici-bas et des joies

de Hilla, le 20 avril 1801. Deux cents chameaux portèrent à Darya les dépouilles du tombeau d'Ali, faites alors au profit du vainqueur. Séoud périt misérablement, le 12 novembre 1803, à Darya, assassiné par un dervish kurde. (Note du Traducteur.)

¹ Allusion aux anges Nakir et Munkir, préposés à l'enquête de chaque âme du musulman trépassé. Ils lui font répéter la formule de profession de foi, et, pour la moindre faute, ils lui infligent une impitoyable bastonnade. (Note du Traducteur.)

de béatitude éternelle là-haut, s'élançaient au combat, le cœur fort et l'âme pleine de confiance dans un meilleur avenir. Vainqueurs, ils avaient leur quote part du butin; tués, ils allaient tout droit au paradis, grâce à la vertu magique du sauf-conduit dont ils étaient pourvus.

Pendant plusieurs années consécutives, les habitants de Nedjd, de Lakhsa, de Kotéif, de même que d'autres contrées du continent arabe, jusqu'à la distance de quatre ferssekhs de Bassora, les environs d'Oman et les Béni-Otba¹ passèrent successivement sous la domination des Wahhabis. Tout ce qui survécut au meurtre, à la captivité, au pillage, accepta la religion de Séoud. Rien n'égala sa puissance ni son bonheur, jusqu'à l'an 1232 de l'hégire où Mohammed Aly Pacha, gouverneur de Bagdad, vint, à la tête d'une armée, assiéger Darya². Séoud fut tué, son fils Abdoullah fait prisonnier, et la ville ruinée de fond en comble³.

¹ Probablement identiques avec les Atoubs de l'histoire de M. de Gorancex, tribu puissante dans le Yémen. (Note du Traducteur.)

² Pour les détails, voir l'Histoire de l'Égypte, par Mengin. Paris, 1823, deux vol.

³ Séoud n'a jamais été fait prisonnier, ni même battu par les troupes de Méhémet Ali. Il est mort, chez lui, au mois de mai 1814, à la suite d'une fièvre. (Barokhardt, *Notes on the Bedouins and Wahhabis*, II, p. 287.) Huit mois après, eut lieu la fameuse bataille de Byssel, où l'armée turque, commandée en personne par le vice-roi d'Égypte actuel, porta un coup mortel à la puissance des Wahhabis, dont ils ne se sont plus relevés. Darya fut prise en 1817, au mois de juin, par les troupes égyptiennes, conduites par Ibrahim-Pacha, et le malheureux Abdoullah fut décapité à Constantinople au mois de novembre.

A partir de cette époque, la puissance des Wahhabis commença à faiblir. Le fils d'Abdollah, sur-nommé *Chéikhi Turki*, et le fils de ce dernier, Sahl, eurent beau s'épuiser en efforts impuissants. Le prestige de l'ancien pouvoir de ces sectaires hardis fut à jamais rompu. On en voit encore quelques débris persécutés et punis de mort partout où ils osent lever la tête.

Je fis connaissance d'un Wahhabi à bord du vaisseau qui me transporta de Perse aux Indes. Il me permit de copier un mémoire (RESSALÉ) écrit par Abdoul-Wahhab lui-même, fort en vogue parmi les Wahhabis et je le donne ici comme pouvant aider à faire connaître exactement leur croyance¹.

رساله وهابیه

عبد الوهاب که مؤسس این مذهب وهابی بوده
مردم در عیه من اعمال محمد است در امثال و اقراں خویش
بندهی و ذکا معرون و بعقل و کیاست موصوف بود وجودی
بافراط داشت که بهر چه دسترس او بود باتباع و انصار
خود بذل و ایثار مینمود بعد از آنکه در وطن پاره از علوم
عربی و قدری از فقه حنفی خوانده مسافرت باصفهان

¹ Il est curieux de comparer ce mémoire avec le catéchisme des Wahhabis, rédigé par Séoud, et traduit par Burckhardt (*Notes on the Bedonins and Wahabys*. London 1831, vol. II, p. 363).

و در آن یونانکده از فضیلتی نامدار و حکمای عالیهی قدر
استفاده حکایات نموده بر مسایل حکمی که مدخص^(۱)
اقدام عوام گالانعام اند فی الجمله بصیرتی بهرسانده
عود بوطن در سنه ۱۱۷۱ بایک دوسال پس و پیش که ضبط
آن درست معلوم نیست مدعی این ملت گردید و طریقه
او حنیفی و در اصول مقلد امام اعظم ابو حنیفه و در فروع
برای خود عمل می نمود. و بالاخره در بعض اصول نیز
کردن از قلابه تقلید امام معظم بر آورده مستقلانه
آنچه برای او مستحسن آمدی گفتی و مردم را بدان دعوت
کردی از آنچه جمیع فرق اسلامی و یهود و نصاری
و سایر اصناف انام را مشرک و کافر در مرتبه عبده اصنام
محسوب داشتی و بدین گونه اقامه دلیل کردی که
مسلمانان تعظیم و تکریم که بقبر مطهر رسید رسل علیه
سلام و آن روضه مقدسه و قبور پر نور ائمه و بقاع منوره
اوصیا و اولیا کنند و در ضراعات و توسلات و احتجاج مطالب
دنیوی و اخروی بان اماکن که خود از سنگ و گسل
بنا نهاده و بساحبان قبور و اموات متوسل شوند و در مقابل
قبور سجده روند و جبهه نیاز بخلک در آن آستانها سازند

^۱ Le mot مدخص ne se trouve dans aucun de nos dictionnaires;
ce qui rend obscur le sens de toute la période.

و در حقیقت بتپرستی و عبارت از آنچه عبدهٔ اصنام
 نیز صنم و آن هیكل مخصوص را خدا نگویند بلکه گویند
 که آن قبله هست و بواسطت اینان مستدعیات خور
 را از درگاه باری مسئلت نمایند و چنین است حال یهود
 و نصاری که در کلیساهای و معابد تصویرات موسی و عیسی را
 نصب و آنها را پرستش کنند و شفیع خود آورند و خدا
 پرستی آنست که ذات واجب را مجده و پرستش
 نمایند و باو جلّ شانه شریکی قرار ندهند بجملاً جمعی از
 قبیلۀ عوام اوام او متابعت او را اختیار و در قری مجده
 صاحب آوازه و اشتها گردید و مدام تخریب قبۀ رسول
 انام و مراقب منورهٔ آنچه کرام را و زبّان و نصب عین
 داشتی که در وقت فرصت و هنگام قدرت همه را خراب
 و با زمین یکسان نماید که اثری از اینها باقی نماند اجل
 او را فرصت نداده درگذشت وصی او عبد العزیز ولیعهد
 او شد و بعد از عبد العزیز سعود خلیفه و جانشین او
 شد و هم خود را امام المسلمین گذاشته بمردم نجد اکتفا
 نکرده بلدان دوردست را بآن طریقه کوشید و باتباع
 و اُمت و تبعه خویش اموال و دمای جمیع فرق را مباح
 و فرمان داد که در هر شهر و دیار یکۀ در آیند مردان را
 عرضهٔ تیغ نیر و اموال را بغارت برند اما بزنان و ناموس

مردم دست نزنند و نگاه نکنند و مهریه که بمجاهدین
در وقت محاربه براق بنام خازن بهشت دهد در گردن
کسیه وار آویزند که بعد از مفارقت روح بلا فاصله
بی سوال به بهشت درآید و در دنیا بعد از او متکفل اولاد
و عیاله او شود و ایشان نیز بطمع مال و بهشت قوی دل
با طمنان تمام قدم در معرکه رزم گذارند چه اگر فتح
کنند غنیمت بدست آورند و اگر کشته شوند بوسیله براق
کشته دارند یکسر به بهشت روند و در سنوات قبل در
نواح نجد و الحسا و قطیف و بیشتر از هر غرب تاجهار فروشی
بصره و فردیک عمان و بر بنی عقبه مسئول شده بعد قتل
و اسر و تاراج مردم بهین او ایمان و طریقه او را اذان
میکردند و صفت شوکت و اقتدار او در اقطار عالم بیحد
تا که در سال ۱۲۳۲ جناب محمد علی پاشا قوشون بر سر در بعه
کشید خود آن مقتول و پسر او عبد الله اسیر و
دستگیر گشته آن شهر را خراب و ضعیف تمام در اسیر و بده
و قای راه یافت که از آن بعد شیخ ترکی پسر او و بعد
سهل پسر شیخ ترکی چندان اقتداری در آنضاحات
بهم نرساغیدند مگر معدودی که بکشتن آنها قتل
می نمایند در سفر یکه وقایع نگار بهندوستان میرفت
رساله که عبد الوهاب در فتوی و اعتقاد مرقوم داشته

در خود یکی از منابعی آن مذهب که در کشتی همراه
می بود یافتیم و سوادى از آن رساله برداشتم که لفظ
بلفظ این است (۱)

اَعْلَمُ رَحِمَكُمُ اللّٰهَ اَنَّ الْخَلِيفَةَ مُحَمَّدَ بْنَ اِبْرَاهِيْمَ بْنَ مُحَمَّدٍ اللّٰهَ
مُخْلِصًا لِّلْ دِيْنِ وَبِذَلِكَ اَمَرَ اللّٰهُ جَمِيعَ النَّاسِ وَخَلَقْتَهُمْ
لَهُ كَمَا قَالَ اللّٰهُ تَعَالٰى وَمَا خَلَقْتُ الْجِنَّ وَالْاِنْسَ اِلَّا لِيَعْبُدُوْنِ
فَاِذَا عَرِضْتَ اَنَّ اللّٰهَ خَلَقَ الْعِبَادَ لِلْعِبَادَةِ وَاعْلَمْ اَنَّ الْعِبَادَةَ
لَا تَسْمٰى عِبَادَةً اِلَّا مَعَ التَّوْحِيْدِ كَاَنَّ الصَّلٰوةَ لَا تَسْمٰى
صَلٰوةً اِلَّا مَعَ الطَّهَارَةِ فَاِذَا دَخَلَ الشِّرْكَ فِي الْعِبَادَةِ فَسَدَتْ
كَالْحَدَثِ اِذَا دَخَلَ فِي الطَّهَارَةِ كَمَا قَالَ اللّٰهُ تَعَالٰى مَا كَانَ
لِلْمُشْرِكِيْنَ اَنْ يَعْبُرُوْا مَسَاجِدَ اللّٰهِ شَاهِدِيْنَ عَلَى
اَنْفُسِهِمْ بِكُفْرِ اَوْلٰئِكَ خَبَطَتْ اَعْيُنُهُمْ فِي الظَّوْغِمِ خَالِدُوْنَ
فَمَنْ دَعٰى غَيْرَ اللّٰهِ طَالِبًا مِّنْهُ لَا مَا لَا يَقْدِرُ عَلَيْهِ اِلَّا اللّٰهُ
مِنْ جُلْبٍ خَفِيْرٍ اَوْ دَفْعَ صَرَرٍ فَقَدْ اَشْرَكَ فِي الْعِبَادَةِ كَمَا قَالَ
اللّٰهُ تَعَالٰى وَمَنْ اَحْلَلَ ثَمَنًا يَدْعُوْا مِنْ دُوْنِ اللّٰهِ مِنْ لَا
يَسْتَجِبُ لَهُ اِلَى يَوْمِ الْقِيَمَةِ وَهُمْ عَنْ دَعَائِهِمْ غَافِلُوْنَ وَاِذَا
حَضَرَ النَّاسَ كَانُوا لَدَى اَعْدَائِهِمْ وَكَانُوا بِعِبَادَتِهِمْ كَافِرِيْنَ وَقَالَ
اللّٰهُ تَعَالٰى وَالَّذِيْنَ يَدْعُوْنَ مِنْ دُوْنِهِ مَا يَمْلِكُوْنَ مِنْ شَيْءٍ
اِنْ يَدْعُوْهُمْ لَا يَسْمَعُوْا دَعْوَكُمْ وَلَوْ سَمِعُوْا مَا سَجَدُوْا لَكُمْ

¹ Ici s'arrête le récit persan de l'ambassadeur Mirza Mohammed Aly khan, et commence le texte arabe des Wahhabis.

ويوم القيمة يكفرون بشرككم ولا يفتنك مثل خبيث فاحبر
 تبارك الله تعالى ان دعاء غير الله شرك لمن قال يا زسوله
 الله او يابن عباس واو يا عبد القادر زاجاً انه بان حاجته
 الى الله وشفيعة عنده وسيلته ايليه وهو المشرك الذي
 يهدر دمه وماله الا ان يتوب من ذلك وكذلك الذين
 يخلصون بغير الله او توكل على غير الله او رجاء غير الله
 او خاف خوف الشر من غير الله او التجاء الى غير الله او
 استعان بغير الله فيما لا يقدر عليه الا الله وهو ايضا مشرك
 وما ذكرنا من انواع الشرك وهو الذي قاله الله تعالى فيه
 ان الله لا يغفر ان يشرك به ويغفر ما دون ذلك لمن
 يشاء وهو الذي قاله رسول الله بمشرك الرب وامرهم
 باخلاص العباداة كلها الله تعالى ويعم ذلك بمعرفة اربعة
 قواعد ذكرهم الله تعالى في كتابه اولها ان تعلم ان الكفار
 الذين قاتلهم رسول الله يقرّون ان الله هو الخالق الرزاق
 المحيى المميت المدبر بجميع الامور والدليل على ذلك قوله
 تعالى قل من يرزقكم من السماء والارض من يملك بسمع
 والابصار ومن يخرج الحي من الميت ويخرج الميت من الحي
 ومن يدبر الامر فسيقولون الله فقل افلا تتقون قل من
 رب السموات السبع ورب العرش العظيم سيقولون الله قل
 افلا تتقون قل من بيده ملكوت كل شئ وهو يحير ولا يحار

عليه ان كفى تعلمون سيقولون لله قد فأتى تحسرون اذا
عرفت هذه القاعدة ولشكلك عليك فاعلم انهم بهذا اقروا
وتم توجّهوا الى غير الله يدعونه من دون الله واذا عرفت
هذا فاعرف القاعدة الثانية وهي انهم يقولون ما ترجون
اليهم الا لطلب الشفاعة عند الله تريد من الله لا منهم
ولاكن بشفاعتهم والدليل على ذلك قول الله تعالى
ويعبدون من دون الله ما لا يضرهم ولا ينفعهم يقولون
هولاء شفعاونا عند الله قل اتنبهون الله بما لا تعلم في
السموات ولا في الارض سبحانه وتعالى بما يشركون وقال الله
تعالى والذين اتخذوا من دونه اولياء ما نعبدهم الا
ليقرّبونا الى الله زلفى ان الله يحكم بينهم فيما هم فيه
يختلفون ان الله لا يهدي من هو كاذب كفار واذا عرفت
هذا فاعرف القاعدة الثالثة وهي ان منهم من طلب
الشفاعة من الاصنام ومنهم من تبرّء من الاصنام وتعلّق
على الصالحين مثل عيسى وائمة والملائكة والدليل على
ذلك قوله تعالى اولئك الذين يدعون يبتغون الى ربّهم
الوسيلة ايهم اقرب ويرجون رحمته ويخافون عذابه وان
عذاب ربك كان محذورا ورسول الله لم يفرق بين من عبد
الاصنام وبين من عبد صالحين بل كفر الكل وقتلهم
حتى الدين كله الله واذا عرفت هذه واعرف القاعدة

الرابعة وفي انهم يخلصون الله في الشدايد وينسبون ما
 يشركون والدليل قال الله تعالى فاذا ركبوا في الفلك دعوا
 الله مخلصين له الدين فلما نجاهاهم الى البر اذا هم يشركون
 واحد زماننا يخلصون الدعاء في الشدايد بغير الله واذا
 عرفت هذه واهرن القاعدة الخامسة وهي ان المشركين
 في الزمان النبي اخف شركاً من عقلاء مشركي زماننا لان
 اولئك يخلصون الله في الشدايد وهؤلاء يدعون مشايخهم
 في الشدايد هم والرخاء والله اعلم بالصواب

تمت

TRADUCTION DU TEXTE ARABE.

Sache, et que Dieu te bénisse, que le culte professé par Hanifa est le seul orthodoxe et identique avec celui d'Abraham. Il consiste à servir Dieu par une religion pure, telle que Dieu la prescrit aux hommes, en les créant uniquement pour elle. Dieu le Très-Haut en parle lui-même en ces termes : « Je n'ai créé les hommes et les génies qu'afin qu'ils me servent. » (*Koran*, LI, 56).

Après que tu auras appris que Dieu a créé ses serviteurs dans le but de se faire servir par eux, sache aussi que ce service ou cette dévotion, ne s'appelle ainsi que parce qu'elle doit avoir pour objet Dieu seul et unique; de même que la prière ne se nomme prière, que parce qu'elle doit être accompagnée des purifications prescrites par la loi. Tout alliage hétérogène en détruit la pureté primitive. Un atome de souillure quelconque, introduit dans de l'eau ou dans du sable dont on se purifie, suffirait pour anéantir tout ce qu'il y a de méritoire dans cet acte. A plus forte raison, vouloir associer

quelqu'un à Dieu, c'est-à-dire faire participer celui-là au culte, dont nous ne sommes redevables qu'à celui-ci, serait méconnaître étrangement ce culte, en le marquant au sceau de l'idolâtrie.

Dieu le Très-Haut en parle lui-même en ces termes : « Les idolâtres n'ont aucun droit de visiter les temples de Dieu, eux qui témoignent eux-mêmes de leur incrédulité. Leurs œuvres deviendront nulles, et ils demeureront éternellement dans le feu. » (*Koran*, II, 17). Ceux qui, dans leurs prières, s'adressent à quelqu'un en dehors de Dieu, dans le but de se faire donner par eux ce que Dieu seul peut accorder, soit pour obtenir un bien ou se préserver d'un mal, ceux-là font entrer, dans leurs prières, le levain de l'idolâtrie, et les rendent stériles d'effet.

Dieu le Très-Haut s'exprime ainsi à ce sujet : « Y a-t-il un être plus égaré, dit-il, que celui qui invoque, en même temps que Dieu, une divinité qui ne lui répondra mot jusqu'au jour de la résurrection ? C'est que ces dieux ne font pas attention à leur appel. » (*Koran*, XLVI, 4). Bien au contraire, le jour de la résurrection étant venu, ils deviendront leurs ennemis et les traiteront d'infidèles pour avoir servi d'autres que Dieu.

Dieu le Très-Haut en parle en ces termes : « Ceux que vous invoquez en dehors de Dieu, ne disposent pas même de la pellicule qui enveloppe le noyau de la datte. Si vous les appelez, ils n'entendront point; s'ils entendaient vos cris, ils ne sauraient vous exaucer. Au jour de la résurrection, ils désavoueront votre alliance. Et qui peut instruire, si ce n'est celui qui est instruit ? » (*Koran*, XXXV, 14, 15.)

Sache donc, et que Dieu te bénisse, que toute espèce de dévotion, adressée à d'autres qu'à Dieu, est une idolâtrie. Celui qui prierait en disant : « Ô toi prophète de Dieu ! Ô Ibn Abbas ! Ô Abdoul Kadyr ! etc. » avec la persuasion que les âmes de ces bienheureux peuvent obtenir de Dieu ce dont le suppliant a besoin, qu'ils peuvent le protéger, ou intervenir en sa faveur près sa majesté divine; celui-là, dis-je, est un idolâtre dans la plus large acception du mot; c'est-à-dire

qu'on peut impunément verser son sang et s'approprier tout ce qu'il possède, s'il ne se repent pas d'avoir commis une pareille atrocité. Ceci s'applique également à tous ceux qui dévouent leur âme au service d'un objet étranger à Dieu, qui s'appuient sur un autre que Dieu, qui espèrent en un autre que Dieu, qui redoutent secrètement le courroux d'une puissance autre que celle de Dieu, qui invoquent une autre assistance que celle de Dieu, dans les choses dont Dieu seul est le maître; tous ceux-là sont autant d'idolâtres!

Un passage du Koran vient à l'appui de ce que nous venons de rapporter, au sujet de différentes espèces d'idolâtries. Dieu le Très-Haut y dit : « Vous les avez vus; ces hommes, comme ils cherchent à se justifier de leur idolâtrie; mais Dieu ne justifiera que ceux qu'il voudra. » (*Koran*, iv, 52.)

C'étaient des idolâtres semblables que le prophète de Dieu persécutait en les combattant tous, nonobstant les nuances de leurs cultes respectifs. On peut les classer en quatre catégories distinctes, car Dieu en fait mention dans son livre.

A la première catégorie appartiennent les infidèles auxquels le prophète de Dieu faisait la guerre. Ils reconnaissent que Dieu est le créateur du monde créé, qu'il pourvoit à la nourriture de ses créatures, qu'il donne la vie à ce qui est mort, et que, dans sa sagesse, il embrasse et régit tous les événements. Comme preuve, nous citerons ces paroles du Très-Haut : « Dis-leur : Qui est-ce qui vous fournit de la nourriture au ciel et sur la terre? Qui est-ce qui produit l'être vivant, de l'être mort? Qui est-ce qui gouverne? Ils répondront : C'est Dieu. Dis-leur : Pourquoi donc ne le craignez-vous pas? (*Koran*, x, 32.) Dis-leur : Qui est-ce qui est souverain de sept cieux, souverain du grand Arch? Ils vous répondront : C'est Dieu. Dis-leur : Qui est-ce qui tient le pouvoir suprême de toutes les choses? Qui protège et n'a jamais besoin d'être protégé? Dites-le, si vous le savez; ils répondront : C'est Dieu. » (*Koran*, xxiii, 90.)

Les idolâtres de cette catégorie sont d'autant plus difficiles

à démêler, que, sous les dehors des principes aussi orthodoxes en apparence, ils ne manquent point d'avoir recours aux divinités de leur choix, et leur adressent des prières et des invocations auxquelles Dieu seul a droit.

Passons à la deuxième catégorie. Les idolâtres qui y appartiennent, prétendent qu'ils s'adressent aux puissances intermédiaires qu'afin qu'elles intercèdent en leur faveur auprès de Dieu. « Ce que nous voulons, disent-ils, nous le voulons de Dieu, et non pas d'elles. Nous ne leur demandons que l'entremise de leurs bons offices. » Le Koran fournit une preuve contre eux. Dieu le Très-Haut y dit : « A côté de Dieu, ils adorent les divinités qui ne leur profitent ni ne leur nuisent, et ils disent : Voici nos intercesseurs auprès de Dieu. Dites-leur : Ferez-vous connaître à Dieu quelque chose qu'il ne connaisse pas, aux cieux et sur la terre ? Par sa gloire, non ; il est trop élevé pour qu'on lui associe d'autres divinités. » (*Koran*, x, 19.)

Ailleurs, nous y retrouvons ces paroles de Dieu : « Quant à ceux qui prennent d'autres saints que Dieu, en disant : Nous ne les adorons qu'afin qu'ils nous rapprochent de Dieu, Dieu prononcera sur l'objet de leur dispute. » (*Koran*, xxxix, 4.) Certes, Dieu ne dirige point les menteurs ni les infidèles.

Quand tu auras appris ce que sont les idolâtres de la deuxième catégorie, apprends aussi ce qu'est la troisième. Elle comprend ceux qui se choisissent une idole pour leur patron, ou bien ceux qui, en renonçant au culte des idoles, s'attachent à un saint comme Jésus ou sa mère, et se mettent sous la protection des anges gardiens. Comme preuve contre eux, nous citerons ces paroles de Dieu : « Ceux que vous invoquez, briguent la faveur d'un accès auprès de leur Seigneur, c'est à qui sera le plus près de lui. Ils attendent sa miséricorde et craignent son châtimement, car le châtimement du Seigneur est terrible. » (*Koran*, xvii, 59.)

Nous y voyons que le prophète de Dieu ne met aucune distinction entre l'esclave d'une idole et l'esclave de tel ou tel autre saint ; bien au contraire, il les traitait tous d'infidèles

et leur faisait la guerre afin de consolider la religion de Dieu sur des bases inébranlables.

Quand tu auras appris la troisième catégorie des idolâtres, il faut encore en connaître la quatrième. Ceux-ci vouent un culte sincère à Dieu, toutes les fois qu'il leur arrive un malheur, et n'oublient le culte de leurs dieux que quand ils sont en proie à l'affliction. Dieu le Très-Haut en parle ainsi dans son livre : « Montés sur un vaisseau, ils invoquent le nom de Dieu, lui vouant un culte pur et sincère ; mais quand il les a rendus sains et saufs, à la terre ferme, les voilà qu'ils lui associent d'autres dieux. » (*Koran*, xxix, 65.)

Dans le siècle où nous vivons, je pourrais citer maints exemples d'une hérésie plus hardie encore. Les idolâtres, nos contemporains, prient et invoquent des divinités subalternes, même dans la détresse. Les idolâtres du temps de notre prophète sont moins coupables que ces prétendus dévots. Ceux-là du moins avaient recours à Dieu, lors de l'arrivée d'un sinistre ; tandis que ceux-ci, soit dans le bonheur ou le malheur, n'espèrent qu'en l'assistance de leurs patrons, autres qu'Allah, et ne s'adressent qu'à eux.

Grave bien dans ta mémoire tout ce que tu viens d'apprendre, et tu feras une œuvre méritoire. Il n'y a que Dieu qui sache tout.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

ADDITIONS

Au Mémoire de M. QUATREMÈRE sur le goût des livres
chez les Orientaux.

M. Quatremère a donné dans un mémoire inséré dans le VI^e volume de la III^e série du Journal asiatique, des notices curieuses sur quarante bibliothèques asiatiques; je me permets d'ajouter, comme suite à ce mémoire, quelques renseignements sur une vingtaine de bibliothèques arabes, dont M. Quatremère n'a pas fait mention. Je les classerai dans l'ordre chronologique de leur fondation ou de leur destruction, et je commencerai par celle du calife Mamoun, pour lequel les trois savants fils de l'astronome et médecin Jean, fils de Meseweih, achetaient partout des livres¹. La garde de cette bibliothèque était confiée à des savants distingués².

La bibliothèque des Samanides, conservée à Isfahan, était nommée *le Dépôt de la sagesse*³. Le grand

¹ *Hadji-Khalfa*, Fluegel, III, p. 95.

² *Fihrist*.

³ *Hadji-Khalfa*, Fluegel, III, p. 99.

Bokhara
 philosophe et médecin Ibn-Sina, c'est-à-dire Avicenne, nommé vizir et préfet de cette bibliothèque, fut accusé par ses ennemis d'y avoir mis le feu, pour faire passer pour siennes toutes les idées qu'il y avait puisées. Comme d'autres biographes d'Ibn-Sina racontent le même fait de la bibliothèque de *Bokhara*, ce récit prouve, sinon le double incendie, du moins l'existence d'une grande bibliothèque à *Bokhara*. Il serait difficile de croire qu'un pareil établissement scientifique ait pu manquer dans la ville de *Bokhara*, dont le nom même signifiait *assemblée de sciences* ou *de savants*¹. Le nom de *Bokhara* se retrouve dans le *Bokareis* d'Ulphilas, et veut dire un homme de livres, c'est-à-dire un savant².

Abou-Mansour-Behram (mort l'an 366), vizir du roi Abou-Calendger, fonda la bibliothèque de Firouzabad, au nombre de sept mille volumes³. A la fin du même siècle de l'hégire, s'assemblaient au Caire, dans la bibliothèque du château, les savants pour y disputer⁴.

Fatima
 Il existait au Caire, outre la grande bibliothèque des califes Fatimites, une autre au *Dar-ol-ilm* (maison de la science), c'est-à-dire à la plus ancienne université du monde, fondée, plus d'un siècle avant celle de Bologne, le 24 mai 1005.

¹ Mirkhond, selon le *Ferheng chonouri* (I, fol. 210), assemblée des sciences.

² Zahn, *Ulphilas, Glossaire*, p. 89, *Bokareis*, un savant.

³ Aboulféda, III, p. 117.

⁴ Ibn-Khallikan.

Makrizi donne les détails des sommes assignées pour les salaires des gardes et des bibliothécaires¹. Toutes les bibliothèques particulières de la ville furent réunies dans celle de la nouvelle université, et il était permis à chacun d'y lire et de copier des livres.

Ibn-Khalef, seigneur du Djouzdjan, conserva dans sa bibliothèque le plus grand et le plus célèbre commentaire du Coran, en cent volumes, qui fut déposé à la mosquée Chabouni, à Nichapour, et transporté de là à Isfahan, dans la bibliothèque de la famille Khodjend, où Othi, l'historien éloquent de Mahmoud le Ghaznewide, le vit encore au commencement du v^e siècle de l'hégire².

En même temps, le savant vizir Ahmed, fils de Yousouf el-Menazi (mort l'an 437), fonda deux bibliothèques : l'une à la mosquée de Miafarakain, et l'autre à la mosquée de la ville d'Amid (*Edessa*); toutes les deux riches en livres, d'après le témoignage d'Aboulféda, qui atteste leur conservation presque trois siècles plus tard³.

Trois ans avant la chute de Bagdad, où les bibliothèques fondées par différents califes périrent dans les flammes ou dans les flots du Tigre, la grande bibliothèque d'Alamont, renfermant, pour la

¹ Makrizi, à l'article *Dar-ol-ilm*, et, d'après lui, dans le *Gemaeldesaal* (Darmstadt, 1837), III, p. 235.

² Yemini, et, d'après cet ouvrage, dans le *Gemaeldesaal*, IV, p. 126.

³ Aboulféda, III, p. 125.

plupart, des ouvrages philosophiques, fut livrée aux flammes; et le grand astronome et philosophe Nassireddin de Tous fut accusé, comme jadis le grand philosophe médecin Ibn-Sina, d'avoir commandé cet incendie, moins pour détruire toutes les sources de la doctrine pernicieuse des Assassins, que pour accumuler sur sa tête tous les trésors de la philosophie.

La medressée *Zahyriet*, fondée en 662 (1263), par Melik ez-zahir el-Bandocdari, pour tous les quatre rites orthodoxes, comme, avant lui, en 639, par le roi Ssalih, et, avant celui-ci, par le calife Mostanssir, à Bagdad, fut dotée d'une riche bibliothèque¹, contenant les ouvrages classiques auxquels les Arabes donnent le nom *Ammehat ol kotoub*, c'est-à-dire mères des livres, comme ils appellent le Coran *Amm ol-kitab*, la mère de l'écriture, c'est-à-dire des écritures saintes.

Le sultan des mamloucs Baharites, fondateur de la medressée *Manssouryée*, y fonda une nombreuse bibliothèque². A la medressée *Nassireyée*, commencée par le sultan Zeineddin Ketbougha, et terminée par le sultan Kilawoun, la soif de science des étudiants fut désaltérée par une riche bibliothèque³.

La fille du sultan Nassir Kilawoun, épouse de l'émir Melektemir-el-Hidjazi, fonda, dans le voisi-

¹ Makrizi, dans le chapitre des medressées. — ² *Id. ibid.* —

³ *Id. ibid.*

nage de son palais, la medressée *Hidjaziyye*, contenant une bibliothèque et une école pour des orphelins, qui y furent nourris, logés et instruits¹.

La medressée *Mengoutimouryée*, fondée en 698 (1298), par le naïb *es-salthanet* (premier ministre), l'émir *Seïfeddin Mengoutimour*, fut pourvue de deux chaires pour les deux rites *meleki* et *hanefi*, et d'une bibliothèque².

Un autre émir, *Seïfeddin emir-ol-hadj*, eut le même soin pour les docteurs du rite *chafite*, en fondant pour eux la medressée *Melikyée*, avec une bibliothèque fort considérable³.

L'émir eunuque *Bechir*, grand maître de la garde-robe, fonda, en 761 (1359), hors le Caire, la medressée *Bechiryée*, avec une bibliothèque dont les livres n'étaient point gardés, comme les beautés du harem, par des eunuques jaloux⁴.

Seïfeddin Oldjai bâtit, hors la porte *Zouweïlé*, la medressée qui porte son nom, avec une chaire pour les docteurs du rite *hanefite*, une autre pour le rite *chafite*, un prône pour le *khouthbet*, et une bibliothèque, en 768 (1366)⁵.

L'an 785 (1383), la medressée *Subikyée*, fondée par le chef des eunuques *Sabiheddin Miskal-el-enouki*, fut dotée d'une bibliothèque.

La bibliothèque de la medressée *Mahmoudiyée*, fondée par le grand maître émir *Djamaleddin Mah-*

¹ *Makrizi*, au chapitre des medressées. — ² *Id. ibid.* — ³ *Id. ibid.*
— ⁴ *Id. ibid.* — ⁵ *Id. ibid.*

moud, est mentionnée par Makrisi, avec les plus grands éloges pour la bonne conservation des livres, qui ne furent point prêtés en ville. L'année de sa fondation est 797 (1394)¹.

Pour la medressée fondée en 810 (1407), par l'émir Djemaleddin, le grand maître, dans la plaine de la Porte de la fête, les livres ne furent payés que six cents ducats, quoiqu'ils valussent dix fois autant. On trouve dans cette bibliothèque deux grands Corans, chacun de la largeur de quatre ou cinq empan, l'un de la main de *Becowab*, l'autre de la main de *Yakout*, les deux plus célèbres calligraphes; tous les autres sont aussi de belle écriture, reliés en cuir ou en soie. Les livres formaient dix charges de chameaux. Dans chaque volume était inscrite l'attestation que ce livre appartenait au wakf de la medressée².

Abou Youssef Yacoub, le grand prince de la dynastie des Beni-Merine, fut le fondateur d'une medressée à Fez, à laquelle il envoya treize fardeaux de livres qu'il avait achetés en Espagne³.

Il suffit ici d'avoir donné cette notice des bibliothèques arabes; car, pour les quarante bibliothèques de Constantinople, elles ont été signalées dans le IX^e volume de l'Histoire de l'empire ottoman; mais il ne sera peut-être pas superflu d'ajouter ici

¹ Makrizi, au chapitre des medressées.

² *Id. ibid.*

³ Fr. José de Santo Antonio Moura : *Historia dos soberanos Mo-hametanos*. Lisboa, 1828, p. 406.

encore quelques observations sur la destruction des bibliothèques arabes, parce que, pour l'histoire de la littérature arabe, les incendies et les autres événements destructifs des bibliothèques ne sont pas moins importants que les époques de leur fondation.

Des historiens et des orientalistes modernes marchant sur la trace de Gibbon, en n'ajoutant pas foi à l'incendie des restes de la bibliothèque d'Alexandrie, ordonné par Omar, se sont constitués ses défenseurs. Pour épouser leur opinion, il faudrait de deux choses l'une : ou que cet incendie avéré par l'un des historiens les plus authentiques eût été contredit par d'autres, ou bien qu'il fût tout à fait hors des principes de l'islam et du caractère personnel d'Omar. Or il n'en est rien de ces deux points, et toutes les réflexions de la critique ne viennent que confirmer le fait raconté par Aboulfaradge. Non-seulement l'incendie des restes de la grande bibliothèque d'Alexandrie n'est contesté par aucun historien arabe connu, mais il est, au contraire, confirmé, comme avéré par le plus grand critique en fait d'histoire, le plus grand encyclopédiste et le plus grand bibliographe des Arabes. Ibn-Khaldoun, le plus grand critique que la littérature arabe possède parmi ses historiens, parle expressément de la destruction des livres par le feu et par l'eau. Il dit qu'Omar, consulté par son capitaine Sad-Abouwakâss, s'il devait conserver les livres des infidèles et les faire traduire, lui ordonna de les jeter

dans le feu ou dans l'eau. Éboukhaïr-Faschékempri-zade, dont le nom, comme encyclopédiste, n'a pas un moindre retentissement en Asie que celui de d'Alembert en Europe, dit la même chose; et Hadji-Khaffa, le plus grand bibliographe, et d'ailleurs historien lui-même, répète le même fait d'après ces deux grandes autorités. Quelle raison ces trois grands savants, critiques, historiens, bons musulmans, auraient-ils eue de mentionner cet incendie comme un fait incontestable, s'il ne l'était pas? N'auraient-ils pas préféré justifier Omar de la barbarie qui lui aurait été imputée à tort, s'ils avaient eu la moindre raison d'en douter? Le témoignage de l'histoire est, au contraire, confirmé par le caractère personnel d'Omar.

Observateur rigide du Coran et des commandements du prophète, le second calife était l'ennemi déclaré des poètes et des lettrés; il défendit de parler dans les provinces conquises d'autre langue que l'arabe, et assura, par cette défense, à sa langue maternelle l'empire sur les pays conquis. Il y aurait encore quelque chance de faire prévaloir les doutes qu'on a soulevés si de pareils incendies de livres ne se fussent jamais répétés dans l'histoire de l'islam. On pourrait tenter alors, avec quelque probabilité de succès, de discréditer l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie comme un fait unique dans l'histoire de l'islam, et tout à fait contraire à son esprit; mais l'histoire des six premiers siècles de l'hégire est là pour attester autant d'auto-da-fés

de livres, ordonnés par les musulmans eux-mêmes et non pas par des ennemis infidèles, comme les croisés, qui ont brûlé la magnifique bibliothèque de Tripolis; les Ghouzzes, qui ont incendié celle de Nischapour; les Mongols, qui ont jeté les trésors littéraires de Bagdad dans le Tigre; les Berbères, qui les ont détruits en Afrique. Nous allons citer ces incendies dans l'ordre de leurs dates.

L'an 279 de l'hégire, les astronomes et les auteurs furent exilés de Bagdad, comme le furent autrefois de Rome, sous les empereurs, les astrologues et les mathématiciens. Le commerce des livres de philosophie fut interdit, mais on ne dit pas qu'ils furent brûlés¹.

L'an 420, Mahmoud, le sultan de Ghazna, fit brûler, au pied des potences, les livres des Bati-niens, formant la charge de cinquante chameaux².

Sous le calife Fatimite Mostanser, vers l'an 483, des livres expédiés par le vézir Aboulfaradge-el-Maghrebi furent enlevés en descendant le Nil, et brûlés sous le prétexte que les livres provenant du Caire contenaient des doctrines opposées à celles professées au Maghrib³.

Dans la moitié du vi^e siècle, l'an 545 ou 546 de l'hégire, un prince Ghouride, nommé *Djihansonz*, c'est-à-dire l'incendiaire du monde, livra aux flammes la grande bibliothèque de Ghazna, à laquelle la

¹ Hadji-Khalfa, *Tablettes chronologiques*, sous cette année.

² Mémoire de M. Quatremère.

³ *Ibid.*

grande bibliothèque d'Isfahan, enlevée par l'émir Ghaznevide-Abou-Sehl, avait été incorporée¹.

En 553, Nazireddin, de Tous, le grand astronome et philosophe, fit livrer aux flammes la bibliothèque d'Alamout, soit pour détruire la doctrine des Ismaélites jusque dans ses sources, soit, comme quelques historiens l'en ont accusé, pour concentrer exclusivement dans sa tête toutes les idées des anciens philosophes².

En 555, on brûla à Bagdad, par ordre du calife Mostansser, tous les ouvrages philosophiques de la bibliothèque d'un juge, nommément les ouvrages philosophiques d'Ibn-Sina, et les cinquante traités philosophiques des frères de la Pureté, première réunion académique qui devança d'un demi-siècle l'ouverture de la première université au Caire³.

Au Maghribe, des princes de la dynastie des Morabithoun condamnèrent au feu les ouvrages du philosophe *Ghazali*. Leurs successeurs, les princes de la dynastie de *Mouwahidoun*, attribuèrent la chute de leurs prédécesseurs à ces auto-da-fés. Abd-ol-Moumin défendit rigoureusement de brûler les romans et les livres de contes⁴; mais cet ordre ne fut pas respecté par son successeur Yacoub, qui ordonna, en 588, de brûler des livres de jurisprudence⁵.

¹ Mémoire de M. Quatremère.

² *Histoire des Assassins*.

³ Mémoire de M. Quatremère.

⁴ *Condé*, II, chap. XLIII.

⁵ *Hadjî-Khalfa, Tablettes chronologiques*, 588.

Tant de bibliothèques brûlées et détruites par des musulmans fanatiques ou passionnés, non pas dans les premiers temps de l'islam, où ses principes avaient encore toute l'âpreté de la jeunesse, suffiraient seuls pour accréditer l'incendie des restes de la bibliothèque d'Alexandrie, quand même ce fait, raconté par un grave historien, sans être contredit par aucun autre, n'eût pas été confirmé par les autorités historiques les plus graves.

L'amour du paradoxe a porté, dans les derniers temps, des littérateurs et des orientalistes, à se constituer les défenseurs d'Omar, comme aussi à fausser l'histoire en défendant Mahomet contre l'accusation de plus d'un assassinat approuvé et autorisé par lui. Ces attentats sont tous attestés par les sources les plus authentiques, dont j'ai réuni les témoignages dans la biographie de Mahomet, donnée dans le premier des six volumes du *Gemäldesaal*, c'est-à-dire dans ma Galerie de tableaux biographiques. Une femme juive, un vieillard séculaire, un poète, furent victimes de ces missions d'assassins, provoquées par des exclamations comme, par exemple : Qui me délivrera de ce vilain ? Allez au nom de Dieu ! Que Dieu vous assiste ! ou bien approuvées par des mots de Mahomet qui ont passé en proverbe, comme par exemple, lorsqu'il apprit l'assassinat d'Aboubaaz : *Deux chèvres ne se heurteront pas pour cela*, ou bien lorsqu'il ordonna le meurtre du poète Aboul-Oza : *Le fidèle ne sera pas deux fois mordu (par un serpent) en embûche*. C'est le même esprit de paradoxe qui

engage les défenseurs d'Omar à contester l'incendie des restes de la bibliothèque d'Alexandrie, quoiqu'il ne soit point contesté par les musulmans eux-mêmes, et qu'il se trouve tout à fait d'accord avec les principes de l'islam et le caractère personnel d'Omar.

HAMMER PURGSTALL.

BIBLIOGRAPHIE.

SUPPLÉMENT**AU CATALOGUE DES OUVRAGES ORIENTAUX**

RAPPORTÉS PAR M. CH. D'OCHOA.

La petite mais intéressante collection de manuscrits orientaux qui fait partie de la Bibliothèque de l'Arsenal, a été augmentée l'année dernière de plusieurs ouvrages provenant de la collection que M. d'Ochoa a rapportée de l'Inde. Malheureusement, ces manuscrits, pour la plupart, sont arrivés dans un état presque voisin d'une ruine totale. *Habent sua fata libelli*. Quoi qu'il en soit, donnés à la Bibliothèque de l'Arsenal par M. le ministre de l'instruction publique, ils ont été reçus avec reconnaissance par MM. les conservateurs, et, bientôt après, inscrits sur le catalogue des manuscrits étrangers et placés à leur rang dans la Bibliothèque. Nous croyons devoir aujourd'hui en indiquer succinctement le contenu.

N° 1. Petit traité sur divers points de jurisprudence civile et religieuse; in-12, demi-reliure, dos en veau. Ce manuscrit est en mauvais état. Le commencement manque. Dans une partie du volume, quelques notes marginales entre les lignes.

N° 2. Fragment d'un traité de jurisprudence avec commentaire; in-8°; ni commencement ni fin.

N° 3. Fragments de deux traités de religion et de morale; in-8°, manuscrit incomplet et délabré.

N° 4. *کیمیای سعادت* La Chimie, ou quintessence du bonheur, ouvrage moral et religieux où il est question de la vie spirituelle des sofis; in-8°, manuscrit persan. La fin manque. En mauvais état.

N° 5. *گلستان شیخ سعدی* Le Gulistân, c'est-à-dire *le parterre de roses*, par Saady, poète et philosophe persan du XIII^e siècle de notre ère; in-8°, demi-reliure, dos en veau. Bonne écriture, manuscrit avec encadrement.

N° 6. Quelques fragments du *Metsnévy* de Djélâl-Eddin Roumy, poète mystique du XIII^e siècle de notre ère; in-8°, en fort mauvais état.

N° 7. Commentaire d'une partie du *Metsnévy*; in-8°, en très-mauvais état.

N° 8. Commentaire d'une partie du *Metsnévy*; in-fol. en mauvais état. La fin du volume manque.

N° 9. Le Divân, c'est-à-dire recueil de ghazels ou odes de Hâfiz, poète persan célèbre du XIV^e siècle de notre ère. Manuscrit en mauvais état et incomplet; in-8°.

N° 10. Le même Divân, in-8°, en mauvais état. Il manque quelques pages au commencement et à la fin.

N° 11. Les amours de Chirîn et Khosrou, roman en vers de Nizâmy, poète du XII^e siècle de notre ère; in-4°; basane, édition lithographiée, 1249 de l'hégire (1833), 5 figures.

N° 12. Le Divân de Çâib (صائب), poète mystique du XVII^e siècle de notre ère, sous Abbâs II; in-8°; le commencement manque.

Dans le nombre des livres orientaux que M. le ministre a bien voulu joindre au don des manuscrits, on distingue ceux qui suivent :

N° 1. *Borhâni Câti'*, Dictionnaire persan, édition lithographiée, 1259 (de notre ère 1843), in-fol.

N° 2. *An account of the manners and customs of the modern Egyptians*, by Edward William Lane.

N° 3. *Pend-Némoh*, ou le Livre des conseils, édition et traduction de M. Silvestre de Sacy.

N° 4. *Grammar of the hindustani language*, by John Shakespear.

N° 5. Les œuvres de Wali, édition de M. Garcin de Tassy.

N° 6. Le *Pantcha-Tantra*, ou les cinq ruses, fables du brahme Vichnou-Sarma, etc. le tout traduit par M. l'abbé Dubois.

G. M. L.

GESCHICHTE DER KHALIFER, ETC.

Histoire des khalifes, d'après des sources manuscrites, par le D^r Gust. WEIL, bibliothécaire et professeur des langues orientales à Heidelberg. Second volume, contenant l'histoire des Abbasides jusqu'à la prise de Bagdad par les Boujides; 132-384 de l'hégire = 749-945 de l'ère chrétienne. Manheim, librairie de Bensersmann; 1848, 698 pages in-8°.

Dans ce volume, qui contient l'histoire de l'empire musulman depuis la fondation de la dynastie des Abbasides jusqu'au moment où les Boujides s'emparèrent de la capitale et de la puissance temporelle, l'auteur a suivi à peu près le même plan qui l'avait guidé pour la composition du précédent. Après avoir étudié les principaux manuscrits des bibliothèques de Paris, de Leyde, de Göttingue et de Berlin, qui traitent l'histoire de l'empire musulman, depuis la moitié du VIII^e jusqu'à la moitié du X^e siècle de l'ère chrétienne, et les avoir examinés selon les règles d'une saine critique, il a rassemblé dans le texte le résultat de ses recherches, et il en a rendu compte dans les notes qui l'accompagnent. Le texte arabe de Tabari lui a servi de guide principal jusqu'au règne de Mahdi; et c'est à cet auteur qu'il est redevable des révélations qu'on cherche en vain dans les chroniques postérieures, et qui jettent un nouveau jour sur les moyens pervers employés par les Abbasides pour parvenir au pouvoir. La correspondance du khalife Mansour avec Abou-Mouslim et avec l'Alide Mohammed Ibn-Hasan prouve que les Abbasides ont sacrifié à leur envie de régner, non-seulement la nationalité arabe, mais encore les principes fondamentaux de l'islamisme. Dans ce vo-

lume, on a aussi traité avec un soin particulier les guerres, ambassades et traités de paix entre la cour de Bagdad et celle de Constantinople, après avoir comparé les récits des chroniques byzantines avec ceux d'Ibn-al-Athir, d'Ibn-Khaldoun et d'autres. Ce dernier auteur consacre, à la fin de chaque règne, un chapitre particulier à la guerre avec les infidèles. L'histoire de la littérature arabe, qui, pendant les deux siècles qu'embrasse ce second volume, s'est développée d'une manière prodigieuse, a dû nécessairement entrer dans le cadre, puisqu'elle est intimement liée avec le changement de dynastie et le triomphe de l'élément persan qui l'a suivie, comme, d'un autre côté, les principes schiites et moutasélites des premiers khalifes abbassides ont exercé une grande influence sur l'étude de la philosophie et sur la théologie arabe.

Quoique l'histoire du khalifat de Bagdad forme l'objet principal de ce volume, l'auteur n'a cependant pas négligé celle des autres dynasties et principautés musulmanes qui se sont élevées à côté de lui, partout où elle est nécessaire à l'intelligence du tableau principal. Ainsi on trouvera dans ce volume une histoire complète des Tahirides, Saffarides, Toulounides, Ikhschidides, Sadjites et Hamdanides, et une partie de celle des Samanides et Déilemites. Quant aux dynasties africaines, l'auteur ne s'en est occupé qu'autant qu'elles sont en rapport direct avec les événements relatifs à l'empire d'Orient. Ainsi il a donné l'histoire de la fondation des Édrisites et des Aghlabites, et de leurs premières conquêtes en Sicile, puis il les a abandonnés jusqu'à leur chute, qui rentre dans le cercle de son travail, puisqu'elle se rattache à la fondation de la dynastie des Fatimides et aux guerres qui s'en sont suivies en Sicile, en Égypte, et, plus tard, en Syrie. A l'aide de deux manuscrits de la bibliothèque de Gotha, il a été à même de fournir plusieurs faits nouveaux concernant les Karmates, les derniers Aglabites et le premier Fatimide; faits qui ont échappé à M. de Sacy, qui a traité cette partie de l'histoire dans son Histoire des Druzes.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 14 JANVIER.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu; la rédaction en est adoptée.

On lit une lettre de M. Dozon qui fait connaître que des circonstances l'empêchent de continuer à être membre de la Société. Il sera fait mention de cette lettre au procès-verbal.

On entend le rapport fait par M. Burnouf, au nom de la commission littéraire, sur la demande de M. Troyer, relativement à l'impression de la suite de l'Histoire du Kachemire. Ce rapport est approuvé par le Conseil, qui invite la commission des fonds à lui faire un rapport sur la question de savoir si l'état des fonds permet l'impression de la suite de l'Histoire du Kachemire.

M. le Président fait connaître au Conseil que M. Reinhart Dozy a déjà précédemment adressé au Conseil une demande de souscription pour divers travaux relatifs à l'Histoire des Arabes d'Espagne. Le Conseil renvoie la demande de M. Reinhart Dozy à l'examen d'une commission formée de MM. Garcin de Tassy, Dulaurier, Defrémery.

On procède au renouvellement de la commission des impressions de la Société; le résultat du scrutin donne les noms de MM. Mohl, Garcin de Tassy et Julien.

Sont proposés et nommés membres de la société :

M. DUGAT (Gustave);

M. REGNAULT, à Constantine;

M. BULLAD (Antoni), élève de l'École des langues orientales.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Par l'auteur. *Temple de Bual à Marseille, ou grande inscription phénicienne, découverte dans cette ville dans le courant de l'année 1845, expliquée et accompagnée d'observations critiques et historiques*, par M. l'abbé BARGÈS. Paris, 1847, in-8°.

Par l'auteur. *De l'état présent des études sur le bouddhisme et de leur application*, par M. NÈVE. Gand, 1846, in-8°.

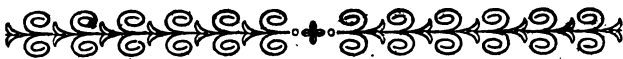
Par le même. *Établissement et destruction de la première mission chrétienne dans la Chine*, par M. NÈVE. Louvain, 1846, in-8°.

Par M. le ministre de la guerre. Plusieurs exemplaires du Moubacher.

Par l'éditeur. *Rgya ich'er rol pa, ou Développement des jeux, contenant l'histoire du bonddha Çakya Mouni*, par M. FOUCAUX. Première partie. Texte tibétain. Paris, 1847, in-4°. (Imprimé à l'Imprimerie nationale.)

Par l'auteur. *An analytical digest on all the reported cases, divided in the supreme courts of judication in India*, by WILLIAM MORLEY. Vol. I, p. 1, et vol. II, p. 1. Londres, 1847, in-8°.





JOURNAL ASIATIQUE.

MARS 1848.

PROSODIE

DES LANGUES DE L'ORIENT MUSULMAN,

SPÉCIALEMENT DE L'ARABE, DU PERSAN, DU TURC ET DE L'HINDOUSTANI;

PAR M. GARCIN DE TASSY.

(Suite.)

CHAPITRE IV.

SUR LES CHANGEMENTS DES PIEDS PRIMITIFS.

Voici actuellement la liste des changements dont sont susceptibles respectivement chacun des pieds primitifs, c'est-à-dire le catalogue complet de tous les pieds irréguliers.

I. **فعولن** *fäülün*. Ce pied peut être affecté de sept irrégularités, à savoir :

1. **TASBIG** (voir n° 26), **فعولان** *fäülā-n*.
2. **CABZ** (voir n° 6), **فعول** *fäülü*.
3. **CASR** (voir n° 9), **فعول** *fäü-l*.
4. **HAZF** (voir n° 2), **فعلا** *fäā-l* (pour **فعو** *fäü*).
5. **SALM** **ثلم** (voir n° 31), **فعلان** *fālān* (pour **عولن** *ülün*).
6. **SARM** **ثرم** (voir n° 31), **فعل** *fālū* (pour **عول** *ülü*).
7. **BATR** (voir n° 25), **فع** *fā*.

II. فاعلى *fā'ilūn*. Ce pied peut aussi éprouver sept irrégularités, dont voici l'indication :

1. IZĀLA ou *tazyīl* (voir n° 27), فاعلان *fā'ilā-n*.
2. KHABN (voir n° 4), فعلى *fā'ilūn*.
3. CAT قطع (voir n° 10), فعلى *fā'lūn* (pour فاعل *fā'il*).
4. HAZAZ (voir n° 22), فع *fā*.
5. TAKHLĪ (voir n° 13), فعل *fā'al*.
6. TARFĪL (voir n° 15), فاعلاتى *fā'ilātūn*.
7. KHABN et IZĀLA (voir n° 4 et 27), فعلى *fā'ilā-n*.

III. مفاعيلى *mā'fā'ilūn*. Ce pied admet les onze irrégularités que voici :

1. TASBĪG (voir n° 26), مفاعيلان *mā'fā'ilā-n*.
2. CABZ (voir n° 6), مفاعلى *mā'fā'ilūn*.
3. KAFF (voir n° 7) مفاعيل *mā'fā'ilū*.
4. CASR (voir n° 9), مفاعيل *mā'fā'il*.
5. HAZF (voir n° 21), فعول *fā'ūlūn* (pour مفاعى *mā'fā'i*).
6. HATM (voir n° 30), مفاع *mā'fā-a*.
7. KHARM (voir n° 31), مفعول *mā'fūlūn* (pour فاعيل *fā'ilūn*).
8. KHARB (voir n° 31), مفعول *mā'fūlū* (pour فاعيل *fā'ilū*).
9. SCHATR (voir n° 31), فاعلى *fā'ilūn*.
10. ZALAL (voir n° 31), فاع *fā-a*.
11. BATR (voir n° 25), فع *fā*.

IV. فاعلاتى *fā'ilātūn*. Ce pied compte dix irrégularités, savoir :

1. TASBĪG (voir n° 26), فاعليات *fā'ilīyā-n* (pour فاعلاتان *fā'ilātā-n*).
2. KHABN (voir n° 4), فاعلاتى *fā'ilātūn*.
3. KAFF (voir n° 7), فاعلات *fā'ilātū*.

4. CASR (voir n° 9), فاعِلان *fāilā-n* (pour فاعِلات *fāilā-t*).
5. SCHAKL (voir n° 20), فاعِلات *fāilātū*.
6. HAZF (voir n° 21), فاعِلان *fāilūn* (pour فاعِل *fāilā*).
7. TASCHIS (voir n° 8), مفعولان *māfūlūn* (pour فاعِلات *fāilā-tūn*).
8. CAT (voir n° 10), فاعِلان *fāilūn* (pour فاعِل *fāilā*).
9. JAHF (voir n° 12), فَع *fā*.
10. RAB (voir n° 11), ربيع فاعِل *fāal*.

V. مستفعلان *mūstāfilūn*. Ce pied admet les onze irrégularités suivantes :

1. IZĀLA (voir n° 27), مستفعلان *mūstāfilā-n*.
2. KHABN (voir n° 4), مفاعِلان *māfāilūn* (pour متفعلان *mū-tāfilūn*).
3. TAĪY (voir n° 5), مفاعِلان *māfāilūn* (pour متفعلان *mū-tāilūn*).
4. CAT (voir n° 10), مفعولان *māfūlūn* (pour مستفعل *mūstāfil*).
5. KAFF (voir n° 7), مستفعل *mūstāfilū*.
6. KHABL (voir n° 19), فاعِلان *fāilātūn* (pour متعِلان *mū-tāilūn*).
7. SCHAKL (voir n° 20), مفاعِل *māfāilū* (pour متفعل *mū-tāfilū*).
8. HAZAZ (voir n° 21), فاعِلان *fāilūn* (pour متعِل *mū-tāil*).
9. TAKHLĪ (voir n° 13), فاعِلان *fāilūn* (pour متفعل *mūstāfil*).
10. TARPIL (voir n° 15), مستفعلات *mūstāfilātūn*.
11. RAF (voir n° 14), فاعِلان *fāilūn*.

VI. مفاعِلان *māfāilātūn*. Ce pied n'admet que quatre irrégularités, à savoir :

1. ASB (voir n° 2), مفاعِلان *māfāilūn* (pour مفاعِلان *māfāilātūn*).

2. ACL (voir n° 17), مفاعِل mäfäilün (pour مفاعِل mäfäitün).
3. CATF (voir n° 24), فَعُول fäülün (pour مفاعل mäfäil).
4. CASM (voir n° 31), مفعول mäfulün (pour فاعِل fäiltün).

VII. مُتَفَاعِل mütäfäilün. Ce pied admet six irrégularités, dont voici la liste.

1. IZMÂR (voir n° 1), مُسْتَفْعِل müstäfilün (pour مُتَفَاعِل müt-fäilün).
2. CAT (voir n° 10), فَعِلَاتُون fäilätün (pour مُتَفَاعِل mütäfäil).
3. WACS (voir n° 16), مفاعِل mäfäilün.
4. HAZAZ (voir n° 22), فَعِلُن fäilün (pour مُتَفَاعِل mütäfä).
5. IZÂLA (voir n° 27), مُتَفَاعِلَان mütäfäilā-n.
6. TARFİL (voir n° 15), مُتَفَاعِلَاتُون mütäfäilätün.

VIII. مَفْعُولَات mäfülätü. Ce pied admet les neuf irrégularités suivantes :

1. WACF (voir n° 3), مَفْعُولَان mäfülā-n (pour مَفْعُولَات mäfü-lā-t).
2. KHABN (voir n° 4), فَعُولَات fäülätü.
3. TAÏY (voir n° 5), فَعِلَاتُون fäilätü.
4. KASF (voir n° 18), مَفْعُولُون mäfülün (pour مَفْعُول mäfülā).
5. KHABL (voir n° 19), فَعِلَات fäilā-t (pour مَعْلَات mäülā-t).
6. SALM سلم (voir n° 23), فَعِلُن fäilün (pour مَفْعُو mäfü).
7. JAD جَدَع (voir n° 28), فاع fā-a.
8. NAHR (voir pag. 136, numéro de février), فع fā.
9. RAF رَفَع (voir n° 14), مَفْعُول mäfü-l.

IX. فَاعِلَاتُون fäi-lā-tün. Ce pied admet quatre irrégularités, c'est-à-dire :

1. KAFF (voir n° 7), فاعِلَاتُون fäi-lā-tü.

2. CASR (voir n° 9), فاع لان *fāi-lā-n* (pour فاع لات *fāi-lā-t*).
3. HAZF (voir n° 21), فاعلن *fāilūn*.
4. TASHIG (voir n° 26), فاع ليان *fāi-liyā-n* (pour فاع لثان *fāi-lātā-n*).

X. مس تفع لن *mūs-tāfi-lūn*. Enfin, ce dernier pied n'admet que trois irrégularités, qui sont :

1. KHABN (voir n° 4), مفاعلن *māfāilūn* (pour م تفع لن *mū-tāfi-lūn*).
2. KAFF (voir n° 7), مس تفع ل *mūs-tāfi-lū*.
3. TASHIG (voir n° 26), مس تفع لان *mūs-tāfi-lā-n*.

Par suite de l'emploi de ces irrégularités dans les mètres primitifs, ces mètres prennent différentes formes dont les pieds sont quelquefois pareils, quoique dérivés de pieds réguliers divers. Cela tient à ce qu'on a généralement substitué aux paradigmes altérés des paradigmes plus conformes au génie de la langue arabe¹. Aussi est-il essentiel d'indiquer, pour se reconnaître, le paradigme original, et c'est ce que j'ai eu soin de faire dans les tableaux qui précèdent.

On trouvera peut-être bien compliquée la théorie des irrégularités des pieds primitifs, mais on se convaincra, par l'expérience, que cette complication apparente s'évanouit dans la pratique. En effet, tous les pieds d'un vers ne sont pas altérés au point de ne pouvoir être reconnus ; il y a toujours dans le vers quelque pied qui sert de jalon pour décou-

¹ On nomme ces mots substitués *مستقرلات* *substitutions*.

vrir la mesure. On peut tâtonner, sans doute, mais en recourant aux paradigmes, et avec un peu de persévérance, on ne peut tarder de trouver la mesure qu'on cherche. Voici, au surplus, une sorte de résumé de la théorie qui précède, c'est-à-dire la liste complète de tous les pieds réguliers et irréguliers classés d'abord selon le nombre des lettres qui les composent. Les numéros marquent les pieds primitifs auxquels se rapportent les pieds secondaires.

Pied de deux lettres.

فح *fā*, 1, 2, 3, 4, 8.

Pieds de trois lettres.

فعل *fāal*, 1, 2, 4;

فاع *fā-a*, 3, 8.

فعل *fālū*, 1;

Pieds de quatre lettres.

فعول *fāū-l*, 1;

فعلل *fāilūn*, 2, 4, 5, 7;

فعول *fāulū*, 1;

مفاع *māfā-a*, 3.

فعلل *fālūn*, 1, 2, 8;

Pieds de cinq lettres.

فعولل *fāulūn*, 1, 3, 5, 6;

مفعول *māfūlū*, 3;

فاعلل *fāilūn*, 2, 3, 4, 5, 9;

فعلات *fāilātū*, 4;

فعلات *fāilā-t*, (ou فعلا

فعلل *fāilātūn*, 5;

fāilā-n), 2, 8;

مفاعل *māfāilū*, 5.

مفعول *māfū-l*, 8;

Pieds de six lettres.

فعولان <i>fā'ulā-n</i> , 1;	فاعلان <i>fā'ilā-n</i> , 2, 4;
مفاعِلن <i>mā'fā'ilūn</i> , 3, 5, 6, 7;	مُفتاعِلن <i>mūftā'ilūn</i> , 5;
10.	مُستفعل <i>mūstā'fīlū</i> , 7;
مفاعيل <i>mā'fā'il</i> , 3;	فَاعِلَاتُ <i>fā'ulātū</i> , 8;
مفاعيلُ <i>mā'fā'ilū</i> , 3;	مُس تَفْع لُ <i>mūs-tā'fī-lū</i> , 10;
مفعولن <i>mā'fūlūn</i> , 3, 4, 5, 6, 8;	فَاع لَاتُ <i>fā'i-lā-tū</i> , 9;
فَاعِلَاتُن <i>fā'ilātūn</i> , 4, 7;	فَاع لَان <i>fā'i-lā-n</i> , 9.
فَاعِلَاتُ <i>fā'ilātū</i> , 4, 8;	

Pieds de sept lettres.

فاعلاتن <i>fā'ilātūn</i> , 2, 4;	مفعولاتُ <i>mā'fūlātū</i> , 8;
مفاعيلن <i>mā'fā'ilūn</i> , 3, 6;	مفعولن <i>mā'fūlā-n</i> , 8;
مُستفعلن <i>mūstā'fīlūn</i> , 5, 6;	مُس تَفْع لُن <i>mūs-tā'fī-lūn</i> , 10;
مفاعِلن <i>mā'fā'ilātūn</i> , 6;	فَاع لَاتُن <i>fā'i-lā-tūn</i> , 9.
مُتفاعِلن <i>mūtā'fā'ilūn</i> , 7;	

Pieds de huit lettres.

مفاعيلان <i>mā'fā'ilā-n</i> , 3;	مُستفعلان <i>mūstā'fīlā-n</i> , 5;
فاعليَان <i>fā'ilīyā-n</i> , 4;	مُس تَفْع لَان <i>mūs-tā'fī-lā-n</i> , 10;
فَاع لِيَان <i>fā'i-līyā-n</i> , 9;	مُتفاعِلان <i>mūtā'fā'ilā-n</i> , 7.

Pieds de neuf lettres.

مُستفعلاتُن <i>mūstā'fīlātūn</i> , 5;	مُتفاعلاتُن <i>mūtā'fā'ilātūn</i> , 7.
---------------------------------------	--

Voici actuellement la classification de ces mêmes pieds selon le nombre de syllabes qui entrent dans leur composition.

Pieds d'une syllabe.

- فاع *fā*, 1, 2, 3, 4, 8; فاع *fā-a*, 3, 8.

Pieds de deux syllabes.

- فعل *fāʿl*, 1, 2, 4; فعل *fālūn*, 1, 2, 8;
فعل *fālū*, 1; مفاع *māfā-a*, 3;
فعول *fāʿl*, 1; مفعول *māfū-l*, 8.

Pieds de trois syllabes.

- فعول *fāʿlū*, 1; مفعول *māfūlū*, 3;
فعل *fālūn*, 2, 4, 5, 7; فعولان *fāʿlā-n*, 1;
فعول *fāʿlūn*, 1, 3, 5, 6; مفاعيل *māfāi-l*, 3;
فاعلي *fāʿlūn*, 2, 3, 4, 5, 9; مفعولان *māfūlūn*, 3, 4, 5, 6, 8;
فعلات *fāʿlā-t*, (ou فعلان *fā-
ilā-n*), 2, 8; فاعلان *fāʿlā-n*, 2, 4;
فاع لان *fāi-lā-n*, 9.

Pieds de quatre syllabes.

- فعلات *fāʿlātū*, 4; فعولات *fāʿlātū*, 8;
فعلتن *fāʿlātūn*, 5; مس تفع ن *mūs-tāfi-lū*, 10;
مفاعيل *māfāilū*, 5; فاع لات *fāi-lātū*, 9;
مفاعيل *māfāilūn*, 3, 5, 6, 7, 10; فعلاتن *fāʿlātūn*, 2, 4;
مفاعيلن *māfāilūn*, 3, 6;
مستفعلن *mūstāfīlān*, 5, 6;
فعولات *māfūlātū*, 8; مفعولان *māfūlā-n*, 8;
فعلات *fāʿlātū*, 4, 8; مس تفع لن *mūs-tāfi-lūn*, 10;
مفاعيلن *māfāilūn*, 5; فاع لا تن *fāi-lā-tūn*, 9;
مستفعلن *mūstāfīlū*, 7;

مفاعيلان *māfāilā-n*, 3; مستفعلان *müstāfilā-n*, 10;
 فاعليان *fāliyā-n*, 4; مس تفع لان *mūs-tāf-lā-n*, 10.
 فاع ليان *fāi-lyān*, 9;

Pieds de cinq syllabes.

مفاعيلاتن *māfāilātūn*, 6; متفاعلان *mütāfāilā-n*, 7;
 متفاعلين *mütāfāilūn*, 7; مستفعلاتن *müstāfilātūn*, 5.

Pieds de six syllabes.

متفاعلاتن *mütāfāilātūn*, 7.

CHAPITRE V.

DÉTAILS SUR LES MÈTRES PRIMITIFS ET SECONDAIRES, AVEC DES
 EXEMPLES ARABES, PERSANS, TURCS ET HINDOUSTANIS.

On nomme, ai-je dit, *sain*, سالم, le mètre dont les pieds, اركان, n'admettent aucune *altération*, زحان, et *irrégulier*, مزاحف, celui dont les pieds sont diversement altérés. J'ai fait connaître les différentes irrégularités dont les pieds primitifs peuvent être susceptibles; il me reste à parler des mètres eux-mêmes et à donner des exemples de leurs variétés.

J'ai parlé de l'identité de quelques pieds dérivés malgré leur origine différente. Par suite, il y a des mètres secondaires qu'on peut rapporter à plusieurs mètres primitifs. Dans ce cas, on doit les rattacher à ceux auxquels ils se lient le plus naturellement. L'exemple suivant fera comprendre cette règle.

رخود شدم که یار من زمین شود

چشم شدم که بر سر من شود

« J'ai été hors de moi lorsque mon amie m'a abandonné; j'ai gardé le silence lorsqu'elle a commencé à parler. »

Ce vers se compose de six *مفاعلی māfāilūn*. Or, si ce pied est dérivé de *مستفعلی mūstāfilūn* par l'irrégularité nommée *khabn*, le vers que je viens de citer est du mètre *rajaz*; si, au contraire, le pied *مفاعلی māfāilūn* dérive de *مفاعیلی māfāilūn*, par l'irrégularité nommée *cabz*, le vers est du mètre *hazaj*. Or, comme *مفاعلی māfāilūn* ne dérive de *مستفعلی mūstāfilūn* que par *substitution*, نقل, pour *متفعلی mūtāfilūn*, et que, au contraire, il dérive de *مفاعیلی māfāilūn* sans *substitution*, il est plus naturel et plus simple de le rattacher au mètre *hazaj*. C'est ainsi qu'on doit agir dans tous les cas où des pieds irréguliers dérivés peuvent se rapporter à plusieurs pieds primitifs.

Les cas dont je parle n'ont pas de rapport avec la versification nommée *mutalauwan* متلون, ou *higarrée*, et qui consiste à composer des vers de telle façon qu'on puisse les scander de plusieurs manières, et ainsi les rapporter à plusieurs mètres différents. J'ai parlé de cette sorte de figure de mots dans mon quatrième article sur la rhétorique des nations musulmanes (II^e part. chap. II, section 24), et j'ai cité quelques vers qu'on peut scander de deux manières. Voici, du célèbre Faizi, deux vers¹ qu'on

¹ Gladwin, Dissertation, pag. 145, a cité le *gazel* entier, mais sans traduction.

peut scander de quatre manières, et rapporter ainsi à quatre mètres différents, à savoir : 1° au *sarī* (*matwī*, *maksūf*); 2° et 3° au *raml* à six pieds, *makhbūn*, *mahzūf* et simplement *mahzūf*; 4° au *khafif* (*makhbūn* et *mahzūf*).

ای حم ابروی تو تیغ جفا (1)

حلقه کیسوی تو دامن بلا

خنجر بهلوی تو تیغ اجل

غره بد خوی تو تیر (2) قضا

Ton sourcil arqué est, *pour le cœur*, l'épée de la tyrannie; les boucles de tes cheveux sont, *pour lui*, le filet du malheur. Le poignard qui est à ta ceinture est le glaive de la mort; ton œillade funeste, la flèche du destin.

Parmi la grande quantité des mètres dont les traités originaux donnent la nomenclature, il n'y en a, comme je l'ai déjà dit, qu'un assez petit nombre qui soient d'un usage commun. Ainsi, par exemple, dans les poésies si variées de Wali, il n'a été employé que dix-huit mètres seulement, et le tableau

¹ Voici la quadruple scansion de ce premier hémistiché.

1° *āi khūmī āb* | *rūi tū tē* | *guī jāfā*

mūftā i lūn | *mūftā lūn* | *fā ilūn*

2° *āi khūmī āb* | *rūi tū tē* | *guī jāfā*

fā i lā tūn | *fā lā tūn* | *fā i lūn*

3° *āi khūmī āb* | *rūi tū tē* | *guī jāfā*

fā i lā tūn | *fā i lā tūn* | *fā i lūn*

4° *āi khūmī āb* | *rūi tū tē* | *guī jāfā*

fā i lātūn | *māfā i lūn* | *fā ilūn*

¹ Jeu de mots entre تیغ; épée et تیر flèche.

de ces mètres, tableau que j'ai donné dans mon édition des œuvres de ce poète célèbre du Décan, peut servir généralement pour tous les recueils de poésies hindoustanis et même pour les diwans persans et turcs.

Il ne me semble donc pas nécessaire de donner la nomenclature complète de tous les mètres dérivés que les rhétoriciens arabes nous font connaître et dont plusieurs sont si peu usités qu'il serait difficile d'en trouver des exemples. Je m'occuperai plus spécialement, à l'imitation de l'auteur du *Hadâyic*, des mètres les plus communs chez les poètes des principales nations musulmanes. Ce que je dirai ici suffira amplement pour familiariser à la scansion des vers et donner ainsi la facilité de trouver les mesures les moins usitées.

SECTION 1^{re}.

Des mètres *taxil*, *madil*, *bacîl*, *kâmil* et *wâfir*.

Ces cinq mètres étant particuliers aux Arabes, je n'en traiterai que sommairement. On en a vu plus haut les paradigmes réguliers; il s'agit actuellement d'en donner des exemples, aussi bien que des principaux mètres irréguliers qui en dérivent.

Je ne suivrai pas les rhétoriciens arabes dans leur classification systématique qui consiste à ranger les mètres dérivés d'après le dernier pied du premier hémistiche عروض et le dernier pied du second ضرب, ce qui fait des genres et des espèces, comme les ap-

pelle M. de Sacy¹. Cela tient à ce que, en arabe, on ne fait guère attention qu'aux irrégularités des derniers pieds des deux hémistiches, pieds qui, dans cette langue, ne sont souvent pas pareils, tandis qu'ils le sont, au contraire, en persan, en turc et en hindoustani. Les autres irrégularités qui servent à classer les mètres dérivés dans les autres langues, ne sont souvent en arabe qu'accidentelles et non essentielles² comme c'est presque toujours le cas dans les autres idiomes. Comme mon travail comprend les langues les plus connues de l'Orient musulman, j'ai pris une marche plus simple ; je me suis seulement contenté d'indiquer, au fur et à mesure des cas, ce qu'offrent de particulier les mètres arabes, en éclaircissant, autant que je l'ai pu, les règles par des exemples.

1° Le mètre *tawil* طويل régulier est très-commun en arabe ; en voici un exemple :

هو الرزق لا جد لـديك ولا ربط (3)
ولا ادب يعطيك رزقا ولا خط

¹ Cet éminent orientaliste a donné la nomenclature exacte de ces variétés, mais sans les accompagner, malheureusement, d'aucun exemple.

² Je veux parler, par exemple, de فاعلى pour فاعلى, de مفاعلى pour مفاعلى, de متفاعلى pour متفاعلى, de مفاعلتى pour مفاعلتى, et autres petites irrégularités qui seront indiquées dans l'occasion.

³ Voici la scansion de ce premier hémistiche :

hūābriz | cū lā hāllān | lādāi kā | wā lā rābtūn
fāūlūn | māfā ī lūn | fā ū lūn | māt fā ī lūn.

Ta fortune ne tient ni à ton oisiveté ni à tes efforts ; ce n'est pas la science qui peut te la donner ni une belle écriture. (Extrait de l'*Alf laïla*¹.)

Voici actuellement un exemple du *tawîl* régulier à tous les pieds, si ce n'est au dernier du premier hémistiche qui est *mācbūz*, c'est-à-dire réduit à ملاعِلن *māfāilān*.

و خضرآء كافرآء نَاب ففعللها (ا)

بالبابنا فعل الرحيق المعتق

La plante verte que produit le jardin de Kāfūr² remplace, pour nos cœurs, les effets d'un vin vieux et généreux³. (Zaïn uddin.)

Voici actuellement un exemple du *tawîl*, pareil au précédent, si ce n'est que le dernier pied du deuxième hémistiche est réduit à فأولن *fāulūn* (pour مفاعي *māfāi*) :

Dans لدايكا *ladaika*, le *fatha* final est censé suivi d'un *alif* de prolongation et rend, par conséquent, la syllabe longue.

¹ Ces vers ont déjà été cités dans l'Anthologie arabe de mon savant ami M. Humbert (de Genève), p. 13.

² Voici la scansion du premier hémistiche de ce vers :

wā khādrā | ū kāfū ri | yā ūn nā | bā fī lū hā
fā ū lūn | māfā ilūn | fā ū lūn | māfā i lūn

³ Il s'agit ici de Kāfūr Ikhschidi, amir d'Égypte, dans le jardin duquel on cultivait le haschisch, végétal que célèbre la pièce de vers dont ce bait est extrait.

⁴ *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, t. II, pag. 44.

سلام على الدنيا اذا ما فقدتم

بنى بركم من راحيين وغاد (1)

Lorsque le monde vous aura perdu, ô fils de Barmek, on cessera de voir des voyageurs dans les routes depuis le matin jusqu'au soir². (Abû Nowas.)

Quoique le mètre *tawil* soit particulier aux Arabes, il a été cependant employé quelquefois, par fantaisie, par des poètes appartenant à d'autres nations musulmanes. Ainsi voici un vers persan du *bahr tawil* régulier :

زهی بر جمال تو جهانی تماشائی

زلفی آلودت نظر مست و شیدائی

Le monde admire ta beauté. Le regard est dans l'ivresse et l'extase à cause de tes lèvres de rubis mouillées de vin. (Faquir.)

2° Dans la pratique, on n'emploie en arabe le

¹ Voici la scansion de ce vers :

sālāmūn | ʿilādānyā | ʾi zā mā | fāquidtāmū = māfādlūn.

bāni bār | mākin min rū | ʾi hī nā | wā gā dīn

fā ū lūn | māfū ʾi lūn | fā ū lūn | fā ū lūn (pour māfā)

Dans *فقدتم*, il est permis d'ajouter, d'après une des licences poétiques particulières aux Arabes (*Grammaire arabe* de M. de Sacy, t. II, pag. 498), un *zanima* final, qui représente ici un *u* long; c'est ainsi que j'ai mis, dans ma transcription, *fāquidtāmū*. Dans *راحيين*, le *fatha* final, représente aussi un *ā* long et c'est ainsi que j'ai écrit *rāhlhīnā*.

² *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, t. I, pag. 9.

mètre *madid* qu'avec six pieds seulement. En voici un exemple régulier :

يا بكر انشروا الى كليما
يا بكر اين اين الفرار

O Bakrides¹, rappelez à la vie ma Kulaïb; et dites-moi où nous devons fuir.

Voici un exemple où le dernier pied des deux hémistiches est réduit à فاعلن (pour فاعلا).

اعلموا ان لكم حافظا
شاهدا ما كنت او غائبا

Sachez que je fus pour vous un gardien, soit que je fusse absent, soit que je fusse présent.

Voici un autre exemple pareil, si ce n'est que le dernier pied du second hémistiche est réduit à فعلى *fālūn* :

اتمبا الذلفاء ياقوتة
أخرجت من كيس دهقان

La Zalfa² est un rubis qui est sorti de la bourse d'un pauvre villageois.

¹ Nom d'une tribu arabe.

² Dans ce vers, qui a été publié sans traduction par S. le Clerc (*Pros. ar.* p. 45) et par Freytag (*Ar. verskunst*, p. 181) avec une traduction qui ne me paraît pas exacte, je pense qu'il faut lire ici زلفاء, synonyme de زلف *concha*, mot qui me paraît répondre au *cauri* كورى des Indiens, qui est, comme on sait, le nom qu'ils donnent au petit co-

Voici encore un exemple du mètre *madid* avec le dernier pied du premier hémistiché réduit à فاعلى (pour فاعلا), et le dernier du second à فاعلān (pour فاعلات *fāilā-t*) :

لا يغرّن آمراء عيشه
كل عيش صائر للزوال

Que la vie ne séduise pas l'homme, car toute vie finira.

Enfin, voici un exemple où le dernier pied des deux hémistichés est réduit à فعلى *fāilūn* (pour فعلا) :

ان يكن مئى دنى اجلى
آه يا ذلى ويا حجلي

Lorsque le terme de ma vie arrivera, je serai, hélas! couvert de honte et de confusion. (Mucaddécî¹.)

Quelques poètes persans ont voulu suivre le pa-

quillage nommé *porcelaine*, lequel sert chez eux de menue monnaie. Cette explication est d'autant plus plausible que ce mot existe en syriaque avec le sens de monnaie, ainsi que me l'a appris M. Ferraõ de Castelbranco, qui s'est occupé avec un grand succès de plusieurs langues orientales. En effet, Michaelis, dans son dictionnaire syriaque, traduit ce mot par *monetae genus et illud duplex* : *majus valet octantes oboli ; minus septem*. Le mot زلفام, dans ce passage, équivalait au λεπτα (*minuta*) de la veuve du Nouveau Testament (saint Marc, XII, 42), et le sens du vers rentre dans celui de la sentence de Notre Seigneur, *loc. cit.* « Je vous le dis, en vérité, cette pauvre veuve a donné plus que tous ceux qui ont mis dans le tronc. »

¹ *Les Oiseaux et les Fleurs*, allégories morales, pag. 17 de mon édition.

radigme primitif de ce mètre. En voici un exemple dans le vers suivant qui se compose, en effet, des pieds فاعلن فاعلن répétés quatre fois¹ :

دل زهجت ای صنم خون خود را میخورد
جان زدستت ای پسر جامه تن میدرد

O mon idole, mon cœur, par ton absence, est abreuvé de sang! O jeune beauté, mon âme, à cause de toi, déchire le vêtement de mon corps.

En voici un exemple hindoustani :

کنج میں تجھ عشق کی جن نی کیا ہی مقام
اسکو ٹوٹا ہو رہا تخت سلیمان ہوا

Une natte déchirée est autant que le trône de Salomon pour ceux qui ont le bonheur d'habiter l'angle de ton amour. (Wali.)

3° On ne trouve pas le mètre *bâcîl* régulier à huit pieds, mais il est commun avec le dernier pied de chaque hémistiche réduit à فعلن *fäilün*. En voici un exemple :

یا دارمیّت فی العلیاء فالسنند
اقوت و طال علیها سالف الابد

O tente de Maïya dressée sur la hauteur, puis sur la pente

¹ Il est vrai qu'on pourrait rapporter ce vers au mètre *raml* à huit pieds *mâhzîf*; mais, d'après la règle qui a été mentionnée, p. 213, il faut le rapporter au *madîd* régulier, parce que c'est en effet plus naturel et plus facile.

de la montagne, tu es abandonnée¹ et déserte depuis longtemps. (Nabiga².)

Quelquefois le dernier pied du second hémistiche est même réduit à فعلى *fālūn*, outre les licences accidentelles autorisées en arabe. En voici un exemple :

انظر الى مركب يسبك منظره

يسابق النبق مسرعا وبحرا (3)

Regarde un vaisseau, sa vue t'enchantera; il est le rival de l'éclair dans sa course légère. (Alf hiala⁴.)

On trouve aussi fréquemment le second et le quatrième pied de chaque hémistiche réduits à فعلى *fālūn*. Exemple :

ان الغصون اذا قومتها اعتدلت

وليس ينفعك التقويم بالخشب

¹ A la lettre « elle est abandonnée. » Le changement de personnes est fréquent, dans les cas analogues, chez les poètes orientaux.

² *Chrestomathie arabe* de Sacy, t. II, pag. 143.

³ Voici la scansion de ce vers :

ānzūr ilā | mār kābīn | yāsbikā mār | zārūhū

mās tāfīlūn | fā ī lūn | mūstāfī lūn | fālūn

Yū sābtqūl | bārōā mās | rā ān wā māj | rā ān

mū tāfīlūn | fā ī lūn | mū tāfī lūn | fū lūn

Dans le second hémistiche, nous avons māfālūn مفاعلي (pour mutāfīlūn متفعلي). On peut en effet remplacer accidentellement مستفعلي par ce pied dérivé. On trouve aussi quelquefois, dans le même cas, mūstāfīlūn متفعلي et fālātūn فعلى (pour mutāfīlūn) et, à la fin du vers, on peut faire, à la dernière syllabe des pieds, l'intercalation أذال d'un alif.

⁴ *Anthologie* Humbert, p. 14.

Lorsque tu redresses les branches, elles croissent comme il faut; mais c'est en vain que tu chercheras à redresser le bois sec. (Vers arabe cité dans le Gulistan, liv. VII.)

On emploie très-fréquemment ce mètre avec six pieds seulement, trois à chaque hémistiche. En voici un exemple régulier, c'est-à-dire composé des pieds مستفعلي فاعلي مستفعلي répétés.

ما ذا وقوفى على ربيع خلا
مخلوق دارس مستحجر

Pourquoi demeurerais-je auprès d'une habitation qui est vide, *que dis-je*, qui est rasée, effacée et muette?

Voici un vers persan écrit dans le mètre *bâcit* régulier :

ای با وصال دلم شادان زدور فلک
هجرتو بر خاطر چوں بر جراحت نمک

Ton union rend mon cœur satisfait de la révolution du ciel; ton absence est pour mon esprit comme le sel sur la blessure dont tu es l'auteur.

4° Le mètre *kâmil* régulier à six pieds est, entre autres, celui de la célèbre Muallaca de Lebîd publiée par M. de Sacy¹, et qui commence par le vers suivant :

عفت الديار محلتها فقامها
مما تأبد غولها فرجامها

¹ A la suite de son édition de Kalila et Dimna.

Ils sont évanouis des lieux où ils avaient établi leur campement, les vestiges de leur demeure. Minā¹, Gûl et Rijām² sont devenus déserts.

Il est bon de faire observer qu'on admet dans ce mètre, comme licence permise, le pied *mūstāfilūn* مستفعل pour متفاعلي *mūtfāilūn*, au lieu de متفاعلي *mātāfāilūn*, ainsi qu'on le verra dans le vers suivant où le troisième pied de chaque hémistiche est réduit à فعلاتي *fāilātūn* (pour متفاعلي *mūtfāil*) ou مفعولي *māfūlūn* (pour متفاعلي *mūtfāil*).

قم عاظمي خضرآء كافورية (3)
قامت مقام سلافة الصهباء

Lève-toi, présente-moi cette plante verte produite dans le jardin de Kafour et qui remplace le vin le plus délicieux. (Abū'l Izz Magrabi⁴.)

Voici deux autres vers *mactū*, au dernier pied seulement, qui prend, par conséquent, la forme فعلاتي *fāilātūn*.

¹ Nom d'un lieu que le commentateur Zouzéni distingue de la vallée de ce nom, vallée que le pèlerinage de la Mecque a rendue célèbre.

² Montagnes connues.

³ Voici la scansion de ce premier hémistiche :

Cūm 'atīnī | khādrū ā kā | fū ri yāt
mūs tā fīlūn | mūs tā fīlūn | māfū lūn

⁴ *Chrestomathie* de Sacy, t. II, pag. 45.

يا محرقاً بالنار وجه محب
 مهلاً فان مداً على طففيه
 احرق بها جسدي وكل جوارق
 واحذر على قلبي فانك فيه

O toi qui brûles le visage de ton ami, continue à ton aise, car j'ai assez de larmes pour éteindre ce feu. Embrase mon corps et tout mon être; ménage seulement mon cœur où tu es. (Ibn-Hujjat¹.)

En voici un avec le dernier pied de chaque hémistiche réduit à فعلن *fā'ilūn* (pour متناً *mūtāfā*), qui peut même devenir فعلن *fālūn* (pour متناً *mūtāfā*).

ذهب الشتاء مولياً عجلأ
 واتك وافدة من النحر

L'hiver est passé, il s'enfuit à la hâte; le mois du printemps s'avance vers toi.

Voici un exemple du *kāmil* à quatre pieds seulement, réguliers, sauf les licences autorisées:

اشتاقه فاذا بدا اطرفت من اجلاله

Je désire ardemment la présence de ma bien-aimée et, lorsqu'elle paraît, je baisse les yeux par respect².

Voici un dernier exemple du *kāmil* à quatre pieds, le premier de chaque hémistiche *muzmar* et le der-

¹ *Anthologie* Humbert, pag. 7.

² *Anthologie* G. de Lagrange, pag. 137.

Le chemin de la mort est le but de tous les vivants, et ce chemin appelle à haute voix les habitants de la terre. (Extrait du *Hamâça* ¹.)

Le *wâfir* est quelquefois réduit à quatre pieds seulement. Exemple :

لقد علمت ربعة أن حبلك واهن خلق (د)

Rabiya sait bien que ta corde est faible et usée.

Par exception, on trouve quelques vers persans sur ce mètre. En voici un régulier :

چه شد صفا که سوی کسی بچشم رضا نمی نگری
ز رسم جفا نمی گذری طریق وفا نمی سپری

O mon idole, pourquoi ne regardes-tu vers personne d'un œil de bienveillance? Tu ne cesses pas d'employer la tyrannie, et tu n'entres pas dans la voie de la fidélité.

SECTION II.

Du mètre *hazaj* هزج.

Ce mètre, à huit pieds réguliers, c'est-à-dire composé de huit *māfā'ilūn* مفاعیلن, est très-fréquent en persan, en turc et en hindoustani. En voici un exemple persan :

¹ *Anthologie Humbert*, pag. 16.

² Il faut scander ainsi ce vers :

Lācād ālimāt | rābiyātū ān | nā hāblākā wā | hī nūn khālīcūn
māfā ilā tūn | māfā'ilā tūn | mā fā ī lā tūn | mā fā ī lā tūn

خط سبزت بخون عاشقان محضر نوشت آخر

دل آشفته ام میداد زاول این گسواهی را

Son poil naissant¹ m'a enfin écrit une pétition avec le sang des amants. Pour la première fois son cœur amoureux m'a donné ce témoignage. (Figani.)

Exemple turc :

پلنگ عشق یارک بیشه سیدر موی زولیدم (د)

دیار درد و محنت کوهسار بدر بزم باشم

L'amour que je ressens pour ma belle est un tigre; ma chevelure embrouillée lui sert de forêt, et ma tête est la contrée montagneuse de la douleur et du désespoir. (Bâquî².)

Exemple hindoustani :

یو تل تجھ مکھ کی کعبی مین بجھی اسود حجر دستا (4)

¹ خط. Ce mot, qui signifie proprement *écriture*, s'emploie pour exprimer des *moustaches naissantes*. En effet, ces poils noirs sur une peau blanche ressemblent en quelque chose à l'écriture sur la feuille de papier. Ce double sens forme, dans le texte, un jeu de mots intraduisible.

² Voici la scansion de ce premier hémistiche :

Pālāngī isch | quī yārūn. bī | schā si dūr mū | ē jō lī dām
mā fā ī lūn | mā fā ī lūn | mā fā ī lūn | mā fā lūn

³ Les œuvres de Baquî, le plus célèbre des poètes ottomans, sont inédites. M. de Hammer a donné la traduction allemande de son *Divân*. Le vers que je donne ici a déjà été publié par Lumley Davids dans sa Grammaire turque, mais sa traduction diffère de la mienne.

⁴ Voici la scansion de ce premier hémistiche :

Yū til tājh mūkh | kē kābē mē | mūjhē āswād | hājār distā
mā fā ī lūn | māfū ī lūn | māfū ī lūn | māfū ī lūn

رخندان مین تیری چاه زمزمکا اثر دستا

L'éphélide de ta joue est à mes yeux la pierre noire de la Caaba; par la fossette de ton menton, j'ai une idée du puits de Zemzem. (Wali.)

Exemple persan du *hazaj* à huit pieds *ashtar*¹, c'est-à-dire, quatre pieds par hémistiche : le premier et le troisième *ashtar*²; le deuxième et le quatrième réguliers, c'est-à-dire composés des pieds فاعل مفاعیلن répétés :

جان عالی زان رو در نظر نمی آئی
عمر عشق بازانی زان بسر نمی آئی

Fièr de ta beauté, tu ne fais pas attention à l'âme d'un monde entier; par ce motif, tu ne prends pas garde à la vie de nombreux amants. (Faqîr.)

Exemple hindoustani :

بزم غیر سی اٹھنا یار کا تعجب ہی
معتقد ہوں میں اپنی جذبہ محبت کا

¹ Il est d'usage de donner aux mètres dérivés les noms des pieds irréguliers qui y sont employés quand même, comme c'est ici le cas; il y a des pieds qui sont réguliers.

² Je dois, une fois pour toutes, avertir le lecteur que ces dénominations techniques, que j'emploie en parlant des pieds dérivés dans les mètres irréguliers, s'appliquent au pied primitif qu'on devrait régulièrement employer. Ainsi il faut se souvenir, pour appliquer exactement ces dénominations, du pied primitif et, en ce cas, avoir recours au tableau des mètres réguliers pour le connaître. Ici, par exemple, le mot *ashtar* s'applique au pied مفاعیلن, qui devient, par l'irrégularité nommée *schatr* ہنر فاعلن, *fāilān*. Cette observation est essentielle, parce que la même expression technique peut s'appliquer à plusieurs pieds, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Mon amie est étonnée que je quitte les autres compagnies pour la sienne, mais je crois que c'est l'amour qui m'attire auprès d'elle.

Exemple persan du *hazaj* à huit pieds *akhrab*, c'est-à-dire, le premier et le troisième de chaque hémistiche réduits à *منعول māfūlū*, les autres réguliers :

گفتی که بخاقانی وقتی شکری بخشم
بخشودنم والله وقتست اگر بخششی

Tu as dit que tu voulais donner une fois du sucre à Khâcânî. Voici le temps de le faire, je le jure, si en effet tu veux faire ce don. (Khâcânî.)

Exemple hindoustani du même mètre :

چلی منین ای چنچل هاتھی کون لجاوی تون
بیتاب کری جک کون جب ناز سون آوی تون

Tu rends jaloux l'éléphant par ta marche gracieuse, ô agaçante beauté; tu jettes le trouble dans le monde lorsque tu déploies ta coquetterie. (Wali.)

Exemple persan du *hazaj* à huit pieds *akhrab*, *makfûf* et *mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds *منعول مفاعیل مفاعیل فعولن māfūlū, māfāilū, māfāilū fā'ūlūn* :

ای شیخ مرا راه خرابات نمودی
میخواست دلم باده کرامات نمودی

O schaikh, tu m'as montré le chemin des tavernes; mon cœur a désiré le vin et tu m'as montré des miracles.

Exemple turc :

فرستلری فوت اقمه که تاخیری حرجدر

شد قلعه صبر ایله که مفتاح فرجدر

Ne laisse pas échapper l'occasion; quelquefois le délai est un crime; supporte avec patience la peine, elle est quelquefois la clef du plaisir. (Schâhidî.)

Exemple hindoustani :

بازار میں شاید کہ کری سیر سرچیں

اس واسطی بازار ہوا ہی وطن گد

Si le bazar est peuplé de roses, c'est que les femmes y font leur promenade. (Walî.)

Exemple du *hazaj* à huit pieds *makfûf* et *mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de trois *mufâ'ilû*, suivis d'un *fâ'ilân* :

زی باغ زی باغ کہ بشکفت زہلا

زی صدر زی بدر تبارک و تعالیٰ

Oh le beau jardin! Oh le beau jardin qui s'est déployé sur les hauteurs! Oh la belle apparence, oh la belle lune! qu'elle soit bénie et exaltée! (Maulawî Rûmî.)

On ne trouve pas le *hazaj* à six pieds réguliers; mais il est toujours affecté de quelque irrégularité.

Exemple persan du *hazaj* à six pieds *mahzûf*,

c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de deux *māfālān* مفاعیلن, suivis d'un *fāūlān* فعولن (pour *māfāi*¹) :

همه یار تو از بهر تر آشنند
پی لقمه هوادار تو باشند
ازین هشت رفیقان ربائی
بریدن بهترست از آشنائی

Tous tes amis, ne sont tels qu'à cause de tes viandes succulentes; ils te sont dévoués parce qu'ils sont à la poursuite des friandises que tu leur donnes. Rompre avec cette poignée d'amis hypocrites vaut mieux que de rester lié avec eux. (*Anwārī Suhailī.*)

Exemple turc :

بنفشه ششپیرین آتش الیمه
طاقمش تیغی سوسن بلیمه
دیروب چیک چمن اچیره صفوفن
شه دورانه عرض آتش صفوفن
عرب وش سرخ بورکین کیدی لاله
شقایق کرزنی اتدی حواله

¹ Cette variété du *hazaj* est très-commune en persan et en hindoustani. Le poème persan de *Yūṣuf o Zalkhā* de Jami et celui d'Amin en hindoustani sur le même sujet sont écrits sur cette mesure. Il en est de même du poème de *Khasran o Schīrīn* de Nizāmi, de *Laila o Majnūn* de Jāmi, du *Tuhfat alārīfīn* de Khācānī, du *Bārah māça* de Jawān et de beaucoup d'autres *masnawīs*.

des pieds منعل مفاعِلن مفاعِلن māfūlū, māfāilūn, māfāilūn :

ای درد تو رونق دل عاشق
داغ تو چراغ محفل عیاش

La douleur que tu occasionnes fait resplendir le cœur de l'amant; la blessure que tu fais est la lampe qui éclaire son rendez-vous¹.

Exemple hindoustani :

کھتی ہیں کہ وہ نگار آتا ہے
کیا فائدہ ہے تیں سی جاتا ہے

On dit que cette belle arrive, quel avantage y trouverai-je, puisque je meurs ?

Exemple persan du hazaj à six pieds. Le premier *akhrab*, le deuxième *macbūz*, et le troisième *mac-sūr*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de منعل مفاعِلن مفاعِلن māfūlū, māfāilūn, māfāi-l.

ای شان تو هر زمان دگرگون
که لیلی بوده گاه مجنون

¹ Le mot à mot étant impossible, j'omets la traduction de l'interjection.

² Pour comprendre ce singulier jeu de mots, il faut se rappeler que le mot داغ, que je traduis par *blessure*, signifie proprement la marque d'un fer rouge sur la peau, par suite de l'application qu'on en fait pour opérer un vésicatoire. Cette marque se nomme گل, *rose*, mot qui se prend aussi pour le lumignon de la lampe. et même pour sa clarté. De là la comparaison de la blessure avec la lampe.

Ton rôle change¹ sans cesse; tantôt tu es Laila, tantôt Majnûn.

Exemple hindoustani :

رہتا ہے سدا خیال دلدار
فی طالب باغ ہون فی گلزار

L'image de ma bien-aimée est toujours *devant mes yeux*, je ne recherche ni le jardin, ni le parterre.

Exemple arabe du *hazaj* à six pieds, dont trois à chaque hémistiche, le premier *akhrab*, le deuxième *macbûz*, et le troisième *mahzûf*, c'est-à-dire مفعول مفاعیل مفاعیل mäfülû, mäfäilûn, fäülûn.

قد شابه بالوری چار عجل جسدا لہ خوار

L'âne qui est dans la société des hommes ressemble au veau d'or qui mugissait². (*Gulistan*.)

Exemple hindoustani :

تیری یو جہن با صباحت
مجھ جلوۂ بامداد دستا

Ton front brillant est pour moi comme la clarté de l'aurore. (Wali.)

Exemple persan du *hazaj* à six pieds, dont trois à chaque hémistiche : le premier *akhrab*, le second *macbûz*, et le troisième *muçabbag*, c'est-à-dire : مفعول مفاعیل مفاعیل mäfülû, mäfäilûn, mäfäilâ-n :

¹ Ici encore je n'ai pas traduit ای.

² C'est-à-dire qu'un ignorant est comparable au veau d'or, qui, selon la légende conservée par les musulmans, avait la faculté de mugir, mais non l'intelligence. (Conf. *Corân*, VII, 146.)

هر غم كه در آسمان حشر كرده است

غوغا بدر دل من آورده است (۱)

Tout chagrin qui a lieu sous le ciel amène du trouble à la porte de mon cœur. (Khâcânî.)

Exemple hindoustani de la même variété :

كهتا هي كه اب نه كهنيج تو آهي

هي دل مني تيري تو هم تذك راهي

Elle me dit : « Cesse de soupirer ; car tes soupirs ont trouvé la voie de mon cœur. »

On rencontre quelquefois dans des vers persans et hindoustanis, entre les deux hémistiches d'un même vers de ce mètre, les différences suivantes. Le premier pied du premier hémistiche est *akhrab* et le premier du second *akhrām*; le second pied du premier hémistiche est *macbûz*, et dans le second hémistiche le même pied est *ashtar*; enfin, le dernier pied du premier hémistiche est régulier, et celui du second est *muçabbag*, ce qui donne la mesure :

مفعول مفاعيلن مفاعيلن فاعلن مفاعيلان (۲)

māfakū, māfāilūn, māfāilūn, māfūlūn, fāilūn, māfāilā-n.

¹ Dans ce vers, le *noun* final de *آسمان* et le *hé* de *كرده* et de *آورده* ne comptent pas dans la scansion.

² Il est bon de faire observer, en passant, que lorsque le pied qui termine le premier hémistiche est un des pieds مفاعيلن فاعلن, celui qui termine le dernier peut recevoir l'intercalation de l'*alif* au dernier pied, laquelle se nomme *izāla*, et

Exemple :

با دانش من ساخت دهر آری
دانش بکراست و دهر نا مرد است

La fortune n'a pas secondé ma science. La science est une vierge que la fortune ne peut posséder. (Khâcânî.)

Exemple hindoustani :

بیٹھا وہ رقیب کی جو پہلو میں
اتھا یہ درد کہ کہیں آہ

Comme elle est assise auprès de mon rival, mon cœur en a éprouvé une telle peine qu'il en a poussé des soupirs.

Exemple du *hazaj* à six pieds, trois à chaque hémistiche : le premier *akhrab*, le second *macbûz*, et le troisième *macsûr*, ainsi :

أفلق ظهور حسن وعشق معلول مفاعیل فاعلان فعولان (pour مفاعیل *māfāi-l*) :

آفلق ظهور حسن وعشق است
شیرینی و شور حسن وعشق است

L'amour et la beauté se manifestent partout, je veux dire la douceur et l'attrait de la beauté et de l'amour.

Exemple du *hazaj* à six pieds, trois par hémistiche : le premier *akhram*, le second *ashtar*, et le devenir ainsi مفاعیلان فاعلان متفاعلتان, etc. c'est ce qui fait que dans la table des mètres employés dans les poésies de Wali, je n'ai pas fait de différence entre les pieds finaux *mazāl* et les pieds finaux réguliers.

هر غم که در آسمان حشر کرده است

غوغا بدر دل من آورده است (۱)

Tout chagrin qui a lieu sous le ciel amène du trouble à la porte de mon cœur. (Khâcânî.)

Exemple hindoustani de la même variété :

کھتا ہی کہ اب نہ کھینچ تو آہیں

ہیں دل ہی تیری تو ہر تلک راہیں

Elle me dit : « Cesse de soupirer ; car tes soupirs ont trouvé la voie de mon cœur. »

On rencontre quelquefois dans des vers persans et hindoustanis, entre les deux hémistiches d'un même vers de ce mètre, les différences suivantes. Le premier pied du premier hémistiche est *akhrab* et le premier du second *akhram*; le second pied du premier hémistiche est *macbûz*, et dans le second hémistiche le même pied est *ashtar*; enfin, le dernier pied du premier hémistiche est régulier, et celui du second est *muçabbag*, ce qui donne la mesure :

مفعول مفاعیلن مفاعیلن مفعولن فاعلن مفاعیلان (۲)

māfūlū, māfāilūn, māfāilūn, māfūlūn, fāilūn, māfāilā-n.

^۱ Dans ce vers, le *noun* final de آسمان et le *hé* de کرده et de آورده ne comptent pas dans la scansion.

^۲ Il est bon de faire observer, en passant, que lorsque le pied qui termine le premier hémistiche est un des pieds مفاعیلن فاعلن, celui qui termine le dernier peut recevoir l'intercalation de l'*alif* au dernier pied, laquelle se nomme *izāla*, et

Exemple :

با دانش من نساخت دهر آری
دانش بکراست و دهر تا مرد است

La fortune n'a pas secondé ma science. La science est une vierge que la fortune ne peut posséder. (Khâcânî.)

Exemple hindoustani :

بیٹھا وہ رقیب کی جو پہلو میں
اٹھا یہ درد دل کہ کھینچی آہ

Comme elle est assise auprès de mon rival, mon cœur en a éprouvé une telle peine qu'il en a poussé des soupirs.

Exemple du *hazaj* à six pieds, trois à chaque hémistiche : le premier *akhrab*, le second *macbûz*, et le troisième *macsûr*, ainsi :

آفاق ظهور حسن و عشق است
مفعول مفاعیل فاعلان (pour
مفاعیل *māfāi-l*) :

آفاق ظهور حسن و عشق است
شیرینی و شور حسن و عشق است

L'amour et la beauté se manifestent partout, je veux dire la douceur et l'attrait de la beauté et de l'amour.

Exemple du *hazaj* à six pieds, trois par hémistiche : le premier *akhram*, le second *aschtar*, et le

devenir ainsi مفاعیلان فاعلان متفاعلتان etc. c'est ce qui fait que dans la table des mètres employés dans les poésies de Wālî, je n'ai pas fait de différence entre les pieds finaux *mazāl* et les pieds finaux réguliers.

troisième *mahzûf*, c'est-à-dire : مفعولن فاعلن فعولن
māfūlūn, fāilūn, fāūlūn :

خود را در خود کنی تماشا
 بینی سرنهفته پیدا

Tu peux te voir dans toi-même et contempler ainsi clairement le secret qui est caché.

Exemple de la même variété, si ce n'est que le dernier pied de chaque hémistiche est *macsûr*, c'est-à-dire فاعولان *fāūlā-n* :

شیرین (۱) کاری کند چو بنیاد
 صد مرد (۲) در آورد چو فرهاد

Si Schirîn avait voulu élever un édifice, elle aurait eu pour ce travail cent sculpteurs comme Farhād. (Faquîr.)

Les poètes arabes n'ont généralement employé le *hazaj* qu'avec quatre pieds seulement. En voici un exemple où chaque hémistiche se compose de deux *māfāilūn* :

¹ Ici encore le *noun* ne compte pas dans la scansion. (Voyez, à ce sujet, une observation antérieure.)

² Dans ce second hémistiche, le *dal* de مرد ne doit pas compter dans la scansion, soit à cause de la règle que donnent quelques rhétoriciens et qu'on a vue plus haut ; soit plutôt, selon moi, à cause que le *dal* final de *mard* et le *dal* initial de *dar* se réunissent dans la prononciation comme nos lettres doubles. Voici, au surplus, comment il faut scander cet hémistiche :

Sād mardār (pour *marddar*) | *āwdrād* | *chū fārḥā-d*
Māfū lūn | *fā ī lūn* | *fā ū lū-n*.

ارى الايام لا تبقى على حال فاحكيها
فيوما شرها فنى (1) ويوما شرقي فيها

Je vois bien que la fortune ne reste jamais dans le même état; c'est pourquoi, *cherchant à lui ressembler*, tantôt j'éprouve ses malices, tantôt elle éprouve les miennes. (Hamadani².)

Voici un autre exemple arabe de la même variété, si ce n'est que le dernier pied est réduit à
وما ظهري لباعى الضيم بالظهر الذلول فعولن fāūlān (pour مباعى māfāi):

(3) وما ظهري لباعى الضيم بالظهر الذلول

Mon dos n'est pas un dos obéissant pour celui qui veut faire le mal.

¹ Voici comment on doit scander cet hémistiche:

Fāyāumā schār | rū hā fīyā
Māfā i lūn | mā fā i lūn

² La séance de laquelle ce vers est extrait a été publiée et traduite par le savant arabisant M. Grangeret de Lagrange, p. 160 et suivantes de son Anthologie arabe.

³ Voici comment il faut scander ce vers:

Wā mā zāhri | lbāguīd dāi | | mī bizzāhri | zālūli
Mā fā i lūn | māfā i lūn | | mā fā i lūn | fāūlān

On a déjà vu et on voit, par cet exemple, qu'en arabe un mot peut être séparé en deux hémistiches, de façon que la première partie de ce mot appartienne au premier hémistiche et la deuxième au dernier.

(La suite et la fin au prochain numéro.)

MÉMOIRE

Sur l'écriture cunéiforme assyrienne, par M. BOTTA.










(Suite et fin.)



Au moyen de cette table et des renvois, le lecteur aura le moyen de vérifier lui-même les substitutions dont j'ai parlé; quiconque voudra en prendre la peine et collationnera entre elles les inscriptions de Khorsabad, restera convaincu de l'existence d'équivalents pouvant se remplacer d'une manière, on peut le dire, arbitraire.

S'il est facile de démontrer ce fait, il ne l'est pas autant de l'expliquer. Faut-il y voir le résultat d'un système semblable à celui que l'illustre Champollion a reconnu dans l'écriture hiéroglyphique, et qui a laissé des traces même dans le démotique? Il me semble qu'il est prématuré de rien assurer à cet égard; mais, dans mon opinion, il n'y a rien de commun entre les homophones égyptiens et les équivalents assyriens; le principe de ces deux écritures est évidemment différent; un caractère hiéroglyphique représente un objet, dont le nom, dans la langue égyptienne, commence par la lettre que ce caractère est destiné à représenter quand il est employé phonétiquement. Il ne peut y avoir rien de semblable dans l'écriture assyrienne, puisque les

signes ne représentent pas des objets, et que, d'après la manière dont ils sont formés, à l'aide d'un seul élément, on peut assurer qu'ils n'ont jamais été figuratifs; pour moi, je crois que les substitutions proviennent de causes diverses que j'ai énumérées dans le mémoire que j'ai lu, en 1845, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

1° Il y a des substitutions certainement causées par des erreurs; mais, évidemment, on ne peut ranger dans cette classe que celles dont les exemples sont rares et sont pris de caractères à forme très-rapprochée.

2° Elles peuvent provenir de l'emploi de formes grammaticales différentes, et, dans ce cas, les signes, quoique réellement substitués les uns aux autres, pourraient cependant représenter des sons très-différents. Je vais en citer un exemple pour bien expliquer ma pensée. J'ai parlé de l'échange de  avec  au commencement du verbe     ; si l'on suppose que le verbe soit à l'aoriste dans les inscriptions, et que la langue soit sémitique, on peut voir, dans les premiers caractères, des formatives différentes de la troisième personne de l'aoriste; or, il se trouve que, dans les langues sémitiques, il y a précisément, pour ce temps, deux formatives usitées, le *iod*  (?) en hébreu et en arabe, et le *noun*  (?) en syriaque. Par conséquent, il peut être permis de supposer qu'anciennement les deux formes aient été usitées dans la même langue, et l'on ne devrait plus voir, dans la substitution de ces deux

signes l'un à l'autre, la preuve d'une similitude de valeur. On peut même dire que, dans ces passages des inscriptions, le verbe, à l'aoriste, est tantôt à la première personne, parce que c'est le roi qui parle, et tantôt à la troisième. Si cela était, on comprendrait encore la substitution de la formative  à , ces deux signes ayant cependant des valeurs très-différentes. Mais cette supposition est peu vraisemblable, et, dans les inscriptions trilingues, il y a de nombreux motifs de croire que le verbe dont j'ai parlé n'est pas à l'aoriste et que, par conséquent, la première lettre est radicale; je ne les exposerai pas parce que ce mémoire n'a pas pour but l'interprétation, mais il n'en est pas moins vrai qu'on peut, dans certains cas, attribuer les substitutions à cette cause; aussi ne doit-on jamais en tirer les exemples que d'inscriptions dont le contenu est évidemment identique.

3° L'emploi de particules différentes peut aussi causer des substitutions apparentes, et l'on sait précisément combien les particules sont fréquentes dans la langue chaldéenne ou syriaque.

4° Enfin, après avoir fait la part des suppositions précédentes, il n'en restera pas moins un grand nombre de signes dont la substitution des uns aux autres est indubitable. Faut-il y voir de véritables homophones, c'est-à-dire des signes ayant des valeurs identiques? Je ne le pense pas; je crois, au contraire, qu'ils représentent tous des sons un peu différents, mais cependant assez rapprochés pour

pouvoir-être confondus, sans qu'il en résulte un grand inconvénient pour la lecture; c'est ainsi que, dans certaines langues, le *b* et le *v*, quoique constituant, en réalité, chacun une articulation distincte, peuvent cependant être employés indifféremment à la place l'un de l'autre.

Cette sorte de confusion peut, dans l'écriture assyrienne, avoir lieu, non-seulement entre les consonnes de même organe, mais même entre les voyelles et les consonnes. Nous avons, en effet, dans les langues sémitiques, quelques traces d'une confusion semblable; nous y voyons le *hese* se confondre avec l'*a*; le *iod* et le *waw* servir, tantôt de voyelles, tantôt de véritables consonnes; les inscriptions médiques, dans lesquelles la Médie s'appelle Wada, nous offrent un exemple de la confusion de l'*m* et de l'*ou* et les autres noms de pays paraissent si étrangement défigurés qu'il faut croire que l'oreille de ces peuples saisissait une affinité entre certaines lettres qui, pour nous, n'en ont aucune; n'est-il pas légitime de penser que, dans l'écriture assyrienne, chacune des nuances dans la valeur des lettres ait été représentée par un signe différent, et que, cependant, l'affinité plus ou moins grande des sons ait permis d'employer les uns pour les autres les caractères représentatifs de ces nuances. Il me paraît au moins certain que les caractères destinés à représenter le *b*, l'*m* ou la voyelle *ou* ont été substitués indifféremment les uns aux autres, et j'ai bien des motifs de croire que la même confusion a eu lieu entre la voyelle

a et la consonne *n*, quelque étrange que ce fait puisse paraître. Les belles découvertes de M. Layard m'ont même fourni un nouvel exemple de l'*n* substituée à l'*a*; je ne puis le publier parce que je n'ai pas le droit de disposer de matériaux qui ne m'appartiennent pas; mais j'espère que, bientôt, le monde savant pourra jouir des trésors archéologiques exhumés par M. Layard.

Il y a en outre une autre cause à laquelle on peut attribuer les fréquents échanges de caractères dans l'écriture assyrienne; on peut concevoir que l'écriture a été syllabique, en ce sens, du moins, que chaque consonne était représentée par un signe différent suivant la voyelle dont elle était affectée. On peut supposer qu'il y avait un signe pour le *b*, par exemple, un autre pour *ba*, *bi*, etc. Dans les langues sémitiques, les voyelles brèves ayant relativement peu d'importance, cela a pu causer un emploi facultatif de différents signes. Ainsi la syllabe *ba* a pu être représentée par le signe du *b* seul, par les deux signes *b* et *a*; puis enfin, dans certains cas, par ceux qui représentent le *b* affecté d'autres voyelles.

Telle est, selon moi, l'idée que l'on doit se faire de ces singulières substitutions qui rendent l'étude de l'écriture assyrienne si compliquée. Quelle qu'en soit la cause, il n'en est pas moins nécessaire d'en tenir compte, car celles dont les exemples sont très-nombreux et pris d'inscriptions parfaitement identiques ne peuvent certainement provenir que de la similitude très-grande de valeurs; par conséquent,

si l'on parvient à déterminer avec certitude la valeur de l'un des signes, on connaîtra la valeur précise de ses équivalents ou, tout au moins, on saura dans quelles limites il faut la chercher. Si même les substitutions proviennent de particules ou de mots différents, l'avantage d'une table des substitutions ne sera pas moindre, puisque, connaissant un de ces mots ou particules, on sera presque forcément conduit à deviner la valeur des signes substitués; ceux-ci, en effet, devront nécessairement représenter, dans ces cas, une particule analogue à celle que l'on connaît déjà, et l'on n'aura plus à opter qu'entre un petit nombre de mots.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet parce que, si l'on n'est pas d'accord sur la manière d'envisager les équivalents, on l'est au moins sur le fait des substitutions elles-mêmes; M. de Löwenstern en avait reconnu quelques-unes dans les seules inscriptions trilingues et, longtemps avant lui, M. Grotefend¹ avait donné une table très-curieuse des substitutions qu'il avait remarquées dans les textes connus à l'époque où il écrivait, et son travail s'é-







¹ Lorsque j'ai commencé l'impression de ces articles, je ne connaissais pas les travaux de M. Grotefend sur le même sujet. Ayant reçu depuis peu de temps les deux Mémoires qu'il a publiés, l'un en 1837, l'autre en 1840, sous le titre de *Neue Beiträge zur Erläuterung der babylonischen Keilschrift*, j'ai pu voir que ce savant m'avait devancé sur beaucoup de points. J'en fais la remarque, non-seulement par esprit de justice, mais encore avec plaisir; j'espère, en effet, que la priorité incontestable de M. Grotefend, en me mettant hors de cause, me mettra également à l'abri des réclamations un peu hostiles auxquelles j'ai été exposé.

tendait même à l'écriture babylonienne; enfin, en copiant les nombreuses inscriptions qu'il a découvertes à Nimroud, M. Layard s'était assuré de la vérité de ce que j'avais annoncé moi-même, et, pendant son séjour à Paris, il m'a dit avoir tiré de ses inscriptions une table de variantes tout aussi nombreuses mais souvent très-différentes des miennes. Il est donc inutile d'insister plus longtemps sur ce fait et je passe à la comparaison des écritures de Van, de Persépolis et de Khorsabad.











J'ai dit, au commencement de ce mémoire, que je regardais ces trois écritures comme identiques; quelques personnes ne partageant pas cette opinion, je dois chercher à en démontrer la justesse; mais, auparavant, il faut que j'explique ce que j'entends par cette identité. Je n'ai pas prétendu dire qu'il n'y eût absolument aucune différence entre ces trois écritures; il y en a certainement et il ne peut en être autrement à cause des époques et des lieux différents où les inscriptions ont été gravées. J'ai voulu dire seulement que les différences sont minimales par rapport aux ressemblances, et qu'elles n'équivalent pas, à beaucoup près, à celles qui existent aujourd'hui entre l'alphabet grec ou même l'alphabet allemand et le nôtre.

Une première différence provient de ce qu'on peut appeler la main du graveur: ainsi les clous peuvent être plus ou moins longs, les coins plus ou moins échancrés; cela donne aux inscriptions un aspect différent, mais on n'en peut pas moins toujours

reconnaître les caractères. De pareilles variétés se rencontrent dans les textes gravés sur le même monument ; à plus forte raison doit-on en trouver dans ceux qui ont été découverts dans des pays très-éloignés les uns des autres, et qu'on peut rapporter à des temps très-différents. Il est évident que ces variétés ne suffisent pas pour constituer une différence radicale entre les écritures.

Quelques causes accidentelles peuvent aussi faire varier la forme des caractères. J'en ai déjà fait connaître une ; la nature cassante de la pierre n'a pas permis, à Van, de faire traverser un clou par un autre. Ainsi les signes  et  deviennent  et  ; cela encore ne constitue pas une différence radicale, car on peut reconnaître l'identité des caractères, et de pareilles différences se rencontrent même dans un seul monument, comme à Khorsabad ; on y voit, par exemple, le signe  écrit ainsi .

Il y a encore une autre cause de différence et c'est la plus importante ; elle provient de ce que, dans certaines inscriptions, on n'emploie pas les équivalents ou l'on emploie de préférence quelques-uns d'entre eux ; il en résulte souvent un aspect très-différent et l'on peut, en observant le nombre et la nature des équivalents employés, rapporter telle ou telle inscription à une localité déterminée. Ainsi, à Van, on ne trouve pas les nombreux équivalents employés à Khorsabad, et le nombre des signes usités est, par cela même, beaucoup moins

grand; les signes , , etc. sont toujours faits de la même manière et; à leur place, on ne trouve jamais les variantes , , etc. A Persépolis on ne rencontre jamais  ou , et en revanche on voit beaucoup plus fréquemment leur équivalent . A Nimroud, cette différence est beaucoup moins marquée; elle se réduit à ce que, dans cette localité, on ne trouve pas quelques-uns des équivalents employés à Khorsabad; M. Layard m'en a donné un exemple remarquable. Dans les nombreuses inscriptions qu'il a copiées, il n'a jamais rencontré deux des monogrammes usités à Khorsabad pour représenter le mot *roi*, savoir  et ; on n'y trouve jamais employé que le signe , lequel, on se le rappelle, est un équivalent des deux premiers. M. Layard m'a, en outre, assuré qu'il y a, à Nimroud, des substitutions qui ne se rencontrent pas à Khorsabad, en sorte qu'il pourrait en ajouter un grand nombre à celles que j'ai fait connaître.





Ces différences, sans doute, sont remarquables, mais suffisent-elles pour qu'on fasse une distinction radicale entre ces écritures? Évidemment non; il faudrait, pour en avoir le droit, qu'on trouvât, dans chacune d'elles, un très-grand nombre de signes qui ne fussent pas usités dans les autres. Mais il n'en est pas ainsi; à Van, tous les caractères, sauf quatre ou cinq peut-être, sont identiques avec ceux employés dans mes inscriptions. Si, dans cette localité,










on n'a pas employé les substitutions, cela peut provenir d'un usage particulier, d'une simplification du système; mais cela ne peut empêcher que celui qui connaîtrait l'alphabet de Khorsabad ne pût lire immédiatement les inscriptions de Van.

Il en est de même à Nimroud; pour que, par exemple, la différence entre les monogrammes employés pour représenter le mot *roi* prouvât la différence des écritures, il faudrait que celui qui est usité à Nimroud ne le fût pas à Koursabad ou ailleurs; mais il n'en est pas ainsi, car les deux coins usités, dans la première de ces deux localités, pour exprimer le mot *roi*, le sont également dans la seconde avec le même sens. De part et d'autre, donc, on s'est servi du même signe avec la même valeur et l'on ne trouve pas, dans ce cas, un caractère inusité dans l'une des écritures, ce qui, seul, pourrait constituer une différence entre elles.

Il est si vrai que l'emploi de certains équivalents de préférence à d'autres ne prouve pas la différence des écritures, que l'on en a des exemples dans les inscriptions tirées d'un seul monument. En effet, comme je l'ai déjà fait remarquer, à Khorsabad, quand un caractère est employé, il l'est constamment dans la même inscription, et ses équivalents n'y paraissent pas; tandis que, dans une inscription identique, gravée à côté de la première, ce sera, au contraire, un des équivalents qui paraîtra toujours. Ainsi, lorsque, dans un texte, on s'est servi des deux coins ◀◀ pour représenter le mot *roi*, ce signe re-

paraît à tous les endroits où ce même mot doit se trouver, et il n'est pas remplacé par ses équivalents

 ou  ; il en est de même pour ces derniers et pour tous les caractères qui ont des équivalents certains et nombreux, tels que , , etc.

Une dernière preuve de l'identité des écritures de Van, de Persépolis et de Khorsabad me paraît pouvoir être tirée de l'emploi même des équivalents ; ceux-ci, en effet, se substituent aux mêmes caractères dans les trois localités. Ainsi, dans les inscriptions trilingues comme dans les miennes, les deux coins  remplacent le mot *roi*, le clou horizontal  prend la place du pronom  ; on voit les signes , , , etc. substitués respectivement aux caractères , , , etc. Ces variations me paraîtraient impossibles à expliquer si les écritures n'étaient pas identiques au fond, non-seulement quant au système, mais encore quant à la valeur des lettres. Ce genre de preuve ne peut, il est vrai, s'appliquer à l'écriture de Van, dans laquelle les équivalents sont très-rarement employés ; mais il s'y rencontre si peu de signes réellement différents de ceux de Khorsabad qu'elle me paraît superflue.

J'admets donc de certaines différences entre des écritures de temps et de lieux très-éloignés ; ces variétés proviennent, soit de la main du graveur, soit de l'absence de certains équivalents, soit même, dans certains cas, de l'emploi de signes inusités ail-

leurs, mais je ne crois pas qu'elles doivent empêcher de reconnaître l'identité de ces écritures.

Après m'être expliqué ainsi, en général, sur les ressemblances et les différences des écritures que nous offrent les inscriptions assyriennes recueillies à Persépolis, à Van et à Khorsabad, je vais passer en revue les signes employés dans la première localité et je mettrai en regard les signes ninivites correspondants. Seulement, pour éviter les frais de composition et de gravure qu'entraînerait la reproduction de caractères absolument semblables ou la fonte de caractères entièrement nouveaux, je me bornerai à donner les signes ninivites et je mettrai en regard de chacun d'eux la citation d'un endroit où se trouve le signe achéménien que je regarde comme identique; je ne ferai graver, parmi ces derniers, que ceux qui diffèrent assez des signes ninivites pour que l'identité puisse en paraître douteuse. Je ne construirai, au reste, cette table que pour l'écriture assyrienne de l'époque des Achéménides; l'écriture de Van n'offrant qu'un très-petit nombre de signes différents, je me contenterai d'en donner la liste.








J'aurai probablement commis quelques erreurs et quelques oublis dans cette table comparative, mais cela importe peu, car la proportion des signes identiques et des signes différents n'en serait probablement pas altérée; je dois seulement prévenir le lecteur qu'en donnant la liste des signes employés dans les inscriptions trilingues, je n'ai voulu les ex-

traire que de textes corrects, tels que ceux de Rich, Schulz et Westergaard. Certes, j'aurais trouvé un bien plus grand nombre de signes étranges et inconnus si j'avais consulté les planches de MM. Flandin et Coste ou d'autres voyageurs; mais j'ai renoncé à m'en servir, parce que je les crois très-inexactes, quoique je n'aie pas vu les monuments eux-mêmes. Pour reconnaître si des inscriptions ont été bien copiées, et si la forme des caractères est exacte, il y a quelques règles qui ne permettent pas que l'on s'égare. Il faut d'abord avoir égard à l'intérêt que prennent aux inscriptions les personnes qui les copient; c'est, en effet, une garantie d'exactitude et, sous ce rapport, les savants ont, sur les artistes, un avantage incontestable. En outre, il est évident que les copistes n'ont pas pu inventer des formes qui se trouveraient, par hasard, identiques à des formes usitées dans des inscriptions qu'ils ne pouvaient connaître. Si donc, on trouve aux mêmes places, dans deux copies différentes, des signes qui ne se ressemblent pas et que d'un de ces signes soit régulier, en ce sens qu'il affecte constamment cette forme dans des inscriptions inconnues aux copistes, il me semble certain que cette forme doit être la véritable. C'est cette garantie que je trouve dans les copies de Rich et de Westergaard; elles doivent être exactes puisqu'on y retrouve immédiatement les formes usitées à Khorsabad, tandis que, dans les copies postérieures, les signes sont, en général, si étrangement défigurés, qu'il est impossible de les reconnaître.
























Il est encore essentiel de tenir compte des moyens employés pour exécuter les copies, du degré de détérioration des monuments, etc. On conçoit que ces circonstances puissent fortement influer sur l'exactitude. Il est remarquable, en effet, que les deux inscriptions trilingues, dans lesquelles se trouvent le plus grand nombre de signes paraissant étrangers à l'écriture ninivite, sont précisément la xi^{e} (A. II) de Schulz et la xviii^{e} de Westergaard (*Nakchi roustâm*), toutes les deux copiées avec le télescope, et la dernière en très-mauvais état; j'ai donc fait, dans la comparaison, abstraction de ces signes douteux, surtout quand ils paraissaient dans des parties frustes et à moins qu'ils ne se reproduisissent ailleurs. Voici maintenant la liste comparative¹:

Signes de Khorsabad.
















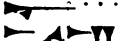


Signes achéméniens.

	R. XVIII, 1, 1.
	R. XV, 1, 2.
	R. XV, 1, 8.
	R. XVIII, 1, 3.
	R. XVIII, 1, 5.
	R. XVIII, 1, 6.
	R. XVIII, 1, 10.

¹ Dans cette table, la lettre R indique les inscriptions de M. Rich; l'S, celles de Schulz, et le W, celles de Westergaard. Le chiffre romain est celui de la planche; le premier chiffre arabe indique la ligne où se trouve le signe que je rapporte à un signe de Khorsabad, et le second en indique la place dans la ligne.

	R. XVIII, 2, 3.
	R. XVIII, 1, 21.
	R. XVIII, 2, 6.
	R. XVIII, 5, 2.
	R. XVIII, 5, 1.
	R. XVIII, 5, 3.
	R. XVIII, 5, 21.
	R. XVIII, 4, 1.
	R. XVIII, 1, 2.
	R. XVIII, 1, 7.
	R. XVIII, 1, 13.
	R. XVIII, 1, 17.
	R. XVIII, 4, 8.
	R. XVIII, 4, 10.
	R. XVIII, 4, 13.
	R. XVIII, 4, 14.
	R. XVIII, 5, 19.
	R. XVIII, 5, 22.
	R. XVIII, 6, 8.
	R. XVIII, 6, 13.
	R. XVIII, 6, 20.
	R. XVIII, 6, 22.
	R. XVIII, 7, 6.

	R. XVIII, 7, 20.
	R. XVIII, 7, 21.
	R. XVIII, 8, 6.
	R. XVIII, 8, 9.
	R. XVIII, 8, 10.
	R. XVIII, 8, 11.
	R. XVIII, 9, 4.
	R. XVIII, 9, 11.
	R. XVIII, 9, 12.
	R. XV, 2, 10.
	R. XV, 2, 3.
	R. XV, 2, 4.
	R. XV, 4, 14.
	R. XV, 5, 2.
	R. XV, 7, 6.
	R. XV, 7, 7.
	R. XV, 7, 21.
	R. XV, 8, 19.
	R. XV, 10, 1.
	R. XV, 11, 3.
	W. XIV, 10, 4.
	W. XIV, 12, 5.
	W. XIV, 13, 13.

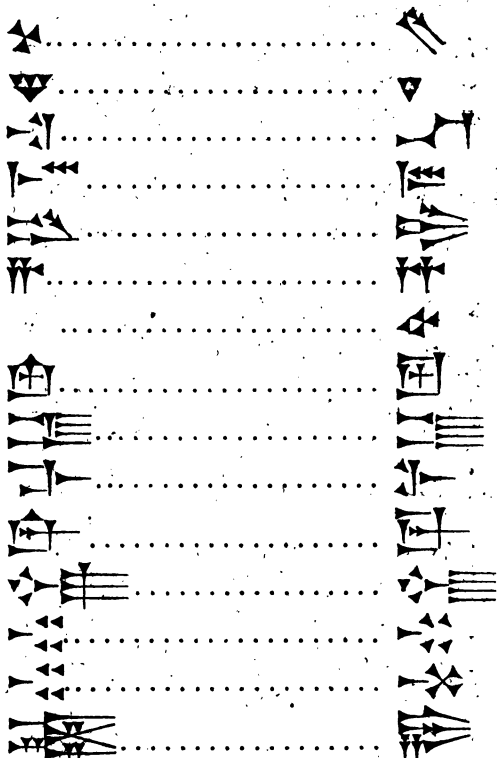
	W. XV, 1, 17.
	W. XV, 3, 12.
	W. XV, 3, 13.
	W. XV, 6, 14.
	W. XV, 21, 3.
	W. XVII, 4, 13.
	W. XVIII, 6, 19.
	W. XVIII, 10, 21.
	W. XVIII, 13, 13.
	W. XVIII, 14, 8.
	W. XVIII, 16, 7.
	W. XVIII, 25, 6.
	S. XI, 3, 3.
	S. XI, 21, 5.
	S. XI, 22, 6.
	W. XV, 21, 1.
	R. XVIII, 1, 8.
	W. XIV, 3, 6.

La liste ci-dessus contient soixante et douze caractères ninivites qui ont, dans les inscriptions achéménides, des signes correspondants tellement semblables, que l'identité en est reconnaissable au premier coup d'œil; on peut, en recourant aux endroits

cités, faire la comparaison et s'assurer de l'exactitude de ce que je viens d'avancer. Voici maintenant une autre liste de signes persépolitains dont la ressemblance, avec les signes de Khorsabad, n'est pas absolue, mais dont l'identité ne sera, je pense, contestée par personne :

Ninivites.

Achéménides.



Pour la plupart des signes ci-dessus, l'identité

J'ai laissé à part l'écriture compliquée de Babylone parce que je ne l'ai pas assez étudiée pour pouvoir en parler avec connaissance de cause ; au premier aspect, certainement, elle semble différer considérablement de l'écriture ninivite ; mais il me semble que la différence tient surtout à une accumulation des mêmes éléments dans un signe, ce même signe, à Khorsabad, étant moins riche, en quelque sorte, et dépouillé de tout enjolivement superflu. Quoi qu'il en soit, en consultant la table des signes contenus dans la grande inscription de la Compagnie des Indes, j'ai pu m'assurer que, sur deux cent quatre-vingt-sept, il y en a cent sept que l'on peut immédiatement ramener à des caractères de Khorsabad ; j'ai même pu vérifier l'exactitude de plusieurs de ces rapprochements en profitant du fait curieux dont on doit, je crois, la première connaissance à M. Grotéfind. Une partie de cette grande inscription est reproduite en caractères beaucoup plus simples sur une planche de Kerporter représentant un fragment de cylindre ; on a donc ainsi un passage entre l'écriture la plus compliquée et celle plus simple de Khorsabad.

Je laisse ce sujet, sur lequel je me suis peut-être beaucoup trop étendu, et je vais actuellement parler des langues que nous cachent ces caractères mystérieux. Quelques personnes pensent que la langue dans laquelle sont écrites les inscriptions de Khorsabad n'est pas la même que celle dont on s'est servi à Persépolis, à Babylone et à Van. Pour moi, au

contraire, s'il me reste quelque doute au sujet de cette dernière localité, je n'en conserve aucun pour les deux premières. Je crois que la langue des inscriptions de Babylone, de Persépolis et de Ninive est identique, sauf, bien entendu, les différences dont la diversité des temps et des lieux peut et doit être la cause, et, quoique ce soit bien hardi de ma part, je vais essayer de le démontrer.

Avant tout, on doit se rappeler un principe sur lequel tout le monde, je crois, est d'accord : c'est que la grammaire caractérise mieux une langue que le vocabulaire ; si donc, en comparant deux textes, on parvient à démontrer que les formes grammaticales sont les mêmes de part et d'autres, on aura toute raison d'affirmer que les langues employées sont identiques, lors même qu'on ne pourrait lire un seul mot de ces textes, et, à plus forte raison, lorsque les seuls mots lus d'une manière plausible sont communs à l'une et à l'autre. Or, il est possible, je crois, de prouver que, à Babylone, Persépolis et Khorsabad, la langue était assujettie aux mêmes règles et avait, par conséquent, la même grammaire. Pour s'en assurer, il suffit de considérer la manière dont les mots se terminent en général. Il est évident, en effet, que les inflexions grammaticales affectent de préférence la fin des mots, et, précisément, nous avons le moyen de reconnaître ces fins de mots, parce que, ainsi que cela a déjà été remarqué avant moi, les Assyriens n'étaient pas dans l'usage de couper les mots à la fin des lignes et d'en rejeter

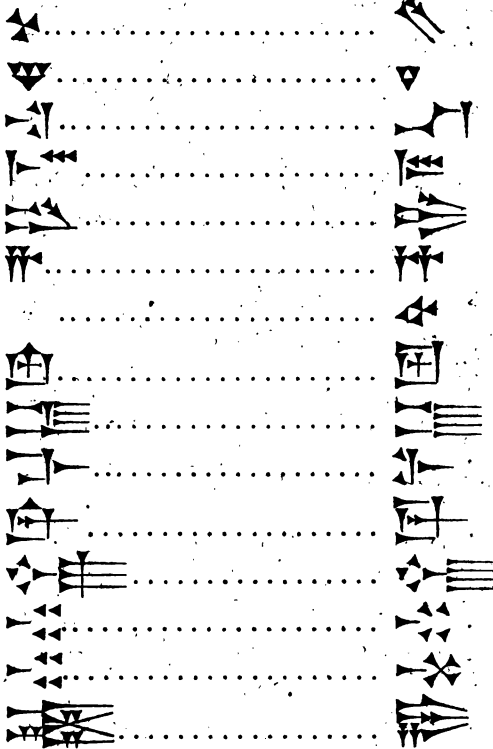
	W. XV, 1, 17.
	W. XV, 3, 12.
	W. XV, 3, 13.
	W. XV, 6, 14.
	W. XV, 21, 3.
	W. XVII, 4, 13.
	W. XVIII, 6, 19.
	W. XVIII, 10, 21.
	W. XVIII, 13, 13.
	W. XVIII, 14, 8.
	W. XVIII, 16, 7.
	W. XVIII, 25, 6.
	S. XI, 3, 3.
	S. XI, 21, 5.
	S. XI, 22, 6.
	W. XV, 21, 1.
	R. XVIII, 1, 8.
	W. XIV, 3, 6.

La liste ci-dessus contient soixante et douze caractères ninivites qui ont, dans les inscriptions achéménides, des signes correspondants tellement semblables, que l'identité en est reconnaissable au premier coup d'œil; on peut, en recourant aux endroits




cités, faire la comparaison et s'assurer de l'exactitude de ce que je viens d'avancer. Voici maintenant une autre liste de signes persépolitains dont la ressemblance, avec les signes de Khorsabad, n'est pas absolue, mais dont l'identité ne sera, je pense, contestée par personne :

Ninivites.

Achéménides.

























Pour la plupart des signes ci-dessus, l'identité

peut être prouvée, comme je l'ai fait pour , , , etc. Quant aux autres, la similitude de forme et d'emploi est telle qu'on ne peut se refuser à admettre l'identité de signes correspondants dans les deux colonnes; on peut donc les ajouter aux soixante et onze caractères énumérés dans la liste précédente, et l'on obtient un total de quatre-vingt-six caractères ninivites représentés dans l'écriture assyrienne des Achéménides par des signes absolument semblables. Passons aux caractères douteux ou réellement différents :

Signes ninivites.

Signes achéménides.

P.....



P.....







La liste des signes achéménides qui n'ont pas d'équivalents tout à fait certains dans l'écriture de Khorsabad se réduit donc à dix signes, parmi lesquels même il y en a quelques-uns dont l'identité, on en conviendra, est plus que probable.

Le résultat du dépouillement que je viens de faire me semble être démonstratif de l'opinion que j'ai émise sur l'identité des écritures assyriennes usitées à Khorsabad et dans les inscriptions trilingues. Sur quatre-vingt-seize caractères employés dans ces dernières, nous en avons quatre-vingt-six tout à fait semblables à ceux de Ninive et seulement dix dont la similitude peut paraître plus ou moins douteuse. Si l'on tient compte des époques, des lieux, des changements de dynasties, de race, etc. on devrait plus s'étonner d'une ressemblance aussi grande, que des rares variétés qui peuvent se rencontrer.

J'ai fait le même travail de comparaison entre les inscriptions de Van et celles de Khorsabad; mais, comme je l'ai dit, je crois inutile de donner une table de tous les signes usités dans les deux localités; il y en a très-peu qui ne soient pas reconnaissables au premier coup d'œil, si l'on tient compte de la différence de main et de la particularité dont j'ai parlé. En faisant abstraction des caractères défigurés par la détérioration de la surface du monument et de

traire que de textes corrects, tels que ceux de Rich, Schulz et Westergaard. Certes, j'aurais trouvé un bien plus grand nombre de signes étranges et inconnus si j'avais consulté les planches de MM. Flandin et Coste ou d'autres voyageurs; mais j'ai renoncé à m'en servir, parce que je les crois très-inexactes, quoique je n'aie pas vu les monuments eux-mêmes. Pour reconnaître si des inscriptions ont été bien copiées, et si la forme des caractères est exacte, il y a quelques règles qui ne permettent pas que l'on s'égare. Il faut d'abord avoir égard à l'intérêt que prennent aux inscriptions les personnes qui les copient; c'est, en effet, une garantie d'exactitude et, sous ce rapport, les savants ont, sur les artistes, un avantage incontestable. En outre, il est évident que les copistes n'ont pas pu inventer des formes qui se trouveraient, par hasard, identiques à des formes usitées dans des inscriptions qu'ils ne pouvaient connaître. Si donc, on trouve aux mêmes places, dans deux copies différentes, des signes qui ne se ressemblent pas et que d'un de ces signes soit régulier, en ce sens qu'il affecte constamment cette forme dans des inscriptions inconnues aux copistes, il me semble certain que cette forme doit être la véritable. C'est cette garantie que je trouve dans les copies de Rich et de Westergaard; elles doivent être exactes puisqu'on y retrouve immédiatement les formes usitées à Khorsabad, tandis que, dans les copies postérieures, les signes sont, en général, si étrangement défigurés, qu'il est impossible de les reconnaître.










que je n'aie pas retrouvés dans celle de mes inscriptions; ils sont en bien petit nombre, comme on le voit, si on les compare à ceux dont l'identité est évidente; aussi je m'étonnerais qu'on pût voir une différence radicale entre ces deux écritures, si je ne savais combien il faut de temps et d'efforts de comparaison pour se graver dans la mémoire des signes si nombreux et qui ne diffèrent que par la combinaison d'un seul et même élément. En outre, personne n'a encore eu la possibilité d'acquérir une connaissance aussi complète de l'écriture de Khorsabad que celle que je possède, et il arrive naturellement que, lorsque après avoir parcouru un petit nombre de mes inscriptions, on ne trouve pas quelques caractères usités ailleurs, on soit porté à se prononcer contre l'identité des deux écritures; ainsi, dans beaucoup de textes copiés à Khorsabad, les signes  ou  ne se rencontrent pas parce que l'on y emploie leurs équivalents  et ; si l'observation tombe sur ces textes, on en conclura que la première de ces formes, très-usitée à Van, ne l'est pas dans les autres inscriptions, et, cependant, l'on se tromperait. Je pourrais multiplier ces exemples, mais cela serait inutile. L'expérience, j'en suis convaincu, fera reconnaître la vérité de ce que j'ai avancé, savoir, qu'il n'y a, en réalité, sauf quelques légères différences, qu'une seule espèce d'écriture assyrienne employée dans les inscriptions de Van, de Persépolis, de Khorsabad, de Beirout et de Nimroud.

J'ai laissé à part l'écriture compliquée de Babylone parce que je ne l'ai pas assez étudiée pour pouvoir en parler avec connaissance de cause; au premier aspect, certainement, elle semble différer considérablement de l'écriture ninivite; mais il me semble que la différence tient surtout à une accumulation des mêmes éléments dans un signe, ce même signe, à Khorsabad, étant moins riche, en quelque sorte, et dépouillé de tout enjolivement superflu. Quoi qu'il en soit, en consultant la table des signes contenus dans la grande inscription de la Compagnie des Indes, j'ai pu m'assurer que, sur deux cent quatre-vingt-sept, il y en a cent sept que l'on peut immédiatement ramener à des caractères de Khorsabad; j'ai même pu vérifier l'exactitude de plusieurs de ces rapprochements en profitant du fait curieux dont on doit, je crois, la première connaissance à M. Grotéfind. Une partie de cette grande inscription est reproduite en caractères beaucoup plus simples sur une planche de Kerporter représentant un fragment de cylindre; on a donc ainsi un passage entre l'écriture la plus compliquée et celle plus simple de Khorsabad.

Je laisse ce sujet, sur lequel je me suis peut-être beaucoup trop étendu, et je vais actuellement parler des langues que nous cachent ces caractères mystérieux. Quelques personnes pensent que la langue dans laquelle sont écrites les inscriptions de Khorsabad n'est pas la même que celle dont on s'est servi à Persépolis, à Babylone et à Van. Pour moi, au




























contraire, s'il me reste quelque doute au sujet de cette dernière localité, je n'en conserve aucun pour les deux premières. Je crois que la langue des inscriptions de Babylone, de Persépolis et de Ninive est identique, sauf, bien entendu, les différences dont la diversité des temps et des lieux peut et doit être la cause, et, quoique ce soit bien hardi de ma part, je vais essayer de le démontrer.



Avant tout, on doit se rappeler un principe sur lequel tout le monde, je crois, est d'accord : c'est que la grammaire caractérise mieux une langue que le vocabulaire ; si donc, en comparant deux textes, on parvient à démontrer que les formes grammaticales sont les mêmes de part et d'autres, on aura toute raison d'affirmer que les langues employées sont identiques, lors même qu'on ne pourrait lire un seul mot de ces textes, et, à plus forte raison, lorsque les seuls mots lus d'une manière plausible sont communs à l'une et à l'autre. Or, il est possible, je crois, de prouver que, à Babylone, Persépolis et Khorsabad, la langue était assujettie aux mêmes règles et avait, par conséquent, la même grammaire. Pour s'en assurer, il suffit de considérer la manière dont les mots se terminent en général. Il est évident, en effet, que les inflexions grammaticales affectent de préférence la fin des mots, et, précisément, nous avons le moyen de reconnaître ces fins de mots, parce que, ainsi que cela a déjà été remarqué avant moi, les Assyriens n'étaient pas dans l'usage de couper les mots à la fin des lignes et d'en rejeter






une portion à la ligne suivante. Ce fait est prouvé de la manière la plus évidente par les inscriptions de Khorsabad; on y voit les caractères s'allonger pour remplir toute la ligne lorsque le mot est court; on les voit, au contraire, se raccourcir, se restreindre pour le mot dans la longueur donnée. On voit même quelquefois un ou plusieurs signes placés en dehors de l'encadrement plutôt que d'être rejetés, en coupant le mot, à la ligne suivante. On peut donc être certain que le dernier signe d'une ligne est également le dernier signe d'un mot, et que, souvent, par conséquent, ces signes terminaux représentent des inflexions grammaticales. Or, si l'on compare les inscriptions de Babylone, de Persépolis, de Nimroud et de Khorsabad, on verra que la proportion relative des signes terminaux est la même dans toutes; les signes les plus fréquents à la fin des lignes sont partout , , , , , , , , , etc.


Voilà donc déjà une première et très-forte preuve de l'identité ou, tout au moins, de la similitude de langue dans toutes ces inscriptions; un autre argument se tire de l'emploi arbitraire de certaines lettres que tout le monde s'accorde à regarder comme des voyelles; il y a, en effet, dans tous les textes, des lettres qui semblent avoir pu être supprimées à volonté, et partout ce sont les mêmes. Il faut nécessairement que les langues soient soumises au même système, et, par conséquent, appartiennent à la même famille pour permettre cet emploi fa-

cultatif, cette suppression arbitraire des voyelles.





Si, de ces considérations générales, nous passons aux faits particuliers, nous verrons que tous ceux qui sont certains viennent à l'appui de mon opinion. Ainsi, par les inscriptions trilingues, nous connaissons avec certitude les deux formes qui caractérisent le pluriel dans les noms; l'une est , l'autre est  ou les équivalents , . Ces terminaisons sont identiques dans les textes assyriens de toutes les localités. Il en est de même des terminaisons en   et en  pour des noms de peuples ou de pays; il en est de même encore de la terminaison en    (*outy?*) indiquant un substantif dérivé avec le pronom affixe de la première personne, ainsi que du signe  pour marquer cet affixe. (Voyez à la ligne 18 de l'inscription XIV de Wastergaard, où l'on a        , *malconty? mon royaume*, et        , *mes peuples*.) Ces mêmes formes, pour les mêmes mots, se voient également à Khorsabad et dans la grande inscription de Babylone.




Voici donc quelques inflexions grammaticales importantes qui se retrouvent dans toutes les inscriptions assyriennes; l'emploi du *d*,  ou , est un autre indice de l'identité des langues; mais je ne puis insister sur ce point, parce que je ne puis prouver directement que, dans les inscriptions de


Khorsabad, l'emploi de cette lettre ait été le même que dans celle de Persépolis. J'ai, à cet égard, une conviction intime, résultat de ma longue pratique; mais je ne pourrais la faire passer dans l'esprit du lecteur; j'aime mieux insister sur l'identité des pronoms: nous en connaissons deux seulement, et, précisément, ces deux pronoms sont communs à tous les textes assyriens: l'un est  ou ; l'autre est  ou, par abréviation, . Le premier se rencontre à chaque instant dans les inscriptions de Khorsabad. Je ne me souviens pas d'y avoir vu le second, mais on le rencontre dans les textes babyloniens, et M. Layard a trouvé l'abréviation  précédant le nom du roi de Nimroud exactement comme elle précède le nom de Cyrus dans l'inscription de Pasargade.

La particule , quelle qu'elle soit, est encore un trait caractéristique de tous les textes assyriens; malgré tous mes efforts, je n'ai pas pu en découvrir précisément le sens; elle semble jouer le rôle du pronom relatif, mais, ce qui est certain, c'est qu'on la rencontre partout.

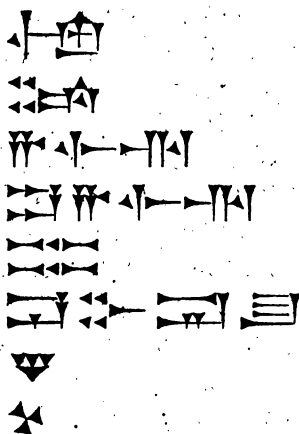
Jusqu'à présent donc, toutes les inflexions grammaticales bien déterminées et tous les pronoms découverts d'une manière plausible sont communs aux inscriptions de Babylone, de Ninive et de Persépolis; le vocabulaire nous donnera le même résultat. J'ai retrouvé, en effet, dans les inscriptions de Khorsabad presque tous les mots distincts des

inscriptions trilingues ; d'abord, comme je crois l'avoir démontré, le mot *roi*, non-seulement est représenté partout par les mêmes signes, mais encore est identiquement le même à Khorsabad et à Persépolis. De plus, les épithètes qui suivent ce nom sont exactement les mêmes partout, comme je l'ai fait voir :    , etc.

Les signes qui expriment les mots *villes*, *peuples* ou *hommes* sont les mêmes partout : , ,  ; il y a donc toute raison de croire que les mots qu'ils sont destinés à représenter sont semblables ; sans cela, on serait forcé de regarder ces signes comme figuratifs, ce qui ne peut être.

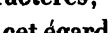
La particule , que ce soit une marque de l'accusatif ou que ce soit une terminaison, se rencontre à chaque instant dans mes inscriptions comme dans celles de Persépolis ; enfin, pour abréger, voici la liste de tous les mots communs à tous les textes assyriens.




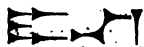






Tous les mots ci-dessus sont immédiatement reconnaissables dans toutes les inscriptions ; mais il en est encore d'autres que j'ai pu reconnaître dans celles de Khorsabad et qui se trouvent ailleurs ; tel est le mot *dieu* ►►▼, au singulier et au pluriel. Je n'en fais pas mention, parce qu'on pourrait m'objecter que je me trompe tandis que cela n'est pas possible pour ceux dont je viens de donner la liste, et que ceux-ci me semblent suffire pour établir la vérité de ce que j'ai avancé. En effet, lorsque l'on voit des inscriptions écrites dans un caractère n'offrant que de légères différences ; lorsque, dans ces inscriptions, toutes les inflexions grammaticales, toutes les particules que l'on a pu reconnaître avec certitude sont identiques ; enfin, lorsqu'un nombre de mots relativement grand, eu égard aux textes que l'on possède, se montre également dans tous ces textes,

il me semble que l'on a quelque raison d'assurer que la langue est identique dans toutes les inscriptions; on peut assurer, au moins, que tous les indices tendent à prouver l'identité, et l'on ne peut se baser sur rien pour la nier; car l'absence d'un plus ou moins grand nombre de mots dans une série d'inscriptions ne prouve absolument rien contre cette identité, puisque les sujets peuvent être différents, qu'on a pu employer des mots synonymes de la même langue, etc. En bonne logique donc, jusqu'à ce que l'on ait trouvé, dans quelques textes assyriens, des mots et des formes grammaticales différents de ceux qui sont usités dans les autres, on est fondé à croire à l'identité de la langue dans toutes les inscriptions.




On remarquera que je n'ai pas parlé des inscriptions de Van; cela vient de l'impossibilité où je suis de démontrer que la langue en est encore la même. J'y vois bien quelques mots semblables à ceux de Khorsabad, tels que «», etc. Mais, à l'exception de la terminaison du pluriel, qui est la même, je ne puis prouver directement l'analogie des autres formes grammaticales. Cette analogie ne repose que sur des identifications supposées de caractères, et je ne puis imposer au lecteur mes idées à cet égard. J'aime donc mieux les laisser et rester moi-même dans le doute.




Si, comme je l'ai dit, il ne me reste aucun doute


Khorsabad, l'emploi de cette lettre ait été le même que dans celle de Persépolis. J'ai, à cet égard, une conviction intime, résultat de ma longue pratique; mais je ne pourrais la faire passer dans l'esprit du lecteur; j'aime mieux insister sur l'identité des pronoms: nous en connaissons deux seulement, et, précisément, ces deux pronoms sont communs à tous les textes assyriens: l'un est  ou ; l'autre est  ou, par abréviation, . Le premier se rencontre à chaque instant dans les inscriptions de Khorsabad. Je ne me souviens pas d'y avoir vu le second, mais on le rencontre dans les textes babyloniens, et M. Layard a trouvé l'abréviation  précédant le nom du roi de Nimroud exactement comme elle précède le nom de Cyrus dans l'inscription de Pasargade.

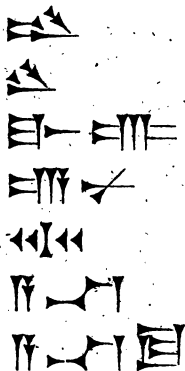
La particule , quelle qu'elle soit, est encore un trait caractéristique de tous les textes assyriens; malgré tous mes efforts, je n'ai pas pu en découvrir précisément le sens; elle semble jouer le rôle du pronom relatif, mais, ce qui est certain, c'est qu'on la rencontre partout.

Jusqu'à présent donc, toutes les inflexions grammaticales bien déterminées et tous les pronoms découverts d'une manière plausible sont communs aux inscriptions de Babylone, de Ninive et de Persépolis; le vocabulaire nous donnera le même résultat. J'ai retrouvé, en effet, dans les inscriptions de Khorsabad presque tous les mots distincts des

inscriptions trilingues ; d'abord, comme je crois l'avoir démontré, le mot *roi*, non-seulement est représenté partout par les mêmes signes, mais encore est identiquement le même à Khorsabad et à Persépolis. De plus, les épithètes qui suivent ce nom sont exactement les mêmes partout, comme je l'ai fait voir :   , etc.

Les signes qui expriment les mots *villes*, *peuples* ou *hommes* sont les mêmes partout : , ,  ; il y a donc toute raison de croire que les mots qu'ils sont destinés à représenter sont semblables ; sans cela, on serait forcé de regarder ces signes comme figuratifs, ce qui ne peut être.

La particule , que ce soit une marque de l'accusatif ou que ce soit une terminaison, se rencontre à chaque instant dans mes inscriptions comme dans celles de Persépolis ; enfin, pour abréger, voici la liste de tous les mots communs à tous les textes assyriens.























DISSERTATION

SUR LE *SCHARI* DES ÉGYPTIENS ET LE *SOUF* DES HÉBREUX.







Les marais ou courants d'eau saumâtre que l'on rencontre sur quelques points du désert, tant arabe que libyque, à droite et à gauche de la vallée du Nil, offrent plusieurs espèces de plantes aquatiques dont deux paraissent affectionner particulièrement les eaux les plus amères. L'une est le *juncus acutus*, appelé en Égypte *samār*, et dont on fait les nattes fines¹; l'autre est l'*arundo ægyptiaca*, qui fournit de *kalams* à bon marché les écoles de l'enfance, et qu'on appelle en arabe *boûs*, nom applicable à tous les roseaux, mais plus particulièrement à celui-ci; on le spécifie encore en Égypte par l'épithète de *fārsi*, « persan. » Une espèce très-voisine de l'*arundo ægyptiaca* est l'*arundo isiaca* de Delile, qui peut s'élever à une très-grande hauteur, mais dont la tige n'excède point l'épaisseur du pouce dans l'état normal. Quant à l'*arundo donax*, dont la tige est beau-

¹ Le *samār* n'est donc point un *cyperus* (comme je l'avais cru sur la foi d'un naturaliste français), mais bien un jonc. Je dois ce renseignement à M. Ant. Figari, savant botaniste génois, membre du conseil de santé du Caire. Dans tout le cours de cette dissertation, j'ai suivi sa nomenclature; mais je donne à la fin tous les renseignements fournis par les flores de Forskal et de Delile, afin que l'on puisse contrôler mon travail par la synonymie des plantes dont il traite, et la comparaison des témoignages qui ont le plus d'autorité en cette matière.

il me semble que l'on a quelque raison d'assurer que la langue est identique dans toutes les inscriptions; on peut assurer, au moins, que tous les indices tendent à prouver l'identité, et l'on ne peut se baser sur rien pour la nier; car l'absence d'un plus ou moins grand nombre de mots dans une série d'inscriptions ne prouve absolument rien contre cette identité, puisque les sujets peuvent être différents, qu'on a pu employer des mots synonymes de la même langue, etc. En bonne logique donc, jusqu'à ce que l'on ait trouvé, dans quelques textes assyriens, des mots et des formes grammaticales différents de ceux qui sont usités dans les autres, on est fondé à croire à l'identité de la langue dans toutes les inscriptions.

On remarquera que je n'ai pas parlé des inscriptions de Van; cela vient de l'impossibilité où je suis de démontrer que la langue en est encore la même. J'y vois bien quelques mots semblables à ceux de Khorsabad, tels que «», «», «», «», «», «», «», «», «», «», «», «», «», «», «», «», «», «», «», «», etc. Mais, à l'exception de la terminaison du pluriel, qui est la même, je ne puis prouver directement l'analogie des autres formes grammaticales. Cette analogie ne repose que sur des identifications supposées de caractères, et je ne puis imposer au lecteur mes idées à cet égard. J'aime donc mieux les laisser et rester moi-même dans le doute.

Si, comme je l'ai dit, il ne me reste aucun doute


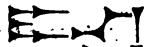



sur l'identité des langues dans lesquelles les inscriptions de Babylone, de Khorsabad et de Persépolis sont écrites, je suis bien loin de pouvoir parler avec la même assurance sur cette langue elle-même. J'avoue qu'il m'est encore impossible de la rattacher avec certitude à l'une des deux familles arienne ou sémitique. Sans doute, quelques indices favorisent l'hypothèse d'une origine sémitique; tels sont les pronoms   et  , la terminaison en γ ,  , pour le pronom affixe de la première personne, etc. Mais, d'un autre côté, de nombreuses difficultés s'opposent à ce que l'on adopte cette opinion. D'une part, il est impossible de trouver, dans les langues sémitiques, des mots qui puissent s'arranger avec les signes employés pour exprimer les idées de *père, roi, ciel, terre, bâtir, protéger, etc.* de l'autre, et cette difficulté est pour moi la plus grave, la syntaxe ni la construction ne sont sémitiques; il me serait facile d'en donner des preuves nombreuses, mais je me contenterai de faire remarquer que, dans les inscriptions trilingues, le régime est toujours placé avant le verbe sans qu'on puisse reconnaître un pronom se rapportant au régime précédemment exprimé; le génie des langues sémitiques ne permet pas une pareille construction ou, du moins, ne la supporte que dans des cas tout à fait exceptionnels, tandis que, dans les inscriptions de Persépolis, cette inversion est constante. Je ferai remarquer que la


coup plus forte, et sert à faire des haies et des treillages dans toute la basse Égypte, il se plaît au bord des canaux d'irrigation¹. Enfin l'*arundo arenaria* ne croît que dans les îles du fleuve, et sur ses rives immédiates.

L'*arundo donax* est nommé en arabe *ghāb* ou *kaṣab*. Du mot *ghāb* est venu celui de *ghābah*, et son diminutif *ghouwaybah*, qui signifient un « bassin » ou un « étang couvert de roseaux, » et, par extension, « une forêt. » En joignant au diminutif *ghouwaybah* le nom générique des roseaux (*boūs*), qui est aussi le nom spécifique de l'*arundo ægyptiaca* et de l'*arundo isiaca*, on obtient la dénomination complète de *ghouwaybèt-el-boūs*, « la petite forêt de roseaux. » Cette dénomination, commune à un grand nombre de localités, se trouve déjà consignée, sur la carte de Berghaus intitulée *Arabia und das Nil-Land* (Gotha, 1835), à l'embouchure de la vallée improprement appelée « vallée de l'égarement, » au sud-ouest de Suez. Il y a effectivement sur ce point une quantité inépuisable de *juncus acutus* (*samār*) et d'*arundo ægyptiaca* (*boūs fārsi*). Le jonc est porté au Caire, où l'on en fait des nattes, et le roseau à Suez et aux Sources-de-Moïse, où il est employé à divers usages.

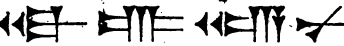
Une autre localité de même genre et de même

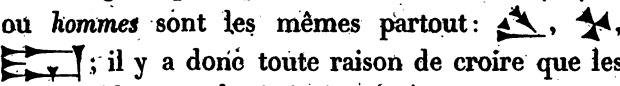
¹ M. Figari pense que l'*arundo donax* est une plante importée dans le Delta, et n'appartient point à l'ancienne flore égyptienne. Cette espèce, en effet, ne se trouve guère que dans la basse Égypte, où d'ailleurs elle abonde, et est véritablement cultivée (ou plantée), à l'exclusion de toutes les autres espèces. C'est le roseau des jardins. « *In hortis ad sæpes* » dit Delile. (Voyez l'Appendice.)


Khorsabad, l'emploi de cette lettre ait été le même que dans celle de Persépolis. J'ai, à cet égard, une conviction intime, résultat de ma longue pratique; mais je ne pourrais la faire passer dans l'esprit du lecteur; j'aime mieux insister sur l'identité des pronoms: nous en connaissons deux seulement, et, précisément, ces deux pronoms sont communs à tous les textes assyriens: l'un est  ou ; l'autre est  ou, par abréviation, . Le premier se rencontre à chaque instant dans les inscriptions de Khorsabad. Je ne me souviens pas d'y avoir vu le second, mais on le rencontre dans les textes babyloniens, et M. Layard a trouvé l'abréviation  précédant le nom du roi de Nimroud exactement comme elle précède le nom de Cyrus dans l'inscription de Pasargade.

La particule ; quelle qu'elle soit, est encore un trait caractéristique de tous les textes assyriens; malgré tous mes efforts, je n'ai pas pu en découvrir précisément le sens; elle semble jouer le rôle du pronom relatif, mais, ce qui est certain, c'est qu'on la rencontre partout.






Jusqu'à présent donc, toutes les inflexions grammaticales bien déterminées et tous les pronoms découverts d'une manière plausible sont communs aux inscriptions de Babylone, de Ninive et de Persépolis; le vocabulaire nous donnera le même résultat. J'ai retrouvé, en effet, dans les inscriptions de Khorsabad presque tous les mots distincts des


inscriptions trilingues ; d'abord, comme je crois l'avoir démontré, le mot *roi*, non-seulement est représenté partout par les mêmes signes, mais encore est identiquement le même à Khorsabad et à Persépolis. De plus, les épithètes qui suivent ce nom sont exactement les mêmes partout, comme je l'ai fait voir : , etc.

Les signes qui expriment les mots *villes*, *peuples* ou *hommes* sont les mêmes partout :  ; il y a donc toute raison de croire que les mots qu'ils sont destinés à représenter sont semblables ; sans cela, on serait forcé de regarder ces signes comme figuratifs, ce qui ne peut être.

La particule , que ce soit une marque de l'accusatif ou que ce soit une terminaison, se rencontre à chaque instant dans mes inscriptions comme dans celles de Persépolis ; enfin, pour abréger, voici la liste de tous les mots communs à tous les textes assyriens.


















Khorsabad, l'emploi de cette lettre ait été le même que dans celle de Persépolis. J'ai, à cet égard, une conviction intime, résultat de ma longue pratique; mais je ne pourrais la faire passer dans l'esprit du lecteur; j'aime mieux insister sur l'identité des pronoms: nous en connaissons deux seulement, et, précisément, ces deux pronoms sont communs à tous les textes assyriens: l'un est  ou ; l'autre est  ou, par abréviation, . Le premier se rencontre à chaque instant dans les inscriptions de Khorsabad. Je ne me souviens pas d'y avoir vu le second, mais on le rencontre dans les textes babyloniens, et M. Layard a trouvé l'abréviation  précédant le nom du roi de Nimroud exactement comme elle précède le nom de Cyrus dans l'inscription de Pasargade.









La particule , quelle qu'elle soit, est encore un trait caractéristique de tous les textes assyriens; malgré tous mes efforts, je n'ai pas pu en découvrir précisément le sens; elle semble jouer le rôle du pronom relatif, mais, ce qui est certain, c'est qu'on la rencontre partout.


Jusqu'à présent donc, toutes les inflexions grammaticales bien déterminées et tous les pronoms découverts d'une manière plausible sont communs aux inscriptions de Babylone, de Ninive et de Persépolis; le vocabulaire nous donnera le même résultat. J'ai retrouvé, en effet, dans les inscriptions de Khorsabad presque tous les mots distincts des

il me semble que l'on a quelque raison d'assurer que la langue est identique dans toutes les inscriptions; on peut assurer, au moins, que tous les indices tendent à prouver l'identité, et l'on ne peut se baser sur rien pour la nier; car l'absence d'un plus ou moins grand nombre de mots dans une série d'inscriptions ne prouve absolument rien contre cette identité, puisque les sujets peuvent être différents, qu'on a pu employer des mots synonymes de la même langue, etc. En bonne logique donc, jusqu'à ce que l'on ait trouvé, dans quelques textes assyriens, des mots et des formes grammaticales différents de ceux qui sont usités dans les autres, on est fondé à croire à l'identité de la langue dans toutes les inscriptions.

On remarquera que je n'ai pas parlé des inscriptions de Van; cela vient de l'impossibilité où je suis de démontrer que la langue en est encore la même. J'y vois bien quelques mots semblables à ceux de Khorsabad, tels que «», «», «», «», «», «», «», «», «», «», «», «», «», «», «», etc. Mais, à l'exception de la terminaison du pluriel, qui est la même, je ne puis prouver directement l'analogie des autres formes grammaticales. Cette analogie ne repose que sur des identifications supposées de caractères, et je ne puis imposer au lecteur mes idées à cet égard. J'aime donc mieux les laisser et rester moi-même dans le doute.

Si, comme je l'ai dit, il ne me reste aucun doute

sur l'identité des langues dans lesquelles les inscriptions de Babylone, de Khorsabad et de Persépolis sont écrites, je suis bien loin de pouvoir parler avec la même assurance sur cette langue elle-même. J'avoue qu'il m'est encore impossible de la rattacher avec certitude à l'une des deux familles arienne ou sémitique. Sans doute, quelques indices favorisent l'hypothèse d'une origine sémitique; tels sont les pronoms   et    , la terminaison en γ ,  , pour le pronom affixe de la première personne, etc. Mais, d'un autre côté, de nombreuses difficultés s'opposent à ce que l'on adopte cette opinion. D'une part, il est impossible de trouver, dans les langues sémitiques, des mots qui puissent s'arranger avec les signes employés pour exprimer les idées de *père, roi, ciel, terre; bâtir, protéger, etc.* de l'autre, et cette difficulté est pour moi la plus grave, la syntaxe ni la construction ne sont sémitiques; il me serait facile d'en donner des preuves nombreuses, mais je me contenterai de faire remarquer que, dans les inscriptions trilingues, le régime est toujours placé avant le verbe sans qu'on puisse reconnaître un pronom se rapportant au régime précédemment exprimé; le génie des langues sémitiques ne permet pas une pareille construction ou, du moins, ne la supporte que dans des cas tout à fait exceptionnels, tandis que, dans les inscriptions de Persépolis, cette inversion est constante. Je ferai remarquer que la

forme du verbe  s'accorde tout aussi difficilement avec la syntaxe sémitique; en effet, si le verbe est au prétérit, la terminaison devrait changer puisque le sujet est tantôt à la première, tantôt à la troisième personne; si ce verbe, au contraire, est à l'aoriste, rien ne peut être plus contraire au génie des langues de cette famille que l'emploi de ce temps dans de pareilles phrases; D'ailleurs, quand ce verbe est abrégé, comme cela arrive fréquemment dans mes inscriptions, ce sont les signes du milieu qui disparaissent; le premier et le dernier restent toujours, ce qui semble démontrer qu'ils font partie de la racine et ne sont pas des flexions du verbe.

Je ne veux cependant exprimer que des doutes au sujet de la langue employée dans les inscriptions assyriennes, car le sujet me paraît encore trop obscur pour me permettre de rien assurer; l'avenir seul et les recherches de savants plus versés que moi dans l'étude des langues pourront résoudre le problème.

Je pourrais ajouter à ce mémoire de nombreuses observations de détail qui ne seraient peut-être pas sans utilité pour le déchiffrement, mais je crains de paraître arrêter, sur des minuties, les lecteurs qui, probablement, n'aiment pas les observations sans résultat positif; je termine donc ce travail, espérant que, tel qu'il est, il aidera, dans leurs recherches, les personnes qui voudront s'en servir; je n'ai pas eu d'autre but, et je serai heureux si je l'ai atteint.

DISSERTATION

SUR LE *SCHARI* DES ÉGYPTIENS ET LE *SOUF* DES HÉBREUX.

Les marais ou courants d'eau saumâtre que l'on rencontre sur quelques points du désert, tant arabe que libyque, à droite et à gauche de la vallée du Nil, offrent plusieurs espèces de plantes aquatiques dont deux paraissent affectionner particulièrement les eaux les plus amères. L'une est le *juncus acutus*, appelé en Égypte *samār*, et dont on fait les nattes fines¹; l'autre est l'*arundo ægyptiaca*, qui fournit de *kalams* à bon marché les écoles de l'enfance, et qu'on appelle en arabe *boûs*, nom applicable à tous les roseaux, mais plus particulièrement à celui-ci; on le spécifie encore en Égypte par l'épithète de *fārsi*, « persan. » Une espèce très-voisine de l'*arundo ægyptiaca* est l'*arundo isiaca* de Delile, qui peut s'élever à une très-grande hauteur, mais dont la tige n'excède point l'épaisseur du pouce dans l'état normal. Quant à l'*arundo donax*, dont la tige est beau-

¹ Le *samār* n'est donc point un *cyperus* (comme je l'avais cru sur la foi d'un naturaliste français), mais bien un jonc. Je dois ce renseignement à M. Ant. Figari, savant botaniste génois, membre du conseil de santé du Caire. Dans tout le cours de cette dissertation, j'ai suivi sa nomenclature; mais je donne à la fin tous les renseignements fournis par les flores de Forskal et de Delile, afin que l'on puisse contrôler mon travail par la synonymie des plantes dont il traite, et la comparaison des témoignages qui ont le plus d'autorité en cette matière.

coup plus forte, et sert à faire des haies et des treillages dans toute la basse Égypte, il se plaît au bord des canaux d'irrigation¹. Enfin l'*arundo arenaria* ne croît que dans les îles du fleuve, et sur ses rives immédiates.

L'*arundo donax* est nommé en arabe *ghāb* ou *kazab*. Du mot *ghāb* est venu celui de *ghābah*, et son diminutif *ghouwaybah*, qui signifient un « bassin » ou un « étang couvert de roseaux, » et, par extension, « une forêt. » En joignant au diminutif *ghouwaybah* le nom générique des roseaux (*boūs*), qui est aussi le nom spécifique de l'*arundo ægyptiaca* et de l'*arundo isiaca*, on obtient la dénomination complète de *ghouwaybèt-el-boūs*, « la petite forêt de roseaux. » Cette dénomination, commune à un grand nombre de localités, se trouve déjà consignée, sur la carte de Berghaus intitulée *Arabia und das Nil-Land* (Gotha, 1835); à l'embouchure de la vallée improprement appelée « vallée de l'égarement, » au sud-ouest de Suez. Il y a effectivement sur ce point une quantité inépuisable de *juncus acutus* (*samār*) et d'*arundo ægyptiaca* (*boūs fārsi*). Le jonc est porté au Caire, où l'on en fait des nattes, et le roseau à Suez et aux Sources-de-Moïse, où il est employé à divers usages.

Une autre localité de même genre et de même

¹ M. Figari pense que l'*arundo donax* est une plante importée dans le Delta, et n'appartient point à l'ancienne flore égyptienne. Cette espèce, en effet, ne se trouve guère que dans la basse Égypte, où d'ailleurs elle abonde, et est véritablement cultivée (ou plantée), à l'exclusion de toutes les autres espèces. C'est le roseau des jardins. « *In hortis ad sæpes* » dit Delile. (Voyez l'Appendice.)

nom se rencontre au lac Temsâh, sur l'ancien lit, ou auprès de l'ancien lit du golfe Héroopolite, aujourd'hui golfe de Suez. M. Liancourt de Bellefonds, auquel nous devons la connaissance de ce dernier emplacement sous le nom de *Ghouwaybet-el-bouïs* (Rhoubèt-el-bous), l'a identifié avec *Pi-hahîrôth* (*Exod.* XIV, 2), nom biblique de la troisième station des Israélites, et qui, dans la vieille langue égyptienne, offre un sens voisin de celui du mot arabe : *pi-yahî-rôt*, « le champ d'herbes ; » ou encore, *pi-hahî-rôt*, « la multitude des plantes ; » ou, enfin, *pi-ahî-rôt*, « la végétation des joncs » ou « des roseaux, » en lisant *Ax* par un *χ* grec (*chi*), au lieu du *hori* copte¹. Voyez la nouvelle carte du Delta levée par M. Linant et lithographiée au dépôt de la guerre, ainsi que son mémoire sur le canal projeté entre les deux mers, mémoire où il traite incidemment, mais d'une manière supérieure, la question si souvent agitée du passage des Hébreux. La discussion approfondie à laquelle il s'est livré sur ce sujet intéressant a eu pour résultat de me convaincre qu'il faut rapporter le *Pi-hahiroth* de la Bible au point déter-

¹ La première étymologie m'est suggérée par M. Walmas, bibliothécaire de la société égyptienne du Caire. J'ai trouvé les autres dans le Dictionnaire copte ; mais je n'ignore pas que la seconde, ou les deux premières, ont été remarquées et signalées depuis longtemps. Auparavant, on considérait *Pi-hahîrôth* comme un mot hébreu, composé de *phi*, « bouche, embouchure, » et d'un pluriel féminin « *hîrôth*, » que l'on rend par « cavités, cavernes. » On en a fait « l'embouchure de la vallée » (de l'égarément) dans le système qui fait passer les Hébreux au sud de Suez.

miné par ce savant ingénieur, ou à une localité très-voisine, et renoncer par conséquent à la position indiquée par l'autre *Ghouwaybet-el-bouïs* (au sud-ouest de Suez), et même à celle d'*Adjerôud*¹, proposée par un des ingénieurs de l'armée française, malgré la ressemblance frappante qui existe entre *Adjerôud* et *Hakirôth*.

Je reviens à la botanique des eaux salées voisines du golfe de Suez, telle qu'elle m'est donnée par M. Ant. Figari. Ainsi que je l'ai dit d'après ses renseignements, les plantes qui forment le trait le plus saillant de nos marais ou courants d'eau saumâtre sont le *juncus acutus*, et surtout l'*arundo ægyptiaca*, auquel il faut joindre l'*arundo isiacæ*, considéré comme espèce ou variété. Tous les trois abondent à Ghouwaybet-el-Bouïs, au bord de la mer actuelle, ainsi que dans le lac Temsâh au fond de l'ancien golfe Héroopolite.

Cette observation va nous rendre compte de la dénomination imposée à la mer Rouge, d'abord par les anciens Égyptiens, qui ont dû être les premiers à lui donner un nom, et subséquemment par les Hébreux, leurs hôtes.

La mer Rouge est appelée *Yam-soûf* dans le texte hébreu de la Bible, et *Phi-yom-en-schari* dans la version copte, faite sur le grec des Septante. *Yâm*, en hébreu, et *yom*, en copte, signifient « mer. » *Phi* ou *pi* est l'article copte, et *en* ou *an*, le signe du

¹ Ce mot semble venir du copte *ha-ge-rôt* « vers le semis d'herbes, » en lisant *ge* par un *gima*, selon l'analyse de M. Walmas.

génitif. Reste à savoir ce que veulent dire les mots annexes *soûf* et *schari*, qui servent à particulariser la mer Rouge, à la distinguer des autres mers, et si le premier est la traduction exacte du second.

Commençons par le mot hébreu, sur lequel nous avons des données lexicographiques.

Le rabbin Salomon, cité par Tattam, dit, au chapitre XIII de l'Exode : « *סוף* (*Sôûf*) *juncum significat, quo nomine mare illud appellatur, quod « calamorum et papyrorum copia in eo nascatur. »* Il résulte de cette glose que *soûf* était le nom collectif des plantes marécageuses, et comprenait, non-seulement les joncs, comme la première phrase nous le donne à entendre, mais encore les roseaux (*calami*) et même les souchets ou cyperus, puisque le papyrus, qui s'est depuis longtemps exilé de l'Égypte, appartient à ce dernier genre.

Le même mot *soûf* se retrouve dans deux versets de l'Exode, où il doit signifier une plante fluviatile ou marécageuse : Moïse enfant fut exposé sur le Nil, et découvert par la fille de Pharaon, « au milieu du *soûf* » (*Ex. II, vv. 3 et 5*). Ici les Septante ont traduit *soûf* par marais (*ἐλν*). Enfin, il reparait dans le cantique de Jonas (*Jon. II, 6*) : « . . . et le *soûf* s'est entortillé autour de ma tête. »

NOTA. Quand le rabbin Salomon dit que les *calami* et les *papyri* naissent « dans » la mer Rouge (in eo), cela ne doit s'entendre que de ses bords immédiats. Cependant Forskâl (voy. l'Appendice) veut que les roseaux de Ghouwaybèh aient végété autrefois

jusque dans le lit du golfe de Suez. J'ai vu moi-même le *samār* (*juncus acutus*) baigné par la mer jusqu'à la moitié de sa hauteur, et cela près de Tôur (Tor), dans la presqu'île du Sinaï; mais une nappe d'eau douce, venant des montagnes, humectait ses racines, et y entretenait la vie. Dans les plages très-basses, où il y a flux et reflux, la mer et les marais peuvent se confondre deux fois par jour. Le Nil, à l'époque de l'inondation, se confond aussi avec les marais adjacents de la vallée d'Égypte; et, selon la version des Septante, Moïse n'aurait point été exposé *dans le lit* du fleuve, mais dans un étang formé par ses eaux, et où la fille de Pharaon pouvait se baigner sans danger.

Passons à l'examen du mot copte (ou plutôt *pharaonique*): de *schari*, correspondant au *soûf* de l'hébreu dans le nom antique de la mer Rouge.

Ce mot ne se retrouve nulle part dans les manuscrits coptes, avec le sens de « jonc » ou « roseau; » seulement, il se présente dans le Deutéronome avec celui de *percussio*, *plaga*. Mais :

1° Hésychius nous enseigne que le *SARI* (*sic*) est une plante qui croît dans les marais d'Égypte;

2° Théophraste (*Hist., plant. lib. IV, cap. xix*) nous donne le renseignement suivant:

« Le *sari* croît dans l'eau des terrains marécageux, et des plaines, après que le fleuve (le Nil) s'est retiré. Il a une racine dure et compacte (*συνεσπαμμένη*), d'où partent les [*suppl.* rejetons ou jeunes pousses] appelés *saria*; »

3° Plin  nous en donne la description au livre XIII, chap. xxiii, de son Histoire naturelle : « Fructicosi à est generis SARI, circa Nilum nascens, duorum à ferme cubitorum altitudine, pollicari crassitudine,   coma papyri, similique manditur modo. »

Or *sari* est la véritable transcription grecque du mot égyptien *schari* ; car les Grecs, n'ayant point l'articulation représentée en français par *ch* (dans *chose*) ou par *sch* (dans *schisme*), la remplacent et doivent effectivement la remplacer par un *sigma* ou *S* dans la transcription et prononciation des mots étrangers où elle se trouve¹. Ainsi le *schey* du copte *schari* a dû être rendu par un Σ , et non pas par un *X* (*chi* grec) comme le voulait notre illustre Champollion (*Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 59). De tout temps ceux qui n'ont pas pu dire *schiboleth*, ont dit *siboleth*.

Cela posé, de ce que le mot *schari* ne se retrouve nulle part, dans les manuscrits *coptes*, avec le sens de « jonc » ou « roseau, » on ne peut pas en conclure, avec Champollion, qu'il n'avait point une signification analogue dans la langue pharaonique. Je m'en tiens donc au passage d'Hésychius, tel qu'il est donné (*loco laudato*) par Champollion lui-même : « Selon Hésychius les  gyptiens appelaient autrefois *sari* une espèce de roseau de leur pays ; » et j'observe

¹ Voyez, dans le Journal italien qui s'imprime au Caire, un article fort curieux de M. Walmas sur le nom de *Serapis*, article où il démontre que cette dénomination grecque, ou plutôt *ptolémaïque*, d'une divinité inconnue des Pharaons, et comparativement moderne, est la transcription de *Scher-Hapi*, « fils d'Apis. »

que c'est surtout dans les noms propres de lieux que se soutiennent le plus longtemps, et se montrent le plus vivants, les mots dont l'usage disparaît ailleurs par suite des transformations que toute langue subit avec le temps. Nous avons encore en France je ne sais combien de *moutiers*, quoique personne aujourd'hui n'emploie ce mot comme nom commun ou appellatif signifiant « couvent. »

Ainsi les *modernes Égyptiens*, dans leur version copte de la Bible des Septante, auront pu conserver à la mer Rouge le nom antique de « mer du SCHARI, » quoique le mot *schari* eût cessé d'être employé dans leur langue comme nom générique du roseau, ou nom d'une espèce particulière, de même que nous continuons à appeler un certain lieu « Noirmoutier, » quoique le mot « moutier » ne soit plus en usage.

D'autre part, il est bien naturel de croire que les Hébreux, en adoptant le nom de Yam-Souf pour la mer Rouge, auront dû le calquer sur la dénomination usitée dans le pays où ils avaient acquis la connaissance de cette mer, et qu'ainsi le nom hébreu qui veut dire « mer des joncs » ou « des roseaux, » devait être la traduction, aussi exacte que possible, du nom égyptien *Phi-yam-en-Schari*.

Or cette dénomination locale et primitive, appliquée par les Égyptiens à une mer égyptienne, présume implicitement que le mot *schari* avait un sens déterminé, un sens caractéristique de la mer Rouge ou de ses rivages, autrement cette dénomi-

nation n'eût point satisfait l'esprit des indigènes. Mais comme les Hébreux ne pouvaient pas avoir, dans leur langue, un mot particulier pour chacune des espèces égyptiennes des genres *juncus*, *arundo*, etc. ils durent rendre *schari* (considéré comme nom d'une espèce particulière) par un mot vague, comprenant avec le *schari* toutes les espèces congénères, ou même toutes les plantes des marais. Ainsi le mot *soûf* n'a pas pu être la traduction exacte du mot *schari*; l'on ne doit y chercher et y voir qu'une approximation du sens que les Hébreux voulaient rendre.

* C'est ce que Forskäl a exprimé sommairement en disant que « Moïse ne s'arrêtait point aux *minuties spécifiques* de la botanologie, » — « Ad minutias non attendens specifics botanologiæ. »

D'après ces considérations, combinées avec les renseignements que nous donnent les auteurs classiques sur la plante égyptienne nommée *sari*, mais surtout avec les descriptions modernes des lieux et des plantes, je demeure convaincu que le *schari* des Égyptiens, pris dans l'acception antique qu'il devait avoir comme partie intégrante du nom de la mer Rouge (phi-yom-en-Schqri), ne peut être que le *sari* de Théophraste, etc. c'est-à-dire l'*arundo ægyptiaca* de Desfontaines.

Selon M. Figari les racines de ce roseau ont une saveur sucrée près du collet dans les jeunes individus ou rejetons, comme celles du papyrus, conformément à l'observation de Pline, *similique manditur modo*. On sait que les descriptions des na-

turalistes anciens n'ont point assez de précision pour comporter une discussion rigoureuse : par exemple l'épaisseur d'un pouce (*pollicari crassitudine*) attribuée aux tiges du *sari*, est incompatible avec une longueur de deux coudées seulement (*duorum ferme cubitorum altitudine*), etc. Quant à l'objection que l'on pourrait tirer de ces mots *circa Nilum nascens* contre la position que j'assigne au *sari* ou *schari* (sur les bords de la mer Rouge), je dois faire remarquer que tout l'*humus* de la vallée d'Égypte reposant sur un désert salé, il en résulte que les eaux des puits des marais et des étangs de cette vallée sont toutes plus ou moins saumâtres, si ce n'est à l'époque de l'inondation, en sorte que l'*arundo ægyptiaca* (*sari*) peut y végéter, et y végète effectivement, mais non en masses luxuriantes comme celles du littoral de la mer Rouge, ou de son ancien lit.

Enfin, et cette observation me paraît décisive, l'*arundo ægyptiaca* donne encore son nom à une anse de la mer Rouge appelée les Marnis *Ghoubbet-el-bous*, « la baie des roseaux, » à l'embouchure de la vallée de Ghouwaybèh, où cette espèce domine¹. La mer Rouge, ou du moins le golfe Héroopolite, a donc porté, dans la plus haute antiquité, le nom

¹ Ainsi que nous l'avons dit, Forskal nomme cette localité *Gho-beibe*. Voyez sur la carte de Berghaus, *Wadi Goaebe*, et tout auprès, *El-Bahs* au sud-ouest de Suez, à l'embouchure de la vallée qu'il appelle, d'après nos cartes, *Thal der Verwirrung* (vallée de l'Égarement).

que porte aujourd'hui même une de ses anses, coïncidence à laquelle on n'avait point fait attention jusqu'à ce jour, et qui pourtant est bien digne de remarque. C'est qu'autrefois les sources vives étaient bien plus nombreuses qu'à présent sur les côtes de la mer Rouge. C'est que le déboisement des montagnes de la péninsule arabique et du désert égyptien se continue sans relâche depuis six mille ans ! Mais à une époque où de nombreux courants d'eau aboutissaient à la mer, ses bords devaient offrir partout des fourrés de roseaux. « *Arundines non crescunt ad littora maris Rubri, nisi ubi fontes et lacustria sunt loca, velut Ghobeibe, quæ rarissima inveniuntur*¹. » (Forsk. voy. l'Appendice.)

Les Arabes se plaignent sans cesse de la diminution progressive des eaux de leur péninsule. Dans la vallée de *Safrā*, qui conduit à Médine, et que je visitai il y a dix ans, on ne voit plus, à la surface du sol, que quatorze filets d'eau, dépendant (bien entendu) d'une seule et même nappe souterraine, qui perce de loin en loin. A l'embouchure de cette vallée sont les ruines de Djâr (ou Bouraykah), ville qui ne fut abandonnée que lorsque l'eau manqua aux habitants. Eh bien, selon la tradition locale, il y avait dans cette même vallée, au temps de Salomon, trois cent soixante fontaines (*'oyoūn*), ou, pour mieux dire, un courant continu, qui aboutissait à

¹ En revanche les roseaux de *Ghobeibe* (ou *Ghouwaybèh*) forment encore, selon l'expression de Forskal, une « immense forêt. » (Voyez l'Appendice.)

la mer. Je ne prends point cette tradition à la lettre ; mais certes elle n'est pas vide de sens.

Je reviens au mot hébreu.

Bien que *soûf* dût avoir, dans la langue sacrée, un sens plus compréhensif et plus large que celui de *schari* en égyptien, ce n'est pas une raison pour l'étendre jusqu'aux plantes marines, telles que les *fucus* ou les *algues*. Et pourtant le sens de *fucus* a été proposé maintes fois, et se trouve consigné dans nos meilleurs lexiques. Mais il est évident qu'on n'a jamais pu vouloir donner à une mer le nom de « mer des Algues » (puisqu'il convient à toutes les mers), encore moins celui de « mer des Plantes aquatiques. » Observons d'ailleurs que le passage du livre de Jonas qui a suggéré le sens de *fucus* ou *alque*, appartient au style poétique :

« Les eaux m'ont enveloppé et pénétré jusqu'à l'âme ; l'abîme m'a environné de toutes parts ; le *soûf* s'est entortillé autour de ma tête. »

Dans une phraseologie de ce genre, on conçoit que le poète sacré ait transporté aux abîmes de la Méditerranée une plante qui donnait son nom à l'autre mer.

Avant de quitter le mot hébreu, je demande la permission de le rapprocher d'un mot arabe dont on ne trouve l'explication que dans le *Mohkam*¹ ; encore y est-elle incomplète. Je veux par-

¹ Ancien dictionnaire arabe. Il a malheureusement servi à en faire d'autres, de plus en plus défectueux, jusqu'au *Kāmoûs*, dernière expression de l'ignorance musulmane, qui a obtenu un

le^r du mot *şouf*, écrit par un *şad* et signifiant, non pas « laine, » mais « une chose qui se trouve dans la mer, et offre l'apparence ou la forme de la laine animale. » Au commencement de l'ère musulmane, ce mot n'était plus employé que dans les formules nommées *abadiyyât* (du mot *abadân* « jamais »), telles que celles-ci : « Quand la rivière ne coulera plus, » « quand les poules auront des dents, » etc. Voici un exemple de cet emploi tiré d'une tradition arabe traduite par M. de Sacy : « Nous ne ferons la paix avec vous que quand la mer cessera de baigner le *Şouf*. » M. de Sacy considéra *Şouf* comme un nom propre, et ne donna aucun commentaire sur ce passage, et, de fait, il en aurait en vain cherché l'explication dans les livres qui se trouvent à la Bibliothèque nationale, y compris le *Kāmoûs* et le *Şelhâh*; mais elle se trouvera, je l'espère, dans le dictionnaire que M. Lane (l'auteur des *Modern Egyptians*.) élabore avec un courage et une persévérance inouïe depuis plusieurs années (que Dieu prolonge les siennes !); car lui seul peut nous rendre une langue que le dernier et le plus célèbre des lexicographes arabes, Firouzabadi, nous a faussée, mutilée et perdue, au moyen de son *Kāmoûs*, compilation indigeste, incomplète et qui fourmille d'erreurs.

Le *şouf* maritime des Arabes, quoique écrit par

succès universel. Depuis la publication de ce dictionnaire on a cessé de copier les anciens lexiques, et, selon la phraséologie d'un seigneur anglais, l'arabe est devenu impossible.

un *sād*, ne paraît-il pas le même que le *soûf* des Hébreux, écrit par un *samech* (ou *sin*), et la ressemblance avec la laine ne serait-elle pas dans le panicule du roseau parvenu à l'état de maturité¹?

Le fait est que j'ai inutilement interrogé tous les Arabes du littoral, savants et ignorants, sur le *soûf maritime* de la vieille langue. Personne ne sait ce que c'est, mais j'y vois l'anagramme de *boûs*.

Je ne saurais terminer ce mémoire sans dire un mot des étymologies qui ont été proposées l'une par le savant M. Peiron, l'autre par Ackerblad, pour le nom égyptien de la mer Rouge, c'est-à-dire pour le mot *schari*. M. Peiron le décompose en deux : *scha* ou *schai*, « orient, » et *ri* pour *re*, « soleil, » d'où résulte le sens de « soleil d'orient » pour le mot *schari*, et celui de « mer orientale » pour le nom de la mer Rouge. Je trouve, avec tout le monde, cette étymologie extrêmement ingénieuse ; mais, attendu qu'elle ne rend compte ni du nom hébreu, ni des passages classiques de Théophraste, Hésychius, etc. je ne puis l'accepter que comme une coïncidence lexicographique, qui devait satisfaire doublement l'esprit des Égyptiens.

Prenant *schari* dans le sens de *percussio* (*Deut.* xxv, 2), Ackerblad a proposé de traduire le nom de la mer Rouge par « mare percussionis, » comme

¹ *Panius*, en latin, veut dire « peloton de laine. » Son diminutif « *panicula* » ou « *paniculum* » désigne le panache qui termine les roseaux. *Soûf*, en arabe signifie « laine, » et *soûf*, en hébreu, veut dire « roseau. »

qui dirait « la mer du Désastre (des Égyptiens). » Je concevrais qu'un pareil nom eût été imposé à cette mer par les Israélites ; mais je ne saurais admettre que les Égyptiens eux-mêmes aient voulu éterniser la mémoire d'un événement qui les humiliait. D'ailleurs la mer Rouge avait un nom *avant* le passage des Hébreux, et c'est visiblement ce nom-là qui doit être, ou traduit, ou transcrit, dans les livres de Moïse. Enfin, cette étymologie a le même inconvénient que celle de M. Peiron : elle ne se rattache ni au nom hébreu, ni au *sari* de Théophraste.

APPENDICE.

EXTRAIT DE LA FLORE ÉGYPTIACO-ARABIQUE DE FORSKAL.

GENRE ARUNDO.

82. ARUNDO EPICEJOS; paniculis coarctatis in formam spicæ; foliis erectis, margine retrorsum scabris, fere complicatis; linea alba media in pagina superiore; apice rigidiuscula, subpungenti.

Alexandriæ. Arab. *Halfe*.

ARUNDO phragmitis; panicula subovali; spiculis multifloris.

In locis palustribus *Ghobeibe*, prope *Suès*.

ARUNDO CALAMAGROSTIS; paniculis linearibus perlongis; spiculis unifloris, basi villo cinctis; culmo ramoso alto.

Ibidem.

85. ARUNDO DONAX; foliis longe-lanceolatis, basi glabris; lana inter calicem.

Descr. — *Culmus* altitudine sæpe 8 vel 14 uln. interdum ramosus. *Panicula* terminalis, patens, ventò facta secunda, flavescens; *Folia* sæpe secunda, viridia, subsus nervo medio basi albido; plana, basi alba, non ciliata margine, sed basi superne; medio longissima, culmum dimidium ambiente; juxtà vaginam arista membranacea ciliata. *Folia* ultima baseos apice hirsuta. *Calyces* 3 vel 4 flori; panicula diffusa; corollæ valvula altera aristata.

Ad rivos *Yemenis* frequens. Arab. *Kaşab*. *Rosettæ* in fossis. *Ægyptis* vocatur communi arundinis nomine *Buz*. Hæc speciatim *Buz Haggi*.

ARUNDO MAXIMA; foliis margine ciliatis basi albis, hirsutiè ciliatis, striatis, planis, totis viridibus. *Folia* juniora tota margine ciliato-scabra; quæ scabrities ætate evanescit. Basi verò omnia folia semper margine hirsuto-ciliata.

Crescit læte. A. *Donace Haggi* diversa.

GENRE JUNCUS.

JUNCUS SPINOSUS; involucris paniculæ infernæ pungentibus, superioris setiferis. Arab. *Samār*. Ex hoc junco spinoso conficiuntur storeæ. et e *Suensi* regione tanta copia ut Constantinopolim exportentur.

Nota. C'est le *juncus maritimus* de Raffeneau Delile, nommé *juncus acutus* par M. Figari.

OBSERVATIONS. *Donax* et *Saccharum Ganesi* ripas Nili non solum vestiunt, sed prorsus impediunt ut *Alnus* in septentrione, et *Mangle* in Indiis,

Ghobeibe palus est sistans 8 horarum spatio ab urbe *Suès*, meridiem versus. Hic quoque fontes aquæ vivæ et calidæ scaturiunt. Immensa et 12 uln. alta crescit sylva *arundinum phragmitidum* et *calamagrostium*, quas Nilus non gignit. Culmi transvehuntur per totam *Ægyptum* et *Arabiam*, *Ædium* pavimenta superioris contignationis arundine sternuntur, cui deinde humus injicitur.

Traditio postulat Mosen ex statione *Ghobeibe* divisum

permeasse mare. Quicquid vero sit, id saltem probabile videtur Arundinis vastam regionem nomen dedisse *mari Rubro*, quod iis temporibus illam non solam (solum?) al-luebat, sed in quo tota natabat. *Iam Saf* est *mare arundiniferum*; quumque Arabes et unam arundinis speciem atque alteram generico nomine *Buz* denotant, addito et ubinde cognomine, eandem quoque Auctor historicus et sacer Moses secutus denominationem priscam, ad minutias non attendens specificas botanologiæ. Idem dux populi prima pericula vita in cunis arundinaceis e *donace* vel *haggni* factis (*Exod.* ch. II, v. 3), expertus est. Arundines non crescunt ad littora maris Rubri, nisi ubi fontes et lacustria sunt loca, velut *Ghobeibe*, quæ rarissima inveniuntur.

EXTRAIT DE LA FLORE ÉGYPTIENNE DE M. R. DELILE.

131. ARUNDO DONAX. Lin. Ar. *Kaşab*. In hortis ad sæpes.

132. ARUNDO ÆGYPTIACA. Desf.

133. ARUNDO ISIACA. (Arundo maxima Forsk.) In insulis Niloticis et ad fontes deserti. Paniculam gerit flavescentem. Ar. *Bouşā*.

134. ARUNDO ARENARIA. Lin. Ad.

Nota. Il me paraît bien difficile de concilier ces deux auteurs entre eux et avec M. Figari. Mais ce travail n'est point de mon ressort. C'est aux botanistes de profession qu'il appartient de nous donner une *synonymie extricable*.

Forsk. s'est trompé en supposant que Moïse fut exposé dans un berceau ou coffret de roseau, ou de feuilles de roseau. Selon le texte hébreu ce coffret avait été fait de *gémè*, ou *djemè*, mot que les Septante traduisent par celui de *papyrus*. Mais le coffret fut déposé au milieu du *soûf*, c'est-à-dire « dans les roseaux, au bord du fleuve. » Les deux mots se trouvent dans le même verset de l'Exode cité par Forsk. ; il a pris le premier pour le second.

F. FRESNEL.

BIBLIOGRAPHIE.

|| ཀུ་ཆེན་པོ་པ་ ||

ROYA TCH'ER ROL PA, ou Développement des jeux, contenant l'histoire du Bouddha Çakya-Mouni; traduit sur la version tibétaine du *Kan-jour*, et revu sur l'original sanscrit, *Lalitavistara*, par Ph. Ed. FOUCAUX, membre de la Société asiatique de Paris. Paris, Imprimerie nationale, in-4°; chez Benjamin Duprat, rue du Cloître Saint-Benoît, n° 7. Prix : 25 francs.

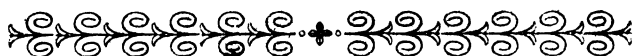
Les lecteurs du Journal asiatique accueilleront avec plaisir l'apparition du premier ouvrage tibétain sorti des presses de l'Imprimerie nationale. Très-imparfaitement connu par nos devanciers, conquis définitivement par Csoma de Kőrös, cultivé avec succès par M. I. J. Schmidt, de l'Académie de Saint-Pétersbourg, qui, le premier en Europe, publia un texte complet (*Der Weise und der Thor*), l'idiome tibétain ne pouvait tarder à se naturaliser en France. M. Foucaux est venu en inaugurer l'étude par son cours, et par la publication de l'ouvrage que nous annonçons.

Sous le double point de vue de l'histoire des langues et de celle de la philosophie, l'idiome tibétain se recommande à l'attention des savants. A quelle famille rattacher cette langue monosyllabique, qui a emprunté à l'Inde son alphabet et sa littérature, à la Chine quelques-uns de ses vocables, et qui, cependant, garde dans son ensemble des formes particulières et en quelque sorte primitives? Doit-on voir dans les lettres serviles qui, bien qu'elles ne se prononcent pas, jouent un rôle dans la composition des mots, les débris d'une langue ancienne plus développée, que le temps a tronquée, et qui arrive jusqu'à nous comme un monument mutilé? Quelle était la littérature, quelles étaient les croyances des Tibétains quand le mouvement religieux de l'Inde les entraîna dans sa sphère, au VIII^e siècle? Tels sont les problèmes que la critique discutera un jour, quand la comparaison d'un grand nombre de textes appartenant à des âges différents permettra à la science d'asseoir ses conjectures sur une base solide.

La littérature tibétaine étant, comme on le sait, presque entièrement bouddhique, il était naturel que M. Foucaux débutât par un texte qu'on peut appeler classique quant au style, et orthodoxe quant aux idées. La vie de Bouddha, qui est le sujet véritable du *Rgya tche'r rol pa*, ouvre bien la série de ces ouvrages philosophiques dans lesquels les légendes occupent une si grande place. Situé entre l'Inde, patrie de Çākya-Mouni, et la Chine, qui accueillit de bonne heure les croyances bouddhiques, le Tibet a conservé, recueilli et traduit avec soin les traditions éparses dans les deux grands pays où les disciples du réformateur ont étendu leurs prédications. Il en résulte que la langue tibétaine offre par des ouvrages originaux, et surtout par de nombreuses traductions littérales, un moyen de contrôle pour l'intelligence et la critique des textes bouddhiques sanscrits et chinois. Le style des livres bouddhiques écrits en chinois présente souvent des difficultés considérables; il s'en faut de beaucoup aussi que les originaux indiens de ces ouvrages soient rédigés dans la belle langue du Mahābhārata et du Rāmāyana. Les fragments du texte du *Lalitavistāra*, placés à la fin de l'ouvrage par M. Foucaux, en donnent la preuve; cette seule observation suffit à mettre sur la voie des avantages que la science peut retirer de la reproduction des textes tibétains.

Pour rendre compte de cet ouvrage, nous attendrons que le second volume, actuellement sous presse, et qui contient la traduction française, ait vu le jour. Dans ces quelques lignes, nous avons voulu seulement signaler aux lecteurs du Journal asiatique les premiers fruits d'une étude, nouvelle encore, et à laquelle on n'a pas assez fait attention jusqu'ici. En décidant la publication de ce livre, le comité des impressions a donné un encouragement sérieux aux efforts de l'auteur. L'Imprimerie nationale a saisi l'occasion de produire un de ces beaux livres qui lui font tant d'honneur et de mettre au service de la science des types neufs, et rivalisant de netteté avec tous ceux qui composent sa riche collection.





JOURNAL ASIATIQUE.

AVRIL-MAI 1848.

NOTICE

Sur le premier Annuaire (سالنامه *sālnāmè*) impérial de l'empire ottoman, publié à Constantinople pour l'année de l'hégire 1263 (1847). — Suite et fin.

DES MONNAIES (OR ET ARGENT),

مسكوكات *MESKIOUKIAT*.

	Pour chaque démche.	
	Piastre. ¹	Paras.
Anciens ducats ou sequins (التونلر <i>altoanler</i>) appelés فندق <i>foundouq</i> des sultans, Ahmed, Mahmoud et Moustafa.....	45	10
Anciens ducats et demi-ducats de sultan Mahmoud...	44	30
Anciens ducats et demi-ducats de sultan Moustafa et de sultan Abdul-Hamid, jusqu'à la septième année de son règne.....	42	30
Ducats <i>foundouq</i> , <i>istamboli</i> , <i>roubiè</i> , ou quart de ducat, et nouveaux ducats roumi.....	37	25
Ancien ducat roumi.....	45	5

¹ La piastre turque غروش *ghourouch* de quarante paras l'une, est une monnaie d'argent dont la valeur ordinaire, qui est un peu moins de vingt-cinq centimes, varie encore suivant le cours du change. Le para پارة se divise en trois aspres اقس *aqtché*, et l'aspre est le $\frac{1}{12}$ de la piastre.

	Piastres.	Paras.
Ancien ducat <i>adli</i>	39	5
Nouveau ducat <i>adli</i> et <i>roubiè</i>	35	10
Ducat <i>khatrè</i>	41	5
Ducat d'Égypte.....	32	15
Ducat d'Égypte, appelé <i>barbouth</i>	31	10
<i>Iaslyq</i> , pièce d'argent de cent paras, <i>ikilik</i> de deux piastres, <i>altmichlyq</i> de soixante paras ou d'une piastre et demie, <i>zolota</i> et <i>dânè ghourouch</i> ou pièce d'une piastre.	1	13
<i>Djehâdè</i>	2	7
Paras d'Égypte.....		32
<i>Sahyb qyrân</i>	2	36
<i>Pembath</i>	2	12
Ducat appelé <i>iâldyz altouni</i>	47	00
Ducat de Hongrie, <i>madjâr altouni</i>	46	10
<i>Lira</i> impériale, et ducats de Lisbonne.....	43	10
Napoléons et louis d'or.....	47	20
Ducat d'Espagne.....	41	00
Souanzek marqué au chiffre de 20.....	1	29
Djeryq marqué au chiffre de 10.....	1	17
Djeryq marqué au chiffre de 15.....		30
Soldo.....	1	38
<i>Altmichlyq</i> de Raguse et autres lieux.....	1	65
Talari et demi-talari aux colonnes.....	2	30
Talari et demi-talari à l'aigle.....	2	21
Franc.....	2	30
<i>Mora riâli</i> , talari de la Morée.....	2	30
Carboun avec empreinte de lettres.....	2	36
Carboun marqué à l'aigle.....	2	11

VALEUR DE LA PIÈCE DE MONNAIE MÊME, OU DE LA MONNAIE
DE COMPTE.

	Piastres.	Paras.
<i>Lira</i> (livre sterling).....	110	00
<i>Direkli riâl</i> , colonata ou piastre forte d'Espagne.....	23	00
Florin.....	11	00
Franc.....	4	10

DES POSTES,

پوسته POSTA.

MAISONS DE POSTES IMPÉRIALES,

پوسته خانه عامره POSTA KHANĖI 'AMIRE.

Les postes de terre (قاره پوسته لری *qara postalari*), qui ont été établies dans l'Empire ottoman, suivent plusieurs lignes différentes. Des maîtres de poste, پوسته خانه مدیری *posta khānè mudiri*, ont été répartis sur chacune de ces lignes, suivant la convenance de leur situation. Les provenances et expéditions des juridictions qui n'aboutissent pas à la route de poste, sont acheminées par un employé particulier, et remises, par un *suridji* ou postillon, à la maison de poste la plus voisine.

Les maîtres de poste sont au nombre de quatorze pour la Roumilie, et de vingt-trois pour l'Anatholie. Les lieux de leur résidence sont indiqués par un signe particulier sur le tableau ou état des maisons de poste. Moyennant le prix fixé par le tarif, chaque personne peut obtenir l'expédition d'un Tartare particulier toutes les fois-qu'elle en témoigne le désir.

Tous les lundis soir, deux Tartares sont expédiés de l'hôtel impérial des postes de Constantinople pour la Roumilie. L'un, suivant la ligne de droite, se rend à Andrinople, et l'autre, parcourant la ligne de gauche, va à Salonique et à Janina. Ces Tartares sont de retour à Constantinople le dimanche suivant.

Tous les mercredis, trois Tartares sont expédiés d'Andrinople : l'un se rend, par la ligne de droite, à Galatz; le second, par la ligne du milieu, à Widin, et le troisième, suivant la ligne de gauche, va à Philippopoli, à Qomanova et à Monastir. Ces Tartares sont de retour de ces divers points à Andrinople le jeudi suivant.

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
ROUTE DE CONSTANTINOPLE À ANDRINOPLE, در سعادتن ادرنه طریق <i>DERISE'ADETTEN EDRENÈ THARYQY.</i>		
Buiuk tchekmedjè بيوك تچكمديه	6	
Silivri سلوري	6	
Tchorli چورلي	6	
Lulè Birghoci لوله برغوسي (Pyrgos)	12	4. Hafsa حفصه 6. Babā' atyq باباي عتيق 7. Binār Hyçari قرق كليسا 4. Midia ويزه 4. Vizè بيكار حصاري 8. مديه
Edrenè ادرنه (Andrinople *).	14	8. Samaqovdjyq سماقوجق. Seuzè Boli سوزه بولي 12. Aïdos آمور فقيه 12. Aïdos ايدوس 2. Qarin Abād قرين اباد 8. Tchirmen چرمن 8. Ouzoun keupru اوزون كوپري 7. Dimitouqa ديمتوقه (Demotika). Soulthān ieri 12. سلطان يري
	44	
ROUTE D'ANDRINOPLE À GALATZ, ادرنه دن قلاص طریق <i>EDRENÈDEN QALAS THARYQY.</i>		
Yānboli يانبولي	18	
Islimiè اسليميه	4	
Qazghān قزغان	8	
A reporter.....	30	
* Maison de poste.		

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
<i>Report</i>	30	
Osman Bâzârî عثمان بازارى	8	
Djuma' 'atyq جمعه عتيق.....	4	
Chemni شمنى (Chomnla')...	8	Hezârgbrâd هزارغبراد 12. Roustchiouq 18. رجوق
leñi Bâzâr ليلى بازارى	6	
Pravâdi پراوهدى	6	
Vârna وارنه 8.....	8	Meçouri مسورى 12. Ahioli 4. Ahioli Birghoci احيولى برگوسى 4. Qozlidjê قوزليجه 7. Bâltchyq بالچق 8. Qavarna 6. قوارنه qavarna 6.
Hâdji oghlou Bazârdjighy حاجى اوغلى بازارجى	8	Silistrè سليستره 24. (Silistrie.)
Menqâlia منقاليه.....	12	
Keustendjê كوستنجه.....	7	
Bâbâdâggy باباطاغى.....	14	Thoultchi طولجى 7.
Mâtchin ماچين.....	12	Açâqtchi اساقچى 10. Ibrâil ابرائيل 2. Khyrçova خرسوة 6.
Qalâs قلاص (Galatz).....	7	
	130	

ROUTE D'ANDRINOPLE À WIDÎN, ودين طريقى ادرنه دن

EDERNËDEN VIDÎN THARYQY.

Zaghrâi 'atyq زغره عتيق...	24	Zaghrâi djedid زغره جديد 8.
Qyzânlyq قزانلق.....	6	
Ghâbrova غابروه.....	8	Servi سروى 8.
Tharnova طرنوه.....	8	Zichtovi زشتوى (Sistow.) 12. Nigueboli 6. نيكبولى (Nicopoli).
<i>A reporter</i>	46	

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
Report.....	46	
Lofdje لوفجه.....	13	
Plona پلونه.....	16	
Rāhova راهوه.....	12	Ivrātcha 12. ایورآچه
Chobra شهره.....	6	
Lovm لوم.....	6	
Ahdjār آهجار.....	6	
Widin ودين.....	4	Liqorina 12. ليقورينه 12. Qahul-islām 8. قح الاسلام
	109	Adha qal'aci 4. اظه قلعه سي 4.

ROUTE D'ANDRINOPLE À MONASTIR, ادرنه دن مناستر طريقى

EDRENÈDEN MANASTIR THARYQY.

Djesri Moustafa pācha 10. جسر مصطفى باشا (le pont de Moustafa pācha).....	6	
Habsidjè حبسيجه.....	4	
Khāskeui خاصكوى.....	9	Djerpān 10. جريان 10.
		Vāri dèrè 9. وارى دره 9. Akhy Tchelebi 10. اخى چلبى 10.
Semizdjè سمزجه.....	4	
Filibè (Philippolis) فلبه.....	16	Istemnāk 16. استمناك 16.
Tātār-hāzari تاتار يازارى.....	6	
Sebāna سبانه.....	9	
Samāqov صماقور.....	8	
Dobindja دوبينده.....	7	Djumaï dobindjè 10. جمعه دوبينده 10. Rärlyq 8. رازلق 8.
A reporter.....	69	

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
<i>Report</i>	69	
Keustendil کوستندیل.....	6	
Palānqa پالانقه.....	6	
Qomānova قومانوه.....	12	Ivārnīa ایوارنیه 10.
Keupruli کوپرلی.....	10	Achneb اشنب 12. Rādovichta رادویشته 8. Qotchāna قوچانه 8. Astroumdjè استرومجه 6.
Perlepè پرله.....	12	Tekiouch تکوش 12.
Monāstir مناستر.....	8	Flourina فلورینه 6. Kesrié کسریه 12. Gueu- ridjè کوریجه 16.
	123	

ROUTE DE CONSTANTINOPLE À SALONIQUE ET À JANINA,

در سعادتن سلانیک و یانیه طریق

DERISE'ADETTEN SELANIK VÈ JANIA THARYQY.

Baiuktchekmedjè بیوک چکمه.....	6	
Silivri سلور.....	6	
Erekli ارکلی (Heraclee de Propontide).....	6	
Tekfourdhaghy تکفور طاغی (Rodosto).....	6	Khyrè boli خیره بولی 6.
Ainadjik آینه جک.....	6	
Malqara معلقره.....	6	Qāzi keui قاضی کوی 9. Gueliboli کلیبولی (Gallipoli). Chārkeui هارکوی 6.
Kechān کشان.....	4	Inoz اینوز 12. (Enos.) Īpsāla ایپساله 6. (Cypsela.)
<i>A reporter</i>	40	

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
<i>Report</i>	40	
Feredjik فرهجك.....	10	
Mekri مكرى.....	18	
Gumeldjinè كوملجنه.....	10	
Yeñidjèi qaraçou يکيه.....		
قره صو.....	7	
Qavāla قواله (la cavale)...	8	Thāçouz adhāci طاسوز اطهسى (Ile de Thasus). Dirāma درامه 8. (Drama.) Nevre qoub نوره قوب 12.
Provāchta پرواشته.....	3	Ourfān اورفان 8.
Zikhne زخنه.....	8	
Sirouz سيروز (Serres).....	5	Timour Hyçār 4. Petridj 4. تيمور حصار طويران 8. Menlik 7. Menlik 7. پترچ 12.
Kēliceli کليسهلى.....	12	
Selānik سلانيك (Salonik ou Thessalonique).....	7	Yeñidjè vārdār 7. Wodina 7. يکيه واردار 6. Agoustos 7. ودينه
Qarafēria قره فريه.....	12	
Qatrin قترين (Katerin)....	10	
Yeñichehir fenār يکيشهر فنار (Larissa).....	12	Ghlos غلوس 12. Tchatāldjè 6. Ermiè 8. ارميه 8. Doumnek 6. دمنك 6. Alasounia 6. Serfidjè 6. سرفيه 6. Qouzān 6. قوزان 6. Qaīālar 10. Kernia 10. کرنيه (Kraia).
Terhālè ترحاله (Trikala)..	10	
Medjova مجوه.....	12	
<i>A reporter</i>	184	

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
Report.....	184	
Yānia يانيه (Janina).....	12	Djuma' Bāzāri جمعه بازارى Djuma' bazāri 8. Nārda نارد 12. Preveza پروزة 12. Eugri qasri اوكرى قصرى 22. Promedi پرميدى 18. Qonitcha قونيچه 8.
	196	A partir de ces points, les lettres et autres objets sont expédiés à leur destination par des Tartares particuliers. De Philippopoli à Belgrade, de Qomanova en Bosnie, et de Monastir à Scutari d'Albanie, il a été également établi une ligne suivie de maisons de poste.
ROUTE DE PHILIPPOLIPOLI À BELGRADE, فلبه دن بلغراد طريقى		
FILIBĒDEN BELIGHRAD THARYQY.		
Tātār Bāzāri تاتار بازارى	6	
Ihtimān اهتمان.....	12	
Sofia صوفيه (Sophia).....	12	Rādomir رادومير 9. (Dragomir.) Perznik پرزنيك 8. Berqovdjz برقوچه 12. Etrepol اتره پول 12.
Chehir keuü شهرکويى.....	16	
Nich نيش (Nissa).....	12	Lesqofdjz لسقوچه 12. (Leskowitza.)
Alqasindjz القسجيه (Alexintzè).	6	
Rājna راتنه (Rytchna).....	4	
Yāghoudina ياغودينه (Iago-din).....	10	
Hassan pācha palanqaci حسن پاشا پلنقه مى	12	
Belgrade بلغراد.....	12	
	102	

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
ROUTE DE QOMANOVA ET DE LA BOSNIE, قومانوۋەدن بوسنە طریق QOMANOVADAN BOSNA THAEYQY.		
Ouskoup اسكوب.....	6	Qyrdjova قيرجوة 12.
Qalqāndelen قلقاندلن.....	8	
Prechtina پړشتنه.....	12	Perzeriin پيرزيرين 14.
		Yāqova ياقوة 12.
		Ipek ابيك 12.
Veltchtrin وچترين.....	4	
Yeñi bāzār bosna يکی بازار بوسنه.....	12	
Cinidjè سنيجه.....	9	
Pirebol (Priepol) پیره بول.....	8	
Thāchlidjè طاشليجه.....	6	
Djāinidjè (Cianitza) جايينيجه.....	8	
Prātcha (Pratza) پراچه.....	8	
Sarāi Bosna سرای بوسنه.....	8	Qonidjè 12. Moustār 12. Nova- cin 12. Fotcha 9. (Fokiāh.) Stouldja 16. Gloubin 5. Terebin 5. Olouva 8. Qlādina 12. Vlaça- nidja 12. Azournyq 8. Belina 12.
		Tchelehi Bāzār 14. Wichghrād 8. ويشغراد.
		Yeñi vārich يکی وارش 16.
Yāindja ياييجه.....	8	Thouzla 8. Serebrènitcha 12.
Trāvnyk تراونيک.....	8	
	101	

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
<p>ROUTE DE MONASTIR À SCUTARI D'ALBANIE, مناستردن اشقودره طريقى, MONASTIRDEN UCHQODRA THARYQY.</p>		
Okhry اخرى.....	12	Debrë دبره. Istāvra استاوره 2.
Ilbaçan ايليسان.....	18	Berāt برات 12. Avlonia اولونيه 12. (Lavalona.)
Tirān تيران.....	10	Qovaia قوايه 9. Dirādž دراج 7. (Durazzo).
Lecher لشر.....	8	
Uchqodra اشقودره.....	6	
	54	
<p>Cinq Tartares sont expédiés tous les mercredis soir de la poste impériale de Constantinople pour l'Anatholie. Le premier se rend, par la ligne de droite, à Smyrne; le second, suivant la même ligne, se rend à Alaïë; le troisième va, par la ligne du milieu, en Syrie; le quatrième, parcourant cette même ligne, va à Césarée, et le cinquième se rend, par la ligne de gauche, à Diarbekir. Ces Tartares reviennent le dimanche à Constantinople.</p>		
<p>ROUTE DE CONSTANTINOPLE À SMYRNE, در سعادتن از مير طريقى, DERISE'ADETTEN IZMIR THARYQY.</p>		
Gueikbouzè ككبوزه.....	9	
Hersek هر سك.....	4	
Bâzârkeni بازاركوى.....	7	
Kemlik كمليك.....	4	
Brousse بروسه.....	6	
A reporter.....	30	

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
Report..... Moukhâlidj میخالیج.....	30 12	Bänderma 8. Erdek 12. اردک Bigha 8. بیغا Mainās 8. Kevnān 10. Dimi- touqa 5. Bougha cheher 5. دیپیتوقه 8. Lapsaki 10. Qal'ai soulthāniē 10. قلعه سلطانیه
Bālikser بالیکسر.....	16	Aina 12. Tchān 10. Birāmidj 10. Aivādjq 12. بیرامیج 12. Adremid 12. Aïouzmendi 12. ادرمید 4. Kemer Adremid 4. کمرادرمید 10. Aivālyq 8. Aïāzmend 8. ایوالق
Kelembè کلمبه.....	12	8. Somā (Pergam.) 20. Berghama 8. صوما 12. Timourdji 12. تیمورجی
Aqbyčār اقبحار.....	6	
Maghniça مغنیسا (Magnésie).	8	
Izmîr ازمیر (Smyrne*).....	8	Qola 12. Adhala 10. Cassaba 10. قصبه 8. Alacheher 8. Kerdos 8. قوله 8. (Philadelphie.) 8. الالهیر 7. Aidin 7. Tyrè 7. بایندر 12. Bozdaghān 12. Nāziri 8. ایدین 2. Berky 2. Eudemich 5. بوزطغان 12. Qouch Adhāci 3. قوش اطهسی 4. Sa- 4. Qouioudjq 4. قیوجق 4. Deñyzli 8. سرای کوی 12. Boulā- 12. Ourla 10. Tchechmē 10. چشمه 12. Qara aghādž 4. قره اغاج 18. Thavās 8. Menemen 8. طواس
A reporter.....	92	

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
Report.....	92	<p>Aidin ایدین Suguè سوكه 6.</p> <p>Tchinè چينه 8. Milās ميلاس.</p> <p>Souïdjè صويجه 8. Guguerdjink 8. كوكورجنلك.</p> <p>Boudroum بودروم (Halicarnasse).</p> <p>Moghla مغله 6. Mermeris مرمريس. Aula اوله.</p> <p>Cârpouzli قارپوزلى, Keupdjiguiz كوپچيگيز.</p> <p>Mekri مكري.</p>
	92	
ROUTE DE CONSTANTINOPLE À ALAÏË, در سعادتن علائيه طريق		
DERISE'ADETTEN 'ALAÏË THARYQY.		
Guekbouzè ككبوزه.....	9	
Hersek هرسك.....	4	
Iznîq ازنيق (Nicée).....	12	
Menzil Lefkè منزل لفكه.....	6	
Uskub اسكوب.....	12	
Kutâhiè کوتاهيه.....	17	<p>Kebdos كبدوس 14. Samāv سمار 8.</p> <p>'Achâq عشاق 8. Tchân چاك 8.</p> <p>Egri gueuz اكرى كوز Ichyqli ايشقلى.</p>
Qara Hyçâr Afioun قره حصار افیون.....	18	
Sandouqlu صندقلو.....	12	
A reporter.....	90	

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
<i>Report</i>	90	
Ketchiborlu کچی بورلو.....	12	
Ispārta اسپارته.....	6	Bourdour 6. بوردور
		Kunān Hamid 4. کونان حمید
		Aghros 6. أغروس
		Eguerdir 6. اکردر
		Barla 8. بارله
		Olou Bourlou 12. اولو بورلو
Aghlācoun اغلاسون.....	4	
Bādam Aghādji بادمر اغاجی.....	10	
Andhālia انطاليه.....	12	Elmālu 12. المالو
Manāvghāt مناوغات.....	14	
Alāiñe علائيّه.....	14	
	162	

ROUTE DE CONSTANTINOPLE EN SYRIE, در سعادتن شام طریق

DERISE'ADETTEN CHAM THARYQY.

Guekbouzè ککبوزه.....	9
Hersek هرسک.....	4
Iznîq ازنیق.....	12
Menzîi Lefke منزل لفکه.....	6
Biledjik بیلجک.....	7
Keuplu کوپلو.....	2
Sugut سکوت.....	2
Eski chehir اسکی شهر.....	9
Seid ghāzi سید غازی.....	8
<i>A reporter</i>	59

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
<i>Report</i>	59	
Khosrev pâcha خسرو پاشا...	8	
Boulavâdin بولیوادین.....	12	
Ishâqlu اشاقلو.....	7	
Aq chehir آق شهر.....	5	Ilvâdj 10. Qara Aghâdj 8. قره اغاج يلواج زج.
Arghâd khâni آرغد خانی...	6	Qyrili 24. Beychehri 8. بك شهرى قيرايلى.
Ilghoun ايلغون.....	4	Caramân 18. Ermenâk 22. قرمان ارمناك.
		Itch il 18. ايج ايل.
		Chelenderè 26. شلندره.
		Ghafour Abâd 9. غفور اباد.
Conia قونيه (Iconium).....	18	
Cara Bouñâr قره بيكار.....	18	
Erekli qonia ارکلى قونيه.....	12	
Olonqychla اولوقشله.....	19	
Adana آدنه.....	16	Tharsous 12. (Tarse.) طرسوس.
Mecis ميسيس.....	6	
Qourd qoulâghy قورد قولاغى.....	6	
Païas پياس.....	7	
Iskenderoun اسکندرون (Alexandrette).....	6	
Bilân بلان.....	2	
Anthâkiè أنطاكيه (Antio- che).....	9	Ordoukeuï 12. Ladaqyie 12. اردوكوي لادقيه.
		(Latakiè.)
Haleb حلب (Alep).....	24	Klis 12. Aintâb 12. عينتاب كليس.
Eriha ارىحا (Jericho).....	12	
Ma'ra معرة.....	6	
<i>A reporter</i>	262	

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
Report.....	262	
Hama حـا (Hamah).....	12	
Hams حـص (Homs, l'an- cienne Ēmèse).....	10	
Chāmi cherif شـم شـريف (Damas) *.....	30	Beirout بيروت 26. (Beirout ou Barut, l'anc. Beryte.) Tharābolouci chām شـم طرابلس 18. (Tripoli de Syrie.) Saïda صـيدا (Seide, l'ancienne Sidon). Akka عـكا 30. (Saint-Jean-d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs.) Sour سور 9. (L'ancienne Tyr.) Nāplous نـابلس 18. Iāfa يـافـة 24. (Jafa). Remla رـمـلا 12. Kha- til ur-Rahman خليل الرحمن 6. (Hebron.) Qoudsi cherif قـدس شـريف 2. (Jérusalem.)
	314	

ROUTE DE CONSTANTINOPLE À CÉSARÉE (DE CAPPADOCE), <i>DERISE'ADETTEN QAÏÇARÎÊ THARYQY.</i> در سعادتن قيصريه طريق		
Gueikbouzé كـكبوزہ.....	9	Chilè شـيلہ 12. Qanderè قـندرة 9.
Hersek هـرسك.....	4	Qara Mourçal قـرة مرسل 8.
Yalāq Abād يـلاق اباد.....	4	
Bazār keui بـازار كوئي.....	4	
Kemlik كـمليك.....	4	
A reporter.....	25	

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
<i>Report</i>	25	
Brouça بروسة.....	6	Modānia مدانیة 6.
		Inè gueul اینه کول 7. Dhoumānidj طومانج 7.
Yeñichehr یکشهر.....	12	
Iznyq ازنیق (Nicée).....	4	
Lefkè لفکه.....	6	
Kisvè کیسوه.....	7	Aqhyçār اقحصار 3.
Tharaqli طرفلی.....	6	
Kevnik کونیک.....	9	Qara Hyssar Na'llu قره حصار نعللو 9.
Mederni مدرنی.....	6	
Na'allukhān نعللوخان.....	12	Moukhalidjdjyq محالیحق 10. Seferihyçār سفریحصار 12.
Beibāzārī بکبازاری.....	12	
Aiāch آیش.....	9	
Anqara انقره * (Angora, an- cienne Ancyre).....	9	Arslān Hadjilar ارسلان حاجیلر 20. Yuzghat 12. Sorghoun سورغون 6. یوزغات
		Qal'adjik قلعه جق 12. Sonqourli صونقورلی 12. Aladja Ketchiler الچه کچیلر 12.
Bakhchī khānè بخش خانه... ..	12	Gumuchguiān ma'deni گمشکان معدنی 6. Guillu aqdhāgh کللو اقطاع 18.
Qyrcheher قیرشهر.....	14	
Nevcheher نوشهر.....	16	Aqsarāi اقسرائی 6. Erqoub ارقوب 8.
		Nignidè نیکیده 18. Bour بور 8.
Qaiçartiè قیصریه *.....	18	Indjèsou اینجه صو 6. Devèlu دوه لو 12. Bereketlu برکتلو 9.
	183	

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
ROUTE DE CONSTANTINOPLE À DIARBÉKIR, در سعادتن دیاربکر طریق		
DERI SÈ'ADETTEN DIARBÉKIR THARYQY.		
Gueïkbouzè ککبوزه.....	9	
Izmid ازمید (Nicomedie)...	9	
Sabāndja صبانجه.....	6	
Adha bāzārī اطه بازاری	6	
Khandaq خندق.....	6	
Duzdjè دوزجه.....	12	Aqtchè cheher 8. آنچه شهر.
Boli بولی.....	12	Devrek 12. Erekli 6. ارکلی دورک.
		Bārthan 6. Amasra 6. بارطن.
		Tchârchembè 10. چارشنبه.
Guerdè کرده.....	12	
Bâiendîr بایندر.....	7	Hamâmlî 2. حماملی.
		Virân chehir 8. Zafranboli 8. ویران شهر.
		6. Zefran boly زعفران بولی.
		Arâdj 12. اراج.
Tcherkech چرکش.....	8	
Qaradjalar قره جهر.....	5	
Qaradjavîrân قره جه ویران ..	3	Kiānghari 12. کانغری.
Qotchhyçâr قوچحصار.....	12	
Thoucia طوسیه.....	10	Qasthamouni 14. Djîdè 14. جیده قسطمونی.
		Qoukser 12. Gueurei nahas 12. کوره نحاس قوکسر.
		10.
		Thâch keupru 12. Boi abād, 14. طاش کوپری.
		Sinop سینوپ.
Hadji Hamza حاجی حمزه...	8	Eskylîb 12. اسکیلیب.
Osmândjyq عثمانجق.....	8	Tchevrè 12. جوزه.
A reporter.....	133	Hadji keui 8. حاجی کوی.

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
<i>Report</i>	133	
Merzifoun مرزيفون.....	12	
Amâciè اماسيه (Amasia)...	8	Lâdyq لادق 12. Qavâq قواق 10. Sâmsoun صامسون 14.
Thorhâl طورحال.....	12	Zilè زيله 4.
Toqâd توقاد (Tokat).....	7	Niksâr نيكسار 8.
Sivâs سيواس.....	18	Divergui ديوركي 24.
Dilikli thas دلکلی طاس....	9	Guiounân کونان 12. Dârendè دارنده 12.
Hassan Tchelebi حسن چلبی.....	4	
Surmeli سورملی.....	12	
Kebân Ma'deni کبان معادنی.....	10	Malâthia ملاطيه 14.
		Tchemechkzek چشمکزک 10.
		Arabguir عربکیر Arabguir, 10. Ekin اکین 10.
Khârberout خربروت.....	10	
Arghâni ارغنی.....	12	
Diârbekîr دیاربکیر.....	12	
	270	
A partir de ces points, les lettres et autres objets sont acheminés plus loin par des Tartares particuliers. De Diârbekîr à Mossoul et à Bagdad, ainsi que de Trébisonde à Erzeroum, il a été établi une ligne suivie de maisons de poste. Seulement, la poste de Mossoul à Bagdad n'est expédiée qu'une fois tous les quinze jours. Les destinations pour Erzeroum sont envoyées par bateaux à vapeur jusqu'à Trébisonde.		
ROUTE DE DIARBKIR À BAGDAD, دیاربکیردن بغداد طریق.		
DIARBKIRDEN BAGHDAD THARYQY.		
Mârdin ماردين.....	18	
Nacybin نصیبین.....	12	
A reporter.....	30	

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
<i>Report</i>	30	
Djezirè جزيره.....	24	Amadiïè عماديه 22.
Mossoul موصل.....	30	
Arbil اربيل.....	16	
Altoun keupru التون كوبرى.....	12	
Kerkïouk كركوك.....	8	Suleimāniè سلیمانیه 24.
Thāvouq طاوق.....	8	
Touz qarmāthy طوز قرماطى.....	9	
Kefseri كفسرى.....	9	
Div qal'a ديو قلعه.....	8	
Baghdād بغداد.....	15	
	169	
<p>ROUTE DE TRÉBISONDE À ERZEROUM, طبريزوندن ارضروم طريقى</p> <p>THARABOUZOUNDAN ERZROUM THARYQY.</p>		
Gumuchkhānè گمشخانه.....	24	
Bāïbourd بایبورد.....	12	
Erzeroum ارضروم.....	18	
	54	

COMPAGNIE DES BATEAUX A VAPEUR
OTTOMANS,

عثمانلو واپور قومپانیہ سی

OSMANLU VAPOR QOUMPANIACI.

Tous les samedis, un bateau à vapeur de cette compagnie part de Constantinople pour Salonique, et revient dans la capitale le samedi suivant. Le bateau qui se rend de la capitale à Nicomédie et à Cara-Mursal part les mercredis et samedis, et revient les lundis et jeudis suivants. Celui qui se rend à Kemlik part le mardi et revient le jeudi. Une fois tous les quinze jours, ce même bateau part le vendredi pour Trébisonde et en revient le samedi suivant.

COMPAGNIE DU BATEAU A VAPEUR
D'ALEXANDRIE,

اسکندریہ واپور قومپانیہ سی
ISKENDERİE VAPOR
QOUMPANIACI.

Ce bateau arrive d'Alexandrie à Constantinople les 6 et 16 de chaque mois et en repart trois jours après son arrivée.

POSTE DE TERRE AUTRICHIENNE,

اوستریا قرة پوستہ سی
OSTRIA QARA POSTACI.

Ce courrier, qui se rend à Vienne tous les mercredis, en suivant la route de Belgrade, arrive à Constantinople le vendredi. Il est en outre porteur des dépêches expédiées par terre de Londres et de Paris.

COMPAGNIE AUTRICHIENNE DES BATEAUX A VAPEUR,

اوستريا واپور قومپانيادي *OSTRIA VAPOR QOUMPANIACI.*

Des bateaux de cette compagnie partent de Constantinople le jeudi une fois tous les dix jours, et se rendent à Syra en suivant la route de Smyrne et de l'île de Chio. De Syra et en suivant deux lignes différentes, l'un de ces bateaux va à Alexandrie et l'autre se rend à Trieste. Ils reviennent le vendredi à Constantinople. Le samedi, d'autres bateaux, en suivant la route de Salonique, vont également à Syra. De ce point, deux autres lignes de bateaux mènent à la Canée et en Morée. Un autre départ a lieu le lundi pour Trieste en suivant la route de l'isthme de Corinthe, de Patras et de l'île de Corfou.

Tous les mardis, il part de Constantinople des bateaux qui se rendent à Smyrne en passant par Gallipoli, les Dardanelles, Ténédos et le cap Baba. Tous les 18 et 28 du mois (calendrier grégorien), ces mêmes bateaux se rendent à Beyrout en partant de Smyrne et passant par Tchechmè, Rhodes et l'île de Chypre.

Pendant l'été, tous les mardis, des bateaux se rendent par Varna, Thoutcha et Ibrail à Galatz. De là ces mêmes bateaux vont une fois tous les quinze jours à Vienne en suivant la route de Belgrade et de Bude.

Tous les quinze jours, le vendredi, un bateau part de Constantinople pour Trébisonde en passant par Sinop et Samsoun. Le vendredi, tous les quinze jours, le bateau arrive de Trieste à Constantinople en neuf jours de traversée, et à Alexandrie en dix-sept jours.

De Smyrne il arrive tous les dimanches, de Beyrout tous les 11 et 22 du mois en dix jours. De Galatz le mardi en trois jours, et le samedi de Trébisonde également en trois

jours. Tous ces bateaux passent par les mêmes endroits, soit en allant, soit en revenant.

COMPAGNIE ROSTAN,

روستان قومپانیاجی *ROSTAN QOUMPANIACI.*

Ce bateau, en partant de Marseille, passe par Livourne, Malte, Syra, Smyrne, Mitylène, les Dardanelles et Gallipoli, et arrive à Constantinople tous les quinze jours, le vendredi. Il repart le lundi de Constantinople pour Marseille, en suivant la même route.

PAQUEBOTS A VAPEUR DE LA POSTE FRANÇAISE,

فرانسه واپور پوستی *FRANÇA VAPOR POSTACI.*

Ces paquebots, qui partent de Constantinople les 7 et 27 du mois, arrivent à Malte en six jours en passant par les Dardanelles, Smyrne et Athènes. De Malte, ils suivent une ligne qui les mène en cinq jours à Alexandrie, d'où ils arrivent en deux jours à Beyrout.

Par une seconde ligne (partant également de Malte) qui suit la côte d'Italie, ils vont à Marseille en cinq jours. Ces paquebots arrivent à Constantinople les 4, 14 et 24 du mois.

POSTE DE TERRE RUSSE,

روسیه قره پوستی *ROUGIA QARA POSTACI.*

Ce courrier part de Constantinople tous les quinze jours, le lundi, pour Pétersbourg et suit la route de Galatz. Il arrive ordinairement le vendredi à Constantinople.

PAQUEBOTS A VAPEUR DE LA POSTE RUSSE,

روسیہ واپور پوستہ سی ROUCIA VAPOR POSTACI.

Ces paquebots partent de Constantinople pour Odessa tous les 4, 14 et 24 du mois (à la grecque). Ils reviennent à Constantinople les 10, 20 et 30 du mois.

COMPAGNIE ANGLAISE DES BATEAUX A VAPEUR,

انگلترہ قومپانیہ سی INGUILTERA QOUMPAIACI.

Ce bateau arrive à Constantinople le 20 du mois (style grégorien) par la route de Malte, Syra, Smyrne, les Dardanelles et Gallipoli. Il fait de Constantinople deux voyages à Trébisonde et repart le 18 du mois suivant pour Londres.

TABLEAU

Indiquant les noms, par rang d'âge, des empereurs, rois et princes

souverains en Europe, دول اوروپا حکمدارلرینک ستلری

ترتیبی اوزرہ جدول اسملریدر düveli evropā hakumdārlerinañ
sinnleri tertibi uzrè djedveli ismleridar.

Ce tableau se divise en cinq colonnes. La première indique l'âge, la seconde l'année d'avènement, la troisième l'année de naissance, la quatrième les noms et prénoms du prince régnant, et la cinquième l'indication du pays qu'il gouverne. Ce tableau se trouvant déjà dans plusieurs annuaires ou recueils de ce genre publiés en Europe, nous avons cru qu'il suffisait de l'indiquer ici sans entrer dans plus de détails.

C'est par le même motif que nous nous bornons aussi à indiquer le titre et la substance du dernier chapitre de l'annuaire, et qui a pour titre : États constitués ou gouvernements européens, *ممالك أوروبا mamālīki evropā*. Cette statistique indique pour chaque État et dans l'ordre alphabétique turc, 1° le personnel du ministère; 2° la situation géographique; 3° la superficie en milles carrés; 4° la population; 5° l'état des revenus annuels; 6° la force militaire de terre, et 7° enfin la force maritime tant en vaisseaux à voiles qu'en bateaux à vapeur.

Destinée au journal de la Société asiatique, cette traduction du premier Annuaire de l'empire ottoman n'ayant pu paraître que par parties successives dans les cahiers mensuels de ce recueil, cette circonstance explique le retard inévitable qu'a dû éprouver la publication totale de l'Annuaire. Mettant toutefois ce retard à profit, le traducteur s'est efforcé d'enrichir ce travail de l'indication successive de tous les changements survenus dans l'organisation et l'administration ottomane depuis l'impression du texte turc de ce premier annuaire. Par ces additions, cette traduction se trouve avoir presque toute l'actualité du nouvel annuaire de 1848, qui vient de paraître, et que nous recevons dans ce moment de Constantinople. En attendant que nous puissions faire connaître plus en détail ce dernier document, nous nous bornons à en donner ici l'indication sommaire.

Cette utile publication, qui se continue maintenant sous la direction du premier interprète du divan au bureau de traduction de la Porte, est due principalement au zèle éclairé de Ahmed-Vefik-Efendi, l'un des membres de ce bureau. L'annuaire pour l'année de l'hégire 1264 (1848) a été rédigé avec plus de soin encore que celui de l'année dernière. On y remarque de plus les augmentations et améliorations suivantes :

Le calendrier a été complété par l'indication des heures de la prière.

Dans le tableau des conseils, on a ajouté le conseil des fabriques militaires, *مجلس أعمال حربيه medjlīci 'ymālāti harbīi*.

Dans le tableau de l'armée, on a ajouté tous les corps de réserve avec les cadres de leurs états-majors. Aux cinq corps d'armée, il faudra ajouter plus tard le sixième corps de l'Irak, qui vient d'être formé. Cette armée, qui se composera de trente-cinq mille hommes, et de plusieurs bataillons arabes irréguliers, aura son quartier général à Bagdad. Elle sera sous le commandement d'Abdi pacha.

On a donné également les cadres de la marine qui avaient été omis dans le premier travail.

Le nouvel annuaire donne aussi, sous le titre de *Ru'eqāi mileli khamça* رؤسای ملل خمسة, chefs des cinq nations ou communautés, la liste de tous les archevêques des circonscriptions épiscopales. Le même travail a été fait pour les fonctionnaires religieux du rite israélite.

Dans le tableau du corps diplomatique, on a ajouté les noms des consuls et agents étrangers établis dans l'empire.

Un tableau intitulé *Elqābi resmîe* القاب رسمیه, indique aussi les titres qu'on doit donner aux fonctionnaires des différents grades de l'ordre civil, militaire et religieux, conformément à un règlement publié il y a quelques mois par la Porte.

Le nouvel annuaire contient, de plus que le précédent, la liste, par ordre alphabétique, de toutes les divisions territoriales de l'empire. On y voit figurer la vice-royauté du Yémen et la province de Nedjd.

Le texte turc de cet ouvrage est mis en vente à Constantinople, au bazar des libraires, au prix de 6 piastres turques (1 fr. 50 c. environ), et les postes impériales se chargent du transport pour une piastre dans toute l'étendue de l'empire.

Dans notre avant-propos, placé en tête de l'annuaire de 1847, nous avons déjà fait remarquer toute la différence qui existe entre l'ancien ordre de choses dans l'empire ottoman, et celui qui est le résultat des réformes adoptées durant ces dernières années. On a pu également, par la lecture de l'Annuaire, connaître tous les détails de la nouvelle organisation.

Mais c'est surtout en prenant pour point de départ et de comparaison l'état de décadence où était tombé l'empire il y a un siècle et demi, qu'on peut mieux encore juger des progrès qu'il a faits depuis cette époque, et de sa situation présente. Cette revue rapide et rétrospective se trouve consignée dans la traduction du document suivant de l'histoire contemporaine de l'empire ottoman. Le texte turc, que nous en donnons également, nous a été officieusement communiqué par un des hommes instruits de cet empire, et que sa position met à même de bien juger des événements et de l'ordre de choses actuel.

EXPOSÉ

COMPARATIF ET ABRÉGÉ

Des différences notables qui existent entre l'ancien ordre de choses dans l'empire ottoman, et la situation présente de cet empire.

Il y a maintenant cent cinquante ans que quelques gouverneurs généraux, aidés d'un certain nombre d'individus désignés sous le nom de *Derè Beys*¹, usant de prépotence et de tyrannie envers les habitants du pays, disposaient des biens de ceux-ci et ensanglantaient la plupart des provinces de l'empire. Témoin de tant d'audace, l'autorité souveraine désirait ardemment réprimer ces désordres ou y mettre un terme. Mais, à cette époque, l'armée des janissaires, qui tenait lieu de force coercitive, ayant elle-même dégénéré et porté atteinte à ses statuts, n'était plus qu'une troupe de rebelles qui méprisaient le peuple et venaient en aide aux factions. Dominé par les circonstances, le gouvernement s'efforça de soumettre quelques-uns de ces janissaires à l'influence d'une

¹ *Derè Bey* دره بیی Bey des vallons. Sorte de petits princes qui, après avoir longtemps usurpé le pouvoir, gouvernèrent héréditairement et despotiquement une partie des vallées de l'Asie Mineure.

Les plus célèbres de ces beys furent, dans ces premiers temps, les Cara Osman Oghlou, Elez Agha, et Tchapan Oghlou.

sage instruction, et usant d'indulgence envers d'autres, il remit à des temps plus opportuns l'exécution de ses projets définitifs à leur égard.

Sur ces entrefaites, la puissance impériale étant échue à Sa Majesté Sultan Mahmoud, de glorieuse et belliqueuse mémoire¹. Ce prince, doué naturellement des plus belles qualités et animé tout à la fois d'un sentiment inné de courage et de miséricorde, s'attacha tout d'abord à réprimer l'iniquité et à soulager l'empire des actes de tyrannie dont la pratique avait, chez les janissaires, dégénéré en une coupable coutume. Graduellement, les sujets du sultan se virent enfin délivrés de l'oppression et des maux dont ils avaient été jusqu'alors accablés. Cependant, tant que cette milice n'aurait pas été soumise à une organisation comparativement meilleure à son état précédent, on pouvait penser que toutes les peines prises jusqu'alors par le sultan, ses tentatives généreuses, de même que la tranquillité qu'on était parvenu à obtenir, ne reposaient sur aucune base certaine. Et en effet, nonobstant tous les efforts de Sa Majesté pour modifier convenablement le corps des janissaires et lui donner une organisation durable, cette milice montra qu'elle était toujours animée du même esprit de désordre et d'insubordination.

En dernier lieu, le sultan ayant lui-même invité les janissaires à se conformer à la nouvelle instruction, ceux-ci portèrent à plusieurs reprises l'audace jusqu'à se mettre ouvertement en état de rébellion contre leur maître. Le prince, espérant enfin assurer pour toujours le repos et la tranquillité de l'empire, supprima cette milice turbulente et prit la résolution de la remplacer par une armée de troupes régulières et bien disciplinées. Mais il serait presque inutile de rappeler ici que tout gouvernement ou état constitué qui s'attache, en changeant les principes établis, à faire prévaloir une nouvelle organisation, ne peut atteindre ce but sans

¹ J'ai cru pouvoir rendre par cette phrase la signification du mot غازی *ghāzi*, guerrier, vainqueur, donné à ce prince. Mahmoud II fut élevé au trône le 28 juillet 1808.

qu'il en résulte pour l'état des perturbations intérieures et des dépenses considérables. Dans bien des cas semblables aussi, l'expérience a souvent prouvé que les moyens de remédier à cet inconvénient, de même que tous les efforts et le zèle mis en œuvre pour organiser les affaires intérieures du pays, ne sauraient avoir de résultat, tant que ce pays ne serait pas, pendant un certain temps, délivré des atteintes ou des hostilités de l'étranger.

Ce cas est en effet celui où s'est trouvé feu Sultan Mahmoud il y a environ vingt ans. Ce prince, après avoir préludé par le changement des principes à la réorganisation de l'armée, s'efforçait de parer aux embarras nombreux de cette époque et de mettre plus d'ordre dans les finances et les dépenses excessives de l'état, lorsqu'il se vit arrêté tout à la fois dans sa marche par la guerre avec la Russie, les troubles de l'Albanie, les désordres continuels de l'intérieur, et les complications de la question égyptienne. Non-seulement l'organisation fondamentale de la nouvelle armée fut entravée, mais les soldats périrent presque tous ou furent dispersés dans les divers combats de cette campagne, et le prince se vit également privé de la flotte impériale, qui lui échappa. Cependant, les troupes égyptiennes étaient déjà parvenues jusqu'à Mer'ach, le trésor était épuisé, et les rentrées avaient presque entièrement cessé. Ce fut au milieu de tout ce désordre et au moment même où des actes de violence et de la plus révoltante tyrannie dépassaient toutes les limites sur tous les points de l'empire, que le sultan vint à mourir.

D'après les nobles qualités qui le caractérisent, et le sentiment de justice et de clémence du souverain actuel, la première pensée de ce prince, à son avènement au trône, fut d'apaiser et de faire entièrement disparaître les troubles et les dissensions qui agitaient l'intérieur de l'empire. Ménageant ensuite habilement une heureuse solution à cette grande et importante question égyptienne, il obtint, par la rentrée de la flotte dans l'arsenal impérial, le rétablissement de ses forces maritimes. Par suite des sages mesures prises

successivement ensuite par le prince pour assurer le repos et la tranquillité de ses sujets, ceux-ci se virent bientôt entièrement délivrés des actes d'iniquité et de l'insupportable tyrannie qui avaient pesé sur eux jusqu'alors. Dès ce moment, les personnes étant à l'abri des recherches ou des avanies individuelles, la vie, la fortune et l'honneur des particuliers furent en sûreté, et chacun put librement vaquer à ses affaires.

La prospérité du pays et le bonheur des sujets une fois assurés par ces sages dispositions, Sa Majesté put désormais satisfaire son vœu le plus sincère en consacrant tous ses soins à l'œuvre salutaire des réformes et à l'établissement d'une législation basée sur la justice et l'équité, dont tout le monde a déjà reconnu et apprécié les heureux résultats. Mu par un sentiment de générosité et de miséricorde, le souverain voulut aussi que les droits réglés payés à son trésor particulier fussent soumis à une notable diminution. L'effet de cette mesure, qui répara bien des pertes et arrêta plus d'un désastre, accrut tellement de jour en jour la prospérité publique, résultat aussi d'une sage administration, que dans ce moment les revenus de l'État s'élèvent sans exagération au double de ce qu'ils étaient auparavant.

Quant à la force militaire, qui au commencement de ce règne n'était plus que de cinquante mille hommes à peine organisés, cette même armée, par suite des soins continuels apportés depuis, par Sa Majesté elle-même, à sa formation, se compose aujourd'hui de cent cinquante mille hommes de troupes réglées et de cent cinquante mille redifs ou milices nationales armées et exercées, ce qui porte l'armée de terre à un total de trois cent mille hommes organisés et disponibles dans tous les temps. L'armée de mer, qui est dans les mêmes conditions d'organisation et de disponibilité, se compose de quinze mille marins.

Les troubles survenus dernièrement dans quelques parties de l'empire, telles que l'Albanie, le Kurdistan et les montagnes du Liban, ayant été apaisés, le gouvernement a pris

toutes les mesures convenables pour satisfaire individuellement les habitants et garantir leur sûreté.

Le but constant des pensées de Sa Majesté a toujours été de maintenir et de resserrer avec les puissances amies les liens d'amitié et les anciens rapports de paix et de sincérité qui existent entre ces puissances et la Sublime Porte, ces rapports favorisant d'ailleurs tous les genres de prospérité du pays et contribuant aussi au bien-être de toutes les classes des sujets de l'empire.

Une autre preuve des intentions bienveillantes de Sa Majesté et de sa sollicitude toute paternelle pour réaliser par des efforts continuels le bonheur de ses peuples résulte évidemment encore du fait suivant : dans les voyages que fit le sultan, il y a deux ans, le premier dans une partie de l'Anatolie, et le second cette année même, dans quelques localités de la Roumilie, le prince, après avoir jugé par lui-même de la situation actuelle des habitants, ordonna que toutes les mesures d'utilité publique qu'il était possible de prendre immédiatement fussent sans délai mises à exécution, et que les choses qui auraient été reconnues nécessaires, mais qui ne pourraient se faire que graduellement, fussent également entreprises pour être terminées en temps convenable. Convaincue par tout ce qu'elle voyait, que la véritable civilisation et la prospérité du pays ne pouvaient résulter que du mérite et du savoir des habitants, Sa Majesté, voulant procurer à ceux-ci les avantages d'une instruction publique, fit partout établir des écoles d'enseignement. On peut trouver dans les journaux mêmes l'indication détaillée des mesures qui furent adoptées à cet égard et qui se continuent encore dans ce moment.

Indépendamment de l'établissement de ces écoles, des jeunes gens dont on avait reconnu les heureuses dispositions furent envoyés à Paris, à Londres et à Vienne pour s'initier dans ces capitales à la connaissance des arts et des sciences de l'Europe. Persuadée que pour tous pays les moyens de défense et de conservation consistent essentiellement dans le bon

état des routes et des voies de communication, Sa Majesté, prenant cet objet important en sérieuse considération, fit venir de Paris et de Vienne d'habiles et célèbres ingénieurs qui furent chargés de procéder immédiatement au curage des rivières et au tracé et à l'aplanissement des routes.

Citons un dernier fait et qui n'est pas moins digne d'attention que tout ce qui précède; c'est que des familles entières qui abandonnèrent la terre natale et s'exilèrent en pays étrangers il y a vingt et vingt-cinq ans, par suite des circonstances affligeantes de cette époque, ces mêmes familles, rassurées par la bonne administration et les principes de justice qui prévalent aujourd'hui dans l'empire, et heureuses de revoir leurs foyers, sollicitent chaque jour du gouvernement, sans y avoir été déterminées ou excitées par aucune avance ou provocation, mais uniquement de leur plein gré, la permission de rentrer dans leur patrie. Cette faculté, qui leur est généreusement accordée, est, ce me semble, à elle seule un puissant argument en faveur de tout ce que j'ai avancé dans cet écrit. Et en effet, si l'on réfléchit attentivement à tout ce qui précède, et que l'on compare l'état où se trouvait encore l'empire au commencement de ce règne, avec les principes de justice qui ont prévalu depuis, et la sûreté publique qui en a été la conséquence, on conviendra que les progrès des sept dernières années qui viennent de s'écouler et tous ceux qu'elles garantissent pour l'avenir, présentent une différence telle, qu'elle n'admet aucune comparaison avec l'ancien ordre de choses. Telle est enfin la conclusion dont nous soumettons l'appréciation au jugement de tous les hommes justes et impartiaux.

دولت عليه نك احوال سابقه سيله حال حاضره سي
بيننده دركار اولان تفاوت كليته نك اجمالاً بيان وايضا حنه
شو وجهله ابتدار اولنوركه بوندن يوز الى سنه مقدم
درة بكي تعبیر اولنان بر طاقم اشخاص ايله بعض واليلر

ممالك محروسه شاهانهك اكثر الويه وایالاتنده سفك
دماء و غصب اموال مثللو تغلب صورتيله اهائی مسكونه
حقننده انواع مظالم اجراسنه اجتسارلری طرف
سلطنت سنیه دن کوردلچیه هرچند که دفع و ازاله سنه
ارزو اولمیش ایسه ده اولوقت قوه جبریه مقامنده اولان
یکیکچری عسکری دئی قانونلرینه وهن و خلل تطرّق
ایتمیش و بیایغی معین فساد و مهین عباد درجه سنه
کیرمش برطایفه باغیه اولدقلرندن بالضروره سلطنت
سنیه دئی بعضیلرینی حکیمانه صورتله تربیه ایدرک
بعضیلرندن اغاض عین ایله مصلحتی وقت مرهونه
تعليق ایتمیش ایسه ده نوبت سلطنت خداوندگار سابق
جنتکان فردوس اشیان سلطان محمود خان غازی
حضرتلرینه انتقال ایلدکده مرکوز فطرت اصلیه لری
اولان شیخه حیث و مرحمت اقتضاسجه اومقوله ظاهر
بینه ده عادت حکفه کیرمش اولان تعدّیاتک همالك
شاهانه لرندن دفع و رفی اسبابنه تشبّت ایله بالتدریج
اشخاص مرقومهك شر و مضرتلرندن تبعه سلطنت
سنیه لرینی خلاص یفورمش اولوب انحق عساكر مزبورهك
احوال سابقه لرینه نظراً اصلاح احوالری حاصل
اولدچیه اشبو بذل و صرف بیورمش اولدقلری هت

ment qu'avec six, quelquefois avec quatre et même avec trois, et avec deux seulement. Quand les premiers emploient le *rajaz* irrégulièrement, ils n'admettent guère que les irrégularités nommées *khahn* et *taïy*.

Exemple persan du *rajaz* régulier à huit مستفعلي
*müstāfilūn*¹ :

مطرب بگوشم زد نوا از گریه محزون کردم
ساقی بدستم داد می پیمانه پر خون کردم

Le musicien a fait entendre son chant à mon oreille et je l'ai attristé par mes gémissements. L'échanson m'a donné du vin et je lui ai rendu une coupe de sang.

Exemple turc :

شاه سعادتی طوقدی جهانی سر تسر
تا آفتاب طلعتك آفاقه صادی نوروفر

O roi, le monde, d'un bout à l'autre, a pris le signe du bonheur depuis que le soleil de ton visage a lancé à l'horizon la lumière et la splendeur. (Schâhidî.)

Exemple hindoustani :

ست نی کی شمشیر کی اوجھڑولی کی دل اوپر
تیری شکارستانی یو پنجیری پالا ہوا

Perce le cœur de Walî de l'épée de tes yeux; car ce gibier a été élevé dans ton parc à cet effet. (Walî.)

¹ On trouve aussi le même mètre avec le dernier pied *muzâl*, c'est-à-dire devenu مستفعلان *müstāfilā-n*.

سابق مشار الیه حضرتلری تبدیل اصول ایله تنظیم
عسکر ماده سنه ولوارلق تحذت ایدن غوانل عذیده
ومصارن کثیره نك تسویه سی چاره سنه هت بیور مقیده
ایکن دفعه ظهوره کلان روسیه بحاربه سی نتیجه بولور بولر
ارنودلق غایله سی ومتعاقباً وقوعه کلان قسادات داخلیه
ومسئله مصریه نك رفع وازالده سیله اوغراشمقیدن
عساکر جدیده مذکورده نك نظامات مؤسسه لرینه
الهیله یاقیله مدیغندن ونفقات عسکریه دئ اکثریا
بحاراتیله تلف وضایع اولدیغندن ماعدا دونمای
هایون دئ الدن چیتورق وعساکر مصریه مرعشه قدر
کله رک خزینه جلیله وارداتنه دئ کسر وندقی عارض
اولمش وبوقلر شقلق اراسنده ممالک شاهانه نك هر طرفنده
مظالم وتهدیات جددن اشمش اولدیغی حالده
مشار الیه حضرتلرینک انتیباللری وقوعیله ذات
معدولتسمات شاهانه سریر سلطنت سنیه لرینه جلوس
بیورمش اولدقلرنده محبول ومخالق اولدقلری شجه
فخجه لطیف ومرتجت وحجه جلیله شفقت ومعادلت
اقتضای معالی احتواسی اوزره ایتدا داخلأ تکیون ایتمش
اولان شورش واختلالک کلیاً ازالده سنه ومسئله جسمیه
مصریه نك حسن حل وعقدیله برابری قوه بحریه لرینک

c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds
 فاع مفعول مفتعلی *mūftāilūn, māfūlūn, fā-a* :

ای گد رویت سنبل خیر
 زلف سیاهت آتش بیر

La rose de ton visage relève le nard de tes cheveux, et
 leurs noires boucles criblent ¹ le feu qui anime tes joues.

Exemple hindoustani :

نالہ ہارا ہ موزون
 سنگ کوی کرتا ہ خون

Ma plainte est cadencée, elle ensanglante la pierre elle-même ².

Exemple persan du mètre *sarī, makfāf* et *manhār*,
 c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds :
 فاع مفعول مستفعل *mūftāilūn, mūstāfilū, fā* :

تیغ بکف از ناز بیا تا نشده عرم سپری

Si tu prends avec grâce ton épée dans ta main, que ma vie
 n'y serve pas de bouchier. (Faqir.)

Exemple persan de la variété composée, à chaque
 hémistiche, des pieds مفعول مستفعلی فاعول *mūs-
 tāfilūn, mūstāfilūn, fāulūn*, ce dernier pied étant à
 la fois *makhbūn* et *maksūf* :

¹ C'est-à-dire « Tes cheveux laissent voir, à travers leurs boucles, ton visage comparable au feu. »

² C'est-à-dire « J'exprime ma plainte en vers et, par là, je rends sensible la pierre elle-même au point de la blesser au cœur et de l'ensanglanter. »

ترتیب و تجهیز اوله رق جمعاً اوج یوز بیک عساکردن عبارت
 قوه بریه واون بش بیک نفردن مرکب قوه بحریه دائماً
 موجود بولمق اوزره لازم کلان قوانینک وضع وتأسیسنه
 دئی موفق اولمش ارنودلق طرفیله کوردستان وجبل لیبان
 جانبنده مؤخرأ وقوعه کلش اولان قیل قالک دئی
 اندفاعیله حسن صورته ربط اولندرق اهالی مسکونه لرینک
 امنیت قلبیه لری وخوشنودیت ذاتیه لری استحصال
 قلمش وافکار صحیحه ملوکانه لری دائماً دول متکابه ایله
 دولت علیه لری بیننده جاری ومستقر اولان روابط سم
 ومصافاتک تأکید وتقرریله برابر مهالك محروسه
 شاهانه لرینک هر درلو معموریتنه وهر صنف تبعه
 ملوکانه لرینک سعادت حال لرینه معطون ومصزون
 اولدیغندن بونیت باهر المسعدت پادشاهانه لرینک
 قوه دن فعله چیقارلسنه اقدامات کامله تاجداریلری
 شونکله دئی اثبات اولنورکه بوندن ایکی سنه اول
 اناطولینک بر از بر لرینه وبوسنه مبارکه ده روم ایلینک
 بعض محال لرینه سیاحت سنیه لری وقوعه بولمق اهلایلرینک
 احوال حاضره لرینه بالذات واقف اولمق تیزالیدن
 یاپیش ممکن اولان موادک همان اجراسنه وبالتدریج
 یاپیش اقتضا ایدن شیلرک دئی یولی وصره سیله تنظیم

c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds
فاع مفتعلن مفعولن *mūftāilūn, māfūlūn, fā-a* :

ای گد رویت سنبل خیر
زلف سیاهت آتش بیر

La rose de ton visage relève le nard de tes cheveux, et
leurs noires boucles criblent ¹ le feu qui anime tes joues.

Exemple hindoustani :

نالہ ہارا فی موزون
سنگ کوی کرتا فی خون

Ma plainte est cadencée, elle ensanglante la pierre elle-même ².

Exemple persan du mètre *sarī, makfūf* et *manhūr*,
c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds :
فع مستفعلن مفتعلن *mūftāilūn, mūstāfilū, fā* :

تیغ بکف از ناز بیا تا نشده عزم سپری

Si tu prends avec grâce ton épée dans ta main, que ma vie
n'y serve pas de bouchier. (Faquir.)

Exemple persan de la variété composée, à chaque
hémistiche, des pieds مفتعلن مستفعلن فعولن *mūs-
tāfilūn, mūstāfilūn, fāulūn*, ce dernier pied étant à
la fois *makhbūn* et *maksūf* :

¹ C'est-à-dire « Tes cheveux laissent voir, à travers leurs boucles,
ton visage comparable au feu. »

² C'est-à-dire « J'exprime ma plainte en vers et, par là, je rends
sensible la pierre elle-même au point de la blesser au cœur et de
l'ensanglanter. »

واستدعادن خالی اولمده قلمروندن اومقوله لره رخصت
 ومساعدة بیورلدیخی دئی شوافادامه بر دلیل قوی اوله بیلور
 الحاصل بالادنبرو خامه کذار بیان قلنان مواده نظر
 دقتله باقلدیخی صورتده عصر مهنت حصر ملوکانه یه قدر
 سلطنت سنیه نک بولندیخی حال ایله شم دیکی الزام بیورلان
 اصول عادلّه واهالیسنه حاصل اولان امنیت کامله ایجابکجه
 شویدی سنه ظرفنده نه درجه ایلرولش وبوندن بویله
 نقدردها ایلرولیه جکی موازنه اولمق لازم کلسه نسبت
 قبول ایتمز درجه لرده فرق عظیم بولند یغنک قبول وتصدیق
 ارباب انصافک محکمّه قلب حقانیتنه حواله اولنور

TABLE DES MATIÈRES

POUR L'ANNUAIRE OTTOMAN.

	Pages.
Avant-propos. (<i>Journal asiatique</i> , cahier de septembre 1847.).	177
Calendrier.	182
Conseils de l'empire ottoman.	183
Conseil d'État et de justice.	184
Conseil ou commission de l'instruction publique.	185
Conseil supérieur de la guerre, ou conseil militaire.	186
Conseil de l'amirauté.	187
Conseil de l'intendance de l'artillerie.	188
Cour des comptes, ou conseil des finances.	<i>Ibid.</i>
Conseil de l'agriculture.	189
Conseil des mines.	<i>Ibid.</i>

	Pages.
Conseil d'administration de la police.....	190
Intérieur du palais, ou maison militaire et civile du sultan..	191
Officiers auxiliaires, ou aides de camps attachés à la maison militaire du sultan.....	192
Bureaucratie, emplois du divan ou de la chancellerie.....	194
Employés ou officiers supérieurs des bureaux.....	200
Emplois de l'épée ou de l'armée.....	204
Conseil ou commission militaire de la garde impériale.....	Ibid.
Conseil militaire de l'armée de Constantinople.....	Ibid.
Conseil militaire de l'armée de Roumilie.....	205
Conseil militaire de l'armée d'Anatholie.....	Ibid.
Conseil militaire de l'armée d'Arabie.....	Ibid.
Services spéciaux de l'armée.....	206
Tableau des cinq grands corps de l'armée ottomane.....	207
Dignités scientifiques de la loi. (Cahier de janvier 1848).....	1
Charges ou offices des grands juges de la Roumilie ou de l'A- natholie.....	Ibid.
Charges ou offices des juges de Constantinople et des divers quartiers et faubourgs de la capitale.....	3
Magistrature judiciaire ou emplois de la loi en province.....	5
Chefs des communautés chrétiennes et juives (dans la capitale).	11
Gouverneurs généraux et autres fonctionnaires en province...	12
Agents ou procureurs fondés auprès de la Porte.....	12
Ambassadeurs et consuls de la sublime Porte auprès des gou- vernements européens.....	24
Service consulaire de la Porte dans les ports d'Europe.....	26
Ambassadeurs des gouvernements étrangers résidant auprès de la sublime Porte.....	27
Des monnaies (or et argent). (Cahier de mars 1848).....	293
Des postes. Maisons de postes impériales.....	295
Route de Constantinople à Andrinople.....	296
Route d'Andrinople à Galatz.....	Ibid.
Route d'Andrinople à Widin.....	297
Route d'Andrinople à Monastir.....	298
Route de Constantinople à Salonique et à Janina.....	299
Route de Philippopoli à Belgrade.....	301
Route de Qomanova et de la Bosnie.....	302
Route de Monastir à Scutari d'Albanie.....	303
Route de Constantinople à Smyrne.....	Ibid.

	Pages.
Route de Constantinople à Alaïè.....	305
Route de Constantinople en Syrie.....	306
Route de Constantinople à Césarée (de Cappadoce).....	308
Route de Constantinople à Diarbekir.....	310
Route de Diarbekir à Bagdad.....	311
Route de Trébizonde à Erzeroum.....	312
Compagnie des bateaux à vapeur ottomans.....	313
Compagnie du bateau à vapeur d'Alexandrie.....	<i>Ibid.</i>
Poste de terre autrichienne.....	<i>Ibid.</i>
Compagnie autrichienne des bateaux à vapeur.....	314
Compagnie Rostan.....	315
Paquebots à vapeur de la poste française.....	<i>Ibid.</i>
Poste de terre russe.....	<i>Ibid.</i>
Paquebots à vapeur de la poste russe.....	316
Compagnie anglaise des bateaux à vapeur.....	<i>Ibid.</i>
Tableau des empereurs, rois et princes souverains en Europe.....	<i>Ibid.</i>
Indications sur le deuxième annuaire ottoman de 1848.....	317
Exposé comparatif et abrégé des différences entre l'ancien ordre de choses dans l'empire ottoman, et la situation pré- sente de cet empire. (Traduction et texte turc.).....	319

PROSODIE

DES LANGUES DE L'ORIENT MUSULMAN,

SPÉCIALEMENT DE L'ARABE, DU PERSAN, DU TURC ET DE L'HINDOUSTANI;

PAR M. GARCIN DE TASSY.

(Suite et fin.)

SECTION III.

Du mètre *rajaz* رجز .

Les poètes persans, turcs et hindoustanis em-
ploient souvent ce mètre régulier à huit pieds, tan-
dis que les poètes arabes ne l'emploient ordinaire-

ment qu'avec six, quelquefois avec quatre et même avec trois, et avec deux seulement. Quand les premiers emploient le *rajaz* irrégulièrement, ils n'admettent guère que les irrégularités nommées *khabn* et *taïy*.

Exemple persan du *rajaz* régulier à huit مستفعلي
müstāfilūn ¹ :

مطرب بگوشم زد نوا از گریه محزون کردمش
ساقی بدستم داد می پیمانه پر خون کردمش

Le musicien a fait entendre son chant à mon oreille et je l'ai attristé par mes gémissements. L'échanson m'a donné du vin et je lui ai rendu une coupe de sang.

Exemple turc :

شاهها سعادت آیتی طوتدی جهانی سرتسر
تا آفتاب طلعتک آفاقه صادی نوروفر

O roi, le monde, d'un bout à l'autre, a pris le signe du bonheur depuis que le soleil de ton visage a lancé à l'horizon la lumière et la splendeur. (Schâhidî.)

Exemple hindoustani :

ست نیی کی شمشیر کی اوجھڑولی کی دل اوپر
تیری شکارستانی یو تجھیری پالا ہوا

Perce le cœur de Wali de l'épée de tes yeux; car ce gibier a été élevé dans ton parc à cet effet. (Wali.)

¹ On trouve aussi le même mètre avec le dernier pied *muzâl*, c'est-à-dire devenu مستفعلان *müstāfilā-n*.

Exemple persan du *rajaz* à huit pieds *matwi*, c'est-à-dire composé de huit مفتعلی *mūftāilūn*¹ :

مردۀ بدم زنده شدم گریه بدم خنده شدم
دولت عشق آمد ومن دولت پابنده شدم

J'étais mort, et j'ai recouvré la vie; je gémissais, et j'ai repris ma gaieté. Le bonheur de l'amour m'est échu, et ainsi j'ai participé à l'éternelle félicité. (Murschid-i-Rûm.)

Exemple hindoustani :

چہرہ کو اس بت کی قر دیکھی تو جل جاوی وہی

En voyant le visage de mon idole, la lune brûle aussitôt de dépit.

Exemple persan du *rajaz matwi* et *makhbûn* alternativement, c'est-à-dire composé des pieds مفتعلی *mūftāilūn* مفاعلی *māfāilūn*, répétés deux fois à chaque hémistiche :

کشتہ دیر سالہ را زنده کند بجرعہ
چاشنی گاہ میدہدی زلبت پیالہ را

Il vivifie par une seule gorgée celui qui a été tué depuis bien des années, lorsqu'il lui fait savourer la coupe de vin de tes lèvres. (Figânî.)

Exemple turc :

کوش سنک خبرلرک المغہ اولسہ چارہ مر
کاش قولاغز قدر ایلسلردی پارہ مر

¹ On emploie aussi le même mètre avec le dernier pied *muzâl* comme dans le *rajaz* régulier.

Si je pouvais apprendre de tes nouvelles de mes oreilles, plutôt alors à Dieu qu'elles eussent la valeur de mon argent pour payer ces nouvelles. (Bâquî.)

Exemple hindoustani :

خون جو کیا ہی بیگنہ توئی میرا دل و جگر

لیتی ہیں تجھسی خستہ میں اپنی یہ انتقام دو

Toi qui as fait périr mon cœur et mon foie innocents, ils se vengent tous les deux de toi, qui es aussi blessé.

D'autres fois, on met au contraire le pied *makh-bûn* avant le *matwî*, c'est-à-dire qu'on répète مفاعلی *māfāilûn*, *mūftāilûn* à chaque hémistiche. Voici un exemple de ce cas, qui est rare :

فغان کنان هر تحری بکوی تو میگذرم

چو نیست ره سوی تو ام بیمار در مینگرم

Chaque matin je passe auprès de ta rue en soupirant; comme je ne puis t'approcher, je regarde le toit de ta maison.

Exemple arabe du *rajaz* régulier, mais composé seulement de six مستفعلی *mūstāfilûn* :

یا معشر العشاق سیروا جهرة

نحو النبی الطاهر والمطهر

O vous tous qui aimez Dieu, marchez avec courage à la suite du Prophète pur et sanctifié. (Mucaddécî¹.)

Exemple persan :

ای از رخت ماه فلک گشته خجل

¹ Les Oiseaux et les fleurs, allégories morales, pag. 99 et 107 de mon édition.

پیش قدت سرو سہی را پا بگل

La lune dans le firmament est honteuse au sujet de ton visage dont la beauté surpasse la sienne ; le cyprès tient humblement son pied dans la boue en présence de ta taille.

Exemple hindoustani :

ہم کو ملا جو لطف کوئی یار کا
کب وہ صبا کو لطف ہی گلزار کا

Le bien-être que j'ai éprouvé de la part de mon amie est-il comparable à celui que ressent le zéphir de la part du jardin ?

Exemple arabe de la même variété, si ce n'est que le dernier pied est réduit à مفعولی *māfūlūn* (pour مستفعل *mūstāfīl*) :

القلب منها مستريحٌ سالمٌ
والقلب متى جاهدٌ مجتهدٌ

Son cœur est tranquille et calme, et le mien est passionné et soucieux.

Exemple persan du *rajaz* à six pieds *matwī*, c'est-à-dire composé de six مفتعلن *mūftāīlūn* :

در برم آن ماه نیاید نفسی
شکوہ ازان ماه مرا هست بسی

Cette belle à figure de lune ne veut pas se reposer un seul instant sur ma poitrine ; aussi je me plains beaucoup d'elle.

dire composé, à chaque hémistiche, des pieds :
 فاعلن مفتعلن مفتعلن *mūftāilūn, mūftāilūn, fāilūn* ¹ :

قطره زفیض تو گهری شود
 خاک بتاتیر تو زری شود

Par ta grâce, la goutte d'eau devient une perle; par ta puissance, la terre devient de l'or.

Exemple turc :

سوخته تاب تجلی ایدی شیفته حضرت مولی ایدی

Il était brûlé des feux de la splendeur divine; il était plein d'amour pour le seigneur. (*Humāyūn-nāma.*)

Exemple persan du *sarī matwī* et *maucūf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds
 فاعلان مفتعلن مفتعلن *mūftāilūn, mūftāilūn, fāilā-n* ² :

با تو مرا سوختن اندر عذاب
 به که شدن با دگری در بهشت

Je préfère brûler avec toi dans les tourments, plutôt que d'être dans le paradis avec une autre. (Saadī.)

Exemple hindoustani :

¹ Ici فاعلن est pour مفعلائن, formé de مفعلائن pied *matwī* de مفعولات. On peut aussi rapporter ce vers au mètre *rajaz* à six pieds, les deux premiers *matwī* et le troisième *marfū*. Alors le pied فاعلن est pour تفعیلن, et dérive de مستفعلن et non de مفعولات.

² Le *Makhzan ulasrār* de Nizāmi, le *Tuhfat ulahrār* de Jāmi et plusieurs autres poèmes célèbres sont sur ce mètre.

fāilātūn et d'un *fāilā-n* ou *fāilā-t* final.
Voici les deux premiers vers de ce poème :

يا خلىّ البال قد بلبلت بالبلبال بال
بالنوى زلزلتنى والعقد فى الزلزال زال
يا رشيق القد قد قوست قدّى فاستقم
فى الهوى وأفرغ فقلبي شاغل الاشغال غال

O toi dont l'âme est exempte de tout souci, tu as livré mon cœur au trouble et aux angoisses; et dans le tremblement que m'a causé ton absence, ma raison m'a abandonné.

Ta taille droite et élégante a courbé mon dos sous le poids des chagrins. Sois donc droite en amour et ne me fais pas d'infidélité; car la passion qui me perd occupe mon cœur tout entier.

Du reste, on n'emploie pas, même en persan, en turc et en hindoustani, ce mètre à huit pieds réguliers; le dernier des deux hémistiches est toujours ou *macsûr*, comme on vient de le voir, ou *mahzûf*, ou *mactû*, ou *muschaas*, ou *muçabbag*.

Voici un exemple persan de la même variété que le vers arabe de Tantarani :

پادشاهی کو روا دارد ستم بر زیر دست
دوستدارش روز سختی دشمنی زور آورست

L'ami même du roi qui se permet l'injustice envers ses sujets devient pour lui un ennemi formidable au jour de la détresse. (Saadi, *Gulistan*, liv. I^{re}.)

En voici un exemple turc, tiré du célèbre poème de Macîhî sur le Printemps ¹ :

دشده بلبل قصه سن کم گلدی ایام بهار
 قوردی هر بر باغده هنگامه هنگام بهار
 اولدی سم افشان اضا ازهار بادام بهار
 عیش ونوش ایت کم گجر قالمز بو ایام بهار

Écoute le chant du rossignol qui annonce l'arrivée du printemps. A l'occasion de cette saison, la foule se porte dans tous les jardins où les fleurs printanières de l'amandier répandent de l'argent. Sois joyeux et content avant que ce temps passe ; car il ne dure pas.

Exemple hindoustani :

غیر جب کہتی ہیں مجھکو چھوڑ دی تو کوئی یار
 دیکھ کر انکی طرفن تکسی لگون ہوں سوی یار

Lorsque des inconnus me disent d'abandonner une amie qui m'est chère, je les regarde et je m'attache encore plus à cette amie.

Quelquefois, le dernier pied des deux hémistiches est *mahzûf*, c'est-à-dire réduit à *fāilûn*.

Exemple persan :

صد نگہ جای کہ او باشد بہر سو میکم
 تا بتقریبی نگاہی جانب او میکم

Je regarde cent fois de tous côtés le lieu où elle réside, afin que, rapproché par le regard, je sois comme à ses côtés.

¹ W. Jones, *Poeseos asiaticæ commentarii*.

Exemple turc :

اهل تجريدك كلاه تاج استغناسی در
سلطنت دیدكلى انجق جهان غوغاسی (۱) در

Le bonnet de la liberté *religieuse* est la couronne du contentement. Ce qu'on nomme royauté est un grand trouble temporel. (Saad uddin.)

Exemple hindoustani :

جگمینی دوجا نهی هی خوبرو تجھ سارکا
چاند کون هی آسمان پر رشک تجھ رخسارکا

Il n'y a dans le monde aucune beauté pareille à toi. La lune est jalouse dans le ciel *de l'éclat* de ta joue. (Wali.)

On peut employer le *raml* à huit pieds tous *makh-būn*, c'est-à-dire réduits à فعلائی. Dans ce cas, le premier pied de chaque hémistiche peut rester régulier. Il en est ainsi, dans le vers suivant, pour le *sadr* ou premier pied du vers.

گفته بودم چو بیای غم دل با تو بگویم
چو بگویم که غم از دل برود چون تو بیای

Je me suis promis de te dire, lorsque tu viendras, le chagrin de mon cœur ; mais que pourrais-je te dire ? puisque, lorsque tu viendras, ce chagrin se dissipera. (Saadi.)

Exemple turc avec le dernier pied de chaque hémistiche *mactû*, c'est-à-dire, réduit à فعلی, *fālān* :

¹ Ici سی est bref aussi bien que dans le premier hémistiche de ce vers. C'est comme si on écrivait سی (Voyez p. 127, n° de février.

مژه خیلان دزر اول غزۀ فتنان صف
گویا جنگه طورر تیر گذاران صف صف

Cette coquette œillade dispose les rangs de l'armée de ses cils; on dirait que des archers rangés en bataille se préparent au combat. (Bâquî.)

Cette variété du *raml* ressemble au mètre *kâmil mactû*, c'est-à-dire dont le pied primitif متفاعلی *mütä-fäilün* devient فعلاتی *fäilätün* (pour متفاعل *mütä-fäil*). Toutefois, comme le paradigme du pied altéré ressemble plus à فاعلاتی *fäilätün*, à cause du changement qu'on y a introduit pour le rendre moins barbare, qu'à متفاعلی *mütä-fäilün*, il est plus naturel de le rapporter à *fäilätün*, et ainsi au mètre *raml*, et non au mètre *kâmil*.

On emploie aussi le *raml* à huit pieds *maschkûl*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فعلات فاعلات *fäilätü*, *fäilätün*, répétés deux fois.

Exemple persan :

تو بخویشتن چه کردی که بما کنی نظیری
بجدا که واجب آمد رتو احتراز کردن

Qu'as-tu fait, de toi-même, pour t'égalier à moi? Par Dieu, il est à propos que je t'évite désormais.

Exemple hindoustani :

نه خدا هی هسی راضی نه یه بیت هی هسی مایل
هی یون هی باز مانده نه ادھرکی نه ادھرکی

Dieu n'est pas satisfait de moi, et cette idole non plus n'a pas d'inclination pour moi. Je suis pareil au voyageur fatigué qui ne sait quelle route prendre.

Exemple persan du *raml* à huit pieds *makhbûn* et *macsûr*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds : فعلاتن فعلاتن فعلاتن *fāilātūn, fā-īlātūn, fāilātūn, fāilā-n* (pour فعلات *fāilā-t*) :

میکنم هر نفس از دست فراق تو فریاد
آه گر ناله زارم نرساند بتو باد

Je soupire à chaque instant, à cause de ton absence; mais il est fâcheux que le vent ne porte pas jusqu'à toi mes plaintifs gémissements. (Hâfiz.)

Exemple turc de la même variété :

روح بخش اولدی مسیحا صلیت انفاس بهار
آچدی لر دیده لر خواب عدمدن ازهار

Le zéphir printanier a rendu la vie à la nature, comme aux morts le souffle du messie. Les fleurs ont ouvert leurs yeux que fermait le sommeil du néant. (Bâquî.)

Exemple hindoustani :

شمع کو منہ کی تیری سامہنی ہی کیا اب تاب
کہ فی خورشید تیرا چہرہ وہ گرم شب تاب

Quel éclat reste désormais à la bougie allumée en présence de ta face? Ton visage coloré est, en effet, un soleil qui éclaire la nuit.

Exemple persan du *raml* à huit pieds *makhbûn* et

*mactû*¹ ou *mahzûf* et *makhbûn* composé, à chaque hémistiche, des pieds : فاعلاتن فعلاتن فعلن (2) فاعلاتن *fā'ilātūn*, *fā'ilātūn*, *fā'ilātūn*, *fālūn* ou *fā'ilūn* :

عاشق از طعنه اغیار چه پروا دارد
آتش از سرزنش خار چه پروا دارد

Qu'importent à l'amant les critiques de ses rivaux ? Le feu fait-il attention aux reproches que lui fait l'épine qu'on brûle ? (Sâib.)

Exemple turc :

غنچه لرا بچره نهان ایلمه گلبرگ ترک
یعنی سرا یلیمر سینه ئی چوز دوکمه لرن

Ne cache pas tes frais pétales dans le bouton³; ou, pour mieux dire, ne dérobe pas ta poitrine (à mes regards); mais ouvre le bouton (de ton vêtement). (Bâquî.)

Exemple hindoustani :

سب سون ممتاز هوا سلسله معنی مین
دل دیوانه کون جب عشق فی ارشاد کیا

¹ Ici la dénomination de *mactû* مقطوع, dérivé de *cat* قطع, expression qui a été expliquée plus haut (voir la dixième irrégularité des pieds), s'applique au dernier فاعلاتن *fā'ilātūn* en tant qu'il est d'abord réduit à فاعلن *fā'ilūn* pour فاعلا *fā'ilā*, qui devient, par le *cat*, فاعل *fā'il* changé en فعلن *fālūn*. M. de Sacy donne à ce pied irrégulier le nom de *abtar* ابتر dans son Traité élémentaire de prosodie arabe.

² Le premier pied peut aussi être فعلاتن *fā'ilātūn* ainsi qu'on le voit au second hémistiche du vers hindoustani cité en exemple.

³ Allusion au bouton de rose.

Lorsque l'amour *divin* a dirigé le cœur passionné, il s'est séparé de tout et est entré dans la voie du spiritualisme. (Wali.)

On trouve en arabe des vers écrits dans ce mètre à six pieds réguliers, si ce n'est que le dernier pied du premier hémistiche est réduit à فاعلن *fā'iln* (pour فاعلا *fā'ilā*). En voici un exemple :

مِنْ هِدَاةِ سُبُلِ الْخَيْرِ اهْتَدَى

نَاعِمَ الْبَالِ وَمِنْ شَاءِ اضَلَّ ١)

Celui que Dieu dirige dans les sentiers de la vertu se laisse conduire avec un cœur docile et soumis ; mais Dieu égare qui bon lui semble. (Labid ².)

En persan, en turc et en hindoustani, il y a, pour le mètre *raml* à six pieds, les mêmes variétés que pour celui à huit. Celle qui se compose, à chaque hémistiche, de deux فاعلاتن *fā'ilātūn* et d'un فاعلن *fā'iln* (ou فاعلان *fā'ilā-n*), est la plus commune. Beaucoup de poèmes persans sont écrits sur ce mètre ; entre autres, le célèbre masnawî de Jalâl uddîn Rûmî, le *Pand-nâma* d'Attâr, le *Mantic uttair* du même auteur, et le *Quissa-i salmân o Absâl* de Jâmi.

¹ Je prononce ces deux derniers mots comme s'il y avait هَامَا اضَلَّ, conformément aux licences poétiques particulières aux Arabes, et je scande ainsi cet hémistiche :

Nāimāl bā | lî wā mān schā | ā ādāllā

Fāi lā tūn | fā i lā tūn | fāilā tūn

² *Chrest. ar.* de M. de Sacy, t. II, p. 471.

En voici un exemple turc :

هر كه خوب اخلاقه موصوف اوله
دولت كونين اضا معطوف اوله

Que celui qui est doué de bonnes qualités jouisse du bonheur des deux mondes. (Schâhidî.)

Exemple hindoustani :

ياد كرنان هر گهزي اس يار كا
هي وظيفه بجه دل بيمار كا

Le souvenir continuel de ce précieux ami est pour mon cœur amoureux une tâche journalière. (Wali.)

Voici un exemple turc de la même variété, si ce n'est que le dernier pied de chaque hémistiche est *فاعلان* *fāilā-n* ou *فاعلات* *fāilā-t* :

بللره مهر ووفاسي خوش گلور
بنده يه مهر ووفاسي خوش گلور

Son amour fidèle plaît aux héros, et il plaît à moi, son humble esclave. (Bâqî.)

La variété de ce mètre, qui est composé, à chaque hémistiche, des pieds *فاعلاتي* *fāilātūn*, *فاعلاتي* *fāilātūn*, *فاعلاتي* *fāilātūn*, est celle sur laquelle est écrit le joli poème de Mir Taqui dont j'ai publié la traduction sous le titre de *Conseils aux mauvais poètes*.

Voici un exemple d'une autre variété qui ne diffère de celle-ci qu'en ce que le dernier pied des deux

hémistiches est à la fois *müschaas* et *macsûr*, c'est-à-dire فعلان *fālā-n* :

روز عیش و طرب بستان است
روز بازار گل و ریحان است

C'est pour le jardin le jour de la gaieté et de la joie; c'est le jour du marché de la rose et du basilic. (*Anwari*.)

On trouve aussi des vers arabes du mètre *raml* à quatre pieds seulement. En voici deux composés de quatre فاعلاتنی *fāilātūn* réguliers :

يا ثقاتي خبروني عن حديث اليوم حقاً
اكذا كد محب فارق الاحباب يشقى

O mes amis, répondez avec franchise à ce que je vous demande : « Est-ce le sort de tous les amants éloignés de celle qu'ils aiment d'être à ce point malheureux ? (*Mukrī*¹). »

SECTION V.

Du mètre *sarī* سریع.

On ne trouve pas ce mètre employé régulièrement. En arabe, le dernier pied des deux hémistiches, composés chacun de trois pieds, est généralement ou *matwī* ou *maucûf*, ou *maksûf*. En persan, en turc et en hindoustani, les autres pieds mêmes sont généralement irréguliers.

Exemple persan du *sarī matwī* et *maksûf*, c'est-à-

¹ *Anthologie* de M. Humbert, pag. 54.

dire composé, à chaque hémistiche, des pieds :
 فاعلن مفتعلن مفتعلن *mūftāilūn, mūftāilūn, fāilūn* ¹ :

قطره زفیض تو گهری شود
 خاک بتاتیر تو زری شود

Par ta grâce, la goutte d'eau devient une perle; par ta puissance, la terre devient de l'or.

Exemple turc :

سوخته تاب تجلی ایدی شیفته حضرت مولی ایدی

Il était brûlé des feux de la splendeur divine; il était plein d'amour pour le seigneur. (*Humāyūn-nāma.*)

Exemple persan du *sarī matwī* et *maucūf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds
 فاعلان مفتعلن مفتعلن *mūftāilūn, mūftāilūn, fāilā-n* ² :

با تو مرا سوختن اندر عذاب
 به که شدن با دگری در بهشت

Je préfère brûler avec toi dans les tourments, plutôt que d'être dans le paradis avec une autre. (Saadi.)

Exemple hindoustani :

¹ Ici فاعلن est pour مفعلات, formé de مفعلات pied *matwī* de مفعولات. On peut aussi rapporter ce vers au mètre *rajaz* à six pieds, les deux premiers *matwī* et le troisième *marfū*. Alors le pied فاعلن est pour تفعّلن, et dérive de مستفعّلن et non de مفعولات.

² Le *Makhzan ulasrār* de Nizāmi, le *Tuhfat ulahrār* de Jāmi et plusieurs autres poèmes célèbres sont sur ce mètre.

کیا کروں تشخیص کا اسکی بیان
منہ میں ہوئی جاتی ہے ساکت زبان

Quelle description ferai-je de sa personne? ma langue est muette dans ma bouche.

On trouve quelquefois des différences entre les hémistiches d'un même vers du *sarî*. Ainsi, dans le suivant, le premier hémistiche se compose des pieds مفتعلن مفتعلن *mūftāilūn*, *mūftāilān*, *fāilā-n*, et le second, de مفتعلن مفتعلن *mūftāilūn*, *māfūlān*, *fāilā-n* :

هست کلید در گنج حکم
بسم الله الرحمن الرحيم

La clef de la porte du trésor du sage, c'est le nom de Dieu clément et miséricordieux. (Nizâmî.)

Dans le vers suivant, le premier hémistiche se compose des pieds مفتعلن مفتعلن *mūftāilūn*, *mūftāilūn*, *fāilūn*, et le second, des pieds مفتعلن مفتعلن *mūftāilūn*, *māfūlān*, *fāilā-n* :

حلقهٔ ارکمر شود از زلف تو
خاتم جمر خواهی تاوان آن

Si un anneau n'est pas aussi parfait que les boucles de tes cheveux, tu dois considérer la bague de Jamschid comme l'équivalent. (Khâcânî.)

Exemple persan du *sarî matwî*, *mactû* et *majdû*,

c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds
فاع مفعولن مفتعلن *mūftāilūn, māfūlūn, fā-a* :

ای گل رویت سنبل خیز
زلف سیاهت آتش بیر

La rose de ton visage relève le nard de tes cheveux, et
leurs noires boucles criblent ¹ le feu qui anime tes joues.

Exemple hindoustani :

نالہ ہارا می وزون
سنگ کوئی کرتا می خون

Ma plainte est cadencée, elle ensanglante la pierre elle-même ².

Exemple persan du mètre *sari*, *makfūf* et *manhār*,
c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds :
فع مستفعلن مفتعلن *mūftāilūn, mūstāfilū, fā* :

تیغ بکف از ناز بیا تا نشده عزم سپری

Si tu prends avec grâce ton épée dans ta main, que ma vie
n'y serve pas de bouchier. (Faquir.)

Exemple persan de la variété composée, à chaque
hémistiche, des pieds مفعولن مستفعلن مفتعلن *mūs-
tāfilūn, mūstāfilūn, fāulūn*, ce dernier pied étant à
la fois *makhbūn* et *maksūf* :

¹ C'est-à-dire « Tes cheveux laissent voir, à travers leurs boucles, ton visage comparable au feu. »

² C'est-à-dire « J'exprime ma plainte en vers et, par là, je rends sensible la pierre elle-même au point de la blesser au cœur et de l'ensanglanter. »

ای نازنین در کوی ما گذر کن
ای مه جبین در روی ما نظر کن

O charmante *amie*, passe dans ma rue; ô toi dont le front est pareil à la lune, regarde-moi.

Exemple hindoustani :

ای دل نجا زلفوعین اس صنم کی
هر چین اسکی قید فی ستم کی

O mon cœur, n'erre pas dans les cheveux de cette idole; car chaque boucle est un lien préparé par sa tyrannie.

Les poètes persans, turcs et hindoustanis n'emploient pas d'autres variétés du *sarî*; mais les poètes arabes en admettent quelques autres régulières aux deux premiers pieds de l'hémistiche; mais irrégulières au dernier, qui subit différentes altérations ¹.

Exemple où le dernier pied des deux hémistiches est réduit à *فاعِلُن* *fā'ilūn* pour *مفعُلا* *māfūlā* :

هَلْ يَا صَاحِ ابْنِ رَوْضَةٍ تَجَلَّى عَنِ الْعَانِ صَدَا قَدِّ
نَسِيمِهَا يَعْثُرُ فِي ذِيْلِهِ وَزَهْرَهَا يَنْحَكُ فِي كَدِّ

Va, mon ami, dans la prairie; si tu es affligé, elle te délivrera de la rouille du chagrin. Tu y verras le zéphyr s'embarasser dans sa robe traînante, et la fleur entrouvrir son bouton pour sourire. (Soyûtî ².)

¹ Je ne parle pas de quelques vers arabes où ce mètre a été réduit à trois pieds, c'est-à-dire à un hémistiche seulement dont le dernier pied est *فاعِلُن* *fā'ilūn* pour *مفعولات* *māfūlāt* ou *مفعولُن* *māfūlūn* pour *مفعولا* *māfūlā*.

² Anthologie de M. Humbert, pag. 78.

Exemple du *sarî*, semblable au précédent pour le premier hémistiche, mais dont le dernier pied du second est فعلى *fālūn* pour مفعو *māfū* :

لله أيام نعمنا بها ما كان اسناها واهناها
غابت فلم يبق لنا بعدها شي سوى ان نتمناها

O Dieu! ces jours de félicité, qu'ils ont été glorieux et riches en bienfaits! Ils sont évanouis, et il ne nous est resté, après eux, que le désir de les revoir encore. (Omar ben Fâred ¹.)

Exemple du *sarî*, pareil aux exemples précédents, si ce n'est que le dernier pied du second hémistiche est فاعلان *fāilā-n*, ou فاعلات *fāilā-t* pour مفعلات *māfūlā-t* :

لله اوقات لنا قد مضت مع رفقة الغاظم كالجمان

- O quels *heureux* instants nous avons passés avec des compagnons dont les paroles étaient comme des perles. (Hadīcat ulafrāh ².)

SECTION VI.

Du mètre *munsarih* منسرح.

Les poètes arabes n'emploient ce mètre qu'à six pieds. Les poètes des autres nations musulmanes, au contraire, l'emploient rarement avec six pieds

¹ Anthologie de M. G. de Lagrange, pag. 166.

² Ces mots, qui signifient « le jardin des délices, » sont le titre d'un choix de morceaux arabes en prose et en vers, édité à Calcuta en 1812, par le scheïkh Ahmad-ulyamāni.

seulement, mais ordinairement avec huit pieds irréguliers, jamais réguliers. En effet, le dernier pied des deux hémistiches est, ou *maucûf*, ou *maksûf*, ou *majdû*, ou *manhûr*, et les autres sont *matwî*¹. En voici un exemple *matwî* et *maksûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفتعلن *mūftā-lūn*, *fāilūn*, répétés :

چہ یہ نظر کر نکرات رقیبان ستی

بیت میری سن سن دوسریکی جا غزل

Parle-moi par tes regards, ne parle pas à mes rivaux.
Écoute mes vers, n'écoute pas un autre gazal. (Wali.)

Exemple du *munsarih matwî* et *maucûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفتعلن *mūftā-lūn*, *fāilā-n*, ou فاعلات *fāilā-t* répétés :

ای شہ دلدل سوار شاہ سلام (2) علیک

حیدر با ذو الفقار شاہ سلام علیک

O roi³, monté sur Duldul, salut à toi, ô roi. O lion, armé du zû'lficar, salut à toi, ô roi.

Au lieu du premier فاعلان ou فاعلات, on peut

¹ Au lieu du pied *matwî* مفتعلن, on emploie quelquefois à sa place le *mactû*, c'est-à-dire مفعولن *māfūlūn* pour مستفعل *mūstāf-il*. Cette licence et les licences analogues sont fréquentes.

² Il faut dans ce vers, à cause de la mesure, prononcer ce mot *sālāmān* avec le *tanwîn zamma*, comme en arabe littéral.

³ Il est ici question d'Ali. Duldul était le nom de son cheval, Zû'lficar de son épée, qui était à deux pointes et à deux tranchants, et qui lui avait été donnée par Mahomet.

employer *فاعِلُنْ* *fā'ilūn*, qui est pour *مفعِلًا* *mā'fūlā*, c'est-à-dire *مفعولات* *matwi* et *maksūf* :

Exemple persan :

نوش لب لعل توقیت شکر شکست (۱)

چین سر زلف تو رونق عنبر شکست

Ce qu'on goûte sur tes lèvres de rubis détruit la valeur du sucre ². Tes cheveux bouclés anéantissent l'éclat de l'ambre gris ³. (Anwarî.)

Exemple hindoustani :

حضرت دل ہم تمہی کہتی نہ تھی بار بار

طرہ خوبان کی قید سخت ہی دشوار (۴)

O mon cœur ne t'ai-je pas dit bien des fois, qu'il est dur d'être enchaîné par les boucles de cheveux des belles?

Exemple du *munsariḥ matwī*, *manhūr* et *majdū* ainsi composé :

¹ Il faut ainsi scander cet hémistiche :

Nōschī lābī | lālī tū | quīmātlī schāk | kār schikās-t
mūf tālī lūn | fā'ilūn | mūftā ī lūn | fā ī lā-n

² C'est-à-dire « La douceur de ces lèvres est tellement préférable à celle du sucre qu'il en perd tout son prix et devient sans valeur. »

³ C'est-à-dire que les cheveux dont parle ce poète sont d'un noir plus brillant que celui de l'ambre gris ou plutôt noir.

⁴ Dans ce second hémistiche, on a employé une licence autorisée, c'est-à-dire que le troisième pied est *متفعِلُنْ* *mūtā'fīlūn* au lieu de *مُفْتَعِلُنْ* *mūftā'ilūn*. Il faut scander, en effet, ainsi cet hémistiche :

Tūrrāl khū | bān kī cā | dī sākhīlī hai | dāschāā-r
mūftāī lūn | fā ī lūn | mūtā fī lūn | fā ī lā-n

مفتعلن فاعلات مفتعلن فع مفتعلن فاعلات مفتعلن فاع (١)

بافتن ريسان نه مجزه باشد
مجزه داود بين كه آهن بافتست

Ce n'est pas une chose merveilleuse que de tisser du fil mais admire le miracle de David, qui faisait des tissus avec du fer¹. (Khâcânî.)

Voici un exemple arabe du *munsarih* régulier² à six pieds :

وقد تصليت حرّ حرّهم
كما تصلى المقرور من القرس

J'ai souffert de l'ardeur de leur guerre ce qu'un homme glacé de froid souffre des rigueurs de l'hiver³.

Autre exemple, avec le dernier pied réduit à مفتعلن *mūftāilūn* pour مستعلن *mūstāilūn* :

انّ ابن زيد لا زال مستعملا
للخير يغشى في مصره العرفا

Le fils de Zaïd ne cesse pas de faire du bien ; il répand ses bienfaits dans sa ville⁴.

Il y a quelques vers arabes qu'on rattache à ce

¹ Les deux hémistiches peuvent être aussi tout à fait pareils.

² Allusion à une légende orientale.

³ Sauf les licences dont les pieds originaux sont susceptibles.

⁴ *Chrestomatie* de M. de Sacy, t. II, p. 388.

⁵ Voyez, sur le mot de *misr* ou, comme on le prononce aujourd'hui en Orient, *masr* pris dans le sens de ville, une note dans le tome II de mon *Histoire de la littérature hindoui et hindoustani*, p. 370.

mètre, et qui n'ont que deux pieds. Ils se composent de *مفعولان* et *مفعولات*, ou *مفعولان* pour *مفعولا*. J'en cite le paradigme pour mémoire.

SECTION VII.

Du mètre *khafif* خفيف.

En arabe, on emploie ce mètre régulier, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds *فاعلاتن* *fā'ilatūn*, *mūstāfi-lūn*, *fā'ilātūn*, avec les licences accidentelles autorisées de *مفاعلن* *māfā'ilūn* pour *مستفع لن*, et de *فاعلاتن* *fā'ilātūn* pour *فاعلاتن*. Exemple :

ما رآى الناس ثانى المتنبي
 اى ثان يرى لبكر الزمان
 هو فى شعره نبى ولكن
 ظهرت معجزاته فى المعاني

Jamais les hommes ne verront un second Mutanabbi. Le premier né de ce temps peut-il trouver son semblable ? Dans ses vers il est prophète¹ sans doute, et ses miracles sont dans ses pensées².

Quelquefois les deux hémistiches se terminent par *فاعلن* *fā'ilūn*, pour *فاعلا* *fā'ilā*. Exemple :

¹ Allusion au surnom de *Matanabbi* (celui qui se dit prophète) sous lequel est connu le célèbre poète arabe Abūtaǧyib-Ahmad de Kúfa.

² *Anthologie* de M. Grangeret de Lagrange, p. 102.

أَنْ قَدَرْنَا يَوْمًا عَلَى عَامِرٍ
 نَنْتَصِفُ مِنْهُ أَوْ نَدْعُهُ لَكُمْ

Si un jour je réduis Amir en mon pouvoir, je verrai si je dois le traiter comme il le mérite ou vous le renvoyez.

D'autres fois, le dernier pied du second hémistiche seulement est réduit à فاعلى, et le dernier pied du premier hémistiche reste régulier. Exemple :

لَيْتَ شَعْرِي هَدِثَ هَدِثَ هَدِثَ هَدِثَ هَدِثَ هَدِثَ هَدِثَ هَدِثَ
 أَمْ يَحُولُنْ مِنْ دُونِ ذَاكَ الرَّدَى

Je voudrais bien savoir si je les atteindrai là, ou si la mort m'en empêchera.

En persan, en turc et en hindoustani, on n'emploie le *khafif* qu'irrégulier, à six pieds. Le premier de chaque hémistiche est ou régulier, ou *makhbûn*, ou *muçabbag*, et le dernier, *mâcsûr*, *mazhûf*, *muschaas*, *mactû* et *makhbûn*.

Voici des exemples du *khafif makhbûn* composé à chaque hémistiche des pieds فاعلاتن, مفاعلاتن, فاعلاتن. Exemple arabe :

لَا أَحِبُّ الدَّوَاتِ تَحْشَى يَرَاعَا
 تِلْكَ عِنْدِي مِنَ الدَّوَى مَعِيَّةً

Je n'aime pas voir l'encrier plein de calams ; c'est là, selon moi, une chose blâmable pour les écrivains. (*Kuschajim*¹.)

¹ Ce pied peut être aussi accidentellement *makhbûn*, c'est-à-dire réduit à فاعلاتن.

² *Chrestomathie* de M. de Sacy, t. II, p. 333.

Exemple persan :

ای صبا بوسه زن من در او را
ورنجد لب چو شکر او را

O Zéphir, baise sa porte de ma part, pourvu que ses lèvres
aussi douces que le sucre n'en soient pas blessées.

Exemple hindoustani :

یارمہ رو کو دیکھ کر نہا دل
ہاتھ سی اس کی آہ اب نہ بچا دل

A la vue de cette belle à visage de lune, mon cœur s'est
agité; hélas, il n'a pu se sauver de ses mains.

Exemple du *khafif makhbūn* et *macsūr*,¹ c'est-à-
dire composé à chaque hémistiche des pieds ناعلاتن
fāilātūn, *māfāilūn*, *fāilā-n*, ou *fālā-n*.

Exemple arabe :

زوضة ماء نہرہا سلسال
دوحة جمع طیرہا موزون

C'était un jardin avec un ruisseau d'eau limpide; c'était
un bosquet où le chant des oiseaux était cadencé. (Saadi,
Gulistan.)

Exemple persan :

ہم نبی را وصی و ہم داماد
چشم پیغمبر از جمالش شاد

Cette irrégularité est très-commune dans le dernier pied.

Ali était à la fois l'héritier et le gendre du Prophète. L'œil de Mahomet était content de sa beauté. (Sanâi.)

Exemple turc :

بی سفر شه اولوری عالم گیر
بی سفر مه اولوری بدر منیر

Le roi deviendra-t-il, sans voyager, le conquérant du monde? La lune deviendra-t-elle, sans se déplacer, pleine et brillante? (*Hamdyân-nâma.*)

Exemple hindoustani :

تیری مکھ پہ (۱) ای نازنین یونقاب
جھلکتا ہی جون مطلع آفتاب

Ce voile sûr ta face, ô charmante amie, brille comme l'aurore qui annonce le soleil. (Wali.)

Exemples du *khafîf makhbûn* et *mactû*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن فاعلاتن فاعلاتن *fāilātūn, māfāilūn, fāilūn* ou *fālān* ².

¹ Telle est, je pense, la véritable leçon, et non لی, qu'on lit dans mon édition. Cette nouvelle leçon m'est indiquée par un manuscrit que j'ai acheté depuis l'impression des œuvres de Wali. Ce manuscrit paraît avoir fait partie de la bibliothèque impériale de Dehli, car il porte l'empreinte du cachet de l'empereur mogol Mohammad Schâh. Il est excellent et il m'a souvent donné, à mon cours, l'occasion de proposer des leçons meilleures que celles que j'avais adoptées. Je puis aussi actuellement consulter un manuscrit du même écrivain dont mon savant ami M. Samuel Lee a bien voulu me gratifier. Ces deux manuscrits portent à huit ceux que je possède et à onze ceux que j'ai pu consulter.

² C'est sur ce mètre que sont écrits, entre autres, le *Salsalat uz-zahab* et le *Sabât ulabrâr* de Jâmi, le *Hadîcat* de Sanâi (ثنائی), le *Haft Paikar* de Nizami et le *Jâm-i Jam* d'Auhadi.

Exemple persan :

هر دم از عمر میرود نفسی
چون نگه میکنم نماند بسی

A chaque respiration, une parcelle de la vie s'échappe. Si j'y fais bien attention, je verrai qu'il n'en reste que peu. (Saadi, *Gulistan*.)

Exemple turc ¹ :

فضل رجانه استناد ایدہلم
نامنی خلوت ایچره یاد ایدہلم
بوفنا دولتندن ال چکہلم
مزرع دلده حبّ حبّ اکہلم

Je veux me confier² en la bonté de Dieu et aller, au sein de la retraite, invoquer son nom. Je veux éloigner ma main de ce royaume périssable et semer dans mon cœur le grain de l'amour de Dieu. (Saad-uddîn.)

Exemple hindoustani :

کیا کہون میں کہ آج کیسی ھی

¹ Le poème turc de Fazlî intitulé *Gul o bulbul*, et dont M. le baron de Hammer Purgstall a donné une édition accompagnée d'une traduction allemande, est un masnawî écrit sur ce mètre. Ainsi ses vers ne se composent pas, comme l'a cru le célèbre orientaliste de

Vienne, des pieds *fäilātūn*, *fäilātūn*, *fālūn*, qui formeraient d'ailleurs un paradigme inusité.

² Mot à mot : « Faisons appui » ou « appuyons-nous. » C'est le sultan Murâd qui est censé prononcer ces vers lorsqu'il se décide à abdiquer. Voyez le récit de la bataille de Varna, dans le Journal asiatique, année 1828 et dans la Bibliothèque des Croisades, à la suite de l'Histoire de Michaud, t. IX, p. 416 et suiv.

شکل شاہ جهان کی جیسی ہے

Dirai-je comment est actuellement sa figure? Elle est semblable à celle du roi du monde. (Saudâ.)

En arabe, ce mètre n'a quelquefois que quatre pieds seulement, c'est-à-dire : *fāilātūn, mūstāfi-lūn*¹, à chaque hémistiche. L'énigme suivante en offre un exemple :

ما أَسْمَى شَيْءٍ مِنْ الْخِيَا نَصْفُهُ قَلْبٌ نَصْفُهُ
وَإِذَا رُجِّمَ اقْتَضَى طَبِيبُهُ حَسَنٌ وَصْفُهُ

Quel est le nom d'une chose qui fait partie de la pluie, dont la moitié est la même chose que l'autre moitié retournée? Si l'on en retranche la dernière lettre, sa bonne odeur la rend digne d'éloges².

Autre exemple, avec le dernier pied réduit à *fāülūn* (pour *mütāfil*) :

كُلْ خَطْبٌ مَا لَمْ تَكُونُوا غَضِبْتُمْ بِسِيرٍ⁽³⁾

Toute chose est facile, pourvu que vous ne vous fâchiez pas.

¹ *Fāilātūn* peut être réduit à *fāilātūn* et *mūstāfi-lūn* à *mütāfilūn*.

² Le mot de l'énigme est قطره « goutte d'eau. » Ce mot, séparé en deux mots donne قط et ره et ce dernier mot retourné donne هر. Or, les mots, قط et ره sont deux noms du chat. En retranchant la dernière partie de قطره, c'est-à-dire ه, on a قَطْر, qui signifie le bois d'aloès. (Chrest. arabe, III, 164.)

³ Voici comment on doit scander ce vers :

Källū khātūn | mā lām tākū | nū gādibtūn | yācīrū
fā ī lā tūn | mūs tāfi-lūn | fā ī lā tūn | fāülūn

Ainsi qu'on le voit par la scansion, les deux premières syllabes

هرگز قضاة ذرة قدر يوق عنادمر

Je suis soumis, au péril de ma vie, à l'ordre de l'amour ;
ma résistance est tout à fait impuissante contre le destin.

(Bâquf.)

Exemple hindoustani :

تا گل کی روسون رنگ اڑی اوس کی غمط

ای آفتاب حسن لٹک تون چمن من آ

O soleil de beauté, viens dans le jardin en te balançant,
afin que la couleur de la rose disparaisse de son visage
comme la rosée, *par le dépit qu'elle aura d'être éclipsée par ta*
beauté. (Walî.)

Exemple persan du *muzâri akhrab*, *makfûf* et *mac-sûr*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des
mêmes pieds que les vers précédents, si ce n'est que
le dernier est فاع *fâi-lā-n* :

بازمرو هوای آن بت رعناست الغیات

دیگر دلمر رمیده وشیدااست الغیات

Miséricorde ! je ressens encore de l'amour pour cette idole ;
miséricorde ! mon cœur en est encore ému et agité. (Hâfiz.)

Exemple du *muzâri* à huit pieds alternativement
makfûf et *mucsûr*, c'est-à-dire composé à chaque hé-
mistiche des pieds فاع *fâi-lā-n* مفاعیل فاع *māfāilū*, *fâi-lā-n*
répétés.

گر آن طره هست مشک بما چون نداد بوی

ورآن چهره هست ماه چرا در کشید روی

رفتى ولى تو بر مى بگذشت (۱) صد قيامت

O cypres à visage de lune, ô lune à taille de cypres, tu m'as abandonné; mais aussi cent afflictions m'ont assailli.

Exemple turc :

رخسارک اوزره اول خال خال اوزره اول سیه مو
سان آتشی اوزره عنبر عنبرده دود خوشبو

Sur ta joue est cette éphélide, sur cette éphélide ce poil noir; on dirait que c'est de l'ambre gris sur du feu, et qu'il y a sur l'ambre une odorante fumée ². (Schahidî.)

Exemple hindoustani :

وه نازين ادا مينى اعجاز هي سراپا
خوي مينى گلرخان سون ممتاز هي سراپا

Cette femme gentille est une véritable merveille; elle se distingue, par sa beauté, de toutes ses compagnes. (Walî.)

Exemple turc du *muzâri makfûf*, *akhrab* et *mah-zûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فاع لى *māfûlû*, *fâi-lâtû*, *mā-fâilû*, *fâi-lûn* :

فرمان عشقه جانله در انقياد مر

¹ Il faut prononcer *bigzûschti*, pour avoir *māfûlû*. Sur la prononciation de la particule verbale به, voyez mon édition de la Grammaire persane de Jones, pag. 50.

² L'auteur compare au feu la joue, à cause de son incarnat; à l'ambre l'éphélide, à cause de sa noirceur, et à la fumée le poil tortillé qui croît sur la lentille.

Quoique les rhétoriciens arabes admettent en théorie le *mujtas* à six pieds, les poètes qui ont écrit en arabe ne l'ont employé qu'à quatre pieds.

Exemple du *mujtas* à quatre pieds réguliers, c'est-à-dire composé de *مس تفع لن فاعلاتن* *mūs-tāfi-lūn*, *fāilātūn* à chaque hémistiche :

فلا بحظي أعطى ولا بصنعة كفي
كم جاهلاً في الثريا وعالمًا مخفي

Le bien ne m'arrive ni par la faveur des destinées, ni par le travail de mes mains. Que d'ignorants dont le front touche aux pléiades ! que d'hommes instruits cachés ! (*Alf laila* ¹.)

Le pied *مس تفع لن* *mūs-tāfi-lūn* devient quelquefois *مس تفع ل* *mūs-tāfi-lū*, et donne ainsi une autre variété.

Exemple du *mujtas* à quatre pieds *makhbūn*, c'est-à-dire dont les hémistiches se composent des pieds *م فاع لن فعلاتن* *mā-fāi-lūn*, *fāilātūn* :

ولو علقَتَ بسلي علمتَ ان ستموت

Tu es attaché à Salma, quoique tu saches qu'elle mourra.

Au lieu de *م فاع لن*, on emploie aussi *م فاع ل* *mā-fāi-lū*.

SECTION XI.

Du mètre *mutacārib* متقارب.

Ce mètre est fort employé par les poètes musulmans; mais le plus souvent irrégulièrement. Généra-

¹ *Anthologie* de M. Humbert, pag. 10.

lement l'irrégularité n'a lieu qu'au dernier pied des deux hémistiches, pied qui devient fréquemment *macsûr* ou *mahzâf*. Voici d'abord des exemples de ce mètre régulier. Exemple arabe :

شَفِيعٌ مَطَاعٌ نَبِيٌّ كَرِيمٌ
قَسَمٌ جَسَمٌ بِسْمِ وَسَمِ

Il (Mahomet) est un intercesseur exaucé, un prophète généreux, beau de visage et de corps, aimable et marqué du sceau de sa mission. (Vers cité dans le *Gulistan*.)

Exemple persan :

اگر سرو من در چمن جا بگیرد
عجب باشد از سرو بالا بگیرد

Si mon cyprès ¹ prenait place dans le jardin, il serait étonnant que le cyprès conservât sa posture verticale ².

Exemple turc :

نه دوران موافق نه طالع مساعد
قولن بویغمه صالمز اول سیم ساعد

La révolution du ciel ne m'est pas propice, les constellations ne me sont pas favorables, cette belle à la jambe d'argent ³ ne jette pas son bras à mon cou. (Bâquî.)

Exemple hindoustani :

جھی گل کی ہنسنی پہ آتا ہی رونا

¹ C'est-à-dire : « Ma bien-aimée dont la taille est pareille au cyprès. »

² C'est-à-dire : « Il se courberait devant ce cyprès vivant; il confesserait son infériorité. »

³ C'est-à-dire : « d'un blanc mat comme l'argent. »

هرگز قضا ده ذره قدر یوق عناد مر

Je suis soumis, au péril de ma vie, à l'ordre de l'amour ;
ma résistance est tout à fait impuissante contre le destin.
(Bâquî.)

Exemple hindoustani :

تا گل کی روسون رنگ ازی اوس کی غط
ای آفتاب حسن لئک تون چمن من آ

O soleil de beauté, viens dans le jardin en te balançant,
afin que la couleur de la rose disparaisse de son visage
comme la rosée, *par le dépit qu'elle aura d'être éclipsée par ta*
beauté. (Walî.)

Exemple persan du *muzâri akhrab*, *makfûf* et *mac-sûr*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des
mêmes pieds que les vers précédents, si ce n'est que
le dernier est فاع لان *fâi-lā-n* :

بازم هوای آن بت رعناست الغیات
دیگر دلم رمیده وشیدا است الغیات

Miséricorde ! je ressens encore de l'amour pour cette idole ;
miséricorde ! mon cœur en est encore ému et agité. (Hâfiz.)

Exemple du *muzâri* à huit pieds alternativement
makfâf et *mac-sûr*, c'est-à-dire composé à chaque hé-
mistiche des pieds فاع لان *mâfâilā*, *fâi-lā-n*
répétés.

گر آن طره هست مشک بما چون نداد بوی
وَر آن چهره هست ماه چرا در کشید روی

Si ces boucles de cheveux sont du musc, pourquoi me refusent-elles leur odeur? Si ce visage est la lune, pourquoi s'est-il détourné de moi?

Exemple hindoustani :

جو اسمیں ہی کب ہی زہر دلا دیکھ یار میں
نجا زلف یار میں نجا زلف یار میں

O mon cœur, ne va pas te perdre dans les boucles des cheveux de mon amie, de crainte que tu n'y trouves du poison.

Voici actuellement des exemples du *muzâri* à six pieds *akhrab* et *makfûf*, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds *māfûlû* مفعول فاعل لات مفاعیلن *fāi-lātû*, *māfāilûn*. Exemple persan :

ای مه جبین که یار دل ازاری
سویم نگاه کن زسریاری

O beauté charmante, qui tourmentes mon cœur, regarde au moins de mon côté avec amitié.

Exemple du *muzâri* à six pieds *akhrab*, *makfûf* et *macsûr*, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds ¹ مفعول مفاعیل فاعلان *māfûlû*, *māfāilû*, *fāilā-n* :

کو آصف جم گو بیاب به بین

¹ On peut aussi employer le pied فاعلن, c'est-à-dire que le pied primitif فاعل لاتن peut devenir *mahzûf* au lieu de *macsûr*. Au reste, on voit par le paradigme de ce mètre dérivé, que ce n'est pas le dernier pied de l'hémistiche qui est retranché, mais le second.

برخت سليمان راستين

Viens voir que, bien qu'il soit Açaf et Jam, il est assis sur le trône solide de Salomon. (Anwarî.)

Voici actuellement un exemple arabe du *muzâri* à quatre pieds composé à chaque hémistiche des pieds فاع لاتن *māfāilūn, fāi-lātūn*¹ :

وقد رأيت الرجال (١) فإرى مثلاً زيد

J'ai vu les hommes, mais je n'en ai vu aucun comme Zaid.

SECTION IX.

Du mètre *muctazab* مقتضب.

En persan, en turc et en hindoustani, on n'emploie ce mètre qu'irrégulièrement des deux manières suivantes :

1° A huit pieds *matwîs*, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds فاعلاتُ *fāilātū, mūf-tāilūn* répétés. Exemple persan :

سرو گلعدادار منی فصل نو بهار منی

¹ Il est essentiel de remarquer seulement, 1° qu'on emploie quelquefois مفاعيل *māfāilū* au lieu de فاعلن *fāilūn*, et même qu'au commencement du vers on peut substituer à ces pieds فاعلن *fāilūn* et مفعول *māfūlū* (pour فاعيل *fāilū*); 2° que فاع لاتن *fāi-lātūn* peut, à la fin du premier hémistiche, se changer en فاع لات *fāi-lātū*.

² Le ت *tū* de رأيت *rāi't* et le ل *lū* de رجال *rījālū* sont longs; il faut donc scander ainsi :

Wā cād rāi | tūr rījālū
mā fā ilūn | fū i-lātūn

من اگرچه ننگ تو امر عز و افتخار منی

Tu es mon cyprès aux joues de roses et mon nouveau printemps; quoique je puisse te faire honte, toi, tu me fais honneur et tu es ma gloire.

Exemple turc :

یار گلزارم اگر گوز اوجیله قیله نظر
خرم اوله جان و گوگل مدحن ایده شام و سحر

Si ma bien-aimée aux joues de rose jette sur moi un regard furtif, que mon cœur et mon âme soient pleins de joie et chantent ses louanges soir et matin! (Schâhidi.)

Exemple hindoustani :

یار بی وفاسی هین شوخ دلرباسی هین
کب امید وصل هوئ کب امید وصل هوئ

Quel espoir puis-je avoir d'être jamais uni à une amie infidèle, à une coquette qui se fait un jeu de séduire les cœurs.

2° A huit pieds *matwî* et *macsûr*, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds فاعلات مفعول *fâilâtâ*, *mâfûlân* répétés. Exemple persan :

وقت را غنیمت دان آنقدر که بتوانی
حاصل حیات ای جان یکدم است تا دانی (۱)

Autant que tu le peux, considère le temps comme une

¹ On pourrait aussi scander ce vers par فاعلین مفاعیلین *fâilûn*, *mâfâilûn* répétés quatre fois, et alors il appartiendrait au mètre *hazaj aschtar*.

proie dont il faut se saisir; car la vie, ô mon âme, autant que tu peux le savoir, n'est qu'un instant.

Exemple hindoustani :

های بهم نصیب اپنی جسکی وہ تمنا تھی
بعد مرگ ہی گاہی خاک پر نہ آنکلا

Hélas quel sort malheureux, pour moi qui suis plein de desirs! Ne viendra-t-elle pas au moins après ma mort passer une fois sur ma poussière?

En arabe, quoiqu'en théorie les rhétoriciens admettent le *muctazab* à six pieds, il n'en a jamais que quatre dans la pratique, à savoir : *مفعولات* *māfūlātū*, *mūstāfilūn* à chaque hémistiche; encore ces pieds ne sont-ils employés que dans des formes altérées, ainsi qu'on le voit dans les vers suivants, dont les hémistiches se composent des pieds : *مفعلات مفتعلن* *māfūlātū*, *mūftāilūn* :

اقبلت فلاح لها عارضان كالسج
ادبرت فقلت لها والنفود في وج
هد على ويحكمها ان لهوت من حرج

Elle s'approcha et ses joues brillaient comme du jais; puis elle recula, et je lui dis, tandis que mon cœur était enflammé, hélas lorsque je plaisante, est-ce que je commets un crime?

SECTION X.

Du mètre *mujtas* مجتس.

Le pied *مس تفع لن* *mūs-tāfi-lūn*, dont ce mètre

se compose en partie, ne peut pas devenir *matwî* (مفتعلی) comme *mūstāfīlūn*; parce que ici *tāfī* est un *watad mafrūc* (pieu disjoint) entre deux *sababs khafifs* (cordes légères). Cette particularité indique assez la différence qu'il y a entre *مس تفع لن* en trois mots et *مستفعلى* en un seul.

Exemple persan du *mujtas* à huit pieds réguliers, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds *مس تفع لن فاعلاتن* *mūs-tāfī-lūn, fāilātūn* répétés :

در عشق تو ای پری رو دیوانه خواهم شدن من
نی غلط کنم اینک فرزانه خواهم شدن من

O beauté à visage de fée, je veux perdre la raison dans ton amour; non, non, je me trompe, je veux être sage désormais.

Exemple persan du *mujtas* à huit pieds *makhbūn*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds *مس تفع لن مفاعلى* *māfāilūn, fāilātūn* répétés :

ز دور نیست میسر نظر بروی تو مارا
چه دولت است تعالی الله از قد تو قبارا

Il m'est difficile de voir ta face de loin. O Dieu ! heureuse est ta robe qui enveloppe tes formes charmantes.

Exemple hindoustani :

ہی رخم دل سی گل تر کو آرزوی طراوت
اور اپنی اشک سی ہی ابر ایک جوی طراوت

La rose acquiert sa fraîcheur par la blessure de mon cœur; et le nuage verse ses eaux par l'effet de mes larmes.

Exemple persan du *mujtas* à huit pieds *makhbân* et *macsûr*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds *مفاعلی مفاعلی فعلاتی فعلاتی* *māfāilūn, fāīlātūn, māfāilūn fāīlā-n* :

به بستر افتم و مردن کنم بهانه خویش
بدین بهانه مگر آرمش بخانه خویش

Je tombe sur mon lit et je fais semblant de mourir. Je pourrai peut-être ainsi par cet artifice l'attirer dans ma maison. (Figāni.)

Exemple hindoustani :

میری نظر میں تو کمر حور خلدسی تو نہیں
نجانگا تیری کوچہ کو چھوڑ سوی جنان

A ma vue, tu n'es pas au-dessous des houris immortelles du paradis ; non, je ne quitterai pas la rue où tu demeures pour aller trouver les génies.

Dans l'hémistiche turc suivant, le second pied est, comme le dernier, réduit à *فعلان fālā-n* :

سنگله اولدم کاشکه با تو بودم کاش

Plût à Dieu que je fusse avec toi, plût à Dieu que je fusse avec toi !

Exemple persan de la variété composée, à chaque hémistiche, des pieds *مفاعلی مفاعلی فعلاتی فعلاتی* *māfāilūn, fāīlātūn, māfāilūn fāīlūn* ou *fālūn* :

شفا چو در قدم تست مبتلای ترا
برون خرام که دردی مباد پای ترا

Puisque ton approche donne la santé à celui qui est amoureux de toi, sors de ta demeure ; mais prends garde de blesser tes pieds délicats.

Exemple hindoustani :

نبوچہ دلمیں (۱) دوجی طالبان برابر مجھ

کہ اہل عیش جدا ہو ریو درد مند جدا

Ne crois pas avoir des poursuivants qui soient pareils à moi ; car autres sont les gens de plaisir, autre je suis, moi qui ressens pour toi une si vive sympathie. (Wall.)

Le *mujtas* peut avoir le premier et le troisième pied de chaque hémistiche *makhbûn*, le second *mus-skaas* ou *makhbûn*, et le quatrième *mahzûf* ou *mac-sûr*; c'est-à-dire que chaque hémistiche peut se composer des pieds مفاعلي مفعولي مفاعلي *māfā'ilūn*, *māfulūn*, *māfā'ilūn*, *fā'ilūn*, et qu'au lieu de مفعولي *māfulūn* et de مفعولي *fā'ilūn*, on peut employer فعلائي *fā'ilātūn* et فعلائي *fā'ilā-n*. Dans le vers suivant, le premier hémistiche est conforme au paradigme, et le second admet les modifications qui viennent d'être signalées :

نماند تیری در ترکش قضا که فلک

سوی دلم بسر انگشت امتحان نکشود

Il n'est *sans doute* pas resté de flèches dans le carquois du destin, puisque le ciel n'a pas attaqué mon cœur avec la main de l'épreuve. (Abd-urrazzâc ².)

¹ A la lettre, « Ne crois pas dans ton cœur. » Dans le texte imprimé, il y a **يوح**, mais mes nouveaux manuscrits portent **يوح** et je n'hésite pas à admettre cette leçon.

² Il s'agit ici de Jamâl-uddin Mohamamad Abd-urrazzâc d'Ispahan.

Quoique les rhétoriciens arabes admettent en théorie le *mujtas* à six pieds, les poètes qui ont écrit en arabe ne l'ont employé qu'à quatre pieds.

Exemple du *mujtas* à quatre pieds réguliers, c'est-à-dire composé de *مس تفع لن فاعلاتن* *mūs-tāfi-lūn*, *fāilātūn* à chaque hémistiche :

فلا بحظّي أعطى ولا بصنعة كفى
كم جاهلاً في الثرى وعالمًا متقى

Le bien ne m'arrive ni par la faveur des destinées, ni par le travail de mes mains. Que d'ignorants dont le front touche aux pléiades ! que d'hommes instruits cachés ! (*Alf laila* ¹.)

Le pied *مس تفع لن* *mūs-tāfi-lūn* devient quelquefois *مس تفع ل* *mūs-tāfi-lū*, et donne ainsi une autre variété.

Exemple du *mujtas* à quatre pieds *makhbān*, c'est-à-dire dont les hémistiches se composent des pieds *فاع لن فعلاتن* *mā-fāi-lūn*, *fāilātūn* :

ولو علقت بسلى علمت ان ستموت

Tu es attaché à Salma, quoique tu saches qu'elle mourra.

Au lieu de *فاع لن* *mā-fāi-lū*, on emploie aussi *فاع ل* *mā-fāi-lū*.

SECTION XI.

Du mètre *mutacārib* متقارب.

Ce mètre est fort employé par les poètes musulmans; mais le plus souvent irrégulièrement. Généra-

¹ *Anthologie* de M. Humbert, pag. 10.

lement l'irrégularité n'a lieu qu'au dernier pied des deux hémistiches, pied qui devient fréquemment *mácsûr* ou *mahzûf*. Voici d'abord des exemples de ce mètre régulier. Exemple arabe :

شَفِيعٌ مُطَاعٌ نَبِيٌّ كَرِيمٌ
قَسَمٌ جَسَمٌ بِسْمِ وَسَمِ

Il (Mahomet) est un intercesseur exaucé, un prophète généreux, beau de visage et de corps, aimable et marqué du sceau de sa mission. (Vers cité dans le *Gulistan*.)

Exemple persan :

اگر سرو می در چمن جا بگیرد
عجب باشد ار سرو بالا بگیرد

Si mon cyprès¹ prenait place dans le jardin, il serait étonnant que le cyprès conservât sa posture verticale².

Exemple turc :

نه دوران موافق نه طالع مساعد
قولی بویغنه صالمز اول سیم ساعد

La révolution du ciel ne m'est pas propice, les constellations ne me sont pas favorables, cette belle à la jambe d'argent³ ne jette pas son bras à mon cou. (Bâquî.)

Exemple hindoustani :

بجھی گل کی ہنسنی پہ آتا ہی رونا

¹ C'est-à-dire : « Ma bien-aimée dont la taille est pareille au cyprès. »

² C'est-à-dire : « Il se courberait devant ce cyprès vivant; il confesserait son infériorité. »

³ C'est-à-dire : « d'un blanc mat comme l'argent. »

کہ اس طرح ہنسنی کی خوتھی کسی کی

Je pleure en voyant sourire la rose; car mon infidèle avait l'habitude de sourire ainsi ¹.

Exemples du *mutacârib* régulier, si ce n'est au quatrième pied de chaque hémistiche, pied qui devient *macsûr* ou *mahzûf*, c'est-à-dire *فَعُول* *fäü-l* ou *فَعْل* *fääl*. Le *Schâh nâma* ou Livre des Rois, l'*Iskandar-nâma* de Nizâmî, le *Firâc nâma* de Salmân Sâwajî, le *Bostan* de Sâadî, le *Sihir ul-bayân*, les *Aventures de Kâmrûp* et plusieurs autres poèmes célèbres, sont écrits sur ce mètre. Exemple arabe ²:

نَهَيْتُ الْحَبِيبَ عَنِ الْمُرُوحَةِ
لِمَعْنَى وَحَسْبِكَ (3) أَنْ أَشْتَرَحَهُ
لَقَدْ خَفْتُ أَنْ مَرِّفِيهَا النَّسَمَ
وَلَامَسَ خَدَّيْهِ (4) أَنْ يَجْرَحَهُ

J'ai défendu à ma bien-aimée de se servir de l'éventail, et voici ma raison: j'ai craint que le zéphyr, en touchant ses joues, n'en blessât la délicatesse ⁵.

Je donnerai comme exemple persan de cette

¹ A la lettre: «L'habitude de quelqu'une était de sourire de la même manière.» L'auteur veut dire que le sourire de la rose, lui rappelant ce sourire chéri, renouvelle ses regrets.

² Quelquefois, en arabe, c'est seulement le dernier pied du vers qui est altéré; on le trouve même réduit à *فَع* *fā*.

³ Il faut prononcer *hâsbāk* pour avoir la mesure.

⁴ Il faut prononcer, pour avoir la mesure, *lâmis* et *khâdâihî*.

⁵ *Anthologie* de M. G. de Lagrange, p. 135.

variété les vers suivants de Saadi, qui sont gravés sur une pierre tumulaire que feu mon ami le général Harriot a rapportée de l'Inde :

دو بیتم جگر کرد روزی کباب
 که میگفت گوینده با رباب
 دریغاکه بی ما بسی روزگار
 بروید گل و بشکفتد نو بهار
 بسی تیر و دیمه واردی بهشت
 بنابد که ما خاک باشیم و خشت
 پس از ما بسی گل دهد بوستان
 نشینند با یکدگر دوستان
 کسانی که از ما بغیب اندرند
 بیایند و بر خاک ما بگذرند

Un jour, deux (quelques) vers, qu'un chanteur récitait en s'accompagnant de son rabâb ¹, rentirent mon cœur pareil au kabâb ².

Hélas! sans nous, pendant longtemps, la rose croîtra, et de nouveaux printemps se développeront.

Bien des mois de juillet, de décembre et de mai paraîtront, tandis que nous serons de la terre et de la poussière.

Après nous, le jardin produira bien des roses, et les amis seront assis ensemble.

Bien des gens qui, aujourd'hui, sont encore dans le néant, viendront et passeront sur notre poussière.

¹ Sorte de guitare d'où vient le nom de *rabâbiya* qu'on donne, en Afrique, aux femmes qui en jouent, et, par suite, aux danseuses.

² Morceaux de viande grillée.

Je suis tellement malheureux par ton absence, que je suis sur le point de rendre l'âme. (Saïfi.)

En arabe, on emploie aussi le *mutacârib* à six pieds, mais avec le dernier irrégulier. Dans le vers suivant, par exemple, le dernier pied du premier hémistich est فعل *fāal*¹, et le dernier du second فعول *fāū-l* :

وَيْ خِدَّةٍ رَوْضَةٌ تَضَاهِي جَنَانَ الْخُلُودِ

Ses joues sont comme un jardin qui ressemble au paradis. (Ata Mohammed.)

SECTION XII.

Du mètre *mutadârik* متدارك.

Exemple arabe du *mutadârik* régulier, c'est-à-dire composé de huit فاعل *fāilūn* :

جاءنا عامرٌ سالمًا غامًّا

بعد ما كان من عامرٍ

Amir est venu nous trouver sain et sauf et chargé de butin, après avoir terminé son expédition.

Exemple persan :

حسن و لطف ترا بنده شد مهرومه

خط و خال ترا مشک ختن خاک ره

Le soleil et la lune ont été les esclaves de ta gentillesse ; le musc du Khotan a été pareil à la poussière du chemin au prix de tes poils follets et de tes éphélides.

¹ Quelquefois réduit à فع *fā* au dernier pied du vers.

Exemple turc :

بلبلی گلرک سروری قوللرک
 هرر دالرک رهبری یوللرک
 فاعلن فاعلن فاعلن فاعلن
 ای قوی تضرینک وی شهی ایللرک

Le rossignol des roses, le chef¹ des esclaves, le compagnon des cœurs, le guide des routes² est *fäilün, fäilün, fäilün, fäilün*, ô esclave de Dieu, ô roi des contrées. (Sarwari³).

Exemple hindoustani :

زلف ورخ خال وخط یارکا دیکھ کر

Regarde les boucles des cheveux et les joues; les éphélides et les poils follets de ta bien-aimée.

Exemple arabe du *mutadârik* à huit pieds *makhbûn*, c'est-à-dire réduits à *فاعلن fäilün* :

¹ L'auteur fait allusion à son nom. Ces deux vers sont extraits de son *Arâz* ou *Prosodie arabe* appliquée au turc.

² L'auteur de ces vers s'exprime ainsi à cause du bourdonnement et du tintement que ce mètre représente. Selon les musulmans, il ressemble surtout au tintement des cloches chrétiennes. Ils racontent, à ce sujet, qu'Ali, traversant un village de Syrie avec Jâbir, l'ansari dit à ce dernier, en entendant sonner la cloche d'une église: « Cette cloche semble prononcer les mots :

حقا حقا حقا حقا صدقا صدقا صدقا صدقا

c'est-à-dire « véritablement, véritablement, véritablement, véritablement; assurément, assurément, assurément, assurément. » En effet, ces mots, répétés quatre fois chacun, représentent quatre *فاعلن* et forment le *mutadârik mactû* dont il sera parlé plus bas.

³ Ou, selon la prononciation turque, *Servêri*. C'est le même écrivain qui a été quelquefois appelé, par erreur, *Surârî*.

كُرَّةٌ طَرَحَتْ بِصَوَالِجَةٍ
فَتَلَقَّهَا رَجْدٌ رَجْدٌ

La boule a été lancée par les maillets, et les joueurs l'ont attrapée.

Exemple persan :

چو رخت نبود گل باغ ارم
چو قدت نبود قد سرو چین

La rose du jardin d'Iram n'est pas aussi belle que ta joue ;
la stature du cyprès du jardin n'est pas comparable à ta taille.

Exemple du *mutadârik mākhhbân* et *mactû* ou plutôt *mukhalla*¹, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds فعل فاعل *fā'ilūn*, *fā'al* répétés :

تا تو رفته از کنار من
سخت تیراست روزگار من

Depuis que tu t'es échappée à mes embrassements, ma vie est fort triste.

Exemple arabe du *mutadârik mactû*, c'est-à-dire composé de huit فعلی *fālūn* :

مالی مال الا درهم او برزونی ذاك الادهم

Je n'ai pour toute fortune qu'un dirhem, si ce n'est mon mauvais cheval noir.

¹ مخلص En effet, cette irrégularité, qui consiste à réduire فاعل إلى فعل *fā'al*, se nomme تخليع. (Voyez p. 135 et 140 du n° de fév.)

Exemple persan de la même variété :

هر دم پیشت دارم زاری
کز غم تاکی زارم داری

A chaque instant je gémis devant toi ; quand écouteras-tu les gémissements que m'arrache mon chagrin ?

Exemple hindoustani :

میں جو دیکھا مضطرب دل کو
ویسا پایا کب بسمد کو

Mon cœur est plus désolé que ne le fut jamais l'animal qu'on va sacrifier.

Exemple du *mutadârik makhbûn* et *mactâ*, *mactû* et *muzâl*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فعلى فعل فعلى فعلى *fālûn*, *fālûn*¹, *fāâl*, *fālâ-n* :

یار یارب بہائی زار
آن نامہ سیہ (۲) خطا کردار (۳)

¹ On peut employer accidentellement, pour ce pied, le *makhbûn* فعلى *fā'îlûn*, ainsi qu'on le voit dans le deuxième hémistiche du vers de Bahâi.

² La mesure exige سیہ, par contraction pour سیاہ, qu'on a mis mal à propos dans l'édition du *Hadâyic*.

³ Voici comment on doit scander cet hémistiche :

ān nā | mā sī yāh | khātā | kārdā-r
fā lûn | fā 'î lûn | fā āl | fā lā-n

O seigneur, ô seigneur, ce livre ¹ où sont écrits mes noirs péchés est l'objet des gémissements de Bahâi. (Schaikh Bahâi.)

En arabe, on emploie souvent ce mètre avec six pieds seulement. En voici un exemple régulier :

أَيُّهَا الرَّبُّ كُنْ مُسْعِدِي كَان لِي فَيْك عَيْشٌ هَنِي

O maison printanière, rends-moi heureux; qu'à ton abri je mène une vie paisible.

En voici un autre exemple avec le dernier pied *muzaiyal*, c'est-à-dire développé en فاعلان *fāilā-n* ² :

هَذِهِ دَارُهُمْ أَقْفَرَتْ أَم زَبُورُ مَحْتَهُ الدَّهْوَرُ

Cette maison qui leur appartenait a disparu comme un écrit qu'ont effacé les siècles.

SECTION XIII.

Des mètres *carib* قَرِيب, *jadid* جَدِيد et *muschâkil* مُشَاكِل.

Ces mètres sont inconnus aux Arabes, et n'ont pas été employés non plus par les auteurs classiques des autres nations musulmanes. L'auteur du *Hadâyic* les traite d'innovations et ne les mentionne que pour mémoire. Toutefois, je dois remplir en peu de mots cette lacune :

Le mètre *jadid* ³ ne s'emploie pas selon le para-

¹ Le livre du jugement dernier.

² Quelquefois ce pied final prend aussi la forme فاعلاتن *fāi-lātūn*.

³ C'est-à-dire nouveau. Il est, en effet, nouveau, relativement aux

digme régulier. En voici un exemple *makhbân*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن فعلاتن *fäilātūn, fäilātūn, mäfäilūn* :

تیری قدسی ہی صنوبر بس اب خجل

تیری زلفوں سی ہمیشہ ہی شب خجل

Le pin est honteux à cause de ta stature, et la nuit est confuse à cause des boucles de tes cheveux ¹.

Le mètre *carīb* ² n'est pas non plus employé régulièrement, mais seulement dans des formes dérivées. En voici deux exemples : 1° *carīb mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفاعيل مفاعيل فاعلاتن *mäfäilū, mäfäilū, fäilātūn* :

خداوند جهان بخش شاه عادل

شهنشاه جوان بخت زاد کامل

O seigneur dispensateur des biens du monde, ô souverain juste, roi des rois, à heureuse fortune et aux qualités accomplies !

mètres plus anciens ; mais l'invention n'en est pas d'une date récente, car on l'attribue à Buzurjmîhr, ministre de Nûschirwân. On nomme aussi ce mètre غريب ou *étranger* (aux Arabes).

¹ C'est-à-dire que le pin est honteux d'être moins droit que la belle dont il s'agit, et que la nuit est confuse d'être moins noire que les boucles de ses cheveux.

² Ce nom, qui signifie *proche*, est donné à ce mètre, selon l'auteur du *Hadâyic urdû*, parce qu'il se rapproche des anciens mètres et surtout du *kazaj* et du *muzârî*. On en doit l'invention à Yuçûf Arûzî, qui vivait deux siècles après Khalîl. Les Turcs nomment ce mètre مستعمل, c'est-à-dire *prompt*.

2° *Carib akhrab* et *makfûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistichie, des pieds مفعول مغايل فاعلاتن *māfūlū, māfāilū, fāilātūn* :

تا طبع ری برقرار باشد
مداح در شهریار باشد

Tant que je désirerai la tranquillité, j'irai célébrer les louanges du roi à sa porte.

Le mètre *muschâkil*¹, encore moins usité que les précédents, n'est guère employé non plus qu'irrégulièrement. En voici un exemple *makfûf* et *macsâr*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistichie, des pieds مفعول مغايل فاعلاتن *fāilātū, māfāilū, māfāilū* :

یار غم شده ام در شب دیجور
زان سبب که نشد درد محب دور

Dans la nuit obscure par l'absence de la lune, je me suis livré au chagrin²; en effet, dans cette triste nuit, le chagrin ne s'éloigne pas de l'amant.

CHAPITRE VI.

رباعی *DU RUBĀĪ*.

Le *rubâi* ou quatrain est un petit poème³ parti-

¹ C'est-à-dire *pareil*, à cause qu'il ressemble au mètre *carib*. En effet, les pieds sont les mêmes, l'ordre seulement est différent. Les Turcs nomment ce mètre متاخر, c'est-à-dire *le dernier*.

² A la lettre, « J'ai été l'ami du chagrin.

³ On le nomme aussi *do-baît* دوبیتی et *tarāna* ترانه. (Voyez la préface du tome II de mon Histoire de la littérature hindoui et hindoustani.)

culier aux Persans et à leurs imitateurs. Il consiste en deux vers, c'est-à-dire en quatre hémistiches, dont le premier, le second et le quatrième doivent rimer ensemble, et dont le troisième ne rime ordinairement pas avec les trois autres. Ce qu'offre de particulier ce petit poëme, relativement à la prosodie, c'est qu'il est écrit sur des mètres très-irréguliers, quoique dérivés néanmoins du mètre *hazaj*, ce qui en rend la scansion difficile à trouver. Je vais faire connaître le plus brièvement possible les différentes mesures de cette espèce de quatrain.

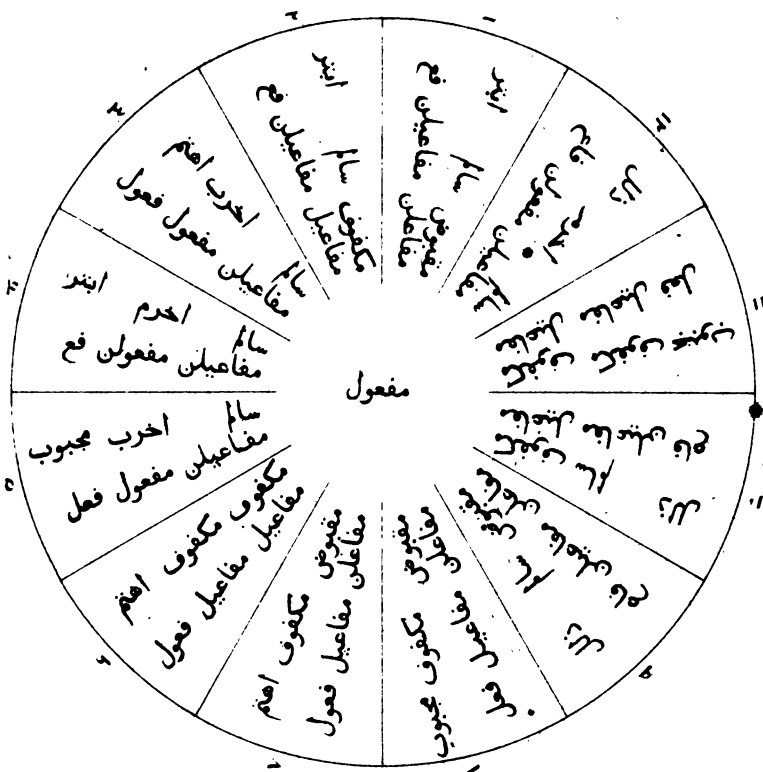
On compte vingt-quatre formes différentes de *rubâi*, lesquelles se distinguent les unes des autres par neuf espèces d'irrégularités du pied fondamental *مفاعيلن māfā'ilūn*, irrégularités qui se divisent en deux classes ou *schajra* شجرة (arbre), chacune de douze espèces; la première, nommée *akhram* اخرم, du nom du pied irrégulier *منعولن māfūlūn*, et la seconde *akhrab* اخرب, du nom du pied irrégulier *منعول māfūlū*, selon que le premier ou le second de ces deux pieds commence les quatre hémistiches du *rubâi*. Voici le tableau de ces paradigmes en forme de cercle, tel que le donnent les auteurs originaux :

دائرة آخر الصدر والابتداء (1)



¹ C'est-à-dire, cercle des *rabâis*, *akhrâm* au premier pied du premier et du deuxième hémistiche des deux vers.

دائرة اُخرب الصدر والابتداء (1)



¹ C'est-à-dire cercle des *rubā'is*, *akhrab* au premier pied du premier et du second hémistiche. J'ai reproduit le tableau du *Haddāyic*, quoiqu'il ne s'accorde pas bien avec les explication du texte; et qu'il diffère de la liste de Gladwin.

Dans les listes circulaires qui précèdent, j'ai eu soin de mettre un numéro d'ordre aux différents paradigmes. Les mots *مفعول* et *منعول*, qui sont au milieu des deux cercles, doivent précéder les paradigmes rayonnants pour les compléter. Les mots qui sont au-dessous des pieds en désignent les irrégularités ¹.

Exemples de *rubāīs* de la première classe :

هجرات خون بسی مرا در دل کرد
 واندوخت در سینه می منول کرد
 دیگر تا کی فزائیم محنت و غم
 کس هرگز این سخن با بیدل کرد (2)

Ton absence a fortement ensanglanté mon cœur; le chagrin qu'elle m'a occasionné y a établi sa demeure. Mais jus-

¹ On en trouve l'explication au chapitre III.

² Voici la scansion de ce *rubāī* :

Hijrānāt | *khū bācē* | *mārā dār dīl* | *kār-d*

1 *māfū lūn* | *fā īlūn* | *māfā ī lūn* | *fā-a*

Wāndūhāt | *dār sīnā* | *ī mār mār-zīl* | *kār-d*

2 *mā fūlūn* | *mā fūlū* | *māfū ī lūn* | *fā-a*

Dīgār tā | *kaī fāzā* | *īyīm mīhnā* | *tā gām*

3 *māfū lūn* | *fā īlūn* | *māfā ī lū* | *fā āl*

Kās hārgūiz | *ī sūkhām* | *bā bē dīl* | *kār-d*

4 *mā fū lūn* | *fā ī lūn* | *mā fū lūn* | *fā-a*

Les quatre hémistiches qui précèdent présentent un exemple des quatre premières variétés du *rubāī akhram*. Toutefois, le dernier hémistiche offre, à l'avant-dernier pied, une irrégularité, car le paradigme porte *مفعول* et non *فاعل*.

qu'à quand augmenterai-je en douleur et en affliction ? A-t-on jamais tenu à un homme désolé le discours que j'entends ?

یار آمد یار آمد یار آمد

بنشین بیخبر بدینسان تا کی

یکساعت از آن ماه جبین دور میاش

تا یابی از جام لب لعش می (۱)

Hélas ! ton amie est venue, ton amie est venue, ton amie est venue, et tu restes ainsi assis dans l'insouciance ! Ne demeure pas un seul instant éloigné de cette belle au visage de lune, si tu veux goûter à la coupe de ses lèvres de rubis.

جان دادم در راه وفای صمیمی

دل کردم قربانش بی بیش و کمی

از دستم کارگر نیاید چه غم است

در دیده و دل بس است سوزی و غمی (۲)

¹ Voici la scansion de ces vers :

<i>Yār āmād</i>	<i>yār āmād</i>	<i>yār āmād</i>	<i>hai</i>
5 <i>mā fū lūn</i>	<i>mā fū lūn</i>	<i>mā fū lūn</i>	<i>fā</i>
<i>Binschīnī</i>	<i>bē khābār</i>	<i>bādī sā tā</i>	<i>kāi</i>
6 <i>mā fū lūn</i>	<i>fā ī lūn</i>	<i>mā fā ī lūn</i>	<i>fā</i>
<i>Yāk sāāt</i>	<i>āzā māhī</i>	<i>jābī dūrī</i>	<i>mābū-sch</i>
11 <i>mā fū lūn</i>	<i>mā fā ī lū</i>	<i>mā fā ī lū</i>	<i>fā ū-l</i>
<i>Tā yā bī</i>	<i>āz jānī</i>	<i>lābī lālāsch</i>	<i>mai</i>
8 <i>mā fū lūn</i>	<i>mā fū lū</i>	<i>mā fā ī lūn</i>	<i>fā</i>

² Voici la scansion de ces vers :

<i>Jā dādām</i>	<i>dār rāhī</i>	<i>wā fū sā</i>	<i>nāmī</i>
10 <i>mā fū lūn</i>	<i>mā fū lū</i>	<i>mā fā lū</i>	<i>fā āl</i>

« J'ai sacrifié ma vie dans la voie de la fidélité envers ma belle ; je lui ai offert entièrement mon cœur en holocauste. Si, par hasard, je ne réussis pas, pourquoi me livrerais-je au chagrin ? je me contenterai d'avoir des larmes dans les yeux et du feu dans le cœur¹.

Exemples de *rubâis* de la seconde classe :

ای عشق ترا چومی هزاران طالب
دیدار ترا یوسف مصری راغب
از هجرتو جانم را صد محنت و غم
آن به که نگردی تو از می غایب (۲)

Cher amour, tu as mille prétendants comme moi qui désirent ta face pareille à celle de Joseph d'Égypte. Lorsque tu es absente, j'éprouve mille peines et mille chagrins ; il vaut bien mieux que tu ne te sépares pas de moi. »

در پیش تو آوردم دل را به نیاز
دست می وزلف تو و امید دراز

	<i>Dīl kārām</i>	<i>cūrbānāsch</i>	<i>bē bēschō</i>	<i>kāmē</i>
9	<i>mā fū lūn</i>	<i>mā fū lūn</i>	<i>mā fū lū</i>	<i>fā āl</i>
	<i>āz dāstām</i>	<i>kārī gār</i>	<i>nyāyād chī</i>	<i>gāmās-t</i>
11	<i>mā fū lūn</i>	<i>fā ī lūn</i>	<i>māfā ī lū</i>	<i>fāū-l</i>
	<i>Dār didā</i>	<i>ō dīl bāçās</i>	<i>tī sōzi ō</i>	<i>nāmē</i>
3	<i>māfū lūn'</i>	<i>māfā ī lūn</i>	<i>mā fā ī lū</i>	<i>fā āl</i>

Le quatrième hémistiche, que je rapporte au n° 3, offre une irrégularité au second pied.

¹ Ceci offre un exemple frappant de la figure de rhétorique orientale nommée *laf q naschar*. (Voyez mon troisième article sur la Rhétorique des nations musulmanes, deuxième partie, chapitre I, section 11.)

² Ces quatre hémistiches offrent précisément un exemple des quatre premiers paradigmes du second tableau.

در عالم بیش از می درمنده چو نیست

آن به که نوازیم تو ای بنیده نواز (1)

Je t'ai offert mon cœur suppliant. J'allonge (j'étends) mes bras en rapport avec tes cheveux et mon espoir². Comme il n'y a, dans le monde, personne qui soit plus abattu que moi, il faut bien que je te sollicite, ô toi qui es compatissante envers ceux qui te sont dévoués.

در گلشن دهر محرم راز نبود

در بزم زمانه نغمه پرداز نبود

پنهان نتوان زمرمه پردازی کرد

بستم زبان کسی هم آواز نبود (3)

¹ Voici la scansion de ces vers :

Dār pēschi | tū āwārdām | dīl rā bā | niyā-z
5 *mā fū lū | māfā ī lūn | mā fū lū | fāū-l*

Dāstī mā | nū zūl fī tū | ō ūmmēdī | dīrā-z
6 *mā fū lū | mā fā ī lū | māfā ī lū | fāū-l*

Ār ālā | mī bēschāz mām | dārmāndā | chū nē-s
5 *māfūlū | māfā ī lūn | māfū lū | fā ū-l*

ā bih kī | nāwāzīm | tū ābāndā | nāwā-z
8 *māfūlū | māfā ī lūn | māfā ī lū | fā ū-l*

² A la lettre : « mes bras, tes cheveux et mon espoir sont longs. »

³ Ces vers, dus à Schaikh Ibrahim, auteur persan moderne distingué, sont cités dans les intéressants mémoires d'Ali-Hazin que j'ai expliqués à mon cours de persan au Collège de France. En voici la scansion :

Dār gūlschā | nī dāhri māk | rāmī rāzī | nābū-d
8 *mā fū lū | mā fā ī lūn | mā fū ī lū | fāū-l*

Dār bāzmī | zāmānā nāg | māpārdāzī | nābū-d
8 *māfū lū | māfā ī lūn | māfā ī lū | fā ū-l*

« Il n'y avait pas pour moi de confident dans le jardin du monde; il n'y avait pas, dans le banquet du siècle, un musicien qui pût, de son instrument, accompagner mes plaintes. Je ne pouvais pas même gémir en secret; aussi ai-je retenu ma langue, puisque je ne trouvais de sympathies chez personne.

Il me paraît inutile de citer des exemples de *rubāi* en turc et en hindoustani. Ceux qui en voudront connaître dans cette dernière langue en trouveront un grand nombre dans mon édition de Wali.

Les poètes arabes modernes ont écrit quelques *rubāis* à l'imitation des Persans. En voici un de la seconde classe :

ان مت وزار تربتی من اهو
لیت مناجیاً بغیر النجوی
فی السرّ اقول ما تری ما صنعت
الحاظک بی ولیس هذا شکوی (۱)

Pin hā nā		tū wā zāmzā		pārdāzi		kār-d
12 māfū lū		mā fā ī lū		mā fūlūn		fā-a
Bāstīmī		zābā kaccē		hām āwāzī		nā bū-d
8 māfūlū		māfā ilūn		mā fā ī lū		fā ū-l

¹ Voici la scansion de ces vers :

in mūtū		wā zārā tūr		bātī mām āh		wā
1 māfū lū		mā fā ī lūn		māfā ī lūn		fā
Lāb baītū		mūnā jīyān		bī gairin nāj		wā
1 mā fū lū		māfā ilūn		mā fā ī lūn		fā
Fissirri		ācūlū mā		tārā mā sā		nāāt
7 māfū lū		māfā lūn		māfā ī lū		fāāl
ālāzū		kā bī wā laī		sā hāzā schāk		wā
1 māfūlū		mā fā ī lūn		mā fā ī lūn		fā

Si, après ma mort, celle que j'aime vient visiter mon tombeau, je lui adresserai la parole à haute voix pour l'assurer de mon dévouement; puis je lui dirai tout bas: « Ne vois-tu pas à quel état m'ont réduit tes beaux yeux ? » Mais ce ne sera pas un reproche. (Ebn-Fâred¹.)

CHAPITRE VII.

DE LA RIME.

On entend par la rime قافية *cafiya*, au pluriel قوافي *cawâfi*, la répétition, dans des mots différents, à la fin des vers ou des hémistiches², des mêmes lettres et des mêmes motions. Ces lettres et ces motions ont des dénominations spéciales et sont soumises à des règles particulières.

SECTION 1^{re}.

Des lettres qui forment la rime.

La lettre la plus essentielle de la rime, c'est celle qu'on nomme روى *rawi*³. Les explications qui suivent feront mieux connaître ce qu'il faut entendre par ce mot que les définitions embrouillées des auteurs originaux.

La rime peut comprendre, outre le *rawi*, huit autres lettres de suite, quatre avant et quatre après,

¹ *Chrestomathie* de M. de Sacy, t. III, p. 62.

² Selon les cas, les hémistiches riment ensemble ou seulement les vers.

³ C'est à cette lettre que doivent leur nom plusieurs poèmes arabes. Ainsi لامية *lamiya* est un *cacida* rimant en *lâm*, ميمية *miyia* un *cacida* rimant en *mim*, يائية *yaiya* un *cacida* rimant en *yé*, etc.

dont les deux dernières ne sont pas connues des Arabes.

Voici un quatrain destiné à fixer, dans la mémoire, les noms qu'on a donnés à ces différentes lettres :

تافیه در اصل یک حرف است هشت آنرا تبع

چار پیش و چار پس این مرکز آنها دائره

حرف تاسیس و دخیل وردن و قید انگه روی

بعد از ان وصل و خروج است و مزید و نائره (۱)

La rime ne consiste réellement qu'en une seule lettre (le *rawf*) ; mais elle peut être accompagnée de huit autres, quatre avant et quatre après. Celle-là est le centre, les autres sont la circonférence.

On met d'abord les lettres nommées *tacis*, *dakhil*, *ridf* et *caïd*, puis le *rawf* que suivent les lettres nommées *wasl*, *kharûj*, *mazîd* et *ndîra*.

1° On nomme *ridf*, ou vulgairement *radif*, l'alif quiescent après un *fatha*, le *waw* quiescent après un *zamma*, et l'yé quiescent après un *kesra* ; c'est-à-dire les trois lettres *alif*, *waw* et *yé* servant de lettres de prolongation et placées avant le *rawf*, ainsi qu'on le voit dans les mots qui terminent les hémistiches des vers suivants :

ای سنائی بقوت ایمان

¹ Ces vers appartiennent au mètre *raml mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de trois فاعلاتن et d'un فاعلن.

مدح حیدر بگو پس از عثمان
 این فضل آفت سرای فضول
 آن علم دار و علم دار رسول
 نه شنیده زمصطفی تاویل
 گشته مکشوف بر دلش تنزیل (۱)

O Sanâi, par la force de la foi, chante les louanges d'Âli qui succéda à Osmân. Le premier était par sa vertu la terreur du palais de l'orgueilleux. Le second était le porte-drapeau du prophète et avait la science en partage. Ce n'était pas du prophète qu'il avait appris l'explication du Coran, mais elle avait été révélée à son esprit.

Lorsqu'après le *ridf* il y a deux lettres quiescentes comme dans les mots یافت, « il a trouvé, » دوست, « ami » ریخت, « il a versé, » etc., quelques rhétoriciens pensent que la première fait partie du *ridf*, et la nomment *ridf zâid*, ردی زائد ou *ridf superflu*; d'autres, au contraire, la considèrent comme faisant partie du *rawi*², et la nomment *rawi muzâif*, روی مضاعف ou *rawi additionnel*.

En persan et en hindoustani le *waw* et l'yé prennent deux sons différents : ou et i; o et é³. Dans le

¹ Ce vers est du mètre *khafif makhbûn* et *macsûr*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des piedsفاعلاتن مغاعلن فعلا. Dans le premier vers, l'alif est le *ridf* et le noun le *rawi*; dans le second, le *waw* est le *ridf* et le *lâm* le *rawi* et, dans le troisième, le yé est le *ridf* et le *lâm* le *rawi*.

² Telle est l'opinion de Nacir-uddin Tûci dans son *میعار الاشعار* ou « Pierre de touche des vers. »

³ Cette double prononciation du *waw* et du yé existe aussi en turc.

premier cas, on les nomme *marûf*, معروف; dans le second, *majhûl* مجهول¹. Ainsi on prononce *bûta*, (creuset) et *bota* (jeune chameau), شیر *schîr*, (lait) et *scher* (tigre), etc. Malgré la différence de ces deux prononciations il est permis de faire rimer ensemble des mots dont le *ridf* est un *waw* ou un *yé* prononcés *ou* et *i* avec des mots dont le *ridf* est un *waw* ou un *yé* prononcés *o* et *é*. Exemple persan :

بر آن مرد کندست دندان یوز

(2) که مالد زبان برینیش دو روز

Les dents du tigre sont émoussées pour l'homme dont il mange le fromage. (Saadi, *Bostân*, liv. II.)

Exemple hindoustani :

مترچند دیوان هوکی سچیت

(3) کہا کچھ بچن اور بولو سمیت

Le ministre Mitarchand attentif dit : O Sumit, dites quelque autre chose. (*Aventures de Kâmrûp*.)

2° On nomme *caïd* قید la lettre quiescente pla-

¹ Sur cette double prononciation du *waw* et du *yé* en persan, voyez la préface de mon édition de la Grammaire de W. Jones.

² Dans ces deux hémistiches, le *Waw* est le *ridf* et le *zé* le *rawi*. Or, le *waw* de یوز *yûz* est *marûf*, c'est-à-dire se prononce *ou* et le *waw* de روز *roz* est *majhûl*, c'est-à-dire se prononce *o*, et cependant ces deux mots riment ensemble. Ce vers, comme tout le poème du *Bostan*, est du mètre *mutacârib mahzûf*.

³ La même observation a lieu pour les mots سچیت et سمیت; le *yé* du premier est *majhûl* et celui du second *marûf*. Cette lettre est le *ridf* et le *té* le *rawi*. Ce vers est du même mètre que le précédent.

cée immédiatement avant le *rawî*, à l'exception des lettres qu'on nomme *ridf*, et dont il vient d'être parlé. Il est à propos d'employer la même lettre pour le *caïd*, comme dans le vers suivant où les mots *عِلْم* et *جِلْم* qui terminent les deux hémistiches ont pour *caïd* un *lâm*.

دو کونش یکی قطره در بحر علم
گنه بیند و پرده پوشد بحلم

Les deux mondes (le visible et l'invisible) sont une goutte de l'océan de sa science (de Dieu). Il voit le crime et il le couvre avec le manteau de l'indulgence. (Saadi, *Bostan*.)

Si l'on n'emploie pas précisément la même lettre, il faut au moins en employer une dont la prononciation soit analogue, comme on le voit dans le vers suivant, où le *caïd* consiste aux lettres ح et ه qui appartiennent au même organe :

چه مصر وجه شام وجه بروجہ بحر
ہہ روستانند و شیراز شہر

Non-seulement l'Égypte et la Syrie, non-seulement la terre et la mer, mais tous recherchent ta face aussi bien que Schirâz. (Saadi.)

Enfin, il est même cependant permis d'employer pour le *caïd* deux lettres entièrement différentes, comme dans l'exemple suivant :

ہہ دانند کین کس در شہ عمر

نکرده هیچ قصد گفتن شعر^(۱)

Tous savent que cet homme n'a jamais de sa vie conçu le dessein de faire des vers. (Extrait du *Gulschan-i-râz*.^۲)

Dans ce vers, le *mim* et le *ain* des mots **مر** et **شعر** sont la lettre qu'on nomme *caïd*.

3° et 4° On nomme *tacîs* l'*alif* quiescent avant le *rawî*, mais suivi immédiatement d'une lettre mue par une voyelle lettre, qui est celle qu'on nomme *dakhîl*. Exemple :

بنادانان چنان روزی رساند

که دانا اندر آن حیران ماند^(۳)

Dieu accorde tant de biens aux ignorants, que le savant en demeure étonné. (Saadî, *Gulistân*, liv. I.)

Dans les mots **رساند** *raçânad* et **ماند** *bimânad*, qui terminent les deux hémistiches de ce vers, l'*alif* est ce qu'on nomme le *tacîs*, le *noun* le *dakhîl*, et le *dâl* le *rawî*.

L'emploi de la même lettre pour le *dakhîl* n'est pas nécessaire; ainsi, on peut faire rimer ensemble **خاور** *khâwar*, « soleil », et **چادر** *châdar*, « rideau »,

^۱ Ce vers est du mètre *hazaj mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds **مفاعیلن مفاعیلن فعولن**.

^۲ Le nom de l'auteur de cet ouvrage est inconnu. Tholuck (Sufismus) pense que c'est Azizî, mais M. de Sacy croit plutôt que c'est Ilâhî ou Mahmûd. (Voyez le Journal des savants, 1821, p. 720.)

^۳ Ce vers est du mètre *hazaj mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds **مفاعیلن مفاعیلن فعولن**.

خاطب *khâtib* et راکب *râkib*, etc.¹ Si l'on s'astreint à employer la même lettre pour le *dakhîl* dans une pièce de vers, on considère cette obligation comme appartenant à la figure de rhétorique nommée لزوم « tâche à laquelle on n'est pas tenu² ».

5° La lettre nommée *wasl* est celle qui suit immédiatement le *rawî*; ainsi, dans le vers suivant, c'est le *yé* final des deux hémistiches :

هچو شمع آنکه را نماند تنی

در تو خندد چو گردنش برنی (3)

Celui à qui il n'est pas resté de corps comme à la bougie se rira de toi lorsque tu voudras lui couper le cou. (Sanâi.)

Dans cet autre vers, c'est le *hé* final⁴ :

لاله غافل تو ای بنده

دل سیه عرکوتہ و خنده (5)

¹ En arabe, les poèmes dont les rimes ont le *tacis* se nomment *muassas*.

² Voyez mon quatrième article sur la Rhétorique des nations musulmanes, section XVI.

³ Ce vers est du mètre *khafif makhbûn* et *mahrûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن مفاعلاتن فاعلاتن. *Tané*, qui termine le premier hémistiche, rime avec *zanî*; ce vers offre ainsi un exemple du *yé marûf* rimant avec un *yé majhûl*.

⁴ Il en est de même en arabe. Ainsi, dans غلامه غلامه, « son esclave » le *hé* est la lettre nommée *wasl*.

⁵ Ce vers est du mètre *khafif makhbûn* et *mactû*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن مفاعلاتن فاعلاتن.

O homme¹, tu es comme l'insouciant tulipe, le cœur noir, la vie courte, et tu souris!

On voit, par ces exemples, que le *wasl* est une lettre additionnelle au mot principal. Ainsi, en persan, c'est l'yé nommé خطای ou *allocutif*, c'est-à-dire exprimant la seconde personne du singulier du verbe, comme dans زنی, « tu coupes » ou « tu couperas », de l'avant-dernier vers; dans لاله غافلې, « tu es l'insouciant tulipe »; et dans بردی, « tu as enlevé », خوردی, tu as mangé », etc.; l'yé formatif du nom abstrait, nommé مصدری, comme نیکی, « bonté », بدی, « méchanceté »; l'yé d'unité وحدتی, comme dans تنی, dans l'avant-dernier vers; c'est, encore, le *mîm* de la première personne du singulier, ou متکلم, comme دلم, « mon cœur »; le *té* de la seconde personne du singulier, nommé مخاطب, comme دلت, « ton cœur »; le *schin* du pronom de la troisième personne du singulier, etc. nommé ضمیر, comme دلش, « son cœur »; le *hé* final non radical, comme dans بنده et خنده du vers précédent; enfin, le *noun* de l'infinitif, comme dans دیدن, « voir », شنیدن, « entendre », etc.

6° On nomme *khurûj* la lettre qui se joint immédiatement au *wasl*, comme, par exemple, l'addition du *té*, du *mîm* et de l'yé aux mots déjà augmentés du *wasl*. Ex. : شنیدنی, « une audition », دیدمت,

¹ A la lettre, « serviteur de Dieu. » Or, *serviteur* est souvent pris, par les auteurs musulmans, dans le sens d'*homme*, comme dans l'épître de saint Paul aux Philippiens, II, 7, etc.

« je t'ai vu ». خوردیم, « nous avons mangé »¹.

7° On nomme *mazîd* une lettre qui peut être encore ajoutée aux deux précédentes; tel est le *schîn* dans le mot بردیش, « nous l'avons enlevé ». Les vers suivants offrent à la fois des exemples du *khurâj* et du *mazîd* dans les mots جویاستی et جوزاستی².

باغ اگر بر چرخ بودی لاله بودی مشتری
چرخ گر در باغ بودی گلبنش جوزاستی
از گل سنوری ندانستی کسی عیوق را
این اگر رخشنده بودی وان اگر بویاستی⁽³⁾

S'il y avait un jardin au firmament, Jupiter en serait la tulipe; si, au contraire, le firmament était dans le jardin, son rosier serait Orion; et ne prendrait-on pas ses roses charmantes pour les étoiles du Chariot, si celles-ci étaient odorantes et les premières brillantes? (Ansari.)

8° Le *nâira* est une quatrième lettre qu'on peut encore ajouter aux précédentes; tel est le *schîn* final de خوردستهش, « je l'ai mangé ». Ce qu'on pourrait ajouter de plus ferait partie du *nâira*.

Quelques rhétoriciens orientaux considèrent les trois dernières lettres dont nous venons de parler

¹ En arabe, on peut citer comme exemple le mot غلامها, son esclave (en parlant d'une femme); en effet, dans ce mot, le *mim* est le *rawi*, le *hé* le *wasl* et l'*alif* le *khurâj*.

² Dans ces mots, l'*alif* est le *rawi*, le *sin* le *wasl*, le *té* le *khurâj* et le *yé* le *mazîd*.

³ Ces vers sont du mètre *raml mahzûf*, composés, à chaque hémistiche, de trois فاعلاتن suivis d'un فاعلی.

comme une addition à la rime addition qui rentre dans la figure de rhétorique nommée *radif* رديف¹; mais, selon l'auteur du *Hadâyiç*, il faut que ces lettres constituent un mot distinct pour qu'on doive les considérer ainsi.

SECTION II.

Sur les motions حرکات de la rime.

1° On nomme *taujiḥ* توجیه la motion, c'est-à-dire la voyelle brève qui précède immédiatement la lettre *rawi*, lorsque cette lettre est quiescente et qu'elle n'est pas accompagnée d'une autre lettre de la rime. Dans ce cas, la motion ne doit pas varier dans les mots qui riment ensemble. Ainsi, par exemple, dans le vers suivant, le *bé* de *bas* et le *kaf* de *kas*² ont l'un et l'autre la même voyelle :

به آخر زمکین الله وبس
نه چیز اندر آمد بچشم نه کس

A la fin, par le pouvoir de ces mots : *Dieu me suffit*, je n'ai plus fait attention ni aux choses ni aux personnes. (Saadi, *Bostân*³.)

Si le *rawi* se joint à la lettre *wasl*, et que cette dernière lettre soit mue, la voyelle *taujiḥ* peut changer. Ainsi, dans le vers suivant, *dilé* rime avec *galé*.

¹ Voyez mon quatrième article sur la Rhétorique des nations musulmanes, chapitre II, section XXIII.

² Dans ces deux mots, le *sin* est le *rawi*.

³ J'ai déjà indiqué le mètre du *Bostân*.

نیامد در ایام او بر دلی
نگویم که خاری که برگ گلی

Sous son règne il n'y eut au cœur de personne, je ne dirai pas une épine, mais *le pli de la feuille* d'une rose. (Saadi, *Bostân*, liv. I.)

2° La motion ou voyelle de la lettre qui précède le *ridf* ou le *caïd* se nomme *hazw* حذو. C'est un *fatha*, lorsque le *ridf* consiste en un *alif*, un *zamma* lorsqu'il consiste en un *waw*, et un *kesra* lorsqu'il consiste en un *yé*. Le *hazw* avant le *caïd* peut prendre aussi une des trois voyelles brèves, ainsi qu'on l'a vu dans plusieurs vers précédents. Il est évident qu'on ne peut pas changer le *hazw* devant le *ridf*; mais il n'en est pas ainsi devant le *caïd*, quand la lettre du *rawî* est mue. Exemple :

تری کوچی مین یکسر عاشقونی خار مزگان هین
جو تو گهرسی کبهو نکلی تو رکبهو پانو آهسته
تری گلگشت کی خاطر بنا هی باغ داغون سی
پر طاوس سینه هی تمای دست گلدسته (۱)

Ta rue est jonchée des cils de tes amants, cils pareils à des épines; ainsi, si tu sors de ta demeure, appuie avec précaution tes pieds pour ne pas être blessée.

Le jardin a été couvert de plaies² à cause de ta prome-

¹ Ces vers sont du mètre *hazaj* régulier, c'est-à-dire composés de huit *مفاعیل*.

² Par jalousie, à cause que sa beauté a été surpassée par celle de la bien-aimée du poète.

nade ; toutefois, son sein brille de diverses couleurs comme les plumes du paon, et ses mains sont pourvues de bouquets. (Mir, 1^{er} diwân.)

Dans ces vers, les mots *آهسته* *âhista* et *گلدسته* *guldasta* riment ensemble. Dans ces deux mots, le *té* est le *rawî*, le *hé* final le *wasl*, le *sin* le *caïd*, et la voyelle de la lettre précédente est, dans *âhista*, *kesra*, et, dans *guldasta*, *fatha*.

3^o On nomme *ras* رس le *fatha* qui précède le *ta-cis*; et la voyelle du *dakhîl*, lorsque cette lettre en prend une, se nomme *ischbâ* اشباع, c'est-à-dire saturation. Cette voyelle peut changer, comme on le voit dans les vers suivants :

ای پادشاه وقت چو وقتت فرار شد
 تو نیز با گدای محلت برابری
 مردی گمان مبر که بسرینجه است وزور
 با نفس گر برای دامن که شاطری (۱)

Sire ², lorsque tu auras cessé de régner tu seras pareil au malheureux qui mendie devant ton palais. Ne crois pas qu'il suffise pour occuper dignement sa place dans le genre humain d'être en possession de la force physique ou de la puissance; si tu es élevé par ton esprit, je sais seulement alors que tu as du mérite. (Saadi.)

Dans ces vers la rime a lieu entre *برابری* *bārābārī*

¹ Ces vers sont sur le mètre *muzâri akhrab*, *makfûf* et *makzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفعول فاعل لن.

² A la lettre, « roi du temps, lorsque ton temps a passé. »

et شاطرى *schātīrī*. Le *fatha*, c'est-à-dire l'a bref qui précède l'alif et en détermine la prononciation est le *ras*; l'alif est le *tacīs*, le *bé* et le *toé* sont le *dakhīl*, qui prend dans le premier mot un *fatha* et dans le second un *kesra*; le *ré* est le *rawī*; et l'yé est le *wasl*.

Lorsque le *rawī* comme on le voit dans les deux vers précédents, se joint au *wasl*, on nomme la voyelle qu'il prend *mujra* ¹ بحرى. Or, cette voyelle est *kesra* dans les vers précédents. On nomme *nafāz* نفاذ la voyelle du *wasl*, aussi bien que celles du *khurāj* et du *mazīd*. Quant au *nāira*, il ne prend pas de voyelle.

SECTION III.

Des différentes espèces de *rawī*. Classification des rimes.

On nomme le *rawī* quiescent, c'est-à-dire sans motion ou voyelle brève, *mucāyad* مقيد, ou: « ressemblant au *caīd*. » Tel serait par exemple le *noun* dans *chuman* ² حى (jardin), et dans *sukhan* سخن (discours), si ces mots finissaient un vers. Lorsque le *rawī* reçoit une motion ou voyelle par l'effet de son union avec le *wasl*², on le nomme *mutlac* مطلق, c'est-à-dire indépendant. Tels seraient par exemple les mots *chamanam* ³ چمن (mon jardin), *sukhanam* سخنم

¹ Qu'on prononce aussi en persan *mujrē* et même *mujrt*.

² En arabe, le *rawī* peut prendre, dans ce cas, une motion seulement, mais elle est censée suivie de la lettre qui lui est analogue. Tel serait, par exemple, le mot *al-kārbū* الحَرْبُ qui, proprement, devrait être écrit, dans ce cas, الحَرْبُو.

(mon discours). Dans ces deux cas, si le *rawi* n'est pas joint à une autre lettre de la rime, il se nomme *mujarrad* مجرد, c'est-à-dire isolé (nu); si au contraire il y est joint, il prend le nom de ces lettres. Ainsi, par exemple, on le nomme *rawi mucaïyad ba-ridf* روی مقید با ردن, c'est-à-dire *rawi mucaïyad*, avec *ridf*; *rawi mutlac ba-ridf* روی مطلق با ردن, c'est-à-dire, *rawi* indépendant avec *ridf*, etc.

Il y a ainsi, d'après ce qui vient d'être dit, quatre espèces de rimes قافیه qui sont nommées : la première *mujarrada* مجردة, la deuxième *muraddafa* مردفہ, la troisième *muassāṣa* موئسسه, et la quatrième *muassala* موئسسه¹.

Comme la lettre nommée *caïd* est de la nature du *ridf*, on nomme la rime qui a lieu avec le *caïd*, *muraddafa* aussi bien que celle qui a lieu avec le *ridf*. On nomme *muassala* la rime qui comprend les lettres *kharāj*, *mazīd* et *nāira*, aussi bien que celle qui comprend le *wasl*.

SECTION IV.

Des défauts de la rime.

On en distingue onze différents, à savoir :

1° Le *gultā* غلو, qui consiste à employer dans des mots rimant ensemble un *rawi* quiescent, c'est-à-dire sans voyelle, et un autre mu, c'est-à-dire affecté d'une voyelle. Exemple :

¹ Ces trois derniers mots sont des adjectifs dérivés des mots *ridf*, *tact* et *wasl* que j'ai expliqués.

صلاح کار کا ومن خراب کا

بین تفاوت ره از کا است تا بکا (۱)

L'affaire pourra-t-elle s'arranger : que deviendrai-je, malheureux ! Vois la différence de la chose, où et comment elle peut avoir lieu. (Hâfiz.)

2° La lettre nommée *wasl* peut de même être quiescente dans un mot et mue dans l'autre. Ce défaut prend le nom particulier de *taaddi* تعدی.

3° *Licwâ* اقواء ou اقوی. C'est l'emploi de différents *tanjûhs*, c'est-à-dire de voyelles différentes sur la lettre qui précède le *rawi*². Ainsi dans le vers que j'ai donné, p. 403, si au lieu de دلی et de گلی, il y avait دل *dil* et گل *gul*, la rime aurait dans sa plénitude le défaut nommé *icwâ*.

4° *L'ikfâ* اكفاء. On entend par là une différence

¹ Ce vers est du mètre *mujtas makhbûn* et *mahzâf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفاعیلن فعلاتین مفاعیلن فعیلن. Le mot *کا*, qui termine les deux hémistiches, ne fait pas partie de la rime ; c'est ce qu'on nomme *radif* ردیف. La rime a donc lieu entre خراب et تاب. Mais je trouve que, à la rigueur, le défaut dont il s'agit n'existe pas dans cette rime, car, bien qu'il soit vrai que, dans خراب, le *bé* final ne soit pas mu grammaticalement par une voyelle, toutefois on doit, pour la scansion du vers, en supposer une. Dans ce cas, on fait entendre ordinairement le son d'un *kesra* ou d'un *i* ; mais rien n'empêche de faire entendre le son d'un *fatha* ou d'un *a*, à cause de la rime, et de prononcer *khârâbâ* dans le premier hémistiche, comme on prononce *tâ bâ* dans le second.

² *Sukâki* dit, dans son *Miftâh*, que beaucoup de rhétoriciens ne comptent pas l'*icwâ* parmi les défauts de la rime, mais qu'il vaut mieux, néanmoins, le tenir comme tel.

dans le *rawi*, ce qui est tout à fait prohibé. Cependant, quelques rhétoriciens originaux permettent d'employer une lettre arabe avec une lettre persane qui en modifie la prononciation, ainsi de faire rimer, par exemple : لب, lèvre, et چپ, gauche; شك, doute et سگ, chien, etc.; et aussi de faire rimer des lettres arabes d'un même organe comme صباح, matin, avec سپاه, armée; غياث, secours, avec لباس, vêtement; تخت, trône, avec فرط, excès, etc. Les poètes hindoustanis se permettent surtout ces licences, ils font de plus rimer les lettres nommées cérébrales ou linguales avec les dentales qui leur correspondent ¹.

5° Un autre défaut, c'est la différence du *ridf*, ce qui est tout à fait prohibé en persan, en turc et en hindoustani. Toutefois, cette différence est permise en arabe, car on peut y faire rimer ensemble un *waw* et un *yé* de prolongation, comme par exemple : جميل, beau, et نزول, descente; منير, éclatant, et بدور, des lunes; رغب, désireux, et كعوب, des talons, etc.

6° On compte parmi les défauts de la rime l'emploi de lettres différentes pour le *caïd*, ce qui est cependant permis à la rigueur, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

7° La différence dans le *hazw* est aussi signalée parmi les défauts de la rime. Ainsi دور *dûr* (éloigné) ne peut pas rimer avec دور *daur* (motion circulaire). Toutefois, il paraît qu'on tolère les rimes entre les

¹ Voyez mon Mémoire spécial sur la métrique arabe adaptée à l'hindoustani dans le Journal asiatique, 1832.

waw et *yé majhál* et les diphthongues qui leur sont analogues. Ainsi, dans mon Mémoire sur la métrique arabe adaptée à l'hindoustani, j'ai cité un vers du célèbre Mîr Haçan, vers où le mot *اور* *aur* (et) rime avec *چوكور* *chaukor* (quadrangulaire).

8° La différence dans l'*ischbâ* est aussi interdite lorsque le *rawî* est *mucaïyad*, c'est-à-dire quiescent. Ainsi, on ne peut pas faire rimer, par exemple, *كامل* *kâmil* (parfait) avec *تجاهل* *tajâhal* (sottise). On appelle ce dernier défaut *isnâd* اسناد.

9° Le défaut nommé *itâ* ابطاء en arabe et *schayigân* شایگان en persan, consiste en une répétition ayant le même sens¹. Ce défaut peut avoir lieu de deux manières : ou d'une manière cachée, *خفی*, comme : *دانا* (savant) et *بینا* (clairvoyant), *حیران* (stupéfait) et *سرگردان* (pris de vertige), etc. ; ou d'une manière apparente, *جلی*, comme : *درمند* (affligé, possesseur d'affliction) et *حاجمند* (besoigneux, possesseur de besoin), *ستمگر* (tyran, faiseur de tyrannie) et *افسونگر* (fascinateur, faiseur de fascination), *بکرد* *bikard* (il a fait) et *نکرد* *nakard* (il n'a pas fait), *بکن* *bikun* (fais) et *مکن* *makan* (ne fais pas), *تو* *turâ* (à toi) et *مرا* *marâ* (à moi), etc. Il faut aussi ranger dans cette catégorie les désinences nominales en *آن* *ân*, *ین* *ên* et en *ها* *hâ*. Ex. : *یاران* (les amis) et *عاشقان* (les amants), *سمنی* (d'argent, *argenteus*) et *زرین* (d'or,

¹ Lorsque la répétition a un sens différent, son emploi produit la figure nommée *tajnis* ou *allitération* sur laquelle on peut consulter mon quatrième article sur la Rhétorique des Nations musulmanes, deuxième partie, chapitre II, section 1^{re}.

dans le *rawi*, ce qui est tout à fait prohibé. Cependant, quelques rhétoriciens originaux permettent d'employer une lettre arabe avec une lettre persane qui en modifie la prononciation, ainsi de faire rimer, par exemple : لب, lèvres, et چپ, gauche; شك, doute et سك, chien, etc.; et aussi de faire rimer des lettres arabes d'un même organe comme صباح, matin, avec سپاه, armée; غيات, secours, avec لباس, vêtement; تخت, trône, avec فرط, excès, etc. Les poètes hindoustanis se permettent surtout ces licences, ils font de plus rimer les lettres nommées cérébrales ou linguales avec les dentales qui leur correspondent¹.

5° Un autre défaut, c'est la différence du *ridf*, ce qui est tout à fait prohibé en persan, en turc et en hindoustani. Toutefois, cette différence est permise en arabe, car on peut y faire rimer ensemble un *waw* et un *yé* de prolongation, comme par exemple : جميل, beau, et نزل, descente; منير, éclatant, et بدور, des lunes; رغب, désireux, et كعوب, des talons, etc.

6° On compte parmi les défauts de la rime l'emploi de lettres différentes pour le *caïd*, ce qui est cependant permis à la rigueur, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

7° La différence dans le *hazw* est aussi signalée parmi les défauts de la rime. Ainsi دور *dâr* (éloigné) ne peut pas rimer avec داور *daur* (motion circulaire). Toutefois, il paraît qu'on tolère les rimes entre les

¹ Voyez mon Mémoire spécial sur la métrique arabe adaptée à l'hindoustani dans le Journal asiatique, 1832.

waw et *yé majhál* et les diphthongues qui leur sont analogues. Ainsi, dans mon Mémoire sur la métrique arabe adaptée à l'hindoustani, j'ai cité un vers du célèbre Mir Haçan, vers où le mot اور *aur* (et) rime avec چوكور *chaukor* (quadrangulaire).

8° La différence dans l'*ischbá* est aussi interdite lorsque le *rawí* est *mucaïyad*, c'est-à-dire quiescent. Ainsi, on ne peut pas faire rimer, par exemple, كامل *kāmīl* (parfait) avec تجاهل *tajāhal* (sottise). On appelle ce dernier défaut *isnád* اسناد.

9° Le défaut nommé *itá* ابطاء en arabe et *schayigán* شایگان en persan, consiste en une répétition ayant le même sens¹. Ce défaut peut avoir lieu de deux manières : ou d'une manière cachée, خفی, comme : دانا (savant) et بینا (clairvoyant), حیران (stupéfait) et سرگردان (pris de vertige), etc. ; ou d'une manière apparente, جلی, comme : درمند (affligé, possesseur d'affliction) et حاجمند (besoigneux, possesseur de besoin), ستمگر (tyran, faiseur de tyrannie) et افسونگر (fascinateur, faiseur de fascination), بکرد *bikard* (il a fait) et نکرد *nakard* (il n'a pas fait), بکن *bikun* (fais) et مکن *makan* (ne fais pas), ترا *turá* (à toi) et مرا *mará* (à moi), etc. Il faut aussi ranger dans cette catégorie les désinences nominales en ان *ān*, ین *ēn* in et en ها *hā*. Ex. : یاران (les amis) et عاشقان (les amants), سمنی (d'argent, argenteus) et زرین (d'or,

¹ Lorsque la répétition a un sens différent, son emploi produit la figure nommée *tajnis* ou *alliteration* sur laquelle on peut consulter mon quatrième article sur la Rhétorique des nations musulmanes, deuxième partie, chapitre II, section 1^{re}.

aureus), شگینی (triste) et شرمگینی (honteux), etc. L'*ittā* apparent ou manifeste, جلی, est un défaut très-censuré par les rhétoriciens orientaux et qu'ils ne tolèrent pas dans un vers isolé. Toutefois, on peut se le permettre, en passant, dans le *cacīda*, le *gazal*, et même le *qita*.

10° Le *tazmīn* تضمین, ou *insertion*. On nomme ainsi la rime qui dépend, quant au sens, de ce qui suit. Exemple :

در حسن ترا کسی نمائند الا
خورشید که هر صبح برون آید تا
خدمت کند و پای تو بوسد اما
نآن تو بسوی او که تا بوسد پا (۱)

Personne ne peut demeurer devant ta beauté, si ce n'est le soleil, qui sort chaque matin pour te servir et te baiser les pieds, car ce n'est pas toi qui vas de son côté pour qu'il te baise les pieds. (Amir Khusrau.)

Dans ces vers, les mots qui terminent les trois premiers hémistiches et qui forment la rime, à savoir : الا, تا et اما, ne signifient quelque chose qu'autant qu'ils sont joints à ce qui suit.

A ce sujet, je ferai observer, en passant, que généralement le sens finit avec le vers, et que l'hémistiche forme un membre de phrase. C'est un avantage qu'ont les vers sur la prose dont les phrases en

¹ Ces vers forment un *rubāi* de la branche *akkrab*. Voyez le tableau.

persan, et surtout en turc, sont souvent d'une longueur démesurée.

11° Le onzième et dernier défaut, qu'on nomme *mamûl* معمول¹, consiste à faire rimer un seul mot avec deux mots. Exemple :

مستم از بادۂ شبانه هنوز
ساقی ما نرفت خانه هنوز
میکشی و بغمره میگوئی
توبه کردی زعشق یا نه هنوز (2)

Je suis encore ivre du vin que j'ai bu cette nuit, et mon échanton n'a pas quitté la maison.

Tu m'attires à toi et tu me dis avec une œillade : Te repens-tu encore de m'aimer, *oui* ou non ? (Hâfiz.)

Une autre espèce de *mamûl* répréhensible consiste à prendre la rime dans un mot dont une partie sert au *radif*, c'est-à-dire à une répétition régulière dans le poème, comme on le voit dans les vers suivants :

هر قدر او عتاب و تازازد

¹ L'auteur du *Hadâyic* place aussi, parmi les défauts de la rime, le changement de la rime dans la *cachda* et les autres poèmes dans lesquels la même rime est exigée, excepté quand le poète annonce lui-même ce changement. Mais ceci me semble rentrer dans les règles particulières aux divers genres de poèmes.

² Dans ces vers, qui sont du mètre *khafif*, composés, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن مفاعیلن et فعلاّن ou فعلاّن, la rime a lieu entre میانه et جانم, qui ne forment, l'un et l'autre, qu'un seul mot, et یا نه, qui forme deux mots.

دل بیکاره امر نیازارد

به که آن دلربا برغم رقیب

بعد ازین خاطر نیازارد (۱)

Plus elle me fait des agaceries, plus mon pauvre cœur fait des supplications ; mais je désire que désormais cette belle, malgré mon rival, ne tourmente plus mon esprit. (Faqir.)

SECTION V.

Division de la rime par rapport à la mesure.

D'après ce qui a été dit plus haut, on a pu voir qu'il faut, pour former la rime, deux lettres quiescentes ; et c'est ainsi qu'il y a cinq sortes de rimes relativement à la mesure :

1° Celle qu'on nomme *murâdîf* مرادن, et qui consiste en deux quiescentes contiguës. Exemple :

نایب مصطفی بروز غدیر

کرد در شرع خود مراورا میر (۲)

Au jour de l'allocution du Prophète avec Ali (au lac de Gadir³), Mahomet le nomma son vicaire et prince de sa religion. (Sanâi.)

¹ Dans ces vers qui sont du même mètre que les précédents, le mot نیازارد doit se séparer en deux portions, dont la première, نیاز, offre la rime et dont la seconde, c'est-à-dire ارد, fait partie du *radîf* ou de la répétition. J'ai eu l'occasion de parler d'un cas pareil à l'article sur la *taïns* ou l'allitération, article que j'ai déjà cité.

² Ces vers sont du mètre *khaffî*, *makhbûn* et *macsûr*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن مفاعیلن فعلا.

³ Voyez, dans mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde, l'article au sujet de la fête qui porte ce nom.

2° Celle qu'on nomme *mutawâtir* متواتر, et qui consiste en deux lettres quiescentes séparées par une lettre mue. Exemple :

در صف رزم پای او محکم

(1) وازی امیر جان او محرم

Son pied est solide dans les rangs du combat et son âme est fidèle à l'ordre du souverain. (Sanâi.)

3° Celle qu'on nomme *mutadârik* متدارك, et qui consiste en deux lettres quiescentes séparées par deux lettres mues. Exemple :

جوشن صورت برون کن در صف مردان (2) درا

(2) دل طلب کردار ملک دل توان شد پادشا

Débarrasse-toi de la cuirasse des choses extérieures et entre dans la compagnie des hommes dignes de ce nom. Étudie ton cœur et tu pourras devenir le souverain de sa maison. (Khâcânî.)

Les deux lettres mues sont, dans le premier hémistiche, le *dâl* et le *ré*, et, dans le second, le *dâl*

¹ Ce vers est du même mètre que le précédent, si ce n'est que le dernier pied est réduit à *فعلن*, *fālūn*.

² Il est essentiel de remarquer que, ici, le noun de مردان ne compte pas dans la scansion, et qu'ainsi on prononce *mardâ* comme *pâ* de *pâdschâh*.

³ *پادشا* est mis ici au lieu de *پادشه*, pour la satisfaction de l'œil, car la prononciation est la même. En effet, l'*alif* et le *hé* final ont, comme je l'ai fait observer dans mon édition de la Grammaire persane de Jones, p. 51, un son identique. Ce vers est du mètre *raml mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de trois *فاعلاتن* et d'un *فاعلن*.

qui, pour la scansion, doit être mu par un *kesra*, et le *schîn*, et ces lettres séparent les deux *alif* quiescents.

4° Celle qu'on nomme *mutarâkib*, متراكب, et qui consiste à placer trois lettres mues entre les lettres quiescentes de la rime. Exemple :

زور او بست شـ كـ نـ زور از

دست او تیغ زن بر اوج زحل (۱)

Sa force a brisé de toute éternité les idoles, sa main a frappé de l'épée le sommet de la planète de Saturne. (Sanâi.)

5° Enfin, on nomme *matakâwis*, متكاوش, la rime composée de deux quiescentes séparées par quatre lettres mues. Cette dernière espèce n'existe qu'en arabe. Le mot التَّفَقُّة, « la dépense (ce qu'on dépense), » en offre un exemple. En effet, dans ce mot qui se prononce اُنْفَقَّتُو annâfâcâtû, le premier *noun* quiescent qui représente le *lâm* de l'article est séparé, par quatre lettres mues, du *wâw* quiescent qui représente le *zamma*.

Ces différentes sortes de rimes ne peuvent pas s'employer indistinctement pour tous les mètres, mais seulement pour ceux dont les paradigmes offrent, à leur dernier pied, les combinaisons dont il vient d'être parlé².

¹ Ce vers est du mètre *khafif*, *makhbûn* et *makhûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن مفاعيلن فعيلن.

² En consultant la liste des mètres primitifs et dérivés, il sera facile de trouver les paradigmes qui permettent l'emploi de ces différentes rimes.

SECTION VI.

Sur le *radif* ردیف.

On entend par cette expression un ou plusieurs mots indépendants qu'on place après la rime à la fin des hémistiches ou des vers, mots qui doivent être les mêmes dans tout le poème. J'en ai donné plusieurs exemples dans mon travail sur la Rhétorique des nations musulmanes¹. En voici encore un :

در آه و ناله تقصیری نکردم

(2) چه حاصل فکر تائیری نکردم

Je n'ai pas épargné mes gémissements et mes plaintes ; mais à quoi bon ? Je n'ai pas songé à obtenir le moindre résultat. (Zuhûrî.)

Dans ce vers, l'expression نکردم est répétée à chaque hémistiche et la rime a lieu dans les mots précédents.

On trouve même des vers composés seulement de la rime et du *radif*, comme dans le *rubâi* suivant :

من در غم هجر و دل بدیدار تو خوش

تن در غم هجر و دل بدیدار تو خوش

تا کی چشمم سرشک حسرت ریزد

(3) اندر غم هجر و دل بدیدار تو خوش

Je suis dans le chagrin de l'absence, mais mon cœur jouit

¹ Quatrième article, section xv.

² Ce vers est du mètre *kazaj* à six pieds *mahzif*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de deux *مفاعیلن* et d'un *فعلن*.

³ Ce *rubâi* est de la branche *akhrub*. (Voyez le tableau.)

de ta vue; mon corps languit dans le chagrin, mais mon cœur jouit de ta vue. Jusqu'à quand mon cœur répandra-t-il des larmes de regret? Je suis dans le chagrin de l'absence, mais mon cœur jouit de ta vue. (Jâmi.)

On donne le nom particulier de *hâjib* حاجب au *radif* placé entre deux rimes. J'ai parlé de cette figure de mots dans mon quatrième article sur la Rhétorique des nations musulmanes, et j'en ai donné un exemple.

L'usage du *radif* a été introduit par les poètes persans, et les poètes arabes modernes l'ont adopté à l'imitation des premiers.

Le poète ne doit pas changer de *radif* dans un même poème, à moins qu'il n'en avertisse lui-même, comme on le voit dans un *cacida* de Kamâl Ismâîl qui commence par le *radif* می آمد (il est venu), et où, plus loin, le poète emploie می آید (il vient) de cette façon :

سپیده در که نسیم بهاری آمد
نگاه کردم و دیدم که یاری آمد

.....

ز بهر فال زماهی شدم بمستقبل
که بر انام چنین خوشگوار می آید (۱)

.....

A l'aurore, lorsque le zéphyr printanier est venu, j'ai re-

¹ Les vers de ce poème sont du mètre *majtas makhbûn* et *makh-zûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفاعلی مفاعلاتن مفاعلی فعلی.

gardé et j'ai vu que ma bien-aimée n'était pas venue.....

Je crois de bon augure de passer du préterit au futur, car le futur est, en effet, plus agréable à l'humanité.....

La nomenclature des différents genres de poésies cultivés par les nations musulmanes serait un utile complément à la prosodie, mais elle donnerait trop d'étendue à ce travail. J'ai d'ailleurs traité cette matière, du moins pour ce qui concerne l'Inde musulmane, dans mon *Mémoire sur la métrique arabe adaptée à l'hindoustani*, et dans la préface du tome II de mon *Histoire de la littérature hindoui et hindoustani*.

HISTOIRE DES SELDJOUKIDES,

Extraite du *Tarikhi Guzideh*, ou Histoire choisie, d'Hamd-Allah Mustaufi, traduite et accompagnée de notes, par M. DEFRÉMERY.

Dans la disette presque absolue où nous sommes de documents originaux sur l'histoire des Seldjoukides, j'ai pensé que l'on accueillerait avec quelque intérêt la portion du *Tarikhi Guzideh* relative à cette puissante dynastie. Ce morceau, quoique beaucoup moins étendu que le chapitre correspondant du *Rouzet esséfa*, dont nous devons une édition à M. Vullers, renferme un assez grand nombre de détails négligés par Mirkhond. On y remarquera surtout

quelques indications précieuses pour l'histoire des Ismaéliens ou Assassins, encore si incomplètement connue.

Ma traduction a été faite sur trois manuscrits appartenant à la Bibliothèque nationale (n° 9 Brueix, n° 15 Gentil, et n° 25 supplément persan). J'y ai joint un assez grand nombre de notes, la plupart historiques et géographiques. Dans quelques-unes des premières, j'ai rectifié ou éclairci le récit de mon auteur, à l'aide de ceux d'Ibn-Alathir, d'Ibn-Djouzi, d'Ibn-Khaldoun et de Mirkhond.

SIXIÈME SECTION DU QUATRIÈME CHAPITRE, TOUCHANT
L'HISTOIRE DES ROIS SELDJOUKIDES.

Ces princes forment trois branches :

La première a régné sur la totalité de l'Iran ; mais quelques-uns des souverains qui la composent ont possédé seulement une partie de ce vaste empire. Ils sont au nombre de quatorze, et leur domination a duré cent soixante et un ans, depuis l'année 429.

La seconde branche a régné dans le Kerman ; elle se compose de onze princes. La durée de leur pouvoir s'est étendue depuis l'année 433 jusqu'à l'année 583 ; ce qui fait cent cinquante ans.

La dernière branche a gouverné le pays de Roum. Elle compte également onze souverains, qui ont régné depuis l'année 480 jusqu'à l'année 700 ; soit deux cent vingt ans.

Les souverains des diverses dynasties qui ont

régné sous l'islamisme, étaient, pour la plupart, souillés de quelques vices. Ainsi, les Omayyades étaient coupables de manichéisme ¹ *زندقة* et d'attachement aux doctrines des Motazales ² et des Kharidjis ³. Quelques-uns des Abbassides faisaient aussi profession du dogme du libre arbitre *اعتزال*. Les Saffarides et les Bouvaihides étaient partisans des

¹ On peut consulter, sur cette expression et sur l'adjectif *زنديق* *zendik*, d'où elle dérive, une curieuse note de M. Quatremère, *Mémoires historiques sur la dynastie des khalifes fatimites*, p. 35-38. Abou'lféda raconte que le khalife abbasside Mahdi, étant arrivé à Halep, apprit qu'il y avait dans cette contrée des *zendiks* *زنداقه*. Il les rassembla, les tua et déchira leurs livres. *قطع كتبهم*, *Annales musulmici*, t. II, p. 44. D'après le même auteur (*ibid.* p. 50), le poète Béchchar fut tué à cause de son impiété, *على الزنادقة*. « Ce Béchchar, ajoute Abou'lféda, préférerait le feu à la terre et approuvait la conduite d'Iblis, refusant de se prosterner devant Adam. » (Cf. Ibn-Khallican, traduction de M. de Slane, t. I, pag. 255.)

² D'après Makrizi (cité par Silvestre de Sacy, *Exposé de la religion des Druzes*, t. I, p. xviii), « cette secte prit naissance dans l'école de Hasan, fils d'Abou'hasan Basri, après la centième année de l'hégire. Les Motazales..... soutinrent que les actions des hommes leur appartiennent et que Dieu n'est point le créateur du mal. Ils enseignèrent ouvertement que Dieu ne sera point vu par les hommes dans l'autre vie; ils nièrent que le corps dût éprouver le tourment du sépulcre; ils soutinrent que l'Alcoran est créé et a eu un commencement, et plusieurs autres propositions particulières à leur secte. » Les Motazales nommaient leur système de doctrine *العدل*, la justice, et *التوحيد*, la profession de l'unité (*Ibid.* pag. x, xi et xii, note). Mais, quoi qu'ils aient pu faire, le nom de Cadris, *القدرية*, qui désigne leur croyance au système du libre arbitre, leur est demeuré, comme on peut le voir dans un passage du *Tarifat* (cité par S. de Sacy, *loc. laud.*).

³ Selon Makrizi (*ibid.* pag. 12), les Kharidjis enseignaient que tout péché rend infidèle et qu'on peut légitimement se soulever contre l'imam et combattre contre lui.

erreurs des Rafédites ¹ رفض. Quant aux Ghaznévides, aux Kharezmchahs, etc.², on peut leur reprocher la bassesse de leur origine. Mais les Seldjoukides étaient innocents de tous ces défauts; de plus, ils étaient musulmans orthodoxes et dévots, bienfaisants et remplis de miséricorde pour leurs sujets. Grâce à cette conduite, aucun rebelle ne se révolta qui pût les réduire à la détresse, comme firent l'ingrat Thogril³ sous la dynastie des Ghaznévides, et Sébuctéguin sous celle des Deïlémites⁴. En outre, quoique leurs serviteurs soient parvenus à des positions élevées, ils ne se sont pas révoltés contre leurs bienfaiteurs, et ils ont reconnu l'obligation où ils étaient de s'abstenir de l'ingratitude. Si quelquefois ils conçurent d'ambitieux désirs⁵, du moins ils choisirent un membre de la famille des Seldjoukides, le firent asseoir sur le trône, et atteignirent, par ce moyen, le but qu'ils s'étaient proposé. Que Dieu maintienne toujours les grands dans l'obéissance qu'ils doivent aux princes! Pour nous, nous allons

¹ Voyez le même ouvrage (p. xiv-xvi).

² Au lieu de *وغيرهم*, le ms. 25 ajoute: «et aux Salgariens, *وسلغریان*».

³ On peut consulter, sur ce Thogril, Abou'lféda, *Annales*, t. III, p. 138, 140; *Mirchondi Historia Ghasnevidarum*, p. 117-121, et le *Tarikhi Guzideh*, ms. 15 Gentil, fol. 179 r. et v.

⁴ Voyez Abou'lféda, *ibid.* p. 514, 516; *Mirchond's Geschichte der sultane aus dem Geschlechte Bajeh*, p. 27, 28. Voyez encore Abou'lféda, *ibid.* p. 460, et *Mirkhond, Histoire des Samanides*, p. 151 et p. 255, note 84, de mon édition.

⁵ *واگراحيانا هوسى پيچشد (پيچند هم) از آن تخمه يکى را گزیدند*

maintenant exécuter notre dessein, *en racontant l'histoire des Seldjoukides.*

HISTOIRE DE LA PREMIÈRE BRANCHE DES SELDJOUKIDES.

Seldjouk était un Turc de la tribu des Kabaks قبك et de la race d'Afraciab. Ses aventures sont ainsi rapportées dans la chronique d'Abou'lala تاريخ ابو العلاء : Son origine remonte à Afraciab par trente-quatre ancêtres. Il avait quatre fils : Israël¹, Micaïl, Mouça-Bigou بيغو et Iounis. Ces hommes possédaient des richesses et des biens immenses. Dans l'année 375 (985-6), ils passèrent du Turkistan dans le Mavérannahr, à cause de l'insuffisance des pâturages du premier de ces deux pays, et fixèrent leur résidence auprès du Nour de Bokhara بنور بخارا et du Soghd de Samarcand. Le sultan Mahmoud, de Ghiznin, vécut avec eux en bonne intelligence. Israël alla le visiter. Mahmoud le reçut avec la plus grande humilité محمود اورا تواضع تمام کرد; au milieu de la conversation, il lui dit : « Si nous avions besoin d'un secours, de quel signe faudrait-il nous servir pour le demander, et en quel nombre arriverait-il ? » Israël tenait un arc dans sa main, et avait deux flèches passées à la ceinture de sa robe. Il les remit à Mahmoud et lui dit : « Lorsque tu enverras ces flèches à notre tribu, cent mille cavaliers viendront à ton

¹ Israël, fils de Seldjouk, paraît être le même personnage qui est appelé, par Ibn-Alathir, Arslan (t. V, fol. 61 v.).

secours.» « Mais s'il en fallait davantage? reprit le sultan. » Israïl lui donna l'arc, en disant : « Lorsque tu enverras cet arc dans le Touran, il en arrivera autant de soldats que tu voudras. » Le sultan, ayant pris ombrage de la multitude des Turcs, usa de perfidie envers Israïl; il s'empara de sa personne, pendant qu'il était plongé dans l'ivresse, et l'emprisonna dans la forteresse de Calendjer ^١ كالنجير. Israïl resta en captivité durant sept ans, et mourut dans sa prison. Avant sa mort, il envoya un message à ses frères, et les excita à s'emparer du royaume. Les trois princes demandèrent au sultan la permission de passer au delà du Djeihoun. Arslan-Djazib ^٢ s'y opposa et dit : « Ces hommes sont innombrables. Il est à craindre qu'ils n'excitent quelque trouble ^٣. »

^١ Le nom de Calendjer est mentionné dans divers passages de Firichtah publiés par F. Wilken (*Mirchondi Historia Gasnevidarum*, p. 150, 169, 205, 232, 240). On trouve sur Calendjer un article intéressant dans le *East India Gazetteer*, de Walter Hamilton (*verbo* Callinger).

^٢ Ce personnage était gouverneur de Thous. (Voyez ma traduction de l'Histoire des Samanides, de Mirkhond, p. 208. Cf. *Mirchondi Historia Gasnevidarum*, pag. 29, 30, 33, 54, 55, 59.) Au lieu d'Aldjazib, Ibn-Alathir (ms. de C. P. t. V, fol. 72 r.) écrit الحازن ou le trésorier. Il ajoute que ce personnage conseilla à Mahmoud de faire couper les poutres des Turcs, afin qu'ils ne pussent plus se servir de leurs arcs, ou bien de les faire noyer dans le Djeihoun. Ailleurs (fol. 41. v.), Ibn-Alathir écrit ارسلان الحاذب; ailleurs, enfin, (fol. 44, v.) ارسلان الحاذب.

^٣ « L'écrivain de ces lignes ne regarde point comme exact ce qui est consigné dans la plupart des chroniques célèbres, à savoir que le sultan Mahmoud fit traverser le Djeihoun aux enfants de Sel-djouk, dans le dessein de s'emparer de leurs richesses, et qu'Arslan Hazib (*sic*) essaya en vain de détourner le sultan de cette con-

Le sultan n'accueillit point ses représentations, et donna la permission demandée. Les Seldjoukides traversèrent le Djeïhoun, et établirent leur résidence aux environs de Niça et d'Abiverd. Micaïl avait deux fils, Djeghir-Beg¹ et Thoghri-Beg, qui devinrent les chefs de leur tribu. Les indices du bonheur et de la puissance brillaient sur leur front, et la lumière de la justice et de l'équité resplendissait sur leur visage. Les habitants du Khoracan se soumirent à eux, et ils leur portaient leurs procès à juger².

Le sultan Maçoud envoya une armée contre les deux frères; la victoire resta à ceux-ci, et l'armée de Ghaznah retourna vaincue auprès du sultan. Ce prince voulut partir en personne pour tirer vengeance des Seldjoukides. Sur ces entrefaites, il eut de l'inquiétude du côté de l'Inde. On jugea plus nécessaire d'y remédier *وتدارك آن واجبتر دیدند*. En conséquence, il partit pour cette guerre, et envoya à Soubachi *سوباشی*³, gouverneur du Khoracan,

duite. » *Mirchondi Historia Seldschukidarum*, p. 22. (Voyez aussi le même ouvrage, pag. 49.)

¹ Je lis *جفر* Djeghir ou *چقر* Tchekir, avec Mirkhond; au lieu de *دجافر*, *جعفر*. Abou'lféda (t. III, p. 104) écrit *جغرو* Djaghrou, et Ibn-Alathir (ms. de C. P. fol. 92 v., 95 r.) *جغری*. M. Quatremère (*Histoire des Mongols*, p. 445) a lu Tchefr beigh, sur la foi du *Tarikhi Vassaf*. Aux deux fils de Micaïl, cités dans notre auteur, Ibn-Alathir en ajoute un nommé Beigou *بیغو*.

² Au lieu de *بردند می بردند*, on pourrait lire *داوریا بدیشان می بردند* et traduire « leur portaient des présents. »

³ Telle est la leçon du ms. 9 Brueix; les deux autres portent *سورباشی* et *تسوماشی*. A la place de Soubachi, je pencherais à lire *Siachi* *سیاشی*. En effet, nous voyons, dans Mirkhond, que ce mot signifiait *général*, *مقدم الجیش* (*Historia Seldschukidarum*, p. 3;

l'ordre d'éloigner les Seldjoukides de cette province. Soubachi envoya cette réponse : « Leur affaire est trop avancée pour que mes pareils puissent y mettre ordre ¹. » Maçoud pensa qu'il exagérait les difficultés de l'entreprise بازار تیری کند. Il l'envoya à cette guerre, à force d'instances. Arriver et être tué fut une même chose pour lui : رسیدن و کشته شدن یکی بود.

Le sultan Thoghril-Beg s'assit, à Nichabour, sur le trône de Maçoud, dans l'année 429, et on lui donna le titre de roi. Il confia le gouvernement de Nichabour à son frère de mère ², Ibrahim, fils

Cf. Ibn-Alathir, ms. de C. P. t. V, fol. 71 v.). Ailleurs, l'auteur du *Rouzet esséfa* (op. supra laud. p. 28, 29, 31, 32, 33, 34, 36, 37) appelle le personnage dont il est ici question, Siachi سیاشی. Je crois qu'il faut lire aussi Siachi Téguin et non Siasi Téguin dans plusieurs passages de l'Histoire des Ghaznévides de Mirkhond (p. 29, 30, 31, 32). Au lieu de Siachi, A. L. Davids écrit *Basatchi* ou *Savatchi* et traduit ce titre par « capitaine » ou « guerrier » (*Grammaire turke*, traduction française, p. xxiv.) D'Herbelot (*Biblioth. orientale, verbo Selgiuki*) et Deguignes (*Histoire des Huns*, t. II, p. 187) lisent Bassaschi, qu'ils traduisent également par « capitaine. » A la place de Siachi Teguin, S. de Sacy a lu Sinaschi Teguin, dans sa notice du *Tarikh otbi* (*Notice des manuscrits*, t. IV, p. 384 et suiv.). Ibn-Alathir (ms. de C. P. t. V, fol. 70 r. et v., 72 v. 73 r.) écrit Sabachi سیاشی. Ailleurs (fol. 41 v.), il mentionne un individu nommé Sabachi Tékin, سیاشی تکین.

¹ Cf. Mirkhond, *Historia Seldschukidarum*, p. 51. Dans cet ouvrage (p. 28 à 39), Mirkhond a suivi une version tout à fait différente de celle d'Hamd-Allah.

² برادر مادری. La même expression se retrouve dans Mirkhond, et c'est par erreur que, en citant ce dernier écrivain, M. Saint-Martin l'a traduite par « oncle maternel » (*Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 204, note o); faute déjà commise par d'Herbelot (art. *Thogril*). Cet Ibrahim Inal se révolta contre Thoghril à deux reprises dif-

d'Inal (*sic*), qui commit en ce lieu de nombreux actes de tyrannie et d'oppression. Les habitants de Nichabour lui remirent un placet qui portait ces paroles : « O émir, renonce à l'injustice et suis le chemin de l'équité; car après ce monde, il y en aura un autre. Nichabour a vu et verra encore de nombreux gouverneurs comme toi. Les armes des habitants de Nichabour sont les prières du matin. Si notre sultan est éloigné, notre Dieu est proche. Il y a un être vivant qui ne meurt jamais, un être vigilant qui ne dort jamais, un être bien informé qui n'est jamais négligent, un roi qui ne sera jamais destitué. » Lorsqu'il eut lu ce papier, Ibrahim renonça à la tyrannie.

Dans l'année 432 (1040-1; lisez 431), le sultan Maçoud combattit les Seldjoukides, aux environs de Merve, dans la plaine de Zendaïécan ¹ زندایقان. Il est-
férentes, en 441 (1049) et en 450 (1058). Après lui avoir pardonné la première fois, le sultan le fit étrangler avec une corde d'arc. (Voyez Abou'lféda, t. III, p. 130, 168 et 176; Mirkhond, p. 62, 63; M. Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 323, 324 et 327; et Saint-Martin. *ibid.* p. 216.) Au lieu d'Ibrahim Inal, Deguignes (t. II, p. 190) a eu tort d'écrire « Ibrahim, fils d'Inal », et encore plus d'ajouter « fils de Seldgouk; » il est vrai que, plus loin, Deguignes a écrit Ibrahim Inal. On lit dans Ibn-Alathir (fol. 70 r.) ² وكان بنال واسمه إبراهيم « Inal, nommé aussi Ibrahim, était frère utérin de Thoghri-Beg et de Daoud. »

¹ J'ai adopté cette leçon, qui est donnée à la fois par le ms. 25, supp. et par Khondémir (*Habib essüer*, ms. de la Bibliothèque nationale, n° (d'entrée) 1750, fol. 341 v.). Le manuscrit de ce dernier ouvrage, qui se trouve dans la bibliothèque de l'Université de Leyde, fol. 202 v. porte très-distinctement دانقان. Les mss. 15 Gentil et 9 Brueix portent دندخان و دندقان. Khondémir (*ibid.*) place la bataille dont il est ici question dans le mois de ramadhan

suya une défaite et retourna à Ghiznin; renonçant à la possession du Khorāçan, il se livra entièrement à la boisson. A la place des sons du tambour, il demanda les accords de la flûte et une coupe de vin. On a dit de lui :

Vers. — Tes ennemis étaient des fourmis; ils sont devenus des serpents. Extermine دمار برآور les fourmis devenues serpents; ne leur donne pas plus de répit; et ne perds pas de temps; car le serpent deviendra dragon, s'il en trouve le loisir.

Après la défaite de Maçoud, les Seldjoukides s'emparèrent du royaume (du Khorāçan). A cette époque, Salar-Bouzkani بوزکانی était leur visir. Il les détermina à donner avis de cet événement au khalife, et à lui demander la concession de la dignité royale. Ensuite, ils partagèrent entre eux toute la contrée. L'aîné des deux frères, Djeghir, se réserva le Khorāçan, et fit de Merve sa capitale. Hérat هرات,

431. Au lieu de Zendaiécan et Dendekan, il faut sans doute lire, avec le *Lobb el-Lobab* (p. 107), Dendanécān الدندانقان. C'est le même endroit qui est appelé, dans Édrici, دندالقان Dendalcān (trad. de M. A. Jaubert, t. I, p. 467). On lit, dans le *Méradid al-Ittila* (p. 257) : « Dendanécān. C'est une petite ville du territoire de Mervechbabidjan, à dix parasanges de cette ville, au milieu des sables. Elle est à présent dévastée; il n'en reste plus qu'un ribath (caravansérail) et un minaret. Elle se trouve entre Sarakhs et Merv. »

دندانقان بالفتح ثم السكون ودال أخرى ونون مفتوحة وقاف وآخره نون بليدة من نواحي مرو الشاهجان على عشرة فراسخ منها في الرمل قال وهي الآن خراب لا يبقی منها الا رباط ومناارة (Voyez aussi Abou'lféda, *Géographie*, édition de MM. Reinaud et de Slane, p. 458.)

avec le royaume de l'Inde, fut donnée au vieux Mouça-Bighou¹. On accorda Thabes et le Kerman à Caverd, fils de Djéghir-Beg. Enfin, Thoghri-Beg choisit pour sa part l'Irac-Adjem et ce qu'il pourrait conquérir, et fit de Reï la capitale de ses états. Il logea, dans cette ville, dans le palais d'Ali-Cameh le Deïlémite². Il y trouva des cachettes d'où il enleva de grandes richesses, qu'il partagea entre ses troupes; puis il s'occupa de conquérir l'Irak, l'Azerbeïdjan, le Kurdistan et le Khouzistan³. Le khalife lui envoyait des ordres par lesquels il le mandait auprès de lui; mais il ne lui était pas possible d'entreprendre ce voyage. Enfin, au bout de dix-huit ans, lorsque les provinces citées plus haut lui furent soumises, il se mit en marche vers l'Irak-Arab. Dans l'année 447 (1055), le khalife fit prononcer son nom, à Bagdad, dans la khotbah, et le fit graver sur la monnaie. De plus, il lui donna les surnoms

¹ A Hérat, le ms. 9 Brueix ajoute Ghiznin, et le ms. 25 supplément, Bost et Ghiznin.

² Il faut lire Ali, fils de Cameh. Ce personnage était lieutenant de Rocn-eddaulah, à Reï. (Voyez ma traduction de l'*Histoire des Samanides*, par Mirkhond, p. 148, ainsi que les notes 83, p. 252 et 84, p. 255.) Ibn-Alathir nous apprend que l'année 373 vit mourir Ali, fils de Cameh, général de l'armée de Rocn-eddaulah (t. V, fol. 24 v.)

³ Le ms. 25 ajoute le Fars. Thoghri-Beg ne conquiert pas lui-même cette dernière province; mais Abou-Mançour-Foulad Sutoun, prince bouveïhide, qui s'était emparé de Chiraz, y fit faire la khotbah au nom de Thoghri, reconnaissant, par là, la suzeraineté du sultan seldjoukide. (Voyez Abou'lféda, t. III, p. 140; Mirkhond's *Geschichte der sultane*..... *Bujeh*, p. 54; Ibn-Khaldoun, ms. 743 quater du supp. ar. t. IV, fol. 238 r.)

de sultan Rocn-Eddaulah-Thoghrlil-Beg-Iemin émir al-Mouminin (le sultan colonne de l'empire, bras droit du prince des croyants). On prononça dans la khotbah le nom de Melic-Rehim, après celui de Thoghrlil¹.

Dans le mois de ramadhan de la même année, le prince seldjoukide parvint à Nehrévan et renversa les descendants de Bouveih; puis il se mit en route, fit le pèlerinage de la Mekke², et alla à Bagdad, où il rendit ses hommages au khalife.

Deux ans après, eut lieu la révolte de Béçaciri³, et le khalife fut fait prisonnier par ce rebelle. Le sultan délivra le khalife et vainquit Béçaciri, ainsi qu'il a été raconté. Après cela, Thoghrlil dit à son visir Amid-el-Mulc-Abou-Nasr-Kunduri : « Rends-toi à la résidence du khalife, et dis-lui : Comme, à cause des rebelles, nous ne pouvons nous dispenser d'aller souvent à Bagdad, et que nous n'y avons pas même un morceau de pain, les cœurs des soldats et des citoyens souffrent de la peine; répète-lui donc ces

¹ Mélic Réhim (Abou-Nasr Khosrev Firouz) était un prince Bouveihide, qui, après la mort de son frère Abou-Calendjar Merzban (440=1048), s'était rendu maître de l'autorité à Bagdad. (Voyez Aboulféda, t. III, p. 128; Mirkhond, *Geschichte der Sultane... Bujeh*, p. 53; le même, *Historia Seldschukidarum*, p. 60.)

² **وَجَّ كَرَد**. Thoghrlil ne fit pas le pèlerinage de la Mekke, mais publia seulement qu'il allait le faire; et cela, afin de se ménager un prétexte de se rendre à Bagdad, qui était sur sa route. (Voyez Mirkhond, *Geschichte der Sultane... Bujeh*, p. 54; *Hist. Seldschukidarum*, p. 59.)

³ On peut consulter, sur cet important événement, Aboulféda, t. III, p. 144 et 168-176; Mirkhond, p. 60-65; et surtout M. Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 320 à 328.

paroles, afin qu'il assigne un morceau de pain (c'est-à-dire une solde) à mes troupes victorieuses. — Probablement, fit observer le vizir, le khalife adressera la même demande au sultan; néanmoins, j'exécuterai vos ordres.» Sur la route, il fut rencontré par le vizir du khalife. Il comprit que ce ministre se rendait auprès du sultan dans le dessein de lui faire cette demande. Il s'en retourna avec lui sans rien dire; puis il alla trouver le sultan, et lui dit: «Le vizir du khalife arrive, chargé d'un message de son maître. Si ce message a pour objet de te demander un morceau de pain (c'est-à-dire, une pension alimentaire), réponds-lui; J'avais le dessein d'en assigner une au khalife; je dirai à un tel de la fixer.» Là-dessus, le vizir du khalife entra et s'acquitta de son message. Le sultan lui fit la réponse qui lui avait été suggérée par son ministre. Par le conseil d'Abou-Nasr, le sultan mit Bagdad sous son autorité, assigna une pension alimentaire au khalife, et lui demanda sa fille en mariage. Le khalife refusa d'abord. Amid-el-Mulc l'empêcha de toucher ses revenus; si bien que, se voyant réduit à la gêne, il donna son consentement à l'union demandée¹.

Cependant Djéghir-Beg mourut, dans le Khorasân, l'année 453 (1061). Thoghri-Beg envoya son

¹ Mirkhond est beaucoup moins explicite sur les moyens employés par Amid el-mulc pour amener le khalife à consentir au mariage de sa fille avec Thoghri Beg. Voici comment il s'exprime : «Amid el-mulc Kunduri interposa sa médiation, et, grâce à la bonté des moyens qu'il employa, Caïm donna son consentement.» (*Hist. Seldschukidarum*, p. 65. Cf. Ibn-Alathir, fol. 92 r.)

neveu Alp-Arslan, fils de Djéghir, pour le remplacer. Amid-el-Mulc ayant conduit à Tébriz, auprès de Thoghrih-Beg, la fille du khalife Seïdeh-Khatoun, on célébra le mariage de cette princesse avec le sultan. Ce dernier voulut que la consommation du mariage زبان eût lieu dans sa capitale, c'est-à-dire à Reï. Il se dirigea vers cet endroit. La température était chaude; il s'arrêta à Casran-Birouni قصران ¹, à cause de la bonté de l'air de cette localité. Il y fut pris d'une hémorragie que rien ne put arrêter. Le 8 de ramadhan 455, il mourut de cette maladie². La fille du khalife retourna à Bagdad, ayant encore sa virginité. Le règne de Thoghrih fut de vingt-six ans, et sa vie en avait duré soixante et dix.

¹ On lit dans un passage du *Méracîd el-Ittila*, rapporté par Weijers (apud Veth, *Lobb el-Lobab*, p. ۲۵۸) : « Casran, c'est le pluriel persan de *Casr*, et ce mot désigne deux endroits appelés *les châteaux*, c'est-à-dire, l'intérieur et l'extérieur. Ce sont deux cantons considérables, situés près de Reï, dans les montagnes qui dépendent de cette ville. » (Cf. le même passage, publié d'une manière plus complète par Uylenbroëk, *Iraca Persica Descriptio*, p. 73.) Ibn-Alathir nous apprend qu'après la mort de Mahmoud le Ghaznévide, Féna Khosrev, fils de Medjd-eddaulah, méditant la conquête de Reï, se dirigea vers Casran, qui était une place forte, قصران وى, حصينه, et s'y fortifia (t. V, fol. 64 v.).

² D'après Ibn Djouzi, Thoghrih-Beg mourut à Reï, le vendredi 8 de ramadhan. Amid el-mulc assiégeait alors Cotoulmich, قيلمش (sic), dans le château de Kerdcouh كردكوه. On lui députa un courrier... Cet homme partit à la fin de la journée du vendredi et arriva près du ministre, le lundi, à l'aurore, ayant parcouru plus de soixante parasanges. (*Mirat-ezzéman*, ms. arabe 641, fol. 94 r.) Amid el-mulc se mit en route pour Reï, accompagné de l'armée, et y arriva le samedi 16 de ramadhan.

SULTAN ALP ARSLAN, FILS DE DJÉGHIR-BEG.

Conformément au testament du sultan, son neveu Soleïman, fils de Djéghir-Beg, devait lui succéder; il s'assit sur le trône¹. Le cousin germain de Thoghri-Beg, Cotoulmich, fils d'Israïl, ne s'accommoda pas de cela *بأن درنساخت*. Il fit la guerre à Soleïman, avec le secours des Turcomans, et s'empara du royaume. Lorsqu'Alp-Arslan fut informé de cette nouvelle, il se mit en marche pour combattre Cotoulmich. La bataille se livra à Dameghan².

¹ Nos manuscrits paraissent présenter ici une lacune. Je crois donc devoir traduire le récit plus circonstancié d'Ibn-Alathir : « Lorsque le sultan Thoghri-Beg fut mort, Amid el-mulc el-Kunduri fit asseoir sur le trône Soleïman, fils de Daoud-Djaghri-Beg, frère du sultan Thoghri-Beg. Ce dernier lui avait légué la royauté. La mère de Soleïman résidait auprès de Thoghri-Beg, qu'elle avait épousé, après la mort de son premier mari. (Ibn-Alathir, fol. 90 v.) Lorsque l'on eut fait la khotbah pour Soleïman, les émirs ne purent s'entendre. Baghi Sian *باغي سيان* et Ardem *آردم* (Ibn-Khaldoun, *أردن*; Ibn-Djouzi, *آردم*) marchèrent sur Cazouin, et firent prononcer la khotbah au nom d'Alp Arslan Mohammed, fils de Daoud Djaghri-Beg, qui était alors prince du Khorasan et avait pour vizir Nizam el-mulc. Les hommes étaient disposés en sa faveur. Lorsque Amid el-mulc el-Kunduri vit que l'affaire tournait contre lui, il ordonna de faire la khotbah à Reï pour le sultan Alp-Arslan et ensuite pour son frère Soleïman. (Ibn-Alathir, ms. de C. P. t. V, fol. 92 v. 93 r. Ibn-Khaldoun, ms. du suppl. arabe, n° 742, t. IV, fol. 241 r. et Ibn-Djouzi, *Mirat-ezzéman*, ms. arabe, n° 641, fol. 87 r. et v. 94 r. et v.) D'après le premier de ces auteurs (fol. 95 r.), dans l'année 458 (1066), Alp Arslan donna en fief la ville de Balkh à son frère Soleïman.

² D'après Ibn-Alathir (*ibid.* fol. 93 v.), ce combat eut lieu auprès de Reï; on ignora la cause de la mort de Cotoulmich, mais on dit

Cotou nich tomba de cheval, sa tête heurta contre une pierre, et sa cervelle se répandit; il mourut de cette blessure. Le pouvoir fut affermi entre les mains d'Alp-Arslan. Le khalife Caïm-Biemr-Allah lui donna les surnoms de sultan Adhed-Eddaulah-Alp-Arslan-Borhan émir el-Mouminin.

Alp-Arslan fit mettre à mort le vizir Amid-el-Mulc-Abou-Nasr-Kunduri, et donna le vizirat à Nizam-el-Mulc-Abou-Ali-Haçan, fils d'Ishac. Au moment de sa mort, Amid-el-Mulc fit jurer au bourreau de répéter, après son exécution, ses dernières paroles au sultan et au vizir. Il devait dire au premier : « Quel service béni de Dieu est le vôtre ! Par lui j'ai conquis les deux mondes. Ton oncle m'a donné le vizirat en ce monde, et tu me donnes dans l'autre le rang de martyr. » Quant au vizir, l'exécuteur promettait de lui dire : « O la mauvaise coutume que tu viens d'établir ! Tu as appris aux sultans à tuer leurs ministres. Ce sera vraiment une merveille si vous n'éprouvez pas le même traitement que moi, toi et ta postérité. »

Haçan-ibn-Sabbah était *hadjib* (chambellan d'Alp-Arslan) et chiite, de la secte des sept imams سبعی. Une haine religieuse s'éleva entre lui et Nizam-el-Mulc, qui était sunnite. Un jour, le sultan demanda au vizir un relevé des revenus et des dépenses de l'empire. Nizam-el-Mulc dit qu'il serait achevé

لا یدری کیف کان موته قبل انه : مات من الخوف (Cf. Abou'lféda, t. III, p. 202; Ibn-Khaldoun, fol. 41 r. et v. Ibn-Djouzi, fol. 95 r. et v.)

au bout de deux ans. La longueur du temps demandé mécontenta le sultan. Haçan-Sabbah le comprit et dit : « Si le sultan l'ordonne, j'achèverai ce compte en quarante jours. » Cette parole plut au prince ; il chargea Haçan d'exécuter le travail en question. Haçan reprit : « Que le sultan commande donc que l'on mette à la disposition de son serviteur les registres et les scribes *du divan*. » Cet ordre fut donné. Quoique ce fût un échec complet pour Nizam-el-Mulc, il n'y vit point de remède, et obéit. Haçan-*ibn*-Sabbah acheva, en quarante jours, un registre bien rédigé. Nizam-el-Mulc redoutait à la fois le succès d'Haçan et sa propre destitution. Lorsque le livre de compte fut terminé, et le jour même où il devait être présenté au sultan, Nizam-el-Mulc envoya son porte-écritoire *دواقی*, avec un cachet d'or *مهری زر*, auprès du porte-écritoire d'Haçan. Cet homme, gagné par le présent de Nizam-el-Mulc, lui apporta le registre de son maître. A cette époque, on transcrivait les comptes en employant les mots *minha* et *min-zalica* (parmi cela) ¹.

¹ Puisqu'il est ici parlé des livres de compte chez les Orientaux, je ne crois pas hors de propos de transcrire quelques mots d'un auteur inédit, dont le nom m'est inconnu, mais qui, de son aveu, résidait depuis vingt ans à Ispahan, lorsqu'il écrivait son ouvrage : « Les livres ou papiers de compte, quoyqu'ils ayent leurs gros couverts de gros cartons et maroquin, ne sont reliés ni à la greque ni à la romaine ; ains ouverts des quatre costés, leurs feuillets marqués de leur chiffre, pour en retrouver l'ordre et les remettre en estat et fermer les attachants avec une corde de soye croisée l'une sur l'autre, à la façon d'une balle ou fardeau. » (*État de la Perse*, fragment sans nom d'auteur, ms. de la Bibl. nationale, n° 10534,

Il n'y avait pas de titre en tête des feuillets ou des lignes. Si les feuilles venaient à se déplacer, il fallait du temps pour en rétablir l'ordre. Nizam-el-Mulc examina le registre, dont les pages n'étaient retenues par aucun lien. Il usa de ruse, et jeta le livre en disant : « Je pensais que c'était un écrit que l'on pouvait montrer à quelqu'un ; mais ce sont des sonnettes. » Les feuilles furent dispersées par la chute du volume. Le porte-écritoire d'Haçan les réunit, et raccommoda celles qui étaient déchirées. Lorsque le moment de l'audience arriva, Haçan et Nizam-el-Mulc se rendirent auprès du sultan. Le premier voulut présenter son registre ; il le trouva tout déchiré, et s'occupa aussitôt à en ranger les feuillets. Le sultan le pressait d'en donner connaissance ; et Haçan balbutiait des réponses embarrassées. Alors Nizam-el-Mulc prit la parole et dit : « Un livre dont la rédaction aurait coûté aux savants deux années entières, un ignorant l'aurait-il achevé en quarante jours ? cette aventure ne saurait avoir pour résultat que de vaines excuses. » Le sultan se mit en colère contre Haçan, et voulut lui infliger un châtimement ; mais, comme il était son favori, il temporisa. Haçan

p. 7.) « Pour ce qui est des livres de comptes, qui sont composés de feuilles volantes, les feuilles en sont un peu plus longues, mais pas si larges que nos *in-quarto*, écrites des deux côtés et marquées par nombres. Elles sont rangées l'une sur l'autre et liées entre deux tablettes de bois couvertes de cuir, épaisses comme les couvertures de nos vieux livres, rebordant de demi-doigt, de manière que, quand cela est plié, le papier ne s'y gâte jamais. (*Voyages du chevalier Chardin*, édition de 1723, t. VI, p. 174, 175.)

s'enfuit de la cour, et fit profession d'hérésie. Par la suite, sa puissance atteignit ce point d'élévation que chacun sait.

Depuis ce temps-là, les copistes ont mis en usage les titres pour les feuillets et les lignes. Dans ce temps-ci, la coutume d'employer la formule *minha* et *min zalica* a été abrogée; on écrit en place les mots *nerduban* (échelle) et *païeh* (degré).

Le sultan Alp-Arslan se mit en marche pour conquérir la Géorgie. Après le combat, le prince de cette contrée Bacrat-ben-Kerikour بقراط بن کریکور (Bagrat, fils de Georges¹) fit la paix avec le sultan. Quelques émirs géorgiens tombèrent entre les mains d'Alp-Arslan. Plusieurs d'entre eux se firent musulmans. Un de ces derniers était Nichtéguin نیشتنکی²; à la place de l'anneau, indice de servitude حلقهء بندگی³, il passa à son oreille un fer à cheval. Ses descendants portent encore un grand anneau à l'oreille. Alp-Arslan donna en fief à cet émir la ville de.....⁴, qui est maintenant connue sous le nom de Nichtéguin⁵.

¹ Voyez sur ce prince, qui régna depuis l'an 1027 jusqu'à l'an 1072, Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 218.

² J'ai suivi la leçon du ms. 9 Brueix, sans prétendre toutefois en garantir l'authenticité. Le ms. 25 porte بیش کین, et le ms. 15 Gentil, مسنکی, et (plus bas) بیشکن.

³ On peut consulter sur cette expression ce que j'ai dit ailleurs. (*Histoire des sultans Ghourides*, p. 34, note.)

⁴ Nos trois manuscrits donnent différemment l'orthographe de ce nom : l'un porte واری, un autre وراوی, le troisième درادی.

⁵ Au lieu de Nichtéguin, le ms. 15 Gentil porte بیشکن, et le ms. 25 suppl., بیش کن.

Le sultan partit ensuite pour faire la conquête de l'Arménie, fit la paix avec le roi de cette contrée¹, et lui demanda sa fille pour femme². Après un cer-

¹ Par ce titre, Hamd-allah désigne sans doute le prince Pagra-tide Kākig, fils d'Apas, roi de Kara. (Voyez Saint-Martin, *op. sup. land.* t. I, p. 375.)

² Grégoire-bar-Hebraüs place ce mariage en l'année 459 de l'hé-gire (1066-7 de J. C.); mais au lieu d'une fille du roi d'Arménie, il parle de la fille de la sœur de Fakrath (Bagrat), roi des Géorgiens et des Abkhaz. Cette assertion, du reste, est assez d'accord avec les paroles suivantes d'Ibn-Djouzi (fol. 111 v.) : *وكان السلطان قد تزوج أخت بقراط ملك الإبخاز عز الملك منصورين نظام الملك وأم ابنة : ملك الإبخاز* (sub anno 492). Du reste, pour tout ce qui regarde les expéditions d'Alp-Arslan en Géorgie et en Arménie, il faut consulter une savante note de M. Saint-Martin, t. II, p. 224-229. (Voyez aussi le même ouvrage, t. I, p. 374, 375.) Au lieu de *Sou-mari*, *سُماری*, qu'a lu M. Saint-Martin, d'après notre ancien ms. d'Ibn-Alathir, la copie plus correcte et plus complète du même ouvrage que vient d'acquérir la Bibliothèque nationale, porte distinctement *Sournari*, *سُرماری*, leçon qui est donnée par Abou'lféda (cité par M. Saint-Martin, *dict. loc.*), et qui se retrouve dans un autre passage d'Ibn-Alathir, ms. de C. P. t. V, fol. 286 v. (Cf. Saint-Martin, *ibid.* t. I, p. 132, et Sir W. Ouseley, *Travels*, t. III, p. 437.) Je profiterai de cette occasion pour indiquer et rectifier quelques erreurs qui ont échappé à M. Saint-Martin. Ce savant dit (p. 227) que la place désignée par Ibn-Alathir sous le nom de *Mariam Néchin*, était une superbe ville, environnée par une muraille faite avec de grandes pierres, et garnie de croix attachées avec du plomb et du fer. Le texte arabe de ce passage est ainsi conçu : *وهي مدينة حصينة : سورها من الاجار الكبار الصلبة المشدودة الخ*. Il faut donc traduire : « C'était une place fortifiée, et munie d'une muraille de pierres grandes et dures, attachées, etc. » On voit que le savant auteur des Mémoires sur l'Arménie a confondu ici et plus loin, p. 228, 1. 2, *حصينة*, fortifiée, avec *حسنة*, belle, et *الصَلْبَة*, pluriel de *صَلْب*, dur, avec *صَلْب*, pluriel de *صَلِيب*, croix. M. Saint-Martin

tain temps, il la répudia et ordonna à Nizam el-mulc de l'épouser. Nizam el-mulc eut plusieurs enfants de cette femme, entre autres, Khodjah-Ahmed.

L'empereur grec Romain forma le projet de conquérir l'Iran. La plus grande partie de son armée fut détruite par l'excès de la chaleur. L'empereur s'en retourna, équipa de nouvelles troupes et marcha contre le sultan. Alp-Arslan alla à sa rencontre avec douze mille hommes. Les deux armées furent en présence à Mélazdjerd ملازجرد, et le combat s'engagea. L'empereur fut fait prisonnier par un esclave grec nommé.....¹

ajoute : « Les musulmans montèrent sur les barques qu'ils avaient amenées et donnèrent l'assaut à la ville, etc. » Le texte dit seulement : *فوصل المسلمون الى سورها ونصبوا عليه السلاطين وصعدوا* , « Les musulmans arrivèrent près de sa muraille; ils y dressèrent des échelles et montèrent sur le faite du mur, parce que les pioches étaient émoussées et ne pouvaient plus faire de trous, à cause de la dureté des pierres. » — M. Saint-Martin continue ainsi : « Les habitants furent tous passés au fil de l'épée ou emmenés en captivité, et les édifices furent tous renversés et livrés aux flammes. » Ibn-Alathir se contente de dire : « Ils (Melik-chah et Nizam el-mulc) brûlèrent les églises, البيع, les ruinèrent, et tuèrent un grand nombre d'habitants. Beaucoup d'autres embrassèrent l'islamisme et échappèrent au massacre, *واسلم كثير فنجوا من القتل* . » Au lieu de *لال*, le ms. de C. P. t. V, fol. 94 r. porte *العال لال*. (Cf. sur cette expédition Ibn-Djouzi, fol. 98 v.)

¹ Ce nom est écrit de trois manières différentes par nos trois copies. Le manuscrit 9 Brueix porte *الفقشت*, le ms. 15 Gentil, *العقشت*; enfin, le ms. 25 nous offre la leçon *العشقت*. (Voyez la note 2 de la page 451 ci-dessous.) Ibn-Alathir (ms. de C. P. t. V, f. 96 v.) dit que Romain fut fait prisonnier par un des esclaves de Gueuher Aïin. Cet historien ajoute : « Son maître l'avait précédemment offert

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que, au moment de la revue, l'inspecteur عارض de l'armée musulmane ne voulut point enregistrer le nom de cet esclave, à cause de l'exiguïté de sa taille; mais le sultan lui dit : « Écris le nom de cet homme¹; il est possible qu'il fasse prisonnier l'empereur lui-même. » *Comme on le voit, cette espèce de prédiction se réalisa.* L'empereur s'engagea à payer un tribut, et le sultan lui accorda la vie. Puis il retourna dans sa capitale, et envoya dans le Fars son frère Caverd, fils de Djéghir-Beg. Caverd fit la guerre à Fadhlouïeh-le Chebancareh², et conquit la province de Fars.

à Nizam el-mulc, qui l'avait refusé par mépris pour lui. Gueuher Aiin en fit l'éloge. Nizam el-mulc lui dit : « Il est possible qu'il nous amène le roi des Grecs prisonnier. » (Cf. Ibn-Djouzi, fol. 129 r. فقال مستهزياً به لعله يجيئنا بملك الروم أسيراً.)

¹ D'après Bénakéti (ms. 526 de la bibliothèque de l'Université de Leyde), ce fut le gouverneur de Bagdad, Saad-Eddaulah (Gueuher-Aiin), qui fit cette observation à l'inspecteur. Ces deux assertions ne sont point inconciliables : nous voyons ci-dessous (p. 442), que Saad-Eddaulah-Ariz fut blessé en voulant défendre Alp-Arslan. Or, Ibn-Alathir dit la même chose de Saad-Eddaulah-Gueuher-Aiin (f. 97 r. et 120 r.) Il paraîtrait, d'après cela, que Gueuher-Aiin réunissait les fonctions d'inspecteur aux revues et celles de gouverneur de Bagdad.

² D'après Mirkhond (*Geschichte der Sultane... Bujeh*, p. 56), le vrai nom de cet homme était Fadhl ben Haçan. Il était général du Bouveihide Abou-Mançour Foulad Sutoun. Il se révolta contre son maître, le fit prisonnier, et le retint enfermé dans une forteresse jusqu'à sa mort. Dans l'année 448 (1056), il s'empara de la province de Fars. (Cf. Ibn el-Djouzi, fol. 81 r.) « Lorsque Mélic Cader (lisez Caverd), le Seldjoukide, ajoute Mirkhond, se dirigea du Kerman vers le Fars, Fadhlouïeh, ayant pris la fuite, alla trouver en toute hâte Alp-Arslan. (Conf. sur la guerre de Caverd et de Fadhlouïeh, Ibn-Djouzi, fol. 89 v. 99 r. 100 r. et v.) Il s'en retourna, après avoir reçu du divan de ce prince le gouvernement du Fars, moyennant un

Après un certain temps, il se révolta contre son frère. Alp-Arslan se mit en marche pour lui faire la guerre. Caverd alla à sa rencontre, afin de lui de-

tribut. Mais lorsqu'il vit son autorité reconnue dans cette contrée, il se révolta ouvertement. Par l'ordre du sultan, le khodjah Nizam el-mulc conduisit une armée contre Fadhlouieh, le fit prisonnier après un combat, et l'envoya au château d'Istakhar, où il resta en captivité, jusqu'à ce qu'il mourût. » (Cf. les passages du *Tarikhi Vassaf* et de Khondémir traduits par M. Quatremère, *Histoire des Mongols de la Perse*, p. 445, 446.) Le savant que nous venons de citer n'a pas connu un endroit d'Ibn-Alathir relatif aux mêmes événements, non plus que les passages d'Ibn-Djouzi indiqués ci-dessus, à l'exception du premier de tous. C'est ce qui nous engage à donner ici la traduction du récit d'Ibn-Alathir : « Dans l'année 464, le sultan Alp-Arslan envoya son vizir Nizam el-mulc, avec une armée, dans la province de Fars. Il y avait dans cette contrée une forteresse des plus inexpugnables, dont le maître Fadhloun فضلون ne rendait pas au sultan une obéissance sincère. Nizam el-mulc l'assiégea et l'invita à se soumettre au sultan; mais il refusa. Le vizir le combattit; mais sans succès, à cause de l'élévation de la forteresse. Cependant les assiégeants séjournaient auprès de cette place depuis peu de temps, lorsque les habitants firent proclamer par un héraut qu'ils demandaient l'aman, afin de livrer la forteresse au vizir :

فلم يطل مقامهم عليه حتى نادى أهل القلعة بطلب الأمان
ليسلموا الحصن إليه. Tout le monde fut étonné de cela. Le motif de la reddition du château fut que l'eau de tous les puits qui s'y trouvaient se perdit dans la terre dans la même nuit : جميع الآبار التي بالقلعة غارت مياها في ليلة واحدة. La soif contraignit les habitants à se rendre. Nizam el-mulc leur accorda l'aman et reçut la forteresse. Fadhloun se réfugia sur le faite de cette place, قلعة القلعة وهي أعلى موضع فيها, où se trouvait un édifice élevé. Il s'y retrancha. Nizam el-mulc fit marcher une troupe de soldats vers le lieu où étaient les parents de Fadhloun, afin qu'ils les lui amenassent et pillassent ce qui leur appartenait. Fadhloun apprit cette nouvelle; il abandonna son refuge, à la dérobée, avec les soldats qui l'avaient accompagné, et se mit en marche, afin de défendre sa famille. L'avant-garde de Nizam el-mulc se porta à sa ren-

mander grâce de la vie, et le sultan la lui accorda.

Lorsque tout l'Iran fut soumis à Alp-Arslan, ce prince voulut conquérir le Mavérannahr, et partit pour faire la guerre au khan de cette contrée. Il

contre. Il fut effrayé de son approche, et ceux qui étaient avec lui se dispersèrent. Il se cacha parmi des plantes. Un des soldats le rencontra, le fit prisonnier et le conduisit à Nizam el-mulc. Celui-ci le mena au sultan, qui lui donna l'aman et le relâcha. » (Ibn-Alathir, ms. de C. P. t. V, fol. 97 r. ou ms. du suppl. arabe n° 740, t. IV, fol. 82 r. et v.; cf. Ibn-Khaldoun, fol. 242 v.) Je crois devoir joindre ici un extrait du récit d'Ibn al-Djouzi, qui présente des détails plus étendus et offre deux circonstances différentes : « Dans le mois de chaban (de l'année 461), on reçut la nouvelle que Nizam el-mulc avait fait prisonnier Fadhlouieh, fils d'Alouieh علويه, le Chebancareh الشوانكاري. Voici à quel sujet : Fadhlouieh s'était précédemment révolté contre le sultan, avait fait la paix avec Carout Beg (sic) et s'était ligué avec lui contre Alp-Arslan. Il se fortifia dans ses châteaux, qui étaient des places fortes, et se renferma dans une forteresse appelée Kharchénah خرشنه. Alp-Arslan était parti d'Ispahan, au commencement de moharrem, se dirigeant contre Fadhlouieh. . . Il arriva à Chiraz et y plaça deux préposés. Hasnouieh, frère de Fadhlouieh, vint le trouver et lui demanda l'aman. Il prétendit qu'il s'était séparé de son frère, lorsque celui-ci s'était révolté contre le sultan. Il s'engagea à conquérir les châteaux et à faire connaître les richesses de Fadhlouieh. Le sultan accueillit ses protestations, et lui promit de le bien traiter. Puis il marcha de Chiraz vers le Kerman, tandis que Nizam el-mulc prenait successivement les châteaux de Fadhlouieh, les uns par la sagesse de ses mesures, les autres de vive force. Il campa enfin auprès de Kharchénah et dressa une tente en face de cette forteresse. Le sultan apprit que le frère de Fadhlouieh était placé auprès de lui comme un espion. Il le fit venir, dans un accès d'ivresse et lui dit : « Où est ce que tu nous as promis ? . . . » Ce prince répondit : « J'ai désiré conquérir les châteaux et enlever les richesses de mon frère ; mais un autre que moi a été chargé de ce soin. » Le sultan lui dit : « Tu en as menti, tu es l'espion de ton frère auprès de moi. » Puis il dit à l'émir Abou Ali, fils d'Abou Calendjar, fils de Bouveih : « Prends-le et tue-le ; car lui et son frère ont tué Abou-Mançour. » Abou-Ali répondit : « Le fils de

traversa le Djeïhoun et prit le château de Berzem برزم, situé sur le bord de ce fleuve¹. On amena devant lui Loucef, gouverneur de la forteresse, qui

mon frère est ici; il est plus digne que moi d'exercer le droit du talion. Il livra Hasnouïeh à son neveu. Celui-ci l'égorgea avec un couteau que lui donna le sultan. (*Mirat ezzeman*, fol. 117 r. et v. Cf. *ibid.* 118 r.) D'après le même auteur (fol. 122 r.), dans l'année 462, les serviteurs du sultan tuèrent Fadhlouïeh, au moment où il était sur le point d'être tiré de prison par ses affidés. — On peut comparer, sur la prise du château de Fadhlouïeh, plusieurs passages d'auteurs persans, rapportés par Sir William Ouseley, *Travels in various countries of the East*, t. II, p. 404-407. Un de ces écrivains, Ahmed al-Ghaffari, dans son *Djihan-Ara*, appelle la place en question « le château de Horsèh, à cinq parasanges de Djehrom; قلعه

حرسه پنج فرسنگی جهرم ». Le château de Khourcheh, à cinq parasanges de Djehrom, est mentionné dans le *Nozhet el-Coloub*, chap. xii, section des châteaux. *Khourcheh* خورشه est le nom que le même auteur donne au château de *Djehrom* جهرم (Ouseley, tome II, page 109, note). Nous avons vu plus haut que Fadhlouïeh appartenait à la nation des Chébancareh. M. Quatremère (*Histoire des Mongols*, p. 440-450) a donné des détails circonstanciés sur ce peuple. (Voyez aussi S. de Sacy, *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. 274-275, note, et Sir William Ouseley, *ibid.* p. 84, 471-473.) M. Quatremère finit son mémoire par ces mots : « Aujourd'hui il paraît que le nom de ce peuple est complètement oublié, et M. Pottinger, non plus que M. Kinneir, n'en fait pas la moindre mention. » On voit qu'il en est autrement de Sir W. Ouseley. Je pense que c'est du pays des Chébancareh qu'il est question dans Marco-Polo, sous le nom de *Soucara*, ou, d'après des manuscrits, *Somchara* et *Soncara*. (Édition de la Société de Géographie, p. 29.) Marsden suppose que ce nom désigne le Korkan ou Gourkan. Mais cette conjecture me paraît inacceptable. (Voy. *Travels of Marco-Polo*, p. 78, n. 161.)

¹ Cet endroit est sans doute le même qu'Édrici nomme *Bourouzem*, بوروزم, et qu'il place à une journée de Djordjaniah. (*Géographie*, t. II, p. 192.) Au lieu de *Berzem*, Ibn al-Djouzi (fol. 144 r.) écrit *Biroun*, بیرون.

avait été fait prisonnier. Le sultan lui adressa diverses questions, auxquelles Ioucef répondit avec une insolente rudesse. Alp-Arslan ordonna de lui faire souffrir le dernier supplice. Ioucef tira un couteau et se dirigea vers le sultan. Les *djandars* (gardes du corps¹) voulurent l'arrêter. Comme le sultan avait une grande confiance dans son habileté à lancer les flèches, il empêcha les *djandars* d'exécuter leur dessein, et décocha trois flèches contre Ioucef². Toutes trois manquèrent le but. Ioucef parvint *enfin* auprès du sultan et le blessa. Saad-Eddaulah-Âriz (l'inspecteur aux revues) se jeta sur Alp-Arslan, *pour le couvrir de son corps*; Ioucef le blessa également. Tous ceux qui étaient présents se dispersèrent, *saisis d'épouvante*. Ioucef se retirait, tenant dans sa main le couteau *dont il avait frappé le sultan*; mais Djami le *ferrach* (valet de chambre) le frappa à la tête d'un coup de marteau : il tomba et mourut de cette blessure. Cet événement arriva dans le mois de rebi (1^{er}) 465 (novembre-décembre 1072). Depuis lors, il a passé en coutume de n'amener les coupables devant le prince, qu'après leur avoir lié les mains.

Le sultan Alp-Arslan régna deux ans et demi dans le Khorāçān, en remplacement de son père, et exerça pendant dix ans l'autorité souveraine dans l'Iran, comme successeur de son oncle. On rapporte

¹ Il faut consulter sur ce mot une note de M. Quatremère, *Histoire des Sultans Mamlouks*, t. I, p. 14, 15.

² Mirkhond ne parle que d'une seule flèche. (*Hist. Seldschukidarum*, p. 99.)

qu'il dit, *au moment de sa mort* : « Pendant toute ma vie, je n'ai point placé ma confiance en moi, si ce n'est aujourd'hui, que je me suis laissé aller deux fois à m'enorgueillir : la première fois, lorsque, du sommet d'une hauteur, j'ai regardé mon armée, je l'ai trouvée nombreuse et magnifique, et je me suis dit à moi-même : « Désormais, personne ne pourra me résister; » la seconde, quand, par orgueil, je n'ai point permis que mes *djandars* fissent périr Loucef; j'ai lancé une flèche contre lui et je l'ai manqué; mais lui m'a tué. Je subis la peine de ma présomption, et je péris de la main d'une personne moins puissante que moi. Il est nécessaire que les princes se tiennent bien en garde contre l'orgueil, et qu'ils sachent que la force et la puissance appartiennent à Dieu seul. »

MÉLIC-CHAH, FILS D'ALP-ARSLAN.

Après la mort de son père, il monta sur le trône, grâce aux soins du vizir Nizam-el-Mulc; et, à dire vrai, son règne fut le printemps de la dynastie des Seldjoukides, et l'époque de leur plus grande puissance. Son oncle paternel Caverd, fils de Djéghir-Beg, marcha contre lui. Le combat s'engagea dans les environs de Caradj ^{کرج}¹. Les troupes de Caverd furent mises en déroute, et lui-même fut fait prisonnier. L'armée du sultan, enorgueillie d'avoir défait un si puissant adversaire, montra

¹ C'est ainsi que je crois devoir lire au lieu de ^{کرج}, que portent nos trois manuscrits et le texte imprimé de Mirkhond.

de l'insolence envers Mélic-Chah, et demanda une augmentation de solde مالى پاره. Un jour, les officiers dirent à Nizam-el-Mulc : « Si notre solde n'est point augmentée, nous ferons des vœux pour le bonheur de Caverd ¹. » Nizam-el-Mulc répondit : « N'agissez point avec dureté ², afin que j'expose votre demande au sultan; il est possible qu'il cherche à vous satisfaire. »

Nizam-el-Mulc exposa l'affaire au sultan, et, la même nuit, Caverd fut empoisonné³. Le lendemain matin, lorsque les émirs se présentèrent devant le vizir pour renouveler leurs importunités, Nizam-el-Mulc leur dit : « La nuit dernière, il ne m'a pas paru convenable d'entretenir le sultan; car il était accablé de tristesse, à cause de la mort de son oncle. Dans sa prison, Caverd, poussé peut-être par le chagrin, a sucé du poison renfermé dans le chaton d'une bague, et il en est mort. » Les émirs de l'armée, retenus par la crainte que leur inspira cette nouvelle, n'osèrent rien dire et rentrèrent dans l'obéissance.

Tacach تكمى, frère du sultan, se révolta contre lui dans l'année 467 (1074), et assiégea Nichabour

¹ Littéralement : « Que Caverd soit heureux » (sic) سعادت قادرد باد.

² Au lieu de تندى « dureté », je préférerais lire تيزى « précipitation. »

³ D'après Ibn-Alathir, Mélic-Chah fit étrangler Caverd فاورت par Saad-Eddaulah Gueuher Aïn (fol. 98 r.). (Cf. Abou'lféda, t. III, pag. 226; Ibn-Khaldoun, fol. 243, r. Ibn-el-Djouzi, fol. 143 r. et v.)

ونشابور حصار داد¹. Mélic-Chah marcha contre lui et le priva de la vue².

¹ Mirkhond dit, au contraire, qu'il se fortifia dans Nichabour, در نشابور متحصن شد (p. 103). La même leçon se rencontre dans le *Djami moufidi*, جامع مفیدی, ou Chronique de Mohammed Moufid Moustaufi (ms. 45 Gentil, fol. 32 r.).

² On verra plus loin, sous la date des années 487 et 488, quelle fut la fin de ce Tacach. La ressemblance de nom a été cause que Deguignes a confondu Tacach avec son frère Toutouch. Cette erreur a été signalée par feu M. Audiffret (*Biographie universelle*, t. XLVI, pag. 418). Seulement, je dois faire observer que cet estimable savant est en désaccord avec Mirkhond et Hamd-Allah, lorsqu'il place la révolte de Tacach dans l'année 476 (1083 et non 1089, comme on lit dans la *Biographie universelle*, sans doute par une erreur typographique); qu'il fait assiéger ce prince dans Termed et rapporte que Mélic-Chah lui pardonna.

Ibn-Alathir a mis la révolte de Tacach dans l'année 473. Voici le récit de cet historien : « Dans le mois de chaban 473, le sultan Mélik-Chah se rendit à Reï. Il passa son armée en revue et réforma (أسقط) sept mille soldats, dont il n'était pas satisfait. Ces hommes allèrent trouver le frère du sultan, Tacach, qui se trouvait à Bouchindj. La puissance de ce prince fut fortifiée par leur arrivée. Il se mit en rébellion ouverte contre son frère Mélik-Chah, s'empara de Merv-erroud, de Merv-echchahidjan, de Termedz et d'autres villes, et marcha vers Niçabour, parce qu'il espérait faire la conquête du Khorāçan. A cette nouvelle, le sultan se dirigea en toute hâte vers le Khorāçan et arriva à Niçabour, avant que Tacach se fût emparé de cette ville. Lorsque Tacach apprit la venue de son frère, il s'éloigna de Niçabour et se fortifia dans Termedz. Le sultan marcha contre lui et l'assiégea dans cette place. Tacach avait fait prisonniers plusieurs des serviteurs du sultan; il les relâcha. La paix fut conclue entre les deux frères; Tacach alla trouver le sultan et renonça à la possession de Termedz. » (T. V, fol. 101 v. Ibn-Djouzi, fol. 171 v. et 172 r.)

Ibn-Alathir raconte ce qui suit, sous la date de l'année 476 : « Lorsque cette année fut arrivée et que Tacach vit que le sultan était éloigné, il renouvela sa révolte. Ses compagnons préféraient le désordre, et lui conseillèrent de renoncer à l'obéissance de son

Dans la même année¹, Mélic-Chah envoya Soleïman, fils de Cotoulmich, afin qu'il enlevât Antioche aux Grecs فرنگان. Dans l'année 471 (1078-9), Mélic-Chah, ayant assiégé Samarcand, prit Soleïman-Khan et s'empara de la ville². Dans ce voyage, Nizam-el-Mulc assigna le salaire des patrons de barque du Djeïhoun, sur le tribut d'Antioche. On connaît la parole qu'il prononça à ce sujet, savoir : qu'il avait agi ainsi, afin que, longtemps après, on

frère. Il y consentit, se mit en marche avec eux et s'empara de Merv-erroud et d'autres localités, jusqu'à un château voisin, de Sarakhs, qui appartenait à Maçoud, fils de l'émir باجر (ailleurs, f. 116 v., Ibn-Alathir écrit تاجر Tadjir, et Ibn Khaldoun, fol. 248 r. باجر et باخر); cet individu avait précédemment fortifié cette place. Il y fut assiégé par Tacach et les siens, et fut sur le point d'être forcé. » Ibn-Alathir raconte ensuite que les assiégeants, effrayés par une ruse d'Abou'lfotouh-et-Thouci, ami de Nizam-el-Mulc, et du gouverneur du Khorasân, Abou-Ali, décampèrent subitement, abandonnant leurs tentes et leurs bêtes de somme et laissant leurs marmites sur le feu. Maçoud sortit du château et s'empara de ce qui se trouvait dans le camp. Le sultan arriva dans le Khorasân, au bout de trois mois, marcha contre Tacach et le fit prisonnier, après lui avoir juré qu'il ne lui ferait aucun mal. Une des personnes qui accompagnaient Mélik-Chah l'autorisa, par un *setva*, à remettre l'affaire à la décision de son fils Ahmed; celui-ci ordonna d'aveugler Tacach et le mit ensuite en prison. » Fol. 103 v. et cf. Ibn-al-Djouzi, fol. 185 r. et v. 186 r. et v. 189 r. Elmakî a placé en 477 la révolte de Tacach, qu'il appelle Nis, نيس (sans doute pour Toutouch, توتش). (*Hist. Saracénica*, pag. 285.) C'est aussi en 477 qu'Ibn-Khaldoun met la seconde révolte de Tacach. Fol. 243 v. 244 r.

¹ Ibn-Alathir (t. V, fol. 103 v.) place cet événement dans l'année 477.

² Le même historien rapporte ce fait à l'année 482 et donne au prince de Samarcand le nom d'Ahmed-Khan, fils de Khidr-Khan. Fol. 107 r. cf. Ibn-Khaldoun, fol 245 v.

parlât encore de l'étendue de l'empire¹. Ce fut aussi pendant cette expédition, que Mélic-Chah demanda en mariage Turcan-Khatoun, fille de Thogmadj-Khan, fils de Boghra-Khan, fils de Nasr, fils d'Ilek-Khan, fils de Boghra-Khan l'Ancien. Le 25 de red-jeb 479 (1086), un fils naquit, dans Sindjar, au sultan Mélic-Chah; ce prince le nomma Sindjar. Dans l'année 481, le sultan forma le projet de visiter en pèlerin le temple de la Mekke. A Bagdad, un de ses esclaves tua le fils de Djami le *ferrach*, et s'enfuit dans le harem du khalife². Ce dernier entreprit de le protéger. Djami se rendit près du sultan, et lui dit : « Fais au meurtrier de mon fils ce que j'ai fait à l'assassin de ton père. » Mélic-Chah envoya le *hadjib* Comadj, fit prendre cet esclave et le livra à Djami, qui le massacra.

Le sultan partit ensuite pour le pèlerinage³, et fit beaucoup de bonnes œuvres dans ce voyage; il abolit l'impôt levé sur les pèlerins, et *pour le remplacer*, il assigna à l'émir de la Mekke une somme à prélever sur les revenus de l'Irac-Arab⁴. Auparavant, c'était la coutume de prendre de chaque pè-

¹ Cf. Mirkhond, p. 103.

² D'après Mirkhond (p. 100), cet esclave appartenait au khalife, et non à Mélic Chah.

³ Il faut consulter, sur les souverains musulmans qui ont fait le pèlerinage, l'excellent ouvrage de M. Reinaud, *Monuments arabes*, etc. t. II, p. 222, 223.

⁴ Notre auteur se contente de dire : راز محصول عراق عرب (ms. 9 B : معين). J'ai complété sa phrase, à l'aide de ce texte de Mirkhond : و امير حرمين را اقطاع گرامند داد. « Il donna un fief considérable à l'émir des deux villes saintes. » P. 104.

lerin, et cela en plusieurs endroits différents, la somme de sept miscals d'or. Dans le désert, sur la route de la Mekke, Mélic-Chah fit construire des édifices, des puits et des ribaths¹. Quelques-unes de ces constructions sont encore debout.

Mélic-Chah se mit en voyage, à deux reprises différentes, pour visiter les diverses provinces de son empire, et les examina depuis Antioche en Syrie, et Laodicée en Asie Mineure, jusqu'au Mavéraunnahr et aux environs du Khitāi et de Khoten, et depuis la mer Caspienne jusqu'aux frontières du Yémen et de Thaïef. La seconde fois, l'empereur grec se mit en hostilité avec le sultan. Ce prince marcha contre lui. Un jour, il quitta l'armée, avec quelques pages, pour prendre le plaisir de la chasse. Tout à coup, il tomba entre les mains des Grecs; il dit *alors* aux pages : « Ne montrez aucun respect pour moi, et comptez-moi pour un des vôtres; car si les Grecs me reconnaissent, ils ne me laisseront pas en vie. » Lorsque Nizam-el-Mulc fut informé de cet événement, il conduisit, pendant la nuit, quelques pages à la tente du sultan, et fit répandre le bruit que ce prince était revenu. Dès l'aurore, il se rendit auprès de l'empereur, comme un ambassadeur. Le monarque grec lui demanda la paix; Nizam-el-Mulc la

¹ Ce mot désigne ici des caravansérails. (Voyez M. Quatremère, *Notice sur le Matla Assaadein*, p. 19, note 2. Cf. les *Notices des manuscrits*, t. XIII, p. 241 et Burnes, *Voyage à Bokhara*, traduction française, t. II, p. 241. D'après cet illustre et à jamais regrettable voyageur (*opus sup. laud.* p. 320), le même mot signifie un groupe de maisons des Turcomans sédentaires.

lui accorda. L'empereur lui dit alors : « Un détachement de notre armée a fait prisonniers quelques-uns de vos soldats¹; quels sont-ils? » Nizam-el-Mulc répondit : « Sans doute ce sont quelques esclaves de la plus basse extraction بی سروبی; car nous n'avions là-bas aucune connaissance de cette nouvelle. » Le César lui remit ses captifs. Nizam-el-Mulc les compta en présence de l'empereur², puis il partit. Lorsqu'il fut éloigné du camp des Grecs, il descendit de cheval, baisa l'étrier du sultan, et lui fit des excuses, en disant : « Si je n'avais point agi de la sorte, vous n'auriez point obtenu votre délivrance. » Le sultan lui fit des caresses, et reconnut l'obligation qu'il lui avait³. Lorsqu'il eut rejoint son armée, il combattit l'empereur et le fit prisonnier. Le prince vaincu reconnut le sultan et lui dit : « Si tu es roi, donne-moi la vie; si tu es marchand, vends-la-moi au prix d'une rançon; mais si tu es un boucher, tue-moi. » Mélic-Chah répondit : « Je suis un roi, et non un marchand ni un boucher. » Là-dessus, il lui donna la vie, et le renvoya dans son royaume; en disant : « Si j'avais conclu la paix avec toi, tu aurais été

¹ Le ms. 15 Gentil, porte: جمعی از لشکر شما کسان ما چندکس را گرفته اند; les deux autres nous offrent cette leçon: جمعی از لشکر شما کسان ما گرفته اند. Je lis ainsi: جمعی از لشکر ما چندکس را از لشکر شما گرفته اند.

² D'après Mirkhond (p. 105), il leur dit des paroles désagréables.

³ Mirkhond a rapporté deux fois cette même anecdote. La première fois, il l'attribue à Alp-Arslan. Il est à peine besoin de faire observer combien peu ce récit paraît digne de foi.

abusé par l'orgueil de ta puissance et celui de m'a-
voir fait prisonnier. J'ai combattu, afin que ta fai-
blesse, ainsi que ma puissance et ma grandeur d'âme,
fussent bien connues ; enfin, je t'ai donné la vie,
pour que tu susses que je suis à la fois puissant et
bon. » Au bout d'un certain temps, le César mourut ;
après lui, la souveraineté du pays de Roum fut don-
née, par le sultan, à Daoud, fils de Soleïman, fils
de Cotoulmich. La royauté de cette contrée resta
dans la famille de Soleïman jusqu'au temps de Gha-
zan-Khan.

Mélic-Chah confia l'autorité sur le Kerman à son
cousin germain Sultan-Chah, fils de Caverd. Ce
pouvoir demeura plus de cent ans dans la race de
Sultan-Chah. Mélic-Chah accorda aussi la souverai-
neté de la Syrie à son frère Toutouch. Ce prince
remporta des succès sur les Arabes, les Grecs et les
Francs, et assiégea la ville de Sour. Il était sur le
point de la prendre, *lorsque* le gouverneur de la
place gagna un des échantons de Toutouch, qui
donna du poison à son maître. Celui-ci avait à son
service un habile médecin, qui comprit le danger ;
il fendit le ventre à un âne, en tira les intestins, et
enveloppa Toutouch dans la peau de l'animal. En
un mot, il traita ce prince d'une manière conve-
nable et le guérit.

Mélic-Chah envoya ses serviteurs gouverner les
provinces de son empire ; il donna la vice-royauté
du Kharezm à Nouchtéguin-Gartchek, qui fut la
souche des Kharezm-Chah ; il accorda le gouverne-

ment d'Alep à Cacim-Eddaulah-Acsoncor, duquel descendirent les atabegs du Fars, du Diarbegr et de la Syrie; il envoya à Mouçoul Djeghermich, après lequel le royaume de Mouçoul parvint aux enfants d'Acsoncor; il expédia Imad-Eddaulah-Touran¹ à..... et à Cazouin. Après lui, son fils.....² exerça l'autorité³.

¹ Au lieu de Touran, توران, le ms. 9 Brueix porte توزاب et le ms. 25 supp. اوران.

² Ce nom est écrit différemment dans nos trois copies; le ms. 9 Brueix offre الققشت; le ms. 15 Gentil, الققت et le ms. 25 supp., القشت. Je pencherais à lire Alfacachat الققشت; car cette orthographe se retrouve dans deux passages subséquents du *Tarikhi Guzideh*, passages que je crois devoir transcrire ici: سلطان ملك شاه بوقت مطالعة ولايات بقزوين آمد چون ايشان را از دست ديلمان مترع ديد غلام زاده خود عماد الدوله توران (بران: 25) بن الققشت را (القشى: 25) حاكم آنجا كرد و فرمود كه خانه و تعلقات آنجا دارد تا اهتمامش بحال ايشان Le sultan Mélik Chah vint à Cazouin, à l'époque où il inspectait les diverses provinces de son empire. Comme il vit que les habitants étaient troublés par les attaques des Deilémites, il nomma gouverneur de Cazouin le fils d'un de ses esclaves, Imad Eddaulah Touran ben Alfacachat et lui ordonna d'acheter dans cette ville des maisons et des propriétés, afin qu'il fût obligé, par là, de prendre un plus vif intérêt à ce qui touchait les Cazouiniens. (Ms. 9 Brueix, fol. 299 r.)

بعد از آن عماد الدوله توران (توزان: 9) بن الققشت متصدى آن شغل بود و غلام زاده سلطان ملكشاه بود و پس ازو پسرش و ايشان پناه و يكسال حاكم بودند چون بيشتر اوقات بملازمت سلاطين مشغول بودند مملوكشان زاهد خمارتاش كفيل مهمات قزوين بود اورا در قزوين و در مكه هم از جهت

Mélic-Chah envoya Baghi-Sian à Antioche, Co-

قزوینیان آثار خیر بسیارست وفات زاهد در سنه ثلثین و خمصایه چون زاهد خمارتاش تائب شد و ترک اشغال دیوانی کرد عیسی نصرانی پیشکار ایشان بود چون الفقشت بن توران درگذشت ایمة قزوین بدار الخلافت رفتند والقاس والی کردند مقتفی خلیفه غلام خود برنقش بازدار را بحکومت قزوین فرستاد در سنه خمس و ثلثین و خمصایه او و فرزندانش صد و هاتزده سال حاکم بودند املاک و اسباب فراوان برایشان جمع شد و آخرین ایشان ملک ناصرالدین بن مظفرالدین الی و بعد «Après cela, Imad-Eddaulah Touran, fils d'Alfacachat, fut chargé du gouvernement de Cazouin. C'était le fils d'un esclave du sultan Mélic-Chah (peut-être de cet esclave grec dont il a été question ci-dessus (p. 437, note), et qui fit prisonnier l'empereur Romain Diogène). Il fut remplacé par son fils. Ils occupèrent ce poste pendant cinquante et un ans. Comme ils étaient retenus, la plupart du temps, par leur service auprès des sultans (Seldjoukides), leur esclave, Zahid Khoumar Tach administrait les affaires à Cazouin. Il reste encore des monuments utiles élevés par lui, soit dans Cazouin, soit dans la Mekke, les uns et les autres à l'usage des Cazouiniens. La mort de Zahid eut lieu dans l'année 530. Quand il prit le parti de faire pénitence de ses péchés, et qu'il abandonna les affaires, Iça Nasrani le remplaça. Lorsque Alfacachat, fils de Touran, fut mort, les imamis de Cazouin se rendirent à Bagdad et demandèrent un gouverneur. Le khalife Moutafi envoya à Cazouin, en cette qualité, son esclave Barnacach Bazdar (le fauconnier), dans l'année 535 (1140-1) (d'après Ibn Alathir, fol. 166 r. Barnacach Bazdar était un des principaux émirs du sultan Maçoud). Ce personnage et ses descendants gouvernèrent Cazouin durant cent seize ans. Ils amassèrent des richesses considérables. Le dernier d'entre eux fut Mélic Nacir-eddin, fils de Mozaffer-eddin Alp Arghoun, fils de Barnacach Bazdar.» (Ibid. fol. 300 v. 301 r.)

³ Le ms. 15 Gentil ajoute ici پس ازیشان هفتاد. Le ms. 25 supp. reproduit les mêmes mots, mais en substituant هفتاد à مینقاد.

toulmich¹ à Damas, et Ortok à Hisn-Keïfa². Après ce dernier³, son fils Socman devint roi d'Hisn-Keïfa et de Meïafarekin. Il fut lui-même remplacé par son fils Fakhr-eddin-Cara-Arslan, auquel succéda son fils Nour-eddin-Mohammed⁴, qui mourut dans l'année

¹ Au lieu de Cotoulmich, je n'hésite pas à lire Toutouch تتش. (Voyez Abou'lféda, t. III, p. 246.) La même faute a été commise par Mirkhond (p. 107), et son éditeur a négligé de la signaler.

² C'est ainsi que je lis, au lieu des leçons altérées de nos trois mss. خطين كيفر et حصن كيقباد محض كيفر.

³ Hamd-Allah est tombé, à force de concision, dans des erreurs que je dois relever. 1° Mélik-Chah n'envoya pas Ortok à Hisn Keïfa. Cette ville ne passa sous la domination des Ortokides qu'en 495 (1101), époque où elle fut donnée à Sokman par un Turcoman appelé Mouça, qui en avait le gouvernement au nom de Cavam-Eddaulah Kerbogha. (Ibn-Alathir, *Camil ettévarikh*, t. IV, fol. 193 r. et v.) 2° Sokman, étant mort en 498 (1104), fut remplacé par son fils Ibrahim, que notre auteur a passé sous silence, ainsi que Rocn-eddaulah Daoud, qui lui succéda en 522 (1128). En 562 (1167), Cara Arslan eut pour successeur Nour-eddin Mahmoud. 3° Après la mort de Cothb-eddin Sokman (597 = 1200), Hisn-Keïfa et Amid passèrent entre les mains de son frère Mélic Salih Nacir eddin Mahmoud, qui fut remplacé, en 618 ou 619 (1221—1222), par son fils Mélic Maçoud. (Ibn-Alathir, ms. de C. de P. t. V, f. 286 v.; Abou'lféda, t. IV, p. 192, 194, 308; Rasmussen, *Annales islamismi*, p. 32.) Ce dernier fut dépouillé de ses états par Mélic Camil en 629 (1231). Après ces diverses vicissitudes, dont on peut voir le récit dans Abou'lféda (*ibid.* p. 392, 394), il se joignit aux Tatars qui le tuèrent. 4° Enfin, Sokman ne posséda jamais Meïafarékin; mais cette ville fut donnée en fief à son frère Ilghazi, dans l'année 515 (1121), par le sultan Mahmoud. (Abou'lféda, t. III, p. 41; Rasmussen, *op. sup. laud.* p. 27; Abou'lfaradj, texte arabe, p. 379.)

⁴ Au lieu de Mohammed, on pourrait vouloir lire Mahmoud. Telle est, du moins, l'orthographe que l'on rencontre dans Rasmussen (*ibid.* p. 30) et dans Abou'lféda (t. III, p. 604). Cependant, dans deux autres passages (t. IV, p. 192, 308), ce dernier auteur nous offre la leçon Mohammed.

581 (1185). Après Mohammed, régna son fils Cothb-eddin-Sokman. Le fils de ce dernier devint roi du temps de Mélic-Camil, et périt de la main des soldats d'Houlagou-Khan¹.

Mélic-Chah envoya Actimour à Mardin. Maintenant encore, la souveraineté de Mardin se trouve dans la famille de cet Actimour², et Mélic-Salih, fils de Nedjm-eddin-Mançour, fils de Mélic-Mozaffer-Eddin, règne en cet endroit. Enfin Mélic-Chah envoya dans le Fars Rocn-Eddaulah-Khamartéguin, auquel on attribue la construction du *ribath* (caravansérail) qui porte son nom, sur la route du Kho-

¹ J'ai suivi, en cet endroit, la leçon du ms. 9 Brueix. Les deux autres mss. suppriment le mot *در* devant *ملك كامل*. D'après cette dernière leçon, il faudrait traduire : « son fils Camil qui fut tué, etc. » Mais nous savons qu'aucun roi d'Hisn Keifa n'a pris le titre honorifique de Mélic Camil. En conséquence, si l'on admet l'orthographe des mss. 15 Gentil et 25 suppl., il faut en même temps admettre qu'Hamd-Allah a voulu désigner ici Mélic Camil Nacir eddin Mohammed, prince de Meiafarékin, qui fut fait prisonnier en défendant sa capitale contre les Mongols et mis à mort par Houlagou. Dans cette dernière hypothèse, le texte de notre auteur serait encore plus fautif; car Mélic Camil régnait, comme nous venons de le voir, sur Meiafarékin; et, d'ailleurs, il appartenait, non à la famille des Ortokides, mais à celle des Aïoubites.

² Ceci encore est une inexactitude. En effet, à l'époque où écrivait Hamd-Allah et depuis l'année 498 (1104), la principauté de Mardin était possédée par la famille d'Ilghazi, fils d'Ortok, qui s'en était emparé après la mort de son frère Soeman. Peut-être, au lieu d'Actimour, Hamd-Allah avait-il écrit Ilghazi. Mais, dans cette hypothèse, il n'en aurait pas moins commis un anachronisme de quinze à vingt années. Quant à Mélic Salih, dont parle notre auteur, il monta sur le trône de Mardin en 712 (1312) et ne mourut qu'en 756 (1355). (Rasmussen, *loc. laud.* p. 42. Cf. *The travels of Ibn-Batuta*, translated by rev. Samuel Lee, p. 50.)

raçan. Après Khamartéguin, l'atabeg Djelal-Eddaulah Djaveli exerça l'autorité, et fut remplacé successivement par l'atabeg Caradjah et l'atabeg Mangou-Bers (ce dernier gouverna le Fars au nom de l'atabeg Bouzabeh-Salgari); puis la souveraineté du Fars tomba entre les mains des Salgariens. Enfin Mélé-Chah confia à plusieurs autres de ses esclaves les places frontières de ses états. La souveraineté de ces diverses contrées resta, durant de longues années, dans la famille de ces esclaves. Le revenu du pays de Roum fut accordé à Acsoncor et à Bouzan¹ (gouverneur d'Erroha ou Édesse et d'Harran). Comme le sultan était grand amateur de la chasse, il construisit, dans l'Iran et le Touran, beaucoup de colonnes avec les sabots des onagres qu'il avait tués².

¹ Au lieu de Bouzan بزان, qu'on lit dans Abou'lféda, t. III, p. 286, les mss. 15 Gentil et 9 Brueix portent توزان et le ms. 25 توران. Ibn-Alathir écrit tantôt *Yézan* بيزان (t. IV, fol. 146 v.), tantôt بوزان *Bouzan* (ibid. fol. 247 v.). Enfin, on lit بوازار, dans un autre passage d'Abou'lféda.

² Mirkhond a reproduit ce fait, en y ajoutant quelques détails dont voici la traduction: « Pour chaque pièce de gibier qu'il abattait, Mélé Chah donnait un dinar à un pauvre (درویش). Dans ces déserts (ceux de Nedjef et de Kerbéla), Mélé Chah tua tant de pièces de gibier, que l'on put élever des colonnes avec les bois des cerfs. » *Hist. Seldsch.* p. 107, 108, 109. (Cf. Ibn-Alathir, 105 v. et 111 r.) Voici les paroles de cet historien: « Dans l'année 478 (1085), le sultan et Nizam-el-Mulc partirent (de Bagdad), afin de chasser dans le désert. Ils visitèrent les deux sépulcres du khalife Ali et d'Hocéin. Le sultan entra ensuite dans le désert; il tua, à la chasse, beaucoup de gazelles et d'autres animaux, et ordonna de construire la colonne des cornes, منارة القرون, سبى. » Mélé Chah fit bâtir la colonne des cornes à سبى, sur le chemin de la Mekke; il en construisit une autre toute pareille dans le Mavérannahr (Cf. Ibn-al-

- Nizam-el-Mulc poussait le sultan à choisir, en qualité d'héritier présomptif, son fils aîné Barkiaroc. D'un autre côté, Turcan-Khatoun voulait que Mélic-Chah donnât ce titre à son propre fils Mahmoud; pour ce motif, elle prit en haine Nizam-el-Mulc. Ce ministre avait douze fils, entre les mains desquels résidait toute l'autorité. Turcan-Khatoun représentait au sultan, sous le jour le plus honteux, les

Djouzi, fol. 210 r.). Il fit une fois une chasse considérable et ordonna de compter le nombre des animaux tués; on en trouva dix mille. Il commanda de distribuer en aumônes dix mille dinars. » (Cf. Mouradja d'Ohsson, *Tableau général de l'empire othoman*, éd. in-8°, t. IV, p. 26.) L'exemple de Mélic Chah a été imité par des princes postérieurs. On peut voir dans Kæmpfer (*Amanitates exoticæ*, p. 289-292) et dans Chardin (éd. de 1723, t. VIII, pag. 139 et 140) la description du *Minarei kelleh* منارة كله (colonne des têtes ou tour des cornes), qui, selon ce dernier voyageur, fut construit à Ispahan par Chah Ismaïl ou Chah Thahmasp (Kæmpfer désigne positivement Chah Thahmasp). D'un autre côté, le missionnaire Sanson attribue cet édifice à Chah Abbas. (Voyez l'ouvrage intitulé *Voyage ou relation de l'état présent du royaume de Perse*, Paris, 1695, p. 95 96 et la planche en regard de cette dernière page; cf. *Voyage du sieur Paul Lucas au Levant*, tom. II, p. 298, et *Voyage du tour du Monde*, de Gemelli Careri, éd. de 1727, t. II, p. 101 et 252.) M. Morier a vu auprès de Khoi deux *kelleh minar* qui sont, dit-il, les monuments commémoratifs d'une chasse extraordinaire de Chah Ismaïl, lequel est rapporté avoir tué en un jour une multitude de chèvres sauvages, dont les têtes et les cornes furent disposées en rangs épais autour de deux piliers de briques. Ces deux piliers sont maintenant déjetés considérablement de leur perpendiculaire, et le premier fort tremblement de terre complétera, très-vraisemblablement, leur chute. » (*Second journey through Persia*, p. 305, 306.) Zacaria-ben-Mohammed Cazouini nous apprend, dans son *Açar albilad*, qu'il se trouvait à Isfédjin, bourgade du territoire d'Hamadan, une colonne formée avec des sabots d'onagres حوافر حمر الوحش, et dont on attribuait la construction au monarque sassanide Chapour,

actes de Nizam-el-Mulc et de ses fils; et, par ce moyen, elle le fit changer de sentiment à l'égard de son ministre. La chose en vint au point que le sultan envoya ce message à Nizam-el-Mulc : « Serais-tu mon associé, puisque, de ton chef, tu confies les provinces à tes enfants? Si tu ne renonces point à cette conduite, j'enlèverai le turban de dessus ta tête, c'est-à-dire je te tuerai ¹. » Nizam-el-Mulc fit répondre

fils d'Ardéchir. (Voyez Uylenbroëk, *Iraca Persica Descriptio*, p. 21 et 22 du texte arabe; cf. p. 63. — Dans le mois de rébi second 501, nous apprend Ibn-Djouzi (fol. 259 v.), le sultan Mohammed fit son entrée à Bagdad. Sur la route, avant d'arriver dans cette ville, il fit une chasse considérable, et envoya au khalife quarante gazelles portées sur quatre dromadaires. La marque du sultan Mélé-Chah se trouvait sur ces animaux, car ce prince prenait les gazelles à la chasse, les marquait de son cachet et les laissait aller.

¹ Pour bien comprendre la menace de Mélé-Chah, il est nécessaire de recourir à Mirkhond. Voici de quelle manière le sultan s'exprime, dans cet auteur : فرمايم تادوات ازپيش دست و دستار از : « J'ordonnerai d'enlever l'écritoire de devant tes mains et le turban de dessus ta tête » (p. 114). Chez les Orientaux, une écritoire passée à la ceinture des ministres, comme de tous les gens de plume, est un signe de leur office. (Voyez Chardin, *Voyages*, t. VI, p. 90; Malcolm, *Hist. de la Perse*, trad. fr. t. IV, p. 377 et t. II, p. 82, note; M. Reinaud, *Monuments arabes*, etc. t. II, p. 381.) Ibn-Djouzi nous apprend qu'après la mort du sultan Thogrîl-Beg, le vizir Amid-ul-Mulc Kunduri réunit tout l'argent, toutes les bêtes de somme et les étoffes, etc., qui se trouvaient dans les deux camps, et les donna aux soldats, sans excepter même sa propre écritoire, حتى الدواة التي كانت بين يديه; il ne lui resta que le cheval qu'il montait. *Mirat ezzeman*, fol. 94 r. Quant au turban (عمامة *imamah* en arabe, دستار *destar* en persan), c'est la marque distinctive des hommes de lois. De là vient que les mots رب العامة, ou صاحب عامة, ou مَعْتَم, ou مُنْتَم en arabe, اهل دستار ou دستار بند en persan, désignent un homme de loi. (Voyez M. Qua-

au sultan : « Mon turban et ta couronne sont liés ensemble. » Turcan-Khatoun eut soin de relever ce que ces paroles avaient de blessant pour Mélic-Chah¹, et les rapporta à ce prince de la manière la plus défavorable. Le sultan, irrité, destitua Nizam-el-Mulc et donna son poste à Tadj-eddin² Abou'l-Ghanaïm, *naïb* (préposé) de Turcan-Khatoun. Il accorda également l'emploi de Cherf-el-Mulc-Abou-Saïd³, le *catib* (écrivain), à Medjd-el-Mulc-Abou'l-Fadhl-Comi, et remplaça Kémal-Eddaulah-Abou-Ridha, l'inspecteur aux revues (*aridh*), par Sédid-Eddaulah-Abou'l-Méali. De grands dommages survinrent dans l'empire par suite de ces changements. Abou'l-Méali-Nehhas نحاس a dit, à ce sujet, en parlant du sultan :

« Grâce à Abou-Ali, à Abou-Ridha, à Abou-Saad, ô roi, en présence de qui le lion paraît aussi craintif que la brebis, tout ce qui, dans ce temps-là, venait à ta cour, était ou un messager de bonheur, ou une

tremère, *Histoire des sultans mamlouks*, t. I, p. 244, 245, note.) En menaçant Nizam-el-Mulc de lui enlever l'écritoire et le turban, Mélic-Chah le menaçait implicitement de le dépouiller des insignes du vizirat, et non de le tuer, comme le dit Hamd-Allah.

¹ Littéralement : « Donna de la couleur et de l'odeur à ces paroles :
« این سخن را رنگ و بوی داد »

² Au lieu de Tadj-eddin, Abou'lféda (t. III, p. 286), Abou'lfaradj (p. 364) et Mirkhond (p. 115, 147) écrivent Tadj-el-Mulc.

³ Au lieu d'Abou-Saïd, Khondémir (*Habib essiier*, ms. p. 1751) écrit Abou-Saad.

⁴ Au lieu de Nahhas, qu'on lit à la fois dans deux de nos mss., dans Khondémir et dans le *Djami moufidi* (fol. 40 r.), Mirkhond (p. 116) a écrit نحاس et le n° 15 Gentil, کاشی.

lettre chargée d'annoncer quelque victoire. Grâce à Abou'l-Ghanaïm, à Abou'l-Fadhail et à Abou'l-Méali, la tranquillité est revenue pour le royaume. Si tu as été fatigué de Nizam, de Kémal et de Cherf, à plus forte raison regarde ce qui t'est arrivé, à cause de Tadj, de Medjd et de Sedid¹. »

Peu de temps après, les *Fédais* hérétiques (c'est-à-dire les Ismaéliens ou Assassins) assassinèrent Nizam-el-Mulc, à², le 12 de ramadhan 485.

¹ Je ne suis nullement certain d'avoir bien rendu le sens de ces vers, surtout du troisième, dont voici le texte :

زبو الغنام وبو الفضل وبو معالى باز
زمين مملكت را ثبات پيش آمد

et qui paraît en contradiction avec l'intention prêtée au poète par Hamd-Allah et Mirkhond, de montrer ce que les changements faits par Méléch-Chah dans l'administration avaient eu de malheureux. Dans le quatrième vers, le poète a joué sur la signification propre des mots *nizam* (ordre), *kémal* (perfection), *cherf* (noblesse), *tadj* (couronne) et *medjd* (gloire).

² Nos différents mss. ne nous présentent ici que des leçons discordantes, entre lesquelles il ne sera pas difficile de faire un choix. Le ms. 9 Brueix porte بهنه et les deux autres صهه و صراى. Ailleurs (article des Ismaéliens), on lit, dans le ms. 9 Brueix, صهه, dans le ms. 25 supp. ضهه et dans le ms. 15 Gentil صهه. Mirkhond (*Hist. Seldschukid.* p. 115) porte بنه‌اوند, « à Néhavend, » et, plus loin (p. 147), بېروجرډ, « à Béroudjerd. » La première de ces deux leçons a été reproduite par Khondémir (ms déjà cité, fol. 344 r.) et elle nous semble préférable à l'autre. En effet, Ibn-Alathir (tom. IV, fol. 139 r.), Abou'lfaradj (texte arabe, p. 361) et Abou'lséda (t. III, p. 382) placent le théâtre du meurtre de Nizam-el-Mulc dans le voisinage de Néhavend. Abou'lméhacin est encore plus explicite. D'après son récit (*Nodjoum*, ms. 660, fol. 165 r. cf. Ibn-al-Djouzi, fol. 208 r.), Nizam-el-Mulc fut tué dans une bourgade du territoire de Néhavend, à l'endroit même où avait eu lieu la bataille gagnée par

Ce meurtre fut le premier que les Fédais commirent dans l'Iran. Au moment d'expirer, Nizam-el-Mulc composa ces vers :

O roi fortuné, grâce à ta prospérité, j'ai enlevé, durant trente ans, la poussière de l'injustice de dessus la face du Destin. Lorsque ma vie fut parvenue à sa quatre vingt-seizième année¹, par la volonté de la Providence, je suis mort, au milieu d'un voyage, par la blessure d'une épée. J'ai porté devant Dieu le *thoghra* de la bonne renommée et le diplôme de la félicité, tous deux revêtus de ton apostille.

les musulmans sur les Perses, du temps d'Omar-ibn-al-Khattab. Quant au lieu mentionné par notre auteur, nous pensons qu'il faut le reconnaître dans Sahneh, gros bourg visité par Pietro della Valle, Thévenot et Otter, et situé à six heures de marche de Biçoutoun, sur la route que suivent les caravanes pour se rendre de Bagdad à Hamadan. (*Voyage de M. Otter*, t. I, p. 188; *Voyage de P. della Valle*, trad. fr., éd. de 1745, t. II, p. 343; Thévenot, *Voyage au Levant*, 3^e édit. t. III, p. 240, 241.) Nous soupçonnons également que c'est le même endroit dont le nom se lit *Salné* sur la carte de l'Euphrate et du Tigre, par d'Anville, et qu'Édrici (tr. fr. t. II, p. 163, 165) appelle *Sohba* سحبة. (Voy. encore les Voyages d'un missionnaire (le père Villote) en Turquie, en Perse, etc. p. 405; Olivier, *Voyage dans l'empire othoman*, etc. éd. in-8°, t. V, p. 46; Macdonald Kinneir, a *Geographical memoir*, etc. p. 130, 131.) Bénakéti (*dicto loco*) nous apprend que Nizam-el-Mulc fut tué près de Néhavend, dans un endroit appelé سحنه (*sic*). D'après un itinéraire de Sultanieh à Bagdad, rapporté par Morier (*Premier voyage*, trad. fr. t. II, p. 243), Sahna se compose de quatre cents maisons. Selon Aucher Eloy (*Relations de voyages en Orient*, p. 247), Sana est un gros village, mais à moitié ruiné. (Voyez aussi Adrien Dupré, *Voyage en Perse*, t. I, pag. 252 et Fraser, *Travels in Koordistan*, t. II, p. 203). Le Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse, fait en 1807 et 1808 (p. 82), n'accorde que cinquante maisons à Sahneh ou, comme il écrit, Saana. On trouve un article sur le village de Sahneh (ساحنه) dans le *Nozhet-el-Coloub*, ms. P, 127, fol. 435 r.

¹ D'après Abou'lfaradj (*loc. laud.*), Nizam-el-Mulc mourut à l'âge de soixante et treize ans.

J'ai laissé le mérite de mes vieux services à mon fils, et j'ai confié celui-ci à Dieu et au roi¹.

Lorsque Mélic-Chah fut arrivé à Bagdad, il alla à la chasse. La chaleur de la température l'incommoda; il tomba malade, et mourut dans le mois de cheval de la même année. Ainsi se réalisa la prédiction que Nizam-el-Mulc avait proférée au sujet de ce prince, c'est-à-dire : « Mon turban et ta couronne sont joints ensemble. » Le poète Moïzzi a dit, en parlant de Mélic-Chah et de Nizam-el-Mulc :

Le vieux ministre est parti pour le paradis élevé, et le jeune roi l'est allé retrouver dans le mois suivant. Dieu a tout à coup rendu manifeste l'impuissance du sultan; vois la puissance divine, et considère la faiblesse royale.

La durée du règne de Mélic-Chah fut de vingt ans, et celle de sa vie de trente-huit. Le surnom qu'il reçut *du khalife* de Bagdad était : sultan Djelal-Eddaulah-Moizz-eddin-Mélic-Chah-Iémin émir al-mouminin.

L'ère djélaléenne et le poète Moïzzi doivent leurs noms à ces divers titres de Mélic-Chah.

Mélic-Chah choisit Ispahan pour la capitale de son royaume. Il fut enseveli dans cette ville, dans le quartier de Kerran *محلہ کران*². Le revenu de son

¹ Ces vers se retrouvent dans Mirkhond (p. 148), sauf quelques légères différences; c'est ainsi que, au lieu de quatre-vingt-seize ans (*نود و شش*), on lit, dans Mirkhond, quatre-vingt-treize ans (*نود و سه*).

² Kerran, dit Soyouthi (*Lobb-el-Lobab*, p. ۲۲), est le nom d'un quartier d'Ispahan. D'après Hamd-Allah Mustaufi (*apud* sir W. Ouseley, *Travels, etc.* t. III, p. 8), Ispahan se composait, dans l'origine,

empire montait, chaque année, à 21,000 toumans d'or *rocnis*¹. Quarante-sept mille cavaliers l'accompagnaient continuellement. Leurs fiefs étaient disséminés dans les diverses provinces, afin qu'ils n'eussent point à craindre la détresse, en quelque lieu qu'ils se trouvassent.

Après la mort de Mélic-Chah, Turcan-Khatoun voulut que la souveraineté passât à son fils Mahmoud; le khalife Mochtadi ne voulait pas le permettre. Turcan-Khatoun fit de grandes promesses à Mochtadi, et lui remit un fils qu'il avait eu de la sœur de Mélic-Chah, et que le sultan appelait prince des croyants, quoique le khalife fût encore en vie; car il avait l'intention de transférer la capitale du khalife à Ispahan, et de placer ce jeune prince sur le trône khalifal, ce que Mochtadi redoutait extrêmement. Enfin, Turcan-Khatoun fit si bien, que le khalife donna la dignité de sultan à Mahmoud, fils de cette princesse, et prononça la khotbah en son nom.

(La suite à un prochain numéro.)

de quatre villages, parmi lesquels se trouvait Kerran. Ce quartier existait encore du temps de Chardin, qui en parle comme d'un faubourg comprenant deux mosquées, deux caravansérails, deux cimetières et vingt-huit maisons. (*Voyages*, t. VIII, p. 237, 238; cf. t. IX, p. 248.) Notre célèbre voyageur explique le nom de ce faubourg par « quartier des sourds »; et il raconte, à l'appui de cette interprétation, une légende ridicule, dans laquelle figurent Nemrod et Abraham. Plus loin (t. VIII, p. 137), il mentionne un jardin « nommé *Megbare* (مقبرة), à cause du tombeau de Sultan Mélek-Chah, qui est au milieu, dans une chapelle couverte d'un beau dôme. »

¹ Ces dinars étaient sans doute appelés ainsi d'après Thogrîl-beg, qui portait le surnom de Rocn-eddin.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 11 FÉVRIER 1848.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté. On communique une lettre de la Société pour l'abolition de l'esclavage, qui invite les membres de la Société asiatique à contribuer à une souscription destinée à faire frapper une médaille en l'honneur du bey de Tunis, pour avoir aboli l'esclavage dans ses États. Les membres sont invités par M. le président à contribuer individuellement à cette œuvre.

M. le prince de Craon écrit pour remercier le Conseil des ouvrages que la Société asiatique a remis à la bibliothèque du mont Carmel. M. Natalis Rondot envoie deux Mémoires, qui sont remis à la commission des fonds. M. E. de Rouzé envoie une collection du journal le *Moubacher*. Les remerciements du Conseil seront offerts à M. de Rouzé.

Sont proposés et reçus membres :

M. E. DE ROUZÉ, capitaine, attaché à la direction des affaires arabes à Alger ;

E. C. A. CALDWELL, professeur de mathématiques à l'école de S. M. Britannique à Colombo, à Ceylan.

M. Mohl fait un rapport au nom de la commission des fonds, qui propose au conseil d'entreprendre la publication des volumes III et IV de l'Histoire du Kaschmir, traduite par M. Troyer. Cette proposition est adoptée; il en sera donné avis à M. Troyer et à l'Imprimerie nationale.

M. Defrémery fait un rapport au nom de la commission nommée pour examiner la demande faite par M. Dozy d'une

souscription à la série d'ouvrages relatifs à l'histoire des Arabes, dont il a commencé la publication. La Commission propose de consacrer la somme de 500 francs à l'encouragement de ces publications; cette somme serait répartie sur trois ans. Le rapport est adopté et envoyé à la Commission des fonds.

M. Caussin de Perceval propose que le conseil fasse achever le catalogue de la bibliothèque de la Société. La proposition est adoptée, et le bibliothécaire est autorisé à se mettre en rapport avec la commission des fonds pour les frais que ce travail doit occasionner.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Par la Société. *The Journal of the royal geographical Society of London*. Vol. XVII, p. II. 1848.

Par M. Hachette. *Touhafat el Arous*, ou le Cadeau des époux, trois chapitres sur les femmes et le mariage, par le scheikh MOHAMMED-BEN-AHMED EL-TIDJANI. Paris et Alger, 1848, in-8°.

Par M. Morley. *An analytical Digest of all the reported cases decided in India and on appeal by her Majesty in council*, by W. MORLEY. Vol. I, 2, et vol. II, 2. Londres, 1848, in-8°.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 MARS 1848.

Le procès-verbal de la séance dernière est lu et adopté.

On lit une lettre de M. Daninos, qui remercie le conseil de sa nomination de membre de la Société.

M. Longpérier propose l'impression du catalogue de la bibliothèque de la Société. Ajourné jusqu'après l'achèvement des bulletins.

M. Mohl fait, au nom de la commission des fonds, un rapport sur les mesures à prendre dans les circonstances actuelles. La commission propose de suspendre provisoire-

ment toute impression de la Société autre que celle du Journal; d'abandonner la souscription proposée aux ouvrages arabes publiés par M. Dozy, et de renoncer, jusqu'à nouvel ordre, à toute dépense autre que l'administration de la Société et l'achèvement du catalogue décrété dans la dernière séance. La première entreprise que la Société reprendra sera l'impression des Mémoires. Ces propositions sont adoptées.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Par l'auteur. *Geographia caucasica*, Saint-Petersbourg, 1848, in-4°. (Extrait des Mémoires de l'Académie de Saint-Petersbourg.)

Par la Société orientale allemande. *Zakarija-ben-Mohammed-ben-Mahmoud el Cazwini's Kosmographie*, von WUSTENFELD. 2^e partie. Göttingue, 1847, in-8°.

Par la même. *Jahresbericht der deutschen morgenländischen Gesellschaft für 1846*. Leipzig, 1847, in-8°.

Par la même. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*. Cah. 3 et 4. Leipzig, 1847, in-8°.

Par l'auteur. *Reaz-ul-Sana'ih, or garden of arts; an abridgment of persian rhetoric with examples*, by MAHARAJA-KALI-KRISHNA-BAHADUR. Calcutta, 1847, in-12°.

Par l'auteur. *Indische Alterthumskunde*, von Chr. LASSEN. (Fin du premier volume.) Bonn, 1847, in-8°.

Par l'auteur. *De l'écriture et de son origine*, par M. Léon VAISSE. (Fin de l'Encyclopédie moderne.) Paris, 1848, in-8°.

NÉCROLOGIE.

Le respectable et savant abbé Jean-Antoine Dubois, un des directeurs du séminaire des missions étrangères, membre de notre Société asiatique, de la Société royale asiatique de Londres, de la Société littéraire de Madras, etc. est décédé

à Paris le 17 février dernier, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge. Ce digne ecclésiastique avait demeuré plus de trente ans dans le Maissour (Mysore) en qualité de missionnaire. Ses excellentes qualités, sa grande charité surtout, lui avaient valu la plus cordiale amitié de la part des chrétiens d'entre les natifs, qu'il évangélisait dans leur propre langue (le tamoul); aussi, son départ pour l'Europe fut-il pour eux un véritable deuil. Il avait su s'attirer aussi les sympathies des Anglais. Ce fut même sous les auspices de l'honorable Compagnie des Indes orientales qu'il publia en anglais la première édition de son curieux ouvrage intitulé *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, ouvrage dont il donna en 1825 une édition française, peu de temps après son retour en France. Ce travail, qui fut en Angleterre l'objet d'une polémique religieuse assez vive, à cause des idées que M. Dubois y émet sur les grandes difficultés qu'offre la conversion des Indiens au christianisme, est le principal titre littéraire de M. l'abbé Dubois. Parmi ses autres publications, on doit signaler le *Pancha tantra*, traduit en français d'après une version tamoule, et une notice sur l'*Asvamedha*, ou le sacrifice du cheval. La conversation de M. l'abbé Dubois était aussi instructive que ses écrits. On aimait à lui entendre raconter ses aventures lointaines avec sa spirituelle naïveté, où se déployaient la franchise et la bonté de son caractère.

BIBLIOGRAPHIE.

L'ouvrage qui contient les résultats des découvertes faites sur le sol de Ninive, par M. Botta, étant d'un prix très-élevé, le Gouvernement français a voulu donner une nouvelle preuve de sa sollicitude pour les progrès des sciences archéologiques en décidant qu'une édition des inscriptions serait livrée aux savants à très-bas prix. Ils auront ainsi le moyen d'étudier ces textes, sur lesquels l'attention se porte aujourd'hui, sans avoir à craindre de détériorer des exemplaires coûteux destinés à faire l'ornement des bibliothèques.

ques publiques et privées. Toutes les personnes qui se sont occupées de ce genre d'études, savent, en effet, combien la comparaison des inscriptions est facilitée par des rapprochements, des marques, des coupures mêmes que l'on ne pourrait se permettre de faire sur des planches tirées avec luxe. Pour tenter le déchiffrement des inscriptions, il faut pouvoir en disposer à son aise, et c'est à ce besoin que répondra cette édition.

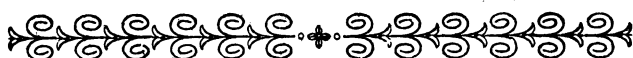
Le nombre des planches sera de deux cent vingt-cinq, mais elles ne contiendront qu'environ cent quatre-vingt-dix inscriptions, parce que quelques-unes de celles-ci étaient d'une dimension telle, qu'on n'aurait pu les faire entrer dans une planche unique, qu'en réduisant beaucoup les caractères, ce qui en aurait rendu l'étude très-fatigante. On a donc été obligé de les diviser; mais alors on a eu soin de numérotter les lignes de manière que l'on pût sans difficulté passer d'une portion de l'inscription à la portion suivante. C'est ce qui a été fait pour les pavés de quelques portes. En outre, quelques inscriptions, quoique séparées sur les monuments eux-mêmes, se font cependant suite l'une à l'autre, de manière à n'en former en réalité qu'une seule très-longue; telles sont les quatre inscriptions placées entre les jambes des taureaux qui ornent les portes; ce sont des parties différentes d'un seul et même texte, et dans la lecture il faut passer successivement de l'une à l'autre. On a conservé cet ordre; les planches, quoique portant des numéros différents, se suivent cependant, et les lignes ont été numérotées depuis la première jusqu'à la dernière.

Toutes les inscriptions ont été copiées par M. Botta, avec tout le soin dont il était capable; mais ce ne serait pas une garantie suffisante, tant il est facile de commettre des erreurs en copiant de l'écriture cunéiforme. Aussi a-t-il eu soin de prendre des empreintes en papier de presque toutes les inscriptions. Ces empreintes, d'une réussite parfaite, ont servi à collationner ici les copies et à corriger les épreuves. Sur cent quatre-vingt-dix inscriptions, cent trente-cinq sont revues de cette manière, et l'on peut être sûr, en conséquence, que les gravures en sont aussi exactes qu'il est humainement possible de le faire. Pour plus de garantie, les empreintes sont déposées au cabinet des antiques à la Bibliothèque nationale, afin que si des doutes s'élevaient, plus tard, sur la correction de quelque passage, on pût toujours avoir recours aux originaux. Dans la table des planches, on aura soin d'indiquer quelles sont les inscriptions qui ont été collationnées.

Ce sont évidemment les inscriptions revues sur les empreintes, que les savants peuvent étudier avec le plus de sécurité; les autres, cependant, méritent presque autant de confiance; M. Botta avait acquis, à Khorsabad, une telle habitude de l'écriture cunéiforme, qu'il peut garantir la parfaite exactitude de son travail, excepté dans le cas où les monuments originaux étaient en très-mauvais état. Il a pu juger de la valeur de ses copies en comparant, par exemple, aux empreintes, celles qu'il avait faites d'après les inscriptions des taureaux. La rareté des fautes était telle, qu'elle aurait certainement étonné toutes les personnes qui auraient voulu en juger. En conséquence, quoique parmi les inscriptions des pavés des portes, une seule (porte G, pl. 5) ait été collationnée avec une empreinte, les savants ne doivent pas leur accorder moins de confiance qu'aux autres. Toutes celles, au contraire, qui sont en bon état, peuvent être regardées comme parfaitement exactes. Il ne faut en excepter que les planches 1, 2, 3 et 4, dont les copies ont été faites à une époque à laquelle M. Botta n'avait pas encore acquis assez d'habitude et d'expérience pour pouvoir éviter les erreurs. En retranchant ces quatre inscriptions, et celles dont le mauvais état rendait la copie difficile, et par conséquent douteuse, il restera, cependant, parmi les pavés mêmes, un nombre considérable de textes qui, quoique non collationnés avec des empreintes, n'en doivent pas moins être considérés comme entièrement corrects et propres à servir de bases très-sûres pour les recherches.

La collection complète des deux cent vingt-cinq planches d'inscriptions, dont deux cents environ sont déjà gravées et publiées, se vendra au prix de 60 francs. Elle se trouve, comme le grand ouvrage lui-même, chez MM. Gide et compagnie, éditeurs, rue des Petits-Augustins, n° 5, à Paris.





JOURNAL ASIATIQUE.

JUIN 1848.

TCHORAPANTCHAÇAT,

Publié, traduit et commenté par M. ARIEL¹.

I. TEXTE.

चोरपञ्चाशद् अथवा बिल्हणचरित्रं

वन्दे ऽहं वन्दनीयानां वन्द्यां वाचामधीश्वरीं ।

कामिताशेषकल्याणकलनाकल्पवल्लिकां ।।

¹ Le poëme intitulé *Tchâurapantchâçikâ*, et, selon les manuscrits de M. Ariel, *Tchorapantchâçat*, est si bien connu des indianistes par les éditions qu'en ont données M. Bohlen et Gildemeister, que la commission du Journal asiatique n'eût pas hésité à suivre ici la règle à laquelle elle s'est astreinte, de n'admettre aucun ouvrage déjà publié, si le texte qui lui a été envoyé de Pondichéry par M. Ariel ne diffèrait considérablement des éditions européennes de ce petit poëme. Sans parler des différences très-nombreuses qu'on remarquera dans les cinquante stances où l'auteur retrace l'image de son bonheur passé, l'édition de M. Ariel donne un préambule étendu destiné à expliquer l'occasion de ses amours. Ce n'est donc pas ici une édition nouvelle d'un texte déjà connu, c'est un texte tout nouveau à peu près égal en étendue au texte déjà publié. La commission du Journal, en le reproduisant avec les observations dont l'a fait suivre M. Ariel, croit être agréable aux personnes qu'inté-

पृथ्वीमण्डलनाभिभूतकनकाद्वीन्द्रोत्तरस्यान्दिशि
 प्रायः सञ्जनसङ्गरजितमहापञ्चालदेशो ऽभवत् ।
 लक्ष्मीमन्दिरनाम पत्तनवर्मानासुखेकास्पदं
 तत्रासीन्मदनाभिरामनृपतिर्भूपालचूडामणिः । २ ।
 मन्दारमाला तत्रासीन्महिषी सुगुणा तयोः ।
 यामिनीपूर्णतिलका तनया विनयानुगा । ३ ।
 आसीद्यौवनशालिनी मधुरवाक् सौभाग्यभाष्योदया
 कर्णान्तायतलोचनातिचतुरा प्रागल्भ्यगर्वान्विता ।
 स्या बालमराळमन्थरातिर्मत्तेभकुम्भस्तनी
 बिम्बोष्ठी परिपूर्णचन्द्रवदना भृङ्गाळिनीलाळका । ४ ।
 दृष्ट्वा तां मदनाभिरामनृपतिः पुत्रीम्यवित्रीं स्वयं
 सङ्गीताम्बुनिधेः सुधाक्वक्तां साहित्यहीनान्तदा ।
 आलोच्यात्मनि सर्वशास्त्रनिपुणा कार्या मयेति ध्रुवं
 निश्चित्यानुपदं प्रधानपुरुषञ्चाह्वय सम्पृष्टवान् । ५ ।
 यामिनीपूर्णतिलका सङ्गीतनिपुणाभवत् ।
 साहित्यविद्या नाम्यस्ता युवत्या प्रौढया तया । ६ ।

ressent ces jeux d'esprit exprimés dans un langage artistement travaillé. La forme sous laquelle paraît ici le *Tchâurapantchâpikâ* a d'ailleurs cours dans d'autres parties de l'Inde où elle porte, comme dans le manuscrit de M. Ariel, le nom de *Bilhana*. Il serait, sous ce rapport, intéressant de comparer, avec la présente édition, le texte du manuscrit d'Ochoa qui porte le numéro 47 (*Journal asiatique*, janvier 1848, p. 70). — Note de la rédaction du Journal.

मुखमखिलमयनयुगं वक्षः सर्वं पयोधरद्वन्द्वं ।

मध्यमशेषङ्गनन्तस्याः शिक्षाविधौ समर्थः कः । ७ ।

देवैरालोच्यतां सम्यक् सन्तिष्ठन्तेऽखिला बुधाः ।

तानाद्वयाधुना सर्वान् बहुवाग्यरीष्य च । ८ ।

तथैव भूयादिति सर्वशास्त्रव्याप्राशयान् चारुचरित्रयुक्तान् ।

आद्वय सर्वान् विबुधान्नेन्द्रः पप्रच्छ युष्मासु बलङ्गिमस्ति । ९ ।

तर्कं व्याकरणे पुराणविषये वेदान्तशास्त्रागमे

वेदे तत्पदपाठितक्रमजटारोहावरोहे वयं ।

स्वभ्यस्ता स्फुटवादमुच्यबहुवादप्रौढियोगान्विताः

नैवं वक्तुमुपक्रमे तव विभो नेदृग्विधम्यौरुषं । १० ।

तदा यूयं सर्वे मम वरसुताङ्गाव्यनिपुणां

रसालङ्कारसाङ्गुस्त नितरामेवमुदिते ।

रसज्ञा न स्यामो वयमथ रसज्ञाः क्व कवयः

कविस्त्वङ्गे नास्ति प्रविशति कथं ह्यन्दसकुले । ११ ।

नैव व्याकरणज्ञमेव पितरं भ्रातरन्तार्किकम्

दूरात्सङ्गुचितेव गच्छति पुनश्चण्डाब्जवच्छान्दसं ।

मीमांसानिपुणमपुंसकमिति ज्ञात्वा निरस्तादरा

काव्यालङ्कारज्ञमेव कविताकान्ता वृणीते स्वयं । १२ ।

रसालङ्कारानपुणः सर्वकाव्यविचक्षणः ।

हृद्येनाटकसंयुक्तः को वा कविरुदीर्यतां । १३ ।

मल्लूणो बिल्लूणश्चेति विद्येते सप्तौ कवी ।
 तयोर्बिल्लूणनामात्र कविराट् कथ्यते बृधेः । १४ ।
 वासः शुभ्रमृतुर्वसन्तसमयः पुष्पं वरं मल्लिका
 धानुष्कः कुसुमायुधः परिमलः कस्तूरिकास्त्रन्धनुः ।
 वाणी तर्कसोज्ज्वला प्रियतमा श्यामा वयो यौवनं
 देवः श्रीपतिरेव पञ्चमलया गीतिः कविर्बिल्लूणः । १५ ।
 आगत्य तद्विल्लूणनामधेयः कविः सुधर्माख्यसभान्तराळे ।
 ददौ नरेन्द्रस्य तथाशिष्यदुर्यथा ददौ सर्वधनं महीपतिः । १६ ।
 विद्वद्वाजशिखामणे सुखमहो सौख्यं प्रसादाच्च ते
 युष्मत्कीर्त्तिमीभिरेव कथिता नास्माभिरालोकिता ।
 यूयञ्चेति निरूपिते नृपतिनेयत्कालमस्मिन्पुरे
 सद्विद्याव्यसनेन कालमनयन्त्वामय सन्दृष्टवान् । १७ ।
 तदा नरेन्द्रः कविपुङ्गवाय स्वकण्ठहारादिसमस्तभूषाः ।
 दुकूलवस्त्रद्रविणं यथेष्टन्दत्त्वोचितम्प्रेषितवान् गृहाय । १८ ।
 आकारे मदनः सुकाव्यरचनाचातुर्ययुक्तौ गुरुः
 षड्भाषास्वपि दृश्यते व्यसनिता तन्दृष्टवत्यः स्त्रियः ।
 स्वप्राणेश्वरसङ्गमं सुखकारं हित्वा न जीवन्त्यहो
 तस्यान्ते क्रियते ऽनया तनयया ऽभ्यासः कळानाड्युधं । १९ ।
 धरणीकल्पवृक्षस्य तस्य तारुण्यमञ्जरी ।
 आकर्षत्यायताक्षीणामन्तःकरणषट्पदं । २० ।

एवं वदति राजेन्द्रे प्रधानो नृपमब्रवीत्
 तथापि शास्त्राभ्यासो ऽस्या विधेयो ऽनेन भूपते । २१।
 एनं विना न को ऽप्यस्ति मद्देशे सप्तः कविः ।
 किङ्कर्मः क उपायो ऽस्य कथ्यताम्नीतिकोविद् । २२।
 भवद्विर्ज्ञातसर्वस्वैर्देवैरेव विचार्यतां ।
 तस्योपायस्तथाभूतस्त्वया पूर्वमुदीर्यतां । २३।
 तयोर्व्रतद्वन्द्वमिहान्यकस्य मुखावलोकङ्कुरते कुमारी ।
 न बिल्हणः कुष्ठशरीरदर्शनन्तथा करोतीति मया श्रुतं
 विभो । २४।

पुत्री कुष्ठगळेति बिल्हणकवेराचक्ष्व तस्याः कविञ्
 ज्ञात्यन्धम्प्रतिपादयस्व नितरां श्रुत्वा तदुक्तं वचः ।
 तन्न स्यादिति जल्पतोश्च हि तयोर्मध्ये क्यट्गोचरम्
 बद्धा काण्डपटन्ददामि तदिति स्वभ्यस्यतामुच्यते । २५।
 यदुक्तम्भवता मन्त्रिन्तेदेव क्रियते ऽधुना ।
 इत्युक्त्वा काश्यामास कुमारीङ्गोमळाकृतीं । २६।
 आगत्य सा मन्मथमन्त्रदेवतासमानरूपा पितुरन्तिके
 स्थिता ।

तां वीक्ष्य शास्त्रश्रवणं विधेयन्त्वया भवत्वित्यवदत्कुमारी । २७।
 इत्यङ्गीकृततनयां विसृज्य चाहूय बिल्हणकवीन्द्रं ।
 कुष्ठगळा मत्पुत्री सर्वकलाकोविदा त्वया कार्या । २८।

साधूक्तमृपशेखर कदापि नेक्षे हि कुष्ठरोगिमुखं ।
 व्रतमिति भूयाद्युवयोर्मध्ये दास्यामि यवनिकाम्बद्धा । २९।
 स्वामिन् त्वयैव निर्बन्धः क्रियते किङ्गोम्यहं ।
 तथा भवतु मच्छक्त्या विद्यान्दास्यामि भूपते । ३०।
 इति तद्वचनं श्रुत्वा प्रेषयामास बिल्हणं ।
 मन्त्रिन्त्वयोदितोपायः साध्वभूदित्यभाषत । ३१।
 ततः समाहूय मुहूर्त्तकोविदान् निामत्तमालोक्य शुभ-
 झरं वरं ।
 विचित्रगोहे बहुचित्रचित्रिते तदन्तरे काण्डउपटोऽप्यब-
 द्ध्यत । ३२।
 तदादि बिल्हणकविः सर्वशस्त्राणि सन्ततं ।
 अपाठयद्यमहीत् सा तप्रलोह इवोदकं । ३३।
 नानालङ्कारयुक्ते नवरसभस्ति भावसंस्मरक्ते
 काव्ये नव्यार्थसार्थे सुजनबहुमते नाटकेऽलङ्कृतौ च ।
 स्वच्छे कृन्त्यस्यपोरे बहुसुखविषये कामदे कामशास्त्रे
 प्रौढासीद्विल्हणादप्यधिकमतिर्युता राजपुत्री पवित्रा । ३४।
 अथैकदा कामसहायवन्ते वसन्तकाले वरपौर्णमास्यां ।
 प्रकाशितानेकदिगन्तसलो विधूदयोऽभूत्किरणैः स्व-
 कीयेः । ३५।
 मास्मासचनिर्म्माणशाणचक्रमिवोज्ज्वलं ।

यामिनीकामिनीकर्णकुण्डलं चन्द्रमण्डलं ।३६।

शयागळे शयनतलगो बिल्कुलाख्यः कवीन्द्रः

चन्द्रदृष्टा नयनसुभगञ्जालमार्गप्रविष्टं ।

पृथ्वीभागे विरल्लियुवतेः कामसन्तापबीजं

चित्तोद्धृतप्रबलमदनो वर्णयामास तूर्णं ।३७।

इदुमुदभेदनं मदनमान्द्यविच्छेदनं

वियत्तिमिरवारणं विरल्लिकामिनीमारणं ।

समुल्लसति सुन्दरादुदयकन्दारदेन्दवं

पुरन्दरदिगङ्गनाश्रवणकुण्डलं मण्डलं ।३८।

स्वरङ्गैरवकोरकान्विदल्यन्यूनां मनः खेदयन्

अम्बोजानि निमीलयन्मृगदृशां मानं समुन्मूलयन् ।

ज्योत्साङ्कुल्यन् दिशो धवळयमम्बोधिमुदेलयन्

कोकानाकुलयन्तमः कबळयमिन्दुः समुल्लम्भते ।३९।

नक्षत्रेश त्वदुदरगतञ्चिक्लमेकान्तदेके

भाषन्ते ऽन्ये शश इति परे कोमळाङ्गञ्चमूहं ।

मन्ये कान्ताधरदलविधावग्रहीत्कुक्षिसंस्थं

यत्पियूषन्तव विधिरतो जालमासीत् तदादि ।४०।

नेढं नभोमण्डलमम्बुराशि नेमाश्च तारा नवफेनखण्डाः

नायं शशी कुण्डलितः फणीन्द्रो नायङ्कुलङ्कुः शयितो

मुरारिः ।४१।

अङ्गुलिपि शशङ्गिरे जलनिधेः पङ्कम्परे मेनिरे
 सारङ्गुतिचिच्च सञ्जगदिरे भूक्षायमैच्छन् परो
 इन्दो यद्वलितेन्द्रनीलशकलश्यामन्दरीदृश्यते
 तत् सान्द्रं निशि पीतमन्धतमसङ्कुक्षिस्थमाचक्ष्महे । ४२।
 प्राचीभागे सरगे रहिणि विरहिणि क्रान्तमुद्रे समुद्रे
 निद्राळौ नीरजाळौ तमसि च शमिते निर्विकारे चकोरे ।
 आकाशे सावकाशे घनमुदि कुमुदे कोकलोके सशोके
 कन्दर्पे ऽनल्पदरपे विकिरति किरणान् शर्वरीसार्वभौमः । ४३।
 चन्द्रमण्डलसुरङ्गया जगन्मन्दिरे मदनदस्युरागतः ।
 मानचित्तमपहर्तुमुज्जिता मोहचूर्णिपटलीव चन्द्रि-
 का । ४४।

आकाशवापीसितपुण्डरोकं शाणोपलं मन्मथसायका-
 नां ।

पश्योदितं शारदमुत्पलान्नि सन्ध्याङ्गनाकन्दुकमिन्दुवि-
 म्वं । ४५।

इन्दुमिन्दुमुखि लोकय लोकम्भानुभानुभिरमुम्पस्तिप्रं ।
 वीजितुं रजनिहस्तगृहीतन्ताळवृन्तमिव नाळविहीनं । ४६।
 द्वा चान्धः द्वा कळङ्केशः कथं वा वर्ण्यते ऽधुना ।
 एतद्वाश्चर्यकं मत्वा स्वमनस्यविचारयत् । ४७।
 असंशयमेतत्सर्वं भवेच्चनककृत्रिमं ।

व्रतभङ्गो मम स्याद्वा तं पश्यामीत्यमन्यत । ४८ ।

उत्थाय शय्यातलतः कुतूहलादृत्वा च हस्तद्वयतस्तिरः पटं ।

ददर्श पर्यङ्गतलस्थिततनुतुतोदयञ्चन्द्रमसञ्च रोहिणीं । ४९ ।

यामिनीपूर्णातिलका पश्यन्ती बिल्हणान्तदा ।

पञ्चबाणशराहत्या मूर्च्छाम्परांमवाप सा । ५० ।

ततः कवीश्वरो दृष्ट्वा काण्डवस्त्रोपरि स्थितं ।

वक्त्रम्पूर्वाचलादुद्यत् प्रालेयांशुविजित्वरे । ५१ ।

किमिन्दुः किम्पद्मङ्किमु मुकुरबिम्बङ्किमु मुखं

किमञ्जो किम्मीनौ किमु मदनबाणौ किमु दृशौ ।

खगो वा गुच्छौ वा कनककलशौ वा किमु कुचौ

तडिद्वा तारा वा कनककलतिका वा किमबला । ५२ ।

नेदं मुखनृगविमुक्तशशाङ्कबिम्बं

नेमौ स्तनावमृतपूरितहेमकुम्भौ ।

नैवाळकवलिरियम्मदनास्त्रशाला

नैवेदमक्षियुगळं निगळं हि यूनां । ५३ ।

ध्वान्तानाम्पटलं सुधांशुशकलङ्कोदण्डमिन्द्रीवरे

पत्रङ्कोकनदस्य कम्बु लतिके कुम्भौ नभः सैकतं ।

रम्भे कारुळिके सरोजयुगळं सम्भूय सर्वङ्गचित्

पञ्चेष्टुम्भवदधमङ्गुरयते भावङ्गमैर्विध्रमेः । ५४ ।

मनो मे नायातङ्गठिनकुचयोरन्तरगतं

तदुद्धर्षध्वस्तङ्गिमुत विरहामौ निपतितं ।

तरुण्या लावण्यामृतसरसि मग्निङ्गिमथवा

चरन्मारश्चोरः किमु समत्स्योवनवने । ५५।

आस्ताम्भण्डलमैन्दवं वरतनोर्वक्त्रप्रियञ्चेत्कथा

कोणे कुत्रचिदासताडुवलयान्यक्ष्णोः प्रसङ्गे यदि ।

दूरे तिष्ठतु वल्लकीकञ्जरवः प्रस्तावना चेद्दितां

वार्त्ता चेदवलग्नकस्य यशसां व्योमः प्रथाये नम । ५६।

एवं वर्णयति कवौ तद्वाक्यामृतबोधिता ।

बाला पद्मान्मुखी चन्द्रन्टुष्टा लज्जाभरान्विता । ५७।

यद्यहं लघुचित्तेन गच्छामीह तदनतिकं ।

स्वीकरोति न वा तस्य मनो न ज्ञायते मया । ५८।

इत्यञ्चेतसि संविचार्य्य विमला सा राजपुत्री करात्

त्यक्त्वा काण्डपटन्तदा निपतिता शय्यातले मन्मथे ।

तूणाद्वाणततिं विकृष्य सृजति ज्ञात्वा ह्य जीवाम्यहं

रक्ष त्वञ्चतुराननेति वचनं श्रुत्वा कवीशो ऽवहत् । ५९।

इन्द्रीवराक्षि तव तीव्रकटाक्षबाणपातव्रणे द्वितयमोषध-

मेव मन्ये ।

एकन्तवाधरसुधारसपानमन्यदुत्तुङ्गपीनकुचकुङ्कुमपङ्क-

लेपः । ६०।

तस्याङ्गीकरणञ्ज्ञात्वा राजपुत्री प्रमोदिता ।

उत्थाय मञ्चादगत्य गाढालिङ्गमातनोत् । ६१।
 ईषन्मीलितलोचना म्लथसमस्ताङ्गा श्रमोद्वेजिता
 निश्चासप्रथमा विरत्नरसना सन्त्यक्तकण्ठस्वना ।
 प्रोथत्कामजला कलासु कुशला निर्लक्ष्या कामिनी
 कान्ता कालवशात्प्रियस्य वशगा जाता स्तान्ते क्षणं । ६२।
 ततः कदाचिद्राजा च ज्ञात्वा परिजनात्स्वयं ।
 घोटपालकमाहूय रुषा कलुषितो ऽवदत् । ६३।
 बध्वा तम्बिल्लूणं शीघ्रं शिरश्छेददुर्गु स्वयं ।
 इति त्रिवारमवदत् शूनासो ऽपि तमानयत् । ६४।
 गत्वा श्मशाननिलयं वरबिल्लूणाख्यः
 तत्र प्रविश्य सकलाश्च दिशो विलोक्य ।
 मन्दस्मितेन सल्लितं वचनम्बभाषे
 सञ्छेदयाशु मम मस्तकमुद्यतासे । ६५।
 किङ्कारणं सुकविराज दूरस्मितन्ते
 भीतिर्न किन्तव भविष्यति भीः कथं वा ।
 उत्पुल्ललोचनलसद्वदनारविन्दा
 देवी मदीयहृदये निवसत्यजस्रं । ६६।
 तान्देवतां स्मरलसन्मद्वचारुशोभां
 गण्डस्थलद्वितयराजितपत्रवल्लीं ।
 उत्तुङ्गपीनकठिनस्तनमध्यसंस्थ-

हारावलीङ्गुणवतीं मनसा स्मरामि । ६७ ।

चिन्तयामि किमपि स्मरवक्रमप्यधनेत्रमतिचित्रविलेखं ।

किंशुकाधरपुटमपटुतेजोभ्राजमानविपुलस्तनभारं । ६८ ।

अद्यापि तद्विकसिताम्बुजमध्यगोरं

गोरोचनातिलकभासुरफालरेखं ।

ईषन्मदालसविधूर्णितदृष्टिपातं

तस्या मुखमप्रति मनो मम गच्छतीदं । ६९ ।

अद्यापि तत्कनककुण्डलमृष्टगण्डं

आस्यं स्मरामि विपरीतरताभियोगे ।

आन्दोळनग्रमजलस्फुटसान्द्रबिन्दु-

मुक्ताफलप्रकरविस्फुरितं युवत्याः । ७० ।

अद्यापि तां शशिमुखीं नवयौवनाढ्यां

अप्राप्य किम्पुनरहं यदि गौरकान्तिं ।

पश्यामि मन्मथशरानलपीडितानि

गात्राणि मे प्रतिकरोमि सुशीतलानि । ७१ ।

अद्यापि तां नववयस्रियमिन्दुवक्त्रां

उत्तुङ्गपीवरपयोधरभारखिन्नां ।

सम्पीड्य बाल्ययुगलेन पिबामि वक्त्रं

औष्ठीनमन्मथरसङ्कुमलं यथेष्टं । ७२ ।

अद्यापि तन्मनसि सम्पस्वित्तिं मे

रात्रौ मयि क्षुतवति क्षितिपालपुत्र्या ।
 जीवेति मङ्गलवचः परित्यक्त्य रोषात्
 कर्णेर्पितङ्गनकपत्रमनालपत्या । ७३।
 अद्यापि ताडुटिलकुन्तलकेशपाशां
 उन्मिद्रतामरसपत्रविशालनेत्रां ।
 उत्तुङ्गपीवरपयोधरकुण्डलाढ्यां
 ध्यायामि चेतसि यश्चैव गुनूपदेशं । ७४।
 अद्याप्यहं विकचकुन्दसमानदन्तं
 तिर्यग्भिवर्तितविशालविलोचनान्तं ।
 तस्या मुखं सुविजितेन्दु न विस्मरामि
 चोद्यङ्कृतज्ञ इव साधुकृतोपकारं । ७५।
 अद्याप्यहं सरसमञ्जुलभृङ्गनादं
 ईषत्स्मरोल्लसितरागसुपाण्डुगण्डं ।
 पश्यामि पूर्णशरदिन्दुसमानकान्ति
 तस्या मुखं विकचपङ्कजपत्रनेत्रं । ७६।
 अद्यापि ताञ्जटितिवक्रितकन्धराग्रां
 निक्षिप्रपाणिकमलाञ्च नितम्बबिम्बे ।
 वामांसपार्श्वलसदुल्लणकेशपाशां
 पश्यामि माम्प्रति दृशम्बद्गुणः क्षिपन्तीं । ७७।
 अद्यापि तामविगणय्य कृतापराधं

माम्पादमूलपतितं सत्सुता चलन्तीं ।
 वस्त्राञ्चलं मम करमिजमाकृषन्तीं
 मा मेति रोषपरुषं वदतीं स्मरामि । ७८।
 अद्याप्यहञ्चलितचारुनिमीलितान्नं
 आस्यं स्मरामि सततं सुरतावसाने ।
 तत्कालनिश्चसितनिःसृतकान्तिकान्तं
 प्रस्वेदबिन्दुपतितम्पतितं युवत्याः । ७९।
 अद्यापि तां मयि कृतागसि दुष्टभावां
 भाषां लपत्यपि मुकुर्निगृहीतवाचं ।
 रामां निरुद्धवनमन्यु सबाष्पकण्ठां
 निश्चासशुष्यदधरां रुदतीं स्मरामि । ८०।
 अद्यापि तां समपनीतनितम्बवस्त्रां
 श्यामाञ्च साध्वसरसाकुलविह्वलाङ्गीं ।
 एकेन पाणिकमलेन पिधाय गुह्यं
 अन्येन नाभिकुलन्दधतीं स्मरामि । ८१।
 अद्यापि तां हसि दर्पणमीक्षमाणां
 दृष्ट्वा स्फुटम्पतिनिधिम्मयि पृष्ठलीने ।
 पश्यामि वेपथुमतीञ्च विभ्रमाञ्च
 लङ्गाकुलाञ्च समुद्रञ्चितमन्मथाञ्च । ८२।
 अद्यापि तां सुरभिनिर्भरन्तभाजं

धावन्तमास्यकमलञ्चलञ्चञ्चरीकं ।
 किञ्चिच्चलल्लब्धितकुञ्चितवामनेत्रां
 पश्यामि केळिकमलेन निवारयन्तीं । ८३।
 अद्यापि तामित इतश्च पुश्च पश्चात्
 अन्तर्बहिः परित एव परिभ्रमन्तीं ।
 पश्यामि फुल्लकनकाम्बुजसन्निभेन
 वक्त्रेण तिर्यगपवर्तितलोचनेन । ८४।
 अद्यापि ताम्मयि कपाटसमीपलीने
 मन्मार्गदत्तदृशमाननदत्तहस्तां ।
 मद्भोत्रचिह्नितपदं मृदुकाकळिभिः
 किञ्चित्तरङ्गमनसम्भनसा स्मरामि । ८५।
 अद्यापि तानि मम चेतसि संस्फुरन्ति
 बिम्बोष्ठदेशपरिकीर्णशुचिस्मितानि ।
 पीयूषपूर्णमधुराणि तद्योत्तराणि
 पश्यामि मन्मथसासनि मृदूनि तस्याः । ८६।
 अद्यापि तत्तल्लतारकिताक्षमास्यं
 आलिप्तचन्दनसाहितशोभमस्याः ।
 कस्तूरिकातिलकतारकिताभिराम-
 गण्डस्थलद्युति मुकुटमनसा स्मरामि । ८७।
 अद्यापि ताञ्चिरयिते मयि तन्निवासं

रात्रौ समागतवतीम्यस्वित्तमानां ।
 गत्वा स्मितङ्गिमपि चञ्चलितां निषणां
 सख्या समागतवतीमधिकं स्मरामि । ८८ ।
 अद्यापि ताञ्जवनदर्शनलालसेन
 कृष्टमया निवसनाञ्चलमेकपार्श्वीत् ।
 पूज्य स्थितामपि ततो मुंदुराकषन्तीं
 मन्दाक्षसङ्कुचितनूत्रमुखीं स्मरामि । ८९ ।
 अद्यापि तामनिभृतक्रममागतञ्च
 मान्दार् वीक्ष्य शयने निमिषेण सुप्तां ।
 मन्दमयि स्पृशति कण्टकिताङ्गयष्टिं
 उत्फुल्लगण्डफलकाम्बुश स्मरामि । ९० ।
 अद्यापि ताम्प्रथममेव गतं विरागं
 निर्भत्स्य रोषपरुषैर्वचनैर्मुकुर्मा ।
 आन्दोळनेन च नितम्बसहायवृत्या
 सञ्चिन्तयामि स्तये सुदृतीमभिक्षं । ९१ ।
 अद्यापि तां सललितस्रग्धकेशपाशां
 ईषत्समुन्मिषितधूर्णितवक्रनेत्रां ।
 सुप्रोद्धितां विदधतोम्मुदुरङ्गभङ्गं
 पश्यामि दृष्टमधरम्बुश स्पृशन्तीं । ९२ ।
 अद्यापि तां सुवदनां वळभौ निषणां

तद्देहसन्निधिपदे मयि सृष्टगात्रे ।
 वीतोत्तराम्पियसखीषु कृतस्मरासु
 लज्जाविलासहसितां हृदि चिन्तयामि । १३।
 अद्यापि तामनुनयत्यपि चाटुपूर्वं
 कोपात्पराकृतमुखीम्मयि सापराधे ।
 आलिङ्गति स्म रजनिम्पुलकाङ्गयष्टिं
 मा मेति दुःसहमिवोक्तवतीं स्मरामि । १४।
 अद्यापि तां सुशयिताङ्गविप्रबुद्धां
 निद्रालसां हृदि वहामि कृताङ्गभङ्गां ।
 जृम्भावतीर्णमुखमारुतगन्धलुब्ध-
 मुग्धभ्रमद्भ्रमरविभ्रमलोलनेत्रां । १५।
 अद्यापि ताम्मयि निमीलितचारुनेत्रे
 को ऽयं वदेत्यभिल्लितां वदतीं सखीभिः ।
 मातर्न विद्म इति सस्मितमुल्लसन्तीं
 उत्फुल्लगण्डफलकां नितरां स्मरामि । १६।
 अद्यापि ताम्प्रथमसङ्गमजातलज्जां
 बालां स्नेन पतिते मयि मन्दपीठे ।
 फूत्कारकम्पितशिखातरुप्रदीपं
 कर्णोत्पलेन विनिवारयतीं स्मरामि । १७।
 अद्यापि ताङ्गतिनिराकृतराजकुंसीं

धम्मिल्लनिर्जितकलापमयूखभासां ।

मत्तश्रिया मद्यचकोरविलोलेनेत्रां

सञ्चिन्तयामि कळकण्ठस्मानकण्ठां । १८८ ।

अद्यापि ताम्मदनमन्दिसैजयन्तीं

अन्तर्गृहे विवसनान्दधतीं निशान्ते ।

अङ्गेनङ्गविसरेर्मम गाढमङ्गं

आलिङ्ग्य केळिशयने शयितां स्मरामि । १८९ ।

अद्यापि तामुपवने पश्चात्सुक्तां

सञ्चिन्तयाम्युपगताम्मदनोल्लावाय ।

माम्पार्श्वसमिहितलोकभयात् सशङ्कं

व्यावर्त्तितेक्षणमलंसमपेक्षभाणां । १९० ।

अद्यापि तानि मृदुवाक्यसुभाषितानि

तिर्यग्भिवर्त्तिनयनान्तनिरीक्षणानि ।

लीलालसाञ्चितगतानि शुचिस्मितानि

तस्या स्मरामि मद्यविभ्रमचेष्टितानि । १९१ ।

अद्यापि तामलसमीलितचारुनेत्रां

लोलद्गुजावलयकुङ्कुतिमावहन्तीं ।

वेल्लत्कारोहकुचमुन्नमितस्वकर्णे

कण्डूयनं विदधतीं हृदि चिन्तयामि । १९२ ।

अद्यापि तामुरसिजद्वयमुन्नमय्य

मध्ये वलित्रितयलक्षितरोमराजिं ।
 ध्यायामि वेल्लितभुजां विह्विताङ्गभङ्ग-
 व्याजेन नाभिकुलरम्मम दृश्यन्तीं । १०३।
 अद्यापि तां सुरतताण्डवसूत्रधारां
 दुर्वारदर्पजवनम्लपिताङ्गयष्टिं ।
 अङ्गं रसैः समुपगुह्य कटिन्ध्वानां
 किञ्चिन्निमीलनयनां मनसा स्मरामि । १०४।
 अद्यापि मारुतविधूतलताघितानां
 वीणाविनोदरचनां मम जीवितेशां ।
 पञ्चेषुराष्टकमलां शुभवेदिमध्यां
 ध्यायामि चेतसि सतीम्मदनाभिरामां । १०५।
 अद्यापि तां वदनपङ्कजगन्धसङ्ग-
 भ्रम्यद्विरेफचयकङ्कतिषु प्रकामं ।
 क्लेशावधूतकरपल्लवकुङ्कुताळिं
 सञ्चिन्तयामि भयविह्वलचारुनेत्रां । १०६।
 अद्यापि तां विरहविह्वलपीडिताङ्गीं
 तन्वीङ्गुरङ्गनयनां सुरतैकपात्रीं ।
 नानाविचित्रकवरीकुसुमावहन्तीं
 श्यामाम्मराळगमनां सततं स्मरामि । १०७।
 अद्यापि तिष्ठति दृशोरिदमुत्तरेयं

धर्तुम्युन स्तनतटे गळितम्प्रवृत्ता ।
 वाचमिशम्य नयनन्नयनम्ममेति
 किञ्चित्तदा यदकरोस्मितमायताक्षी । १०८ ।
 अद्यापि तां सुवदनां स्तनभारनम्रां
 श्यामाञ्च वामनयनां रमनीयगात्रीं ।
 निदालसामळकनिर्जितषट्पद्मळिं
 सञ्चिन्तयामि सततं स्मरवैजयन्तीं । १०९ ।
 अद्यापि तां शिखरचारुवळर्क्षदन्तैर्
 मुख्यानि कुन्दमुकुळानि जिताञ्च साध्वी ।
 सञ्चिन्तयामि सततम्प्रविलोलचित्तां
 कामेषुनीरजदृशं वनजावतंसां । ११० ।
 अद्यापि ताङ्गनककङ्कणभूषिताग्र-
 हस्ताञ्च वक्त्रकमलेन सुनिर्जितेन्दुं ।
 लीलावतीं सुस्तखेदनिमीलिताक्षीं
 ध्यायामि चेतसि मद्राकुललालसाङ्गीं । १११ ।
 अद्यापि तामहमलञ्छितपूर्ववृष्टे
 शय्यातले सुशयिताम्मदनोत्सवाय ।
 वोणावतीं विकचचम्पकपुष्पनासां
 ध्यायामि चेतसि सदा नक्षतीं शुभाङ्गीं । ११२ ।
 अद्यापि ताङ्गनकचम्पकद्वामगौरीं

फुल्लारविन्दनयनान्तनुरोमराजिं ।
 सुप्रोद्धितां सुस्तविह्वललालसाङ्गीं
 विद्युत्प्रमादगळितामिव चिन्तयामि । ११३।
 अद्यापि कोकनद्वारुसरेखत्सतां
 तां शातकुम्भकलशस्तनचारुगात्रीं ।
 बिम्बाधरीं विषमबाणनिपीडिताङ्गीं
 सञ्चिन्तये द्यणुकमध्यतनुप्रकाशां । ११४।
 अद्यापि तामुभयपार्श्वगह्वरम्यां
 वासन्तिकाकुसुमभासितकञ्चुकाञ्च ।
 राकाभिरामविधुमण्डलवल्लुवक्त्रां
 लावण्यनिर्झितरमां सततं स्मरामि । ११५।
 भवत्कृते खञ्जनमञ्जुळालि शिरो मदीयं यदि याति यातु
 नीतानि नाशञ्जनकाल्मजार्थं द्धाननेनापि द्धानना-
 नि । ११६।
 पञ्चत्वन्तनुरेतु भूतनिवहा स्वांशैर्मिळन्तु ध्रुवं
 धातस्त्वां शरणम्प्रणम्य नितरां याचे निबद्धाञ्जलिः ।
 तद्वापीषु पयस्तदीयमुकुरे ज्योतिस्तदीयान्तर-
 व्योम्नि व्योम तदीयवर्त्मनि धरा तत्ताळवृत्ते ऽनिलः । ११७।
 बिल्हणकविना रचिताम्बकुधा श्रुत्वाह राजचन्द्रो ऽपि ।
 तामेव राजकन्यान्तस्मै दत्वाथ सुखमनुभवेति । ११८।

LES CINQUANTE (COUPLETS) DE TCHORA.

ou

HISTOIRE DE BILHANA.

II. TRADUCTION.

1. Je célèbre Vâtch, souveraine déesse, digne entre toutes de louanges, rameau de l'arbre *Kalpa*, qui comble les vœux d'éternel bonheur.

2. Dans la région septentrionale que domine le Mèru sublime, ombilic d'or du monde terrestre, il y avait une vaste contrée, le Pantchâla, illustrée par une foule nombreuse de grands hommes, et rendez-vous de maints plaisirs, la belle ville de Lakshmîmandira, où vivait Madanâbhirâma, le maître des hommes, la gloire des rois de la terre.

3. La vertueuse Mandâramâlâ était son épouse; Yâminî-pûrnatilakâ, la docile, leur fille à tous deux.

4. Elle resplendissait de jeunesse; sa voix était douce; de sa beauté émanait le bonheur; le coin de ses longs yeux touchait son oreille; ingénieuse, fière de sa grandeur, charmante, elle avait la molle démarche du jeune cygne, le sein pareil aux globes du front de l'éléphant en rut, la lèvre rouge comme le fruit du *vimba*, le visage tel que la pleine lune; les boucles de ses cheveux noirs paraissaient des files d'abeilles.

5. Le roi des hommes Madanâbhirâma vit que son enfant si pure avait le don de faire déborder, ainsi que la lune nouvelle, les flots de la mer, la mélodie de ses chants; mais elle ignorait la prosodie: le roi donc, après avoir réfléchi un instant en lui-même, résolut de la rendre savante en toutes les sciences. Aussitôt il appela son ministre et lui dit:

6. « Yâminîpûrnatilakâ est une habile chanteuse; mais,

la science de la prosodie, elle ne l'a pas apprise, cette jeune fille nubile.

7. « Tout son visage, ce sont deux yeux ; toute sa poitrine, ce sont deux seins ; toute sa taille, c'est de l'air : qui est capable de faire son éducation ? »

8.— « Tous les docteurs sont ici réunis ; que Sa Majesté s'éclaire en les faisant venir dès à présent et en consultant leur assemblée.

9.— « Qu'il soit ainsi. » Le monarque appela tous les docteurs qui possédaient à fond les sciences et étaient versés dans les belles-lettres ; il leur demanda : « De quoi êtes-vous capables ? »

10.— « Dans la logique, la grammaire, l'objet des Purâna, le Védânta, les Agama, le Vêda et sa récitation, par mots liés, séparés ou tressés, dans l'ordre ou processif ou rétrograde, nous sommes experts ; nous possédons toutes les capacités des orateurs éminents par leur éloquence. — Ce n'est pas le sujet dont je veux parler. — « Votre puissance, seigneur, n'est pas telle que la nôtre. »

11. Alors le roi : « Vous tous, instruisez ma noble fille des grands poèmes ; rendez-la savante surtout dans la rhétorique et dans l'esthétique. » A ces mots, les docteurs : « Nous ne sommes pas versés dans l'esthétique. — Où se trouvent donc des poètes qui la connaissent ? — Il n'est pas ici de poète. — Comment y en aurait-il dans une foule de commentateurs ? »

12. « L'amante de la poésie ne se livre pas au grammairien, c'est son père ; au philosophe, c'est son frère. Elle s'éloigne, comme froissée, du commentateur, ainsi que d'un *Tchândâla* ; elle n'a pas de penchant pour le docteur en exégèse (*Mâmâ-sâ*), qu'elle connaît pour eunuque ; celui qui sait les grands poèmes et la rhétorique, elle en fait choix spontanément.

13. « Qu'on me signale un poète consommé dans la rhétorique et dans l'esthétique, instruit des grands poèmes, familiarisé avec la science du rythme et de la composition théâtrale.

14. — « Deux poètes sont cités pour leur goût littéraire, Malhana et Bilhana. L'un, celui qui a nom Bilhana, est ici appelé par les sages le roi des poètes.

15. « Comme vêtement, c'est le blanc ; comme saison, l'époque du printemps ; comme belle fleur, le jasmin ; comme archer, le dieu aux flèches de fleurs ; comme parfum, le musc ; comme arme, l'arc ; comme parole, celle qui brille de raison et de sentiment ; comme amante, la jeune femme ; comme âge, l'adolescence ; comme Dieu, l'époux de Çri ; comme chant, celui dont la mesure accompagne le cinquième mode ; comme poète, c'est Bilhana (que chacun préfère). »

16. Le poète qu'on nommait Bilhana étant donc venu au sein du palais Sudharmâ, donna au souverain des hommes sa bénédiction, et le roi de la terre donna en retour des présents au Guru.

17. « O sage ! — O gloire des monarques ! — Avez-vous le bonheur ? — Oh ! de votre faveur mon bonheur (procède). — Et (le mien) de la vôtre. — Votre gloire, toutes ces bouches la disent : votre personne, nous ne l'avions pas encore contemplée. — Ni (moi) vous-même. » A ces mots, Bilhana : « Longtemps j'ai passé mes jours en cette ville à l'étude des belles-lettres, aujourd'hui je vous ai vu (enfin).

18. Et le souverain des hommes donna au grand poète le collier de son propre sein, tous ses autres bijoux, des soieries, des tissus, de l'or dignement et à souhait, puis il le renvoya chez lui.

19. « Par sa beauté, c'est le dieu de l'amour ; par son savoir en poésie, en rhétorique, en éloquence, c'est Vrihaspati ; son habileté dans les six sciences est manifeste ; les femmes qui l'ont vu renoncent aux embrassements du seigneur de leur âme qui faisaient leurs délices, et ne peuvent plus vivre, hélas ! Comment donc, près de lui, ma fille se livrera-t-elle à l'étude ?

20. « C'est l'arbre *Kalpa* de la terre; le cœur des belles est l'abeille que, frais bourgeon, attire sa jeunesse. »

21. Ainsi disait le roi des rois. « Sire, répartit le ministre, l'éducation de la princesse doit être, nonobstant, dirigée par lui.

22. — « Lui excepté, nul poète en ce pays ne possède le goût littéraire. Que pouvons-nous faire? Quel expédient à cela? Parle, toi qui connais le bien.

23. — « Que votre Majesté, qui sait le fond de tout, réfléchisse elle-même. — Propose d'abord un moyen, quel qu'il soit.

24. — « L'un et l'autre, ai-je entendu dire, seigneur, ont fait un vœu : la jeune fille, de ne pas jeter ses regards sur les traits d'un aveugle; Bilhana, de ne pas arrêter sa vue sur le corps d'un lépreux. »

25. — Dites à Bilhana le poète : « Ma fille a le sein couvert de lèpre; » persuadez-la bien que le poète est aveugle-né. Comme, à l'audition de telles paroles, ils allégueront un refus, je ferai, ajoutez-vous, fixer entre tous deux une tenture pour masquer les objets. » Et ils consentent.

26. « Ministre, il sera fait dès aujourd'hui comme vous le proposez. » Le roi dit et fit venir sa fille aux gracieuses formes.

27. Elle vint, pareille en beauté à la divinité enchantresse de l'amour, et se tint debout devant son père : « L'enseignement des sciences, lui dit-il, va t'être donné. — Soit, » répondit la jeune fille.

28. Ayant congédié sa docile enfant, il fit venir Bilhana, roi des poètes : « Ma fille a le sein rongé de lèpre : il faut qu'elle soit par toi rendue savante.

29. — « C'est bien dit, glorieux monarque : j'ai fait vœu de ne regarder jamais un visage de lépreux. — Soit, je ferai fixer entre vous deux une tenture.

30. — « Seigneur, si vous avez ce dessein, quelle objection puis-je faire? Qu'il soit ainsi : j'enseignerai, Sire, selon ma capacité. »

LES CINQUANTE (COUPLETS) DE TCHORA.

ou

HISTOIRE DE BILHANA.

II. TRADUCTION.

1. Je célèbre Vâtch, souveraine déesse, digne entre toutes de louanges, rameau de l'arbre *Kalpa*, qui comble les vœux d'éternel bonheur.

2. Dans la région septentrionale que domine le Méru sublime, ombilic d'or du monde terrestre, il y avait une vaste contrée, le Pantchâla, illustrée par une foule nombreuse de grands hommes, et rendez-vous de maints plaisirs, la belle ville de Lakshmîmandira, où vivait Madanâbhirâma, le maître des hommes, la gloire des rois de la terre.

3. La vertueuse Mandâramâlâ était son épouse; Yâminî-pûrnatilakâ, la docile, leur fille à tous deux.

4. Elle resplendissait de jeunesse; sa voix était douce; de sa beauté émanait le bonheur; le coin de ses longs yeux touchait son oreille; ingénieuse, fière de sa grandeur, charmante, elle avait la molle démarche du jeune cygne, le sein pareil aux globes du front de l'éléphant en rut, la lèvre rouge comme le fruit du *vimba*, le visage tel que la pleine lune; les boucles de ses cheveux noirs paraissaient des files d'abeilles.

5. Le roi des hommes Madanâbhirâma vit que son enfant si pure avait le don de faire déborder, ainsi que la lune nouvelle, les flots de la mer, la mélodie de ses chants; mais elle ignorait la prosodie: le roi donc, après avoir réfléchi un instant en lui-même, résolut de la rendre savante en toutes les sciences. Aussitôt il appela son ministre et lui dit:

6. « Yâminîpûrnatilakâ est une habile chanteuse; mais,

la science de la prosodie, elle ne l'a pas apprise, cette jeune fille nubile.

7. « Tout son visage, ce sont deux yeux ; toute sa poitrine, ce sont deux seins ; toute sa taille, c'est de l'air : qui est capable de faire son éducation ? »

8.— « Tous les docteurs sont ici réunis ; que Sa Majesté s'éclaire en les faisant venir dès à présent et en consultant leur assemblée.

9.— « Qu'il soit ainsi. » Le monarque appela tous les docteurs qui possédaient à fond les sciences et étaient versés dans les belles-lettres ; il leur demanda : « De quoi êtes-vous capables ? »

10.— « Dans la logique, la grammaire, l'objet des Purâna, le Védânta, les Agama, le Vêda et sa récitation, par mots liés, séparés ou tressés, dans l'ordre ou processif ou rétrograde, nous sommes experts ; nous possédons toutes les capacités des orateurs éminents par leur éloquence. — Ce n'est pas le sujet dont je veux parler. — « Votre puissance, seigneur, n'est pas telle que la nôtre. »

11. Alors le roi : « Vous tous, instruisez ma noble fille des grands poèmes ; rendez-la savante surtout dans la rhétorique et dans l'esthétique. » A ces mots, les docteurs : « Nous ne sommes pas versés dans l'esthétique. — Où se trouvent donc des poètes qui la connaissent ? — Il n'est pas ici de poète. — Comment y en aurait-il dans une foule de commentateurs ? »

12. « L'amante de la poésie ne se livre pas au grammairien, c'est son père ; au philosophe, c'est son frère. Elle s'éloigne, comme froissée, du commentateur, ainsi que d'un *Tchândâla* ; elle n'a pas de penchant pour le docteur en exégèse (*Mtmâm-sâ*), qu'elle connaît pour eunuque ; celui qui sait les grands poèmes et la rhétorique, elle en fait choix spontanément.

13. « Qu'on me signale un poète consommé dans la rhétorique et dans l'esthétique, instruit des grands poèmes, familiarisé avec la science du rythme et de la composition théâtrale.

d'automne, pareil à une balle à jouer que des femmes se lanceraient le soir.

46. « Toi dont le visage lui ressemble, regarde l'astre que la nuit a pris dans sa main, comme un éventail sans manche, pour rafraîchir ce monde échauffé des rayons solaires.

47. — « Quoi ! Il est aveugle ! Quoi ! Voici qu'il décrit la lune ! C'est merveilleux ! » pensa (la jeune fille) qui y réfléchit en elle-même.

48. « Sans doute, tout cela aura été inventé par mon père : mon vœu dût-il être enfreint, je regarde cet homme ! » Ainsi résolue,

49. Elle se leva de sa couche, curieuse, atteignit des deux mains la partie supérieure de la tenture et vit celui qui était sur le lit et, avec Rohini, l'astre apparu.

50. Yâminipûrnatilakâ ayant alors regardé Bilhana, elle se sentit toute défaillante sous le coup des flèches de l'amour.

51. Et le premier des poètes aperçut, arrêté au-dessus du rideau, ce visage vainqueur de l'astre aux frais rayons qui surgit du mont oriental.

52. « Est-ce la lune ou un lotus, ou le disque d'un miroir ? Est-ce un visage ? Sont-ce deux nénuphars d'azur, ou deux cyprins, ou deux flèches du dieu d'amour, ou deux yeux ? Sont-ce deux oiseaux, deux grappes de fleurs, deux coupes d'or, deux seins ? Est-ce un éclair, une étoile, une liane d'or, ou bien une femme ?

53. « Ce n'est pas un visage : c'est le globe lunaire non privé de la vue ; ce ne sont pas deux seins : ce sont deux coupes d'or pleines d'ambrosie ; ceci n'est pas un bandeau de cheveux : c'est le carquois des traits de l'amour ; voilà non pas deux yeux, mais une chaîne pour les jeunes hommes.

54. « Une masse de ténèbres, le croissant de (l'astre aux) rayons d'ambrosie, un arc, deux nénuphars d'azur, une pétale de nêlumbo, une conque, deux lianes, les deux globes

du front d'un éléphant, le vide, un banc de sable, deux bananiers, deux trompes, des lotus jumeaux, tout cela, réuni quelque part, reproduit, avec des enchantements qui vont au cœur, le dieu à cinq flèches consumé par Bhava.

55. « Mon âme ne revient pas d'entre les deux seins où elle est allée : a-t-elle été brisée par la dureté de leur frottement ? Serait-elle tombée dans le feu des désirs, ou bien, encore, noyée dans le lac d'ambrosie des charmes de la jeune fille ? Peut-être le fripon d'amour, en rôdant, l'a-t-il ravie dans la forêt de la jeunesse.

56. « Qu'il se repose, le globe de la lune, s'il est question du beau visage de la (femme au) corps élégant ! qu'ils demeurent n'importe en quel coin, les bleus nénuphars, s'il s'agit de ses yeux ! Qu'il reste éloigné, le doux son du luth, si l'on rappelle ses chants ! S'il est parlé des merveilles de sa taille fine, bon voyage à la gloire de l'éther (invisible.) »

57. Ainsi disait le poète : la jeune fille, instruite par l'ambrosie de ses accents, tourna la tête et, voyant la lune, éprouve une pudeur extrême :

58. « Si je vais étourdiment à lui, consentira-t-il ou bien non ? Je ne connais pas son cœur. »

59. La pensée pleine d'un pareil doute, la fille pure du roi laissa échapper de sa main la tenture et se jeta sur sa couche : « Quand Manmatha, dit-elle, me décoche le faisceau des traits qu'il sort de son carquois, toi qui sais où je puis vivre, sauve-moi, Tchaturânana ! » Le maître des poètes l'entendit et prit la parole :

60. « Toi dont les yeux sont de bleus nénuphars, pour la plaie faite par le coup de flèche acérée de ton regard oblique, il est deux remèdes, j'imagine : un breuvage, le suc d'ambrosie de ta lèvre ; un liniment, la pâte de sandal de tes seins dressés et rebondis. »

61. La fille du roi, enivrée à la révélation de la sympathie de Bilhana, se leva du lit, vint et commença d'étroits embrassements.

62. Enfin, elle demeura les yeux légèrement clos, allanguie de tout le corps, palpitante de fatigue, pleine de soupirs, la ceinture sans pierreries, le gosier privé de voix, la belle amante, habile dans l'art des plaisirs, qui, par l'influence du moment, oubliant la pudeur, s'était donnée à son bien-aimé.

63. Or le roi, instruit lui-même, un jour, par son entourage, appela le bourreau; troublé de colère, il lui dit :

64. « Garrotte ce Bilhana et vite, de ta main, fais tomber sa tête. » Il dit ainsi trois fois, et le bourreau emmena le (poète).

65. Ils se rendirent au cimetière; le noble Bilhana, y étant entré, regarda de toutes parts et, avec un léger sourire, articula ces mots : « Tranche vite ma tête, toi qui brandis le glaive.

66. — « Quel motif, auguste poète, peut avoir ton petit sourire ? Tu n'as donc pas peur ? — Comment aurais-je peur ? Avec son visage de lotus épanoui, au regard qui scintille, une déesse incessamment réside en mon cœur.

67. « Cette divinité parfaite, son éclat s'embellit de l'ivresse gracieuse de l'amour; sur ses deux joues brillent les traces du sandal; au milieu de son sein ferme, rebondit, dressé, est retenue une guirlande : par le cœur je me souviens d'elle.

68. « Je songe à quoi que ce soit, à son visage d'amour, à son œil de nénuphar, à ses merveilleuses traces de sandal, au pli de ses lèvres, pétales de *Kimçuka*, au poids de son large sein, qui d'un vif éclat rayonne.

69. « Même aujourd'hui, son visage, rouge au centre comme un lotus en fleur, où la ligne du front est illuminée par le Tilaka de bézoard, où le coup d'œil est un peu flottant et langoureux d'ivresse, mon cœur le regagne.

70. « Même aujourd'hui, la figure de cette jeune fille, je me la rappelle : pendant l'amoureux combat, des anneaux d'or caressant les joues, elle étincelle, comme d'un amas de perles, des gouttes pressées écloses de l'eau de la fatigue.

71. « Même aujourd'hui, sans posséder celle dont le visage ressemble à la lune, qui est riche de sa neuve adolescence et superbe comme l'or, comment, si désormais j'y songe, rétablir dans leur fraîcheur mes membres tourmentés par le vent des flèches de l'amour ?

72. « Même aujourd'hui, étreignant des deux bras cette rare et jeune beauté, dont le visage ressemble à la lune et qui est accablée par le poids de son sein dressé et rebondi, je bois à souhait sur ses lèvres le suc amoureux du lotus de son visage.

73. « Même aujourd'hui, ceci revient à ma pensée : une nuit que j'éternuai, la fille du monarque, étant irritée, pour se dispenser (d'adresser) un souhait de vie, sans mot dire, mit sur ses oreilles leurs disques d'or.

74. « Même aujourd'hui, c'est à elle dont l'épaisse chevelure a des boucles ondoyantes, dont l'œil est grand comme un pétale de lotus sorti du sommeil, et le sein rebondi semblable à un frais bouton dressé, que je pense en mon âme, comme à l'enseignement d'un directeur (*guru*).

75. « Même aujourd'hui, son délicieux visage, où les dents égalent le jasmin fleuri, où les grands yeux se tournent obliquement par leur extrémité, je ne l'oublie pas plus, ce beau vainqueur de la lune, que l'homme reconnaissant l'assistance d'un bienfaiteur.

76. « Même aujourd'hui, son visage (entouré) du charmant et doux murmure de l'abeille et dont les joues bien jaunissantes sont légèrement colorées par l'allégresse de l'amour, je le vois, aussi beau que la pleine lune d'automne, avec ses yeux pareils aux pétales du lotus fleuri.

77. « Même aujourd'hui, c'est elle que je vois tourner rapidement la tête, en posant ses mains de lotus sur ses hanches rondes ; son épaisse chevelure s'aperçoit relevée sur l'épaule gauche ; son regard, à maintes reprises, elle le jette vers moi.

78. « Même aujourd'hui, je me la rappelle, me dédaignant prosterné à ses pieds, moi, coupable d'offense ; s'é-

loignant vite, arrachant de ma main le bout de son vêtement : « Non ! Non ! » dit-elle, avec blâme et colère.

79. « Même aujourd'hui, avec ses yeux tremblants, gracieux, demi-clos, je me rappelle le visage de la jeune fille, toujours, à la suite des voluptés, beau du charme qui se produit alors par les soupirs, et tombant, et laissant tomber les gouttes d'une sueur abondante.

80. « Même aujourd'hui, je me la rappelle : bien que je lui fasse outrage et dise des mots méchants, souvent elle se retient de parler et, domptant une forte colère, le gosier plein de larmes, les lèvres desséchées par les soupirs, la beauté pleure !

81. « Même aujourd'hui, je me la rappelle, son vêtement enlevé, le corps ému, confondu par un sentiment d'effroi, la jeune fille, d'une de ses mains semblables au lotus, elle cache ce qui doit être un mystère, et porte l'autre au creux de son nombril.

82. « Même aujourd'hui, placé derrière elle, je la contemple se croyant seule, regardant le miroir, voyant s'y présenter une image étrangère, tressaillante, égarée et troublée par la pudeur, avec un amour qui ressort tout entier.

83. « Même aujourd'hui, je la vois chasser, avec une fleur qui la divertit, l'abeille remuante empressée vers le lotus de son visage plein du parfum de sa bouche et contracter avec grâce ses jolis yeux un peu tremblants.

84. « Même aujourd'hui, ici et là, devant et derrière moi, au dehors et autour de moi, je la vois errante ; sa figure, au regard obliquement détourné, est telle qu'un lotus d'or en fleur.

85. « Même aujourd'hui, mon cœur se souvient d'elle, m'attendant, les yeux jetés sur ma route (ordinaire), la main portée sur sa joue, l'esprit quelque peu agité, les lèvres indiquant, par de tendres murmures, un mot, mon nom, à moi qui suis près de la porte.

86. « Même aujourd'hui, ils rayonnent dans mon âme, les sourires purs et prodigués par sa bouche de *vimba* ; ses

réponses même, pleines de douceur comme l'ambrosie, savoureuses d'amour, caressantes, je les vois !

87. « Même aujourd'hui, mon cœur se rappelle toujours son visage dont les yeux sont des étoiles tremblotantes, qui prend de l'éclat à la liqueur onctueuse du sandal et où le front radieux est constellé par un *tilaka* fait de musc.

88. « Même aujourd'hui, je me rappelle surtout que, la nuit où je suis attardé, elle vient à cette maison, attend, s'en va faisant certain sourire, s'arrête et revient, grâce à sa compagne.

89. « Même aujourd'hui, je me la rappelle : curieux de voir son corps, j'ai tiré d'un côté le bout de son vêtement. Elle demeure avec complaisance et, pourtant, retire toujours ; ses yeux, contractés légèrement, lui font une figure nouvelle.

90. « Même aujourd'hui, il m'en souvient sans cesse : j'arrive d'un pas impatient ; elle me voit sur la porte ; en un clin d'œil, elle repose sur sa couche ; à peine la touché-je, son corps, qui semble une liane, se hérisse et sa joue s'épanouit.

91. « Même aujourd'hui, je songe de plus en plus à celle qui a les dents charmantes : que j'arrive le premier à l'absence de désirs, elle me maudit par bien des mots de reproche et de rage, dans des convulsions qui appellent la volupté.

92. « Même aujourd'hui, je la vois toujours, avec sa masse de beaux cheveux dénoués, avec ses yeux obliques flottants et à peine entr'ouverts, sortir du sommeil, étendre plusieurs fois ses membres, toucher à diverses reprises sa lèvre meurtrie.

93. « Même aujourd'hui, mon cœur pense à la femme au doux visage, assise dans la tourelle, pendant que je suis à ses côtés ; elle néglige de répondre, souriant d'une émotion pudique, quand ses chères compagnes la font se souvenir.

94. « Même aujourd'hui, je me la rappelle : bien que je l'aie persuadée déjà par la flatterie, elle détourne son visage,

en colère, de moi qui l'ai offensée; la nuit, je la tiens dans mes bras : son corps de liane se hérisse; mais elle dit : « non ! » « non ! » comme avec déplaisir.

95. « Même aujourd'hui, je la porte en mon cœur, tout endormie ou à peine éveillée, ou nonchalante de sommeil, ou étendant ses membres, ou l'œil agité de crainte par les abeilles qui tournoient dans l'ivresse, avides du parfum du souffle de sa bouche chassé dans ses bâillements.

96. « Même aujourd'hui, je m'en souviens toujours : j'ai clos de mes mains ses jolis yeux : « qui est-là, dis ? » lui demandent ses compagnes. « Mère, nous ne savons ! » dit-elle, gaie, souriante, les joues épanouies.

97. « Même aujourd'hui, je me rappelle la jeune fille, dans la pudeur qui naît du premier abandon : quand de passion je tombe enivré, elle souffle sur la lampe éclatante, et n'ayant fait qu'en agiter la flamme, elle lui oppose un disque ôté de son oreille.

98. « Même aujourd'hui, je songe à elle, qui éclipse par sa démarche le cygne royal, qui triomphe par sa chevelure de l'éclat rayonnant de la queue du paon ; à elle, avec sa beauté enchantée, qui a les yeux mobiles de la bartavelle joyeuse et le gosier du *kokila* mélodieux.

99. Même aujourd'hui, je me la rappelle, endormie sur la couche voluptueuse, à la fin des nuits, m'embrassant fortement contre son sein passionné et laissant dévoilé, dans le discret logis, l'étendard du palais d'amour.

100. « Même aujourd'hui, je songe à elle, qui traverse le parc, allant à la fête de l'amour, me regardant, l'œil détourné avec incertitude, de peur des gens rapprochés d'elle.

101. « Même aujourd'hui, doux mots de sa voix caressante, regards du coin de l'œil obliquement détourné, pas errants avec une nonchalance badine, sourires purs, je me rappelle ces signes enchantés de son amour.

102. « Même aujourd'hui, je songe à elle dans mon cœur : ses jolis yeux sont demi-clos nonchalamment ; elle fait tinter à ses bras de tremblants anneaux ; et quand, l'oreille en

l'air, elle se la gratte, et sa main et son large sein sont agités ensemble.

103. « Même aujourd'hui, je pense à elle : sous prétexte d'assouplir ses membres, elle tord les bras et, faisant remonter ses deux seins, elle a une ligne velue qui paraît entre les trois plis de la taille et elle me montre le creux de son nombril.

104. « Même aujourd'hui, je me la rappelle dans l'âme : elle a les reins fatigués par les hanches incomparablement superbes de son corps de liane et les yeux contractés légèrement.

105. « Même aujourd'hui, je songe en mon cœur à la souveraine de ma vie, de son souffle écartant les tiges élancées des lianes, donnant un rythme au son de la lyre, à la déesse du bonheur (*Kamald*) du royaume du dieu au cinq flèches, à celle dont la taille révèle la félicité, à la sainte, à l'enchanteresse d'amour !

106. « Même aujourd'hui, je pense à elle avec délices : au sein des murmures de la foule d'abeilles qui voltigent, avides du parfum de lotus de son visage, elle agit avec colère sa main pareille à un jeune rameau, en gourmandant l'insecte, et ses jolis yeux sont troublés d'effroi.

107. « Même aujourd'hui, je me la rappelle toujours, mince, le corps tourmenté du trouble de la peine solitaire d'amour, avec ses yeux d'antilope, elle, incomparablement habile au plaisir, et qui porte maints boutons de fleurs dans ses tresses élégantes, la jeune fille, à la démarche pareille à celle du cygne.

108. « Même aujourd'hui, l'espèce de sourire que fit la belle aux longs yeux en m'entendant dire : « ma vue ! ma vue ! » quand elle se préparait à replacer son vêtement supérieur sur le sein rebondi d'où il était tombé, demeure devant mes regards.

109. « Même aujourd'hui, je me rappelle toujours, inclinée par le poids de son sein, la jeune fille au doux visage, aux yeux malins, au corps charmant, dans la noncha-

lance du sommeil, avec ses flocons de cheveux qui triomphent des files d'abeilles; elle, la bannière du dieu de l'amour.

110. « Même aujourd'hui, je pense toujours à celle dont les dents blanches et jolies comme le *çikhara* ont vaincu les boutons magnifiques du jasmin, dont l'âme est toute timide, le regard tel que la flèche de Nélumbo, du dieu d'amour, à cette belle, le plus éminent des lotus.

111. « Même aujourd'hui, celle qui a le haut de la main orné de bracelets d'or, dont le visage de lotus est vainqueur de la lune, la folâtre, avec ses yeux contractés par l'abatement de la volupté, avec son corps ardent du trouble de l'ivresse, j'y songe dans mon cœur.

112. Même aujourd'hui, j'y songe toujours en ma pensée: couchée sur le lit que, sans honte, elle a préparé d'avance pour la fête de l'amour, tenant un luth, elle se fait entendre, la beauté dont le nez ressemble à la fleur ouverte du *tchampaka*.

113. « Même aujourd'hui, je pense à la jeune fille, qui a une guirlande de *tchampaka* couleur d'or, des yeux de nénuphar épanoui, une raie légère de duvet; qui sort du sommeil, le corps ardent du trouble de la volupté, et telle qu'un éclair tombé par ivresse.

114. « Même aujourd'hui, celle qui a les mains tatouées et jolies comme des nélumbos, le corps gracieux, les seins pareils à des vases d'or, la lèvre telle que le fruit du *vimba*, le cœur tourmenté par le dieu aux flèches impaires, une taille radieuse de sa finesse de deux atomes, je songe à elle.

115. « Même aujourd'hui, je me la rappelle toujours, ornée d'un collier qui tombe des deux côtés, portant un justaucorps brillant comme le bouton de la *vasantikā*, avec son visage aussi beau que le disque charmant de la lune pleine, avec ses attraits qui l'emportent sur la déesse Ramā.

116. « O toi qui as les yeux charmants de la bergeronnette, que ma tête tombe, si elle tombe à cause de toi! Daçānana en avait dix; pour la fille de Djanaka il les a perdues.

117. « Que mon corps subisse le trépas ! Que les masses des éléments absorbent pour jamais leurs extraits divers ! Père (des créatures), je t'adore comme appui : je te demande instamment, les mains jointes, que l'eau (de mon être soit) dans ses fontaines, la lumière dans son miroir, le fluide éthéré dans celui de sa ceinture, la terre dans son chemin, l'air dans son éventail ! »

118. Tout le discours de Bilhana, le monarque, tel que la lune l'entendit ; et il donna la princesse au roi des poètes en lui disant : « Aujourd'hui sois heureux ! »

NOTES.

I. ORIGINAUX.

Deux manuscrits, en caractères *grantha*, ont été consultés. L'un (A), que l'éditeur a fait copier pour sa collection particulière, porte le titre de *Bilhanatcharitam* ; il se compose de quinze olles ou feuilles de palmier ; les cent dix-huit *çloka* du texte y sont chiffrés régulièrement. L'autre (B), appartenant au *pandit* Védântatchârya, et intitulé *Tchorapantchâçat*, contient seulement six olles ; il est aussi complet que le précédent ; mais, par suite de plusieurs erreurs dans la série des numéros, il ne donne au *çloka* final que le chiffre 116.

II. SUR LA LETTRE ः.

Si nous nous servons de la lettre ः contrairement à l'usage adopté par les éditeurs de textes sanscrits, ce n'est pas que nous ayons la témérité de vouloir en conseiller ou en généraliser l'emploi. Notre seul désir est d'essayer à jeter quelque jour sur l'origine et la valeur de cette consonne, assurément curieuse, et de demander aux savants de plus grandes lumières à cet égard. La lettre ः a une parenté intime avec les cérébrales, une prononciation analogue à la leur : on l'articule, comme celles-ci, en relevant au centre du palais le dessous de la langue, qui prend alors la forme d'un crochet. C'est un *l* plein, emphatique, comme celui de *able* en anglais ; quand on l'entend de la bouche des Hindous, il paraît presque se

confondre avec *ḍ* ou *r*, ce qui explique comment les indianistes anglais, au début de leurs précieuses recherches, n'ont pas cru pouvoir le représenter mieux que par *lr*. Cette transcription, toutefois, non-seulement est peu exacte, mais, de plus, ne caractérise *ṛ* par aucun rapport avec le reste de l'alphabet samskrit; elle le laisse complètement en dehors et de l'ensemble et de ses parties quelconques, comme le font eux-mêmes les grammairiens originaux, en ne tenant aucun compte de cette lettre. Il nous semble meilleur de la représenter par le signe *l*, qui la rattache aux cérébrales. Les consonnes de cette classe, rares en samskrit, n'y sont pas primitives et appartiennent plus spécialement au sol indien, aux langues propres de la Péninsule. Il est donc utile de mettre en lumière toute remarque relative à la question de leur soudure dans l'alphabet.

Or la lettre *ṛ*, dont nous nous occupons ici en particulier, ne se rencontre pas dans les manuscrits du nord de l'Inde, autres que ceux du Rîgvêda et de ses annexes; mais elle est fréquente dans les copies *grantha*, telles que nos deux originaux, et dans celles *télugu*. L'édition de l'*Amarakochā*, en caractères *télugu*, publiée à Madras, la reproduit soigneusement; d'un autre côté, elle est, dans les idiomés vulgaires, mute des cérébrales, comme elle l'était en samskrit (*Rosen, adn. ad RV. p. 111*) de leur sonore, et les mots pour lesquels elle sert dans l'écriture *grantha* la comportent aussi, à peu d'exceptions près; dans ces langages, quand ils y existent.

Nous allons, par la récapitulation de ceux de notre texte où elle se trouve, et par quelques rapprochements, faire juger des motifs que nous avons eus de la conserver.

अ॒रि (4, 43, 106, 109), अ॒रु॒क (4, 53, 109). Tous les dérivés directs du radical अ॒र, « orner, être capable, » excepté अ॒रल, अ॒रल॒म् et leurs composés, prennent *ṛ*. Le télugu donne అ॒లి *ali* et అ॒లి *ali*, అ॒లక॒ము *alakumu* seulement; le tamîl et le malayala అ॒లక॒ము *alākam* seulement; cf. avec le radical samskrit : tél. అ॒లి॒వి *alivi*, అ॒లి॒వి *alavi*, « capable » (verbe అ॒లవ॒దు *alavadu*); tamîl అ॒ల-త॒త॒ల *ala-ttal*, « mesurer; » malayala : అ॒ల-కు॒ను *alakuṇu*, « mesurer, orner. »

Les dérivés de अ॒रल qui ont la lettre *ṛ* ne pourraient-ils se rattacher au radical अ॒र, « s'efforcer, s'adonner, occuper, posséder? »

दृक् (39) : radical दल (cf. दृ), prévenant क dans tous ses dérivés, et écrit दृक dans deux passages de *śāstrapāṭha* (S 15 et 33). Le tamil et le malayala admettent, dans les correspondants, l'un et l'autre l; le télugu seulement; le tamil a, en outre, avec le sens de *feuille, pétale*, தலை *adal*, தலை *adal*, தலை *t-dal'ae*, et dans celui de *bourgeon* தலை *culir* (aussi malayala), qui ont la même origine.

ताड (46, 117) : ताड se rattache à तल, तट ou तड. L'un ou l'autre l se trouve dans les correspondants en dehors du samskrit.

नाड (46) : cf. les radicaux : पाल, qui peut avoir transposé l'articulation cérébrale; नड, qui produit नाडि, नाकि dans le même sens; तड, qui est préféré aux deux autres par la plupart des classificateurs des radicaux. Les langues comparées gardent क invariablement.

La forme पाकि (10), dont la racine est पाल, causal de पा, fort analogue au causal de पृ, est exclusivement employée avec le sens de *rouge, ligne, marque, multitude*; on trouve aussi पाकिता dans cette dernière acception. Le primitif et le dérivé prennent, en tamil, l ordinaire; le dérivé fait de même en malayala; mais le primitif y prend l cérébral, comme en télugu.

परिमिड (15) offre, dans sa signification et dans son orthographe constante par क, un contraste remarquable avec मल, toujours écrit म. Malgré le témoignage des autorités sur sa formation au moyen de ce dernier mot, nous supposons que, tel qu'on le rencontre ici, il est une corruption prākrite (परिमिड, क), dont l'original samskrit (परिमिड) a disparu, et qui est entrée à sa place dans la langue supérieure. La dérivation résultante de मिड, «réjouir, favoriser,» a un degré de vraisemblance égale au moins à celle de la première indiquée.

मञ्जुक (76, 116) possède la même forme en tamil et en malayala;

మంజులము (110), en malayala et en télugu; మంజులము *mañdjalumu*.

seul usité en télugu, comme మంజులము *mukulam*, en tamil, s'emploie pour quelques significations dans cette dernière langue, où il se lit మంజులము *mañçulam*. Le suffixe తల donne naissance à plusieurs autres mots où క est ou obligé ou facultatif, par exemple: dans le premier cas మంజుక, dans le second మంజు ou మంజుల, etc.

toujours dans కలము kólamu, ainsi que dans ಕಲಮು-

(ಕಡು) tchandálumu (चण्डाळ). Les trois idiomes l'exigent pour nidrála.

अन्दोक्क (70, 91) vient du radical डुल, écrit डुल dans un manuscrit grantha du Dhātupāṭha de la Siddhāntakaomudī, qui fait partie de notre collection. De डुल, on dérive डोका, qui est pareillement malayala et hindustani; दोकि, qui se retrouve en malayala, en hindustani et en télugu, et est devenu dans l'usage courant duli (confondu avec le français doux lit, par M. de la Flotte (*Essais historiques de l'Inde*, p. 62). Il y a encore दोक avec le même sens de litière, palanquin. Cf. अन्दोक, अन्दोळ, हिन्दोळ, हिल्लोळ, et le tamīl அடுக்கு anduḷidunduli, où l'on trouve डुकि, même dans deux mots, dont l'un rappelle अन्दोळ, et dont l'autre paraît contenir la particule डु (डुन्). Toutes ces formes expriment l'idée de secousse, agitation, oscillation; sans doute elles sont modernes et hindustani, et ङ s'y produit par un échange réciproque de l'articulation cérébrale entre les consonnes initiale et finale de डुल, si on le doit adopter pour primitif.

Dans कळ (5, 19), कला (25, 62), कळव (56), कळकपठ (96), काकळि (85), on trouve le thème कल, qui, comme adjectif et comme nom neutre, conserve ल, mais qui, comme nom masculin et comme nom féminin signifiant parcelle, doigt de la lune, mesure de temps, croissant lunaire, prend ङ. Nous croyons qu'on établirait une distinction assez importante en attribuant la génération du thème, dans ces derniers cas, au radical कड «réjouir.»

Le tamīl a கலா kalā, et கலாṭ kalāṭ, கலாṇ kalan et கட்டு கட்டு kākuli; le malaya, kala, kaḷa, kākaḷi; le télugu, కళ kalā, కలము kalamu, కళలి kākali.

कळक (41, 47) कुड्मक (74) et केकि (83, 99) gardent la cérébrale dans les trois langues comparées.

गळ (25, 28), गळि (43, 108, 113), निगळ (53) se forment du radical गल, qui touche de près à गृ, et dont la plupart des dérivés prennent ङ, ou plutôt du radical गड «avalier, couler.» Les autres idiomes les reproduisent avec ङ exclusivement, et ne possèdent pas निगड, trouvé sans variante dans Wilson.

दक (40), दक्ति (42), विदक्यतु (39) : radical दल (cf. द), représentant ङ dans tous ses dérivés, et écrit दक dans deux passages de notre *dhātupāṭha* (§ 15 et 33). Le tamil et le malayala admettent, dans les correspondants, l'un et l'autre l; le télugu ! seulement; le tamil a, en outre, avec le sens de *feuille, pétale*, அக அடல் *adal'*, இக அடல் *idal'*, கடு அடல் *t-dal'ae*, et dans celui de *bourgeon* கடு அடல் *talir* (aussi malayala), qui ont la même origine.

ताक्यन्त (46, 117) : ताक se rattache à तल, तट ou तड. L'un ou l'autre l se trouve dans les correspondants en dehors du samskrit.

नाक (46) : cf. les radicaux : पाल, qui peut avoir transposé l'articulation cérébrale; नड, qui produit नाडि, नाकि dans le même sens; नट, qui est préféré aux deux autres par la plupart des classificateurs de radicaux. Les langues comparées gardent ङ invariablement.

La forme पाकि (10), dont la racine est पाल, causal de पा, fort analogue au causal de पृ, est exclusivement employée avec le sens de *rang, ligne, marque, multitude*; on trouve aussi पाकिका dans cette dernière acception. Le primitif et le dérivé prennent, en tamil, l ordinaire; le dérivé fait de même en malayala; mais le primitif y prend ! cérébral, comme en télugu.

परिमि (15) offre, dans sa signification et dans son orthographe constante par ङ, un contraste remarquable avec मल, toujours écrit ल. Malgré le témoignage des autorités sur sa formation au moyen de ce dernier mot, nous supposons que, tel qu'on le rencontre ici, il est une corruption prākrite (परिमिड, ङ), dont l'original samskrit (परिमिड) a disparu, et qui est entrée à sa place dans la langue supérieure. La dérivation résultante de मृड, «réjouir, favoriser,» a un degré de vraisemblance égale au moins à celle de la première indiquée.

मञ्जुक (76, 116) possède la même forme en tamil et en malayala; मुकुल (110), en malayala et en télugu; మంజులము *mañḍulamu*,

seul usité en télugu, comme முகுலம் *mukulam*, en tamil, s'emploie pour quelques significations dans cette dernière langue, où il se lit మంజులము *mañḍulam*. Le suffixe ఇచ్చ donne naissance à plusieurs autres mots où ङ est ou obligé ou facultatif, par exemple: dans le premier cas మञ్జుక, dans le second మञ్జుక ou మञ్జుల, etc.

पुलक (94) de पुल (cf. पृ); tamil புலகம் *pulagam*; télugu et malayala పులకము *pulakamu*. Tous les dérivés de la même racine s'écrivent, dans le *grantha*, avec la cérébrale, excepté les noms propres पुलस्त्य, पुलस्ति, पुलह, पुलोम, etc.

मिळ्नु offre l'unique exemple que nous connaissons de ऋ dans les provenances samskrites de मिळ; mais le malayala et le télugu ont మిలనము *miḷanamu*, మిలితము *miḷitamu*.

लक्ति (83, 92), radical लउ, लल (लक). Il prend également ऋ ou ल dans les autres langues.

वळभि (93), वळर्त्त (110) viennent de वल, assurément identique avec वउ, qui subsiste dans वउभि, वउ, वउ, et peut-être dans वउप्प, rapportés par M. Wilson à वल, dont वट est aussi un corrélatif naturel par sa valeur et son analogie. Quoi qu'il en soit, l'ordinaire se trouve dans tous les autres mots de la même origine : télugu వలబ్ధి *valabhi*; malayala *valabhi*, *vaḷarkham*: cf. avec ce dernier *vella*; tamil வெலு *vellaé*, « blanc, » et, avec le radical, உவல *val-aḍḍal*, « entourer, » உவலத்தல் *val-attal*, « courber, » வெலுத்தல் *veluttal*, « blanchir. »

Pourquoi donc avons-nous préféré souvent ऋ cérébral à ल commun ?

Parce que, en premier lieu, le rapport de filiation avec des radicaux qui contiennent le *ḍ* cérébral en justifie l'usage comme un souvenir, et quand les formes sont anciennes suffisamment, comme une reproduction de l'orthographe du dialecte sacré;

Parce que, en second lieu, les lettres adjacentes, telles que la voyelle ऋ, la semi-voyelle ॠ, en vertu même d'une loi euphonique qui, pour être locale, à proprement parler, n'en exerce pas moins sa puissance sur la moitié de l'Inde, et d'ailleurs par analogie à ce qui a lieu dans la marche grammaticale du samskrit et du prākrit, peuvent appeler l'articulation ऋ, ainsi que l'indiquent les relations probables de radicaux en ऋ avec des radicaux en ल, simple liquide dont le changement de son et de forme s'explique par ces rapports, comme il s'explique dans प्रक्य par le voisinage de ॠ;

Parce que, en troisième lieu, si, après l'antiquité védique, quand les grammairiens ont réglementé la langue, ऋ cérébral, qui ne ren-

trait pas tout à souhait dans l'orbite de leurs judicieuses classifications, a été négligé, et a, par suite, généralement perdu crédit, il ne saurait, toutefois, être regardé comme inutile : car il facilite des comparaisons nombreuses entre le samskrit et les langages usuels de l'Inde.

Mais les cérébrales étant de fait étrangères au samskrit, ainsi qu'au zend, congénère et primitivement identique, comment expliquer la présence, dans le Rigvéda, des lettres ङ et ञ corrélatives ? Celle-ci a dû, suivant nous, résulter d'abord d'une différence réelle de prononciation, dans certains cas, de ण ordinaire. Plus tard, les consonnes barbares des peuples hindous s'introduisirent insensiblement dans la langue parlée de la race arienne, par suite des rapports sociaux peu à peu formés. Quand vinrent les législateurs de l'idiome, ils n'admirent comme liquide, dans leur cadre systématique, à l'exclusion de la cérébrale longtemps unique ञ, qui avait servi, jusqu'à un certain point, de transition à ses analogues, que la semi-voyelle pure ¹, et remplacèrent, pour l'orthographe, tantôt par elle, tantôt par la sonore ङ, l'articulation ambiguë qui tenait de l'une et de l'autre. Nonobstant, cette articulation ne disparut pas, et, ayant existé, fait incontestable, dans la bouche des tribus védiques, elle ne pouvait disparaître ; car ce ne sont pas les grammairiens, ce sont les sociétés qui font, en arbitre absolu, la langue parlée. Le peuple, après avoir imposé à la science des lettres étrangères, retint, malgré la science, la consonne, inconnue dans la langue mère, qui avait servi aux premiers essais de sa parole individuelle dans les vallées de l'Himalaya et qui était née, comme lui, avec ses premiers hymnes religieux, avec les premiers monuments de sa pensée.

La possession lui en est demeurée ; la différence de prononciation de la liquide, constante, pour la lecture du samskrit et du prâkrit, dans les provinces du sud, suivant que la tradition ou l'usage attribue à cette lettre le caractère cérébral ou celui de simple semi-voyelle, doit exister aussi communément dans les provinces du nord, où l'on peut chercher une vérification auriculaire de cette probabilité.

Évidemment les aphorismes लङ्योरभेदः, लङ्योरभेदः, लङ्योरभेदः s'appliquent tous à certaine parenté plutôt qu'à l'identité positive ;

¹ Contrairement à ce mode de procéder, *Hannaya Bhatta*, qui a fait en samskrit, au XIII^e siècle de notre ère, une grammaire du telugu (v. *Mack. coll.* 1, 2, 6, 5), comprend l'cérébral au nombre des consonnes samskrites, prâkrites et telugues.

le dernier repose sur une subtilité technique. Dans le classement de l'alphabet fait pour simplifier l'énonciation de tel ou tel groupe de lettres, et duquel résultent les noms de *अच्* pour les voyelles et de *हल्* pour les consonnes, *र* figure à la fin de l'ordre *हर्* (*ह्यवरद्*), immédiatement avant *ल* (ordre *लण्*); ainsi, dans le *प्रत्याहार* *रण्*, formé de *र* uni à *ण्*, *र* et *ल* sont désignés à la fois; d'où ce *sûtra* de la *Siddhantakaomudî*:

लण्सूत्रस्थवर्णेन महोच्चार्यमानो रेफो रलवोर्लक्ष्ण

« *रेफ* (*र*), prononcé avec la syllabe vocale du *sûtra* *लण्*, est le nom de *र* et de *ल*. »

Quelques lignes, ci-après transcrites, telles qu'un pandit, recommandable par ses connaissances grammaticales, nous les a adressées, résument les correspondances indiquées précédemment :

ह्यवरद्-लण्-इति सूत्रद्वये रलयोः प्रत्याहारेणाभेदः स्वीकृतः - लउ विलासे-इत्यत्र कौमुद्यां-लउयोर्लक्ष्योश्चैकत्वस्मरणाल्ललतीति स्वाभ्यादय इत्युक्तत्वाद् उकारो ललाभिन्नः न तु रउयोर्भेदस्तत्र प्रमाणाभावात् प्रयोगाभावाच्च ॥

« La parité de *र* et de *ल* est conclue de leur *pratyāhāra* dans les deux *sûtra* *ह्यवरद्* et *लण्*. Pour le radical écrit *लउ*, « amusement, » dans la *Kaomudî*, Svāmi et autres commentateurs disent *ललति* par tradition de l'identité de *ल* et *उ*, de *ल* et *ऊ*; la lettre *उ* n'est donc pas distincte de *ल* ou *ऊ*. Quant à *र* et *उ*, il n'est pas d'autorité ni d'usage qui établisse entre eux une parité. »

Nous ajoutons un corollaire indispensable à l'intelligence exacte de cette citation, rapprochée de l'exposé des opinions déjà émises. Il faut entendre, par tradition de l'identité des consonnes *ल*, *ऊ* et *उ*, que, quand celle-ci a commencé à entrer dans le langage, les classiques de l'époque auront de préférence, en parlant ou en écrivant, employé à sa place telle ou telle de celles-là; qu'il en sera résulté une confusion de toutes les trois; qu'en raison de cette confusion, on aura souvent, même après l'admission des cérébrales, continué à se servir de *ऊ* ou de *ल* au lieu de *उ*, et que la première, dans le principe sans doute plus spéciale, plus convenable, obligée pour la mutation, ultérieurement, par le fait des grammairiens, et comme

pétons, ऋ paraît, quand on l'entend pour les premières fois, ambiguë de उ et de ऋ; aussi est-ce directement dans l'ambiguïté de ऋ et de उ qu'il faut chercher la cause des aberrations signalées par M. Lassen. On en voit de pareilles dans les manuscrits *grāntha* samskrits, modernes pour la plupart, et, nous le regrettons, dans l'édition télugu de l'*Amarakocha*, que nous avons citée au commencement de la présente note. Nous ajouterons, pour faire apprécier par un moyen accessoire, la différence, au fond notable, de उ et de ऋ, que les Hindous prononcent toujours les dentales des langues européennes comme si c'étaient des cérébrales, et qu'ils n'eussent pas contracté cet usage si les cérébrales familières à leur organe avaient été, par l'accentuation, à une distance des dentales assez grande pour les faire devenir complètement semblables, soit à ऋ, soit à ल ou ऋ. Elles sont, pour, ainsi dire, intermédiaires entre les unes et les autres.

Nous aurions voulu rendre plus concluant, plus synthétique, moins confus, et surtout moins long, l'examen qui précède, premières données, malheureusement imparfaites, d'une question intéressante. Il demanderait à être complété par l'étendue raisonnée de tous les mots où l'on rencontre ! cérébral, tant dans le Vêda que dans le samskrit classique et secondaire, et dans les langues vivantes de la Péninsule. Ce sera pour nous l'objet de recherches ultérieures.

III. VARIANTES.

1. A. वन्दनिद्यानां. Cf. cl. 35, 66, 108, 109, 116, 117.

2. B. पृथ्वी.

16. Les deux manuscrits donnent une même leçon, par nous conservée. Le mètre en est irrégulier : il offre un *pāda* *indravadjra*, un *upēndravadjra* et deux *vaṃcastha*. En remplaçant, dans ces derniers, गुरुः par स, et महीपतिः par महीपः, on en ferait des *upēndravadjra*, et on aurait, dans le mètre *ākhyānaki*, un couplet préférable à celui du texte.

29. A. यवनिका बद्धा. — B. त्रयनिकाम्बद्धा.

33. A. अगृह्णीत्. — B. अग्रह्णीत्.

35. A, B. अन्तराकम् - चन्द्रादयो ऽभूत्. Le mètre *upēndravadjra* comporte, au commencement de chaque *pāda*, un amphibraque (*djagana*) et, par conséquent, une syllabe brève. Nous proposons donc अन्तराको - विधूदयो ऽभूत् au lieu de la première lecture.

A. स्वकियैः. Cf. 1, 66, 108, 109, 116, 117.

36. B. चक्रमिवोदितं, - पृथ्वी.

39. B. उद्देयन्, - समुन्मीलयन्.

40. B. भाषन्ति, - विधिर्हो.

43. B. हरिणि, - विरहिणि.

47. B. कृ काणः.

49. B. उत्थाय प्राप्यातलतः कुतूहलाद्-दृष्ट्वा¹ स्थित्वा च पर्यङ्कतलस्थितन्तं ।

धृत्वा च हस्तद्वितयेन कापउपटै-विलोक्य कृतोदयश्चन्द्रमसश्च रोहिणीं ॥

Rejetant cette leçon inadmissible, nous avons donné dans le texte celle du manuscrit A. Toutefois, le couplet qu'elle présente, composé de deux *pāda* du mètre *indravām̐ṣa*, d'un *pāda upēdravadjra* et d'un *vām̐ṣastha*, pourrait être modifié avantageusement et rendu un *vi-chama* exact, par la simple substitution de *प्रमोदात्* à *कुतूहलात्* dans le premier *pāda*, qui deviendrait ainsi du mètre *indravadjra*.

51. A. पूर्वाचलोदञ्चत्.

56. B. व्योम्नि.

58. B. यदहं, - गच्छामीति.

63. A, B. कोटपालकं.

66. A, B. मदियं. Cf. 1, 35, 108, 109, 116, 117.

68. A, B. वपुषस्तन.

69. A, B. अत्रापि तां.

71. A. प्रतिकरोति.

72. B. ओष्ठीनं.

73. A, B. क्षुधवति.

80. B. निग्रहीत.

81. A, B. समुपनीत. — B. विधतीं.

83. B. दुर्ग (pour निर्भर), - कमलाञ्जल, - ललित.

¹ Ce mot est interligné.

85. B. पदां, - मनसां.
 86. B. मधुराणि च उत्तराणि (sic).
 89. A, B. सृष्टं (pour कृष्टं?).
 90. A, B. क्रमं (pour क्रमं?).
 92. A. वक्रनेत्रां, — B. सललित.
 93. A. सृष्टगति. — A, B. गतस्मरासु.
 96. A, B. चारुनेत्रां.
 99. A, B. घनतर्ग्रहि.
 100. B. समपेक्ष्यमाणां.
 101. B. मदचलद्रुम.
 103. A. उन्नमिष्य. — B. रात्रीं.
 104. A, B. दीर्घ (pour दर्प?).
 106. A, B. मदनपङ्कज. — B. विरेभ, meilleur peut-être.
 108. A. उत्तरिष्य. Cf. 1, 35, 66, 109, 116, 117. — तटात्यतितं. —
 B. कर्तुं, - प्रवृत्तां, - मन्दस्मितं यदकरोत् मनसा स्मरामि.
 109. A. रमनिष्य. Cf. 1, 35, 66, 108, 116, 117.
 112. B. मालां.
 115. B. रामाभिराम.
 116. A. सदृश्यं. Cf. 1, 35, 66, 108, 109, 117. — Le mètre exige-
 rait, à la rigueur, une longue au commencement du premier *pāda*,
 par exemple भो त्वत्कृते au lieu de भवत्कृते.
 117. A. तदृष्य. Cf. cl. 1, 35, 66, 108, 109, 116.

IV. MÈTRES EMPLOYÉS.

Le poème de *Tchora* renferme seize espèces différentes de mètres. Nous allons les énumérer et donner successivement les lois et des exemples de chacune, au moyen de citations du *Çrutabodha*, par Kālidāsa; du *Vṛittaratnākara*, par Kédāra-Bhatta, et du *Vṛittaratnāvali*, dont l'auteur nous est inconnu. Ces trois ouvrages sont inédits¹.

¹ Cela n'est pas exact en ce qui touche le *Çrutabodha*, qui a été pu-

Leur caractère didactique, leurs formules particulières, leur avantage de présenter dans la règle même un modèle sûr, parfois élégant, recommandent les extraits originaux qui vont suivre à l'attention de nos lecteurs.

A. genre *āryā*. Espèce *gīti*. Çl. 7, 28, 29, 118.

Çrutabodha.

यस्याः प्रथमे पादे द्वादश मात्रास्तथा तृतीये ऽपि ¹ ।

अष्टादश द्वितीये चतुर्थके पञ्चदश सा ऽऽर्या ॥

« *Āryā* est la mesure dont le premier *pāda* contient douze *mātrā*, le troisième autant, le deuxième dix-huit, le quatrième quinze.

Vṛittaratnākara.

लक्ष्मैतत्सप्तगया गोपेता भवति नेह विषमे ज्ञः ।

षष्ठो ऽयं नलघू वा प्रथमे ऽर्द्धे नियतमार्यायाः ॥

षष्ठे द्वितीयलान्ते पर्क्के मुखलाच्च भवति पदनियमः ।

चर्मे ऽर्द्धे पञ्चमके तस्मादिह भवति षष्ठो लः ॥

« Tel est le caractère obligé de la mesure *āryā*, qu'elle a (dans chaque hémistiche) sept *gaṇa* (pieds de quatre *mātrā*), parmi lesquels le pied *dja* (ॡ—ॡ, amphibraque) ne peut avoir un rang impair. Dans le premier hémistiche, ce pied, ou le pied *na* (ॡॡॡ, tribraque), accompagné d'une syllabe brève, est le sixième *gaṇa* qui a une césure avant sa deuxième syllabe, s'il est de quatre brèves (*nla* pour *na*, *la* un tribraque et une brève). Le septième *gaṇa*, dans le même cas, a une césure avant la première syllabe. Dans le second hémistiche, il en est de même pour le cinquième *gaṇa*, et le sixième est une syllabe brève. »

Çrutabodha.

आर्यापूर्वार्द्धसमं द्वितीयमपि भवति यत्र हंसगते ।

इन्दोविदस्तदानीं गीतिन्ताममृतवापि भाषन्ते ॥

blié par M. Hermann Brockhaus, *Ueber den Druck sanscritischer Werke*, etc. p. 37 sq. (Note du rédacteur.)

¹ Brockhaus, *Yasyāḥ pāde prathame*.

« Femme aux paroles d'ambrosie, qui a la démarche du cygne !¹
Les savants en prosodie appellent *gīti* la mesure *dryā*, quand la
seconde moitié en est pareille à la première. »

Ce genre de mètre est réglé, comme on voit, d'après la valeur
prosodique des syllabes qu'il renferme, à raison de deux *mātrā* pour
une longue et d'un pour une brève. Voici la loi relative à la quantité :

Ṣrutabodha.

संयुक्ताद्यं दीर्घं सानुस्वारं विसर्गसम्मिश्रं ।

विज्ञेयमक्षरं गुरुं पादान्तस्थं विकल्पेन ॥ (१)

« La voyelle qui précède une consonne composée, la longue de
nature, celle suivie d'un *anusvāra* ou unie à un *visarga*, doit être
connue pour longue ; de même, facultativement, la finale d'un
pāda. »

Les genres de mètres cités postérieurement sont réglés à la fois
par la quantité ou valeur prosodique et le nombre de syllabes ou
de pieds rythmiques, à raison de trois syllabes pour chacun de ceux-
ci. Il y a huit combinaisons possibles des longues et des brèves dans
le pied trisyllabique. Le *ṣloka* suivant en présente les noms et
l'exemple.

Vṛittaratnākara.

ताम्राक्षी मो गता सा यो मोदते रः प्रकीर्तितः ।

सहते सस्तु सा ऽऽयाति तो वृणोति त्रकारकः ।

भस्तीदति च नञ्चोक्तो वहतीति गणा स्मृताः ॥

« *Ma* (molosse) ताम्राक्षी; *ya* (bacchique) गता सा; *ra* (amphimacre)

मोदते; *sa* (anapeste) सहते; *ta* (antibacchique) साऽऽयाति; *dja* (am-
phibraque) वृणोति; *bha* (dactyle) सीदति, et *na* (tribraque) वहति.
sont les *gaṇa* (pieds prosodiques) reconnus. »

B. genre *anuchṛubh* ; *ṣloka* proprement dit. *Ṣl.* 1, 3, 6, 8, 13, 14,
20, 21, 22, 23, 26, 30, 31, 33, 36, 47, 48, 50, 51, 57, 58, 61, 63,
64. Le précepte suivant détermine la forme la plus ancienne et la

¹ Les couplets du *Ṣrutabodha* sont adressés, pour la plupart, à une
femme aimée, comme enseignement de l'art rythmique.

² Brockhaus, *vikampena*, ce qui est moins bien.

plus régulière du *çloka*, pour les variétés duquel nous renvoyons à Chézy et Colebrooke, à MM. Bopp et Wilson.

Çrutabodha.

प्रलोके षष्ठ्युक्तं त्रैयं सर्वत्र लघु पञ्चमं ।

द्विचतुःपादयोर्द्विस्त्वं सप्तमं दीर्घमन्ययोः ॥

« Dans le *çloka*, la sixième syllabe est longue invariablement, et la cinquième brève. La septième est brève dans le second et le quatrième vers (*pāda*), longue dans les deux autres. »

C. genre *trichūbh*; espèce *indravadjrā*. Çl. 41, 45.

Çrutabodha.

यस्यास्त्रिषत्सप्तममक्षरं स्यात्-द्विस्त्वं सुज्ञं नवमञ्च तद्वत् । (1)

गत्या विलक्षीकृतहंसि कान्ते (2) तामिन्द्रवज्राभ्रुवते कवीन्द्राः ॥

« Adorée, aux jolies jambes, cygne admirable en sa démarche; les princes des poètes appellent *Indravadjrā* la mesure dont la troisième, la sixième, la septième syllabe sont brèves, la neuvième également. »

Vṛttaratnāvali.

तान्तं जगदीशगुणस्य बाणैः - क्षिप्तेन्द्रवज्राहतिभिः स्मरस्य ।

स्वान्तं मदीयं सुखितं विदध्याः - सान्द्रामृतैर्देवि कटाक्षपातैः

« Rendez heureux, déesse³, avec des œillades remplies d'ambrosie, mon cœur lassé par les flèches de l'amour, qui est l'effroi de l'univers; leurs coups font honte à la foudre d'Indra (*Indravadjra*). »

Même genre. Espèce *upēndravadjrā*; çl. 9, 18, 24, 25.

Çrutabodha.

यदीन्द्रवज्राक्षरपोषु वर्णाश्च-चतुर्षु पूर्वे लघवो भवन्ति । (4)

¹ Brockhaus, *yasyām trishat*.

² Brockhaus, *hamsakante*.

³ Chaque couplet du *Vṛttaratnāvali* est adressé en invocation à la déesse Sarasvatī.

⁴ Brockhaus, *carane tu pūrve bhavanti varṇa laghavah svarṇe*.

अमन्दमायन्मन्दने⁽¹⁾ तदानीं उपेन्द्रवज्रा कथिता कवीन्द्रैः ॥

« Si dans les quatre vers (*pāda*) de la (mesure) *indravadjrā*, les premières syllabes sont brèves; alors, toi, de qui l'amour enivre à l'excès, elle est nommée par les princes des poètes, *upēndravadjra*. »

Même genre. Espèce *ākhyānikā*; çl. 16 (voy. var.), 116 (d°), 164. Calebrooke, en son Essai sur la prosodie samskrite, l'appelle *ākhyānaki*.

Çrutabodha.

आख्यानिका सा प्रकीर्तार्द्धे⁽²⁾ -यदीन्द्रवज्राचरणाः पुरस्तात् ।⁽³⁾

उपेन्द्रवज्राचरणास्तयो ऽन्ये - मनीषिणोक्ता विपरितपूर्वा ॥

« O bien heureuse (ऋद्धे)! Les savants appellent *ākhyānikā* la mesure célèbre où précède un *pāda* de l'*indravadjrā*, et où les trois autres sont de l'*upēndravadjrā*, et *viparitākhyānikā* celle où (le rythme) de la précédente est renversé. »

Même genre. Espèce *rathoddhatā*; çl. 44.

Çrutabodha.

आयमक्षरमतस्तृतीयकं - सप्तमश्च नवमन्तथान्तिमं ।

दीर्घमिन्द्रमुखि यत्र ज्ञायते⁽⁴⁾ - तां वदन्ति कवयो रथोद्धता ॥

« Beauté au visage de lune! Les poètes appellent *rathoddhatā* la (mesure) où la première syllabe, la troisième, la septième, la neuvième et la dernière sont reconnues longues. »

Vṛttaratnāvali.

प्रान्तरे चलति या न नायिके - सा मतिर्मम तवैत्य विग्रहं ।

संश्रिताखिलमनोरथोद्धता - स्याद्यथा ज्ञाननि कल्पयेस्तथा ॥

« Mon esprit, dame, ne suit pas une route ingrate : comme il va vers toi, Mère! fais qu'il soit complètement exaucé dans ses vœux (*manorathoddhata*) fidèles. »

Même genre. Espèce *svāgatā*; çl. 46, 68.

¹ Brockhaus, *“mādyadvadane*.

² Brockhaus, *ākhyānakīprakatīkṛitārthe*.

³ Brockhaus, *purah syāt*.

⁴ Brockhaus, *jāyate*.

Çrutabodha.

●●●●● नवमन्दशमस्र - व्यत्याश्रवति यत्र विनीते ।

प्राक्तना यदि मृगेक्षणि सैव (1) - स्वागतेति कविभिः कथिता सा ॥ (2)

« Modeste (fille) aux yeux de gazelle, les poètes appellent *svágatá* la mesure précédente (*Rathoddhatá*), si la neuvième et la dixième syllabe sont interverties (brève et longue au lieu de longue et brève). »

Vṛttaratnāvali.

श्रीनिभाङ्गि गुणिनीन्दुकराणां - सत्यलोकमुनिबृन्दमिदन्तत् ।

धन्यमेव तव दर्शनकाले स्वागतादिवचनं लभते यत् ॥

« O toi qui, (belle) de formes comme Çri, as la vertu des rayons lunaires (éclatants, frais et purs) ! cette foule des *manis* du monde *satya* est bien heureuse d'obtenir, quand elle te visite, tes paroles telles que *Svágata* (Bien venue !). »

D. Genre *djagati*. Espèce *vaṁçasthá*; çl. 32.

Çrutabodha.

उपेन्द्रवज्राक्षरिणो चान्तिमा (3) - उपान्त्यवर्णा लघवः कृता यदा । (4)

मदोल्लसद्भूतितकामकामुके - वदन्ति वंसस्थमिदन्तदा बुधाः ॥ (5)

« Femme dont les sourcils, tressaillant d'ivresse, l'emportent sur l'arc de l'amour ! lorsque, dans les *páda* de la (mesure) *upéndra-vadjrá*, les dernières syllabes deviennent avant-dernières et brèves, les savants appellent *vaṁçasthá* le (mètre obtenu). »

Vṛttaratnāvali.

जितं श्रुत्यल्लवमम्ब तावकं - पदाम्बुजं लिप्सुरहं सुदुर्लभं ।

अलङ्कारवशास्थमपेक्षिणाम्बु - प्रयामि पङ्केः समतां प्रसीद मे ॥

¹ Brockhaus, *práktandih sunayane yadi saiva*.

² Brockhaus, *kathitá kavibhih syát*.

³ Brockhaus, *santi ced*.

⁴ Brockhaus, *pare kritá*.

⁵ Brockhaus, *Budhás tadá sundari çuddhasangame, vadanti vaṁçastham idam mahádhiyah*.

« O mère! le lotus de ton pied, plus joli qu'un bourgeon d'autonne, à atteindre est difficile; cède à mon vœu de le toucher. Je suis comme l'essaim (d'abeilles) désireuses du miel qui séjourne dans la canne à sucre (*vaṃṣastha*) impénétrable. »

Même genre. Espèce *indravaṃṣā*. (Voy. var. cl. 49.)

Grutabodha.

यस्यामश्रोकाङ्कुरपापिपल्लवे - वंशस्थपादा गुरुपूर्ववर्णाः ।

तारूपयहेलाचलदङ्गलालसे ⁽¹⁾ - तामिन्द्रवंशां विबुधा ⁽²⁾ प्रचक्षते ॥

« O toi dont le rameau de la main est tel qu'un bourgeon d'açoka, (femme) au corps charmant, animé de la gaieté de la jeunesse! Les savants nomment *indravaṃṣā* la mesure où les *pāda* de celle *vaṃṣastha* ont la première syllabe longue. »

Vṛttaratnavali.

तां तां त्रारत्नः समुपागतां दसां - शक्नोमि नाहं तव यावदर्थनैः ।

त्रातेन्द्रवंशा त्रिजगत्कृतानतिस् - तावन्वमाराचरितार्ययाम्ब मां ॥

« Accablé de vieillesse, quelque misère qui m'arrive, je ne la puis (supporter) par ma dévotion envers toi; aide-moi donc toujours à l'œuvre, ô mère! tu protèges la race des rois (*indravaṃṣa*); les trois mondes te font hommage! »

E. Genre *ṣakkarī*. Espèce *vaṣantatilakā*; cl. 53, 60, 65, 66, 67, 69 à 115.

Grutabodha.

आयन्दितीयमपि चेदुरु वा चतुर्थं ⁽³⁾

यत्राष्टमस्र दृशमान्यमुपान्त्यमन्त्यं ।

कामाङ्कुशैर्विशितकामिमतङ्गजेन्द्रे ⁽⁴⁾

कान्ते वसन्ततिलकज्जितं तं वदन्ति ॥

¹ Brockhaus, "heldratiranga".

² Brockhaus, *kavayah*.

³ Brockhaus, *taccaturtham*.

⁴ Brockhaus, *ashtābhir induvadane viratiṣṣa ṣaḍbhiḥ, vaṣantatilakāntām*.

« L'éléphant se dompte par le croc, l'amant par ton amour, ô souveraine! ô adorée! (le mètre) où (sont) longues la première (syllabe), la deuxième, la quatrième, la huitième, celle qui suit la dixième, la pénultième et la dernière, on le nomme *vasanta-tilakā*. »

Vṛittaratnāvalī.

तां भूर्जतां गगनसदुहर्षितो
बिभ्रन्वचं वपुषि या गतबिन्दुशोषा ।
धन्यो गिरं भजति ते प्रपिधाय देवि
मूर्तिं ⁽¹⁾ वसन्ततिलकाच्च सुधातयन्तीं ॥

« Déesse, cause de la joie du *guru* des hôtes du ciel! le bienheureux, en se représentant ta forme sensible, avec la rougeur de la semence de l'éléphant, avec le sein portant un corsage de *bhārdja*, avec le *tilaka* de *vasanta* (*vasantatilaka*), acquiert une éloquence plus douce que l'ambrosie. »

F. Genre *atyachīti*. Espèce *ṣikharint*; çl. 11, 52, 55.

Çrutabodha.

यदि प्राच्यो ह्रस्वः कलितकमले षष्ठकपरास्
ततो वर्षा ⁽²⁾ पञ्च प्रकृतिसुकुसाराङ्गि रचिताः ।

¹ Le mot *वसन्त* possède, dans la langue moderne, plusieurs acceptions omises par M. Wilson : 1° *fête du printemps*; comme *वसन्तोत्सव* et *वासन्त*; 2° *poudre embaumée* (telle qu'au printemps le pollen des fleurs), comme *वासर्न*; 3° *sorte de mode musical* (*Git. gov. f. 27*), comme *वसन्तदूत*; 4° *safran*? Il prend en outre, dans la langue *telugu*, le sens d'*eau préparée avec du safran et de la chaux*, qui sert les jours de mariage à asperger les invités, comme *वासयोग*, et, dans la langue *tamile*, ceux de *parfum*. (Cf. *वस्*, *वास*, *वासन*), de *vent du sud* (qui amène les parfums printaniers), comme *वासन्त*, et de *dieu de l'Amour* (que le printemps favorise), comme *वसन्तसख*. En comparant le radical *वस्* d'où vient *वसन्त* au radical *वास्* (*वासयति*) *parfumer*, on se persuade facilement que celui-ci n'en est que la forme causale et que le sens *avoir bonne odeur*, primitif, mais inusité, est le véritable à attribuer à *वस्* pour la dérivation de ce mot et de ses analogues.

² Brockhaus, — *varṇah*; — *trayo'nyeca*.

त्रयो ऽन्त्यस्योपान्त्या सुतनु त्रयनाभोगसुभगे

रसैरिशैर्यस्यां भवति विरतिः सा शिखरिणी ॥

«Toi qui tiens un lotus, (femme) dont le corps est si joli, les formes naturellement si fines, l'embonpoint des hanches si charmant! La mesure est nommée *ṣikharinī* quand la première syllabe y étant donnée brève, ainsi que les cinq après la sixième, et les trois pénultièmes, il se trouve une césure par six et par onze (suivant le nombre des *rāsa* et des *Iṣa*, ou *Rudra*).»

Vṛittaratnāvali.

रसाधारैरिशैरपि महितभास्वदुपामाणा

तगत्सर्वं ज्योत्स्नाभरितमिव भासा विदधती ।

कटाक्षैर्मै रक्षेत्रसरदमृतैर्हारलतिका -

धरी दत्तच्छाया स्तनशिखरिणी देवि भवती ॥

«Puissiez-vous me protéger avec vos regards d'où l'ambrosie s'épanche, auguste déesse, qui donnez un refuge, qui portez un collier pareil à une liane, et qui avez le sein (dressé) en pointe (*stana-ṣikharinī*)! La foule de vos qualités brillantes est magnifiée même des souverains qui gouvernent la terre; votre splendeur enveloppe l'univers entier, comme s'il était plein du clair de lune.»

Même genre. Espèce *mandākrāntā*; çl. 37, 40.

Gratābodha.

चत्वारः प्राक्सुतनु गुरवो द्वौ दशैकादशौ चेन्

मुधे वपौ तदनु कुमुदामोदिनि द्वादशान्त्यौ ।

तद्वचान्त्यौ युगसहस्रैर्यत्र कान्ते विरामो

मन्दाक्रान्ताम्प्रबलकवयस्तन्वि तां सङ्गिरन्ते ॥ (1)

«Beauté chérie, délicate, au joli corps, à l'odeur de lotus! Les grands poètes appellent *mandākrāntā* la (mesure) où sont longues les quatre premières (syllabes), la dixième et la onzième, les deux qui suivent la douzième et les deux dernières, et où il y a une

¹ Brockhaus, *pravarakavyas*.

césure par quatre, six et sept. » (Suivant le nombre des *yuga*, des *rasa* et des *haya* ou coursiers du soleil.)

Même genre. Espèce *prithvi*; çl. 38.

Grutabodha.

द्वितीयमलिकुन्तले यदि षष्ठमन्दादशं ⁽¹⁾

चतुर्दशमतः प्रिये गुरु गभीरनाभिर्हृदे ।

सपञ्चदशमन्तिमन्तदनु यत्र कान्ते यतिरू

मृगाक्षि कपाभृद्गृहैर्भवति सुभ्रु पृथ्वीति सा ॥

« Belle adorée, aux cheveux (noirs) comme les abeilles, au nombril profond qui rayonne, aux jolis sourcils, aux yeux de gazelle! si dans une (mesure) la deuxième syllabe, la sixième, la huitième, la douzième et la quatorzième, ainsi que la quinzième et la dernière, sont longues, et qu'il y ait une césure par huit et par neuf (suivant le nombre des serpents et ² des planètes), elle est appelée *prithvi*. »

Le manuscrit donne au dernier *pāda* गिरीन्द्रकपाभृत्कुलेर्भवति, leçon certainement erronée; il en résulterait ce sens : « Il y a une césure suivant le nombre des races du mont souverain (*saptakulaparvata*) et celles des serpents, » c'est-à-dire par sept et par huit syllabes. Tel n'est pas le caractère du mètre *prithvi*. Or nous lisons dans le *Vṛttaratnākara* :

तसौ त्रययत्ता वसुग्रहगतिश्च पृथ्वी गुरुः

« La (mesure) *prithvi*, c'est un *dja* (amphibraque), un *su* (anapest), un *dja*, un *sa*, un *ya* (bacchique) une syllabe brève et une longue, avec une césure après huit et neuf. »

Nous sommes donc amenés à remplacer कुलैः par ग्रहैः, et nous conservons कपाभृत्, équivalent de वसु; गिरीन्द्र étant inadmissible, nous le remplaçons par मृगाक्षि, qui donne l'amphibraque exigé.

G. Genre *atidhritt*. Espèce *çardūlavikrīḍitā*; çl. 2, 4, 5, 10, 12, 15, 17, 19, 25, 39, 42, 54, 56, 59, 62, 117.

¹ Brockhaus, *alikaṇḍale*; *atha*; *sapancadaçamāntimañ*; *gīrtadrapaṇa-bhṛitkālir*.

² Les huit serpents correspondant aux points de l'espace, dont *Vāṇuki*, *Ananta*, *Takcha*, *Çaṅkha*, *pāla*, *Kulika*, *Padma*, *Mahāpadma* et *Karkotaka*.

Grutabodha.

आद्याश्चेदुर्वस्वयस्त्रियतमे षष्ठस्तथैवाष्टमसः⁽¹⁾

तन्व्येकादशतस्त्रयस्तदनु चेदष्टादशाथौ ततः

मार्तापैर्मुनिभिश्च यत्र विरतिः पूर्वोन्दुबिम्बानने

तदृत्तं प्रवदन्ति काव्यरसिका शार्दूलविक्रीडितं ॥

« Bien-aimée, femme délicate, dont le visage est pareil au disque de la pleine lune! les amateurs de poésie appellent *çardûlavikrīdita*, le mètre où les syllabes longues sont les trois premières, la sixième, la huitième, les trois qui suivent la onzième, la sixième et la dix-septième, et où il y a une césure par douze et par sept. » (Suivant le nombre des *mārtānda* ou *āditya*, et des *muni* ou *richi*.)

Vṛttaratnāvali.

मां सज्जं सततं गुणैर्विरहितं वक्राम्बुजालोकने

वामानाम्बुजभेदवच्चनकलावैदग्ध्यसीमाभुवां ।

मूर्त्तौ सज्जय ते वचोऽम्ब विलसन्मुग्धेन्दु चूडामणौ

त्वच्चानं खलु दुष्कृतैषाह्वने शार्दूलविक्रीडितं ॥

« Mère de l'éloquence, couronnée par la lune enivrée et joyeuse! abrite-moi dans ta forme sensible, moi, privé de mérites, sans cesse disposé à contempler les visages de lotus des femmes qui sont aux limites de la perfection dans l'art de mille perfidies : méditer sur toi, c'est l'état du tigre (*çardûlavikrīdita*) immolant la bête mal-faisante. »

H. Genre *prakṛitī*. Espèce *sragdharā*; cl. 34, 43.

Grutabodha.

चत्वारो यत्र वर्णा प्रथममलघवः पञ्चकः सप्तमोऽपि

द्वौ तद्वच्छोदशाथौ मृगमदतिलक्के षोडशान्त्यौ तथान्त्यौ ।

¹ Brockhaus, *tataṣa*; *aṣṭādaśādīnantimāḥ*; *mārtāṇḍāir*.

रम्भास्तम्बोत्कान्ते (१) मुनिमुनिमुनिभिर्दृश्यते चेद्दिशामो

बाले वन्यैः कवीन्द्रैः सुतनु निगदिता सधरा सा प्रसिद्धा ॥

« Toi qui as un tilaka de musc, beauté dont les cuisses sont pareilles à des troncs de bananiers, fille au corps charmant! Elle est appelée *Sragdharā* par les rois illustres des poètes, la (mesure) célèbre où les quatre premières syllabes sont longues, ainsi que la sixième et la septième, les deux qui précèdent la seizième, les deux qui la suivent et les deux dernières, et où l'on voit trois césures de sept en sept. » (Nombre des *muni* ou *richi*.)

Vṛittaratnāvali.

नित्यं लोकत्रयेण स्तुतनिजमहिमा निश्चलानन्दकन्दा

कर्त्री यादाब्जमायन्मधुकर्मकुटस्रग्धरच्छक्रगोष्ठी ।

वाग्जालानां सवित्री भगवति भवती वाञ्छितार्थस्य दात्री

भूयान्मे कान्तिपात्री प्रसृमरकरूपा भूषिताशेषगात्री ॥

« Votre grandeur personnelle est célébrée incessamment par le triple univers; vous êtes la racine de l'immuable félicité, la créatrice (tenant prosternée devant vous) la cour de Çakra, qui porte des guirlandes (*sragdhara*) et des couronnes, abeilles enivrées par les lotus de vos pieds; vous êtes la mère des réseaux de la parole, le vase de beauté, la source de tendresse; vous avez des ornements par tout le corps, ô bienheureuse! puissiez-vous m'accorder l'objet de mes vœux. »

I. Genre libre dit *Vichama*; çl. 27, 49. (Voir *var.*)

Vṛittaratnakara.

यस्य पादचतुष्के ऽपि लक्ष्य भिन्नम्परस्परं ।

तद्वृत्तं विषमम्प्राञ्जलकन्दःश्राव्यविचक्षणः ॥

« Le mètre dans les quatre padas duquel le rythme est tour à tour changé, ceux qui sont habiles dans la science de la prosodie, l'ont appelé *Vichama* (impair, inégal). »

¹ Brockhaus, *stambhora*°.

V. LE POÈME ET LE POÈTE.

Ainsi que l'annonce son titre lui-même, le poème que nous publions a pour auteur Tchora, dont les autres ouvrages sont tombés dans l'oubli, malgré la réputation qui paraît avoir été attachée à son talent d'écrivain. Le préambule d'un drame de Djayadéva, *Prasanarāghavṛya*, le nomme avec éloge; il en est de même du *Viṣvaguṇādarṣa*, par Védantātchārya, écrit au commencement du siècle dernier. Les textes suivent :

Prasanarāghavṛya.

यस्याश्चोरश्चिकुरनिकः कर्पापूरो मयूरो
 हासो हासः कविकुलगुरुः कालिदासो विलासः ।
 हर्षो हर्षः हृदयवसतिः पञ्चबापास्तु बापाः
 केषां नैषा कथय कविताकामिनी कौतुकाय ॥

« De quels (hommes), dis, ne serait-elle pas la passion, l'amante de la poésie? celle dont Tchora est l'épaisse chevelure; Mayūra, l'anneau d'oreille; Hasa, le sourire; Kālidāsa, guru de la race des poètes, la grâce; Harcha, la joie; Bāna (l'Amour) aux cinq flèches, qui, pour demeure, a son cœur. »

Viṣvaguṇādarṣa.

माघश्चोरो मयूरो मुररिपुरपरो भारविः सारविः
 श्रीहर्षः कालिदासः कविरथ भवभूत्याह्वयो भोजराजः ।
 श्रीदण्डी डिण्डिमाख्यः श्रुतिमकुलगुरुर्मल्लटो भट्टबापा
 ख्याताश्चान्ये सुखन्धादय इह कृतिभिर्विश्वमाह्लादयन्ति ॥

« Māgha, Tchōra, Mayūra, Muraripu, Bhāravi, au talent parfait; Āriharcha, Kālidāsa, le poète (par excellence); Bhavabhūti, le roi Bhodja, Āridaṇḍi, Diṇḍima, le docteur des sublimités de l'écriture (Védantadēcika¹); Bhallaṭa, Bhaṭṭa, Bāṇa et autres célébrités, telles que Subandhu, réjouissent, par leurs œuvres, l'univers. »

¹ Vivait à la fin du XIII^e et au commencement du XIV^e siècle de J. C. Il est très-célèbre parmi les Vaēchnava.

En outre, le Kuvalayānanda, commentaire sur le *Tchandrālōka*, traité de rhétorique de Djayadéva, par Apyāya Dikchita, donne, parmi les exemples qu'il renferme, deux *çloka* du Tchorapanthâçat : ce sont le 42° et le 108°. Il résulte de cette citation que l'existence de Tchora ne saurait être postérieure au commencement du xvi^e siècle, date du Kuvalayānanda. Si le préambule du Prasanarāghaviya était de Djayadéva même, elle se trouverait reportée au moins au commencement du xii^e siècle, qui est l'époque de Çriharcha, mentionné aussi dans le susdit passage; mais l'on sait qu'en général ces sortes d'introductions ne sont pas l'œuvre de l'auteur du drame. Le Viçvaguṇādarça est trop récent pour servir à trancher aucune-ment la question. La manière de notre poète, la légèreté avec laquelle il traite les commentateurs, les érudits, les docteurs en matière sacrée (çl. 11, 12, 74), la multiplicité des expressions très-modernes (çl. 52, 56, 62, 77, 83, 89, 92, 102, 106, 113), des adjectifs formés de noms par le suffixe du participe passif (çl. 63, 76, 77, 82, 87, 88, 90), les taches de mauvais goût qui déparent çà et là cette charmante élégie (çl. 42, 54, 55, 56, 87), nous engageant à penser que Tchora dut fleurir vers le xv^e siècle de l'ère chrétienne.

Le Tchorapanthâçat est, comme œuvre érotique, une des plus curieuses productions de la littérature samskrite. Il est rempli d'un sentiment tout indien, où dominent l'admiration physique et le désir charnel, et qui, sans éteindre complètement l'émotion du cœur, en laisse briller à peine une timide étincelle, et ne participe en rien du culte moral que la poésie de l'Occident et les arts chrétiens ont voué à la femme, et que lui rend, dans nos contrées, le cœur de l'homme, même dans les plus violents écarts d'une passion ardente. Une grande partie de l'ouvrage a beaucoup de grâce et une allure délicieuse; la description est riche, le dessin joli, la facture habile. Le tableau de la lune (çl. 38 à 46), dont nous ne voudrions retrancher qu'un passage (çl. 42), l'apparition de la jeune fille (çl. 52 et 53), et les çl. 7, 20, 55, 68, 72 à 74, 77, 81, 86, 117, sont assurément marqués au coin de la belle et pure poésie. Ces beautés rachètent largement un peu de monotonie et les longueurs qui, sans une telle compensation, seraient fatigantes. Nous déplorons la crudité de plusieurs traits; nous les avons supprimés ou atténués dans la traduction autant que possible (çl. 62, 70, 89, 91, 104).

Colebrooke, qui appelle ce poème *Tchorapañtchāçikā* (*Misc. Ess.* II, 95, 117), l'a cru composé seulement de cinquante couplets,

dans lesquels Tchora, brahmane coupable d'avoir séduit la fille d'un roi, célèbre sa maîtresse et son amour au moment de payer avec sa vie de trop rapides voluptés. Le titre s'applique, en effet, particulièrement aux cinquante couplets où le héros rappelle les charmes de la princesse et le bonheur qu'il a perdu, soit que ce Saint-Preux hindou ait été Tchora, l'auteur même, soit que l'amant Bilhana ait été créé par l'imagination de celui-ci. Ce sont les çloka 67 à 116, tous, hormis le 68^e et le 116^e, écrits dans le mètre *Vasantatilakā*. M. Peley (*Encyc. nouvelle*, art. *Amaru*) cite aussi le *Tchorapañchāçikā* comme n'ayant que cinquante couplets, qu'il dit commencer tous par le même mot. Il en est quarante-sept dans ce dernier cas; ils ont les numéros 69 à 115. Si l'un ou l'autre de ces savants a consulté des manuscrits comprenant uniquement cinquante çloka, il n'a connu, à n'en pas douter, qu'un fragment qui pouvait se compléter par le cent dix-septième couplet de notre texte, conclusion naturelle et ravissante du précédent. M. de Bohlen, l'éditeur allemand, a-t-il publié la partie ou l'ensemble? C'est ce que nous ignorons, et ne pouvons rechercher dans les lieux où nous sommes.

VI. OBSERVATIONS DE DÉTAIL.

Çloka 10. Le Vêda se lit ou se récite, suivant divers systèmes. Cinq sont ici mentionnés; on en compte jusqu'à sept : 1° *saṃhita*, débit ou lecture conformément au texte, ainsi qu'il se comporte; 2° *pada* ou *padapāli*, séparation de chaque mot, tout en conservant, dans un même chaînon, les termes composés; 3° *krama*, isolement général, les uns des autres, de tous les mots, même de ceux unis par composition; 4° *djātā*, leur tressement indiqué à la lettre par sa dénomination; 5° *ghana*, variante de la méthode précédente, consistant dans le tressement des mots par deux ou plus, en les sautant et les reprenant successivement; 6° *aroha*, nom de ces différentes manières, en tant qu'on y suit l'ordre processif du texte; 7° *avaroha*, nom des mêmes méthodes quand, prenant le texte par la fin, on rétrograde en divisant ou en tressant, d'après quelqu'une d'elles, les éléments dont il est composé.

Çloka 19. Nous traduisons par « les six sciences » l'expression षड्विधा, sans adopter le témoignage d'un paṇḍit qui voit indiqués dans ce mot le Védānta (*Uttaramimāṃsā*), la Mimāṃsā (*Pārvamimāṃsā*), le Tarka, le Vyākaraṇa, le Dharma et le Djyoticha, c'est-à-dire la philosophie du Vêda, l'exégèse, la logique, la grammaire,

le droit et l'astrologie. Cette opinion ne nous paraît pas appuyée sur la vérité. Il ne peut s'agir ici des connaissances rationnelles que le poète a dépréciées tout à l'heure (pl. 12) à l'avantage de l'art poétique. Il est plutôt question des voies de cet art, des formes de l'éloquence, des diverses branches de la poésie, à proprement parler, des belles lettres. भगवत् désigne Sarasvati, déesse de la poésie et de l'éloquence; les six Bhāchā seraient, par conséquent, la rhétorique (*Alaṅkāra*); l'esthétique (*Rasa*), la prosodie (*Tchhandas*), l'épopée (*Kāvya*), la composition théâtrale (*Nāṭaka*) et la didactique de l'amour (*Śrīg-gāra*). (Cf. pl. 11, 12, 13 et 34.) Dans cette hypothèse, nous dirions : « les six sciences littéraires. »

Śloka 39. Ce couplet, et ceux numérotés 43, 45, 54, montrent combien il est important de ne pas perdre de vue la distinction fondamentale, faite par les Hindous, entre les पद्म, ताम्रस (tamil கந்தகுந்த) ou महोत्पल, et les कुवलय ou उत्पल (en tamil உலகம்). Le premier genre comprend le nélumbo élégant, la *nymphæa lotus* et une grande espèce qui est ou l'euryale féroce, ou le *victoria regina*, et qu'on nomme plus spécialement, en tamil, உலகம், *nelumbo à tige épineuse*, de உலகம், « épine; » கந்தகுந்த, « tige; » கந்தகுந்த, *nelumbiacée*. Tous ont les feuilles pelletées et s'épanouissent le matin. Ce sont exclusivement des fleurs sacrées. Le nélumbo était dans ce cas en Égypte, comme il l'est en Chine et aux Indes. Un doux parfum s'exhale de sa corolle rose; il joint la grâce à la magnificence; il porte bonheur, car il appartient à Lakshmi. Dans les cérémonies du mariage et les fêtes de famille, on le distribue en profusion aux assistants. La *nymphæa lotus* couronnait les dieux égyptiens; elle est dédiée, dans l'Inde, à Sarasvati. La blancheur éclatante de la fleur la fait comparer à la pleine lune (pl. 45); une teinte jaune, semblable à des gouttes d'or, en occupe le centre. La dernière espèce doit être l'Euryale: c'est dans le mystérieux bouton de ses innombrables pétales que, suivant les légendes vaéchnava, Brahma, dieu créateur, naquit lui-même comme créature. Jamais théogonie ne prêta à aucune de ses divinités un berceau plus superbe que cette noble inflorescence du nombril de Vichnu. Certes, la plante infinie, la fleur-mère a depuis lors beaucoup dégénéré, quoiqu'on trouve dans le pays des euryales qui ont dix pouces de diamètre.

L'autre genre se compose des *nymphæa alba* (ou *esculenta*), *rubra*

et *cœrulea*, qui s'ouvrent le soir. Elles sont dépourvues des piquants qui arment les pédoncules et les calices du genre précédent. Leurs feuilles sont cordiformes.

Nous avons toujours rencontré de la confusion dans les interprétations des noms des différents individus de cette grande famille, si dignement appréciée par les botanistes. Le plus souvent, tous sont indistinctement désignés par le mot *lotus*; tantôt on confond la *nymphæa* rouge avec le *nelumbium* rose, tantôt on fait de même de la *nymphæa* esculenta et de la *nymphæa* *lotus*, par suite de leur blancheur commune. Autant qu'il a été possible, nous avons réservé le nom de *lotus* pour la grande espèce blanche, et donné la dénomination de *nelumbo* à celle dont on a fait le type du nouvel ordre des *nelumbiacées*. Enfin nous avons appelé *nénuphars*, en les déterminant par leurs couleurs propres, les *nymphæa* du genre उपल ou ॥ ॐ ॐ .

Çloka 54. Cette singulière description de la femme, où sont représentés successivement la chevelure, le front, les sourcils, les yeux, le visage, le cou, les bras, les seins, la taille, l'abdomen, les cuisses, les jambes et les pieds, offre un contraste pénible avec celle contenue dans les deux çloka précédents, qui sont délicieux, et un triste exemple de l'inégalité de la poésie d'un âge de décadence. Là une élégance parfaite et un goût exquis; ici la conception la plus ridicule et le mélange le plus monstrueux. Des extraits analogues du poème tamil intitulé *Tiruççitt'ambalakkôvaé* peuvent être comparés avec fruit, au moins comme curiosité littéraire. Nous en insérons plusieurs ci-après :

« Comme le victorieux étendard de l'amour si beau, brillent le *nelumbo* magnifique, de superbes *nénuphars* bleus, le *kamîl*¹ fleuri qui croît à Tillaé², (séjour) du Seigneur, le *koççu*³, le gracieux *kândal*⁴, en une guirlande flexible comme une liane, marchant comme un cygne, et d'où s'élève un divin baume.

« Ses amples seins sont beaux comme à Tillaé le sanctuaire du dieu pour tous difficile à connaître dans sa grandeur; ses yeux sont longs comme des sabres; son front est charmant comme le croissant lunaire; sa taille est un éclair; ses épaules sont de larges

¹ *Gmelina asiatica*, le nez.

² Un des noms de Chîlambaram.

³ *Bombax gossipium*, les seins.

⁴ *Gloriosa superba*, les pieds.

bambous. A considérer une telle nature, pourquoi vouloir de plus entendre une voix dans la bouche de celle qui doit l'avoir mélodieuse comme le perroquet?»

«O roi! ta fraîche liane, c'est une fleur de nélumbo et deux cyprins au-dessus; un éclatant corail et, auprès, deux files de perles; deux coupes aussi belles que le sanctuaire de Hara, et des nuées flottantes où les fleurs s'enroulent, d'où descendent les ténèbres¹.»

Çloka 56. नमः serait mieux rendu par «adieu» que par le mot vulgaire hasardé dans la traduction.

Çloka 59. Tschaturánana peut avoir une double acception, et signifier à la fois «Brahma aux quatre visages» (चतुः, श्रानन), et «doué d'une figure agréable à voir» (चतुर, श्रानन). Dans ce dernier sens, non indiqué dans le Dictionnaire de Wilson, et très-moderne, il indiquerait l'amant sollicité par la princesse.

Çloka 60. Nous rencontrons, dans un recueil de couplets érotiques, quelque chose d'approchant :

शत्रुपत्रिपटलैः क्षतगात्रं - साम्प्रतश्च सुमुखि स्पर्बाणौ ।

स्नेहमञ्जुलकुचोष्मनिवेशान् - निर्वापाङ्गु नितम्बिनि मां त्वं ॥

«J'ai le corps percé d'un amas de flèches ennemies, et aussi des traits de l'Amour : femme au doux visage, aux hanches superbes! guéris-moi en le pénétrant de la chaleur de tes jolis seins amoureux.»

Et, grâce aux calembours du deuxième hémistiche :

«Guéris-moi par une application d'huile chaude et de jus du (fruit) charmant du citronnier².»

Védântâtchârya, auteur du *Viçvaguñádârça*, mentionné précédemment.

Çloka 68. L'expression अर्धपुट् est remarquablement choisie. On appelle पुट् une petite coupe faite d'une feuille pliée, un vase à couvercle, etc. Le poète compare les lèvres de son héroïne à des pétales de fleur repliées l'une sur l'autre.

¹ Le visage, les yeux, les lèvres, les dents, les seins et les cheveux.

² Sens qui manque au mot लकुच dans Wilson, mais non dans le Dictionnaire telugu de Campbell.

Çloka 70. Nous préférons avoir traduit : « des gouttes d'eau de la fatigue écloses en abondance. »

Çloka 74. Le sens de « boucles de cheveux, » attribué à कुन्तक, est évident par le texte. Il se trouve en tamil, mais n'est pas donné dans le Dictionnaire de Wilson.

Çloka 82. Cf. pour समुद्घित, « manifesté, » *Git. gov.* 1, 39; 10, 11, et les notes de M. Lassen.

Çloka 96. मातर्न विमः, « nous ne savons, madame ! » Expression familière : लोकोक्ति.

Çloka 108. नयनं नयनं मम, « mes yeux ! mes yeux ! » est une locution du même genre.

Çloka 113. La comparaison finale est étrange ; on la revoit dans ce fragment :

सुप्ता प्रिया शबलसंवलिताम्बरेयं - चिह्नं ममाहरति कृन्तति भक्षते च ।

प्रामादिकेन विधिना भुवि पातितेव - विद्युत्स्तता रुचिरशक्रधनुः प्रवीत ॥

« Dormant couverte de ses voiles, comme le ciel de teintes bariolées, celle que j'aime saisit, déchire, dévore ma pensée : tel un éclair lancé par l'arc éclatant de Çakra, et tombé à terre avec une espèce d'ivresse. »

Puisse l'humble travail arrivé ici à son terme ne nous faire pas appliquer le reproche indirectement adressé par un précepteur à son disciple :

अबद्धत्वा कुचोद्यङ्करोति.

Éd. ARIEL.

Pondichéry, 8 octobre 1847.

LES QUARANTE-DEUX POINTS D'ENSEIGNEMENT

PROFÉRÉS PAR BOUDDHA,

Traduit du mongol par MM. GABET et HUC, missionnaires
lazaristes.

Le livre appelé en chinois : *Tou-cho-sse-che-eul-tchang-king* ; en thibétain : *Pak-ba-doum-bou-ji-ni-bà-shi-kia-ni-to* ; en mandchou : *Foutchiki-y-omoulakadeki-dchoué-fyélen-nomoun* ; en mongol : *Khotokton touchin-koier-gnesik-to-kemektekou-soter*, est composé pour rendre hommage aux trois majestés.

En ce temps-là, Bouddha, le suprême des êtres, ayant révélé ses enseignements, ils se propagèrent de la manière suivante.

Cinq hommes du rang des initiés, parvenus par le dépouillement de leurs passions à une paix profonde et inaltérable¹, passaient leurs jours dans une sublime contemplation dans le dessein de dompter la troupe des démons; le *tchukor*¹ tournait incessamment dans leurs mains; retirés paisiblement dans un parc de cerfs, ils nourrissaient l'ambition d'illuminer le monde; et, parce qu'ils demandaient humblement à entrer plus avant dans les initiations des mystères, et parce qu'ils étaient sortis victorieux des quatre grandes épreuves, et parce qu'incessamment

¹ Roue à prières. Voyez l'explication de la roue priante et de la prière gravée sur sa circonférence, dans le cahier de mai du Journal asiatique, 1847, p. 462.

le tchukor des prières roulait dans leurs mains, pour eux, Bouddha daigna prononcer la prière *biktchosa* : ensuite, comme ils suppliaient Bouddha de vouloir bien dissiper toutes leurs incertitudes, Bouddha, le suprême des êtres, prenant le corps doctrinal, le leur développa point par point, avec ordre et clarté ; pour eux, ils écoutaient ces saints oracles avec un cœur plein de respect, d'attention et d'humble docilité. Ce fut alors que Bouddha, le suprême des êtres, prononça les quarante-deux points de l'enseignement qui renferme toute la vérité.

1. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : L'homme qui, sorti de sa maison, a fait le sacrifice de sa famille, consacre ses efforts à marcher vers le sommet de la perfection, étudie à fond la racine de son cœur, initie les mortels aux prières, avec calme et constance, celui-là s'appelle *Charmana*..... L'homme qui observe, sans jamais les violer, les deux cent cinquante commandements, se conforme en tout aux quatre points de la véritable doctrine, parvient enfin à obtenir la pureté du cœur..... celui-là s'appelle *Arahoun*... .. Bouddha prononça ces mots : L'Arahoun peut de lui-même s'élever dans les airs, changer et reprendre sa première forme, se fixer dans son âge et sa destinée ; et quand il a acquis la puissance de faire mouvoir le ciel et la terre, alors il s'appelle *Siramangue-anahame*.... Or le *Siramangue-anahame*, étant parvenu au terme de sa destinée, son âme monte dix-neuf degrés du ciel ; alors, victorieux des épreuves, il s'appelle *Siramangue*-

sagardagan.... Or, le Sagardagan, s'étant encore élevé d'un degré, transmigre encore une fois, et alors, victorieux des épreuves, il s'appelle *Siramanque-sourdaban*..... Or, le Sourdaban, après avoir subi sept fois la mort et être rentré sept fois dans la vie, victorieux encore, il coupe ses concupiscences, comme on retranche d'un arbre quatre branches inutiles....

2. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Le charmana, qui a fait le sacrifice de sa famille et déraciné victorieusement ses passions, connaît jusqu'à la source de son propre cœur, et entre dans les profondeurs de la doctrine de Bouddha. Comme il a acquis l'intelligence de la nature incréée de Bouddha, son cœur n'a rien à ambitionner au dedans, rien à demander au dehors; rien ne l'entrave dans la pratique de la vertu; il ne s'embarrasse pas dans les troubles de la vie active, sans pensées, sans travail, sans rien poursuivre, sans rien obtenir, sans se fixer dans aucun rang, il parvient de lui-même au sommet et se nomme la *voie*.

3. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Le Charmana qui, ayant rasé ses cheveux et sa barbe, a été initié aux prières de Bouddha, doit rejeter loin de lui les richesses du monde; cheminant le badir à la main, au milieu du jour, un repas frugal lui suffit; il prend son sommeil sous un arbre. Jamais, sous aucun prétexte, il n'ose rompre son jeûne, et il est plein d'affection pour les hommes qui le regardent comme un imbécile et un insensé.

4. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Il y a pour les vivants dix espèces d'actes qu'on nomme mauvais. Si vous demandez : Ces dix mauvais actes, quels sont-ils ? Il y en a trois qui appartiennent au corps, quatre à la parole, trois à la volonté. Les trois du corps sont : le meurtre, le vol, l'impudicité.... Les quatre de la parole sont : les discours qui sèment la discorde, les malédictions outrageantes, les mensonges impudents, les paroles hypocrites.... Les trois de la volonté sont : l'envie, la colère, l'insapience.... Si on ne croit pas aux trois majestés, on aperçoit la vérité et on la nomme erreur. Les Oubachi s'adonnent sans relâche à l'observance des cinq devoirs, et, après s'être établis dans la pratique des dix actes qu'on nomme bons, certainement ils iront se confondre dans le grand principe.

5. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : L'homme qui s'est plongé dans les vices et ne songe pas à s'amender, allant toujours, au contraire, accumulant les péchés dans son cœur, les péchés finiront par inonder son être, comme les eaux coulant dans la mer deviennent bientôt larges et profondes. Cet homme, comment pourra-t-il être absous?..... Le méchant qui, comprenant son état, se repent et s'amende, se réhabilitera insensiblement dans le bien, et ses iniquités s'effaceront peu à peu.... Certainement, un jour il ira se confondre dans le grand principe.

6. — Bouddha prononça ces mots en manifes-

tant sa doctrine..... S'il est un homme qui me regarde comme un méchant, et que de mon côté je prenne tous les moyens de le combler de bienfaits...; s'il s'obstine à me poursuivre toujours de sa malice, et que toujours je persévère à lui faire du bien, pendant que la brise de la vertu soufflera incessamment sur moi, l'ouragan des calamités et du malheur se déchaînera toujours sur sa tête.

Un homme stupide voyant cette grande miséricorde proclamée dans la doctrine de Bouddha, entendant dire qu'il fallait rendre le bien pour le mal, se mit à vomir des outrages et des blasphèmes contre Bouddha. Bouddha, gardant le silence, se dit à lui-même : Voilà qui provient de sa folie et de sa stupidité.... Quand il eut mis terme à ses invectives, Bouddha prononça ces mots : Dis-moi, mon ami, si tu fais des politesses à un homme, et que cet homme n'y réponde pas, comment le traiteras-tu? — Je le traiterai de la même manière.... Bouddha prononça ces mots : Maintenant, toi, tu m'as outragé, et moi, je suis comme n'ayant pas entendu tes injures. Or, puisque tu rends le mal pour le mal, les calamités s'attacheront à toi, comme l'écho répète le son, comme l'ombre suit le corps. A tout jamais tu ne pourras t'en débarrasser.... Qu'on y fasse attention.... Qu'on ait à s'abstenir du mal....

7. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Le méchant qui persécute l'homme de bien, est semblable à l'insensé qui, renversant sa tête, crache contre le ciel ; son crachat ne peut souil-

ler le ciel, il retombe, au contraire le souiller lui-même; il est encore semblable à celui qui, avec un vent contraire, jette de la poussière aux hommes, la poussière ne peut salir les hommes, elle retombe, au contraire, sur son corps.... Il ne faut pas persécuter les gens de bien; si cela arrive, les calamités vous extermineront.

8. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Efforcez-vous d'aimer les hommes qui marchent dans la bonne voie, sans acception de personne; pratiquez la miséricorde, sans acception de personne. Rien de plus grand et de plus auguste que la vertu d'accorder des bienfaits. Si tu marches dans la voie en veillant sur ton cœur, la prospérité la plus grande naîtra sous tes pas. Si tu aimes et si tu applaudis l'homme qui suit la doctrine des bienfaits et de la miséricorde, certainement tu obtiendras le bonheur pour récompense. Quelqu'un venant à demander : Est-ce que le bonheur de cet homme réellement ne diminuera jamais? Bouddha prononça ces mots : C'est comme, par exemple, une torche de feu; quoique cent mille hommes viennent y allumer des flambeaux et qu'ils les emportent pour faire cuire leurs aliments et illuminer les ténèbres, cette torche de feu restera toujours la même. Le bonheur est semblable à cela.

9. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Donner à manger à un homme du commun, ne vaut pas donner à un homme de bien; donner à manger à mille hommes de bien, ne vaut

pas donner à manger à un homme qui observe les cinq préceptes; donner à manger à dix mille hommes, qui observent les cinq préceptes, ne vaut pas donner à manger à un Sourtaban; donner à manger à un million de Sourtabans, ne vaut pas donner à manger à un Ségertimeugue; donner à manger à dix millions de Ségertimeugues, ne vaut pas donner à manger à un Anagame; donner à manger à cent millions d'Anagames, ne vaut pas donner à manger à un Arahoun; donner à manger à un million d'Arahouns, ne vaut pas donner à manger à un Bendégéboun; donner à manger à dix Bendégébouns, ne vaut pas donner à manger à Bouddha. Donner à manger au saint qui, dans le désir de sauver tous les mortels, étudie avec amour les préceptes de Bouddha, c'est une félicité très-grande et très-profonde. Se donner au culte du ciel et de la terre, des bons et des mauvais génies, ne vaut pas honorer son père et sa mère.... Or, ce père et cette mère, c'est l'esprit suprême.

10. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Au-dessus du ciel, il y a vingt choses difficiles : 1° étant pauvre et dans l'indigence, accorder des bienfaits, c'est difficile; 2° étant riche et élevé en dignité, étudier la doctrine, c'est difficile; 3° ayant fait le sacrifice de sa vie, mourir véritablement, c'est difficile; 4° obtenir de voir les prières de Bouddha, c'est difficile; 5° avoir le bonheur de naître dans le monde de Bouddha, c'est difficile; 6° transiger avec la volupté, et vouloir être délivré de ses

passions, c'est difficile; 7° voir quelque chose d'aimable et ne pas le désirer, c'est difficile; 8° ne pas se porter vers ce qui est lucratif et honorable, c'est difficile; 9° être injurié et ne pas s'irriter, c'est difficile; 10° dans le tourbillon des affaires, se conduire avec calme, c'est difficile; 11° étudier beaucoup et approfondir, c'est difficile; 12° un homme qui n'a pas encore étudié, ne pas le mépriser, c'est difficile; 13° étouffer et extirper l'orgueil de son cœur, c'est difficile; 14° rencontrer un bon et un habile maître, c'est difficile; 15° pénétrer les secrets de la nature et approfondir la science, c'est difficile; 16° n'être pas ému par un état de félicité, c'est difficile; 17° s'éloigner du bien et vouloir marcher dans la sagesse, c'est difficile; 18° décider les hommes à suivre leur conscience, c'est difficile; 19° que le cœur aille toujours d'un pas égal, c'est difficile; 20° ne pas médire, c'est difficile.

11. — Un Charmana ayant demandé à Bouddha comment on pouvait parvenir à la voie, et comment on pouvait savoir les vies antérieures, Bouddha prononça ces mots : La voie est spirituelle et immatérielle; si on se contente de la savoir sans y marcher, on ne recueille aucun avantage. Il convient de vivre en veillant avec soin sur sa volonté : c'est comme quand on polit un miroir; après en avoir lavé soigneusement toutes les souillures et l'avoir rendu brillant, on peut alors se mirer soi-même. Celui qui, ayant retranché ses passions, passe ses jours dans une continuelle abstinence, et pé-

nêtre l'ordre et la liaison de la doctrine, celui-là parviendra à la connaissance des vies antérieures.

12. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Si on demande quel est le meilleur : c'est celui qui marche sans jamais dévier de la voie. Si on demande quel est le plus grand ? ... C'est celui qui conforme sa volonté à la Loi. Si on demande qui est le plus fort ? ... La force de supporter une injure est très-rare ; celui qui supporte une injure sans faire de mal, est certainement honoré parmi les hommes. Si on demande quel est le plus illustre ? ... Celui qui ayant, avec toutes les impuretés de son cœur, mis ordre à sa mauvaise conduite, devenu intérieurement très-pur et sans souillures, ayant connu, depuis les temps cosmogoniques jusqu'à ce jour, tout ce qui existe dans les dix parties du monde, parce qu'il a tout vu, tout entendu, tout compris, et obtenu l'illumination complète de toute chose, il peut s'appeler *Gegen*, « splendeur. »

13. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : L'homme qui fomenté ses passions et qui ne s'applique pas à l'étude de la doctrine est semblable à une eau sale dans laquelle on jetterait les cinq couleurs en s'efforçant de les brouiller et de les confondre ; on a beau se baisser vers l'eau, jamais on n'y verra son image. Si on laisse les passions s'agiter, le cœur étant plein de trouble et de confusion, il ne pourra parvenir à la connaissance de la doctrine. Après s'être repenti de son inconduite, et avoir retranché peu à peu ses vices, si on

s'approche d'un maître sage et éclairé, l'eau, déposant ses souillures, devient pure et limpide, il est possible alors de se connaître soi-même. Allumez un feu violent sous une chaudière, l'eau entrera bientôt en ébullition ; si de plus on recouvre le dessus avec une toile, les hommes auront beau regarder pour s'y mirer, ils ne parviendront jamais à voir leur image. Originellement, il existe au milieu du cœur trois vices ; s'ils viennent à bouillonner au dedans, si de plus on place les cinq couvercles (cinq sens), on ne peut parvenir à la connaissance de la doctrine. Après avoir purifié le cœur de ses souillures et de ses vices, on sait alors la source de la vie ; on connaît la périodicité de la vie et de la mort, tous les royaumes de Bouddha, et les rapports de la vertu et de la doctrine.

14. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : L'homme qui passe sa vie dans la pratique de la vertu, est semblable à celui qui entre dans une maison obscure, une torche à la main ; aussitôt les ténèbres se dissipent et la clarté paraît. L'homme qui est parvenu à la véritable science, ayant complètement éteint l'ignorance et la stupidité, il n'est rien qui ne soit lumineux pour lui.

15. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Si vous demandez ce que je pense... Je pense la doctrine. . . Si vous demandez ce que je pratique. . . Je pratique la doctrine. . . Si vous demandez ce que je parle. . . Je parle la doctrine :

moi qui médite et approfondis la vraie doctrine, un instant même je ne puis la perdre de vue.

16. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Si je contemple le ciel et la terre, je me dis : ils ne sont pas éternels. . . Si je contemple les fleuves et les montagnes, je me dis : Ils ne sont pas éternels..... Si je contemple tous les êtres si variés et si féconds dans leurs formes et leurs espèces, je me dis : ils ne sont pas éternels.... Qu'on assujettisse son cœur, on entrera dans la vie.

17. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : L'homme qui, pendant un jour entier, médite et pratique la vertu, sans relâche et sans interruption, ayant su régler sa conduite, entrera dans un bonheur sans fin.

18. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Si je considère au-dedans de moi les quatre éléments, quoique chacun d'eux ait un nom, cependant, ce qui constitue le moi est innommé..... Cette vie passagère ne dure pas longtemps en réalité, c'est une illusion et voilà tout.

19. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : L'homme qui met sa volupté et sa passion à rechercher un nom, est semblable à un parfum qui brûle, tandis que tous les hommes respirent son odeur ; il ne peut s'exhaler qu'en se consumant lui-même. La fausse gloire des insensés, qui recherchent les flatteries, sans se mettre en peine de la vérité, ne les délivre pas, malgré leur repen-

tir, des peines de ce nom illustre qu'ils ont acquis et qui fait leur tourment.

20. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : L'homme qui convoite les richesses est semblable à un jeune enfant qui, avec la pointe d'un couteau acéré, veut goûter du miel : sans avoir eu le temps de savourer ce qui n'a fait qu'effleurer ses lèvres, il ne lui reste plus que les cuisantes douleurs d'une incision à la langue.

21. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Les tourments de l'homme, entravé dans la famille par une femme et des enfants, sont plus terribles que les chaînes de fer qui tiennent un homme, pieds et poings liés, dans l'intérieur d'une prison : quoiqu'il soit gardé à vue, encore y a-t-il pour lui un jour de délivrance. L'homme qui s'est passionné pour sa femme et ses enfants, bien qu'il en ait éprouvé des tourments semblables à la morsure du tigre, parce qu'il s'est mis lui-même dans ces tortures, jamais pour lui ne se lèvera le jour de délivrance.

22. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Il n'y a pas de passion plus violente que la volupté ; rien ne va au delà de la volupté. Par bonheur, il n'y a qu'une seule passion de ce genre, car, s'il y en avait deux, en tout l'univers, pas un seul homme qui pût suivre la vérité.

23. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Les hommes qui nourrissent leurs passions sont comme si, prenant une torche à la

main, ils marchaient contre le vent; si les insensés ne rejettent pas cette torche, leur main ressentira certainement les brûlantes atteintes de la flamme. L'homme qui se laisse tyranniser par l'impudicité, la colère et la stupidité, s'il ne se hâte d'en neutraliser le poison par la vertu, il est certainement semblable à l'insensé qui, tenant une torche à la main, ressent les brûlantes atteintes de la flamme.

24. — En ce temps-là un esprit céleste présenta une belle fille à Bouddha, dans le dessein de tenter son cœur et d'éprouver sa vertu, Bouddha prononça ces mots : Sac de peau, rempli de toutes sortes d'immondices, que viens-tu faire ici? Tu peux séduire les gens du monde, mais tu n'ébranleras jamais les six intelligences; va-t'en, je n'ai que faire de toi. Ayant ainsi parlé, l'esprit céleste, plein du plus profond respect pour Bouddha, lui demanda l'initiation aux prières et à la doctrine; et, parce que Bouddha daigna l'initier aux mystères, il obtint le rang de Sourtaban.

25. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : L'homme qui pratique la vertu est semblable à un morceau de bois placé au milieu d'un fleuve, allant toujours d'après le courant de l'eau; s'il ne va heurter ni la rive gauche, ni la rive droite, si les hommes ne l'enlèvent pas, si les esprits ne le font pas disparaître, si enfin il ne se corrompt pas, moi je protégerai son entrée dans la mer. L'homme marchant dans la pratique de la vertu, s'il ne se laisse pas ébranler par les passions, s'il n'est

pas dominé par ses vices , s'il s'efforce d'avancer toujours , sans jamais chanceler, je protégerai son entrée dans la vérité.

26. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Garde-toi de suivre à volonté ton propre sentiment ; il n'est jamais permis de suivre son propre sentiment. Garde-toi de t'abandonner à la volupté ; si tu t'abandonnes à la volupté, les calamités naîtront sous tes pas. Quand tu auras obtenu la vertu d'Arahoun, alors seulement tu pourras suivre ton propre sentiment.

27. — Bouddha prononça ces mots en présence de tous les Charmanas : Garde-toi de regarder les femmes... Si tu te rencontres avec elles, que ce soit comme n'y étant pas. Garde-toi de parler avec les femmes ; si tu parles avec elles, veille avec soin sur ton cœur... Que ta conduite soit irréprochable, te disant intérieurement : Moi qui suis un Charmana résidant dans ce monde fangeux, je dois être semblable à la fleur de nénuphar qui ne contracte pas de souillures au milieu du cloaque. Si c'est une vieille femme, pense que c'est ta mère ; si c'est une personne âgée, pense que c'est ta sœur aînée... Si c'est une jeune, pense que c'est ta sœur cadette... Si ce sont de jeunes enfants, traite-les avec les égards convenables... Et si quelque sentiment déréglé vient à surgir dans ton cœur, recueille-toi profondément, te disant à toi-même : Des pieds jusqu'à la tête, qu'y a-t-il dans cette personne?.. Malice et impureté... C'est un réceptacle de toutes sortes d'immondices,

voilà tout. Repousse ces mauvais sentiments en répétant intérieurement ces paroles.

28. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : L'homme qui marche dans la pratique de la vertu doit se regarder en présence de ses passions comme une herbe combustible devant un grand feu ; l'homme jaloux de sa vertu doit s'enfuir à l'approche de ses passions.

29. — Un homme attristé de ne pouvoir triompher des pensées mauvaises qui l'obsédaient, tournant contre lui-même le tranchant d'une hache, se donna le coup de la mort. Bouddha, le suprême des êtres, lui adressa ces mots : Trancher la vie, ne vaut pas trancher les dérèglements du cœur ; le cœur, c'est la racine de tout ; après avoir détruit le principe et la racine, tout ce qui en procède s'évanouit. Ne pas trancher les pensées mauvaises, trancher au contraire ta vie, quel bien en résulte-t-il ?... Bouddha ayant ainsi parlé, cet homme mourut aussitôt. Bouddha prononça alors ces mots : Les faux jugements du monde ressemblent à ceux de cet homme insensé.

30. — Une fille impudique avait donné rendez-vous à un homme : comme au temps fixé il ne paraissait pas, s'abandonnant au repentir, elle se dit à elle-même : O passion ! je connais ton principe et ta source, c'est de mes propres pensées que tu as pris naissance ; si je n'avais pas pensé à toi, certainement tu ne serais pas née. Bouddha, en passant, l'entendit ainsi parler, il dit alors au Charmana : C'est un sou-

venir de la sentence que Chekiafo a laissée dans le monde.

31. — Bouddha manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Les tourments naissent des passions ; la crainte naît des tourments... Point de passions, point de tourments ; point de tourments point de crainte.

32. — Bouddha manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Celui qui marche dans la pratique de la vertu est semblable à un homme qui se bat contre dix mille ennemis. Couvert de sa cuirasse, la lance à la main, il s'avance hors de la porte et se dit : Allons combattre. Ou bien, tremblant de peur, il revient sur ses pas ; ou bien il s'arrête au milieu de la route ; ou bien il meurt en se battant ; ou bien il remporte une grande victoire, et, de retour dans son royaume, il est élevé au comble des honneurs. L'homme qui d'un cœur sincère et courageux, fait tous ses efforts pour avancer continuellement dans la vertu sans se laisser ébranler par les trompeuses et hypocrites maximes du monde, finira par éteindre les passions, purifier le cœur et se confondre enfin dans le grand principe.

33. — Un homme qui passait les nuits à chanter les prières témoigna, par sa voix triste et oppressée, de l'abattement, et la volonté de s'en retourner : Bouddha fit appeler ce Charmana et lui dit : Au temps où tu habitais dans ta famille, que faisais-tu ? Il répondit : Je pinçais sans cesse une guitare. — Bouddha lui dit : Si les cordes de la guitare se re-

lâchaient, qu'arrivait-il ? — Je n'obtenais pas de son. — Si les cordes étaient trop tendues, qu'arrivait-il ? — Les sons étaient entrecoupés. — Lorsque les cordes obtenaient un juste équilibre de tension et de souplesse, qu'arrivait-il ? — Tous les sons s'accordaient dans une parfaite harmonie. Bouddha prononça alors ces mots : Il en est de même de l'étude de la doctrine : après avoir pris empire sur ton cœur et réglé ses mouvements avec mesure et harmonie, il parviendra à l'acquisition de la vérité.

34. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : L'homme qui s'applique à la pratique de la vertu est semblable à un fondeur de fer : après avoir, petit à petit, bien purifié sa matière, certainement il confectionnera un beau vase. En étudiant la vérité, après avoir lavé insensiblement les souillures du cœur, on marche avec succès dans la pratique de la vertu. S'il n'en est pas ainsi, le corps perd sa vigueur ; si le corps perd sa vigueur, la volonté s'impatiente et s'irrite ; si la volonté s'irrite, la marche rétrograde ; si la marche rétrograde, on commet des prévarications.

35. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : L'homme, qu'il pratique la vertu ou qu'il ne la pratique pas, est certainement malheureux. Pour l'homme seul, depuis la naissance jusqu'à la vieillesse, depuis la vieillesse jusqu'à la maladie, depuis la maladie jusqu'à la mort, les diverses misères qu'il endure sont infinies. Un cœur colère accumule les prévarications ; à la vie, à la mort, il

a beau se tourner et se retourner, les misères qu'il endure sont innombrables.

36. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Celui qui parvient à s'éloigner des trois mauvaises voies, obtient difficilement de transmigration dans la voie humaine ; s'il a obtenu de passer dans la voie humaine, évitant l'état femelle, naître mâle est difficile ; s'il a obtenu de naître mâle, la perfection des six organes est difficile ; s'il a obtenu la perfection des six organes, naître dans le royaume central¹ est difficile ; s'il est né dans le royaume central, connaître la doctrine de Bouddha, c'est difficile ; s'il a obtenu de connaître la doctrine de Bouddha, être mis au rang des princes de la doctrine, c'est difficile ; avoir été mis au rang des princes de la doctrine, et naître dans la famille de Poussa, est difficile ; s'il est né dans la famille de Poussa, le cœur ayant foi aux trois mystères, il est difficile d'être placé dans le royaume de Bouddha.

37. — Bouddha fit cette demande aux Charmanas : A combien de temps est fixée la vie d'un homme ? Ils répondirent : Elle est fixée à quelques jours. Bouddha prononça ces mots : Vous n'avez pas encore acquis la connaissance de la doctrine. S'adressant ensuite à un Charmana, il lui fit cette demande : A combien est fixée la vie d'un homme ? il répondit : Elle est fixée au temps de prendre un repas. Bouddha prononça ces mots : Va-t'en. Toi non plus, tu n'as pas l'intelligence de la doctrine.

¹ L'empire chinois.

Bouddha s'adressant ensuite à un autre Charmana, il lui fit cette demande : A combien de temps est fixée la vie de l'homme ? Il répondit : Au temps qu'il faut pour émettre un souffle. Après qu'il eut ainsi parlé, Bouddha prononça ces mots : C'est bien, on peut dire que tu as acquis l'intelligence de la doctrine.

38. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Mes chers enfants, si vous vous éloignez de moi, quoique vous en soyez séparés de mille lis, pourvu que vous conserviez mes préceptes dans votre cœur, certainement vous parviendrez à l'acquisition de la voie ; quoique vous soyez à mes côtés, si votre volonté s'abandonne aux choses perverses, à tout jamais vous ne parviendrez à l'acquisition de la voie. En réalité, il faut marcher ; quoique vous soyez près, si vous ne marchez pas, sur dix mille avantages, vous n'en obtiendrez pas un seul.

39. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : L'homme qui pratique la vertu est semblable à celui qui mange du miel ; le miel, soit au dedans, soit au dehors, est plein de douceur. Il en est ainsi de mes prières : leur vérité est très-savoureuse ; celui qui marche entrera dans la voie.

40. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : L'homme qui, en pratiquant la vertu, s'applique à extirper la racine de ses passions, est semblable à celui qui déroule entre ses doigts les perles d'un chapelet ; s'il va les prenant une à une, il arrive facilement au terme ; en extirpant un

à un ses mauvais penchants, on obtient la perfection.

41. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Le Charmana qui pratique la vertu doit se regarder comme le bœuf à long poil¹, qui, chargé de bagages, chemine au milieu d'un profond bournier; harassé de fatigue, il n'ose regarder ni à droite, ni à gauche, espérant toujours sortir de la boue et arriver au lieu du repos. Le Chamana qui regarde ses passions comme plus terribles que cette boue, s'il ne détourne jamais les yeux de la vertu, obtiendra l'exemption de tout chagrin.

42. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Je regarde la dignité des rois et des princes comme des gouttes d'eau aux fissures des montagnes. — Je regarde les monceaux d'or et les pierres précieuses comme de la brique et des pierres. — Je regarde les habits de soie et de taffetas comme de vieux haillons. — Je regarde les dix mille grands mondes comme autant de grains de moutarde. — Je regarde l'eau des quatre mers comme l'eau dont on se sert pour laver les pieds. — Je regarde la prudence et ses moyens comme un navire rempli de trésors. — Je regarde l'étude des grandes prières comme l'or et la soie présagés dans les songes. — Je regarde l'étude de la doctrine de Bouddha

¹ L'yak. Cet animal est très-commun dans le Tibet. Il y est à l'état domestique; il fournit d'excellent lait; la viande en est préférable à celle du bœuf ordinaire. Bœuf à long poil est le nom que lui donnent les Chinois.

comme une fleur qui est devant les yeux. — Je regarde les contemplations extatiques comme une colonne aussi ferme que la montagne Soumiry. — Je regarde la poursuite du Nirvan¹ comme une veille pendant le jour et pendant la nuit. — Je regarde la rectitude et la fourberie comme un bal de six dragons. — Je regarde la classe des gens paisibles et tranquilles comme un champ où germent les vérités. — Je regarde les mutations de la fortune comme l'arbre des quatre saisons.

Les Biktcho ayant entendu les enseignements que Bouddha venait de prononcer, tous, pleins de joie, se mirent à sa suite.

SUPPLÉMENT

EXTRAIT DES ANNALES CHINOISES.

La vingt-quatrième année du roi Tcheou-tchao¹, qui est celle du tigre vert, le huitième jour de la quatrième lune, une lumière, apparaissant au sud-ouest, illumina le palais du roi. Le roi, voyant cette splendeur, interrogea les sages habiles à prédire l'avenir; ces sages lui présentèrent les annales où il était écrit que cela présageait que, du côté de l'occident, apparaîtrait un grand saint, et que, mille ans après sa naissance, sa religion se répandrait dans ces lieux. — La cinquante-troisième année du règne de Mou-wang², qui est celle du singe noir, le quinzième jour de la deuxième lune, Bouddha s'incarna. Mille treize ans après, sous la dy-

¹ Le Nirvan est l'apothéose bouddhique, et non pas le nihilisme, comme l'ont cru plusieurs savants.

² Environ l'an 1628 avant J. C.

Environ 948 avant J. C.

nastie des Han-ning, la septième année du règne Young-ping, le quinzième jour de la première lune, le roi vit en songe un homme de couleur d'or, resplendissant comme le soleil, et dont la stature s'élevait à plus de dix pieds. Étant entré dans le palais du roi, cet homme dit : Ma religion se répandra dans ces lieux. Le lendemain, le roi interrogea les sages; l'un d'eux, nommé Fou-y, ouvrant les annales du temps du roi Tcheou-tchao, déclara les rapports qui existaient entre le songe du roi et ces annales. Le roi, consultant tous les anciens livres, ayant trouvé le passage qui correspondait au temps de Tcheou-tchao, fut plein d'allégresse. Alors il envoya le prince Tsoung avec dix-huit hommes chercher dans l'occident la religion de Bouddha. Dès leur arrivée dans le royaume appelé You-che, ils rencontrèrent deux hommes initiés à la théogonie de Bouddha: l'un s'appelait Brahoun, et l'autre Baechita; ils portaient sur un cheval blanc une image peinte de Bouddha, le recueil des quarante-deux points d'enseignement de ce saint, ses prières grandes et petites, et enfin un ossement de Bouddha, le tout contenu dans un vase d'argile. Le prince Tsoung s'en alla avec eux; et la dixième année du règne de Young-ping, le trentième jour de la douzième lune, ils arrivèrent à la ville de Lo-yang; ensuite, six ans après, ces deux personnages, Arahoun et Banchita, endoctrinèrent les Taosse et en firent leurs partisans; s'élevant ensuite dans l'espace, ils firent entendre au roi les vers suivants:

Le renard n'est pas de la race des lions; la lampe n'a la clarté ni du soleil, ni de la lune; le lac ne peut pas se comparer à la mer; les collines ne peuvent pas se comparer aux montagnes élevées... Le nuage des prières se dilatant sur toute la surface de la terre, leur rosée bienfaitrice fécondant les germes du bonheur, et les rites divins opérant partout de merveilleux changements, tous les peuples marcheront dans les lois de la réhabilitation.

Or, ce livre, dont on vient de voir l'origine, n'existait pas autrefois dans la littérature tibétaine; d'après l'ordre de Kien-long, il a été traduit du chinois dans la langue man-

dchoue, ensuite traduit en langue tibétaine par les deux docteurs Sobka Cheriye Douze et Tikiynirigatamby; il a été ensuite traduit en mongol par Rabimba biyadzeiouda. Un bienfaiteur nommé Hou-lin, plein de dévotion pour la religion de Bouddha, désirant faire prospérer et grandir sa sainte doctrine, offrit de l'argent et mit ses soins à faire imprimer ce livre en quatre langues en regard. Ce religieux travail, il le dédie aux hommes sages et illustres en vertu et piété. La religion de Bouddha, véritable trésor, ira, dans tous les âges, se dilatant et éteignant partout dans le monde les guerres, les maladies et les famines... Puissent les chefs et les peuples parvenir promptement au rang inaccessible de Badi.

Cette traduction a été commencée à Lassa au mois de février de 1846, continuée en route, et terminée dans le Hou-pé à Kichuy-hieu, le 19 août.

NOTE SUR L'ORMEK.

A la note 35 de la traduction qu'il a donnée de la Description de l'archipel d'Asie par Ibn-Bathoutha¹, M. Éd. Dulaurier dit :

« On lit dans le *Borhan-kathi* : « *L'ormek*, sous la forme ارمك, est un habit de laine ou une étoffe grossière dont on se sert pour se vêtir. » Je dois à l'obligeance de M. Defrémery la communication suivante sur le mot ارمك. Je la transcris ici :

« *Ormak*, drap d'un tissu serré, épais et imperméable à l'eau, fait avec le poil qui tombe du chameau en été. » (Burnes, *Voyage à Bokhara*, traduction

¹ *Journal asiatique*, 17^e série, 1847, t. IX, p. 131.

française, t. III, p. 136, 137.) Suivant un autre voyageur : « Le costume des Ouzbeks est très-simple, et consiste principalement en *khalats* ou vêtements brodés en aledja (étoffe grossière de soie), et en sur-touts faits de poils de chameau, nommés *armek*. (*Bokhara : Its emir and its people, translated from the russian of Khanikoff, by the baron Cl. A. de Bode; 1845, p. 80.*) »

L'ormek est-il le nom d'une étoffe ou d'un vêtement? Est-ce un drap, un feutre ou un tissu ras? C'est ce qu'il n'est guère possible de déterminer d'après les passages qui précèdent.

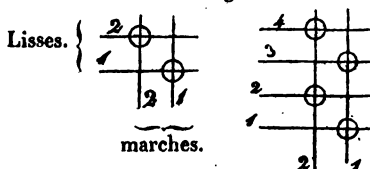
Si l'on feuillette Elphinstone (*Account of Cabul*), on trouve, à la page 295, que l'ourmouk est un *fine cloth* (ce qui a été traduit plusieurs fois par *drap fin*) fait de poil de chameau et importé de Bokhara dans le Caboul.

Aussi il est généralement admis que l'ormek est un drap de poil de chameau.

Telle n'est pas notre opinion.

Il est pour nous de toute évidence que l'ormek ou ormouk est une étoffe rase, lisse¹, à gros grains,

¹ Une étoffe lisse est celle dont le tissu a pour base l'armure taffetas, et dont voici le remettage :



C'est un fil pris et un fil sauté, si bien que la première marche fait lever les fils pairs, et la seconde les fils impairs.

tissée en poil de chameau. Bien que les polemiets de Leyde soient montés sur une chaîne de poil de chèvre du Levant, et tramés en laine de Frise peignée, ils peuvent donner une idée de la fabrication et de la nature du tissu qui nous occupe.

L'ormek est un vrai camelot, et voici les preuves que nous apportons à l'appui de notre assertion :

1. Les Kirghizes, dit Pallas ¹ (t. II, p. 288), fabriquent des couvertures de feutre faites en laine de mouton et un camelot, appelé *armak*. Et, à la page 376 du tome III, Pallas, revenant sur ce sujet, fait observer que les camelots de l'Iaïk sont meilleurs que ceux des Kirghizes.

2. Suivant le *Chinese repository* (1837, t. VI, p. 83), les Kirghizes élèvent de nombreux troupeaux de chameaux (*camelus bactrianus* de Linnée), et la laine de ces animaux sert à tisser un camelot grossier.

Le P. du Halde (vol. II, p. 153) donne une description de ces chameaux à deux bosses, et parle de leur poil épais, et long comme celui des chèvres.

3. Dans la ville de Kalaka, province de Tangut, on fabrique, au rapport de Marco-Polo², de très-beaux camelots qui sont faits, les uns, en poil de chameau, les autres en laine fine.

4. Moorcroft constate que l'on tisse des étoffes avec le poil des chameaux sauvages du Khoten.

¹ *Voyages du professeur Pallas dans plusieurs provinces de l'empire de Russie et dans l'Asie septentrionale*; traduits de l'allemand par Gauthier de la Peyronie. Paris, an 11.

² Marco-Polo, trad. Marsden, liv. I, ch. LII, p. 235.

5. Enfin, les passages empruntés à Burnes et à Elphinstone ne contredisent nullement notre assertion, car le mot anglais *cloth* signifie étoffe, toile, et non pas *drap*, et cela est si vrai qu'en Angleterre aucune étoffe drapée n'est désignée par ce seul mot. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que l'on nomme drap toute étoffe de laine cardée, qui a éprouvé, par le feutrage et le foulage, un retrait et une modification tels que la tissure n'est plus apparente.

Natalis RONDOT.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 14 AVRIL 1848.

Le procès-verbal de la séance dernière est lu; la rédaction en est adoptée.

M. Meckel, docteur en théologie à Cologne, est proposé et nommé membre de la Société.

M. Dulaurier lit une notice sur un manuscrit inédit d'une traduction arménienne de Michel le Syrien, et un fragment de sa traduction française de cet ouvrage.

La séance est levée à neuf heures.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Par l'auteur. *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, par M. CAUSSIN DE PERCEVAL. Vol. II. Paris, 1847.

Par M. de Rouzé. Plusieurs numéros du *Moubacher*, journal officier d'Alger, en français et en arabe.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 12 MAI 1848.

Le procès-verbal de la séance dernière est lu; la rédaction en est adoptée.

Le président lit une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique, par laquelle il annonce à la Société qu'il maintient la souscription de son département à quatre-vingts exemplaires du Journal asiatique.

M. Mohl, au nom de la commission des fonds, communique les compte de la Société pour 1847, et le budget de 1848. Les pièces sont renvoyées à la commission des censeurs.

Le secrétaire adjoint observe qu'il a reçu une lettre contenant des propositions relatives à l'organisation de la Société. Cette lettre étant anonyme, mais parfaitement convenable, le secrétaire demande si le conseil veut en entendre lecture. Le conseil accorde la permission demandée, et il est donné lecture de la lettre, dont l'auteur propose le rétablissement du jeton de présence et quelques autres changements dans le règlement de la Société. Le conseil passe, après une assez longue discussion, à l'ordre du jour.

M. de Paravey fait quelques remarques sur les observations faites par les Chinois sur les rhinocéros.

Le même membre demande que le Journal asiatique soit dorénavant imprimé sur papier collé; que les auteurs des articles, dans le Journal, soient invités à transcrire en français les mots arabes qu'ils citent; enfin, que chaque article se termine en page blanche. On renvoie à la commission des fonds la question des frais qu'occasionnerait le tirage sur papier collé. On passe à l'ordre du jour sur le reste de ces demandes.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Par l'auteur. *Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra en Orient et en Occident*, par M. F. LAJARD. Livr. 12-15.

Par l'auteur. *Mémoire sur les émirs al-omera*, par M. DE FRÉMERY. (Tiré des Mémoires présentés par des savants étrangers à l'Académie des inscriptions.) Paris, 1848, in-4°.

Plusieurs numéros du *Moubacher*, en français et en arabe.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

Géographie d'Aboulféda, traduite de l'arabe en français, et accompagnée de notes et d'éclaircissements, par M. REINAUD, t. I, renfermant une introduction générale à la Géographie des Orientaux, avec trois planches; t. II, première partie, contenant la première moitié de la traduction. Paris, Benjamin Duprat, 2 vol. grand in-4°. Prix: 42 fr. L'introduction, qui peut être lue indépendamment du *Traité d'Aboulféda*, se vend à part. Prix: 24 francs. C'est le résultat d'un travail de plus de douze années.

Séances de Hariri, avec un commentaire choisi, par SILVESTRE DE SACY; nouvelle édition, revue et accompagnée de notes explicatives en français, par MM. REINAUD et DERENBOURG; troisième livraison, renfermant la fin du texte arabe. — La quatrième et dernière livraison, qui contient l'index et les notes des nouveaux éditeurs, paraîtra avant la fin de l'année.

française, t. III, p. 136, 137.) Suivant un autre voyageur : « Le costume des Ouzbeks est très-simple, et consiste principalement en *khalats* ou vêtements brodés en aledja (étoffe grossière de soie), et en sur-touts faits de poils de chameau, nommés *armek*. (*Bokhara : Its emir and its people, translated from the russian of Khanikoff, by the baron Cl. A. de Bode ; 1845, p. 80.*) »

L'ormek est-il le nom d'une étoffe ou d'un vêtement? Est-ce un drap, un feutre ou un tissu ras? C'est ce qu'il n'est guère possible de déterminer d'après les passages qui précèdent.

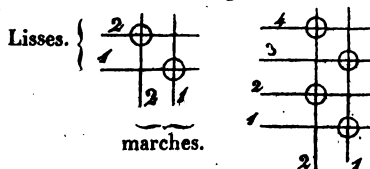
Si l'on feuillette Elphinstone (*Account of Cabul*), on trouve, à la page 295, que l'ourmouk est un *fine cloth* (ce qui a été traduit plusieurs fois par *drap fin*) fait de poil de chameau et importé de Bokhara dans le Caboul.

Aussi il est généralement admis que l'ormek est un *drap* de poil de chameau.

Telle n'est pas notre opinion.

Il est pour nous de toute évidence que l'ormek ou ormourk est une étoffe rase, lisse¹, à gros grains,

¹ Une étoffe *lisse* est celle dont le tissu a pour base l'armure taffetas, et dont voici le remettage :



C'est un fil pris et un fil sauté, si bien que la première marche fait lever les fils pairs, et la seconde les fils impairs.